
U d'/of OTTAWA
39003002112596

OEUVRES

DE

LE SAGE ET PRÉVOST.

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER.



Au feu ! au feu !

OEUVRES

DE

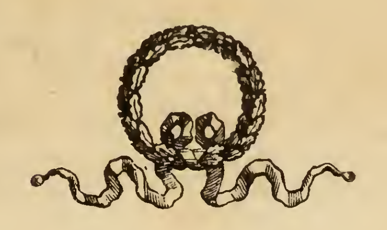
LE SAGE,

PRÉCÉDÉES

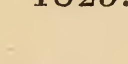
Des Éloges de Le Sage qui ont partagé le Prix d'éloquence décerné par l'Académie française dans sa séance du 24 août 1822, par MM. Malitourne et Patin;


Et ornées de Figures.

TOME QUATORZIÈME.



A PARIS,
CHEZ BOULLAND-TARDIEU, ÉDITEUR,
RUE DU BATTOIR, N° 12.
1823.



THÉÂTRE DE LA FOIRE.

TOME SECOND.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE MONDE RENVERSÉ,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en l'année 1718.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.
PIERROT.
UN PHILOSOPHE.
M. DE LA CANDEUR, procureur.
M. LE CHEVALIER DE CANTONVILLE, petit-maître.
M. PRUD'HOMME, notaire.
HYPPOCRATINE, médecin.
MERLIN, prophète, souverain du Monde renversé.
ARGENTINE, DIAMANTINE, } nièces de Merlin.
ZULIMA, HANIF, } rivaux d'Arlequin et de Pierrot.
L'INNOCENCE.
LA BONNE FOI.
Troupe d'habitans du Monde renversé.

La Scène est dans le royaume de Merlin.

LE MONDE RENVERSÉ.

Le Théâtre représente une plaine remplie de tentes. On y voit des grotesques, des arbres et des animaux extraordinaires.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, PIERROT.

On les voit tous deux en l'air montés sur un griffon, qui traverse deux ou trois fois le théâtre, et qui tantôt s'élève, et tantôt descend.

ARLEQUIN, *à Pierrot.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

TIENS-TOI bien.

PIERROT.

Tiens-toi bien toi-même.

ARLEQUIN.

Notre cheval vient de broncher.
Il va d'une vîtesse extrême ;
Nous allons tous deux trébucher.

PIERROT.

J'ai quelquefois couru la poste aux ânes; mais voici le premier oiseau que j'aye monté.

ARLEQUIN.

Bon, un oiseau ! c'est un poisson volant.....Mais où diable ce maudit animal nous mène-t-il?

(*Le griffon s'abaisse, Arlequin et Pierrot descendent.*)

PIERROT.

Ah ! nous voici à terre !

ARLEQUIN.

Il me semble que nous avons bien fait du chemin dans les airs.

PIERROT.

Oui, ma foi. Il faut que nous ayons passé pardessus la Méditerranée, la rivière de Seine, la mer Noire, et la rivière des Gobelins.

ARLEQUIN.

Il est vrai. Je crois avoir vu sous mes pieds Constantinople, Chaillot, la Chine et Passy. Mais je voudrois bien savoir où nous sommes.

PIERROT.

Et moi, tout de même. Je crains qu'on ne nous ait transportés dans un mauvais pays.

ARLEQUIN, *regardant de tous côtés.*

Je n'en ai pas bon augure non plus.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n.° 66.

Morbleu, qu'allons-nous faire,

Mon cher Pierrot, ici ?
Cela me désespère.

PIERROT.

Cela m'afflige aussi.
Dans ce climat sauvage,
Sans crédit, sans argent,
Nous resterons pour gage,
Si l'appétit nous prend.

ARLEQUIN.

S'il nous prend ! Il nous a déjà tout pris. Est-ce que tu n'as pas faim ?

PIERROT.

Pardonnez-moi, vraiment, et encore plus soif.

ARLEQUIN.

Ah ! que je mangerois bien à-présent un bon saucisson de Bologne ! Je le croquerois jusqu'aux arêtes.

PIERROT.

Et moi, je boirois bien une pinte de vin, mesure de Saint-Denis.

(*Il descend aussitôt du cintre sur la tête d'Arlequin un gros saucisson, et une bouteille sur celle de Pierrot.*)

Air : *Belle brune, belle brune.* n.° 139.

O merveille !
O merveille !
Un invisible échanson
Me fournit une bouteille.
O merveille !
O merveille !

ARLEQUIN.

Même air.

O merveille!
O merveille!
J'aperçois un saucisson
D'une grosseur sans pareille.
O merveille!
O merveille!

PIERROT.

Assurément, il y a de l'enchantement à cela.

(*Ils se jettent sur le saucisson et la bouteille, et s'asseyent à terre.*)

ARLEQUIN.

En vérité, mon ami, le pays est meilleur que nous ne pensions. Il ne nous manque plus qu'une table à-présent.

(*Il sort dans le moment une table à deux couverts de dessous le théâtre.*)

PIERROT, *étonné.*

Une table et des couverts!

ARLEQUIN.

Comment diable! On n'a qu'à souhaiter ici. Ah! je commence à deviner dans quel pays nous sommes. Nous avons été tous deux valets de Merlin.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Après l'avoir servi deux ans,
Souviens-toi que ce grand prophète
Nous promit que, dans certain temps,
Notre fortune seroit faite,
Dans un pays rempli de biens.

PIERROT.

Oui, par ma foi, je m'en souviens.

Même air.

Même il nous dit que ce séjour
Etoit fort extraordinaire ;
Que nous n'aurions le long du jour
Qu'à manger et qu'à ne rien faire :
Que nous pouvions tout demander,
Qu'il nous feroit tout accorder.

C'est un homme de parole.

ARLEQUIN.

Vivat le prophète Merlin !

PIERROT.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Puisqu'on a tout ce qu'on demande,
Il me faut un dindon tout cuit.

(Il descend un dindon.)

ARLEQUIN.

Moi, je voudrois, au-lieu de viande,
Des macarons et du biscuit.

(Il descend une corbeille pleine de macarons et de biscuits.)

PIERROT.

Air : *Réveillez-vous , belle endormie.* n.° 12.

Je mangerois bien du laitage,
Pour me rafraîchir les poumons.

(Il descend un plat de crême.)

ARLEQUIN.

Moi, je demande du fromage,
Avec quelques petits ratons.

(Il descend du fromage et des ratons.)

Ils se mettent tous deux à manger goulûment et comiquement.

ARLEQUIN, *après avoir mangé tout son saoul.*

A-présent que nous sommes bien *guedés*, que demanderons-nous?

PIERROT.

Air : *Qu'on mapporte bouteille.* n.° 20.

Je souhaite une fille
De dix-huit à vingt ans :
Qu'elle soit drue et bien gentille,
Qu'elle ait sur-tout des yeux friands.

ARLEQUIN.

Même air.

Et moi, j'en demande une
Dont je sois seul chéri ;
Qui puisse faire ma fortune,
Si je veux être son mari.

(*Il paroît deux jeunes filles.*)

PIERROT.

Ventrebille ! les voici toutes deux !

ARLEQUIN.

Rien n'est plus plaisant.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Quoi donc ? on peut se mettre à table,
Manger et boire comme un diable,
Pour l'écot ne débourser rien !
Après cela, d'une donzelle
Si vous souhaitez l'entretien,
Vous voyez paroître la belle !

Mais, mais, il n'y a point d'endroit au monde qui vaille celui-ci.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, PIERROT, ARGENTINE, DIAMANTINE.

Arlequin et Pierrot vont au-devant d'elles, et les gracieusent par des révérences, sur lesquelles les deux filles renchérissent.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Bon jour, belle nymphe aux yeux doux.

ARGENTINE, *d'un air soumis.*

Que voulez-vous de nous ? (*bis*)

PIERROT, *à Diamantine.*

On voudroit bien vous cajoler.

DIAMANTINE, *faisant la révérence.*

Vous n'avez qu'à parler. (*bis*)

ARLEQUIN.

Bonne pâte de fille, ma foi !

(*A Argentine.*)

Et, comment vous appelez-vous, ma mignonne ?

ARGENTINE, *faisant la révérence.*

Je m'appelle Argentine.

ARLEQUIN.

Ah ! le joli nom ! j'en adore les deux premières syllabes.

PIERROT, *à Diamantine.*

Et vous ?

DIAMANTINE, *faisant la révérence.*
Diamantine.

PIERROT.

Voilà deux riches noms.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Air : *Lanturelu.* n.° 18.

Vous avez, ma reine,
Un air enchanté,
De la grecque Hélène
Toute la beauté.
A vos yeux d'ébène
Déjà mon cœur s'est rendu.
Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

ARGENTINE.

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Je sens aussi pour vous
Une tendresse d'ame :
Je vous prends pour époux.

ARLEQUIN.

Oh! doucement, madame!
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

Tudieu ! vous ne donnez pas le temps aux gens de se reconnoître.

ARGENTINE.

Air : *L'amour est protecteur.* n.° 208.

Oubliez-vous donc, seigneur,
Ce que vous venez de dire?
Déjà votre tendre cœur
Reconnoissoit mon empire.

ARLEQUIN.

Pour le badinage,
Bon;

Pour le mariage,
Non.

ARGENTINE.

Oui dà? Oh! cela ne me convient point.

PIERROT, *à Diamantine.*

Et vous, la belle, vous ne me dites rien. Me prenez-vous pour un mal-peigné?

DIAMANTINE.

Air: *Allons, gai.* n.° 28.

Non, non, Diamantine
Ne vous trouve pas laid.

PIERROT, *riant.*

Vous voyez à ma mine
Que je suis fort bien fait.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

DIAMANTINE.

Je me sens du goût pour vous; et je me détermine à vous épouser: mais craignez d'être infidèle.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc?

ARGENTINE.

C'est qu'on enferme ici les maris volages.

PIERROT.

Diable! Il y a donc bien des prisonniers?

DIAMANTINE.

C'est ce qui vous trompe. Les hommes de ce pays se piquent tous d'une inviolable fidélité.

ARLEQUIN.

Et les femmes?

ARGENTINE.

Tout de même.

ARLEQUIN.

Ce pays-ci est donc le monde renversé?

DIAMANTINE.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'est ici qu'il faut se marier.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Prenez-nous donc, les belles,
Nous vous serons fidèles
Jusqu'à votre trépas.
Mais, de peur de surprise,
Parlez avec franchise;
Avez-vous des ducats?

ARGENTINE, *soupirant.*

Hélas!

DIAMANTINE, *soupirant aussi.*

Ahi!

ARLEQUIN, *à Pierrot.*

Hoïmé! voilà deux mariages rompus.

PIERROT.

Pourquoi? Puisqu'on a ici tout ce qu'on souhaite, l'argent ne sauroit manquer.

ARGENTINE.

Vous êtes dans l'erreur. Si le prophète Merlin, en vous faisant ici transporter, a rempli vos premiers souhaits, c'est par une faveur particulière.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, il nous faut des femmes bien rentées.

DIAMANTINE.

Nous ne sommes que trop riches, et c'est ce qui fait, dans ce moment, toute notre inquiétude.

PIERROT.

D'où vient?

ARGENTINE.

Nos loix, pour répartir également les richesses, défendent aux riches de s'allier ensemble.

ARLEQUIN.

Oh, ho!

DIAMANTINE.

Air de *Joconde*. n.° 45.

Si vous possédez quelques biens,
Pour nous quelle tristesse!
Il faudra rompre nos liens.

ARGENTINE.

Vaincre notre tendresse.

ARLEQUIN.

Puisque vous cherchez des époux
Indigents, misérables,
Mesdames, vous trouvez en nous
Deux partis admirables.

Je n'ai pas le sou.

PIERROT.

Je suis la gueuserie en chausses et en pourpoint.

ARGENTINE.

Quel bonheur!

DIAMANTINE.

Quelle joie!

ARLEQUIN.

Nous sommes enfin deux archigueux.

ARGENTINE.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Ah ! quel plaisir de vous entendre !
Vous nous charmez.

ARLEQUIN.

Qui l'auroit cru !
C'est donc au mérite tout nu
Que vous vous laissez prendre.

DIMANTINE.

Il y a encore une petite difficulté, messieurs. Vous avez deux redoutables rivaux à combattre.

ARLEQUIN, *mettant les mains sur ses côtés.*

Deux rivaux !

(*En déclamant.*)

... J'en combattrois cent mille.
Paroissez Navarrois, Maures et Castillans...*

ARGENTINE.

Vous avez du cœur, j'en suis ravie. Sans adieu. Nous allons tout disposer pour ces deux mariages.

DIAMANTINE.

Soyez-nous fidèles, nous saurons vous retrouver.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Je serai constant comme un diable.

DIAMANTINE, *à Pierrot.*

Soyez-le aussi, vous, mon poulet.

PIERROT.

En m'épousant, mon adorable,
Vous épouserez un barbet.

(*Elles s'en vont.*)

---

* Vers du Cid.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Pierrot, mon ami, notre fortune est faite. Voilà deux trésors que nous allons posséder.

PIERROT.

Hé ! jarnonbille ! nous ne les tenons pas encore ! Diamantine dit comme ça que nous avons deux rivaux qui ne se mouchent pas du pied.

ARLEQUIN.

J'en vois les conséquences : mais tu n'as qu'à faire comme moi. Tiens. Quand mon rival viendra, il me regardera de cette façon-là (*il fait ses lazzis*), je le regarderai de celle-ci... Parlez, me dira-t-il, n'est-ce pas vous, l'ami, qui venez ici m'écornifler Argentine ? Ouidà, monsieur. Qu'en voulez-vous dire ?.... Allez-y vous-même. Alors s'il met lépée à la main..

PIERROT.

Tu la mettras aussi ?

ARLEQUIN.

Ma foi, non, je lui parlerai naturellement. Je lui dirai : Monsieur, vous n'avez qu'à parler, Argentine est à vous. Je suis votre serviteur de tout mon cœur.

PIERROT, *riant.*

Ah ! mardi ! voilà un homme bien résolu. Mais quel personnage paroît ?

Arlequin prend l'épouvante en voyant le philosophe qu'il s'imagine être son rival ; mais il se rassure en l'entendant chanter.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, PIERROT, UN PHILOSOPHE, *en cavalier galant.*

LE PHILOSOPHE.

Il entre en chantant et en dansant.

Air : *Le joli, belle meunière.* n.° 109.

Le vrai bonheur de la vie
Dans la gaîté gît ;
Et si la philosophie
Ne chante et ne rit,
C'est une grave folie,
Qui trompe l'esprit.

PIERROT, *bas à Arlequin.*

Voici apparemment un fou du Monde renversé.

ARLEQUIN, *au philosophe.*

Courage, grivois ! allons, gai !

LE PHILOSOPHE.

Air : *Qu'on a de peine quand on n'a pas.* n.° 209.

Avec sagesse
Passons nos jours : } (*bis*)
Buvons sans cesse,
Aimons toujours. } (*bis*)

PIERROT, *bas à Arlequin.*

C'est quelque bouffon de la cour.

ARLEQUIN.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.* n.° 117.

Charmant bouffon, car vous l'êtes, je gage,
Du prince de ces lieux...

LE PHILOSOPHE.

Fi donc, bouffon ! ce n'est qu'un personnage
Triste et fastidieux.
Connoissez mieux les gens de mon étoffe :
Je suis philosophe,
Moi,
Je suis philosophe.

ARLEQUIN.

Il n'est pas possible !

PIERROT.

Qui diantre l'auroit deviné ?

LE PHILOSOPHE.

On voit bien que vous êtes des étrangers, puisque, malgré mon air gai, vous pouvez ignorer qui je suis.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Nos philosophes sont des gens
Comiques et brillants. (*bis*)

ARLEQUIN.

Ils ne sont pas ainsi chez nous ;
Ce sont de vrais hiboux. (*bis*)

LE PHILOSOPHE.

Vous êtes François, apparemment ?

PIERROT.

Vous l'avez dit.

LE PHILOSOPHE.

Je m'en aperçois. J'ai appris que les philosophes de votre pays étoient des originaux qui passoient toute leur vie à disputer.

ARLEQUIN.

On ne vous a pas menti. Et quand ils disputent, on diroit qu'ils vont se manger le blanc des yeux.

LE PHILOSOPHE.

Les extravagants !

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Il n'est ici qu'un systême,
Et nous ne disputons jamais.
Vos savants vivroient tous en paix,
S'ils vouloient bien faire de même.
Il n'est ici qu'un systême,
Et nous ne disputons jamais.

ARLEQUIN.

Il a parbleu raison.

LE PHILOSOPHE.

La philosophie nous apprend à mettre tout à profit. Nous exerçons en même-temps toutes les professions qui contribuent à rendre la vie agréable.

PIERROT.

Je veux être philosophe ici ; ce sont de bons vivants.

LE PHILOSOPHE.

Nous sommes danseurs, poëtes et musiciens.

ARLEQUIN.

Les nôtres ne peuvent souffrir la poésie, ni la musique.

LE PHILOSOPHE.

Les pécores! Nous, comme des Homères, nous débitons nos maximes en chantant.

PIERROT.

Cela est admirable.

LE PHILOSOPHE.

En voulez-vous voir un échantillon?

ARLEQUIN.

Vous nous ferez plaisir.

LE PHILOSOPHE, *chantant d'abord le simple de l'air suivant.*

Air de *M. Gillier.* n.° 210 *.

Heureux qui, soir et matin,
Peut jouer de la prunelle
Auprès d'une catin
Tendre, aimable et fidelle!

ARLEQUIN, *branlant la tête.*

Cela est un peu plat.

LE PHILOSOPHE.

C'est que vous êtes accoutumé aux compositions modernes de votre pays. Je vais vous le chanter d'une manière qui vous fera plaisir.

PIERROT.

Voyons.

---

* Cet air a été composé pour tourner en ridicule ceux de quelques musiciens. (*Note de l'Auteur.*)

LE PHILOSOPHE, *chantant le double.*

Heureux qui, soir et matin,
Peut jouer de la prunelle
Auprès d'une ca, ca, ca, catin
Tendre, aimable et fidelle.

ARLEQUIN, *satisfait.*

(*Il chante.*)

Auprès d'une ca, ca, ca, catin...

Ah ! voilà ce que j'aime !

LE PHILOSOPHE, *chantant la suite du simple.*

Mais n'en déplaise à la donzelle,
C'est jouir d'un plus doux destin,
Quand on peut encore avec elle
Avoir d'excellent vin.

ARLEQUIN, *bâillant d'ennui.*

Cela ne vaut rien.

PIERROT.

Non, ça est tout d'une venue.

LE PHILOSOPHE, *chantant la suite du double.*

Mais n'en déplaise à la don, don, donzelle...

ARLEQUIN, *charmé.*

C'est là ce que je demande.

LE PHILOSOPHE, *continuant.*

C'est jouir d'un plus dou, dou, doux destin,...

ARLEQUIN, *chantant la fin de ce vers.*

D'un plus dou, dou, dou....

Ah ! que cela est joli !

LE PHILOSOPHE, *continuant.*

Quand on, on, on peut en, en, encore avec elle
Avoir d'excellent vin.

ARLEQUIN, *transporté.*

Je me pâme ! je meurs de plaisir !

LE PHILOSOPHE.

Que dites-vous de ce : *on, on, on, en, en, en?*

ARLEQUIN.

C'est l'endroit touchant!

LE PHILOSOPHE.

On dit que c'est Ovide Nason qui est l'inventeur de ces sortes de doubles-là.

PIERROT.

Diable ! c'est un habile homme !

ARLEQUIN.

A ce que je vois, monsieur le philosophe, tout est extraordinaire ici. Je vais parier que les marchands y sont scrupuleux, les juges incorruptibles, et les petits-collets ennemis de la bagatelle.

LE PHILOSOPHE.

Sans doute.

PIERROT.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Mais, dites-nous, chez les notaires,
L'argent est-il en sûreté ?

LE PHILOSOPHE.

Ils sont tous gens de probité,
Comme les commissaires.

Mais, messieurs les étrangers, dites-moi à votre tour qui vous êtes ?

PIERROT.

Nous sommes comédiens à votre service.

LE PHILOSOPHE, *les embrassant.*

Ah ! soyez les bien-venus, mes amis. On a

dans ce pays une considération particulière pour les personnes de théâtre.

ARLEQUIN.

Avez-vous ici de bons comédiens?

LE PHILOSOPHE.

D'excellents. Ils donnent souvent des nouveautés, et toutes leurs nouveautés réussissent.

PIERROT.

Vivent-ils bien ensemble?

LE PHILOSOPHE.

On ne peut pas mieux.

ARLEQUIN.

De quelle manière en usent-ils avec les auteurs?

LE PHILOSOPHE.

Ils les regardent comme leurs maîtres.

PIERROT.

Jarnicoton! sont-ce là des comédiens?

ARLEQUIN.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Et les seigneurs dans les coulisses
Vont-ils marchander les actrices?
Savent-ils attaquer un cœur
Par des fleurettes libérales!

LE PHILOSOPHE.

Non. Ils ont tous de la pudeur :
Les actrices sont des vestales.

ARLEQUIN.

Des vestales! Oh! ma foi, il n'y a plus rien à demander après cela.

LE PHILOSOPHE.

Jusqu'au revoir, mes enfants. Je vais à des noces où l'on m'attend pour être l'ordonnateur des plaisirs.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, PIERROT.

PIERROT.

Les plaisants philosophes qu'il y a ici!

ARLEQUIN.

Ils tiennent un peu des mousquetaires de chez nous.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, PIERROT, L'INNOCENCE, LA BONNE FOI.

ARLEQUIN.

Quelles nymphes s'offrent à nos yeux!

PIERROT.

Elles paroissent bonnes personnes.

ARLEQUIN, *les saluant cavalièrement.*

Air : *La verte jeunesse.* n.° 76.

Bon jour, mes princesses.

L'INNOCENCE.

Il est familier.

LA BONNE FOI.

Avec des déesses,
L'air est cavalier.

ARLEQUIN, *voulant prendre la main de l'Innocence.*

Faisons connoissance.

L'INNOCENCE, *le repoussant.*

Insolent, tais-toi!
Tu vois l'Innocence
Et la Bonne-Foi.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, mesdames. Je ne vous connoissois point.

PIERROT.

Ma foi, ni moi non plus.

LA BONNE FOI.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Quoi! nous vous sommes inconnues?

ARLEQUIN.

Nous ne vous avons jamais vues.

PIERROT.

Si vous voulez, j'en jurerai.

ARLEQUIN.

C'est un fait que je certifie :
Nous avons toujours demeuré
En France, ou bien en Italie.

PIERROT.

Il faut que vous n'ayez jamais été dans ces pays-là.

L'INNOCENCE.

Pardonnez-moi.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Mais depuis plus de cinq cents ans
Nous faisons notre résidence
Dans ce séjour.

ARLEQUIN.

Ah! que de gens
Ont mis à profit votre absence!
Je vous déclare que chez nous
On ne se souvient plus de vous.

LA BONNE-FOI.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Messieurs, dites-nous des nouvelles,
Principalement de Paris.

ARLEQUIN.

Je vais, charmantes immortelles,
Vous mettre au fait sur ce pays.

L'INNOCENCE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Il étoit fort peu raisonnable
Au temps où nous l'avons quitté.

PIERROT.

Fi donc! il n'est pas connoissable
Tant il est à présent gâté.

ARLEQUIN.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Le plaisir et l'intérêt
Remplissent vos places.

LA BONNE-FOI.

Ce sont à l'heure qu'il est
Ses guides ?

ARLEQUIN.

Oui, s'il vous plaît :
L'on passe pour un bénet
Quand on suit vos traces.

L'INNOCENCE.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Comment se gouvernent les femmes ?

ARLEQUIN.

En général fort galamment ;
Mais à leurs amoureuses flammes
Elles cèdent différemment :
C'est de quoi je vais vous instruire.
Talaleri, talaleri, talalerire.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Les unes ont en même-temps
Trois ou quatre galants ; (*bis*)
Et celles qui n'ont qu'un amant,
Changent à tout moment. (*bis*)

LA BONNE-FOI, *à l'Innocence.*

Air de *Pierr' Bagnolet.* n.° 57.

O ciel ! quelle extrême licence !
Quel rapport on nous fait, ma sœur !

L'INNOCENCE, *à Arlequin.*

Ah! du-moins en apparence,
Les femmes ont de la pudeur,
Un air d'honneur !

ARLEQUIN.

Un air d'honneur ?
Oui ; mais c'est moins par bienséance,
Que pour rappeler le buveur.

PIERROT.

Il ne vous surfait point.

L'INNOCENCE.

Quelle différence ! on vit ici bien autrement.

Air : *La jeune Isabelle.* n.° 111.

Le bourgeois tranquille,
Bornant ses désirs,
Ne va point en ville
Chercher des plaisirs :
Sa femme fidèle
Jusqu'à son trépas,

D'une ardeur nouvelle
Ne s'enflamme pas.

ARLEQUIN.

Oh ! que ce n'est pas de même à Paris !

PIERROT.

C'est tout le contre-pied.

Air : *La verte jeunesse.* n.° 76.

Le bourgeois volage
Va faire l'amour
Dans son voisinage,
La nuit et le jour.

ARLEQUIN.

Sa femme coquette,
Faisant paroli,
Souvent fait emplette
D'un vice-mari.

L'INNOCENCE.

Air de *Jean de Vert.* n.° 135.

Il n'est point ici de méchants,
Tout vit dans l'innocence.

LA BONNE-FOI.

Jusqu'aux fripiers, tous les marchands
Ont de la conscience.

ARLEQUIN.

Les fripiers !
Hé, fi ! vous moquez-vous des gens ?
Ils n'en avoient pas même au temps
De Jean de Vert (*ter*) en France.

L'INNOCENCE.

Adieu, jeunes étrangers. Puisque vous êtes dans le Monde Renversé, songez qu'il faut en prendre l'esprit.

LA BONNE-FOI.

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

Vous ne pouvez être mieux
Qu'en ces lieux ;
Les jeunes comme les vieux
Y sont simples, bons, sincères.

(*Elles s'en vont.*)

PIERROT.

Nous y ferons nos affaires.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Air : *Lonlanla, derirette.* n.° 46.

Pour nous conduire sûrement,
Prenons tous deux un air normand,
Lonlanla, derirette;
On en sera la dupe ici,
Lonlanla, deriri.

PIERROT.

Pourquoi non? on l'est bien à Paris.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, PIERROT, M. LA CANDEUR, procureur, *en habit galonné, avec un chapeau garni de plumes, et une épée.*

PIERROT.

Ho! ho! quel homme vient ici?

ARLEQUIN.

C'est apparemment quelque colonel.

M. LA CANDEUR, *les saluant.*

Messieurs, vous me paroissez étrangers. Je vous offre mes petits services. Je suis procureur.

ARLEQUIN.

Vous, procureur!

PIERROT.

On vous prendroit plutôt pour un officier de ville.

M. LA CANDEUR.

Je suis, vous dis-je, procureur, et la Candeur est mon nom.

ARLEQUIN.

Votre nom et votre habit sont fort contradictoires à votre profession.

M. LA CANDEUR.

D'où vient cela?

Air : *La Ceinture.* n.° 110.

Mes parcils sont tous sur l'honneur
D'une délicatesse extrême;
Et qui dit ici procureur,
Dit l'honneur et la vertu même.

PIERROT.

Peste!

ARLEQUIN.

Cela donne bien du relief à votre corps.

M. LA CANDEUR.

Qu'appelez-vous du relief? Savez-vous bien

que, pour parvenir à la dignité de procureur, il faut avoir trois cents ans de noblesse.

ARLEQUIN.

Comment diable! on y fait donc bien des façons.

PIERROT.

Êtes-vous marié, monsieur, par parenthèse?

M. LA CANDEUR.

Depuis trois ans je suis en possession d'une jeune épouse des plus aimables du Monde Renversé.

ARLEQUIN.

Ne seriez-vous point cocu, par hazard?

M. LA CANDEUR, *étonné*.

Cocu, monsieur! qu'est-ce que c'est qu'un cocu?

PIERROT, *surpris*.

En voici bien d'une autre! Vous n'avez donc point de clercs?

M. LA CANDEUR.

Pardonnez-moi. J'en ai trois, et deux pensionnaires.

ARLEQUIN.

Trois clercs avec deux pensionnaires, et demander ce que c'est qu'un cocu! Il n'y a point chez nous de procureur si ignorant.

M. LA CANDEUR.

Je ne sais ce que c'est, je vous assure. Apprenez-le-moi de grace?

ARLEQUIN, *en imbroglio*.

Hé! mais... un cocu, c'est un homme marié...

qui... a une femme... qui... se trouvant avec un garçon... qui... que diable, tout le monde vous dira cela.

M. LA CANDEUR.

Expliquez-vous plus clairement?

PIERROT.

Oh! je vais vous le dire, moi. Un cocu, monsieur, est tout le contraire du coq; le coq a plus d'une poule, et la femme d'un cocu est une poule qui a plus d'un coq.

M. LA CANDEUR.

Ah! je vous entends à-présent! Un voyageur m'a dit qu'on voyoit ailleurs de ces femmes-là; mais les nôtres ne leur ressemblent point. Nous sommes sûrs d'elles.

Air : *Du haut en bas.* Rondeau. n.° 91.

Toujours amants,
Sans avoir jamais de querelles,
Toujours amants,
Nous les flattons à tous moments.
Qui pourroit les rendre infidèles,
Quand leurs époux sont auprès d'elles
Toujours amants?

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne plus que vos femmes soient si raisonnables.

Air : *Faire l'amour la nuit et le jour.* n.° 35.

Peut-être qu'à Paris
On n'en verroit point d'autres,
Si messieurs nos maris
Faisoient comme les vôtres

L'amour
La nuit et le jour.

M. LA CANDEUR.

Adieu, messieurs, je vous laisse; je vais avec un de mes confrères accommoder deux parties qui veulent plaider. Voilà M. le chevalier de Catonville; si vous êtes curieux d'entretenir un de nos petits-maîtres, vous pouvez l'aborder.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, PIERROT, LE CHEVALIER DE CATONVILLE, *habillé comme un pédant, excepté qu'il a l'épée, avec un large baudrier sur l'épaule.*

PIERROT.

Est-ce là un petit-maître? miséricorde!

ARLEQUIN.

Il a plutôt l'air d'un pied-plat du pays latin.

(*Abordant le chevalier.*)

Serviteur à M. le chevalier: comment gouverne-t-il ses amours?

LE CHEVALIER, *mettant le doigt sur sa bouche.*

Air: *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Paix! apprenez à me connoître:
Sachez que pour un petit-maître
Répandre un amoureux secret,
Est le plus grand de tous les crimes.
Ici petit-maître et discret,
Messieurs, sont deux mots synonymes.

ARLEQUIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

En France, c'est tout le contraire :
Un petit-maître aime à parler ;
S'il cherche une galante affaire,
Ce n'est que pour la révéler.

PIERROT.

Avez-vous le gousset bien garni, vous autres ?

LE CHEVALIER.

Nous ne manquons jamais d'espèces.

ARLEQUIN.

Mais ne vous laissez-vous point harceler par vos créanciers ?

LE CHEVALIER.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Quand ils ont besoin d'argent,
Nos soins les préviennent.

ARLEQUIN.

Chez nous on est négligent ;
On répond même au sergent :
Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Quand vous êtes aux spectacles, comment recevez-vous les pièces nouvelles ?

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Sans doute, vous jugez d'abord
Les auteurs en dernier ressort.
Vos pareils chez nous des ouvrages
Sont de téméraires censeurs.

LE CHEVALIER.

Nous laissons décider les sages,
Quoique nous soyons connoisseurs.

PIERROT.

Nos pauvres poëtes n'ont pas ce bonheur-là : tout le monde se mêle de faire leur procès.

ARLEQUIN.

Ma foi, M. le chevalier, il ne vous manque plus, pour faire un parfait contraste avec nos petits-maîtres, que de haïr les plaisirs de la table.

LE CHEVALIER.

Nous ne les pouvons souffrir, sur-tout nous abhorrons le vin.

PIERROT.

Quelquefois les nôtres s'en dégoûtent.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.* n.° 73.

Quand le vieux et le nouveau
Ne leur font plus d'envie,
Ils laissent là le tonneau,
Pour aller boire de l'eau
De vie, de vie, de vie.

LE CHEVALIER.

Serviteur, messieurs, je vais chez un jeune seigneur qui m'attend pour me lire un livre de sa façon ; c'est un traité *de la vanité des choses mondaines* qu'il va mettre sous la presse.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, PIERROT, HIPPOCRATINE.

HIPPOCRATINE, *en fourrure de médecin, arrive en dansant et en chantant.*

Air : *Qu'un mari soit pulmonique.* n.° 211.

Qu'un mortel soit pulmonique,
Léthargique, hydropique, asthmatique,
Qu'il soit tout ce qu'il vous plaira :
Tire, lire, lira, liron-fa, fa, fa,
Tire, lire, lira, liron-fa.

Fût-il à l'agonie,
Je le rappelle à la vie :
Oui, je fais ce miracle-là.
Tire, lire, lira, liron-fa, fa, fa,
Tire, lire, lira, liron-fa.

ARLEQUIN et PIERROT, *dansant avec elle.*

Tire, lire, lira, etc.

PIERROT.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Vertuchou ! petite coquine,
Que vous avez l'œil assassin !

HIPPOCRATINE.

Messieurs, jamais je n'assassine ;
Cependant je suis médecin.

ARLEQUIN.

Vous médecin !

HIPPOCRATINE.

Je suis médecin, chirurgien, apothicaire et maréchal à votre service.

PIERROT.

Ah ! le drôle de pays ! Quoi ! les femmes se mêlent ici de faire les médecins !

HIPPOCRATINE.

Beau sujet d'étonnement! dans les pays où les hommes exercent la médecine, les malades en sont-ils mieux ?

ARLEQUIN, *à Pierrot.*

Elle a ma foi raison.

PIERROT.

Il est vrai; le plus habile docteur, avec tout son latin, souvent n'est qu'une bête.

HIPPOCRATINE.

Eh ! c'est justement le grec et le latin qui le rendent ignorant. Si les femmes dans le Monde renversé sont d'habiles médecins, c'est qu'elles négligent les livres, et ne consultent que la nature. Aussi tirent-elles d'affaire tous leurs malades : il nous faut voir travailler !

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Nous saignons très-légèrement.
(*Faisant l'action de donner un remède.*)
Nous donnons avec grace......
Nous purgeons agréablement,
Sans nous servir de casse.

PIERROT.

Oh ! à l'égard de ça, nous avons en France des femmes qui savent saigner et purger à merveille.

ARLEQUIN.

Oui ; mais avec cette différence , que les nôtres ne saignent et ne purgent que les gens qui se portent bien.

HIPPOCRATINE.

Quand nous arrivons, par exemple, chez un jeune malade ; devinez ce que nous faisons ?

ARLEQUIN.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Pour mettre la main à la pâte,
D'abord vous lui tâtez le pouls.

HIPPOCRATINE.

Tout au contraire de chez vous,
C'est lui qui nous le tâte.

PIERROT.

Voilà qui est bien extraordinaire !

HIPPOCRATINE.

Ensuite,

Air : *Philis, en cherchant son amant.* n.° 212.

Nous lui passons, d'un air fripon,
La main par-dessous le menton ;
Et par ce remède innocent,
Aussitôt le drôle se sent
Convalescent.

PIERROT.

Je le crois bien.

HIPPOCRATINE.

Bon soir, mes amis ; je souhaite que vous deveniez tous deux malades, pour avoir le plaisir de vous guérir.

ARLEQUIN.

Parbleu, madame la médecine, vous m'en donneriez presque l'envie.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, PIERROT, ARGENTINE, DIAMANTINE.

ARGENTINE, *pleurant.*

Hé, hé, hé, hé, hé!

DIAMANTINE, *pleurant aussi.*

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Hélas! que faut-il que je fasse!

ARGENTINE.

Ah! que je crains pour mon amour!

ARLEQUIN.

Ne pleurez pas si fort, de grace,
Ou je vais pleurer à mon tour.

PIERROT.

Et moi aussi.

Comme les pleurs d'Argentine et de Diamantine redoublent, Arlequin et Pierrot se mettent de la partie, et pleurent comiquement.

ARLEQUIN, *après avoir pleuré.*

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

J'ai fait la chose en conscience,
J'ai versé des pleurs à foison;
Apprenez-moi, par complaisance,
Si j'ai tort, ou si j'ai raison.

DIAMANTINE.

Vous nous aimez ?

ARLEQUIN, *déclamant.*

J'en atteste les dieux.

PIERROT.

Ce n'est point cela qui vous fait pleurer.

ARGENTINE.

Vos rivaux furieux vont venir vous disputer le terrein.

ARLEQUIN.

Hoïmé !

DIAMANTINE.

Juste ciel! les voici !

PIERROT, *alarmé.*

Où me mettrai-je?

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, PIERROT, ARGENTINE, DIAMANTINE, ZULIMA, HANIF.

ZULIMA.

Ah ! vous voilà donc, mes petits messieurs ! je vous cherchois.

ARLEQUIN, *à Argentine, en reculant vers elle.*

Séparez-nous, au-moins.

HANIF.

Par la tête ! Par la mort ! Ventrebleu ! Double ventrebleu !

PIERROT, *à Hanif qui s'approche de lui.*

Mais, mais, tenez-vous donc; ce n'est pas moi qui.....

ARGENTINE.

Arrêtez, Hanif! vous allez contre la loi qui défend à un amant, sous peine de la vie, de mettre la main sur son rival.

ARLEQUIN, *à Zulima.*

Respectez la loi, entendez-vous?

ZULIMA.

Rendez-lui graces tous deux.

HANIF.

Suivons donc la coutume. Que le sort tout-à-l'heure en décide.

PIERROT.

Qu'est-ce à dire, le sort? Tire-t-on ici les femmes à la courte-paille?

ZULIMA.

Non; mais on les joue aux dés.

ARLEQUIN.

En trois rafles comptées?

ZULIMA.

Au passe-dix.

PIERROT.

On joue donc ici une femme comme une marchandise de la foire?

HANIF.

On joue en présence d'un notaire qui en dresse un acte.

DIAMANTINE.

Oui; mais il faut passer dix : sans cela, ni les uns ni les autres ne peuvent nous avoir.

ARGENTINE.

C'est la loi. Les deux qui ameneront davantage seront nos époux.

ZULIMA.

J'ai déjà fait avertir le notaire; il va se rendre ici.

PIERROT, *à Diamantine.*

Je vais tâcher de passer dix.

DIAMANTINE, *le flattant.*

Je vous en prie.

ARGENTINE, *à Arlequin.*

Allons, mon ami, un bon coup de cornet.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Attendez. Pour être plus sûr de mon fait, je vais chercher des dés pipés.

PIERROT.

Et moi tout de même.

DIAMANTINE, *à Pierrot.*

Oh! point de tricherie.

ARGENTINE, *à Arlequin.*

Non. Il faut jouer naturellement.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. PRUD'HOMME, notaire.

Le notaire a une robe blanche, un rabat de toile noire, et un chapeau blanc. Il apporte une petite table pliante, un cornet, des dés, une écritoire et du papier.

HANIF.

Voici le notaire.

ZULIMA.

Allons, M. Prud'homme, mettez-vous en état.

M. PRUD'HOMME, *montrant Argentine et Diamantine.*

Sont-ce là les deux dames en litige?

HANIF.

Oui. Et vous voyez les quatre concurrents.

M. PRUD'HOMME.

Voici l'acte tout dressé.

(*Il lit.*)

En présence de moi notaire soussigné au pays du Monde renversé, et cætera, sont comparus d'une part messires Hanif et Zulima, tous deux régnicoles; et de l'autre...

(*A Arlequin et Pierrot.*)

Vos noms et vos qualités?

ARLEQUIN.

Arlequin, chevalier de la parade.

PIERROT.

Pierrot, sieur de la ſoire et autres lieux.

M. PRUD'HOMME, *continuant de lire après avoir écrit.*

Etrangers, et cætera. Lesquels quatre susdits seigneurs prétendant à la possession matrimoniale des damoiselles Argentine et Diamantine, filles non usantes de leurs droits dans le Monde renversé, et cætera. Lesquels prétendants ci-dessus mentionnés, ont pris tour-à-tour le cornet et les dés, ont tiré leur coup, et le sort est tombé; savoir... en blanc, et cætera. En foi de quoi ils ont tous conjointement signé avec moi, Blaise Prud'homme, notaire, et cætera.

PIERROT.

Çà, Arlequin; nous n'avons qu'à amener dix, et cætera, et nous gagnerons.

M. PRUD'HOMME, *à Arlequin.*

Voilà le cornet et les dés; jouez. Après cela je remplirai les blancs de mon acte.

ARLEQUIN, *prenant le cornet.*

Allons. Commençons le branle.

(*Il jette les dés, et amène trois.*)

M. PRUD'HOMME.

Trois.

HANIF ET ZULIMA.

Ha, ha, ha, ha, ha!

ARLEQUIN, *d'un air piteux.*

Que trois! hoïmé! je ne suis pas heureux à ce jeu-là.

ARGENTINE, *soupirant.*

Quel malheur!

PIERROT.

A moi le dé. Donnez-moi un peu le cornet.

DIAMANTINE, *à Pierrot.*

Courage, mon ami.

PIERROT, *après avoir bien frappé la table du cornet.*

Si je ne gagne pas, ce ne sera pas faute d'avoir bien secoué le cornet.

(*Il amène dix.*)

M. PRUD'HOMME.

Dix.

PIERROT, *transporté de joie.*

J'ai gagné.

ZULIMA.

Fi donc!

HANIF.

Vous n'avez pas même passé dix.

ARLEQUIN.

Air : *Ah! vraiment, je m'y connois bien.* n.° 34.

Hélas! mon malheur est extrême!
Je vais donc perdre ce que j'aime.
Amener trois! ah! c'est bien peu.

PIERROT.

Dix! peut-on perdre à si beau jeu?

ZULIMA, *prend le cornet.*

Voyons si je serai plus heureux.

(*Il amène quinze.*)





Dix huit.
Quel casseur de Raquette !

Marillier Direx. *Delignon Sculp.*

M. PRUD'HOMME.

Quinze.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas.

M. PRUD'HOMME.

Hé, parbleu! vous n'avez qu'à regarder les dés, ils sont encore sur la table.

HANIF, *prenant le cornet.*

A moi, présentement.

(*Il amène dix-huit.*)

M. PRUD'HOMME.

Dix-huit.

PIERROT, *étonné.*

Quel casseur de raquettes!

ZULIMA.

Aimable Argentine, le sort favorise mes vœux.

ARGENTINE, *soupirant.*

O ciel!

HANIF, *à Diamantine.*

Vous êtes à moi, belle Diamantine.

DIAMANTINE, *soupirant.*

Haï!

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Air : *Monsieur Lapalisse est mort.* n.° 44.

Je vais crever de douleur,
En perdant mon Argentine.

PIERROT, *à Diamantine.*

J'ai bien joué de malheur!
Adieu donc, Diamantine.

Arlequin, Pierrot, Argentine et Diamantine pleurent tous quatre.

ZULIMA.

Suivez-nous, les belles.

L'orchestre joue en cet endroit un air brusque qui annonce l'arrivée de Merlin.

ARGENTINE.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Quels sons bruyants se font entendre?

DIAMANTINE.

Notre oncle Merlin va descendre.

ARLEQUIN.

O ciel, les nièces de Merlin!

PIERROT, *transporté de joie.*

Arlequin, c'est notre bon maître.

ARLEQUIN.

Il va changer notre destin,

(*A Hanif et à Zulima.*)

Et vous envoyer tous deux paître.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MERLIN *dans les airs, sur son char tiré par deux griffons.*

MERLIN.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Mes nièces, calmez vos douleurs,
Je veux, pour essuyer vos pleurs,
Et reconnoître le service

(*Montrant Arlequin et Pierrot.*)

De ces deux fidèles valets,
Qu'avec eux l'hymen vous unisse,
Et comble vos tendres souhaits.

ZULIMA.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Mais quoi, seigneur, c'est donc en vain
Que pour nous le sort favorable...

MERLIN.

Ce sort à votre souverain
Aujourd'hui n'est point agréable.

HANIF, *s'humiliant.*

Seigneur, vous pouvez tout changer.

MERLIN.

Je saurai vous dédommager.

Allez. Retirez-vous.

Zulima et Hanif font une profonde révérence au prophète, et s'en vont.

PIERROT.

Ma foi, les voilà tondus.

SCÈNE XV.

MERLIN, ARLEQUIN, PIERROT, ARGENTINE, DIAMANTINE.

ARLEQUIN, *à Merlin, se brouillant.*

En vérité, grand Merlin.... effectivement.... vos nièces... assurément méritoient....

PIERROT.

Enfin vous êtes trop obligeant, et nous vous sommes obligés de l'obligation....

MERLIN, *les interrompant.*

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Ce n'est pas tout. Enfants, je veux,
Par le pouvoir de ma baguette,

Vous rendre honnêtes gens tous deux,
Pour vivre dans cette retraîte.
De dol, de malice pétris,
Vous pourriez m'en faire un Paris.

(*Frappant de sa baguette Arlequin et Pierrot.*)

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Sortez promptement de leurs ames,
Esprit affreux d'iniquité,
Désirs gloutons, vices infâmes,
Faites place à la probité.

A chaque parole du prophète, Arlequin et Pierrot font comme s'ils sentoient en eux quelque changement. Ce qu'ils marquent l'un et l'autre par des exclamations.

PIERROT.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Je sens que l'honneur comme un dard
Vient d'entrer dans ma panse.

ARLEQUIN.

Et moi, déjà d'un franc Picard
Je me sens l'innocence.

MERLIN.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Venez dans cette journée,
Peuple, qui vivez sous mes lois,
Venez, accourez à ma voix,
Pour célébrer cet hyménée.
Venez dans cette journée,
Peuple qui vivez sous mes lois.

(*Merlin disparoît avec son char.*)

ARLEQUIN.

Eh! où allez-vous donc, mon oncle? ne voulez-vous pas être de la noce?

ARGENTINE.

Il reviendra ce soir. Divertissons-nous.

DIAMANTINE.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine.* n.° 25.

Marquez votre obéissance ;
Peuple, soyez empressé :
Faites voir comme l'on danse
Dans le *Monde renversé.*

SCÈNE XVI et dernière.

ARLEQUIN, PIERROT, ARGENTINE, DIAMANTINE, TROUPE D'HABITANTS du Monde renversé.

Le ballet commence par quatre danseurs qui dansent sur les mains.

ARGENTINE, *après cette danse, leur dit :*
Enfants, c'est assez. Que l'on danse présentement dans un goût étranger, à la françoise.

Quatre danseurs et quatre danseuses, habillés singulièrement, forment une danse, après laquelle se chantent les couplets suivants.

BRANLE.

Premier couplet.

ARGENTINE.

Air de *Monsieur Gillier.* n.° 213.

Qu'un petit-maître amoureux
Fasse tout pour être heureux,

C'est le monde à l'ordinaire;
Mais qu'il fasse l'empressé,
Après qu'il a su nous plaire,
C'est le *Monde renversé.*

Second couplet.

ARLEQUIN.

Qu'une coquette à trente ans
N'ait que cinq ou six amants,
C'est le monde à l'ordinaire;
Mais que d'un seul trait blessé
Son cœur n'ait qu'un locataire,
C'est le *Monde renversé.*

Troisième couplet.

DIAMANTINE.

Que certain petit-collet
En public soit fort discret,
C'est le monde à l'ordinaire;
Mais qu'il ait son air pincé
En secret chez sa lingère,
C'est le *Monde renversé.*

Quatrième couplet.

ARLEQUIN.

Que le cothurne jaloux
Blâme ce qu'on fait chez nous,
C'est le monde à l'ordinaire;
Mais que par l'honneur poussé,
Il s'efforce de mieux faire,
C'est le *Monde renversé.*

FIN.

LES AMOURS DE NANTERRE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en l'année 1718, et pendant le cours de la même foire, sur le théâtre de l'Opéra, par ordre de S. A. R. Madame.

PERSONNAGES.

Madame THOMAS, riche fermière.

COLETTE, fille de madame Thomas.

MATHURINE, cousine de Colette.

M. GRIFFART, procureur fiscal, père de Valère.

VALERE, capitaine d'infanterie, amant de Colette.

LUCAS, valet de madame Thomas.

LE MAGISTER.

ARLEQUIN, tambour de Valère.

Troupe de paysans et de paysannes dansants.

La Scène est dans le village de Nanterre.

LES AMOURS DE NANTERRE.

Le Théâtre représente le village de Nanterre.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLETTE, MATHURINE.

MATHURINE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Qu'as-tu donc, ma chère Colette?
Tu parois chagrine, inquiète.
Eh! d'où vient cette sombre humeur?
Ne me cache rien, ma mignonne;
Découvre-moi ton petit cœur.

COLETTE.

Tu ne le vois que trop, friponne.

Air : *Nanette, dormez-vous?* n.° 174.

Qu'une fille à vingt ans (*bis*)
Est fille avec chagrin dans de certains instants!
Peut-on l'être toujours, quand on l'est trop long-temps?

MATHURINE.

Paix, ma cousine!

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Fille sage avec constance
Attend l'hymen.

COLETTE.

Ah ! que dis-tu ?
Plus elle est fille de vertu,
Et plus elle a d'impatience.
Plus elle est fille de vertu,
Et plus elle a d'impatience.

MATHURINE.

Il est vrai que cela coûte.

COLETTE.

Je vous en réponds.

Air : *Nanon dormoit.* n.° 89.

Quand un amant
Auprès de nous badine
Trop librement,
On fait bien la mutine ;
Mais, hélas ! en secret
On sent (*ter*) qu'on la fait à regret !

Imite ma franchise, cousine. Ne serois-tu pas bien aise aussi d'être mariée ?

MATHURINE.

Hé ! mais...

COLETTE.

Tu fais la sotte. Achève.

MATHURINE.

Je n'en serois pas fâchée.

COLETTE.

Tu t'imagines que c'est un grand bonheur, n'est-ce pas ?

MATHURINE.

Sans doute.

COLETTE.

Air : *Trop de plaisir, cher Tircis, m'inquiète.* n.° 133.

Même en dormant, un faux hymen sait plaire.
Dans un sommeil je rêvois à Valère :
On m'éveilla : que j'en fus en colère !
Ah ! ah ! l'hymen s'alloit faire !

MATHURINE.

Ho, ho ! C'est donc Valère que vous aimez ?

COLETTE.

N'en vaut-il pas bien la peine ?

MATHURINE.

Oui, vraiment.

COLETTE.

Il est déjà sous-lieutenant d'infanterie.

MATHURINE.

Peste ! il est bien avancé !

COLETTE.

C'est qu'il a de grands amis, voyez-vous.

MATHURINE.

Mais il est fils du procureur fiscal, et vous fille de madame Thomas.

COLETTE.

Ma cousine, je vous entends. Je sais que le procureur fiscal et ma mère sont brouillés. Peut-être ma mère ne voudra-t-elle pas que j'épouse Valère. Je vais prier le magister Nicolas de les réconcilier.

MATHURINE.

Le magister est homme d'esprit : je compte beaucoup sur lui.

COLETTE.

Je vais le trouver, pour le presser de faire cet accommodement.... Ma mère vient. Je te laisse avec elle.

SCÈNE II.

MATHURINE, MADAME THOMAS.

MATHURINE.

Bon jour ma tante.

MADAME THOMAS, *d'un air chagrin.*

Bon jour, ma nièce.

MATHURINE.

Air : *Le beau berger Tircis.* n.° 97.

D'où vient ce sérieux,
Cet air triste et sauvage?
Tout vous rit dans ces beaux lieux,
Au plaisir tout vous engage.

MADAME THOMAS.

Que l'état du veuvage
Me paroît ennuyeux !

MATHURINE.

Vous ne pleurez pas votre mari, peut-être?

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Un vieil époux sombre et sévère
N'est regretté que foiblement :
L'époux même le plus charmant
Quelquefois ne l'est guère.

MADAME THOMAS.

Ah! ma chère nièce, tel que fut mon pauvre mari, il m'étoit d'un grand secours.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Que de soins mon état renferme!
Une grande fille, une ferme;
Toujours des procès sur les bras;
Tantôt acheter, tantôt vendre!
Sans mon pauvre valet Lucas,
Saurois-je par quel bout m'y prendre?

Oui. Ce garçon-là fait toute ma consolation!

MATHURINE.

Ho! pour cela, il a bien du mérite!

MADAME THOMAS.

N'est-ce pas, ma nièce?

MATHURINE.

Oui, vraiment, ma tante.

MADAME THOMAS.

Air : *Tique, tique, taque.* n.° 214.

Il n'est rien de plus parfait (*bis*)
Que cet aimable valet. (*bis*)
A l'ouvrage il se démène :
Tique, tique, taque, et lon lan-la :
Il en vaut une douzaine.

MATHURINE.

Le bon valet que voilà!

MADAME THOMAS.

Tous les autres sont des fainéants, lui seul est né pour le travail.

MATHURINE.

C'est la pièce de résistance.

MADAME THOMAS.

Vous avez de l'esprit, ma nièce; et je vous crois capable de me donner conseil sur une affaire importante. Je songe à me remarier.

MATHURINE, *surprise.*

Ah! ah!

MADAME THOMAS.

Air: *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Ne t'imagine pas que ce soit par caprice;
Mais je veux empêcher que mon bien ne périsse.
J'ai besoin d'un mari vigilant, entendu;
Et je pense à Lucas. Que me conseilles-tu?

MATHURINE, *froidement.*

Tout ce qu'il vous plaira, ma tante.

MADAME THOMAS.

Air: *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Il est grand, il a belle face.
Là, franchement, ne crois-tu pas
Qu'il puisse du défunt Thomas
Fort bien remplir la place?

MATHURINE, *d'un air mécontent.*

Ce sont vos affaires, ma tante.

MADAME THOMAS.

Mais, est-ce que tu n'approuves pas mon choix?

MATHURINE.

Si vous voulez que je vous parle naturellement, je ne vois pas qu'il soit nécessaire que vous l'épousiez, puisqu'il fait vos affaires avec zèle.

MADAME THOMAS.

Air: *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Oh! ce sera bien autre chose,
Quand j'aurai joint son sort au mien.

MATHURINE.

Quelle erreur !

Valet qui jamais ne repose,
Devenu maître ne fait rien.

MADAME THOMAS.

Je ne pense pas comme cela, moi. Je trouve que ce garçon-là est bien mon fait.

MATHURINE.

Croyez-moi : vous devriez plutôt penser à marier ma cousine.

MADAME THOMAS.

Oh ! cela ne presse pas.

MATHURINE.

Mais songez à ce que dira tout le village, si.....

MADAME THOMAS.

Air : *Le cabaret est mon réduit.* n.° 216.

Je sais qu'il en sera grand bruit ;
Mais, ma foi, je n'en fais que rire.
Quand les gens auront tout dit,
Ils n'auront plus rien à dire,
Ils n'auront plus rien (*ter*) à dire.

MATHURINE.

C'est fort bien fait à vous.

MADAME THOMAS, *fièrement.*

Ne suis-je pas maîtresse de mes volontés?

MATHURINE.

Assurément. Tenez, voilà votre Lucas. Je vous laisse libres.

(*D'un air moqueur.*)

Adieu, ma tante.

MADAME THOMAS, *sèchement.*

Adieu, ma nièce. Allez. On n'a pas besoin de votre consentement pour faire cette affaire-là.

(*En colère.*)

Voyez un peu cette bégueule.

(*Mathurine lui fait la révérence, et s'en va.*)

SCÈNE III.

MADAME THOMAS, LUCAS.

LUCAS.

Qu'y a-t-il donc, notre maîtresse? Il semble que vous soyez en grogne.

MADAME THOMAS.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Mon ami, c'est contre ma nièce,
Qui veut me donner des leçons.

LUCAS.

Voyez un peu la bonne pièce!
Mais, ma foi, je nous en gaussons.

MADAME THOMAS.

Pour cela, oui. Et dans le fond, je suis bien bonne de m'amuser à consulter une petite bête.

LUCAS.

C'est morgué bian dit. Vous ne devez consulter que vous-même, sur-tout dans la chose dont il s'agit.

MADAME THOMAS.

Comment donc, Lucas! Sais-tu de quoi il étoit question entre nous?

LUCAS.

Oh ! pargué, je ne suis pas un sot. Tenez. Vous li parliaiz de ça.

Il se met le doigt sur le cœur, et il montre celui de madame Thomas ; ce qu'il fait deux ou trois fois de suite.

MADAME THOMAS.

De quoi !

LUCAS.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?* n.° 10.

Ne m'entendez-vous pas?
Est-ce un si grand mystère ?
Vous voulez un compère
Fait tout comme Lucas.
Ne m'entendez-vous pas ?

MADAME THOMAS.

Je t'entends à merveilles. Tu as fort bien deviné.

LUCAS.

Oh dame ! je devine les fêtes quand alles sont arrivées.

MADAME THOMAS, *d'un air attendri.*

Que tu as d'esprit, coquin !

LUCAS.

D'autres que moi en avont itout de l'esprit, je vous en avartis.

MADAME THOMAS.

Hé ! qui donc?

LUCAS.

Gros-Jean, maître Piarre, le tavarnier et Blaise

le veigneron. Je les acoutis tous trois jaboter hier a'soir au travars d'une haye. Tâtigué, comme ils en dégoisiont !

MADAME THOMAS.

Que disoient-ils ?

LUCAS.

Voyez-vous ste madame Thomas, ce faisiont-ils, voyez-vous comme alle se redresse.

(*D'une voix grosse.*)

Je gagerois, ce disoit Gros-Jean, qu'al'ne sera pas encor tras mois sans reprendre du poil de la bête.

(*D'un voix aigre.*)

Pargué, ce faisoit maître Piarre, est-ce qu'ous ne savez pas bian qu'alle lorgne son valet Lucas ?

(*D'une voix enrouée.*)

Par ma foi, ce disoit Blaise, ils se connoissont bian tous deux, et si alle fait ce marché-là, al'n'achetera pas chat en poche.

MADAME THOMAS.

Voyez un peu les médisants ! Mais je sais le moyen de les faire taire.

LUCAS.

Et moi, itout. Je n'avons besoin pour ça que du curé et du tabellion.

MADAME THOMAS.

C'est ce que je voulois dire, mon cher Lucas.

Air : *Lampons, lampons.* n.° 49.

Oui, malgré tous les jaloux, (*bis*)
Tu deviendras mon époux : (*bis*)
Je ferai ce mariage;
A la barbe du village
Je veux, je veux,
Mon ami, te rendre heureux.

LUCAS, *ôtant son chapeau.*

C'est bian de l'honneur pour moi, dà. Mais il faudra que cela vase.

(*Il fait l'action de compter de l'argent.*)

MADAME THOMAS.

Tu seras content. Mais, sais-tu bien, mon poulet, ce que j'ai fait pour toi.

Air : *Ton humeur est Catherine.* n.° 144.

J'ai méprisé la tendresse
Des plus hupés du canton.

LUCAS.

Je vous pourrois bian, maîtresse,
Parler sur le même ton.
Vingt filles des plus fringantes,
Qui grillont pour mon musiau,
Se trouveriont bian contentes
De se charger de ma piau.

MADAME THOMAS.

Si j'avois voulu écouter certaines propositions, je serois à l'heure qu'il est une grosse madame de Paris; mais j'aime mieux un bon paysan qu'un monsieur.

LUCAS.

Vous avez raison. Les paysans avont l'amiquié plus farme.

MADAME THOMAS.

Cours vîte t'acquitter de la commission que je t'ai donnée. Je vais t'attendre au logis.

LUCAS.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Allez. Je vas biantôt vous suivre.

MADAME THOMAS.

Mon cher ami, ne tarde pas :
Tu sais que la pauvre Thomas
Sans toi ne sauroit vivre.

Ils sortent tous deux, l'un d'un côté et l'autre de l'autre.

SCÈNE IV.

COLETTE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Cela suffit, belle Colette ;
J'entreprends l'accommodement.
La chose sera bientôt faite :
Je n'entreprends rien vainement,

COLETTE.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Vous allez donc trouver ma mère ?

LE MAGISTER.

Oui, ma mignonne, de ce pas.

COLETTE.

Parlez-lui bien...

LE MAGISTER.

Laissez-moi faire.

COLETTE.

Mais...

LE MAGISTER, *s'en allant.*

Ne vous embarrassez pas.

SCÈNE V.

COLETTE, *seule.*

Laissons agir maître Nicolas; et si par malheur il ne réussit point dans son entreprise, nous aurons recours à d'autres expédients.

Air : *La jeune Isabelle.* n.° 111.

L'amour, cher Valère,
Nous unit tous deux.
Si le sort contraire
Traverse nos feux,
Le dieu de Cythère,
Propice à nos vœux,
Fera son affaire
De nous rendre heureux.

SCÈNE VI.

COLETTE, VALÈRE.

COLETTE.

Air : *Malheureuse journée.* n.° 65.

Ah! je vous vois, Valère?

VALÈRE.

Eh! Colette, c'est vous?

(*Se jetant avec transport à ses genoux.*)

Permettez-moi, ma chère,
D'embrasser vos genoux.

COLETTE.

Vous faites trop paroître
D'empressement...

VALÈRE.

Hélas!
De moi puis-je être maître,
Quand je vois tant d'appas?

Un baiser, ma chère Colette.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Un doux baiser seulement.

COLETTE, *le repoussant.*

Ah! Valère, doucement.

VALÈRE.

Ma reine, quel tort...

COLETTE.

Calmez ce transport :
Votre ardeur est trop grande.
C'est à Paris qu'on prend d'abord :
Au village on demande,
Lonla,
Au village on demande.

VALÈRE.

Je vous le demande aussi. Allons, ne faites donc point la villageoise. Un peu moins de sévérité.

COLETTE.

Air : *Je suis Madelon Friquet.* n.° 217.

Vous allez bien vîte au fait!
Connoissez un peu mieux Colette.
Vous allez bien vîte au fait!
Quittez ce trop libre caquet.
Vous en seriez mal satisfait,
Je pourrois de ma main blanchette...
Je vous le dis franc et net...

VALÈRE.

Oh ! je vais m'exposer à tout.

(*Il veut la baiser; elle lui donne un soufflet.*)

COLETTE.

Je prendrai mon sérieux.

VALÈRE.

Vous vous fâchez ! cela ne vous convient point : un air enjoué vous sied mieux.

COLETTE.

Air : *Sois complaisant, affable, débonnaire.* n.° 218.

Mon enjoûment
Vous donne un faux présage :
D'un tendre amant
J'aime assez le langage;
Mais,
Avant notre mariage,
Rengainez tous vos souhaits.

VALÈRE.

Mais je ne vous demandois que les arrhes du marché.

COLETTE.

Plus on donne de gages pour ce marché-là, et moins il tient.

VALÈRE.

Franchement, votre vertu sent le village.

COLETTE.

Je suis là-dessus paysanne et demie.

VALÈRE.

Ah ! belle Colette, connoissez mieux Valère à votre tour.

Air : *Je me plaignois d'une inhumaine.* n.° 219.

Votre sévérité m'enchante,
Bien loin de me rendre confus :
Plus la faveur paroît charmante,
Et plus j'en aime le refus.

COLETTE.

Parlons sérieusement de nos affaires. Notre magister s'est chargé de réconcilier nos parents.

VALÈRE.

Mais s'il ne réussit pas?

COLETTE.

J'ai un autre moyen tout prêt.

VALÈRE.

J'en ai aussi imaginé un, qu'Arlequin mon tambour est sur-le-point d'exécuter : mais si tous ces moyens deviennent inutiles, que ferons-nous?

COLETTE.

Il faudra nous séparer.

VALÈRE.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Nous séparer ! qu'ai-je entendu !
Non, non, vous n'aimez plus Valère.

COLETTE.

Mais quand tout espoir est perdu,
Cher amant, que voulez-vous faire ?

VALÈRE.

En attendant un meilleur sort,
Nous aimer jusqu'à la mort.

J'aperçois mon père avec maître Nicolas. Retirons-nous.

SCÈNE VII.

LE MAGISTER, M. GRIFFART, procureur fiscal.

LE MAGISTER.

Or sus, monsieu le procureux fiscal, je crois vous en avoir assez dit pour vous persuader que vous devez vous réconcilier avec madame Thomas.

M. GRIFFART.

Je me rends à vos raisons. Mon ressentiment s'éteint; et je suis prêt à vivre en bonne union avec madame Thomas, si elle le veut.

LE MAGISTER.

Oh! je vous réponds d'elle. La voici. Tenez-vous un peu à l'écart. Je vais la prévenir.

SCÈNE VIII.

LE MAGISTER, M. GRIFFART, MADAME THOMAS.

LE MAGISTER.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Arrêtez, madame. Deux mots.
Vous arrivez fort à-propos.
Ne faites plus mauvaise mine,
A notre procureux fiscal;
Je vous proteste, ma voisine,
Qu'il veut...

MADAME THOMAS, *brusquement.*

Que veut cet animal ?

M. GRIFFART, *à part.*

Elle fait la fâchée.

LE MAGISTER.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Eh ! parlez sans colère !

MADAME THOMAS.

Vraiment, j'ai bien affaire....

LE MAGISTER.

Oh ! point d'emportement !
D'un cœur franc et sincère,
Avec vous il veut faire
Son raccommodement.

MADAME THOMAS.

Ah ! il veut se raccommoder tout de bon !

LE MAGISTER.

Tout de bon.

Air précédent.

Répondez, je vous prie,
Madame, à son envie.

MADAME THOMAS.

Hé bien, soit. J'y consens.

LE MAGISTER.

Ma foi, c'est un bon diable.

MADAME THOMAS.

Puisqu'il est raisonnable,
C'est assez. Je me rends.

LE MAGISTER, *au procureur fiscal.*

M. Griffart, vous l'entendez. Madame Thomas est un bon petit cœur de femme. Allons, embrassez-vous.

M. GRIFFART, *après avoir salué M.me Thomas, lui présente la main, en disant :*

Air : *La Ceinture.* n.° 110.

Oublions tous deux le passé ;
Vivons en bonne intelligence.

MADAME THOMAS.

De mon cœur tout est effacé.

(*L'embrassant.*)

Voilà quelle en est l'assurance.

Malgré mon courroux, M. Griffart, je n'ai jamais cessé de vous estimer.

LE MAGISTER.

J'en suis témoin.

M. GRIFFART.

Quoique prévenu contre vous, madame Thomas, je vous ai toujours regardée comme une femme de mérite.

LE MAGISTER.

Pour cela, oui.

MADAME THOMAS.

Quand j'ai rencontré des gens qui vouloient attaquer votre probité, je vous ai toujours rendu justice.

LE MAGISTER.

Elle est généreuse.

M. GRIFFART.

Quand je me suis trouvé avec des médisants qui vouloient me rendre votre vertu suspecte, oh ! je leur ai bien dit ce que j'en pensois !

LE MAGISTER.

Il est charitable, monsieu le procureux fiscal. Jarnicoton! je ne me sens pas d'aise d'avoir rapatrié deux esprits d'un si bon caractère. Que je vous embrasse.

(*Après les avoir embrassés.*)

Air: *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Que cette paix, mes chers enfants,
Puisse durer long-temps. (*bis*)
Maudit le festin malheureux
Qui vous brouilla tous deux! (*bis*)

MADAME THOMAS.

Il est vrai que ce jour-là M. le procureur fiscal n'étoit pas de bonne humeur.

M. GRIFFART.

De bonne humeur! oh! pardi! c'est vous qui prîtes un travers.

MADAME THOMAS.

Un travers! moi, prendre un travers! oh! j'ai trop d'esprit pour cela. C'est vous qui n'entendez quelquefois ni rime ni raison.

LE MAGISTER.

Eh! laissons là ce festin!

MADAME THOMAS.

Vous n'êtes qu'un bourru, qu'un brutal, qu'un emporté.

M. GRIFFART, *d'un ton menaçant.*

Madame Thomas!

MADAME THOMAS, *du même ton.*

M. Griffart!

LE MAGISTER.

Que diable....

MADAME THOMAS, *en colère.*

Allez. Si je vous jetai une assiette à la tête, vous le méritiez bien.

LE MAGISTER.

Eh! madame Thomas!

M. GRIFFART.

Et vous, vous méritiez bien aussi tous les noms que je vous donnai.

LE MAGISTER.

Mais, mais, mais....

MADAME THOMAS, *criant de toute sa force.*

Tous les noms! tous les noms! Allez, mon ami, vous êtes un plaisant sot.

M. GRIFFART, *fort irrité.*

Vous croyez parler encore à votre benêt de mari. Vous êtes une extravagante.

MADAME THOMAS, *voulant se jeter sur lui.*

Ah! fripon, il faut que je te....

LE MAGISTER, *arrêtant madame Thomas.*

Que voulez-vous faire?

MADAME THOMAS.

Le dévisager.

M. GRIFFART, *bouillant de colère.*

Allez. Vous êtes une... vous êtes une... vous êtes une femme.

M. Griffart et madame Thomas se retirent, chacun de son côté, fort irrités.

SCÈNE IX.

LE MAGISTER, *seul.*

Voilà de la besogne bien faite ! Je les ai mis un peu plus mal ensemble qu'ils n'étoient.

SCÈNE X.

LE MAGISTER, COLETTE, MATHURINE.

COLETTE, *au magister.*

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.* n.° 220.

Hé bien, quelles nouvelles ?
Avez-vous fait la paix ?

LE MAGISTER.

Hélas ! ils sont, les belles,
Plus divisés que jamais !

(*Il s'en va.*)

MATHURINE, *à Colette.*

Il a perdu ses pas,
Nicolas,
Voilà votre hymen à bas.

SCÈNE XI.

COLETTE, MATHURINE.

COLETTE.

Oh, que non ! puisque le magister n'a pas réussi, je vais employer la ruse que je t'ai dite.

MATHURINE.

Feindre de l'amour pour Lucas?

COLETTE.

Justement. Cela donnera de la jalousie à ma mère,

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

Qui, dans son jaloux effroi,
Je le crois,
Va se défaire de moi.

MATHURINE.

Vous êtes ingénieuse.

COLETTE.

C'est que je (*bis*) suis amoureuse.

MATHURINE, *bas.*

Eh ! le voilà Lucas !

COLETTE.

Parlons de lui, sans faire semblant de l'apercevoir.

SCÈNE XII.

COLETTE, MATHURINE, LUCAS, *à l'écart.*

COLETTE.

Air : *Iris au bord de la Seine.* n.° 221.

Apprends, mais sois discrette,
Que j'aime ce Lucas.
S'il savoit sur Colette
Ce qu'ont fait ses appas,
Que deviendrois-je, hélas !

LUCAS, *à part.*

Oh ! oh ! alles parlont de moi ! acoutons.

MATHURINE.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine!* n.° 25.

Lucas a donc su vous plaire?

COLETTE.

Je te l'avoue aujourd'hui.
T'étonnes-tu que ma mère
Ait pris tant de goût pour lui?

MATHURINE.

Non, vraiment.

LUCAS, *à part.*

Colette m'aime! Qui diantre l'auroit deviné?

COLETTE.

Air : *Tourelouriretté.* n.° 222.

Sa taille est charmante.

MATHURINE.

J'admire sa voix.

LUCAS, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé!

COLETTE.

Mais ce qui m'enchante,
C'est son beau, tourelouriretté,
C'est son beau, lan-la deriretté,
C'est son beau minois.

LUCAS, *à part.*

Tatigué! comme alle en tient!

COLETTE.

Air : *Quand ma mère étoit jeunette.* n.° 223.

Oui, je prétends satisfaire
Ma nouvelle flamme;
De Lucas, malgré ma mère,
Je veux être femme.
Si l'on ne m'donn'ce garçon-là,
On verra tout ce qu'on verra:

J'en ferai la folie,
Ma mie,
J'en ferai la folie.

LUCAS *paroît enchanté.*

Air : *Vous avez raison, la Plante.* n.° 224.

Vous avez raison, la Plante;
Il est bon sur ce ton-là
Larira.

COLETTE, *feignant d'être surprise, pousse un grand cri.*

Ah!

LUCAS.

Oh! oh! vous m'aimez donc, mademoiselle Colette? Eh! vous n'en sonniez mot.

COLETTE.

Air : *Un petit moment plus tard.* n.° 64.

Mais qui t'a donc mis dans l'esprit
Que Colette t'aime?
Puis-je savoir qui te l'a dit?

LUCAS.

Parguié, c'est vous-même!
Vous disiez, présentement......

COLETTE.

Quoi! tu m'as entendue?

LUCAS.

Que vous m'aimez tendrement.

COLETTE.

Je suis, je suis perdue!

LUCAS.

Le grand malheur!

COLETTE.

Assurément, c'en est un ; car tu l'iras peut-être dire à ma mère.

LUCAS.

Nennin, nennin, je ne li dirai pas. Al' ne sait morgué pas tout ce que je ſais : queuque sot. Après tout, quand al' le sauroit, est-ce qu'al' me r'abbattroit ça sur mes gages?

MATHURINE.

Tu la connois. Elle ſeroit un beau vacarme.

LUCAS.

Hé! palsangué, qui s'en soucie? Acoutez, mademoiselle Colette. Il gn'y a qu'un mot qui sarve. Si vous v'lez je l'enverrai au barniquet.

MATHURINE.

C'est parler net.

COLETTE.

Air : *La ceinture.* n.° 110.

Quoi! Lucas, tu voudrois pour moi
Renoncer au cœur de ma mère!

LUCAS.

J'aime mieux être, par ma foi,
Son gendre que votre beau-père.

MATHURINE, *à Colette.*

Te voilà ravie, ma cousine.

LUCAS.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Ah! j'ai le cœur chaud comme braise,
Charmante Colette, pour vous!

COLETTE.

Fripon, tu seras donc bien aise,
Quand du deviendras mon époux.

LUCAS.

Nuit et jour vous m'entendrez dire;
Talaleri, talaleri, talalerire.

(*Il veut l'embrasser.*)

COLETTE, *se défendant.*

Air : *De quoi vous plaignez-vous?* n.° 94.

Ah! Lucas, tenez-vous!
Ayez de la politesse;
Ah! Lucas tenez-vous!
Et craignez mon courroux.

LUCAS.

Oh! j'aime à rire sans cesse,
A batifoler toujours,
A pousser la tendresse
Tout au travers des choux.

MATHURINE.

Quel drôle!

COLETTE.

Tu prends un mauvais parti.

LUCAS.

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les belles?* n.° 225.

On dit qu'avec les fumelles
Il faut être comme ça.

COLETTE.

Non, non, toujours auprès d'elles
Un air poli l'emporta.
C'est ainsi qu'on prend les belles,
Lon, lon-la, ô gué, lon-la.

LUCAS.

Serpedié! vous ne chassez pas de race!

COLETTE.

Que veux-tu dire par là ?

LUCAS.

Je veux dire que votre mère n'aime pas tant la poulitesse que vous.

SCÈNE XIII.

COLETTE, MATHURINE, LUCAS, MADAME THOMAS, *derrière eux, sans en être aperçue.*

MADAME THOMAS, *à part.*

Ah ! ah ! Lucas avec ma fille !

LUCAS, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé.

COLETTE.

Qu'as-tu à rire ?

MATHURINE.

Pourquoi ris-tu ?

LUCAS.

Je ris de ce que... (*il rit encore*). Hé, hé, hé, hé, hé.

COLETTE.

Explique-toi donc !

LUCAS.

Je ris de ce que votre mère... (*il continue de rire.*) Hé, hé, hé, hé, hé.

MATHURINE.

Hé bien?

LUCAS.

Alle croit bonnement que je l'épouserai; mais, p r r r.

MADAME THOMAS, *à part.*

Qu'entends-je!

LUCAS.

Al'a déjà fait avartir les ménétriers pour note nôce. Alle payera les violons; mais, jarnonbille, je danserons pour elle.

MADAME THOMAS, *à part.*

Le coquin!

COLETTE.

Diantre! cela est déjà bien avancé.

LUCAS.

Le bon de l'affaire, c'est qu'al' ne sait pas que Colette m'aime, et que j'aime itout Colette.

MADAME THOMAS, *à part.*

Le traître!

LUCAS.

Air : *Mirlababibobette.* n°. 125.

Tatigué, madame Thomas,
Mirlababibobette,
Queu fracas
Alle fera, belle Colette!
Mirlababi, sarlababo, mirlababibobette....

MADAME THOMAS, *en furie, se montrant tout-à-coup, et continuant l'air.*

Sarlababorita!

COLETTE, *contrefaisant l'épouvantée.*

Ah!

MATHURINE, *de même.*

O ciel!

LUCAS, *étonné, et achevant l'air.*

Oh! la voila!

MADAME THOMAS, *à Colette.*

Air : *Malheureuse journée.* n.° 65.

Petite impertinente,
Comment donc à mes yeux....

MATHURINE.

Ne grondez point, ma tante.

MADAME THOMAS, *à Colette et à Mathurine.*

Otez-vous de ces lieux.

(*A Lucas.*)

Et toi, traître, volage.....!

LUCAS, *à part.*

Que ne suis-je en un trou!

MADAME THOMAS, *se jetant sur Lucas.*

Il faut que dans ma rage
Je te coupe le cou.

MATHURINE.

Air : *Vo ci les dragons.* n.° 63.

Quelle fureur est la sienne!
Vîte, sauvons-nous.

(*Elles s'en vont.*)

LUCAS.

Couper le cou, tatiguienne!
Il est bon que le cou tienne.

A madame Thomas, qui le houspille.

Arrêtez-vous!
Arrêtez-vous!

SCÈNE XIV.

LUCAS, MADAME THOMAS.

MADAME THOMAS, *toujours en colère.*

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Tu m'abandonnes donc aujourd'hui pour Colette,
Toi, que depuis quinze ans j'élève à la brochette!

LUCAS.

Mais, madame Thomas....

MADAME THOMAS.

Ah! perfide, tais-toi!
Où seras-tu jamais plus heureux que chez moi?

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Ne trouves-tu pas le matin,
Pour te raccommoder la panse,
Du pain blanc et d'excellent vin?
On double au dîné ta pitance ;
Au soupé, ne garde-t-on pas
Le jus de l'éclanche à Lucas?

LUCAS.

Si vous me nourrissez bian, je travaille de même. La besogne est forte cheux vous.

MADAME THOMAS.

Eh bien, petit inconstant, petit scélérat, j'y consens. Va, épouse Colette; mais tu n'auras pas le sou, je t'en avertis.

LUCAS, *à part.*

Ce n'est pas là mon compte.

MADAME THOMAS.

Tu mourras de faim.

LUCAS, *à part.*

Malepeste! serviteur à Colette. Tenons-nous au gros de l'arbre.

MADAME THOMAS.

Grand-Jacques profitera de ta folie. Je l'épouserai.

LUCAS, *haut.*

Ah! voyez donc comme alle se fâche?

MADAME THOMAS.

Je n'en ai pas sujet, n'est-ce pas?

LUCAS.

Bon! Allez. Tout ce que j'ai dit à Colette n'étoit que pour rire.

MADAME THOMAS.

Pour rire!

LUCAS.

Vous croyez donc que je ne vous ai pas aparçue? Eh non! j'ai dit comme ça, à part moi: Vlà madame Thomas qui vient à pas de loup pour nous acouter; baillons-li un peu la venette.

MADAME THOMAS.

Quoi! Lucas, il n'est donc pas vrai que tu aimes Colette?

LUCAS.

Fi donc! vlà encore une plaisante morveuse! Vous m'avez dégoûté, madame Thomas, vous m'avez dégoûté de la jeunesse.

MADAME THOMAS.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Est-il bien vrai, m'es-tu fidèle?

LUCAS.

Oui, je le suis, n'en doutez pas.
Vos écus ont bien plus d'appas
Que les yeux d'une paronnelle.

MADAME THOMAS, *lui tendant la main.*

Sur ce pied-là, faisons la paix :
Lucas, lions-nous pour jamais.

Attends moi ici : je vais parler au tabellion ; je reviendrai te joindre.

SCÈNE XV.

LUCAS, *seul, riant.*

Comme les femmes qui aiment baillent dans le pagniau !... Ah ! ha ! voici le tambour de la compagnie de M. Valère.

SCÈNE XVI.

LUCAS, ARLEQUIN, tambour.

Il a une bouteille pendue à sa ceinture, et deux verres à son chapeau.

ARLEQUIN *chante en battant du tambour.*

Air : *Grand duc de Savoie, à quoi penses-tu ?* n.° 226.

Fi des villageoises,
Avec leur fierté!

Vivent nos grivoises,
J'en suis enchanté !
Souvent au village
On nous fait souffrir ;
Au camp la plus sage
A nous vient s'offrir.

LUCAS.

Courage, courage, monsieu Arlequin! vous êtes toujours un drôle de corps.

ARLEQUIN.

Air : *Du haut en bas.* Rondeau. n.° 91.

Tambour battant,
Mon cher Lucas, je me promène,
Tambour battant.
De mon sort je suis fort content;
Bon pain, bon vin, bon capitaine,
Avec un tendron que je mène
Tambour battant.

LUCAS.

Pardi! vous n'engendrez point de mélancolie, monsieu Arlequin.

ARLEQUIN.

Non, vraiment. Ni vous non plus, M. Lucas, vous qui êtes la coqueluche de Nanterre, et le *factoton* de madame Thomas.

LUCAS.

Je ne suis encore que le garçon de la farme; mais entre nous, j'en serai biantôt queuque chose de plus, dà.

Air : *Et je l'ai pris pour mon valet.* n.° 226.

Je vais, de madame Thomas,
Tarminer le veuvage.

ARLEQUIN, *sautant au cou de Lucas.*

Que je t'embrasse, cher Lucas ;
C'est une veuve sage;
Alle te prend pour son mari,
A cause de ton teint fleuri.

LUCAS, *sautant et répétant les deux derniers vers.*

Oui.

Alle me prend pour son mari,
A cause de mon teint fleuri.

ARLEQUIN.

Je l'en estime davantage. C'est une brave femme; il faut boire à sa santé.

LUCAS.

Tope.

ARLEQUIN, *ayant donné un verre à Lucas, et lui ayant versé du vin.*

Air : *Les Fanatiques.* n.° 203.

Allons, buvons à la santé
De cette grosse mère.
(*Ils boivent.*)
Sans oublier la beauté
Dont est charmé Valère.
(*Ils boivent encore.*)
Trinque à la postérité
Dont tu dois être père.
(*Ils recommencent à boire.*)

LUCAS.

Morgué! vlà de bon vin ; varsez-m'en encore. A vous et à moi présentement.

ARLEQUIN, *choquant avec lui.*

Allons, à nous deux.

LUCAS, *après avoir vidé son verre.*

Hoçà, à st'heure, à qui boirons-je? Pargué, à votre amoureuse, monsieu Arlequin.

ARLEQUIN, *lui versant encore du vin.*

Je vous remercie, mon ami.

Air : *Pavanne d'Enée.* n.° 228.

Lucas est un bon garçon,
Il entend bien à vider un flacon.
Oh! par ma foi! c'est grand dommage
Qu'il croupisse en un village!
Il auroit fait l'ornement
Du plus célèbre régiment.

LUCAS.

Oui; mais il ne faut qu'un coup seulement
Pour bouttre un homme au monument.

ARLEQUIN.

Tu crains la mort, parce que tu n'y es pas fait. Tiens, si tu avois seulement deux campagnes par devers toi, tu écouterois ronfler le canon comme une flûte douce.

LUCAS.

Jarni! si je savois ça, je me bouttrois tout-à-l'heure dans le sarvice.

ARLEQUIN.

Tu t'y accoutumerois, te dis-je.....

LUCAS.

J'aimerois à ne sarvir que dans les revues.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, tu peux t'engager à-présent.

Nous sommes en paix, il n'y a rien à risquer. Buvons un coup : un verre de vin porte conseil.

(*Ils boivent de nouveau.*)

LUCAS, *après avoir bu.*

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Oh! ce n'est pas que je balance!
J'ai du cœur comme un enragé :
Mais, si la guerre recommence,
Je prétends avoir mon congé.

ARLEQUIN.

Cela va sans dire. Allons, mon brave, à la santé du roi.

(*Il lui verse encore du vin.*)

LUCAS, *choquant le verre.*

Allons, oui : vive la guerre pendant la paix!

SCÈNE XVII.

LUCAS, ARLEQUIN, VALÈRE.

ARLEQUIN, *à part.*

Bon. Voici M. Valère.

VALÈRE, *à part.*

Je ne sais si Arlequin aura réussi.

ARLEQUIN, *à Lucas.*

Camarade, saluez votre officier.

(*A Valère.*)

Monsieur, vous voyez dans ce garçon-là, un des meilleurs soldats de votre compagnie.

VALÈRE.

Cela me fait plaisir; Lucas est un bon enfant. Çà, mes amis, j'ai ordre de partir demain pour aller joindre le régiment en Flandres. Nous allons apparemment recommencer la guerre.

LUCAS.

Oui? Je demande donc mon congé; je ne me suis engagé qu'à condition que je ne sarvirois point pendant la guerre.

VALÈRE, *prenant Lucas par l'épaule.*

Allons, allons; point tant de raisons: tu es engagé, tu marcheras.

Lucas se met à pleurer et à crier de toutes ses forces.

SCÈNE XVIII et dernière.

VALÈRE, ARLEQUIN, LUCAS, MADAME THOMAS, COLETTE, MATHURINE, TROUPE DE PAYSANS ET DE PAYSANNES, *dansants.*

MADAME THOMAS, *effrayée.*

Qu'y a-t-il donc, Lucas? que t'a-t-on fait?

LUCAS, *pleurant.*

Ce sont ces vendeurs de chair humaine, qui m'avont enroullé pour la guerre.

MADAME THOMAS, *à Valère.*

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Allez, allez, monsieur Valère,
Je m'en souviendrai plus d'un jour.
Vous voulez venger votre père,
En me jouant ce mauvais tour.

VALÈRE.

Madame, vous me connoissez mal. La suite vous désabusera.

LUCAS, *d'un ton piteux.*

Oui; mais il faudra donc toujours que je marche à bon compte?

ARLEQUIN.

Sans doute; et c'est trop perdre de temps. Partons.

LUCAS *pleurant.*

Eh! madame Thomas!

MADAME THOMAS.

Tout beau, messieurs! j'ai de quoi le racheter. Combien vous faut-il?

ARLEQUIN.

Cent pistoles.

Air: *Les Feuillantines.* n.° 114.

Grand, carré, de bon alloi,
Dans l'emploi
Il servira bien le roi.
Peut-on trop payer sa taille?

MADAME THOMAS.

Mais, cent pistoles!

ARLEQUIN.

Sans en rabattre une maille.

MADAME THOMAS.

Même air.

S'il est propre pour le roi,
Par ma foi,
Il l'est encor plus pour moi.
Pour payer sa délivrance
Voici de bonne finance.

(*Tirant sa bourse.*)

Puisqu'il n'y a rien à rabattre, je vais vous compter les cent pistoles.

(*A Lucas.*)

Heu! l'étourdi! Vois ce que tu me coûtes?

LUCAS.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Eh! là, là, maman Thomas,
Ne me le reprochez pas!
Je bécherai tant,
Je piocherai tant!
Un peu de patience;
Ne plaignez point votre comptant,
J'en tirerons quittance,
Lon la,
J'en tirerons quittance.

Madame Thomas présente sa bourse à Valère, qui la refuse.

VALÈRE.

Votre argent ne me tente point, madame; la possession de l'aimable Colette peut seule me toucher. Ce n'est qu'à cela que la liberté de Lucas est attachée.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que nous nous mettons à la raison.

MADAME THOMAS, *regardant Colette.*

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n.°66.

Je vois tout le mystère.
Ah ! coquine, c'est vous.....

COLETTE.

Maman, point de colère;
Donnez-moi cet époux :
Par-là, vous allez faire
D'un pierre deux coups;
En m'accordant Valère,
Lucas sera pour vous.

LUCAS.

C'est bian dit.

MADAME THOMAS, *à Valère.*

Monsieur, j'ai des raisons pour vous refuser ma fille.

VALÈRE.

Madame, j'ai aussi les miennes pour vous refuser Lucas.

MADAME THOMAS.

Ma fille demeurera auprès de moi.

ARLEQUIN.

Lucas demeurera dans le régiment.

(*A Lucas, le prenant au collet, et le secouant.*)

Allons, marche.

LUCAS, *pleurant.*

Madame Thomas !

VALÈRE.

Vous avez pris votre parti, madame. Adieu.

ARLEQUIN, *à Lucas, lui donnant un coup de poing dans l'estomac.*

Marche.

LUCAS, *pleurant.*

Vous m'abandonnez donc, madame Thomas !

MADAME THOMAS, *à Valère.*

Arrêtez, Valère; j'aime mieux vous donner deux cents pistoles.

COLETTE.

Ma chère mère, épargnez votre argent.

VALÈRE.

Madame, cela est inutile.

ARLEQUIN.

Non, non. Nous allons joindre le régiment. (*A Lucas, lui appuyant le pied sur le ventre.*) Marche, gueux, marche.

LUCAS, *criant de toutes ses forces.*

Madame Thomas. Eh ! baillez-li votre fille !

MADAME THOMAS, *à Valère.*

Monsieur, voulez-vous mille écus?

VALÈRE.

Madame, vous m'en offririez cent mille inutilement.

ARLEQUIN.

Il n'en démordra pas.

MADAME THOMAS, *poussant un grand soupir.*

Puisqu'on ne peut s'en tirer autrement, je vous accorde donc ma fille.

COLETTE, *transportée de joie.*

Ma chère mère....

VALÈRE, *embrassant madame Thomas.*

Madame, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes.

LUCAS, *sautant.*

Vivat! Mon enroullement a fait marveilles.

ARLEQUIN, *présentant Lucas à madame Thomas.*

Et moi, par reconnoissance, je vous donne Lucas.

MADAME THOMAS.

Que tous ceux que j'avois invités à mes noces, viennent célébrer ce double mariage.

(*On danse.*)

MATHURINE, *après la danse, chante l'air suivant.*

Air de *M. Gillier.* n.° 229.

Madame Thomas
Épouse Lucas.
Célébrons ce mariage :
Elle agit en femme sage ;
Il sait déjà son tracas,
Il est fait à son ménage.

ARLEQUIN, *à madame Thomas.*

Air de *M. Gillier.* n.° 230.

Madame Thomas,
En prenant Lucas,

Vous prenez la fleur de Nanterre ;
Vous ôtez au dieu des combats
Un vrai fier à bras ,
Un foudre de guerre.

(*La danse reprend , qui finit la pièce.*)

FIN.

L'ÎLE DES AMAZÔNES,

PIÈCE EN UN ACTE,

Qui devoit être représentée à la foire Saint-Laurent en 1718, mais dont on n'eut pas besoin, et que la suppression de l'Opéra-comique a empêché d'être jouée depuis. (Note des Auteurs.)

Cette pièce fut représentée à la foire Saint-Laurent en 1720.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.
PIERROT.
SCARAMOUCHE.

MARPHISE, BRADAMANTE, ATALIDE, ZÉNOBIE, HIPPOLYTE,	Amazônes.

LE BARON DE BRUTEMBERG, Suisse.
DON CARLOS, Espagnol.
DORANTE, François.
Troupe d'Amazônes dansantes.

La Scène est sur le port de l'île des Amazônes.

L'ÎLE DES AMAZÔNES.

Le Théâtre représente un port de mer et une ville dans l'éloignement, comme la ville de Venise, qu'on a vue au spectacle de l'Optique. Il paroît un vaisseau dans lequel il y a deux Amazônes avec Pierrot et Arlequin. On entend quelques coups de canon sourds, auxquels on répond de la citadelle. L'obscurité qui régnoit d'abord sur le port, se dissipe, et l'on entend les sons de plusieurs instruments avec des timbales et des trompettes. Après quoi, Arlequin et Pierrot s'avancent sur le rivage enchaînés et conduits par deux Amazônes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, PIERROT, MARPHISE, BRADAMANTE.

MARPHISE.

Ah ! ah ! messieurs les hommes, vous vouliez faire les mauvais ! Têtebleu ! Nous en avons bien vu d'autres.



ARLEQUIN.

Air : *Ton humeur est Catherine.* n.° 144.

Eh ! pardonnez-nous, mesdames,
De nous être gendarmés.

PIERROT.

A faire plier les femmes
Nous sommes accoutumés.

ARLEQUIN.

Nous faisons mettre aux plus fières
Pavillon bas devant nous.

PIERROT.

Et vous êtes les premières
Qui nous baillez du dessous.

ARLEQUIN.

Nous avons eu beau nous défendre.

BRADAMANTE, *lui présentant son pistolet.*

Air : *Belle brune, belle brune.* n.° 139.

Vous défendre !
Vous défendre !
Jarni ! vous avez bien fait
Tous deux de vous laisser prendre !
Vous défendre !
Vous défendre !

Par la mort-diable ! Nous vous aurions jetés à la mer.

ARLEQUIN.

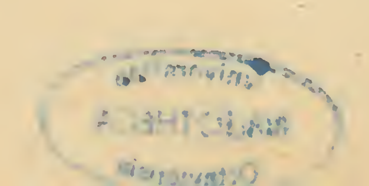
Eh ! mesdames, plus de colère !

PIERROT.

Ayez pitié de nous !

MARFHISE, *fièrement.*

Captifs, qu'on m'écoute.



Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Au sénat nous allons nous rendre.
Demeurez tous deux sur ce port.
Nous viendrons bientôt vous apprendre
Quel doit être ici votre sort.

(*Elles entrent dans la ville.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Misérables ! où sommes-nous ?

PIERROT, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé ! Je ris quand j'y pense.

ARLEQUIN.

Comment, tu ris ! La peste te crève, toi qui es cause de notre malheur. Quand tu vins me proposer le voyage des Indes, je devois bien te laisser partir tout seul.

PIERROT.

Hé, ventrebille ! Pensois-je, moi, que nous trouverions sur la route des corsaires femelles ?

ARLEQUIN.

Des corsaires ! Dis plutôt des diables.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

As-tu vu comme Bradamante
Juroit, et faisoit la méchante ?
Quels gros mots ! quel emportement !

PIERROT.

Marphise ne vaut pas mieux qu'elle ;

Elle parloit à tout moment
De faire sauter la cervelle.

Cependant, (*il rit*) Hé, hé, hé, hé, hé !

ARLEQUIN.

Encore ? Hé ! quel sujet, bête, peux-tu avoir de rire ainsi ?

PIERROT.

C'est que... (*il rit encore*) Hé, hé, hé, hé, hé !

ARLEQUIN.

Hé bien, c'est que...

PIERROT.

Air : *Mirlababibobette.* n.° 125.

C'est que cette Marphise-là
Mirlababibobette :
J'ai vu ça,
Lorgnoit ma taille grassouillette.
Mirlababi, sarlababo, mirlababibobette,
Sarlababorita.

ARLEQUIN.

Nous y voilà !

Ne t'y fie pas, mon ami. C'est un crocodile.

PIERROT.

Ho ! non, non ; car j'ai entendu une fois qu'elle disoit tout bas à l'autre : ce gros garçon est à manger.

ARLEQUIN.

Vous avez entendu cela ?

PIERROT.

Mot pour mot.

ARLEQUIN.

Hoïmé ! Nous sommes perdus !

PIERROT.

Pourquoi donc ?

ARLEQUIN.

Air : *M. Lapalisse est mort.* n.° 44.

Mon pauvre Pierrot, hélas !
Je vois bien que ces drôlesses
Ne sont, malgré leurs appas,
Que de maudites ogresses.

PIERROT, *étonné.*

Quoi ! ce seroient des mangeuses de chair humaine !

ARLEQUIN.

Ho ! je n'en doute pas !

PIERROT, *pleurant.*

Miséricorde ! Tu ne devois pas me dire cela. Je vais mourir de peur.

ARLEQUIN.

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Elles vont dans leur cuisine,
D'abord nous fendant l'échine,
Nous mettre à la crapaudine,
Ou peut-être en haricot.

PIERROT.

Je crains la capilotade.

ARLEQUIN.

Moi, je crains la marinade.

PIERROT.

On va faire une accolade,
D'Arlequin et de Pierrot !

SCÈNE III.

ARLEQUIN, PIERROT, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE, *à part.*

Voilà de nouveaux débarqués, apparemment.

ARLEQUIN, *bas à Pierrot, apercevant Scaramouche.*

Ahi, ahi, ahi !

PIERROT.

Qu'y a-t-il ?

ARLEQUIN, *tremblant.*

Voilà déjà le marmiton qui vient nous prendre.

PIERROT, *envisageant Scaramouche.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Non, non. Je connois ce visage.

SCARAMOUCHE, *à part.*

J'ai vu quelque part ces grivois.

ARLEQUIN.

Je me remets le personnage.

(*Tendant les bras à Scaramouche.*)

Eh !

C'est Scaramouche que je vois.

SCARAMOUCHE.

Eh ! c'est Pierrot et Arlequin ! Que je vous embrasse, mes amis.

(*Ils s'embrassent tous trois.*)

Vous êtes donc aussi esclaves ?

PIERROT, *d'un air piteux.*

Hélas ! oui.

SCARAMOUCHE.

Alegria, mes enfants; *alegria!*

ARLEQUIN.

Alegria, dit-il, *alegria?*

SCARAMOUCHE.

Sans doute, *alegria*. Vous allez être marinés *.

PIERROT, *effrayé*.

Nous, marinés!

ARLEQUIN, *d'un air tranquille*.

Je vous l'avois bien dit. On va nous manger en marinade.

SCARAMOUCHE.

Vous ne m'entendez pas. Ce pays s'appelle l'île des Amazônes. Elle étoit autrefois gouvernée par des hommes, qui faisoient les petits-maîtres, et traitoient leurs femmes en esclaves...

PIERROT.

Hé bien?

SCARAMOUCHE.

Hé bien, ces femmes une belle nuit...

(*Il fait l'action de couper la gorge.*)

ARLEQUIN, *faisant la même action.*

Qu'appelez-vous...?

SCARAMOUCHE.

Je veux dire que ces femmes, pendant que leurs maris dormoient....

(*Il recommence la même action.*)

---

* Façon de parler de Scaramouche, pour dire *marier*.
(*Note de l'Auteur.*)

PIERROT.

Elles leur coupèrent le sifflet?

SCARAMOUCHE.

Justement.

ARLEQUIN.

Tudieu! quelles commères!

SCARAMOUCHE.

Depuis ce temps-là, elles vont en course pour attraper des hommes.

ARLEQUIN, *faisant encore l'action de couper la gorge.*

Pour leur faire encore......?

SCARAMOUCHE.

Oh! que non. Elles les amènent ici....

PIERROT.

Hé, qu'en veulent-elles faire?

SCARAMOUCHE.

Elles leur ôtent leurs chaînes, et se marinent avec eux.

ARLEQUIN, *avec étonnement.*

Se marinent!

SCARAMOUCHE.

Hé, oui. Les apoussent, les prennent pour leurs maris.

ARLEQUIN.

Ah! voilà donc ce que c'est que la marinade!

PIERROT.

Mais n'y a-t-il rien à craindre après ces noces-là?

SCARAMOUCHE.

Au contraire.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Vous vous trouverez, amis,
Heureux d'avoir été pris.
Une femme ici
A tout le souci,
Le soin de la dépense,
Et n'exige de son mari
Qu'un peu de complaisance,
Lon-la,
Qu'un peu de complaisance.

ARLEQUIN.

Il en est quitte à bon marché, ma foi.

PIERROT.

Oh ! je sens bien que j'aurai beaucoup de complaisance, moi.

SCARAMOUCHE.

Sur ce pied-là, mes enfants, vous aurez tout à souhait.

Air: *Oh ! voilà la vie.* n.° 231.

Table bien servie,
Repas toujours longs ;
Epouse jolie,
Vin à pleins flacons.

ARLEQUIN et PIERROT, *ensemble :*

Oh ! voilà la vie,
La vie, la vie ;
Oh ! voilà la vie
Que nous demandons !

ARLEQUIN.

Les années se passent bien vîte ici, à ce que je vois.

SCARAMOUCHE.

Oh! les maris n'y passent point une année.

Air : *M. Charlot.* n.° 118.

Après trois mois,
Madame l'Amazône,
En gentille personne,
Dit au grivois :
Faites, Poulet,
Votre paquet;
Du sénat qui l'ordonne
Suivez le décret.

Elle est obligée de le répudier, et de le renvoyer.

ARLEQUIN.

Air : *Landeriri.* n.° 55.

Au diable de pareilles loix !
Quitter sa femme après trois mois!
Landerirette.

PIERROT.

Ah! quel chagrin pour un mari!
Landeriri.

SCARAMOUCHE.

J'aurai bientôt ce chagrin-là, moi. Il y a sept semaines que je suis mariné.

ARLEQUIN.

Mais, attendez, il me vient une idée.

PIERROT.

Pourquoi?

SCARAMOUCHE.

Voyons.

ARLEQUIN.

Il me semble qu'il y auroit un moyen pour être ici toute l'année.

PIERROT.

Ah! que cela seroit bon!

SCARAMOUCHE.

Oui, ma foi.

ARLEQUIN.

Il n'y a qu'à se laisser prendre quatre fois l'an.

PIERROT.

C'est bien dit. A faire, à épouser quatre femmes.

SCARAMOUCHE.

Cela ne se peut pas. On ne prend jamais deux fois les mêmes hommes. Mais voici les Amazônes qui vous ont amenés. Sans adieu, mes enfants. Nous nous reverrons.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, PIERROT, MARPHISE, BRADAMANTE, HIPPOLYTE, ZÉNOBIE.

MARPHISE.

Hé bien, captifs, êtes-vous remis de votre frayeur?

ARLEQUIN.

Elle s'est un peu dissipée.

PIERROT.

Oh! qu'oui; nous avons appris votre manigance.

BRADAMANTE.

Nous vous avons paru plus méchantes que nous ne le sommes.

MARPHISE.

Air : *Je veux boire à ma Lisette.* n.° 115.

Nous allons briser vos chaînes ;
Ne poussez plus de soupirs.
Vous avez eu moins de peines
Que vous n'aurez de plaisirs.

BRADAMANTE.

Nous allons briser vos chaînes ;
Ne poussez plus de soupirs.

PIERROT, *à Arlequin.*

Je les vois venir.

ARLEQUIN.

Oui, cela sent la marinade.

MARPHISE *à Hippolyte, après avoir ôté les chaînes à Arlequin.*

Avancez, Hippolyte.

BRADAMANTE, *à Zénobie, après avoir ôté les chaînes à Pierrot.*

Vous, Zénobie, approchez.

MARPHISE, *présentant Hippolyte à Arlequin.*

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n°. 66.

Prenez cette Amazône,
Vous êtes son époux.
C'est le sort qui l'ordonne.

BRADAMANTE, *présentant Zénobie à Pierrot.*

Cette brune est à vous.

PIERROT.

Jarni ! qu'elle est gentille !

ARLEQUIN.

Ah ! le joli minois !
Ma foi, dejà je grille
D'entamer les trois mois.

MARPHISE.

Vous êtes mariés.

PIERROT.

Voilà ce qui s'appelle des mariages à la croque-au-sel.

ARLEQUIN.

Hé mais, pour des mariages de trois mois, ce n'est pas la peine d'y faire plus de façons.

BRADAMANTE.

Pour y faire peu de façons, ne croyez pas que nous ayons moins de vertu que les autres femmes.

MARPHISE.

Connoissez mieux les Amazônes. Si nous prenons des maris,

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Ce n'est point par fragilité ;
L'intérêt de la république
Nous fait une nécessité
De cet hymen de politique :
Et l'on peut dire que l'amour
N'a point d'autels dans ce séjour.

PIERROT.

Est-il possible ?

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

BRADAMANTE.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Nous voulons bien pour la patrie
Devenir femmes une fois ;
Mais pendant toute notre vie
Nous ne le sommes que trois mois.

ARLEQUIN.

Comment diable ! sans ces trois mois, vous seriez des vestales ?

MARPHISE.

Air : *Adieu panier, vendanges sont faites.* n.° 164.

Ce temps fini, plus d'amourettes,
Plus de plaisirs, de jeux, de ris;
Et nous disons à nos maris :
Adieu panier, vendanges sont faites.

PIERROT.

Par la serpedié ! sont-ce là des femmes ?

ARLEQUIN.

Mais, avec votre permission, mesdames; tant de continence rendra à-la-fin votre île déserte.

PIERROT.

Il a raison, car.....

BRADAMANTE.

Je vous entends. Oh ! que cela n'arrivera pas ! Plusieurs îles voisines nos tributaires, sont obligées tous les ans de venir prendre nos enfants mâles, et de nous donner deux filles pour un garçon.

PIERROT.

Chacun trouve son compte à ce marché-là.

ARLEQUIN.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.* n.° 75.

Ah ! que je connois à Paris
De pères de familles,
Qui, s'ils pouvoient en ce pays
Venir troquer leurs filles,

Y croiroient avoir à ce prix
Bien vendu leurs coquilles !

Or sus, mes héroïnes ; puisque nous avons si peu de temps à demeurer avec vous, il faut le passer avec honneur.

PIERROT.

Mais les noces se font-elles ici sans réjouissances?

MARPHISE.

Non, vraiment. Pendant les trois mois,

Air : *Le bon branle.* n.° 232.

Les époux bénissent leurs nœuds :
Chez eux on chante, on danse;
L'hymen, suivi des ris, des jeux,
Rend tous les jours charmants pour eux.

ARLEQUIN.

Ah! quelle différence!
Ici, qu'il a de jours heureux !
Il n'en a qu'un en France.

PIERROT, *à Zénobie.*

Allons, dépêchons-nous.

Air : *Que faites-vous, Marguerite?* n.° 175.

Des noces, mon héroïne,
Faisons vîte les apprêts.

ARLEQUIN.

Voyons d'abord la cuisine,
Et nous danserons après.

MARPHISE.

Nous en serons, au-moins.

PIERROT.

Cela va sans dire, vous êtes les entremetteuses.

SCÈNE V.

MARPHISE, BRADAMANTE.

BRADAMANTE.

Nous, ma mignonne, courons nous débarrasser de nos maris; leur temps est fait; il faut les embarquer.

MARPHISE.

J'ai fait avertir le mien : je l'attends pour recevoir ses adieux.

BRADAMANTE.

Vous ne l'attendrez pas long-temps. Le voici; je vous laisse.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE VI.

MARPHISE, LE BARON DE BRUTEMBERG, Suisse.

LE BARON.

Hé bien, mon petit femme Marphise, n'y-être donc pas moyen d'y rester encore ein peu plus davantage dans votre compenie?

MARPHISE.

Non, mon cher baron de Brutemberg, non.

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Vos trois mois viennent d'expirer; (*bis*)

Il est temps de nous séparer,
Dondaine, dondaine :
Partez sans différer,
Mon capitaine.

La voiture est prête.

LE BARON.

Mais, mondame.....

MARPHISE.

Air de Roland : *Partez, Médor.* n.° 233.

Partez, baron.

LE BARON.

Hélas !

MARPHISE.

Partez, sans différer.

LE BARON.

Vous ne plore pas mon partement?

MARPHISE.

Fi donc !

Air : *Je me ris de qui fait le brave.* n.° 81.

En bonne-foi, pouvez-vous croire
Que pour vous mes pleurs vont couler,
Vous qui passiez le jour à boire,
Et toute la nuit à ronfler ?
En bonne-foi, pouvez-vous croire
Que pour vous mes pleurs vont couler?

LE BARON.

Air : *Bon, bon, bon, que le vin est bon.* n.° 234.

Moi, m'y réveiller quelquefois.

MARPHISE.

Oui, pour chanter à pleine voix :
Bon, bon, bon,
Que le vin est bon !
Par ma foi, j'en veux boire.

Heu ! le vilain ivrogne !

LE BARON.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Oh ! point de fâchement, mon belle,
Si chel trinquerai tout'le jour ;
C'est que dans le vin sti l'amour
R'allume son chandelle.

MARPHISE.

Je crois qu'il l'y éteint encore plus souvent. Fussiez-vous déjà aux Treize-Cantons !

LE BARON.

L'y être ein petit'cruelle, ein petit'l'ingrate. Moi pourtant l'y-aimer vous toujours beaucoup grandement.

MARPHISE.

Ah ! je ne m'en suis guère aperçue, je vous assure ! Au contraire, qu'il vous en souvienne.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Quand je vous parlois tendrement,
Une querelle d'Allemand
Aussitôt vous tiroit d'affaire.
Laire-là, laire lan-laire,
Laire-là,
Laire lan-là.

LE BARON.

Vous fâcher pour ein baguetelle. Moi n'avre point fait ein querelle à vous chamais. Chel serai ein bone garçone.

Pleurant avec une horrible grimace, et appuyant sa main sur sa poitrine.

Et moi sentir là-dedans ein grand chagrinement de quitter mon femme.

MARPHISE.

Oui, vraiment. Vous regrettez la bonne chère que je vous ai fait faire. Aussi, tenez, votre départ me chagrine comme cela.

LE BARON.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Quand l'y-être de retour à Berne,
Vous me regretter, par mon foi.

MARPHISE.

Non, baron. Ici la taverne
Y perdra beaucoup plus que moi.

LE BARON.

Por la dernière fois, mondame, moi demande à vous si ne vouloir plus du tout penser à le baron de Brutemberg?

MARPHISE.

Non.

LE BARON.

Hé bien, par la charni-diable, moi me consoler avec mon pipe.

MARPHISE.

Vous ferez fort bien.

Air : *Jean Gille, Joli Jean.* n.° 235.

Sortez, sortez de cette île,
Jean-Gille,
Gille, Joli Jean;
Partez, époux inutile,
Jean-Gille,
Gille, joli Gille,
Gille, joli Jean,
Joli Jean, Jean-Gille,
Vîte, allez-vous en.

LE BARON.

Vous n'être pas contente absolument de l'amour que j'avre pôr vous?

MARPHISE.

Oh ! pour cela, non.

LE BARON.

Ho bien,

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Si moi ne pouvoir plaire,
Moi l'y-être consolé :
Va-t'en t'y faire faire
Ein époux à ton gré.

LE BARON ET MARPHISE, *s'en allant chacun de son côté, chantant le refrain.*

Allons, gai,
D'un air gai,
Toujours gai, etc.

SCÈNE VII.

BRADAMANTE, DON CARLOS, Espagnol.

BRADAMANTE.

Discours superflus, seigneur don Carlos; gagnez le vaisseau au plus vîte.

DON CARLOS.

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Il faut partir! et vous-même, cruelle,
Vous me pressez d'abandonner ces lieux!
Ayez pitié de ma douleur mortelle;
Soyez du-moins sensible à mes adieux.

BRADAMANTE.

Air : *Ton relon, ton, ton.* n.° 236.

Oh! pour cela, j'entre dans votre peine :
Mais hâtez-vous de quitter ce canton.

DON CARLOS.

Vous ne pouvez vous contraindre, inhumaine.

BRADAMANTE.

Je ne saurois chanter que sur ce ton :
Ton relon, ton, ton.
Tontaine,
La tontaine.
Ton relon, ton, ton,
Tontaine,
La ton, ton.

DON CARLOS.

Air : *L'amour me fait, lon-lan-la.* n.° 93.

Sans plaindre ma constance,
Peut-on me voir souffrir!

BRADAMANTE.

Allez, allez, l'absence
Saura bien vous guérir.

DON CARLOS.

L'amour me fait, lon-lan-la,
L'amour me fait mourir.

BRADAMANTE.

Le pauvre enfant!

DON CARLOS.

Air : *Nous sommes demi-douzaine.* n.° 42.

Hélas! près de vous, tigresse,
J'étois plus amant qu'époux!
Vous m'avez vu sans cesse
Mourant à vos genoux;
Je laissois voir d'une amoureuse ivresse
Les transports les plus doux.

BRADAMANTE.

C'est justement cet excès de tendresse
Qui me glace pour vous.

DON CARLOS.

Qui l'auroit pu penser !

BRADAMANTE.

Vous m'obsédez depuis trois mois ; vous m'assassinez de douceurs castillanes. Cela amuse d'abord ; mais cela ennuie bientôt.

DON CARLOS.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

J'ai cru par là vous plaire.

BRADAMANTE.

Vous étiez dans l'erreur.

DON CARLOS.

Que devois-je donc faire
Pour gagner votre cœur ?

BRADAMANTE.

Il falloit mettre des hauts et des bas dans votre amour.

Air : *L'Insulaire.* n.°. 237.

Un mari qui vit en amant,
Sait prendre et donner finement
Un petit grain de jalousie,
Pour prévenir l'assoupissement :
Son enjoûment,
Dans un moment,
Se voit suivi d'un feint emportement :
Il sait, par une brouillerie,
Préparer un raccommodement.

DON CARLOS.

Air : *Hélas ! ce fut sa faute.* n.° 238.

Que vous jugez mal de l'amour ! (*bis*)

Il ne connoît aucun détour.
Non, non, c'est votre faute;
J'attendois un tendre retour.

BRADAMANTE.

Vous comptiez sans votre hôte,
Lon-la,
Vous comptiez sans votre hôte.

DON CARLOS.

Quelle rigueur! Ah! Bradamante, vous ne verrez jamais personne filer l'amour plus noblement que moi.

BRADAMANTE.

Bon! Il s'agit bien de noblesse dans cette affaire-là!

DON CARLOS.

Un amant plus respectueux!

BRADAMANTE.

Il est bon de le paroître quelquefois.

DON CARLOS.

Plus constant!

BRADAMANTE.

La constance ici est inutile; il n'est question que d'aimer trois mois. Adieu; partez. Adieu.

DON CARLOS.

O ciel!

BRADAMANTE.

Air: *Embarquez-vous, mesdames.* n.° 239.

Embarquez-vous, Nicaise,
Entrez dans nos vaisseaux;
Vous ferez à votre aise
Vos plaintes sur les eaux.

DON CARLOS.

Ah! quels adieux!
Que ne puis-je en ces lieux
Perdre le jour
Ou mon funeste amour!

BRADAMANTE.

Perdez plutôt le dernier.

Ils s'en vont tous deux chacun de son côté. Ils se retournent de temps en temps l'un vers l'autre; l'Espagnol regardant l'Amazône avec des marques de désespoir, et Bradamante lui faisant des révérences comiquement.

SCÈNE VIII.

ATALIDE, DORANTE, François.

ATALIDE, *éplorée, courant après Dorante.*

Air : *Belle et charmante brune.* n.o 240.

Ah! répondez, Dorante,
A mes douleurs!

DORANTE *est distrait, et siffle sur le même air.*

ATALIDE.

Aux larmes d'une amante
Joignez vos pleurs.

DORANTE *siffle encore.*

ATALIDE.

Vous êtes tout de glace, et je me meurs.

DORANTE *prend du tabac.*

ATALIDE.

Mais, cher époux, vous ne me dites rien.

DORANTE, *brusquement.*

Que diable...

ATALIDE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Expliquez-vous avec franchise.

DORANTE.

Madame, vous m'embarrassez.
Que voulez-vous que je vous dise?

ATALIDE.

Perfide, c'est en dire assez!

O dieux! suis-je une Amazône?

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Moi qui suis la seule peut-être
Qu'ici l'amour sut enflammer,
Ciel! faut-il que ce soit un traître
Que j'ai la foiblesse d'aimer!

DORANTE.

Air : *D'une main je tiens mon pot.* n.° 137.

Madame, à vous parler net,
Oui, je pars sans regret :
Je suis au bout de ma tendresse.

ATALIDE.

Tu tiens donc ainsi ta promesse!

DORANTE.

Du passé, je vous en répond;
Mais du présent, non, non.

ATALIDE.

Ne m'as-tu pas juré de m'aimer?

DORANTE.

Bon! c'est le protocole des amants.

ATALIDE.

Volage!

DORANTE.

Volage ! Un époux françois qui aime sa femme pendant douze semaines ; volage ! Quand vous seriez ma maîtresse, vous auriez tort de me faire ce reproche.

ATALIDE.

Qu'entends-je !

DORANTE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

J'ai brûlé pour vous d'une flamme
A me déshonorer, madame.
De nos jeunes seigneurs françois
Je serois la fable éternelle,
A mon retour si je disois
Que j'ai trois mois été fidèle.

ATALIDE.

Vous plaisantez, Dorante.

DORANTE.

Non, parbleu ! je ne m'en vanterai pas. Je dirai plutôt que j'ai fait pendant ce temps-là vingt maîtresses chez les Amazônes.

ATALIDE.

Vous voudriez me faire croire que votre nation n'est pas moins vaine que légère.

DORANTE.

Elle ne s'en défend point ; elle est même fort indiscrette. Sans cela nous serions des hommes parfaits.

ATALIDE.

Air de *Jean de Vert.* n.° 135.

Par-là ne crois pas de ton cœur
Excuser l'inconstance :

J'ai lu dans un certain auteur
Qu'on voit en abondance
A Paris des amants constants.

DORANTE.

Cet auteur parle donc du temps
De Jean de Vert (*ter*) en France.

ATALIDE.

Sur ce pied-là, les ſemmes chez vous sont bien malheureuses.

DORANTE.

Point du tout; elles sont ſaites à cela; elles nous préviennent même le plus souvent. Les deux sexes n'aiment, pour ainsi dire, qu'au jour la journée.

ATALIDE.

Quel caractère!

DORANTE.

Mais le temps se passe. Adieu, mon adorable, mes anciennes amours; je vais joindre le baron de Brutemberg; c'est un animal qui me réjouit. Adieu.

ATALIDE, *l'arrêtant.*

Air : *Et vogue la galère.* n.° 191.

Quoi! mon amour sincère
Doit-il te fatiguer?

DORANTE, *se débarrassant de ses mains.*

A mon humeur légère
C'est trop le prodiguer,
Et vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle,
Et vogue la galère,
Tant qu'elle pourra voguer.

ATALIDE, *en pleurs, courant après Dorante.*

Cher Dorante! un mot.

DORANTE, *s'enfuyant.*

Air d'*Amadis de Grèce*. n.° 241.

Le vent nous appelle,
La saison est belle,
Il faut s'embarquer.

SCÈNE IX.

ATALIDE, *seule, après avoir essuyé ses larmes.*

Air: *A Paris, ces Filles.* n.° 242.

C'en est trop, perfide!
Crois-tu qu'Atalide,
Toujours dans les pleurs,
Nourrisse ses langueurs,
Se livre à ses douleurs?
Non, non, je n'aimerai plus,
L'amour est un mauvais guide;
Non, non, je n'aimerai plus:
Adieu, regrets superflus.

On voit dans ce moment une barque qui passe, et dans laquelle sont les trois maris répudiés, dans différentes attitudes: le Suisse fume, le François rape du tabac, et l'Espagnol paroît rêver tristement, la tête appuyée sur sa main. Aussitôt que la barque a disparu, viennent:

SCÈNE X.

BRADAMANTE, ARLEQUIN, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Pendant que nous sommes.* n.° 243.

Tant que nous y sommes,
Faut nous réjouir;
Puisqu'on dit qu'ici les hommes
Ne peuvent plus revenir.

BRADAMANTE.

Air de *Joconde.* n.° 45.

Les femmes que vous épousez
Ont des maris aimables.

ARLEQUIN.

Madame, vous nous confusez.

PIERROT.

Nous sommes deux bons diables.

BRADAMANTE.

N'épargnez rien pour mériter
L'amitié de vos belles.

PIERROT.

Chacune d'elle peut compter
Sur deux soldats femelles.

BRADAMANTE, *à Arlequin.*

Beau brunet, je crois que le temps vous paroîtra bien court.

Air : *Un soir après Roquille.* n.° 244.

D'un usage sévère
Vous trouvez nos loix.

ARLEQUIN.

Dans le bail, au contraire,
Il faudroit, je crois,
Mettre encor pour le locataire
La clause d'un mois.

SCÈNE XI et dernière.

ARLEQUIN, PIERROT, BRADAMANTE, MARPHISE, HIPPOLYTE, ZÉNOBIE, TROUPE D'AMAZONES.

MARPHISE.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Assemblons-nous pour célébrer
Ce double mariage ;
Puisse l'état en retirer
Bientôt de l'avantage.

(*On danse.*)

BRADAMANTE.

Air de *M. Gillier.* n.° 245.

Nous ne mettons point notre gloire
A triompher par nos regards ;
Nous n'estimons que la victoire
Qu'on va chercher dans les hazards :
Ici les femmes sont des Mars.

CHŒUR D'AMAZONES.

Ici les femmes sont Mars.

On reprend la danse, après laquelle on chante le vaudeville.

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 246.

Premier couplet.

MARPHISE.

En suivant Bellone,
Nos cœurs sont exempts
Des cruels tourments
Que l'amour donne.
Qu'il est doux de passer son temps
En Amazône!

CHŒUR.

Qu'il est doux de passer son temps
En Amazône!

Second couplet.

BRADAMANTE.

Ailleurs qu'on vous donne,
Belles, des tyrans,
Gardez-les cent ans;
L'hymen l'ordonne.
Qu'il est doux de passer son temps
En Amazône!

CHŒUR.

Qu'il est doux, etc.

Troisième couplet.

PIERROT.

O beauté mignonne!
Qui changez d'amants
L'hiver, le printemps,
L'été, l'automne,

Vous passez trois fois mieux le temps
Qu'une Amazône.

CHŒUR.

Vous passez, etc.

Quatrième couplet.

ARLEQUIN, *aux spectateurs.*

L'Opéra-comique,
O petits et grands!
Va dans peu de temps
Fermer boutique,
Pour avoir, des honnêtes gens,
Eu la pratique.

CHŒUR.

Pour avoir, des honnêtes gens,
Eu la pratique.

FIN.

LES FUNÉRAILLES
DE LA FOIRE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée sur le théâtre du Palais-Royal, par ordre de S. A. R. Madame, le jeudi 6 octobre 1718.

Cette pièce fut faite sur le bruit qui courut à la foire Saint-Laurent en 1718, qu'il n'y auroit plus d'Opéra-comique; et comme S. A. R. Madame la voulut voir représenter, on la fit jouer devant elle au Palais-Royal. (*Note des Auteurs.*)

Cette pièce fut représentée à la foire Saint-Laurent le 1.er septembre 1721.

PERSONNAGES.

LA FOIRE, Pierrot.
L'OPÉRA, Arlequin.
LA COMÉDIE FRANÇOISE.
LA COMÉDIE ITALIENNE.
LE DOCTEUR.
SCARAMOUCHE.
MEZZETIN.
COLOMBINE.
M. VAUDEVILLE, poëte de l'Opéra-comique.
M. CRAQUET, médecin.
M. BONTOUR, notaire.
Suivants des deux Comédies.
Troupe d'Acteurs forains.

La Scène est dans la salle de l'Opéra-comique.

LES FUNÉRAILLES DE LA FOIRE.

Le Théâtre représente la salle de l'Opéra-comique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOIRE, SCARAMOUCHE, MEZZETIN.

SCARAMOUCHE.

POURQUOI, depuis huit jours, êtes-vous plongée dans la mélancolie?

LA FOIRE, *soupirant.*

Ouf!

MEZZETIN.

Vous soupirez!

SCARAMOUCHE.

A-peine daignez-vous regarder vos plus chers enfants.

LA FOIRE, *soupirant encore.*

Ahi!

MEZZETIN.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Hé! d'où vous vient cette humeur noire,
Quand tout succède à vos désirs?
Dites-nous, madame la Foire,
Quels sont vos secrets déplaisirs?

LA FOIRE.

Air : *Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre?* n.° 247.

Hélas!

MEZZETIN.

Parlez sans vous contraindre.
N'augmentez point nos terreurs.

LA FOIRE.

Ah! vous avez sujet de craindre!
C'est pour vous que je verse des pleurs.

SCARAMOUCHE.

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Quoi! c'est pour nous que votre cœur soupire?

LA FOIRE.

Oui, mes amis, vous faites mon tourment.
Je suis bien mal; et, s'il faut vous le dire,
Enfin je touche à mon dernier moment.

MEZZETIN.

Ciel! qu'entends-je!

SCARAMOUCHE.

Que dites-vous?

MEZZETIN.

Air : *La jeune Isabelle.* n.° 111.

Comment, votre vie
Va finir son cours!

SCARAMOUCHE.

Quelle maladie
Menace vos jours?

LA FOIRE.

Le mal qui me ronge,
Et qui me détruit,
Est l'effet d'un songe
Que j'eus l'autre nuit.

MEZZETIN.

Sachons ce que c'est.

SCARAMOUCHE.

Contez-le-nous.

LA FOIRE.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

J'apercus les deux Comédies
Qui vinrent me charger de coups ;
Puis, sous la forme de deux loups,
Je vis tout-à-coup ces furies
Qui s'apprêtoient à me manger.
Je me réveille en ce danger;

Mais, à mon réveil, je me suis sentie saisie d'un mal réel, qui n'a fait qu'augmenter depuis ce temps-là.

SCARAMOUCHE.

Vous devriez appeler des médecins.

LA FOIRE.

J'en ai déjà consulté deux qui m'ont abandonnée. J'en attends un troisième dont on m'a vanté la capacité. C'est le fameux M. Craquet, qui demeure dans la rue des Fossoyeurs.

MEZZETIN.

Le voilà, sans doute.

LA FOIRE.

Apparemment.

SCÈNE II.

LA FOIRE, MEZZETIN, SCARAMOUCHE, M. CRAQUET, médecin.

M. CRAQUET, *à la Foire.*

Madame, on m'est venu chercher de votre part; et, à vous voir seulement, je juge que ce n'est pas sans raison.

SCARAMOUCHE.

Vous êtes bien pénétrant.

M. CRAQUET.

Apprenez, mon ami, que la pénétration est héréditaire dans notre famille. J'ai, par exemple, un frère procureur en Normandie, qui, sur l'étiquette d'un sac, vous feroit le rapport d'un procès.

LA FOIRE.

Quoi! vous connoîtriez déjà mon mal?

M. CRAQUET.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Je découvre dans la machine,
Les maux avant leur origine.

MEZZETIN.

Parbleu, docteur, j'en suis surpris!
Hippocrate eut moins de doctrine.

LA FOIRE.

Vous n'avez donc point à Paris
Fait votre cours de médecine?

M. CRAQUET.

Oh! pour cela, non. Je suis de la faculté de Montpellier. Çà, donnez-moi un peu votre bras.

(*Après lui avoir tâté le pouls.*)

Hom! voilà un pouls qui menace ruine!

SCARAMOUCHE.

Tubleu! quel docteur!

MEZZETIN.

Malepeste! que dit-il!

M. CRAQUET.

Je devine la cause de votre maladie.

Air: *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Dans votre enfance, je vois bien
Que vous viviez de grosse viande.

LA FOIRE.

Monsieur, pour ne vous cacher rien,
D'abord je n'étois pas friande;
Mais à-présent à mes repas
Il me faut des mets délicats.

M. CRAQUET.

Justement. A mesure que votre nourriture a été moins grossière, vous n'avez pas joui d'une parfaite santé, n'est-ce pas?

LA FOIRE.

Oh! vraiment, non. J'ai été attaquée plusieurs fois de maladies assez violentes.

Air: *La Ceinture.* n.° 110.

J'ai souffert cent mille tourments:
J'ai cru que j'en deviendrois folle;
Et, malgré les médicaments,
J'ai souvent perdu la parole.

MEZZETIN.

Nous l'avons bien des fois tenue pour morte.

SCARAMOUCHE.

Les fréquentes saignées l'ont sauvée.

LA FOIRE.

Oui ; mais elles m'ont diablement affoiblie.

M. CRAQUET.

M'y voilà. Ce sont les viandes délicates qui vous ont perdue. Elles ont causé de mauvaises humeurs, qui ont peu-à-peu ruiné votre tempérament. En un mot, il ne falloit point changer vos premiers aliments, vous ne seriez pas, comme vous l'êtes, un corps confisqué.

LA FOIRE.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Avec toute votre science,
Vous me laissez sans espérance.

MEZZETIN, *à M. Craquet.*

Du trépas si vous la sauvez,
Vous allez vous couvrir de gloire.

M. CRAQUET.

Je ne le puis.

SCARAMOUCHE.

Quoi! vous n'avez
Point de remèdes pour la Foire?

M. CRAQUET.

Air : *Adieu, panier, vendanges sont faites.* n.° 164.

J'offrirois en vain mes recettes,
Tous mes soins seroient superflus.

Dans vos jeux on ne rira plus :
Adieu, panier, vendanges sont faites.

Ne songez qu'à mettre ordre à vos affaires.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA FOIRE, SCARAMOUCHE, MEZZETIN.

(Scaramouche et Mezzetin pleurent.)

MEZZETIN.

Air : *Les triolets.* n.° 249.

Notre malheur est donc certain?
Nous allons perdre notre mère.

SCARAMOUCHE.

Que ferons-nous, cher Mezzetin?

MEZZETIN.

Notre malheur est donc certain!

LA FOIRE.

Je veux vous ménager du pain,
Par un testament salutaire.

SCARAMOUCHE.

Notre malheur est donc certain!

LA FOIRE, *à Mezzetin.*

Allez me chercher un notaire.

Vous, Scaramouche, en allant chez mon cousin l'Opéra, passez chez les Comédies Françoise et Italienne; dites-leur que je les prie de se rendre ici tout-à-l'heure. Je veux, avant que de mourir, me réconcilier avec ces deux ennemies.

(Scaramouche et Mezzetin sortent.)

SCÈNE IV.

LA FOIRE, M. VAUDEVILLE, Poëte.

M. VAUDEVILLE.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Ayez l'ame contente ;
J'apporte ici, maman,
Une pièce brillante....
Ma foi, c'est du nanan.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

LA FOIRE, *soupirant.*

Ah !

M. VAUDEVILLE, *lui montrant un cahier.*

Air : *De Paris jusqu'au Mississipi.* n.° 178.

Ma pièce enlevera tous les cœurs,
Charmera Paris, malgré les censeurs.
Ce n'est point un morceau de farceurs.
J'y fais triompher sur-tout vos danseurs.
Bonne musique,
Fine critique,
Le tout y pique,
Et flatte le goût des vrais connoisseurs.

LA FOIRE.

C'est de la moutarde après dîner.

M. VAUDEVILLE.

Que m'apprenez-vous ?

LA FOIRE.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Mon cher monsieur Vaudeville,
Portez votre pièce ailleurs ;

Elle m'est fort inutile,
A-présent que je me meurs.

M. VAUDEVILLE.

O ciel!

LA FOIRE.

Voyez encor votre ouvrage.
Mettez-y du verbiage;
Peut-être qu'il conviendra
A mon cousin l'Opéra.

M. VAUDEVILLE, *tristement.*

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.* n.° 69.

Quoi! faut-il donc que la Foire périsse?

LA FOIRE.

Oui, c'en est fait, je me sens aux abois.
C'est le destin qui veut que je finisse.
Embrassons-nous pour la dernière fois.

La Foire embrasse M. Vaudeville, qui se retire avec toutes les marques d'une profonde douleur.

SCÈNE V.

LA FOIRE, M. BONTOUR, Notaire.

LA FOIRE.

Approchez, M. Bontour. Je vous attendois.

M. BONTOUR.

Madame, je suis bien fâché de vous voir dans l'état...

LA FOIRE.

Eh! monsieur, laissons cela! Hâtez-vous, je vous prie, d'écrire mes dernières volontés.

M. BONTOUR, *se disposant à instrumenter sur une table.*

J'ai déjà commencé l'acte. (*Il lit.*) Par-devant nous Mathieu Bontour, et cætera. Fut présente honorable et discrette personne damoiselle Perrette la Foire, et cætera.... Vous n'avez présentement qu'à me dicter.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Pour légataire universel
Qui nommez-vous, mademoiselle?

LA FOIRE.

Je prends, du côté maternel,
Mon oncle Jean Polichinelle :
Et mon cher cousin l'Opéra
D'exécuteur me servira.

Même air.

Primò. Je donne à mes auteurs,
Dont j'ai mal payé l'honoraire,
Mille écus que mes airs flatteurs
A nos traités ont su soustraire :
Argent qu'ils n'auroient, sur ma foi,
De mon vivant reçu de moi.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Item. Je lègue à mes acteurs
Qui vont jouer dans les provinces,
Pour mieux plaire à leurs spectateurs,
Et bien représenter les princes,
Vieux taffetas, toile, basin,
Tous les chiffons du magasin.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Pour ceux qu'on rebute en campagne,
Aux acteurs du roi de Cocagne
Je les donne; et par-là, je veux
Montrer que je meurs leur amie.

Ces gens peuvent être avec eux,
Sans déparer la compagnie.

Même air.

Item. La troupe italienne,
Pour que de moi l'on se souvienne,
Aura soin de donner du bas.
Je lui laisse mes bagatelles,
Pour en faire, après mon trépas,
Des pièces françoises nouvelles.

Item. Et voici le grand *item.*

Air de *Joconde.* n.° 45.

Comme après moi sur le pavé
Je laisse quelques filles,
Dont l'honneur s'est bien conservé,
Quoiqu'elles soient gentilles;
Je crois que mon cousin voudra
Les prendre à mon instance;
Leurs bonnes mœurs à l'opéra,
Seront en assurance.

Voilà tout, M. Bontour.

M. BONTOUR.

Fait et passé, et cætera . . . . . Madame, vous n'avez qu'à signer.

LA FOIRE, *signant et prononçant* et cætera, *comme s'il y avoit* et se taira.

La Foire, et cætera.

(*Se levant de son fauteuil.*)

Menez-moi dans mon cabinet; je vais vous payer vos vacations.

Elle s'appuie sur M. Bontour, et s'en va.

SCÈNE VI.

SCARAMOUCHE, LA COMÉDIE FRANÇOISE, LA COMÉDIE ITALIENNE.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *à Scaramouche.*

Allez, mon ami, avertissez votre maîtresse que les deux Comédies sont ici.

Scaramouche les salue avec respect, et va avertir la Foire.

SCÈNE VII.

LES DEUX COMÉDIES.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *déclamant.*

Affectons à ses yeux une grande tristesse ;
Faisons même paroître une fausse tendresse.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Oh ! cela ne me coûtera rien !

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Ni à moi, je vous assure.

Air : *Ah! Robin, tais-toi.* n.° 250.

Plus mon cœur ressent de haîne,
Plus il marque d'amitié.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Je suis sur le même pied :
C'est la mode italienne.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

L'usage en est doux.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

J'en connois (*ter*) bien d'autres qui font comme nous.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha!

LA COMÉDIE ITALIENNE.

De quoi riez-vous donc?

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Air: *Pour toucher son Isabelle.* n.° 251.

C'est de la douleur mortelle
Que le trépas de la belle
Va causer à l'Opéra, a, a, a, *etc.*
La perte qu'il fait en elle
A coup sûr l'abîmera, a, a, a, *etc.*
La perte qu'il fait en elle.
A coup sûr l'abîmera, a, a, a, *etc.*

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Votre cœur s'épanouit, ma mignonne.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Il nage dans la joie.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Vous haïssez donc bien l'Opéra?

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Air: *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Plus que vous ne pouvez croire,
Je deteste ce frippon-là.
Je dis plus, c'étoit l'Opéra
Que je poursuivois dans la Foire.
Oui, vraiment, c'étoit l'Opéra
Que je poursuivois dans la Foire.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Je ne m'étonne plus à-présent que vous vous

soyez donné tant de mouvement. Mais la Foire paroît : jouons bien notre personnage.

SCÈNE VIII.

LES DEUX COMÉDIES, LA FOIRE.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *à la Foire.*

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

L'état où je vous vois, madame,
En vérité, me perce l'ame.

LA FOIRE.

Oublions ici nos débats.
Embrassons-nous, je vous supplie.

LA COMÉDIE ITALIENNE, *embrassant la Foire.*

Je mets tout ressentiment bas.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *l'embrassant aussi.*

Votre mort nous réconcilie.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Mi dispiace molto di veder vo' signoria in cosi gran pericolo.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Je suis ravie que cette occasion se présente de nous raccommoder.

LA FOIRE, *à la Comédie Françoise.*

Vous êtes trop généreuse ! Me pardonnez-vous, madame,

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

D'avoir par mes traits de satyre
Détaché de vous tant de gens,

Et d'avoir quelquefois fait rire
Toute la ville à vos dépens?

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Ne parlons point de cela.

LA FOIRE, *à la Comédie Italienne.*

Madame l'Italienne!

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

La mort termine nos querèlles;
Ne soyez donc plus en courroux,
Si j'ai de mes pièces nouvelles
Plus retiré d'argent que vous.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

J'oublie le passé en faveur de l'avenir.

LA FOIRE, *à la Comédie Françoise.*

Je forme des vœux pour vous.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Que le public, rendant justice
A tous vos antiques morceaux,
Coure chez vous, les applaudisse,
Sans en demander de nouveaux.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Il aura beau en demander, il n'en aura, ma foi, guère.

LA FOIRE, *à la Comédie Italienne.*

Et vous, madame,

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

N'ayez plus de jalousie:
Mon trépas va vous soutenir.
Par lui vous pourrez obtenir
A Paris droit de bourgeoisie.
N'ayez plus de jalousie;
Mon trépas va vous soutenir.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Je le souhaite.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *à la Comédie Italienne.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Retirons-nous. Je vois paroître
Monsieur l'Opéra dans ces lieux.

(*A la Foire.*)

Vous serez bien aise, peut-être,
Qu'on ne trouble point vos adieux.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Adieu, madame, bon voyage.

SCÈNE IX.

LA FOIRE, L'OPÉRA.

L'OPÉRA.

Air : *Pierre Bagnolet.* n.° 57.

On m'a dit, madame la Foire,
Que vous allez mourir.

LA FOIRE.

Hélas !

L'OPÉRA.

Ma foi, je ne le puis croire.

LA FOIRE.

Mon cher ami, n'en doutez pas :
Je suis bien bas,
Je suis bien bas.

L'OPÉRA.

Allez, allez.

Vous aurez encor la victoire
Cette fois-ci sur le trépas.

Prenez courage. Jeunesse revient de loin. Je vous ai vue aussi malade.

LA FOIRE.

Il est vrai. J'ai eu beaucoup d'assauts en ma vie ; mais j'avois le cœur bon : aujourd'hui je sens bien qu'il faut sauter le fossé.

Air parodié *d'Armide.* n.° 252.

Je vois de près la mort qui me menace ;
Et quelque chose que l'on fasse,
Je vais passer par le triste bateau.
En mourant je serois ravie,
Si je voyois, cousin, votre scène servie
Par quelque bon auteur nouveau :
Sans me plaindre du sort, je cesserois de vivre ;
Mais ce plaisir ne peut me suivre
Dans l'affreuse nuit du tombeau.

L'OPÉRA.

Vous avez l'imagination frappée ; c'est votre plus grand mal.

LA FOIRE, *déclamant sur le ton de l'actrice qui joue le rôle de Phèdre.*

Non, non. Ecoutez-moi. Les moments me sont chers.
Il n'est que trop certain, cousin, que je vous perds.
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage ;
Et mes sens affoiblis...

(Elle s'évanouit.)

L'OPÉRA, *déclamant.*

Vous changez de visage !
Peste ! c'est tout de bon ! Ah ! craignons pour ses jours !
Et par rapport à moi donnons-lui du secours.

L'Opéra lui frotte les narines d'eau de la reine de Hongrie.

LA FOIRE, *rappelant ses esprits.*

Ah !

L'OPÉRA.

Air : *Vous brillez seule en ces retraites.* n.° 253.

Qu'à votre mal je m'intéresse !
Mon triste cœur en soupire, en gémit.

LA FOIRE.

Je vois bien où le bât vous blesse.

L'OPÉRA.

Quel malheur ! (*bis*) ma caisse en frémit.

Air parodié *d'Alceste.* n.° 254.

Sans la Foire, sans ses ducats,
Croyez-vous que je puisse vivre ?

LA FOIRE.

Mon cher, il faut sauter le pas.

L'OPÉRA.

Hélas ! je vais bientôt vous suivre !
Sans la Foire, sans ses ducats,
Croyez-vous que je puisse vivre ?

(*L'Opéra se met à pleurer.*)

LA FOIRE.

Mon cher ami, ne pleurez pas ;
Mon argent ne vaut point vos larmes.

L'OPÉRA.

Est-ce là ce traité si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes ?

LA FOIRE.

Mon cousin, vous pleurez !

L'OPÉRA.

Cousine, vous mourez !

(*Ensemble.*)

LA FOIRE. Vous pleurez, vous pleurez, vous pleurez !

L'OPÉRA. Vous mourez, vous mourez, vous mourez !

LA FOIRE.

Se peut-il que le ciel permette
Que la Foire et son cher Admette
Soient ainsi séparés !

L'OPÉRA.

Ma poulette !

LA FOIRE.

Mon poulet !

L'OPÉRA.

Ma poulette!

(*Ensemble.*)

LA FOIRE. { Vous pleurez !
L'OPÉRA. { Vous mourez !

LA FOIRE, *déclamant.*

Ah! j'expire! Je sens que le mortel frisson
Me saisit.

L'OPÉRA.

Justes Dieux!

LA FOIRE.

Approche, mon garçon.
Dans ce dernier moment où tu lis ta ruine,
Viens. Avance. Reçois l'ame de ta cousine.

(*Elle tombe mourante dans les bras de l'Opéra.*)

L'OPÉRA, *aux spectateurs.*

Equitables témoins de mes vives douleurs,
Plaignez mon infortune, et soyez mes vengeurs.

Il emporte la Foire derrière le théâtre, d'où l'on voit sortir le Docteur.

SCÈNE X.

LE DOCTEUR, *seul.*

Air parodié *d'Alceste.* n.° 255.

Hélas! hélas!
La Foire est à sa dernière heure,
C'en est fait, il faut qu'elle meure.
Que tout sente ici son trépas.
Hélas! hélas!

CHŒUR D'ACTEURS FORAINS, *qu'on ne voit point.*

Hélas! hélas! hélas!

SCÈNE XI.

LA POMPE FUNÈBRE.

TOUS LES ACTEURS FORAINS, *avec des crêpes*, et L'OPÉRA *aussi en crêpe avec des pleureuses.*

L'Opéra mène le deuil. Ils s'avancent tous d'un pas lent et conforme à leur tristesse, pendant que l'orchestre joue la marche d'Alceste.

COLOMBINE.

Air parodié *d'Alceste.* n.° 256.

La Foire est morte!

CHŒUR.

La Foire est morte!

COLOMBINE.

La Foire a satisfait au cothurne en courroux,
Superbes ennemis, quel triomphe pour vous!

Si la Foire eût vécu, vous fermiez votre porte.
La Foire est morte!

CHŒUR.

La Foire est morte!

COLOMBINE.

La mort barbare,
Détruit aujourd'hui tous les ris. (*bis*)
Déjà de tout Paris,
J'aperçois l'ennui qui s'empare. (*bis*)
La mort barbare
Détruit aujourd'hui tous les ris.
La Foire est morte!

CHŒUR.

La Foire est morte!

L'OPÉRA, *aux spectateurs.*

Public, dans ce malheur qui nous regarde tous,
Maudissez les Romains, et dites avec nous :
Que le grand diable les emporte!

COLOMBINE.

La Foire est morte!

CHŒUR.

La Foire est morte!

SCÈNE XII et dernière.

*L'orchestre joue l'*air : *Elle est morte, la vache à panier.* n.° 257.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, LA COMÉDIE ITALIENNE, SUIVANTS DES DEUX COMÉDIES.

LES DEUX COMÉDIES *entrent en chantant, après la symphonie, l'air qu'elle a joué.*

Elle est morte, la vache à panier;
Elle est morte, il n'en faut plus parler.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Nous en voilà donc enfin débarrassées.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Oui, graces au ciel.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Air : *Si l'on menoit à la guerre.* n.° 82.

Dansons, tout nous y convie.
Ce jour change notre sort;
La Foire notre ennemie
Le rend heureux par sa mort.

Les suivants des deux Comédies forment une danse qui est coupée par ce branle.

BRANLE.

Premier Couplet.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Air de *M. Gillier.* n.° 258.

Cette Foire extravagante
Sans cesse excitoit des ris,
Et dégoûtoit tout Paris
De notre scène savante.
Il aura beau mourir d'ennui,
Il viendra chez nous malgré lui.

CHŒUR DES SUIVANTS DES DEUX COMÉDIES.

Il aura beau mourir d'ennui,
Il viendra chez nous malgré lui.

Second couplet.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

On n'aimoit plus nos parades;
Ces forains esprits folets,
Par le sel de leurs couplets,
Au public nous rendoient fades.
Il aura beau mourir d'ennui,
Il viendra chez nous malgré lui.

CHŒUR.

Il aura beau, etc.

Troisième couplet.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Ces animaux sur la scène
Nous appeloient paresseux :

Le public parloit comme eux;
Mais, par ma foi, pour sa peine,
Nous le ferons mourir d'ennui,
A-moins qu'il ne reste chez lui.

CHŒUR.

Nous le ferons, etc.

(On reprend la danse, qui finit la pièce.)

FIN.

LE RAPPEL DE LA FOIRE A LA VIE,

PIÈCE EN UN ACTE.

Les auteurs de cette pièce l'avoient composée pour le début de l'Opéra-comique, qui s'est rétabli à la foire Saint-Laurent en 1721. Mais comme la permission de r'ouvrir ce théâtre n'a pas été accordée aux acteurs qu'on auroit souhaités, on n'a pas voulu la faire représenter. Le lecteur sera peut-être bien aise de voir par où ces auteurs se proposoient de recommencer les représentations de ce spectacle. (*Note des Auteurs.*)

Le théâtre de Francisque fut en effet fermé, mais seulement pendant quelques jours; et le *Rappel de la Foire à la vie* fut représenté le 1.er septembre 1721.

PERSONNAGES.

LA FOIRE, Pierrot.
L'OPÉRA, Arlequin.
LE DOCTEUR.
SCARAMOUCHE.
MEZZETIN.
M. VAUDEVILLE, poëte de la Foire.
M. GIBLET, auteur.
MERCURE.
LA COMÉDIE FRANÇOISE.
LA COMÉDIE ITALIENNE.
LE PUBLIC.
Troupe de Danseurs et de Danseuses, tant forains qu'italiens.

La Scène est dans le petit préau de la foire Saint-Laurent.

LE RAPPEL DE LA FOIRE A LA VIE.

Le Théâtre représente le petit préau de la foire Saint-Laurent. On voit dans l'enfoncement un mausolée, autour duquel sont plusieurs personnages comiques dans une attitude triste, mais différente. L'orchestre ouvre la scène par une symphonie lugubre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, POLICHINELLE, AUTRES ACTEURS ET CHANTEURS FORAINS.

UN CHANTEUR.

Air parodié *de Persée.* n.° 259.

O SORT inexorable!
O malheur déplorable!

CHŒUR.

O sort inexorable!
O malheur déplorable!

LE CHANTEUR.

O Foire infortunée! hélas!
Tu méritois un sort plus favorable!
Tes funestes appas
Ont causé ton trépas.
O sort inexorable!
O malheur déplorable!

CHŒUR.

O sort! *etc.*

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, L'OPÉRA.

L'OPÉRA.

Air parodié *de Thésée.* n.° 260.

Cessez, amis forains, de répandre des larmes;
Vous pourrez bientôt sans alarmes
Eprouver le sort le plus doux.
Préparez au bourgeois des *flon-flon* pleins de charmes:
Mais je veux, vous prêtant mes armes,
Partager son or avec vous.

(*Mezzetin et Scaramouche se lèvent.*)

MEZZETIN.

Air: *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

O ciel! qu'entends-je! Quel discours!

L'OPÉRA.

Oui, je viens à votre secours.
Vous reverrez encor la Foire.

MEZZETIN.

Non, non, la Foire est chez les morts.

N'espérez pas nous faire croire
Qu'on voit deux fois les sombres bords.

SCARAMOUCHE.

Ah ! c'en est fait !

L'OPÉRA.

Pardonnez-moi.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Si la parque nous l'a ravie,
Pour la rappeler à la vie,
Les chemins me seront ouverts.

MEZZETIN.

Hé ! que voulez-vous entreprendre ?

L'OPERA.

J'irai jusqu'au fond des enfers
Forcer la mort à me la rendre.

SCARAMOUCHE.

La peste !

L'OPÉRA.

C'est un dessein que j'ai pris.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Nouvel Alcide, dans l'histoire,
Je veux, pour consacrer mon nom,
Acquérir l'immortelle gloire
D'avoir vu le chaud Phlégéton ;
Et d'avoir enlevé la Foire
Sous la moustache de Pluton.

SCARAMOUCHE.

Et par quelle route, s'il vous plaît, descendrez-vous là ?

L'OPÉRA.

Belle demande ! Parbleu, j'y descendrai par mes trappes. C'est un chemin frayé par les héros.

MEZZETIN.

Mais êtes-vous bien sûr d'en ramener votre pauvre cousine?

L'OPÉRA.

Oh! qu'oui.

Air: *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Pluton ne peut sans injustice
Me la refuser.

MEZZETIN.

Hé, pourquoi?

L'OPÉRA.

C'est qu'il sait fort bien que chez moi
Tout est à son service.

SCARAMOUCHE.

Vous avez raison. Vous lui fournissez.....

L'OPÉRA, *en déclamant.*

Mais amis, laissons là tous les discours frivoles:
Il faut des actions, et non pas des paroles.

MEZZETIN.

Le ciel favorise vos desseins!

SCARAMOUCHE.

Puissiez-vous revenir avec la Foire!

L'OPÉRA.

Air: *La troupe italienne, faridondaine.* n.° 261.

Malgré l'implacable haîne
Des ennemis jaloux du comique opéra,
Ma cousine germaine,
Faridondaine,
Et lon-lan-la,
Ma cousine germaine,

Faridondaine,
Reviendra.

(s'en allant.)

Adieu. Je vous laisse.

MEZZETIN.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Puissions-nous, par votre pouvoir,
Dès ce jour la revoir. *(bis)*

SCARAMOUCHE.

Arrachez la Foire au trépas.

TOUS DEUX.

Allez, ne tardez pas. *(bis)*

Tous les acteurs forains se retirent, excepté Mezzetin et Scaramouche.

SCÈNE III.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE.

MEZZETIN.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Cher Scaramouche, en vérité,
Je commence à le croire.

SCARAMOUCHE.

Pourquoi non ? Le drôle est porté
Pour le bien de la Foire.

SCÈNE IV.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR.

MEZZETIN ET SCARAMOUCHE, *apercevant le Docteur, dansent en répétant ces dernières paroles de l'Opéra.*

Ma cousine germaine,
Faridondaine,
Et lon-lan-la,
Ma cousine germaine,
Faridondaine,
Reviendra.

LE DOCTEUR.

Que vois-je! Avez-vous donc perdu l'esprit, mes enfants?

Air: *Monsieur Lapalisse est mort.* n.° 44.

Quoi! vous pouvez, dans des lieux
Consacrés à la tristesse,
Faire éclater à mes yeux
Une perfide allégresse!

SCARAMOUCHE.

Bonne nouvelle, *signor Dottor!* Monsou l'Opéra est allé en embuscade vers le dieu Ploton.

MEZZETIN, *à Scaramouche.*

Dis donc en ambassade, animal.

(*Au Docteur.*)

L'Opéra vient de partir pour aller demander sa cousine la Foire au dieu des enfers, et il compte qu'il l'obtiendra.

LE DOCTEUR.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Les enfers soigneusement
Gardent ce qu'ils tiennent.

MEZZETIN.

Vous les verrez sûrement,
Tous les deux dans un moment.

LE DOCTEUR, *d'un air moqueur.*

Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voit s'ils viennent.

Ne nous flattons point, mes amis ; l'Opéra peut bien descendre dans les enfers.

Facilis descensus Averni,
Sed revocare gradum,
C'est le *hic*.

MEZZETIN.

Il en reviendra, vous dis-je.

SCÈNE V.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, M. GIBLET.

M. GIBLET, *tout essoufflé.*

Ah ! messieurs les forains, je n'en puis plus !

MEZZETIN.

Qu'avez-vous donc, M. Giblet ?

LE DOCTEUR.

Vous trouvez-vous mal ?

SCARAMOUCHE.

Êtes-vous poussif ?

M. GIBLET.

J'ai rencontré l'Opéra, qui m'a dit. . . . , hen ! hen ! . . . . .

MEZZETIN.

Quoi !

M. GIBLET.

Il va chercher la Foire.

Air du *Menuet d'Hésione*. n.° 41.

Il vient lui-même de m'apprendre...
(J'en suis encor tout hors de moi)
Qu'aux enfers il alloit descendre,
Pour l'en retirer.

LE DOCTEUR.

Quel effroi !

SCARAMOUCHE.

Hé ! pourquoi cela vous cause-t-il tant de frayeur ?

LE DOCTEUR.

Air : *Ne m'entendez-vous pas*. n.° 10.

Quel est votre embarras ?

MEZZETIN.

Voulez-vous nous le dire ?

M. GIBLET.

J'ai la rage d'écrire,
Et par malheur, hélas !.....
Ne m'entendez-vous pas ?

LE DOCTEUR.

Je vois l'enclouure. Vous aurez parlé de la Foire avec irrévérence.

MEZZETIN.

Ha! ha! M. Giblet, vous avez écrit contre la Foire!

M. GIBLET.

Hélas! oui. La croyant morte pour jamais, j'ai fait un maudit petit livre contre elle.

SCARAMOUCHE.

Fort bien.

MEZZETIN.

Air: *Tique, tique, taque.* n.° 213.

A-présent de nos auteurs
Vous craignez les traits vengeurs.

M. GIBLET.

Oui, ventrebleu! j'appréhende,
Tique, tique, taque, et lon-lan-la,
Qu'un couplet ne me le rende.

LE DOCTEUR.

Oh! ne craignez point cela.

M. GIBLET.

Je vous demande votre protection, M. le docteur. Sauvez-moi du ressentiment de vos auteurs.

LE DOCTEUR.

Ils ne pensent point à vous.

MEZZETIN.

Air: *Le tape-dru.* n.° 262.

Votre livret ne peut mettre en colère
Que votre libraire,
Qui depuis vingt mois
N'en a vendu que trois.
Sachez, l'ami, qu'en son humeur caustique,
L'Opéra-comique
Choisit des sujets
Plus dignes de ses traits.

M. GIBLET.

Comment, plus dignes...?

SCARAMOUCHE.

Oui, M. Giblet. Allez, nos poëtes vous respecteront, je vous assure.

M. GIBLET, *en colère.*

Mais, mais, voyez un peu ces visages. Au bout du compte, je me soucie bien de leurs poëtes.

MEZZETIN.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Un écrivain de votre espèce
Ne doit point redouter leurs coups.

LE DOCTEUR.

Rendez grace à votre bassesse,
Qui vous dérobe à leur courroux.

M. GIBLET, *sur le ton du dernier vers.*

Le diable vous emporte tous.

Le Docteur, Mezzetin et Scaramouche le chassent en le chargeant de coups.

SCÈNE VI.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR.

SCARAMOUCHE, *riant.*

Le plaisant auteur!

MEZZETIN, *riant de toute sa force.*

Ha, ha, ha! Il ne s'attendoit pas à notre franchise.

SCÈNE VII.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, MERCURE.

MERCURE, *sortant tout-à-coup de dessous le théâtre.*

Bon jour, forains.

SCARAMOUCHE, *effrayé.*

Hoïmé !

MEZZETIN.

Eh ! C'est le seigneur Mercure !

LE DOCTEUR.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Oui, c'est ce dieu que nous voyons paroître,
Des immortels le courier obligeant.

SCARAMOUCHE.

Des aigrefins l'incomparable maître.

MERCURE.

De l'Opéra, de plus, je suis l'agent.

MEZZETIN.

Est-il possible ?

MERCURE.

Air : *Vous voulez, belle Sylvie.* n.° 263.

On voit là tant de fillettes
Etaler les plus brillants appas.
Cent damoiseaux friands de ces emplettes,
Offrent à l'envi leur ducats.
A ces princesses,
Comme déesses,
Je veux bien consacrer mes pas.

SCARAMOUCHE.

C'est être bien officieux.

MERCURE.

C'est mon foible. Par exemple, je me donne la peine de venir vous apprendre que j'ai conduit aux enfers l'Opéra, qui d'abord a dit à Pluton le plus tendrement du monde :

Air : *Dupont, mon ami.* n.° 61.

Mon ami Pluton,
Rends-moi ma cousine,
Je t'en prie au nom
De ta Proserpine.

SCARAMOUCHE, *l'interrompant.*

Hé bien?

MERCURE.

Hé bien, à ces mots le dieu a souri.

MEZZETIN, *avec précipitation.*

Et il l'a rendue?

MERCURE.

Point du tout. Il a répondu :

(*Achevant l'air.*)

Mon enfant, tu le sais bien,
Les enfers ne rendent rien.

LE DOCTEUR.

Ah! je m'en doutois bien!

MEZZETIN.

O ciel!

SCARAMOUCHE.

Ah!

MERCURE.

Alors l'Opéra, comme un autre Orphée, s'est

mis à chanter les beaux endroits d'un opéra nouveau. La cour infernale s'est profondément endormie ; et lui, profitant de l'occasion, a gagné la porte avec sa cousine.

MEZZETIN, *sautant de joie.*

Oh ! je ne m'attendois pas à celui-là !

SCARAMOUCHE.

Ni moi non plus.

LE DOCTEUR.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

En les voyant sortir, Cerbère
Sans doute a bien fait le rétif?

MERCURE.

Un morceau de récitatif
A fermé sa paupière.

MEZZETIN.

Nous reverrons donc enfin la Foire ?

MERCURE.

Son libérateur la ramène.

Air parodié *d'Alceste.* n.° 264.

Par une ardeur impatiente,
Courez, volez vers ce héros.
Les voici. La Foire est vivante !
Que chacun chante,
Que chacun chante,
Honneur aux opéra nouveaux !
Honneur à leurs puissants pavots !

CHŒUR.

Honneur aux opéra nouveaux !
Honneur à leurs puissants pavots !

Mercure disparoît. Le Docteur, Mezzetin et Scaramouche vont au-devant de la Foire.

L'orchestre, en cet endroit, joue une marche gaie; et l'on voit paroître tous les acteurs forains, marchant deux à deux devant la Foire, qu'amène l'Opéra par la main, et que suit une troupe de chanteurs. La Foire a sur sa coiffure une bagnolette, et s'occupe à faire des nœuds.

SCÈNE VIII.

MEZZETIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, TROUPE D'ACTEURS FORAINS, L'OPÉRA, LA FOIRE.

LA FOIRE.

Air: *Perrette, venez tôt.* n.° 265.

Que de vous voir, amis, je suis ravie!
La vie
M'est moins chère que vous.
Venez, que je vous embrasse tous.

(*Elle embrasse ses acteurs.*)

LE DOCTEUR.

Air parodié *de Phaëton.* n.° 266.

Que les forains se réjouissent!
Que leurs plaintes finissent!
O l'heureux temps!
O l'heureux temps!
Qui rend la Foire à ses enfants!

CHŒUR.

O l'heureux temps!
O l'heureux temps!
Qui rend la Foire à ses enfants!

LA FOIRE, *à ses acteurs.*

Allez, courez, informez nos amis de mon retour.

Air de *Grimaudin.* n.° 6.

Portez aussi cette nouvelle
Chez nos jaloux.
Quand ils l'apprendront, puisse-t-elle
Les rendre foux.
Je vois bien qu'avec eux je vais
Recommencer sur nouveaux frais.

(*Tous les acteurs forains sortent.*)

SCÈNE IX.

LA FOIRE, L'OPERA.

L'OPÉRA, *faisant l'action d'un homme qui compte de l'argent.*

Ho ça ! ma cousine, il faut de l'exactitude pour ce que vous savez.

LA FOIRE.

Air parodié *d'Alceste.* n.° 267.

Vous êtes, je le vois, cousin, toujours le même.

L'OPÉRA.

Ne vous ai-je pas fait sortir des sombres lieux ?

LA FOIRE.

C'est par vous que je vis, malgré mes envieux.
Je ne puis trop payer cette faveur extrême.

(*Ensemble.*)

L'OPÉRA. Ah! que ne fait-on pas pour sauver ce qu'on aime ?
LA FOIRE. Ah! que ne fait-on pas pour l'argent, quand on l'aime ?

SCÈNE X.

LA FOIRE, L'OPÉRA, M. VAUDEVILLE.

LA FOIRE, *allant au-devant de M. Vaudeville pour l'embrasser.*

Eh! voilà M. Vaudeville mon cher auteur!

M. VAUDEVILLE.

Ah! madame! en croirai-je mes yeux?

Air : *J'ai passé deux jours sans vous voir.* n.° 268.

J'ai passé trois ans sans vous voir
Plus cruels qu'on ne pense.
Je disois dans mon désespoir,
Avec toute la France :
Foire folette, mes amours,
Etes-vous morte pour toujours?

LA FOIRE, *montrant l'Opéra.*

Air parodié *de Roland.* n.° 269.

Au généreux cousin je dois ma délivrance;
Par son secours je revois la clarté.
Tout ce qu'il veut de ma reconnoissance,
C'est d'être exacte à remplir le traité.

M. VAUDEVILLE.

Quel désintéressement! Que je l'embrasse aussi.

(*Il embrasse l'Opéra.*)

L'OPÉRA.

Serviteur, mon ami. Allons, Flamberge au vent. Il faut frapper ici d'estoc et de taille.

LA FOIRE.

Oui, M. Vaudeville.

Air : *Flon, flon.* n.° 121.

Echauffez votre veine,
Aiguisons bien nos traits ;
Sur la folie humaine
Lançons mille couplets :
Flon, flon,
Larira, dondaine,
Flon, flon,
Larira, dondon.

L'OPÉRA.

Air parodié *de Roland.* n.° 270.

C'est la Foire qui menace,
Que d'auteurs sont en danger !

M. VAUDEVILLE.

Quelque procès qu'on lui fasse,
On ne peut s'en dégager.

LA FOIRE.

Je reviens quand on me chasse ;
Je me plais à me venger.

TOUS TROIS.

C'est la Foire qui menace,
Que d'auteurs sont en danger !

L'OPÉRA.

Air : *N'y a pas d'mal à ça.* n.° 271.

Par des parodies
Elle pincera
Les deux Comédies.

M. VAUDEVILLE.

Même l'Opéra.

L'OPÉRA, *s'en allant.*

N'y a pas d'mal à ça.
N'y a pas d'mal à ça.

SCÈNE XI.

LA FOIRE, M. VAUDEVILLE.

M. VAUDEVILLE.

Air : *Ma Commère, quand je danse.* n.° 113.

Paris reverra la Foire,
En dépit des envieux.

LA FOIRE.

Mettons toute notre gloire
A faire de notre mieux.

(*Ensemble.*)

Que dans nos jeux
Rien ne soit vieux.

LA FOIRE.

Rien sérieux.

M. VAUDEVILLE.

Rien ennuyeux.

LA FOIRE.

Rien ne soit vieux,
Sérieux,
Ennuyeux.

(*Ensemble.*)

Paris reverra la Foire,
En dépit des envieux.

M. VAUDEVILLE.

Adieu, notre maman. Je vais me mettre en quatre, pour vous rendre plus brillante que jamais.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XII.

LA FOIRE, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Madame, voici les deux Comédies.

LA FOIRE.

Il n'est pas possible !

(*Scaramouche se retire.*)

SCÈNE XIII.

LA FOIRE, LA COMÉDIE FRANÇOISE, LA COMÉDIE ITALIENNE.

LA COMÉDIE ITALIENNE, *bas à la Comédie françoise, en déclamant.*

Il n'en faut pas douter, c'est elle.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *à part.*

Justes dieux!
C'est la Foire, en effet, c'est ce monstre odieux!
Quoi! l'avare Achéron a pu lâcher sa proie!

(*Haut, saluant la Foire.*)

Madame, nous venons vous marquer notre joie.
Nous comptions que le dieu du ténébreux séjour
Pour jamais retiendroit vos mânes dans sa cour;
Cependant, aujourd'hui rendue à la lumière,
Vous êtes prête encor d'entrer dans la carrière.
Ah! que votre retour, ma bonne, nous est doux!

LA COMÉDIE ITALIENNE, *à la Foire, en s'approchant d'elle.*

Avec sincérité, ma chère, embrassons-nous.

(*La Foire recule.*)

Quoi! vous vous refusez, ingrate, à nos tendresses!

LA FOIRE.

Le respect me défend d'embrasser mes maîtresses;
Je sais ce que je dois....

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Depuis quand ce respect?

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Un procédé si franc vous seroit-il suspect?

LA FOIRE.

Point du tout; mais enfin un peu de retenue...

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Je t'entends, et je vois que tu m'as entendue.
Connois donc ma fureur : c'est trop dissimuler :
Mon but, en t'embrassant, étoit de t'étrangler.

LA FOIRE.

Oh! je l'ai bien vu dans vos civilités; mais je m'en moque.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Vainement vous voulez me nuire,
Me faire périr sous vos coups;
Perdez l'espoir de me détruire;
La Foire est une hydre pour vous.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Air : *La ceinture.* n.° 110.

Pour avoir recouvré le jour,
Penses-tu donc être immortelle!
Apprends que je puis sans retour
Te rendre à la nuit éternelle.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Air des *Trembleurs*. n.° 17.

C'est moi, fatale ennemie,
Que l'enfer a revomie,
C'est moi qui veux de ta vie
Finir les jours trop chéris.
J'ai de rimeurs une clique,
Qui sortent de rhétorique;
De ton Opéra-comique
Ils vont dégoûter Paris.

LA FOIRE, *se moquant.*

Pouf!

Air : *La troupe italienne, Faridondaine.* n.° 261.

Vous y perdrez votre peine;
Le Public, malgré vous, à la Foire viendra.
La troupe italienne,
Faridondaine,
Enragera;
Et la troupe romaine,
Faridondaine,
Crèvera.

LA COMÉDIE ITALIENNE, *en colère, à la Comédie françoise.*

Jetons-nous sur cette créature-là.

LA FOIRE.

Merci de ma vie! Ne vous y jouez pas... Je vous prêterois bien le collet à toutes deux.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

A toutes deux! J'en mettrois quatre comme toi sur les dents.

SCÈNE XIV.

LA FOIRE, LES DEUX COMÉDIES, MEZZETIN.

MEZZETIN, *à la Foire.*

Madame, un gros et grand monsieur demande à vous voir.

LA FOIRE.

Qui est-ce ?

MEZZETIN.

Il est nommé le Public.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *étonnée.*

Le Public !

LA COMÉDIE ITALIENNE.

O ciel !

LA FOIRE.

C'est notre maître que le Public. Vous voulez bien, mesdames, que j'aille au-devant de lui.

SCÈNE XV.

LA FOIRE, LES DEUX COMÉDIES, LE PUBLIC, *revêtu d'un habit parsemé de têtes différentes.*

LE PUBLIC, *à la Foire, lui tendant la main.*

Bon jour, ma chère. Je viens vous féliciter.

LA FOIRE, *lui faisant une profonde révérence.*
C'est trop d'honneur que...

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *l'interrompant.*

Air : *La faridondaine.* n.° 22.

Seigneur, de cette dame-là
Vous étiez fort en peine ?

LE PUBLIC, *apercevant les deux Comédies.*

Ho! ho! mesdames, vous voilà!
Quel sujet vous amène?

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Nous venons dans l'intention,
La faridondaine,
La faridondon,
De la féliciter aussi,

LA FOIRE, *au Public.*

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Air : *Branle de Metz.* n.° 68.

C'est vous, petite impudente,
Qui toujours nous agacez.

LE PUBLIC.

Eh! mesdames, finissez!

LA COMÉDIE ITALIENNE, *au Public.*

Vous la rendez insolente :
Vous êtes trop indulgent.

LA FOIRE, *à la Comédie italienne.*

Taisez-vous, impertinente,
Vous parlez en enrageant
De n'avoir pas son argent.

LE PUBLIC.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Votre fureur contre la Foire,
Mesdames, vous fait peu d'honneur :

Vous donneriez sujet de croire
Qu'elle a de quoi vous faire peur.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

C'est vous qui nous la faites craindre.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Franchement, monsieur le Public, malgré votre bon esprit, vous n'êtes pas toujours difficile sur les pièces de théâtre.

LE PUBLIC.

C'est ce qui vous trompe.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Air : *Ah ! vraiment, je m'y connois bien.* n.° 34.

Non, non, vous ne connoissez guère
Ce qui seul a droit de vous plaire.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

On vous amuse avec un rien.

LE PUBLIC.

Ah! vraiment, je m'y connois bien!

Point de prévention, mesdames, point de vanité mal-entendue. La Foire a son mérite. Je vous regarde toutes trois,

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

De même que dans un repas
Je considère trois bon plats,
Dont chacun me plaît et me pique :
Et des trois l'assaisonnement,
Lorsque j'y sens le sel attique,
Flatte mon goût également.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Si les morceaux qu'elle débite
Près de vous ont tant de mérite,

Seigneur, vous n'avez qu'à parler.
Bientôt mes poëtes habiles,
Mieux qu'elle vont vous régaler
De mainte pièce en vaudevilles.

LA FOIRE.

Fi donc! il faut que chacun se mêle de son métier.

LE PUBLIC.

Elle a raison.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Mais, seigneur, si vous vouliez des *rois de Cocagne*...

LE PUBLIC.

Mais, mais, je veux que vous viviez toutes trois en bonne intelligence.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Embrassez-vous, je vous en prie;
Et qu'aprés la réunion,
Une noble émulation
Succède à votre jalousie.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Il faut vous obéir, seigneur.

(*Elle embrasse la Foire.*)

LA COMÉDIE ITALIENNE, *embrassant aussi la Foire.*

Je vous embrasse de bon cœur.

LA FOIRE, *à la Comédie italienne.*

Ne m'étranglez pas, au-moins.

LE PUBLIC.

Travaillez avec zèle. Vous pouvez me plaire toutes trois par la variété de vos talents.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Vous m'encouragez. Allons.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Je vais relever la richesse
Du cothurne et du brodequin.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Moi, je vous donnerai sans cesse
De nouveaux *lazzi* d'Arlequin.

LA FOIRE.

Et chez moi, vous entendrez dire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

LE PUBLIC, *en s'en allant.*

Sur ce pied-là, mesdames, vous serez contentes de moi.

SCÈNE XVI.

LA FOIRE, LES DEUX COMÉDIES.

TOUTES TROIS, *ensemble.*

Air : *Trio de M. Gillier.* n.° 272.

Heureuse intelligence,
Douce et sincère paix,
Que la triste indigence
Ne vous trouble jamais.

LA COMÉDIE ITALIENNE, *embrassant de nouveau la Foire.*

Je suis charmée, ma petite, mais ce qui s'appelle charmée de notre union. Et pour la rendre plus forte, j'abandonne mon hôtel : je vais venir m'établir à la Foire.

LA FOIRE.

Quelle marque d'amitié !

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *à l'italienne.*

Oh ! il y a long-temps que vous couvez ce dessein-là !

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Je ne m'en défends point.

LA FOIRE, *à la Comédie italienne.*

Hé ! vraiment, c'est ce que mon cousin m'a dit.

(*A la Comédie françoise.*)

Allons, ma bonne, faites-en autant. Il ne nous manque plus que vous.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Moi, venir à la Foire !
Je trahirois ma gloire ?

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Fi donc ! Vous moquez-vous ?
Cette gloire, ma chère,
N'est que pure chimère
Pour des gens comme nous.

LA FOIRE.

Oh ! diable ! Elle est dans les bons principes, elle.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *à l'italienne.*

Air : *Je n' saurois.* n.° 273.

A votre honneur, ame vile,
Vous portez ce coup mortel.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Je ne cherche que l'utile.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Demeurez dans votre hôtel.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Je n' saurois;
Si je restois dans la ville,
J'en mourrois.

LA FOIRE.

Ma foi, écoutez. La faim fait sortir le loup hors du bois.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Air : *Marotte fait bien la fière.* n.° 274.

Dans ce faubourg, ma cuisine
Quatre fois mieux en ira.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *d'un air moqueur.*

Elle s'imagine,
La baladine,
Que la Foire la nourrira,
La nourrira.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Dans ce faubourg, ma cuisine
Quatre fois mieux en ira.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *riant.*

Ha, ha, ha!

Air : *J'en suis bien contente.* n°. 275.

Sur un projet nouveau
Tout Paris plaisante.

LA FOIRE.

Oui.

On dit qu'il n'est pas trop beau,
Lamirtanplain, lantire-larigot;
J'en suis bien contente.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

On dira ce qu'on voudra.

Air : *Je suis Madelon Friquet.* n.° 217.

Je suis Madelon Friquet,
Et je me ris et je me moque;
Je suis Madelon Friquet,
Et je me moque du caquet.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

Vous verrez l'événement.
Franchement,
Vous hazardez diablement.
En levant ici boutique,
Vous prenez (*bis*) votre émétique.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Air : *Lon lan-la, derirette.* n.° 46.

Allez. Je sais ce que je fais.
Dans ces lieux laissez-nous en paix,
Lon-lan-la, derirette.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Oh! j'y consens! demeurez-y.
Lon-lan-la, deriri.

LA COMÉDIE ITALIENNE, *prenant la main de la Foire.*

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Pour ma compagne je vous prends.

LA FOIRE.

A vos tendresses je me rends.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *en s'en allant.*

Ma foi, les deux en font la paire.

LA COMÉDIE ITALIENNE ET LA FOIRE, *se moquant.*

Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

SCÈNE XVII et dernière.

LA COMÉDIE ITALIENNE, LA FOIRE.

LA FOIRE.

Air : *Laissons là la fumée.* n.° 276.

N'est-elle pas bien folle
Avec son point d'honneur ?

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Une gloire frivole
Ne fait point mon bonheur.

LA FOIRE.

Restez ici. Laissez là la fumée :
L'argent vaut beaucoup mieux que bonne renommée.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

L'argent vaut beaucoup mieux que bonne renommée.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n°. 47.

Accourez, acteurs d'Italie !
Dansez ! mettez-vous tous en train.
Célébrez ce jour qui vous lie
Pour jamais au peuple forain.

Les suivants de la Comédie italienne se joignent à ceux de la Foire, et font un ballet, qui finit la pièce.

FIN.

LES TROIS COMMÈRES,

PIÈCE EN TROIS ACTES,

Représentée à la foire Saint-Germain en 1723.

PERSONNAGES.

Madame MICHEL-ANE, femme d'un peintre.
Madame DARIOLET, femme d'un pâtissier.
COLOMBINE, femme d'un rôtisseur.
Un Cavalier anglois.

La Scène est à Paris, au jardin du Luxembourg.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le jardin du Luxembourg.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MICHEL-ANE, MADAME DARIOLET, COLOMBINE.

MADAME DARIOLET.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Faisons encore un tour d'allée
Dans ce jardin délicieux ;
Pour bien finir notre journée,
Que pouvons-nous faire de mieux ?

MADAME MICHEL-ANE.

Oui, promenons-nous, mes commères. Que nous nous sommes bien réjouies ! Je suis charmée de la petite partie que nous venons de faire à la Vallée-Tissart.

COLOMBINE.

Je n'ai jamais eu plus de plaisir.

MADAME DARIOLET.

Ni moi non plus ; cependant nous n'avions point de chapeau.

MADAME MICHEL-ANE.

C'est à cause de cela que nous nous sommes si bien diverties. Pardi ! l'on a bien besoin d'hommes pour se mettre de belle humeur. Ils s'imaginent ces beaux messieurs-là, que nous ne saurions nous passer d'eux.

COLOMBINE.

Oui, vraiment ; il nous font l'honneur d'avoir de nous cette opinion.

MADAME DARIOLET.

Ils sont, ma foi, dans l'erreur. C'est plutôt eux qui nous gênent, en nous ôtant le plaisir de nous entretenir de mille choses que nous n'oserions risquer en leur présence.

MADAME MICHEL-ANE.

Ajoutez à cela que nous avons peu d'agrément avec eux.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Les uns sont de mauvais plaisants,
Farcis de mots à double entente ;
Les autres, des conteurs pesants,
D'une compagnie assommante.
Sont-ils gris, ils nous font trembler ;
Il faut avec eux se brouiller.

COLOMBINE.

Il est vrai qu'ils ont alors des manières insupportables.

MADAME DARIOLET.

C'est la vérité. Parlez-moi de trois bonnes commères ensemble.

Air : *Si l'on menoit à la guerre.* n.° 82.

Elles vivent sans contrainte;
Leurs plaisirs sont innocents.
Elles craignent peu l'atteinte
Des flèches des médisants.

MADAME MICHEL-ANE.

C'est bien dit. On ne nous mettra pas dans les caquets comme la belle épicière de mon quartier.

MADAME DARIOLET.

Ni comme la grosse chapelière, ma voisine.

COLOMBINE.

Tout cela est le mieux du monde ; mais aussi personne ne paye pour nous, et nous dépensons à bon compte l'argent de nos maris.

MADAME MICHEL-ANE.

Je vous conseille de les plaindre. Hé, mort de ma vie ! ils en sont quittes à bon marché.

MADAME DARIOLET.

Vous avez raison.

COLOMBINE, *regardant à terre.*

Ha ! qu'est-ce que j'aperçois là ! C'est un diamant !

MADAME MICHEL-ANE.

Voyons.

MADAME DARIOLET.

J'en retiens part.

COLOMBINE, *le ramassant.*

Le beau brillant !

MADAME MICHEL-ANE.

C'est la bague d'un homme.

MADAME DARIOLET.

Allons la vendre à un joaillier.

Air : *Faites boire à triple mesure.* n.° 277.

Nous en mettrons l'argent en bourse,
Si-tôt qu'il nous l'aura compté.
Pour nos plaisirs quelle ressource !

MADAME MICHEL-ANE.

Nous en aurons pour tout l'été.

COLOMBINE.

Que de fricassées de poulets!

MADAME DARIOLET.

Que de matelotes!

MADAME MICHEL-ANE.

Nous irons souvent,

Air : *Vraiment, ma commère, voire.* n.° 278.

A la Rapée, à Passi,

COLOMBINE.

Oui-dà, ma commère ; oui.

MADAME DARIOLET.

Que nous allons rire et boire!

MADAME MICHEL-ANE.

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

SCÈNE II.

MADAME MICHEL-ANE, MADAME DARIOLET, COLOMBINE, UN CAVALIER anglois.

(*Le cavalier entre en promenant ses regards à terre de tous côtés.*)

MADAME DARIOLET, *bas à Colombine et à madame Michel-Ane.*

Que cherche cet homme-ci?

COLOMBINE.

Il cherche peut-être notre brillant qu'il a perdu.

MADAME MICHEL-ANE.

Air : *Ahi, ahi, ahi, Jeannette.* n.º 279.

C'est ce que je crains, hélas!

MADAME DARIOLET.

J'en ai peur aussi, ma chère.

COLOMBINE.

Ah! comme il regarde en bas!
Voilà justement l'affaire.
Ahi, ahi, ahi!
Ahi, ahi, ahi, commère!
Commère, ahi, ahi, ahi!

LE CAVALIER, *les abordant.*

Mesdames, n'auriez-vous point par hasard trouvé une bague que je viens de perdre dans cette allée?

MADAME MICHEL-ANE, *à part.*

Ouf!

MADAME DARIOLET, *à part.*

Quel rabat-joie !

COLOMBINE, *à part.*

Le pot au lait est renversé. (*Au cavalier.*) Monsieur, vous êtes bien heureux que votre anneau soit tombé dans des mains scrupuleuses. Le voici.

(*Le Cavalier le prend.*)

MADAME MICHEL-ANE.

Nous étions, je vous l'avoue, charmées de l'avoir trouvé; mais nous sommes encore plus sensibles au plaisir de tirer de peine un galant homme.

LE CAVALIER.

Air : *Une fille sans un ami.* n.° 280.

Je vous le dis sincèrement, (*bis*)
J'ai de la peine en ce moment,
Belles, à le reprendre.

MADAME DARIOLET.

Nous en avons également,
Monsieur, à vous le rendre.

LE CAVALIER.

Votre franchise me plaît, je veux le donner à une de vous trois. Mais il faut auparavant que j'apprenne qui vous êtes.

COLOMBINE.

Je suis femme d'un rôtisseur de la rue de la Huchette, appelé Arlequin.

MADAME DARIOLET.

Moi, d'un pâtissier, nommé Pierre Dariolet.

MADAME MICHEL-ANE.

Et moi, d'un peintre, qu'on appelle Michel-Ane.

LE CAVALIER.

Je suis ravi que vous ayez des maris; mais...

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Parlez confidemment, mesdames,
Comment vivent-ils avec vous?

COLOMBINE.

Comme presque tous les époux
Vivent avec leurs femmes.

Tantôt bien, tantôt mal.

MADAME DARIOLET.

Mon mari est brutal, et le plus grand ivrogne de Paris.

MADAME MICHEL-ANE.

Le plus grand ivrogne! Vous oubliez que le mien est peintre.

LE CAVALIER.

Cela étant, je crois que je puis en toute assurance vous faire une proposition.

MADAME DARIOLET, *d'un air fier.*

Monsieur!

MADAME MICHEL-ANE, *du même air.*

Quelle proposition?

COLOMBINE, *du même air.*

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

LE CAVALIER.

Là, là, mesdames, ne vous effarouchez pas. Je

n'ai rien à vous proposer qui doive vous offenser. Je vous crois des femmes raisonnables ; mais je juge à votre air éveillé, que vous feriez volontiers, à vos maris, quelque innocente espiéglerie.

COLOMBINE.

Ho ! pour cela, passe.

LE CAVALIER.

Hé bien ! je ferai présent de mon diamant,

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

A celle de vous trois, qui, montrant plus d'adresse,
A son époux fera la plus plaisante pièce.

COLOMBINE.

Monsieur, nous acceptons la proposition :
Nous allons travailler d'imagination.

J'aurai bientôt trouvé quelque bon tour dans cette tête-là.

MADAME DARIOLET.

Je ne manque pas de confiance en la mienne.

MADAME MICHEL-ANE.

Il me vient déjà une idée, à moi. La drôle de pensée ! mais il faudroit trop de gens pour l'exécuter.

LE CAVALIER.

Je vous en offre, madame. Je suis un cavalier anglois qui voyage par curiosité. J'ai un assez grand nombre de domestiques, dont la plupart ne manquent pas d'esprit. Si vous en avez besoin, ils sont à votre service, aussi-bien que leur maître.

MADAME DARIOLET.

Cela n'est pas de refus.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Préparons donc les choses nécessaires,
Pour faire un tour à messieurs nos maris.

COLOMBINE.

Très-volontiers ; çà, voyons, mes commères,
Qui de nous trois remportera le prix.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES
DU PREMIER ACTE.

M. MICHEL-ANE, peintre.
Madame MICHEL-ANE, sa femme.
SIMONE, leur servante.
Un Commissaire.
Madame TIRE-POUPART, sage-femme.
Un Perruquier.
Une Lingère.
Un Serrurier.
Un Cordonnier.
Un Garçon de Cabaret.
Troupe de Masques.
Des Décorateurs.

LES TROIS COMMÈRES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une rue. On voit en face une maison garnie; au-dessus de la porte, plusieurs tableaux neufs et sans câdres, avec une inscription en lettres d'or sur une planche bleue.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MICHEL-ANE, SIMONE.

MADAME MICHEL-ANE.

Air : *Talaleri, talalerire.* n.° 77.

Oui, c'est cette pièce, Simone,
Que je veux faire à mon époux.
Comment la trouves-tu ?

SIMONE.

Fort bonne.
La peste! c'est affaire à vous!
Qu'à ses dépens nous allons rire!
Talaleri, talaleri, talarerire!

Que les femmes de Paris en savent long !

MADAME MICHEL-ANE.

Voici l'heure où M. Michel-Ane a coutume de revenir de la taverne, où il soupe ordinairement. Seconde-moi bien, au-moins.

SIMONE.

Oh ! laissez-moi faire. Allez, quoique fille de campagne, je ne suis pas si niaise que je le parois.

MADAME MICHEL-ANE.

Attendons-le ici de pied ferme, et faisons si bien, qu'il n'entre pas dans la maison.

SIMONE.

Oui ; car il pourroit s'aviser d'aller fureter dans la chambre où vous avez caché tout notre monde, et il découvriroit le pot-aux-roses.

MADAME MICHEL-ANE.

C'est ce qu'il faut empêcher..... Mais chut, j'entends quelqu'un, ne seroit-ce point lui ?

SIMONE.

Justement, c'est monsieur : commencez vos plaintes et vos lamentations.

SCÈNE II.

MADAME MICHEL-ANE, SIMONE, M. MICHEL-ANE.

MADAME MICHEL-ANE, *s'appuyant sur Simone.*

Ah ! ah !

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Je succombe, Simone,
A mes vives douleurs !
La force m'abandonne ;
C'en est fait, je me meurs.

M. MICHEL-ANE, *à part.*

Ho ! ho ! qu'est-ce que j'entends ? et quelles femmes sont à ma porte ?

MADAME MICHEL-ANE.

Ah ! ah ! ah !

SIMONE.

Là, là, madame, prenez courage.

M. MICHEL-ANE, *à part.*

Je crois, Dieu me pardonne, que c'est ma femme qui se plaint...... (*haut.*) Est-ce toi, Simone ?

SIMONE.

Eh ! c'est vous, M. Michel-Ane, venez, venez vîte.

MADAME MICHEL-ANE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

M. MICHEL-ANE, *s'approchant.*

Qu'y a-t-il donc ?

MADAME MICHEL-ANE, *redoublant ses cris.*

Ahi ! ahi ! ahi ! ahi ! ahi !

M. MICHEL-ANE.

Quel malheur est-il donc arrivé ?

SIMONE, *faisant l'affligée.*

Hélas !

M. MICHEL-ANE.

Mais encore ?

SIMONE.

Madame, qui comme vous savez, est grosse de trois mois, vient de faire un quadrille chez madame Raclot, femme de ce violon de la comédie françoise.

MADAME MICHEL-ANE.

Ah ! je n'en puis plus ! ah ! ah !

SIMONE, *pleurant.*

Ses cris me percent le cœur.

M. MICHEL-ANE.

Achève donc, Simone, tu m'impatientes.

SIMONE.

Hé bien, Monsieur,

Air : *Sens dessus dessous.* n°. 176.

En voulant rentrer au logis, (*bis*)
Le pied de travers elle a mis,
Et d'une cruelle manière,
Sens dessus dessous,
Sens devant derrière,
Vient de tomber sur ses genoux,
Sens devant derrière,
Sens dessus dessous.

M. MICHEL-ANE.

Le maudit quadrille !

SIMONE.

Elle sent de grandes douleurs; elle va sans doute accoucher.

M. MICHEL-ANE.

Elle avoit bien affaire aussi de sortir de chez elle.

SIMONE.

Vous prenez bien votre temps pour la gronder! Dépêchez-vous plutôt d'aller chercher une sage-femme.

M. MICHEL-ANE.

Envoyez-y mon apprenti.

SIMONE.

Bon! votre apprenti! C'est un petit coquin qu'on n'a pas vu de la journée.

M. MICHEL-ANE.

Le pendard!

Air: *Je suis un précepteur d'amour.* n.° 281.

Comment allons-nous faire, hélas!
Hé bien, vas-y donc toi, Simone.

MADAME MICHEL-ANE.

Non, non, mon fils, je ne veux pas
Que cette fille m'abandonne.

Il vaut mieux que vous y alliez vous-même. Hâtez-vous, mon poulet, hâtez-vous de me rendre ce service.

M. MICHEL-ANE.

J'y vais; mais il faut auparavant que je vous aide à rentrer.

SIMONE.

Hé! non, non, je la reconduirai bien toute seule.

MADAME MICHEL-ANE, *poussant un cri perçant.*

Ah!

SIMONE.

Vous voyez que cela presse ; courez donc. Etes-vous revenu ?

M. MICHEL-ANE.

Au diable soit le quadrille !

(*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

MADAME MICHEL-ANE, SIMONE.

MADAME MICHEL-ANE.

Il est enfin parti.

SIMONE.

Il sera fort ébaubi à son retour.

MADAME MICHEL-ANE.

Je t'en réponds. J'ai bien pris mes mesures ; j'ai fait le bec à tous nos voisins ; il ne saura que penser de tout ceci. Mais appelle nos décorateurs.

SIMONE, *à la cantonnade.*

Holà ! ho ! messieurs, descendez.

MADAME MICHEL-ANE.

Je ne laisse pas de plaindre mon pauvre diable de mari ! Il va passer une mauvaise nuit.

SIMONE.

Voilà une belle affaire !

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Il vous en fait passer, vraiment,
De plus désagréables.
D'autres que vous certainement,
Seroient moins pitoyables.

SCÈNE IV.

MADAME MICHEL-ANE, SIMONE, TROIS DÉCORATEURS.

MADAME MICHEL-ANE.

Ça, mes amis, de la diligence. Enlevez les tableaux, mettez-y la nouvelle porte; attachez vos barreaux; changez le devant de la maison en cabaret.

PREMIER DÉCORATEUR.

Vous serez promptement servie.

On change à vue la première décoration et l'on met celle du cabaret. Au-dessus de la porte est écrit, en gros caractère : Ici l'on fait noces et festins.

SIMONE.

Et l'enseigne?

SECOND DÉCORATEUR.

La voici; c'est une enseigne parlante. *A la femme qui trompe.*

On voit, peinte dans l'enseigne, une femme qui sonne de la trompe.

MADAME MICHEL-ANE.

Hé bien, enfants? aurez-vous bientôt fait?

PREMIER DÉCORATEUR.

Oui, madame; voilà qui est fini; la métamorphose est achevée.

SIMONE.

Rentrez donc vîte, et vous tenez bien cachés.

(*Les décorateurs rentrent.*)

MADAME MICHEL-ANE.

Je n'ai jamais vu d'ouvriers si expéditifs. Vienne à présent mon mari, quand il lui plaira.

SIMONE.

Je crois que nous ne tarderons guères à le revoir : je ne sais même si ce n'est pas lui que j'apperçois dans la rue avec une femme qui porte une lanterne.

MADAME MICHEL-ANE.

C'est lui-même, assurément, qui m'amène une sage-femme. Retirons-nous.

(*Elles rentrent.*)

SCÈNE V.

M. MICHEL-ANE, MADAME TIRE-POUPART, *représentée par Arlequin, qui a une lanterne à la main.*

MADAME TIRE-POUPART.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Ah ! monsieur le peintre, chez vous
Quand arriverons-nous ? (*bis*)
Vous demeurez loin de chez moi ;
Je suis lasse, ma foi. (*bis*)

M. MICHEL-ANE.

Nous voici dans ma rue, madame Tire-Poupart.

MADAME TIRE-POUPART.

J'en suis bien aise, en vérité. C'est un métier bien fatigant que celui de sage-femme à Paris! J'y renoncerois, sans le profit que je tire de mon colombier.

M. MICHEL-ANE.

Je vous entends. Vous avez des pensionnaires?

MADAME TIRE-POUPART.

Hélas! je n'en ai que deux présentement : la nièce d'un huissier à verge qu'on croit en Province, chez une parente; et une jeune servante de procureur, que deux clercs se sont cotisés pour mettre chez moi.

M. MICHEL-ANE, *lui montrant sa maison.*

Vous voyez ma maison.

(*Mais apercevant le cabaret, il recule d'étonnement.*)

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Mais ai-je la berlue ?
Se peut-il qu'à ma vue
Il s'offre un cabaret!

MADAME TIRE-POUPART.

Oui, c'est une taverne,
Si j'en crois ma lanterne.
A vous c'est fort bien fait.

Un peintre qui loge dans un cabaret est là comme un poisson dans l'eau.

M. MICHEL-ANE.

Il ne s'agit point de plaisanter, je suis étrangement surpris de ce qui se présente à mes yeux. (*Il se frotte les yeux.*) Que signifie cela? Je reconnois bien les maisons de nos voisins; mais, morbleu! ce n'est point là la mienne.

MADAME TIRE-POUPART.

Quoi! votre maison n'est pas auprès de celles de vos voisins?

Air : *Jean-Gille, Gille, joli Jean.* n.° 235.

Vous n'êtes qu'un imbécile :
Jean-Gille,
Gille, joli Jean.
Voilà votre domicile,
Jean-Gille,
Gille, joli Gille :
Gille, joli Jean;
Joli Jean, Jean-Gille;
Souvenez-vous en.

M. MICHEL-ANE.

Je le crois, et ma vue me trompe assurément. C'est ce qu'il faut éclaircir; frappons. (*Il frappe à la porte.*)

UNE VOIX, *en dedans.*

Qui est là?

M. MICHEL-ANE.

Ouvrez.

SCÈNE VI.

M. MICHEL-ANE, MADAME TIRE-POUPART, UN GARÇON de cabaret.

LE GARÇON.

Que voulez-vous?

M. MICHEL-ANE.

Ce que je veux : parbleu ! je veux entrer chez moi.

LE GARÇON.

Vous prenez une porte pour l'autre, apparemment.

M. MICHEL-ANE.

Hé, que diable ! je suis le peintre qui tient cette maison.

LE GARÇON.

Il ne demeure point ici de peintre ; et le traiteur qui occupe cette maison n'a point de locataire.

M. MICHEL-ANE.

J'enrage de voir que ma maison ne soit pas la mienne.

LE GARÇON, *riant.*

Quel raisonnement !

MADAME TIRE-POUPART.

Le drôle de corps !

LE GARÇON.

On voit bien, mon ami, que vous êtes peintre.

Vous avez, ma foi, là (*lui touchant le front*) un petit coup de giblet.

MADAME TIRE-POUPART.

Par Saint-Côme! je m'en suis aperçue. Il s'est imaginé qu'il avoit une femme en couche, et il prend un cabaret pour sa maison. (*Riant.*) Ha! ha! ha!

M. MICHEL-ANE, *rêvant.*

Air: *Le maître fou que voilà!* n.° 282.

Il est quelque mystère,
Je crois, dans tout ceci.

LE GARÇON, *à madame Tire-Poupart.*

Ah! quel visionnaire!

M. MICHEL-ANE.

J'en veux être éclairci,
Sans tarder davantage.

MADAME TIRE-POUPART.

Ha! ha!
Le plaisant personnage!
Le maître fou que voilà!

M. MICHEL-ANE.

Vous me feriez enrager. Je vous dis que...

LE GARÇON.

Allez, vous êtes un ivrogne, et un ratier.

(*Il lui ferme la porte au nez.*)

SCÈNE VII.

M. MICHEL-ANE, MADAME TIRE-POUPART.

MADAME TIRE-POUPART.

C'est donc ainsi, monsieur le barbouilleur, que vous vous moquez des gens?

M. MICHEL-ANE.

Mais je ne m'en moque point, madame Tire-Poupart.

MADAME TIRE-POUPART.

Quoi! vous ferez galoper dans les boues une vénérable matrône, depuis la rue Trousse-Vache jusqu'ici; et tout cela pour les Billettes!

M. MICHEL-ANE.

J'en suis fâché; mais vous voyez que...

MADAME TIRE-POUPART.

Oui, je vois que vous êtes un extravagant. Je ne suis qu'une femme; mais par la ventrebleu! si vous ne payez ma peine tout-à-l'heure, je vais vous repasser en taille-douce.

M. MICHEL-ANE.

Je n'ai pas un sou sur moi, mon argent est au logis.

MADAME TIRE-POUPART.

Et ton logis est au diable. Que la peste te crève!

Tiens, maraud, voilà pour t'apprendre à me faire perdre mon temps.

(*Elle lui donne des soufflets et des coups de pied au cul.*)

M. MICHEL-ANE.

Ahi! ahi! ahi! ahi!

MADAME TIRE-POUPART.

Misérable!

Air : *Branle de Metz.* n.° 68.

Depuis qu'après des chimères
Je cours avec toi, sans fruit,
Je perds une bonne nuit;
J'aurois fait bien des affaires.
J'aurois, parbleu! mis au jour
Cinq ou six fils de leurs mères;
J'aurois, parbleu! mis au jour
Cinq ou six enfants d'amour.

(*Elle le frappe encore, et s'en va.*)

SCÈNE VIII.

M. MICHEL-ANE, *seul.*

Que je suis malheureux! Dans le fond elle n'a pas tort de me traiter d'insensé; de mon côté, j'ai raison de croire que c'est là ma maison. Oui, voilà celle de la veuve Mousseline, la lingère, et voici celle de M. Frizoton, le perruquier. Je vais frapper à leurs portes, pour savoir d'où vient cette métamorphose.

(*Il frappe à la porte de la lingère.*)

SCÈNE IX.

M. MICHEL-ANE, UN CORDONNIER supposé.

LE CORDONNIER, *mettant la tête à la fenêtre.*
Qui frappe?

M. MICHEL-ANE.
Je voudrois dire un mot à madame Mousseline.

LE CORDONNIER.
Je ne connois point cela.

M. MICHEL-ANE.
Madame Mousseline la lingère ne demeure pas ici?

LE CORDONNIER.
Non, vraiment; je tiens toute la maison, et je suis cordonnier pour femmes.

(*Il ferme la fenêtre brusquement.*)

SCÈNE X.

M. MICHEL-ANE, *seul.*

Un cordonnier! oh! pour le coup, je ne sais plus où j'en suis. Voyons cependant de l'autre côté.

(*Il frappe à la porte du perruquier.*)

SCÈNE XI.

M. MICHEL-ANE, UN SERRURIER supposé.

LE SERRURIER.

Qui est là bas?

M. MICHEL-ANE.

Ouvrez, M. Frizoton; c'est le peintre votre voisin.

LE SERRURIER.

Il n'y a point de peintre dans cette rue, ni de M. Frizoton.

M. MICHEL-ANE, *tapant du pied.*

Jarni! hé! qui diable demeure donc ici?

LE SERRURIER.

C'est moi, qui suis serrurier.

(*Il ferme sa fenêtre.*)

SCÈNE XII.

M. MICHEL-ANE, *seul.*

C'en est trop.

Air : *Ho, ho! ha, ha!* n.° 283.

Oui, cela me confond :
Se peut-il qu'en effet,
Je trouve ma maison
Changée en cabaret!
Ho, ho! ha, ha!
Hé! comment donc, par qui cela?

Ma foi, plus j'y pense, et moins j'y comprends. Je suis d'avis, à telle fin que de raison, d'aller chercher un commissaire, et de faire ouvrir ce prétendu cabaret. Mais, que vois-je? Il en sort des masques. Examinons-les avec attention.

SCÈNE XIII.

M. MICHEL-ANE, TROUPE DE MASQUES, LE GARÇON.

Les masques sortent en dansant une courte entrée. Ils font ensuite une contredanse. Ils entourent M. Michel-Ane, et veulent le faire danser.

M. MICHEL-ANE, *se débattant.*

Vraiment, oui; j'ai bien envie de danser. Laissez-moi donc, j'ai affaire... Avez-vous le diable au corps?

Il s'échappe de leurs mains. Le garçon qui est à la porte l'arrête, et lui présente à boire, ce qu'il accepte. Après avoir vidé trois ou quatre verres, il parle bas au garçon, qui lui dit:

LE GARÇON.

Le maître et la maîtresse viennent de se coucher; il m'est défendu de recevoir personne: mais revenez demain matin, vous en boirez tant qu'il vous plaira.

M. Michel-Ane se retire. Pendant ce temps-là les masques dansent, et quand ils ont achevé leur ballet, Simone arrive avec sa maîtresse.

SCÈNE XIV.

TROUPE DE MASQUES, MADAME MICHEL-ANE, SIMONE, LES DÉCORATEURS.

SIMONE.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Il vient de s'éloigner : hé, vîte !
Ne perdons pas un seul instant.
Il faut qu'il retrouve son gîte,
Tel qu'il étoit auparavant.

MADAME MICHEL-ANE.

Oui, remettons promptement les choses dans leur premier état : le tableau, l'écriteau, la porte, dépêchons-nous ?

(*Les décorateurs remettent le devant de la maison dans son premier état.*)

LE GARÇON.

Il m'a menacé du commissaire, il sera sans doute allé le chercher.

UN DÉCORATEUR.

Il n'a qu'à l'amener quand il voudra, voilà notre affaire faite.

MADAME MICHEL-ANE, *les congédiant.*

Bon soir, messieurs, en vous remerciant ; retirez-vous, nous acheverons le reste.

(*Ils s'en vont. La maîtresse et la servante rentrent.*)

SCÈNE XV.

M. MICHEL-ANE, UN COMMISSAIRE.

M. MICHEL-ANE.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Vit-on jamais un pareil cas ?
Franchement, je ne conçois pas
Comment la chose s'est pu faire.

LE COMMISSAIRE, *branlant la tête.*

Laire-là, laire lan-laire,
Laire-là, laire lan-la.

M. MICHEL-ANE.

Cependant, monsieur le commissaire, je vous jure qu'il n'y a rien de plus véritable.

LE COMMISSAIRE.

C'est ce qu'on va voir tout-à-l'heure.

M. MICHEL-ANE.

Tenez, monsieur, voici l'endroit où ma maison...... Mais, ô ciel! la voilà elle-même : je reconnois ma porte, mes tableaux, mon écriteau !

LE COMMISSAIRE.

Mais, monsieur Michel-Ane, je ne vois là aucune apparence de cabaret.

M. MICHEL-ANE.

Il y en avoit pourtant un il n'y a qu'un moment. Si vous fussiez venu un instant plus tôt, vous l'auriez vu comme moi.

LE COMMISSAIRE.

Quel conte vous me faites là ?

M. MICHEL-ANE.

Je vais heurter, pour savoir si les mêmes gens que j'y ai trouvés y sont encore. (*Il frappe à la porte.*) Holà ! holà !

SIMONE, *en dedans.*

Qui est là ?

M. MICHEL-ANE.

C'est moi . . . (*à part.*) Voilà pourtant la voix de ma servante.

(*Simone ouvre, et paroît avec sa maîtresse.*)

SCÈNE XVI.

M. MICHEL-ANE, LE COMMISSAIRE, MADAME MICHEL-ANE, SIMONE.

MADAME MICHEL-ANE.

Air : *Dupont, mon ami.* n.° 61.

D'où cet insensé
Vient-il à cette heure?

SIMONE.

Madame a pensé
Périr, ou je meure;
J'ai vu le moment, hélas !
Qu'elle expiroit dans mes bras.

MADAME MICHEL-ANE.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Tu croyois me trouver morte ;
Tu t'en revenois triomphant.

M. MICHEL-ANE.

Que dites-vous, ma chère enfant?
Pouvez-vous penser de la sorte?

MADAME MICHEL-ANE.

Tu croyois me trouver morte;
Tu t'en revenois triomphant.

Mais, dieu-merci, mon mal s'est passé.

SIMONE.

Fi, monsieur! vous devriez mourir de honte, d'avoir laissé une pauvre femme dans l'état où elle étoit.

LE COMMISSAIRE, *branlant la tête.*

M. Michel-Ane, je crains qu'il n'y ait un peu de vision dans votre fait.

M. MICHEL-ANE.

Non, M. le commissaire, je vous assure que j'ai vu ici un cabaret; mais vu, ce qui s'appelle vu.

LE COMMISSAIRE.

Ma foi, je n'en crois rien.

MADAME MICHEL-ANE.

Vous avez raison; il invente tout cela pour s'excuser.

SIMONE.

Il n'a que des cabarets en tête, que des idées de peintre.

M. MICHEL-ANE.

Encore une fois, je vous soutiens que j'ai vu des barreaux, une enseigne, et des masques qui m'ont fait danser en dépit de moi.

LE COMMISSAIRE.

Quelles chimères!

M. MICHEL-ANE.

Il n'y a point de chimère là-dedans. Je vous proteste que.....

LE COMMISSAIRE.

Croyez-moi, mon ami, tout ceci n'est qu'un coup d'imagination; vous êtes peintre, les couleurs vous auront altéré le cerveau, et vous avez cru voir ce qui n'étoit point.

M. MICHEL-ANE.

Mais la sage-femme que j'ai amenée a vu la chose comme moi.

LE COMMISSAIRE.

Bon! la sage-femme! Ne voyez-vous pas bien qu'elle s'est moquée de vous, en disant qu'elle voyoit une taverne?

Air : *Je ne suis pas assez beau.* n.° 284.

Vous voyez votre écriteau.

M. MICHEL-ANE.

Ho! ho!

LE COMMISSAIRE.

Votre maison ordinaire.

M. MICHEL-ANE.

Je n'y vois aucun barreau,
Ho! ho!
Serois-je un visionnaire?

LE COMMISSAIRE, *riant.*

Oui, là chose est toute claire;
Et les couleurs, mon compère,

Je vous le dis de nouveau,
Ho ! ho ! ho !
Ont brouillé votre cerveau.

M. MICHEL-ANE.

Il faut donc que le diable s'en soit mêlé, ou bien j'aurai pris une autre rue pour celle-ci.

SIMONE.

C'est plutôt cela.

M. MICHEL-ANE.

C'est ce que je vais approfondir ; attendez, attendez.

(*Il va frapper à la porte du perruquier.*)

M. MICHEL-ANE.

Monsieur Frizoton !

M. FRIZOTON, *en dedans.*

Tout-à-l'heure.

M. MICHEL-ANE, *à part.*

C'est sa voix.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, M. FRIZOTON.

M. FRIZOTON, *à sa fenêtre.*

Que vous plaît-il, monsieur Michel-Ane?

M. MICHEL-ANE, *riant.*

Je vous le dirai demain ; bon soir.

(*Il va frapper à la porte de madame Mousseline.*)

Madame Mousseline !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME MOUSSELINE.

MADAME MOUSSELINE, *à sa fenêtre.*

Qu'y a-t-il pour votre service, mon voisin?

M. MICHEL-ANE.

Rien, rien.

SCÈNE XIX.

MADAME MICHEL-ANE, LE COMMISSAIRE, SIMONE.

M. MICHEL-ANE.

Oui, ma foi, j'ai pris une autre rue pour la nôtre.

LE COMMISSAIRE, *à Michel-Ane.*

Air : *Morguienne de vous.* n.° 146.

Adieu, mon voisin ;
Devenez plus sage ;

Renoncez au vin,
Mangez du potage.
Adieu, mon voisin;
Devenez plus sage.
Adieu, mon voisin,
Renoncez au vin.

FIN DU PREMIER ACTE.

PERSONNAGES

DU SECOND ACTE.

PIERROT, pâtissier.

Madame DARIOLET, sa femme.

TALMOUZIN, leur garçon de boutique.

M. MARTIN, leur voisin et compère.

RAFFINOT, L'ÉVEILLÉ, } intrigants.

M. DE LA FOSSE, médecin.

LE DIABLE, examinateur.

LE DIABLE, cuisinier.

TISIPHONE, la femme de Pierrot.

Trois Lutins.

Six Ombres dansantes.

ACTE II.

Le Théâtre représente la boutique d'un pâtissier.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DARIOLET, RAFFINOT, L'ÉVEILLÉ.

RAFFINOT *à madame Dariolet.*

Air : *Diablezot.* n.° 285.

PAR ma foi, vous avez bien pris
Vos mesures dans cette affaire.

MADAME DARIOLET.

Je ne sais point à leurs maris
Quels tours nos femmes pourront faire,
Ni qui de nous aura le prix :
Mais, dis-moi, crois-tu que la pièce
Que je vais jouer à Pierrot,
Aux autres le cède en finesse?

RAFFINOT.

Diablezot!

Vous avez l'air d'avoir le diamant, madame Dariolet.

MADAME DARIOLET.

Je compte bien là-dessus.

L'ÉVEILLÉ.

Ce que je trouve de plus croustilleux, c'est le personnage que vous devez faire.

MADAME DARIOLET.

Air : *Pinbiberlobinet.* n°. 286.

J'aurai le plaisir, en effet,
Pinbiberlo, pinbiberlobinet,
De l'étriller comme un baudet;
Biberlo, bobulo,
Pinbiberlo, bobulo, biberlo,
Pinbiberlobinet.

RAFFINOT, *riant.*

Ha, ha, ha! j'en ris par avance.

MADAME DARIOLET.

Ho ça, tout est-il prêt?

L'ÉVEILLÉ.

Oui; Pierrot n'a qu'à venir : sot comme vous savez qu'il est, on ne lui aura pas dit trois fois qu'il est malade, qu'il se croira mort. Mais voici l'homme qui doit faire le médecin.

SCÈNE II.

MADAME DARIOLET, RAFFINOT, L'ÉVEILLÉ, M. DE LA FOSSE, médecin.

MADAME DARIOLET, *riant.*

Air : *Faites boire à triple mesure.* n.° 277.

Ha! voilà monsieur de la Fosse.

M. DE LA FOSSE.

Il est bien votre serviteur.

MADAME DARIOLET.

En bonnet, en fourrure, en chausse!

M. DE LA FOSSE.

Ce sont les trois quarts du docteur.

MADAME DARIOLET.

Mais ce n'est pas assez; il faut bien faire le médecin.

M. DE LA FOSSE.

Du diable! je ne m'y jouerai pas.

MADAME DARIOLET.

Pourquoi?

M. DE LA FOSSE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Je pourrois, voulant le bien faire,
Tuer votre mari, ma chère :
L'on me feroit, comme assassin,
Subir des peines afflictives.
J'ai bien l'habit de médecin,
Mais non pas les prérogatives.

MADAME DARIOLET.

Ho! je ne l'entendois pas comme cela.

M. DE LA FOSSE.

Je le crois. Il me suffit de savoir faire valoir le talent; ce qui n'est autre chose que de persuader à votre époux qu'il est dangereusement malade, et de lui donner, comme nous en sommes convenus, d'une liqueur qui l'assoupisse promptement.

MADAME DARIOLET.

Mais prenez garde à la dose; le sommeil ne doit durer que très-peu.

M. DE LA FOSSE.

Il ne durera qu'autant de temps qu'il en faut pour transporter Pierrot dans la cave de votre voisin, que vous avez choisie pour le lieu de la scène.

MADAME DARIOLET.

Voilà qui est bien.... (*A l'Eveillé.*) Et vous, grand garçon, quel rôle ferez-vous?

L'ÉVEILLÉ.

Je ferai le diable.

MADAME DARIOLET.

Cela ne vous conviendra pas mal..... Voici le compère Martin, qui doit être un de nos acteurs.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. MARTIN.

MADAME DARIOLET, *à M. Martin.*

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Hé bien! Pierrot?

M. MARTIN.

Il a, commère,
Donné dans le panneau d'abord.
Ma femme en pleurs me faisant mort
D'une colique, le compère,
De mon trépas plus que certain,
Console madame Martin.

(*Ils se mettent tous à rire.*)

MADAME DARIOLET.

Quand il vous verra, à son réveil, il sera bien

étonné..... Mais je l'entends; paix! Retirez-vous par la porte de derrière.

M. MARTIN.

Sans adieu. Je vais achever de ranger tout dans ma cave.

SCÈNE IV.

MADAME DARIOLET, PIERROT.

PIERROT, *à part, dans le lointain.*

Air: *Quel dommage, Martin!* n.° 287.

Mourir à son âge!
Qui l'eût, ce matin,
A son bon visage,
Cru près de sa fin?
Ah! quel dommage!
Quel dommage, Martin!
Hélas! quel dommage!

MADAME DARIOLET.

Qu'as-tu donc, mon fils? tu parois bien affligé.

PIERROT.

Ah! ma femme, tu ne sais pas? Notre compère Martin est mort.

MADAME DARIOLET.

Je viens de l'apprendre tout-à-l'heure.

Air: *Ouvrez-moi la porte.* n.° 288.

Mais toi, Pierrot, comme
Te voilà défait!
Qui peut, mon pauvre homme,
Causer cet effet?

PIERROT.

Hé, mais, je t'avouerai, ma mie, que cette mort m'a tout tribouillé le sang. Je me trouve tout je ne sais comment.

MADAME DARIOLET, *feignant d'être alarmée.*

Il n'y a point de je ne sais comment, vous vous trouvez mal : vous faites peur. Asseyez-vous; vous n'en pouvez plus.

(*Elle le fait asseoir sur une chaise.*)

PIERROT, *résistant.*

Mais, mais aussi, je ne suis pas si malade que tu veux dire.

MADAME DARIOLET.

Que dites-vous? ah! vous vous en allez à vue d'œil. (*Criant à la cantonnade.*) Talmouzin! Garçon! hé! vîte, vîte au secours! (*Elle pleure.*)

SCÈNE V.

PIERROT, MADAME DARIOLET, TALMOUZIN.

TALMOUZIN.

Qu'avez-vous donc, notre maîtresse? Pourquoi pleurez-vous comme cela?

MADAME DARIOLET.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Tu vois de ma douleur extrême
Le vrai sujet dans mon époux.
Regarde.

TALMOUZIN.

Maître, qu'avez-vous,
Ah! que vous voilà blême!

PIERROT.

Je suis blême?

TALMOUZIN.

Comme un déterré.

MADAME DARIOLET.

Attendez que je vous frotte d'eau de la reine d'Hongrie.

PIERROT, *se débattant.*

Hé, ventrebille! femme, est-ce pour rire? Je me sens bien : je n'ai pas besoin de.....

MADAME DARIOLET, *redoublant ses pleurs.*

Air: *Ahi! ahi! ahi! Jeannette.* n.° 279.

Tiens-lui la tête, garçon;
Hélas! il est en délire :
Il est plus froid qu'un glaçon;
A tout moment il empire :
Ahi! ahi! ahi!
O ciel! il expire!
Pierrot, ahi! ahi! ahi!

Talmouzin, en lui tenant la tête, le masque de farine.

PIERROT, *se levant en colère.*

Il expire! il expire! Vous me feriez nier ma grand-mère. Voyons donc comme je suis.

MADAME DARIOLET, *lui présentant un miroir.*

O dieux! tenez, regardez-vous dans ce miroir.

PIERROT, *effrayé de se voir pâle.*

Mais, ma femme, effectivement...... je crois

que tu as raison. Quoi! seroit-ce tout de bon? Hélas! cela n'est que trop vrai! je me sens les jambes......

La parole lui manque ; il s'affoiblit ; les jambes lui tremblent, et il se laisse retomber sur sa chaise.

MADAME DARIOLET.

Talmouzin, va vîte chercher quelque médecin, et me l'amène.

SCÈNE VI.

PIERROT, MADAME DARIOLET.

MADAME DARIOLET.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Hé bien! mon cher Pierrot, hé bien!
Tu ne dis plus rien. (*bis*)
(*A part, recommençant à pleurer.*)
De parler, ô ciel! il fait voir
Qu'il n'a plus le pouvoir. (*bis*)

PIERROT.

Oh! je n'en suis pas encore là!

MADAME DARIOLET.

Eh! dis-moi un peu, où as-tu pris cette maladie-là?

PIERROT.

Air : *Le long de ce rivage.* n.° 289.

Mais, ce sera peut-être
Chez monsieur Tripotin,
Où j'ai bu pinte ce matin.

MADAME DARIOLET.

O le fripon ! le traître !

SCÈNE VII.

PIERROT, MADAME DARIOLET, TALMOUZIN.

MADAME DARIOLET, *à Talmouzin, achevant l'air.*

On a, mon pauvre Talmouzin,
Empoisonné ton maître.

TALMOUZIN.

Empoisonné ! Hé ! qui a donc fait ce coup-là ?

MADAME DARIOLET, *fondant en larmes.*

Un maudit cabaretier. Ah ! je n'ai plus de mari ! Que vais-je faire, avec quatre enfants qu'il me laisse !

PIERROT, *pleurant aussi.*

Hui ! hui ! hui ! hui ! hui !

TALMOUZIN.

Consolez-vous ; vous allez voir M. de la Fosse, le plus habile médecin de la faculté. Il vous aura bientôt tiré d'intrigue. Tenez, le voici.

SCÈNE VIII.

PIERROT, MADAME DARIOLET, TALMOUZIN, M. DE LA FOSSE.

MADAME DARIOLET.

Ah! monsieur le docteur!

Air : *Je l'aimerai toujours quoiqu'il soit mort.* n.° 290.

Vous voyez une femme
Dans un grand embarras.

M. DE LA FOSSE.

Allons, allons, madame,
Ne vous chagrinez pas.

MADAME DARIOLET.

Pour moi, monsieur, quel triste sort!
Hélas! mon cher époux est à la mort.

M. DE LA FOSSE.

Là, là, les choses ne sont peut-être pas si désespérées que vous les faites.

TALMOUZIN.

Il est bien malade, monsieur; car il ne le sent pas.

PIERROT.

Air : *M. Lapalisse est mort.* n.° 44.

Monsieur le docteur, hélas!
Dites-moi, je vous en prie,
Suis-je si près du trépas?
On me dit à l'agonie.

M. DE LA FOSSE.

Donnez-moi votre bras.

(*Après lui avoir tâté le pouls.*)

Ma foi, cela va mal.

PIERROT, *alarmé.*

Miséricorde! que dit-il?

M. DE LA FOSSE.

Pourquoi ne m'est-on pas venu chercher plus tôt?

PIERROT.

Oui, pourquoi ne m'avoir pas averti plus tôt que j'étois malade?

MADAME DARIOLET.

Eh! cela vient de vous prendre depuis un instant.

M. DE LA FOSSE.

Nous aurons bien de la peine à tirer cet homme-là d'affaire; Hippocrate lui-même y seroit bien embarrassé.

PIERROT, *pleurant.*

Air de *Birène.* n.° 291.

Guérissez-moi, monsieur le médecin.

MADAME DARIOLET.

A mes douleurs, monsieur, soyez sensible;
Chassez la mort qu'il porte dans son sein.

M. DE LA FOSSE.

Mais, j'y ferai tout ce qu'il m'est possible.

Je lui apporte de mon Eau-clairette; c'est un apozême savoureux et benin dont il peut user sans crainte. J'en vais prendre moi-même devant vous.

Il avale un verre de sa liqueur, et en donne autant à Pierrot, en lui disant :

Vous en pouvez boire à-présent avec confiance.

PIERROT.

Avalons donc l'apostême. (*Il boit.*)

M. DE LA FOSSE.

Qu'on le laisse reposer maintenant. Vous lui donnerez un bouillon dans deux heures, et je reviendrai...

PIERROT, *bâillant.*

Ha! ha! ha!

M. DE LA FOSSE.

Tenez, le voilà déjà qui s'assoupit; il s'endort. Hâtez-vous de le faire transporter dans la cave, car son sommeil ne durera pas long-temps.

(*On emporte Pierrot.*)

SCÈNE IX.

MADAME DARIOLET, M. DE LA FOSSE.

MADAME DARIOLET.

Bon...... Mais pourquoi ne vous endormez-vous pas comme Pierrot, puisque vous avez bu la moitié de la liqueur?

M. DE LA FOSSE.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Oh! contre mon soporatif,
J'avois pris un préservatif!

MADAME DARIOLET.

Notre affaire est fort bien conduite.
Il est bon, monsieur le docteur,

Devant mon mari, pour la suite,
D'avoir pris de votre liqueur.

M. DE LA FOSSE.

Hé, vraiment! cela étoit de grande conséquence.

MADAME DARIOLET.

Ne perdons pas de temps; rendons-nous vîte au lieu où va se passer la scène.

Le Théâtre change et représente un souterrain obscur.

SCÈNE X.

PIERROT, DEUX LUTINS.

Pierrot dort assis sur une chaise au milieu du souterrain. Il paroît bientôt un lutin qui, avec un flambeau dans chaque main, traverse le théâtre en faisant la roue. Ces flambeaux sont remplis d'artifice, dont le bruit réveille Pierrot, qui se lève tout étourdi, en criant :

PIERROT.

Au feu! au feu!

Air des *Trembleurs*. n.° 17.

O dieux! quel bruit effroyable!
Quelle minc épouvantable!
C'est assurément un diable
Qui vient de faire ces tours.

(*Il marche en tremblant et en tâtonnant.*)

Par où ferai-je retraite?

Il vient un autre lutin qui lui donne d'une vessie sur les épaules, et s'en va.

Au voleur ! on me maltraite !
Talmouzin ! ma Dariolette !
Venez vîte à mon secours.

On descend de la voûte une lanterne qui éclaire le souterrain, et sur laquelle sont peintes des têtes de diables.

Ah ! voici de la lumière. Hoïmé ! c'est une lanterne magique ? Où suis-je ? le vilain endroit ! on diroit d'une cave.

SCÈNE XI.

PIERROT, M. MARTIN.

PIERROT, *à part, reculant d'effroi.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Qu'est-ce donc ? ai-je la berlue ?
Maître Martin paroît là-bas !

M. MARTIN.

C'est Pierrot qui s'offre à ma vue ?
(*Il court à lui pour l'embrasser.*)
Ah ! mon cher...

PIERROT, *reculant.*

Ne m'approchez pas.

M. MARTIN.

D'où vient ?

PIERROT.

Je n'aime pas la compagnie des revenants.

M. MARTIN.

Puisque tu es mort, aussi-bien que moi, qu'as-tu à craindre ?

PIERROT, *étonné.*

Comment! je suis mort?

M. MARTIN.

Sans doute, et nous voici tous deux aux enfers, dans l'anti-chambre de Pluton.

PIERROT.

Il n'est pas possible!

M. MARTIN.

Rien n'est plus véritable.

PIERROT, *se tâtant.*

Je suis mort?

M. MARTIN.

Très-mort.

PIERROT.

Tout-à-fait mort?

M. MARTIN.

Archi-mort?

PIERROT.

Air : *Le vin a des charmes puissants.* n.° 292.

Je ne m'en suis point aperçu.

M. MARTIN.

C'est tout comme moi, je m'en doute.

PIERROT.

Et, par ma foi, je n'ai pas eu
Le moindre cahot sur la route.

M. MARTIN.

De quelle façon as-tu cessé de vivre?

PIERROT.

Air : *Mirlababibobette.* n.° 125.

Un médecin des mieux appris,
Mirlababibobette,

De Paris,
M'a fait prendre d'une Eau-clairette;
Mirlababi, Sarlababo, mirlababibobette,
Sarlababorita,
Et me voilà.

M. MARTIN.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Il ne l'aura pas fait exprès!...
Mais tu m'as bien suivi de près.

PIERROT.

Oui, je sens que je n'ai mis guère
A venir ici de là-haut.
Tiens, tâte-moi, mon cher compère;
Tâte, je suis encor tout chaud.

M. MARTIN, *le tâtant.*

Oui, vraiment. Je suis ravi de te voir.

PIERROT.

Je m'en serois bien passé encore quelque temps, moi.... (*A part.*) Quoi! je suis mort effectivement?

M. MARTIN.

Ha! ha! voici un autre homme que je connois, M. de la Fosse le médecin.

PIERROT.

M. de la Fosse! Eh! c'est lui et son Eau-clairette qui m'ont expédié.

SCÈNE XII.

PIERROT, M. MARTIN, M. DE LA FOSSE.

PIERROT.

Air : *Voyelles anciennes.* n.° 293.

C'est donc toi, peste de bourreau?

M. DE LA FOSSE.

A tort votre ombre me condamne;
J'ai pris comme vous de mon eau :
J'en suis mort.

PIERROT.

Je le vois, gros âne.
Maintenant tu connois l'effet
Qu'a produit ton chien d'aposthê, ê, ê, ê, ê, ême,
En en buvant, c'est fort bien fait,
Que tu te sois tué toi-mê, ê, ê, ê, ê, ê, ême.

Je suis à demi-consolé de mon malheur.

M. DE LA FOSSE.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Adieu, messieurs, je vois paroître
Des ombres que je crois connoître.
Je vais les joindre de ce pas,
Pour leur faire la révérence.

M. MARTIN.

Un médecin dans ces climats
Est en pays de connoissance.

PIERROT.

Ouf! les vilaines gens qui viennent à nous?

M. MARTIN.

C'est le Diable examinateur, et Tisiphone, la correctrice. Ils ont coutume d'examiner ceux qui arrivent ici, et de les fesser, quand ils ont fait des fredaines.

PIERROT, *tremblant.*

Tant pis, ventrebille!

SCÈNE XIII.

PIERROT, M. MARTIN, LE DIABLE examinateur; TISIPHONE, la correctrice, femme de Pierrot, *tenant une batte.*

LE DIABLE.

Air : *Ho, ho! tourelouribo.* n.° 112.

Faisons dans ces lieux notre revue.
Ho, ho!
Tourelouribo!

M. MARTIN.

J'ai payé ma bien-venue.
Ho, ho!
Tourelouribo!

LE DIABLE, *regardant Pierrot.*

Quel autre s'offre à ma vue?
Ho, ho, ho!
Tourelouribo!

PIERROT.

Hélas! c'est un pauvre pâtissier nommé Pierrot.

LE DIABLE.

Ha! ha! il y avoit long-temps que nous t'attendions.

Air : *Toque le tambourinet.* n.° 294.

Or voilà mon drille,
Mon parfait vaurien,
Qui voyoit la fille....

PIERROT.

Il ment comme un chien.

LE DIABLE, *à Tisiphone.*

Qu'on me l'étrille, étrille,
Qu'on me l'étrille bien.

(*Tisiphone lui donne des coups de batte.*)

PIERROT, *criant.*

Ahi! ahi! ahi!

M. MARTIN.

Il faut prendre ton mal en patience, mon pauvre Pierrot.

TISIPHONE, *au Diable.*

Air : *Tique, tique, taque.* n.° 214.

Vous ne songez pas, seigneur,
Que c'étoit un grand joueur.

PIERROT.

Ça n'est pas vrai.

LE DIABLE.

Allons, dame Tisiphone,
Tique, tique, taque, et lon, lan, la,
Sans pitié qu'on me savonne
Fortement ce coquin-là.

(*Tisiphone le frappe plus fort.*)

PIERROT.

Ahi! ahi! ahi! ahi! ahi!

M. MARTIN, *à Pierrot.*

Courage, mon ami; il n'y a plus qu'un petit chicot.

TISIPHONE, *au diable.*

Air : *Tique, taque, tiquetin.* n.° 295.

Songez que cet infâme
Etoit un sac-à-vin :
Tiquetin.

(*Elle le frappe encore.*)

PIERROT.

Ahi! ahi!

TISIPHONE.

Et qu'il battoit sa femme
Le soir et le matin :
Tique, taque, tiquetin.

(Elle redouble ses coups.)

PIERROT.

Ahi ! ahi ! ahi ! ahi ! ahi !

LE DIABLE.

Ha ! ha ! ha ! ha ! vilain ivrogne !

PIERROT.

Monsieur, c'étoit une carogne,
Qui grondoit sans fin.

LE DIABLE, *sur le ton du dernier vers.*

Vingt coups de gourdin.

(Tisiphone le frappe de plus belle.)

PIERROT.

Ahi ! ahi ! ahi ! ahi ! ahi ! Au guet ! au guet !

TISIPHONE.

L'insolent ! il avoit la meilleure femme du monde.

(Elle le frappe encore.)

PIERROT.

Ahi ! ahi ! arrêtez donc, madame Tisiphone ; on ne vous dit pas de frapper.

LE DIABLE.

Elle fait bien.

PIERROT.

Il paroît que ma femme a des amis en enfer, je n'en dirai plus de mal.

TISIPHONE, *s'en allant avec le Diable.*

Et tu feras sagement.

SCÈNE XIV.

PIERROT, M. MARTIN.

PIERROT, *se frottant les épaules.*

Serpédienne ! comme elle y va !

M. MARTIN.

Elle n'est pas tendre.

PIERROT.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Est-on bien souvent, mon compère,
Traité de cette façon-là ?

M. MARTIN.

Non. L'on n'a plus, après cela,
Qu'à faire bonne chère.

PIERROT.

Bonne chère! Est-ce qu'on mange ici?

M. MARTIN.

Belle demande? N'as-tu pas entendu dire cent fois, il mange comme un diable?

PIERROT.

Ça est vrai, et je m'en réjouis; car je me sens un grand appétit.

M. MARTIN.

Un appétit de diable.

PIERROT.

Cela étant, (*il chante l'air courant.*) n.° 296.

Ami, je commence à croire
Qu'on aime à boire
Chez les morts.

M. MARTIN.

On y boit comme des trous.

PIERROT.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Je voudrois bien dans ce moment
Manger de quelque bonne chose.

M. MARTIN.

Cela se peut faire aisément.
Tu n'as qu'à demander.

PIERROT.

Je n'ose.

M. MARTIN.

D'où vient ?

PIERROT.

J'ai peur.

M. MARTIN.

Hé ! peur de quoi ?

PIERROT.

Peur qu'on ne se moque de moi.

M. MARTIN.

Bon ? Dans ces lieux on ne connoît point la honte. (*Il appelle.*) Holà, ho ! la maison !

PIERROT.

Ventrebille ! tu commandes ici comme tu faisois chez toi. On diroit qu'il y a cent ans que tu es mort.

SCÈNE XV.

PIERROT, M. MARTIN, LE DIABLE cuisinier.

LE DIABLE, *à M. Martin.*

Air d'*Amadis de Grèce.* n.° 297.

L'ami, que veux-tu de nous?

M. MARTIN.

Bon vin, excellents ragoûts.

LE DIABLE.

On va travailler pour vous.

Mais si vous voulez, on va vous donner un banquet * qui vient de nous arriver de l'autre monde.

PIERROT.

Je vais gager que c'est le *Banquet des sept Sages.*

LE DIABLE.

Tout juste.

M. MARTIN.

Nous ne voulons point des restes de là-haut.

LE DIABLE.

Hélas! on n'y a presque pas touché.

PIERROT.

N'importe, cela sera froid.

---

* Les Italiens venoient de jouer une pièce intitulée : *Le Banquet des sept Sages*, qui n'avoit pas été goûtée. (*Note de l'Auteur.*)

LE DIABLE.

Il n'y a qu'à le faire réchauffer.

M. MARTIN.

Fi donc! c'est du maigre, les sauces tourneront.

PIERROT.

Donnez-nous quelque chose de bon.

LE DIABLE.

Je vais vous faire apporter par nos lutins le meilleur poisson de nos fleuves, avec du vin de Côte-Rôtie, très-délicat.

SCÈNE XVI.

PIERROT, M. MARTIN.

M. MARTIN.

L'on a dans ces lieux tout ce qu'on souhaite.

PIERROT.

Je le vois bien, compère.

Air : *Vivent les gueux*. n.° 167.

L'on ne trouve en l'autre monde
Que du souci ;
Pour les plaisirs tout abonde
Dans celui-ci ;
Et l'on y traite bien son corps.
Vivent les morts !

M. MARTIN.

Ma foi, nous sommes avec de bons diables.

SCÈNE XVII.

PIERROT, M. MARTIN, LE DIABLE cuisinier; DEUX LUTINS.

Les lutins apportent une table toute servie, et Pierrot s'y met avec M. Martin.

PIERROT, *portant la main sur un plat d'oublies.*

Appelez-vous cela des poissons! Hé! ce sont des oublies.

LE DIABLE.

Non pas, s'il vous plaît; ce sont des goujons. On les appelle oublies sur la terre, à cause qu'on les pêche dans le fleuve de l'oubli.

PIERROT, *mangeant et montrant un autre plat.*

Et ces betteraves?

LE DIABLE.

Ce sont des rougets du Phlégéton.

PIERROT.

Et ces petites drôleries rondes et noires que voilà, comment les nommez-vous?

LE DIABLE.

Ce sont des huîtres du Styx.

PIERROT.

Je ne m'étonne plus si on les appelle là-haut des diablotins.

Air de *Grimaudin.* n.° 6.

Mais, c'est assez manger sans boire,
Ami Martin.

M. MARTIN.

C'est assez branler la mâchoire,
Donnez du vin.
Il est fort bon, j'en ai tâté.

PIERROT, *trinquant avec lui.*

Allons compère, à ta santé.

M. MARTIN.

Tu n'es pas encore défait des manières de l'autre monde. On ne boit point ici à la santé.

PIERROT.

D'où vient?

LE DIABLE.

C'est qu'on ne craint plus d'être malade.

PIERROT.

On peut donc boire et manger tant qu'on veut, sans appréhender de crever?

M. MARTIN.

Assurément; car l'affaire en est faite.

PIERROT.

Air : *Père André disoit à Grégoire.* n.° 298.

Je veux donc boire comme un diable.

M. MARTIN.

Le vin ne te manquera pas,
Ni les bons mets dans les repas.

PIERROT, *à l'un des lutins.*

Avant que de quitter la table,
Verse, verse, verse toujours de ce jus;
De crever nous ne craignons plus.

(*Il sable plusieurs coups de suite.*)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN TROISIÈME LUTIN *tenant un grand sac de toile ;* SIX OMBRES *dansantes.*

PIERROT.

Ho ! ho ! voilà des meûniers qui nous arrivent. Ils vont être bien fouaillés, pour avoir fait de trop grandes saignées aux sacs de bled.

LE TROISIÈME LUTIN.

Non. Ce sont les ombres de quelques danseurs et danseuses de l'Opéra que j'ai eu ordre de vous amener, pour vous divertir après votre repas.

PIERROT.

Fort bien. Après la panse, la danse.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Que d'être ici je suis content !
Que mon ame est ravie !
De plaisir je n'avois pas tant,
Lorsque j'étois en vie.

(*Les ombres dansent et se retirent.*)

LE TROISIÈME LUTIN.

Retirez-vous tous. J'ai quelque chose à dire en particulier au seigneur Pierrot.

SCÈNE XIX.

PIERROT, LE LUTIN.

LE LUTIN.

Air : *J'avois juré de n'aimer de ma vie.* n.° 299.

Seigneur Pierrot, la fête qu'on vous donne,
Est un bouquet qui vient de Tisiphone.

PIERROT.

De Tisiphone !

LE LUTIN.

Oui, de Tisiphone.

Air : *Et je l'ai pris pour mon valet.* n.° 226.

Votre destin est des plus doux.

PIERROT.

Comment ! cette étrilleuse...

LE LUTIN.

En vous rossant, elle est de vous
Devenue amoureuse.

PIERROT, *riant.*

Elle me prend pour favori ?

LE LUTIN.

Non pas, vraiment ! mais pour mari.

PIERROT.

Il me semble que cela n'auroit pas été plus mal.

LE LUTIN.

Ho, diable ! nos filles ne sont point dérangées. Je me suis chargé de vous emporter chez elle dans ce sac.

PIERROT.

Pourquoi dans un sac ?

LE LUTIN.

C'est la mode du pays.

PIERROT.

Mettons-nous donc à la mode.

Le lutin le met dans son sac, et le charge sur ses épaules. Pierrot chante dans le sac pendant qu'on l'emporte :

Air : *Belle brune, belle brune.* n.° 139.

Tisiphone,
Tisiphone,
Tu veux racheter les coups
Que tu m'as donnés, friponne!
Tisiphone!
Tisiphone!

(*Le lutin l'emporte.*)

SCÈNE XX.

M. MARTIN, MADAME DARIOLET.

MADAME DARIOLET, *riant.*

Il croira demain matin avoir rêvé tout ce qui vient de lui arriver.

M. MARTIN.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Où le porte-t-on, ma commère?

MADAME DARIOLET.

On va le coucher dans mon lit.

M. MARTIN, *souriant.*

Bon soir, la bonne ménagère.
Vous savez tout mettre à profit.

FIN DU SECOND ACTE.

PERSONNAGES

DU TROISIÈME ACTE.

ARLEQUIN, rôtisseur, en soldat, sous le nom de JOLI-CŒUR.

COLOMBINE, sa femme.

LARAMÉE,
SANS-QUARTIER,
FRAPPE-D'ABORD,
BRIN-D'AMOUR, } grivois.

Quatre Dragons.

LE GRAND-PRÉVOT de l'armée.

Plusieurs Archers et Cavaliers escortant le Grand-Prévôt.

UNE BRANDEVINIÈRE, Colombine.

M. et Madame MICHEL-ANE.

PIERROT et Madame DARIOLET.

LE CAVALIER anglois.

ACTE III.

Le Théâtre représente la plaine de Grenelle avec le château de Meudon dans le lointain. Dans l'aîle gauche, la rivière de Seine et le moulin de Javelle; et dans l'aîle droite sont peintes plusieurs tentes. Sur le devant, à gauche, est une tente effective, dont un côté est relevé, pour laisser voir Arlequin habillé en soldat, et endormi sur une paillasse de corps-de-garde.

A côté de cette tente, vers le milieu, est un faisceau de plusieurs fusils; un peu plus avant, sur la même ligne, est un drapeau planté en terre, et un soldat auprès en faction, tenant une épée nue.

Vis-à-vis de la tente où est Arlequin, sont trois grivois, dont deux jouent aux cartes à terre; et le troisième, qui est assis sur un tambour, fume sa pipe en regardant jouer ses camarades.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, sous le nom de JOLI-CŒUR, *dormant*, LARAMÉE, SANS-QUARTIER, FRAPPE-D'ABORD, BRIN-D'AMOUR.

SANS-QUARTIER, *jetant une carte.*

Carreau,.... pique,.... Ah! morbleu! j'ai donné dans son briscambille!

FRAPPE-D'ABORD.

Cœur, atout, atout, atout. Soixante et un. J'ai gâgné.

SANS-QUARTIER, *mordant ses cartes.*

Mort! tête! ventre!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, COLOMBINE.

COLOMBINE, *au fond du théâtre, appelant.*

St, st, st!

LARAMÉE.

Air : *Si l'on me voit à la guerre.* n.° 82.

Venez, venez, Colombine.
Il ronfle encor.

COLOMBINE, *approchant.*

Point de bruit.

FRAPPE-D'ABORD.

Comme vous faites, lutine,
Travailler les gens la nuit!

COLOMBINE.

Je me suis aussi donné bien du mouvement de mon côté. Ho çà, mes enfants, le jour va bientôt paroître. Je crois qu'il seroit à-propos de réveiller Arlequin, et de jouer notre pièce, avant qu'il passât personne dans la plaine de Grenelle, où nous voici.

LARAMÉE.

Il faudra bien en venir là, s'il ne s'éveille pas bientôt de lui-même.

SANS-QUARTIER.

J'ai bonne opinion de notre entreprise.

COLOMBINE.

Et moi aussi. Ne diroit-on pas que la fortune est de concert avec nous? Hier au soir on vient nous dire d'un cabaret que mon mari est ivre-mort. Nous n'avons eu que la peine de l'y aller prendre, et de l'apporter ici.

FRAPPE-D'ABORD.

Air : *Le ciel bénisse la besogne.* n.° 105.

Le cas est fort heureux. De plus,
Nous lui sommes tous inconnus;
Ma foi, tout nous est favorable,
Et notre affaire est immanquable.

SANS-QUARTIER, *à Colombine.*

Ne nous avez-vous pas dit que c'étoit ici proche, à la dernière maison de la rue de Grenelle, que

le dénouement de notre pièce se doit faire, en présence de tous les intéressés ?

COLOMBINE.

Oui, dans une salle basse, chez ma cousine ; mais je vous y conduirai moi-même.

Air : *Si dans le mal qui me possède.* n.° 15.

Sans adieu. Je vais dans ma tente
Songer à mon déguisement.

FRAPPE-D'ABORD.

Ce rôle-là, certainement,
Rendra la chose plus touchante.

LARAMÉE.

Paix ! notre homme vient de bâiller,
Il commence à se réveiller.

(*Colombine se retire.*)

SCÈNE III.

LARAMÉE, SANS-QUARTIER, FRAPPE-D'ABORD, BRIN-D'AMOUR, ARLEQUIN.

Laramée se rassied sur le tambour, et les autres reprennent leur jeu.

ARLEQUIN.

Il se retourne, bâille, ouvre les yeux, se les frotte, et regarde avec étonnement ce qui l'environne. Il se met ensuite sur son séant, examine son habillement, dont il paroît fort surpris. Il tourne ensuite la tête de tous côtés avec grande émotion, en disant :

En voici bien d'une autre !

Il se lève, et va considérer avec frayeur, et en reculant, les grivois qui jouent sans faire semblant de l'apercevoir. Il jette les yeux sur la sentinelle, qui lui cause une peur horrible, et lui fait dire :

Hoïmé !

LARAMÉE, *à Arlequin.*

Air : *Ce sont les garçons du quartier.* n.° 300.

Ah ! bon jour, monsieur Joli-cœur ! (*bis*)

SANS-QUARTIER.

On est bien votre serviteur. (*bis*)

FRAPPE-D'ABORD.

Le vin du Rhin à pleine tasse,
Vous fait ronfler de bonne grâce.

Arlequin, après les avoir regardés et écoutés sans rien dire, veut s'esquiver.

LARAMÉE, *l'arrêtant.*

Où diable vas-tu donc ?

ARLEQUIN, *d'un ton piteux.*

Eh ! messieurs ! laissez-moi aller, je vous en prie !

SANS-QUARTIER.

Le drôle de corps !

ARLEQUIN.

Vous m'avez apparemment trouvé endormi dans la rue, et vous croyez avoir fait une bonne capture ; mais....

LES GRIVOIS, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha !

ARLEQUIN.

Air : *Sur le ritantaleri.* n.° 301.

Je ne suis pas bien enrôlé. (*bis*)

LARAMÉE.

Toi ? tu n'es pas bien réveillé. (*bis*)

SANS-QUARTIER.

Il est encor tout endormi.
Sur le ritantaleri,
Sur le ritantaleri.

FRAPPE-D'ABORD, *le secouant.*

Allons, Joli-cœur, réveille-toi.

ARLEQUIN

Vous me prenez pour un autre, assurément. Je ne m'appelle point Joli-cœur. Je me nomme Arlequin.

SANS-QUARTIER.

Rêves-tu donc ?

ARLEQUIN.

Non, je ne rêve pas. Je suis un rôtisseur de la rue de la Huchette. J'ai femme et enfants.

FRAPPE-D'ABORD, *riant.*

Ha, ha, ha ! quel coq-à-l'âne !

LARAMÉE.

Seroit-il devenu fou ?

SANS-QUARTIER.

Tu veux rire, apparemment ?

FRAPPE-D'ABORD.

Tu fais comme si tu ne nous connoissois pas.

ARLEQUIN.

Mais je ne vous connois pas non plus.

LARAMÉE.

Air : *Margot la ravaudeuse.* n.° 302.

Ta vue est donc charmée.
Quoi ! tu ne remets pas
Ton ami la Ramée,
Et ces autres soldats,
Avec qui dans l'armée,
Depuis plus de dix ans,
Tu passes ton temps ?

ARLEQUIN.

Diable emporte qui vous a jamais vu.

SANS-QUARTIER.

Tu ne remets pas Sans-quartier ?

ARLEQUIN.

Nullement.

FRAPPE-D'ABORD.

Tu ne te souviens plus de Frappe-d'abord, que tu as toi-même engagé à Paris dans la rue de l'Hirondelle ?

ARLEQUIN.

Non, la peste m'étouffe !

BRIN-D'AMOUR.

Tu as oublié Brin-d'amour !

ARLEQUIN.

Je ne me souviens non plus de vous tous que de ma première chemise.

LARAMÉE.

Cela n'est pas naturel.

SANS-QUARTIER.

Il y a quelque chose là-dessous.

FRAPPE-D'ABORD.

Je vois ce que c'est.

Air : *Tous les matins au point du jour.* n.° 303.

J'aperçus hier Joli-cœur
Qui buvoit avec l'enjôleur.
Ce coquin-là (j'en pénètre la cause)
Sûrement dans son vin aura mis quelque chose.

LARAMÉE.

Cela se pourroit bien. L'enjôleur en sait diablement long.

SANS-QUARTIER.

Je vous en réponds. Il sait charmer les armes, et a le billet pour se rendre dur.

FRAPPE-D'ABORD.

Il ne peut souffrir un plus brave que lui. Joli-cœur lui causoit de la jalousie ; il lui aura donné ce qu'on dit qu'il a donné à bien d'autres, de la cervelle de lièvre apprêtée.

LARAMÉE.

Air : *Ah! mon Dieu, le maudit métier.* n.° 304.

Oui, parbleu! Ce maître Gonin
Aura, d'une ame noire,
D'un lièvre coulé dans son vin
La cervelle, il faut croire.
Oui, vous verrez que c'est cela.
On perd, par ce breuvage-là,
Le cœur et la mémoire.

SANS-QUARTIER.

Il aura joué ce tour-là à Joli-cœur.

LARAMÉE.

Pour moi, je n'en doute pas. (*A Arlequin.*)

Je vais parier, mon ami, que tu ne te souviens seulement pas d'avoir bu hier avec lui.

ARLEQUIN.

Non, en vérité.

LARAMÉE, *à ses camarades.*

Vous voyez bien.

FRAPPE-D'ABORD.

Voilà l'affaire, sa mémoire est flambée.

LARAMÉE.

Il en sera de même de son courage.

(*A Arlequin.*)

Air : *Quand je suis dans mon corps-de-garde.* n.° 305.

Ça, parle-nous sans gasconade :
Toi, chez qui brilloit la valeur,
N'est-il pas vrai, mon camarade,
Que tu ne te sens plus de cœur ?

ARLEQUIN.

Pas plus qu'une poule. Je suis poltron comme tous les diables.

SANS-QUARTIER, *à ses camarades.*

L'enjôleur.

FRAPPE-D'ABORD.

La cervelle de lièvre.

LARAMÉE.

Il n'en faut pas d'autre preuve.

ARLEQUIN.

Mais, messieurs, dites-moi un peu; si j'avois perdu la mémoire, je ne me souviendrois ni de ma femme, ni de mes enfants, ni de ma boutique.

LARAMÉE.

Hé, vraiment! cette drogue-là, en ôtant la mémoire, remplit la tête de chimères. Tu es dans l'état d'un homme qui rêve, et qui s'imagine avoir ce qu'il n'a point.

ARLEQUIN.

Vous voudriez me persuader, par exemple, que je n'ai pas soupé hier au soir à la cage, près Saint-Germain-le-Vieux?

SANS-QUARTIER, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha! à la cage!

LARAMÉE.

Air : *Ami, sans regretter Paris.* n.° 21.

Mon cher, rappelle tes esprits,
Ne bats point la campagne.
Pouvois-tu souper à Paris,
Etant en Allemagne?

ARLEQUIN.

Voici bien une autre chose. Nous sommes en Allemagne?

FRAPPE-D'ABORD.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Parbleu! il seroit plaisant que nous fussions en Allemagne.

En cet endroit, on entend des coups de canon de loin. Arlequin, tremblant de tous ses membres:

Poveretto mi! Qu'entends-je!

SANS-QUARTIER.

Ce n'est rien; c'est du canon.

ARLEQUIN.

Ce n'est rien, dit-il ; du canon !

LARAMÉE.

Ne sais-tu pas que les deux armées sont en présence ?

ARLEQUIN.

Je ne sais rien du tout.

LARAMÉE.

L'on se canonne de part et d'autre.

ARLEQUIN.

Ahi ! ahi ! Eh ! en sommes-nous bien éloignés ?

FRAPPE-D'ABORD.

Environ d'une lieue.

SANS-QUARTIER.

C'est ici un camp-volant.

ARLEQUIN.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.* n.° 75.

Voyez donc quel est le pouvoir
Qu'a sur moi la cervelle !
Je pensois bien apercevoir
La plaine de Grenelle,
Et tout là-bas je croyois voir
Le moulin de Javelle.

LARAMÉE.

C'est un moulin à poudre.

BRIN-D'AMOUR.

Alerte ! alerte !

Air : *Aux armes, camarades !* n.° 172.

Aux armes, camarades !
D'allemands j'aperçoi
Venir un convoi.

TOUS.

Aux armes, camarades !
Il s'agit de servir le roi.

Ils courent tous aux armes. Arlequin fait ses lazzis de peur.

LARAMÉE, *à Arlequin.*

Air : *Paris est en grand deuil.* n.° 306.

Marche à moi, Joli-cœur !

ARLEQUIN.

Je suis transi de peur !
Mon ami, j'ai la fièvre.

LARAMÉE.

Il faut te rassurer.

ARLEQUIN.

Je sens trop opérer
La cervelle de lièvre.

LARAMÉE.

Nous ferons revenir ton courage avec force eau-de-vie mêlée de brandevin.

Air : *Pour voir un peu comment ça fr'a.* n.° 307.

Tiens, Joli-cœur, tu vas soudain
Reprendre le goût de la guerre.

(*A Frappe-d'abord.*)

Frappe-d'abord, de brandevin
Faites-lui boire un bon grand verre.

(*Frappe-d'abord donne un verre d'eau-de-vie à Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Avalons donc ce verre-là,
Pour voir un peu comment çà fr'à.

(*Il boit.*)

FRAPPE-D'ABORD, *pendant qu'Arlequin boit.*

Air : *Ça n'va guère.* n.° 308.

Par ce bon jus, j'espère
Que le cœur lui viendra, a, a, a.

LARAMÉE, *à Arlequin.*

A-présent, mon compère,
Dis-moi comment ça va, a, a, a ?

ARLEQUIN.

Hélas!
Ça n'va guère !
Hélas !
Ça n'va pas.

BRIN-D'AMOUR.

Vîte, vîte ! Il est temps de charger. Le convoi n'est escorté que de cinquante carabiniers et dragons.

ARLEQUIN, *éperdu.*

Des dragons !

LARAMÉE.

Courons. Tue ! tue ! Point de quartier.

ARLEQUIN *se sauvant, chante :*

Air : *Voici les dragons.* n.° 63.

Voici les dragons qui viennent,
Vîte sauvons-nous.

Il va dans la tente se cacher sous la paillasse sur laquelle il étoit couché.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN sous la paillasse, LARAMÉE, SANS-QUARTIER, FRAPPE-D'ABORD, BRIN-D'AMOUR, QUATRE DRAGONS ennemis.

Les quatre grivois courent dans la coulisse, où il se fait une décharge de mousqueterie. Ensuite ils jettent leurs fusils, et se battent l'épée à la main contre quatre dragons, qui les font d'abord reculer jusque sur le devant du théâtre, mais qui sont à-la-fin vaincus. On voit tomber par terre deux dragons, qui font comme s'ils étoient mourants. Pendant le combat, Arlequin fait trembler la paillasse de la terrible peur qu'il a. Sans-quartier, Frappe-d'abord et Brin-d'amour vont au pillage. Laramée reste.

SCÈNE V.

LARAMÉE, ARLEQUIN, *toujours sous la paillasse.*

LARAMÉE, *appelant Arlequin.*

Air : *Ne montez plus sur vos dia-hu.* n.° 309.

Notre camp volant est vainqueur.
Viens, Joli-Cœur ;
Viens donc, camarade.

(*A part.*)

Il s'est égaré.

(*Appelant.*)

Holà! hé!
Où s'est-il fourré?

ARLEQUIN, *avançant la tête, lâche ce dicton vénitien.*

Aviamo presao, o siamo presai?

LARAMÉE.

C'est nous, vraiment, qui avons pris. Sors donc de là-dessous. Viens voir comme nous les avons ajustés. Tiens, en voilà deux qui n'ont plus mal aux dents.

Arlequin sort de dessous la paillasse, et fait le rodomont.

ARLEQUIN.

Air : *En tapinois quand les nuits sont brunes.* n.° 310.

Ah! les gueux! les coquins! les bravaches!

(*Il va aux deux dragons tués.*)

Eh! quoi donc! vous vous jouez à nous?

(*Il leur marche sur le ventre.*)

Vous fai iez les mauvais, messieurs les gavaches!

(*Il leur donne des coups de batte.*)

Apprenez désormais à craindre nos coups.

(*Il fouille dans leurs poches, et prend leur argent.*)

LARAMÉE.

Hé bien! maintenant, que dis-tu de la guerre?

ARLEQUIN.

Bon métier, ma foi. Ce qui m'en plaît le plus, c'est le pillage.

LARAMÉE.

Te souviens-tu présentement du temps passé ?

ARLEQUIN.

Oui, je commence à en avoir une idée confuse.

LARAMÉE.

Et le courage ? En as-tu ?

ARLEQUIN.

Un petit filet, depuis que le péril est passé.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, LARAMÉE, FRAPPE-D'ABORD, SANS-QUARTIER, BRIN-D'AMOUR.

Ces trois derniers arrivent, roulant une barrique de vin.

FRAPPE-D'ABORD.

De la joie ! de la joie !

SANS-QUARTIER.

Nous avons pris vingt tonneaux de vin ; nous en avons un pour la chambrée.

ARLEQUIN.

Bonne provision.

(*Il chante.*)

Air : *Lampons, lampons.* n.° 49.

Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

LARAMÉE.

Air : *Allons à la guinguette, allons.* n.° 311.

Voilà du vin ;
Nous n'avons ni fromage,

Ni chair, ni pain;
Allons à ce village,
Nous en attraperons:
Allons, allons,
Allons tous en maraude, allons.

TOUS.

Allons, allons,
Allons tous en maraude, allons.

ARLEQUIN, *faisant comme s'il mettoit ses cheveux sous son chapeau.*

Allons, allons, tête-bleu! main-basse. (*A part.*) Oui; mais les convois.

LARAMÉE.

Allez, je ferai ici la garde, moi.

(*Ils partent tous, excepté Arlequin.*)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, LARAMÉE.

LARAMÉE.

Air : *Ne pleurez point, ma Nanon.* n.° 312.

Qui te retient, Joli-Cœur?

ARLEQUIN.

Ah! mon pauvre Laramée,
La drogue de l'enjôleur
Tient toujours mon ame alarmée!
Mes efforts sont superflus,
Elle prend toujours le dessus. (*bis*)

LARAMÉE.

Cela est étonnant. L'abominable homme que cet enjôleur.

ARLEQUIN.

Ho çà, à-présent que nous ne sommes que nous deux, dites-moi, mon ami, là, en conscience, est-il bien vrai que je sois soldat?

LARAMÉE.

Air : *La marche françoise.* n.° 313.

Oui, tu l'es; et même,
Généralement,
L'on te dit la crême
De ton régiment.
Le plus grand colosse
Redoute ton bras;
Et comme à la noce
Tu vas aux combats.

ARLEQUIN.

Et nous sommes en Allemagne?

LARAMÉE.

Sur les bords du Rhin.

ARLEQUIN.

J'ai donc fait parler de moi dans notre régiment?

LARAMÉE.

Comment, diable! Il n'y a pas encore trois jours que tu as coupé la tête à deux hussards.

ARLEQUIN.

A deux hussards!

LARAMÉE.

Et embroché un cuirassier de l'Empereur comme une alouette.

ARLEQUIN.

Mais je ne me souviens que d'avoir, avant-hier,

embroché un cochon-de-lait, et coupé la tête à deux canards.

LARAMÉE.

C'est un effet de la drogue de l'enjôleur.

ARLEQUIN.

Je le crois comme vous. Ce vilain sorcier aura changé, dans ma mémoire, mes hussards en canards, et mon cuirassier en cochon-de-lait.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, LA RAMÉE, UNE BRANDEVINIÈRE, Colombine.

LA BRANDEVINIÈRE, *criant.*

Goût! goût! Brandevin! brandevin!

ARLEQUIN, *après avoir fait ses* lazzis *d'étonnement.*

Eh! c'est Colombine! Je savois bien, moi, que je n'étois pas soldat. (*Il va pour l'embrasser.*) Ma chère femme!

LA BRANDEVINIÈRE, *le repoussant.*

Air : *Oh! que si! oh que nenni!* n.° 314.

Toi, n'être point mon mari.

ARLEQUIN.

Ho! je le suis, sûr mon ame!

LA BRANDEVINIÈRE.

N'être point ditout ton femme.

ARLEQUIN.

Oh! que si!

LARAMÉE.

Va, tu te trompes, mon drille;
Je t'assure qu'elle est fille.

ARLEQUIN.

Oh! que nenni!

LA BRANDEVINIÈRE, *riant*.

Air: *Laire la, laire, lanlaire.* n.° 23.

Sti Choli-cœur avoir des rats.

LARAMÉE, *à Arlequin*.

Hé quoi, tu ne reconnois pas
Jeanneton la Brandevinière?

ARLEQUIN, *branlant la tête*.

Laire la, laire, lanlaire.....

LARAMÉE.

La cervelle de lièvre, mon enfant.

ARLEQUIN.

Il n'y a cervelle de lièvre qui tienne. Je m'y ferois hacher. C'est Colombine.

LARAMÉE.

C'est une Allemande, ne l'entends-tu pas?

LA BRANDEVINIÈRE.

Air: *Sens-dessus-dessous.* n.° 176.

Lui plaisantir assuriment. (*bis*)

LARAMÉE.

Il ne plaisante nullement. (*bis*)
Il a depuis la nuit dernière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière,
La pauvre cervelle, entre nous,
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

ARLEQUIN.

Ouais ! seroit-ce donc encore une illusion ?

LARAMÉE.

Oui, tu peux mettre hardiment cela avec ton cochon-de-lait et tes canards.

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bien de la peine à m'imaginer....

LARAMÉE.

Ne vois-tu pas d'où cela vient? Jeanneton te donne tous les jours du brandevin. Tu ris avec elle. Elle est jolie. Dans l'état où est ton esprit, t'en faut-il davantage pour te faire croire que c'est ta femme ?

ARLEQUIN, *à part.*

Cela pourroit bien être après tout, et je ne serois pas fâché que cela fût ainsi. Oui-dà.... Quand j'observe cette brandevinière, je la trouve un peu plus grande que Colombine.

(*Toujours à part.*)

Air : *Allons gai.* n.° 28.

Elle est bien plus gentille ;
Elle a plus de gaîté.
D'épouser cette fille
Je serois bien tenté ;
Allons, gai !
D'un air gai, etc.

(*Haut à Laramée.*)

C'est donc encore une rêverie?

LARAMÉE.

Toute pure.

ARLEQUIN.

Hé bien! voyez ce que c'est que l'imagination. Je me serois donné au diable que c'étoit là ma femme.

LARAMÉE.

Hé ! mais, si elle te plaît, il ne tiendra qu'à toi de réaliser tes visions.

ARLEQUIN.

Je le veux bien.

(*A la Brandevinière.*)

Air : *Ah ! Philis, je vous aimerai tant.* n.° 203.

Marions-nous dans cet instant;
Jeanneton, je vous aimerai tant!
Joli-cœur est un bon enfant.
Je vous vois, je vous veux, je vous aimerai tant!
Jeanneton, je vous vois, je vous aime :
Si je vous ai, je vous aimerai tant !

LA BRANDEVINIÈRE.

Oh ! point fouloir d'ein garçon qui l'être marié.

LARAMÉE.

Il ne l'est point.

ARLEQUIN.

Hé! non: je ne le suis point. J'ai seulement rêvé que je l'étois.

LARAMÉE.

Air: *La mirtanplain.* n.° 315.

Le drôle n'est pas manchot;
Ma foi, ma charmante,
Il est votre vrai ballot,
La mirtanplain, lantirclarigot.

LA BRANDEVINIÈRE.

Moi, sera contente.

(*Arlequin lui fait des caresses.*)

LARAMÉE.

Voilà une bonne fortune pour toi, Joli-cœur.

ARLEQUIN.

Oui, parbleu!...... Où diable avois-je pris que j'étois rôtisseur?

LARAMÉE.

Pour célébrer vos fiançailles, chantons, dansons, en attendant que nos camarades nous apportent de quoi faire la noce.

Laramée danse une allemande avec la Brandevinière, qui, en dansant, chante des paroles allemandes sur l'air de la danse.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, LARAMÉE, LA BRANDEVINIÈRE, FRAPPE-D'ABORD, SANS-QUARTIER, BRIN-D'AMOUR.

LARAMÉE, *d'un ton de sentinelle.*

Qui vive?

FRAPPE-D'ABORD.

France.

SANS-QUARTIER.

Réjouissons-nous, mes enfants. Il y a gras:

Ils apportent, l'un un cochon-de-lait qu'il fait

crier, l'autre des poules avec une pièce de lard, et l'autre deux pains de brasse.

ARLEQUIN.

Soyez les bien-venus, camarades, qui nous apportez de quoi faire la torche.

LARAMÉE, *d'un air inquiet.*

Air : *La besogne.* n.° 105.

Mes amis, nous sommes perdus !
Ah ! quelqu'un nous aura vendus !

ARLEQUIN, *epouvanté.*

Encore un convoi, Laramée ?

LARAMÉE.

C'est le grand prévôt de l'armée.

ARLEQUIN.

Poveretto mi !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-PRÉVOT *à cheval, escorté de plusieurs archers et cavaliers.*

LE GRAND-PRÉVOT.

Air : *Monsieur de Saint-Sandoux.* n.° 316.

C'est donc ainsi, marauds,
Que, sans peur des prévôts,
L'on se rit de ses généraux !
Vous subirez les loix.

(Ils se jettent tous à genoux.)

FRAPPE-D'ABORD.

Monsieur, pour cette fois,
Pardonnez à ces bons grivois.

LE GRAND-PRÉVOT.

Point de miséricorde.

LARAMÉE.

M. le Prévôt ! c'est que les vivres nous ont manqué.

SANS-QUARTIER.

Nous n'y retournerons plus.

ARLEQUIN.

M. le Prévôt, je n'y étois pas, moi.

LA BRANDEVINIÈRE.

Grace, grace à l'mari à moi ! n'avoir point quitté son femme.

ARLEQUIN.

Air : *Je ferai mon devoir.* n.° 16.

Eh ! monsieur le Prévôt !

LE GRAND-PRÉVOT.

Non, non,
Il n'est point de pardon. (*bis*)

ARLEQUIN.

Monsieur !

LE GRAND-PRÉVOT.

Rien ne peut m'émouvoir,
Je ferai mon devoir. (*bis*)

ARLEQUIN.

Qu'il est dur !

LE GRAND-PRÉVOT.

Toute la grace que vous pouvez attendre de moi, c'est de vous faire tirer au billet, et de ne punir qu'un de vous. Voici des billets tout prêts. Prenez

des dés, et voyez qui de vous tirera l'un avant l'autre.

Ils jettent l'un après l'autre les dés sur le tambour.

LARAMÉE, *amène.*

Quatorze.

SANS-QUARTIER.

Onze.

FRAPPE-D'ABORD.

Neuf.

BRIN-D'AMOUR.

Dix-huit.

ARLEQUIN.

Quatre. Tant mieux. Je suis le dernier.

On met cinq billets dans un chapeau. Arlequin dit :

Point de tricherie, au-moins, je veux être pendu de beau jeu.

BRIN-D'AMOUR.

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

C'est donc moi qui commence.

Il tire le billet, l'ouvre, et le fait voir ; ce que les autres font aussi successivement.

Mon billet est tout blanc.

LARAMÉE.

Moi, j'ai pareille chance.

SANS-QUARTIER.

En voilà tout autant.

FRAPPE-D'ABORD, *à Arlequin.*

A nous deux.

(*Ils tirent tous deux ensemble.*)

ARLEQUIN.

Misérable,
Tirons...... Que vais-je avoir?
Ouvrons...... Ah! c'est le diable
De billet noir!

(*Il veut se sauver, mais on l'arrête.*)

ARLEQUIN, *se débattant et criant.*

Au voleur! au voleur!..... Mais, attendez, je demande ma revanche.

LE GRAND-PRÉVOT.

Dépêchons, dépêchons. Croit-on que je n'aye que ce drôle-là à faire pendre? Qu'on lui bande les yeux.

(*A la Brandevinière.*)

Air: *Adieu donc, ma Nanon.* n.° 317.

Chargez-vous-en, madame.

LA BRANDEVINIÈRE.

Elle tire un mouchoir de sa poche, et en bande les yeux à Arlequin, en pleurant.

Hélas!

ARLEQUIN.

Quoi! faut-il donc
Si tôt quitter ma femme?

LA BRANDEVINIÈRE.

Cela perce à moi l'ame.
Adieu, mein cher garçon.

ARLEQUIN.

Adieu, ma Jeanneton.

(*Ils pleurent tous deux.*)

ARLEQUIN, *au Prévôt.*

Air : *Vaudeville du Nouveau-monde.* n.° 318.

Monsieur, voyez couler nos pleurs ;
Soyez sensible à nos douleurs !

LE GRAND-PRÉVOT.

Vous versez d'inutiles larmes.
(*Aux grivois.*)
Emmenez-le-moi promptement
A la tête du régiment,
Et qu'il soit passé par les armes.

ARLEQUIN, *criant en Arlequin.*

Hia-ouf !

L'on bat du tambour, et l'on emmène Arlequin. Le théâtre change, et représente une salle.

SCÈNE XI.

MONSIEUR et MADAME MICHEL-ANE, PIERROT et MADAME DARIOLET, sa femme.

MADAME DARIOLET.

C'est donc ici qu'on va nous juger.

M. MICHEL-ANE, *à sa femme.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Tu m'as fait un tour, ma bouchonne ;
Mais en faveur du diamant
Qui te viendra certainement,
Va, je te le pardonne.

PIERROT.

Oh ! jarnonbille ! elle ne le tient pas encore. Notre attrape vaut bien la vôtre.

MADAME DARIOLET.

Ne nous flattons point. Colombine peut nous disputer le prix.

M. MICHEL-ANE.

C'est ce que nous allons voir.

On entend au loin un bruit de tambours, qui devient plus fort à mesure qu'il approche.

PIERROT.

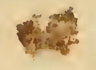
Les v'là! les v'là! Les entendez-vous?

MADAME DARIOLET.

Paix! paix! Ne disons mot.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LARAMÉE, SANS-QUARTIER, FRAPPE-D'ABORD, BRIN-D'AMOUR, ARLEQUIN, *les yeux bandés*, COLOMBINE.



ARLEQUIN, *criant.*

Hia-ouf!

Il est conduit par deux grivois qui le tiennent chacun par une manche. On le fait asseoir sur un siège au milieu de la salle.

LARAMÉE.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Mon pauvre Joli-cœur, il faut avec courage
Te choisir un parrain pour ce triste passage.

ARLEQUIN.

Hé! qu'importe de qui je reçoive la mort,
De toi, de Sans-quartier, ou de Frappe-d'abord!

FRAPPE-D'ABORD.

Il a raison. Tirons tous à-la-fois sur lui.

ARLEQUIN, *criant.*

Attendez donc! attendez donc!

LARAMÉE.

Tu peux compter, mon ami, que nous ne te ferons point languir. Tu vas passer comme un éclair.

ARLEQUIN.

Fin de l'air : *Madame, en vérité, vous avez bien de la bonté.* n.° 319.

Messieurs, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

Les grivois bandent leurs fusils. Le claquement du chien fait frémir Arlequin, qui dit avec vivacité :

Attendez! attendez!

SANS-QUARTIER.

Air : *Y-avance, y-avance.* n.° 58.

Allons, plus de retardement,
Tirons tous.

ARLEQUIN.

Encore un moment!

FRAPPE-D'ABORD.

Non, non.

ARLEQUIN.

Un peu de patience!

Dans cet endroit, Colombine, qui est derrière

Arlequin, enlève le bandeau qu'il a sur les yeux : ce qui lui fait pousser un cri terrible, s'imaginant que c'est le coup de la mort.

Ah !

PIERROT, *lui faisant les cornes.*

Y avance, y avance, y avance.
Avec ton habit d'ordonnance.

COLOMBINE, *riant à gorge déployée.*

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

(*Ris général.*)

ARLEQUIN.

Comment ! tout ceci n'est donc qu'un jeu?

COLOMBINE.

Oui, vraiment, monsieur le nigaud. En êtes-vous fâché?

ARLEQUIN.

Carogne de brandevinière ! Pour quelle raison, dis-moi.....

PIERROT.

Air : *Ma mère, mariez-moi.* n.° 33.

Arlequin, console-toi,
Tu sauras la raison pourquoi.
Va, va, ne te plains pas tant,
Peut-être auras-tu lieu d'être content :
Va, va, ne te plains pas tant;
On nous en a fait autant.

ARLEQUIN, *à Laramée.*

Ha ! ha ! maître fripon ! c'est vous qui êtes le véritable enjôleur.

LARAMÉE.

Avouez, monsieur Joli-cœur, que vous avez bien avalé le goujon.

ARLEQUIN.

Dites plutôt la cervelle de lièvre.

SCÈNE XIII et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAVALIER anglois.

LE CAVALIER.

Je suis très-content, mesdames, des tours que vous avez faits à vos maris. Vous méritez toutes trois le diamant; mais comme je n'en ai qu'un, voici une montre et une tabatière de la même valeur que je partage entre vous.

(*Elles lui font chacune une profonde révérence.*)

COLOMBINE.

Par cette générosité, monsieur, vous justifiez bien la bonne opinion que nous avons, à Paris, de la nation angloise.

ARLEQUIN.

Ouf! Voilà qui est bien, ma femme; mais n'y revenez plus.

COLOMBINE, *aux grivois.*

Allons, mes amis, avant que vous quittiez vos habits de grivois, il faut ici rire, boire et danser.

Ils forment une danse guerrière au son du

fifre et au bruit du tambour, après laquelle ils chantent le vaudeville suivant.

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 320.

Premier couplet.

LARAMÉE.

Vous, maris, qui venez de rire,
Vous pourriez fort bien quelque jour
Essuyer certain petit tour,
Qu'honnêtement je ne puis dire.
Ah! que de femmes à Paris
En font accroire,
Oh! ouistanvoire!
En font accroire à leurs maris!

Second couplet.

COLOMBINE.

La femme d'un certain notaire
Dit quelquefois à son époux :
Jamais aucun autre que vous,
Mon cher ami, n'a su me plaire.
Ah! que de femmes, etc.

Troisième couplet.

PIERROT.

Quand j'allois voir dame Claudine,
Jean son époux lui demandoit :
Que veut Pierrot? Elle disoit :
Il veut boire avec toi chopine.
Ah! que de femmes, etc.

Quatrième couplet.

ARLEQUIN.

On peut, avec des bagatelles,
Attirer beaucoup de chalants.
Auteurs, mettez de faux brillants
Dans toutes vos pièces nouvelles :
Par-là, vous pourrez, dans ce temps,
En faire accroire,
Oh ! ouistanvoire !
En faire accroire à bien des gens.

FIN.

LA STATUE MERVEILLEUSE,

PIÈCE EN TROIS ACTES,

TIRÉE DE L'ARABE.

Cette pièce avoit été composée par les auteurs du RAPPEL DE LA FOIRE A LA VIE, pour être donnée avec ce Prologue à l'Opéra-comique, dont ils espéroient le rétablissement à la foire Saint-Germain en 1719. Mais ce spectacle demeurant supprimé, ils la firent représenter en prose par la troupe des danseurs de corde du sieur Francisque, qui, ne se voyant pas inquiétée par les comédiens, la joua à la foire Saint-Laurent en 1720.

(*Note des Auteurs.*)

PERSONNAGES.

FÉRIDON, roi des Génies.
ZÉYN, roi de Cachemire.
MOBAREC, vieux vizir retiré de la cour.
RÉZIA, fille de Mobarec.
ARLEQUIN, PIERROT, } confidents de Zéyn.
AMINE, ZÉLIS, } suivantes de la princesse sœur du roi.
ZACHI, jeune Cachemirienne.
MÉROU, mère d'Anaïs.
ANAIS, jeune Cachemirienne.
NOUR, paysanne des environs de Cachemire.
LOULOU, petite fille de la ville de Cachemire.
Troupe d'Esclaves de l'un et de l'autre sexes.

La Scène est dans le palais du roi de Cachemire.

LA STATUE MERVEILLEUSE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'appartement du roi de Cachemire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉLIS, AMINE.

ZÉLIS.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Après une guerre cruelle,
Notre roi, dans cet heureux jour,
Couvert d'une gloire immortelle,
A Cachemire est de retour.

AMINE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Il est allé chez la princesse
Sa sœur, notre aimable maîtresse.
Tandis que ce héros charmant
Lui conte ses faits militaires,
Nous pouvons ici librement
Parler un peu de nos affaires.

ZÉLIS.

Air : *Je passe la nuit et le jour.* n.° 106.

Nous allons donc revoir enfin
Les deux confidents du monarque.
Mon Pierrot et votre Arlequin,
Qu'a pour nous épargnés la Parque.

AMINE.

J'aime Arlequin sincèrement.

ZÉLIS.

Et moi Pierrot bien chèrement,
Bien tendrement,
Fort constamment,
Et même très-fidèlement.

AMINE.

Air : *Quand la bergère vient des champs.* n.° 126.

Vous riez en disant cela ;
Je vois par là (*bis*)
Que vous dissimulez, Zélis.

ZÉLIS.

Tout au contraire,
Je suis sincère,
Puisque je ris.

AMINE.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Oh! j'entends à demi-mot!
Vous avez trahi Pierrot.

ZÉLIS.

Ma fidélité,
A toujours été.....

AMINE.

Non. Soyez moins discrette :
Comme moi vous avez prêté,
L'oreille à la fleurette,
Lonla,
L'oreille à la fleurette.

ZÉLIS.

Air : *J'en ferai la folie.* n.° 321.

Ah ! ah ! petite coquine !
Un muguet, sans doute,
Aura su, du cœur d'Amine,
Découvrir la route.

AMINE.

Un gros garçon de bonne humeur
S'offrit à moi pour serviteur ;
J'en fis la folie,
Ma mie,
J'en fis la folie.

ZÉLIS.

Vous n'aimez donc plus Arlequin ?

AMINE.

Pardonnez-moi ; mais,

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

Fille, loin de son amant,
Prudemment
Se fait un amusement ;
Pour soutenir son absence
Avec plus (*bis*) de patience.

ZÉLIS.

Je me suis aussi amusée, moi.

AMINE.

Je m'en doutois bien.

ZÉLIS.

Air : *Pour directeur dorénavant.* n.° 322.

Après cela, tombons d'accord
Que chez nous les absents ont toujours tort.
Un certain brun
D'un air assez commun,
D'un esprit assez court,
Me fait la cour ;

J'ai, pour ce sot,
Presque oublié Pierrot.
Après cela, tombons d'accord,
Que chez nous les absents ont toujours tort.

AMINE.

C'est-à-dire que nous ne regardons plus Arlequin et Pierrot que comme deux maris.

ZÉLIS.

Justement.

AMINE.

Ils vont bientôt paroître.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Régalons-les à leur retour
De cent témoignages d'amour.

ZÉLIS.

On en use ainsi d'ordinaire.
Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

AMINE.

J'entends du bruit. Taisez-vous. Les voici.

SCÈNE II.

ZÉLIS, AMINE, ARLEQUIN, PIERROT, *tous deux en bottines et un fouet à la main.*

ARLEQUIN, *faisant claquer son fouet.*

Hoé! hoé! hoé!

(*A Amine.*)

Air : *J'en suis bien contente.* n.° 275.

J'accours à vous au galop.

AMINE, *à Arlequin.*

Ton retour m'enchante.

PIERROT, *à Zélis.*

Enfin vous voyez Pierrot,
La mirtamplain, lantire-larigot.

ZÉLIS.

J'en suis bien contente. (*bis*)

ARLEQUIN.

Air : *Boire à son tirelire lir'.* n.° 323.

Nous avons du printemps,
De l'été, de l'automne,
Passé tous les instants
Dans les bras de Bellone :
Le dieu d'amour
Veut en ce jour
Avoir son tirelire lir',
Avoir son toureloure lour',
Avoir son tour.

AMINE, *à Arlequin.*

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Ces neuf mois m'ont duré cent ans.

ARLEQUIN.

Oh! pour moi, j'ai trouvé le temps
De même,
De même.

ZÉLIS, *à Pierrot.*

Ah! qu'il est long,
Dondon,
Lorsque l'on aime!

AMINE.

Air : *O Pierre! ô Pierre!* n.° 324.

Encor trois jours de guerre,
Et c'étoit fait de nous.

PIERROT.

Oh! nous serions en terre!

ARLEQUIN.

Du-moins nous serions foux.

ZÉLIS, *à Pierrot.*

O Pierre!
O Pierre!
J'étois morte sans vous.

AMINE.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Ne parlons plus de peines;
Oublions nos douleurs :
Par d'éternelles chaînes
Lions nos tendres cœurs.

(*Tous quatre.*)

Allons, gai,
D'un air gai, etc.

PIERROT.

Air : *Un mitron de Gonesse.* n.° 149.

Les gentilles pucelles!

ZÉLIS.

Elles n'aiment que vous.

AMINE.

Vous retrouvez en elles
Deux tendres tourterelles.

ARLEQUIN.

Et vous, en nous
Deux cœurs fidèles.

PIERROT.

Et vous, en nous
Deux vrais époux.

ZÉLIS.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

A tantôt remettons le reste.
Je m'en vais.

PIERROT.

Encore un instant.

ARLEQUIN, *à Amine.*

Vous me quittez, beauté céleste!

AMINE.

Notre princesse nous attend.

(*Toujours à Arlequin.*)

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Adieu, galant chéri.

ARLEQUIN.

Adieu donc, ma poulette.

ZÉLIS, *à Pierrot.*

Adieu, beau favori.

PIERROT.

Adieu, ma tendrelette.

ARLEQUIN, *bas à Pierrot d'un air moqueur.*

Et zon, zon, zon,
Attrapons la minette.

AMINE, *bas à Zélis, s'en allant.*

Et zon, zon, zon,
Avalez le goujon.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Quelles dupes !

PIERROT.

Voilà des filles de cour bien simples !

Air : *Faire l'amour la nuit et le jour.* n.° 35.

Elles ne savent pas,
Les bonnes chambrières,
Que nous avons là-bas
Fait aux brandevinières
L'amour
La nuit et le jour.

ARLEQUIN.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Tandis que loin de nos belles
Nous passions fort bien notre temps;
Ici ces deux pauvres enfants
Nous étoient sottement fidelles,

(*Ensemble.*)

Tandis que loin de nos belles
Nous passions fort bien notre temps.

PIERROT.

Paix! paix! voilà le roi qui vient.

SCÈNE IV.

LE ROI, ARLEQUIN, PIERROT.

LE ROI, *à Pierrot.*

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Tu connois Mobarec, que le feu roi mon père,
Avoit de ses secrets fait le dépositaire,
Et qui s'est de ma cour banni depuis dix ans.
Va trouver ce visir. Dis-lui que je l'attends.

(*Pierrot sort.*)

SCÈNE V.

LE ROI, ARLEQUIN.

LE ROI.

Air : *La ceinture.* n.° 110.

Mobarec enfin m'apprendra
Si mes songes sont des mystères,
Ou s'ils sont vains.

ARLEQUIN.

Il vous dira
Que tous songes sont des chimères.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Souvent un rêve obligeant,
Lorsque je sommeille,
Remplit mes poches d'argent;
Mais quand je m'éveille,
Va-t-en voir s'il viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'il viennent.

Air : *Lampons, Lampons.* n.° 49.

Qnelquefois dans un repas, (*bis*)
Un songe conduit mes pas. (*bis*)
Veux-je prendre la bouteille?
Aussitot je me réveille....

(*Il change d'air.*)

Air : *Et lonlanla, la bouteille s'en va.* n.° 325.

Et lonlanla,
La bouteille, la bouteille,
Et lonlanla,
La bouteille s'en va.
Et lonlanla,
La bouteille, la bouteille,
Et lonlanla,
La bouteille s'en va.

LE ROI.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Mon cher, je sais bien que les songes
Pour la plupart sont des mensonges.
Mais pour les songes que j'ai faits,
N'en déplaise à ta défiance,
Je les crois des avis secrets
D'une céleste intelligence.

ARLEQUIN.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Il est bien vrai que le dernier
Est assez singulier ; (*bis*)
Mais j'en reviendrai toujours là :
Chansons que tout cela. (*bis*)

Vous l'allez voir. Voici le vieux vizir.

SCÈNE VI.

LE ROI, ARLEQUIN, MOBAREC.

MOBAREC, *se prosternant.*

Air : *Ne m'entendez-vous pas.* n.° 10.

Que de prospérités
Le ciel comble mon maître !
Daignez faire connoître,
Seigneur, vos volontés.

LE ROI.

Mobarec, écoutez.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Une nuit j'aperçus en songe
Un grand et terrible vieillard,
Qui me dit, tenant un poignard :
Il faut que dans ton sein je plonge....
Je m'écrie, arrêtant son bras :
Pourquoi voulez-vous mon trépas ?

ARLEQUIN.

Volà le commencement du branle.

LE ROI.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Que fais-tu, dit-il, sur la terre ?
Quoi ! pendant qu'une affreuse guerre
Désole tes tristes états,
Ton cœur aux plaisirs s'abandonne !
Lève-toi. Cherche les combats.
Rends-toi digne de ta couronne.

ARLEQUIN.

Nous avons aussitôt quitté la molesse.

LE ROI.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Ce songe a produit son effet.
Vous avez su ce que j'ai fait.
Après trois sanglantes batailles,
Je vois mes ennemis défaits.

ARLEQUIN.

Nous avons réduit ces canailles
A venir demander la paix.

LE ROI.

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.* n.° 69.

De temps en temps j'ai revu le fantôme
De ce vieillard, qui m'a toujours prédit
Que je rendrois le calme à mon royaume.
En dernier lieu voici ce qu'il m'a dit :

ARLEQUIN.

C'est de quoi il s'agit.

LE ROI.

Air : *Le démon malicieux et fin.* n.° 326.

Cher Zéyn, adieu. Je te promets
Un trésor qu'enferme ton palais.

De l'endroit qui cache ces richesses
C'est Mobarec qui te garde la clé.
Répondez, vizir. Dans ces promesses
Se trouve-t-il quelque réalité ?

MOBAREC.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Par de frivoles rêveries,
Seigneur, vous n'êtes point déçu.
Le vieillard que vous avez vu
Est le roi des génies.

ARLEQUIN, *étonné.*

Comment diable !

LE ROI, *à Mobarec.*

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Que dites-vous ?

MOBAREC.

C'est Féridon.

ARLEQUIN, *au roi.*

Ma foi, vous aviez bien raison.

MOBAREC.

C'est lui dont l'ame libérale
De présents combla le feu roi,
Qui les a mis dans une salle,
Qu'il n'a découverte qu'à moi.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Mais, en mourant, votre père
Près de son lit m'appela :
Fais, me dit-il, un mystère
A mon fils de tout cela.
Quand il sera temps qu'il sache
Ce grand secret qu'on lui cache,
Il en doit être une nuit
Par Féridon même instruit.

LE ROI.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Dans quel endroit est ce trésor ?

MOBAREC, *montrant du doigt.*

C'est sous cette peinture.
Je vais avec cette clef d'or
En faire l'ouverture.

ARLEQUIN, *à part.*

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Le magot du bon-homme
Me donne des désirs.
Tirons-en quelque somme,
Pour nos menus plaisirs.
Allons gai,
D'un air gai, etc.

Mobarec met la clef dans la gueule d'un dragon peint sur le lambris, qui s'ouvre, et laisse voir une salle superbe, où sont six statues de diamant sur des piédestaux d'or. On voit au bas des vases de porphyre remplis, les uns de perles et de diamants, et les autres de pièces d'or. On voit aussi dans le fond un piédestal sans statue, d'où pend une pièce de satin blanc sur laquelle sont écrits quatre vers.

ARLEQUIN.

Ventrebleu ! que de richesses !

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.* n.° 129.

Voici bien des drôleries !

MOBAREC, *au roi.*

Ici l'or est à foison ;
Mais toutes ces pierreries
Sont hors de comparaison.

ARLEQUIN.

Non, non,
Il n'est point de si joli don

Que celui du roi des génies ;
Non, non,
Il n'est point de plus joli don
Que celui de Féridon.

Il observe le roi et Mobarec, et prend si bien son temps, qu'il vole des pièces d'or et des pierreries, sans qu'ils s'en aperçoivent.

LE ROI, *jetant les yeux sur les statues.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Juste ciel! toutes ces figures
Sont de diamants, de rubis!
Des perles forment leurs coiffures!

MOBAREC.

Ce sont des ouvrages sans prix.

LE ROI, *apercevant la pièce de satin.*

Que vois-je sur ce piédestal ? c'est une inscription. Lisons.

(*Il lit.*)

Air : *Quel plaisir de voir Claudine !* n.° 25.

Ce qui charme ici ta vue,
Curieux, ne vaut pas tant
Que la septième statue,
Que ce piédestal attend.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Quoi donc! on en pourroit encor
Trouver une plus précieuse!
Je veux augmenter mon trésor
De cette pièce merveilleuse.
Cher vizir, il faut sans tarder
A Féridon la demander.

MOBAREC.

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

Quelle funeste envie!
Il ne faut pas, seigneur,

Prévenir le génie,
De crainte de malheur.
Qui demande le blesse ;
Et jamais le feu roi
N'eut cette hardiesse !

LE ROI.

Je l'aurai, moi.

MOBAREC.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Défiez vous de ce fantasque.
Votre dessein me fait trembler.

ARLEQUIN.

Ce brutal fera quelque frasque.

LE ROI.

N'importe. Je veux lui parler.

MOBAREC.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Hé bien, il faut vous satisfaire.
Seigneur, je vais le conjurer.
Hélas ! puisse-t-il se montrer
A nos yeux sans colère !

ARLEQUIN, *sur le ton du derniers vers, faisant quelques pas pour s'en aller.*

Je vais vous laisser faire.

LE ROI, *le retenant.*

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Comment ? Arlequin m'abandonne !

ARLEQUIN.

De moi vous vous passerez bien.

LE ROI.

Demeure ici. Je te l'ordonne.

ARLEQUIN.

Je meurs de peur.

LE ROI.

Va, ne crains rien.

MOBAREC.

Appelons le génie.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

S'il nous est favorable,
D'un homme très-aimable,
La figure il prendra.

ARLEQUIN.

Et s'il n'est pas traitable ?

MOBAREC.

En dragon formidable
Il nous apparoîtra.

ARLEQUIN, *tremblant.*

Ahi ! ahi ! ahi !

MOBAREC, *après avoir rêvé.*

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Mais attendez.... Quand même le génie
Plein de fureur s'offriroit devant nous,
Je me souviens d'une cérémonie,
Qui nous pourra préserver de ses coups.

ARLEQUIN.

A-la-bonne-heure.

MOBAREC.

Air de *Joconde.* n.° 45.

D'un cercle ici je vais tracer
La ronde quadrature.
Nous n'aurons qu'à nous y placer.

ARLEQUIN.

La place est-elle sûre ?

MOBAREC.

J'en réponds. On ne risque rien,
A moins que l'on n'en sorte.

ARLEQUIN.

Pour moi si j'en sors, je veux bien
Que le diable m'emporte.

MOBAREC.

Faisons la conjuration.

Il trace sur la terre avec de la craie un grand cercle, dans lequel il se met avec le roi et Arlequin. Il fait ensuite des contorsions de cabaliste, et marmotte quelques mots extraordinaires. Ausitôt la terre tremble, on entend un grand hurlement, on voit des éclairs qui sont suivis d'un terrible coup de tonnerre.

ARLEQUIN, *saisi de frayeur.*

Hoïmé !

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Ah! quel bruit épouvantable!
Quel hurlement effroyable!
C'est fait de moi, misérable!

MOBAREC, *à Arlequin.*

Ne vous alarmez point tant.

ARLEQUIN.

Du dragon je crains la serre.

MOBAREC.

Non. Je vois à ce tonnerre,
A ce tremblement de terre,
Que le génie est content.

SCÈNE VII.

LE ROI, MOBAREC, ARLEQUIN, FÉRIDON, *sous la figure d'un bel homme, une couronne sur la tête, descendant des airs sur un griffon.*

ARLEQUIN.

Air : *A la façon de Barbari.* n.° 22.

Le voilà ! je n'ai plus de peur;
Car il a l'air affable.
Qui l'auroit cru de bonne humeur,
Après ce bruit de diable ?

(*Au génie.*)

Vous faites bien, beau Féridon;
La faridondaine, la faridondon,
De ne point arriver ici,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LE ROI, *à Féridon.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Daignez, ô souverain génie !
Protéger Zéyn aujourd'hui,
Comme vous protégiez celui
Dont il reçut la vie.

ARLEQUIN.

On vous parle honnêtement, comme vous voyez. Ne vous fâchez point.

FÉRIDON.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Mon fils, c'est moi qui tant de fois
T'apparus courbé de vieillesse.

J'aimois ton père, tu le vois.
Je sens pour toi même tendresse.
Je suis tout prêt à t'accorder
Ce que tu veux me demander.

ARLEQUIN.

La bonne pâte de génie !

LE ROI.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

J'attends la septième statue
De votre cœur tout généreux.

FÉRIDON.

Tu l'auras bientôt obtenue,
Tu n'as qu'à répondre à mes vœux.

LE ROI.

Air : *Si dans le mal qui me possède.* n.° 15.

Parlez, seigneur, je vous écoute.

FÉRIDON.

Pour le don que je te promets,
Amène-moi, dans mon palais,
Dont Mobarec connoît la route,
Une mortelle en qui je veux
De quoi faire un époux heureux.

ARLEQUIN.

Comment vous la faut-il donc ?

FÉRIDON.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Je cherche une fille bien née,
Qui passe sa vingtième année ;
Qui soit chaste, et qui n'ait jamais
Souhaité de cesser de l'être.

ARLEQUIN.

Mais comment savoir si.....

FÉRIDON.

Je vais
Vous enseigner à la connoître.

ARLEQUIN.

Cela doit être curieux.

FÉRIDON, *au roi, lui donnant un miroir.*

Vous n'avez qu'à présenter ce miroir à une fille.

Air : *Nous autres bons villageois.* n.° 327.

Vous pourrez compter d'avoir
Cette rare et chaste fillette,
Quand la glace du miroir
Se conservera pure et nette :
Si sage elle n'a pas été,
Ou de fait ou de volonté,
Si tôt qu'elle en approchera,
Le miroir se ternira.

ARLEQUIN, *sur le ton du dernier vers.*

Ce que souvent on verra.

FÉRIDON.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Il faut de plus qu'elle soit belle ;
Et toi si maître de ton cœur,
Que tu n'y laisses point pour elle
Entrer une amoureuse ardeur.

ARLEQUIN.

Voilà bien des affaires.

FÉRIDON.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Il ne s'agit donc plus ici que d'une chose ;
De jurer d'accomplir ce que je te propose.
Mais sois de bonne foi.

LE ROI, *levant la main.*

Je vous en fais serment.

FÉRIDON.

Je le connoîtrai bien.

ARLEQUIN, *à part.*

Il deviendra Normand.

FÉRIDON.

Air : *Les Fanatiques que je crains.* n.° 204.

Songe à garder avec honneur
Le serment qui te lie.
Sois certain de ton bonheur;
Si tu sers mon envie;
Mais si tu n'es qu'un trompeur,
Je t'ôterai la vie.

(*Il remonte sur son griffon, et disparoît.*)

SCÈNE VIII.

LE ROI, MOBAREC, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *branlant la tête.*

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.* n.° 75.

Ce génie a de vilains rats.

MOBAREC, *au roi.*

Vous venez de l'entendre.
Il est de dangereux appas :
Jeunesse a le cœur tendre.

LE ROI.

Vizir, ne vous alarmez pas;
Je saurai m'en défendre.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas là le plus difficile.

LE ROI.

Air : *Robin, turelure lure.* n.° 51.

Je vais donc bientôt avoir
La merveilleuse figure,
Par ce magique miroir.

ARLEQUIN.

Turelure!

LE ROI.

Je l'obtiendrai, je t'assure.

ARLEQUIN.

Robin turelure lure.

MOBAREC.

J'approuve sa défiance.

Air : *Et lonlanla, ce n'est pas là.* n.° 328.

Où trouver, dans fillette nubile,
Ce phénix de chasteté ?
Aujourd'hui cela n'est pas facile.

LE ROI.

J'en vois la difficulté;
Mais dans ma cour j'en puis découvrir une.

ARLEQUIN.

Et lonlanla,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela.
Cependant tentez fortune.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente les dehors du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, *seul.*

Il arrive en battant du tambour, et dit ensuite à haute voix :

Mille sequins d'or à gagner. Fille rare à trouver.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Mille sequins on donnera
A qui l'amènera. (*bis*)
Petits et grands, écoutez-moi,
C'est de la part du roi. (*bis*)

Air de *Joconde.* n.° 45.

Sa majesté fait à savoir
Qu'il lui faut une fille
Qui du-moins vingt ans puisse avoir :
Qui soit toute gentille ;
Dont la vertu n'ait point gauchi ;
Fillette brune ou blonde,
Qui n'ait pas encor réfléchi,
Sur les choses du monde.

Il donne encore trois ou quatre coups sur son tambour.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, PIERROT, *portant une petite échelle et des affiches.*

ARLEQUIN.

Air : *Perroquet mignon.* n.° 329.

Pierrot, te voilà !
Eh ! que tiens-tu là ?
Où vas-tu donc comme cela
Avec ton échelle ?

PIERROT.

Je vais chercher,
Afficher,
Dénicher
Cette sage femelle
Qu'il faut pour le roi.
J'ai ce bel emploi.

ARLEQUIN.

Tu affiches les filles, et moi je les tambourine.

PIERROT.

Oh ! vraiment, ce n'est pas tout. Le roi veut que nous éprouvions nous-mêmes les belles qui vont venir ici. Tiens, voilà le miroir qu'il m'a donné.

Il tire le miroir de sa poche, et le donne à Arlequin.

ARLEQUIN.

Apparemment qu'il s'est lassé de faire des épreuves.

PIERROT.

Pardonnez-moi.

Air : *Adieu paniers, vendanges sont faites.* n.° 164.

Jusqu'aux servantes des soubrettes,
Il a fait mirer tour-à-tour
Toutes les filles de sa cour :
Adieu paniers, vendanges sont faites.

ARLEQUIN.

Air : *O reguingué, ô lon-lan-là.* n.° 4.

Oh ! ma foi, je lui disois bien
Qu'à la cour il ne tenoit rien,
O reguingué, ô lonlanla.

(*Regardant le miroir, et l'essuyant.*)

Mais, comment ! voilà sur la glace
Plus d'un grand pouce de crasse.

PIERROT.

Nous serons peut-être plus chanceux que le roi.

ARLEQUIN.

Je n'en crois rien. Où diable le génie veut-il qu'on lui prenne des filles comme il les demande ?

PIERROT.

Il est vrai qu'elles sont un peu clair-semées.

ARLEQUIN.

Air : *Sois complaisant, affable, débonnaire.* n.° 218.

Si Féridon se relâchoit sur l'âge,
Cela pourroit nous donner du courage ;
Mais
A vingt ans et davantage
Nous n'en trouverons jamais.

PIERROT.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Il faut pourtant faire en sorte
D'en trouver.

ARLEQUIN.

C'est perdre le temps.

Une fillette de vingt ans
A l'haleine diablement forte.

PIERROT.

Il faut pourtant faire en sorte...

ARLEQUIN.

Nous allons perdre notre temps.

PIERROT.

Tant pis. Mille sequins d'or sont bons à gagner.

ARLEQUIN.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Oui ; mais la chose est casuelle,
Il vaudroit beaucoup mieux avoir
Un sou marqué pour chaque belle
Qui salira notre miroir.

PIERROT.

Cela est vrai ; mais il n'y a point à choisir. Paix ! paix ! Voilà une aimable enfant qui vient à nous.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, PIERROT, ZACHI.

ARLEQUIN.

Air : *Ma belle diguedon.* n.° 330.

A la cour qui vous amène,
Belle digue, digue, diguedon, dondaine ?

ZACHI.

J'y viens pour avoir le riche don.

PIERROT.

Ma belle digue, digue, ma belle diguedon.

ARLEQUIN.

Avez-vous votre vingtaine,
Belle digue, digue, diguedon, dondaine ?

PIERROT.

Et le reste?

ZACHI.

Air : *Lon lan-la, derirette.* n.° 46.

Allez. J'ai tout ce qu'il me faut.

PIERROT.

C'est ce que nous verrons bientôt,
Lonlanla, dériretté.

ARLEQUIN.

Voyez-vous dans ce miroir-ci,
Lonlanla, dériri.

ZACHI.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine!* n.° 25.

C'est assez me faire entendre
Qu'il me manque des appas.

PIERROT.

Vous en avez à revendre.

ARLEQUIN.

Nous ne nous entendons pas.

ZACHI.

Expliquez-vous.

ARLEQUIN.

Air : *La curiosité.* n.° 331.

Vous avez au-delà du degré qu'on souhaite
La beauté!
Mais il faut encor une vertu parfaite,
La rareté;
Sans quoi, de vous mirer n'ayez point, ma poulette,
La curiosité.

ZACHI.

Pourquoi donc?

ARLEQUIN.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Notre miroir a la puissauce
De peindre le mal et le bien.
Prenez-le, si vous n'avez rien
Sur votre conscience.

ZACHI, *prenant le miroir.*

Donnez-le moi.

PIERROT.

Prenez-y garde, au-moins.

Air : *Ahi! ahi! ahi! Jeannette.* n.° 279.

Sur la chose de l'honneur
La glace est fort indiscrète.

ZACHI, *prenant le miroir.*

Vous ne me ferez point peur;
J'ai la conscience nette.

Elle se regarde dans le miroir, et il se ternit *.

ARLEQUIN, *d'un air moqueur.*

Ahi! ahi! ahi!

PIERROT.

Ahi! ahi! ahi! brunette!

ARLEQUIN.

Brunette, ahi! ahi! ahi!

ZACHI.

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

O dieux! le vilain miroir!
Qu'il est noir!
Comment pourroit-on s'y voir?

---

* Le miroir est fait de façon, qu'en appuyant le doigt sur de petits boutons qui sont autour de la bordure, la glace paroît plus ou moins ternie. (*Note des Auteurs.*)

PIERROT.

Ah! friponne que vous êtes,
On vous a, on vous a conté fleurettes!

ZACHI.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Taisez-vous, mauvais railleurs.

ARLEQUIN.

Cherchez vos dupes ailleurs.
Nous avons bien vu
Que vous avez eu
Quelque gaillarde image,
Et qu'il est dans votre vertu
Entré de l'alliage,
Lonla,
Entré de l'alliage.

ZACHI, *s'en allant.*

Vous êtes deux insolents. Adieu.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN, *riant.*

Ah! ah! ah! Et d'une.

PIERROT.

Oh! Je n'ai pas bonne opinion de ces filles qui viennent se présenter d'elles-mêmes : mais je sais bien où il y en a une, dont je répondrois.

ARLEQUIN.

Le bon répondant!

PIERROT.

Air : *O reguingué, ô lon-lan-la.* n.° 4.

En ce tendron l'on trouvera
Beauté, sagesse, *et cetera.*
C'est une fille d'opéra.

ARLEQUIN.

Fi donc!

PIERROT.

Pourquoi cette grimace?

ARLEQUIN.

Tu veux donc voir péter la glace?

PIERROT.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Oh! ce n'est pas tout ainsi comme.

ARLEQUIN.

Mon ami, tu n'y penses pas.

PIERROT.

Elle n'aime point du tout l'homme;
Elle n'aime que ses ducats.

ARLEQUIN.

Va te promener avec tes belles connoissances.

PIERROT.

Je vais continuer d'afficher. Jusqu'au revoir.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *seul.*

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n°. 66.

Parbleu! j'en connois une
Qui pourroit bien... Mais non.
C'est une belle brune,
Dont l'œil est trop fripon.

Elle souffre sans honte
Qu'on lorgne ses attraits;
Elle aura sur son compte
Du-moins quelques souhaits.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, AMINE.

AMINE.

Air : *Si dans le mal qui me possède.* n.° 15.

Vraiment, je te trouve admirable
De ne pas t'adresser à moi,
Tandis que de la part du roi
Tu cherches une fille aimable.

ARLEQUIN.

Vous ignorez apparemment
Les circonstances.

AMINE.

Non, vraiment.

ARLEQUIN.

On demande une belle fille de vingt ans passés.

AMINE.

Air : *Lanturelu.* n.° 18.

Hé bien, c'est mon âge;
Et pour des appas,
Je crois qu'en partage...

ARLEQUIN.

Vous n'en manquez pas :
Mais on la veut sage.

AMINE.

N'ai-je pas de la vertu?

ARLEQUIN.

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

AMINE.

Air : *Pour le mariage, bon.* n.° 332.

Quoi! tu pourrois soupçonner
La vertu de ta maîtresse?

ARLEQUIN.

Parlons sans nous chicanner.
Vous avez de la sagesse
Pour le nécessaire,
Bon;
Mais pour notre affaire,
Non.

AMINE.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Ah! quel terrible outrage!

ARLEQUIN.

Oh! point tant de tapage.

(*Lui montrant le miroir.*)

Voyez-vous ce miroir?
La moindre peccadille
Qu'a commise une fille,
S'y fait apercevoir.

AMINE.

Quel conte!

ARLEQUIN.

Je vous dis la vérité.

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les belles?* n.° 225.

On fait mirer les pucelles
Dans la glace que voilà;
Elle se noircit pour celles
Qu'un désir fripon brûla.
C'est ainsi qu'on prend les belles,
Lonlanla,
O gué, lonla.

AMINE.

Air : *Vraiment, ma commère, voire.* n.° 278.

Le désir en est aussi?

ARLEQUIN.

Oui-dà, ma commère, oui.

AMINE.

Et la glace devient noire?

ARLEQUIN.

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

AMINE.

Je suis curieuse d'éprouver cela.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Sans balancer je m'y hazarde.

ARLEQUIN.

Vous avez l'air bien résolu.

AMINE.

Donne-le moi.

ARLEQUIN.

Prenez-y garde.

AMINE.

Donne donc.

Elle lui arrache le miroir, et elle le fait ternir en s'y regardant.

ARLEQUIN, *riant.*

Vous l'avez voulu.

AMINE.

Hé bien, par-là que veux-tu dire?

ARLEQUIN, *riant toujours.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

AMINE.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Ce que t'apprend cette glace badine,
Te doit causer un plaisir infini :
Qu'aurois-tu dit du cœur de ton Amine,
Si le miroir ne s'étoit pas terni ?

ARLEQUIN.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.* n.° 73.

Mais je crains que votre honneur
N'ait reçu quelque entorse.

(*Il reprend le miroir.*)

Ventrebleu! quelle noirceur!

AMINE.

Vois par-là de mon ardeur.
La force, la force, la force.

ARLEQUIN, *hochant la tête.*

Je veux bien vous croire, mais...

AMINE.

Mais, quoi?

ARLEQUIN.

Mais vous n'êtes pas la fille que nous demandons.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Il nous faudroit une beauté,
Qui n'eût jamais rien souhaité.

AMINE, *s'en allant.*

Exprès on vous en fera faire.
Laire la, laire lan-laire,
Laire la,
Laire lan-la.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, *seul.*

Voilà un miroir bien chatouilleux sur l'honneur des filles ?

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Mais, morbleu ! cela m'embarrasse :
On ne peut avec netteté
Bien discerner sur cette glace
L'effet d'avec la volonté.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, MÉROU, ANAIS.

ARLEQUIN.

Air : *Tambonneau est bon garçon.* n.° 333.

Bonne mère, dites-moi
Où vous menez cette brune.

MÉROU.

Je la conduis chez le roi,
Pour lui faire sa fortune.
Ma fille a des qualités
Qui méritent ses bontés.

ARLEQUIN.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Elle est, ma foi, des plus gentilles.
Je vais voir si c'est notre fait.

MÉROU.

Pourquoi donc vous ?

ARLEQUIN.

Le roi m'a fait
Son essayeur de filles.

MÉROU.

Que dites-vous ?

ARLEQUIN.

Il s'en rapporte au témoignage que je lui rends de leur vertu. Mais ne vous y trompez pas.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Il veut une fille si pure,
Que son cœur n'ait jamais senti
D'amour la moindre égratignure.
Sur ce, prenez votre parti.

ANAÏS.

Air : *Assis sur l'herbette.* n.° 334.

Mon ame peu tendre,
Jusques à ce jour
A su se défendre
Des traits de l'amour.

MÉROU.

C'est ce que sa mère,
Peut vous confirmer.
Ma fille sait plaire,
Sans savoir aimer.

ARLEQUIN, *à Anaïs, lui montrant le miroir.*

Voyons.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Avec cette pierre de touche,
Je vais connoître en ce moment
Si votre cœur et votre bouche
Ne parlent pas différemment.

MÉROU.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

ARLEQUIN.

C'est une glace enchantée, qui découvre la conduite de toute fille qui s'y regarde.

MÉROU.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Air : *Vous m'entendez bien.* n.° 143.

Quand le miroir ne noircit point,
La fille est sage de tout point ;
Mais si l'on n'y voit goute,

MÉROU.

Hé bien !

ARLEQUIN.

La belle aura sans doute.....
Vous m'entendez bien.

MÉROU.

Air : *J'avois juré de n'aimer de ma vie.* n.° 299.

Pour Anaïs, elle craint peu l'épreuve ;
La pauvre enfant, hélas ! est toute neuve.

ARLEQUIN.

Air : *Que n'aimez-vous, cœurs insensibles.* n.° 335.

Nous l'allons voir
Dans cette glace,
Nous l'allons voir
Dans ce miroir.

MÉROU.

Vertu tient de son cœur toute la place :
En vain se promet-on de l'émouvoir.

ARLEQUIN.

Nous l'allons voir
Dans cette glace,
Nous l'allons voir
Dans ce miroir.

MÉROU.

Elle ne dément point sa race,
Elle n'aime que son devoir.

ARLEQUIN.

Nous l'allons voir
Dans cette glace,
Nous l'allons voir
Dans ce miroir.

MÉROU, *à sa fille.*

Air : *Ton relon, ton, ton.* n.° 236.

Avancez donc.

ARLEQUIN, *à Anaïs.*

Allons, belle inhumaine;
De ce miroir approchez le menton.

ANAÏS.

Elle se regarde, le miroir se ternit, et elle dit à Arlequin :

Vous moquez-vous? que la glace est vilaine!

ARLEQUIN.

Votre vertu jette un fort beau coton.
Ton relon, ton, ton,
Tontaine,
La tontaine.
Ton relon, ton, ton,
Tontaine,
La tonton.

MÉROU, *en colère.*

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Voyez quelle insolence!

ANAÏS.

Frottons-le d'importance.

ARLEQUIN.

Est-ce ma faute, à moi?

ANAÏS.

Il faut que je fracasse
Cette maudite glace.

ARLEQUIN.

Songez qu'elle est au roi.

ANAÏS.

Air : *Flon, flon.* n.° 121.

Il est bon qu'on t'apprenne
A vivre, gros butor.

(*Lui donnant un soufflet.*)

Tiens. Voilà pour ta peine.

ARLEQUIN.

Tirez, demi-castor.

(*Les chassant à coup de batte.*)

Flon, flon,
Larira, dondaine,
Flon, flon,
Larira, dondon.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Belle brune, belle brune.* n°. 139.

Ventrebille!
Ventrebille!
Comme tu donnes, l'ami,
Sur la mère et sur la fille!
Ventrebille!
Ventrebille!

ARLEQUIN.

Fin de l'air : *J'en connois bien d'autres.* n. 336.

Tu les connois donc?

PIERROT.

J'en connois bien d'autres
De cette façon.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, PIERROT, AMINE, NOUR, bergère.

AMINE.

De la joie! de la joie!

Air: *La jeune abbesse de ce lieu.* n.° 80.

J'ai trouvé notre vrai balot
Dans cette fille de village.
Elle attrapera le gros lot.

PIERROT.

Elle a la mine d'être sage.

ARLEQUIN.

Il est vrai; mais la fille, dit-on,
Est plus trompeuse qu'un melon.

AMINE.

Exceptez-en les filles de village.

Air: *Bergères de Maintenon.* n.° 337.

C'est dans ces lieux que règne l'innocence.

ARLEQUIN.

Je n'en crois rien.

AMINE.

D'où vient?

ARLEQUIN.

Quelle apparence?
Le dieu d'amour y fait sa résidence.

PIERROT.

Oui.

Air : *Ouvrez-moi la porte.* n.° 288.

Aux lieux solitaires,
Ce petit mâdré,
Avec les bergères
Est toujours fourré.

NOUR.

Air : *Gardons nos moutons.* n.° 168.

Je fuis l'entretien des garçons;
Je suis toujours seulette
Assise à l'ombre des buissons,
Disant la chansonnette :
Gardons nos moutons,
Lirette, liron,
Liron, liré, lirette.

PIERROT.

Air : *Ma mère, mariez-moi.* n.° 33.

Ne croyez pas nous duper ;
On ne sauroit nous tromper.
Nous avons un instrument
Qui nous met au fait du comportement ;
Nous avons un instrument
Qui nous fait voir quand on ment.

NOUR, *étonnée.*

Oui-dà ?

AMINE.

Oui, vraiment.

ARLEQUIN, *lui montrant le miroir.*

Voici l'instrument en question.

Air : *Ho ho! ha ha! Et pourquoi donc?* n.° 283.

Mieux que par vos discours,
Par lui nous apprendrons
Si vous avez toujours
Bien gardé vos moutons.

NOUR.

Ho ho! ha ha!
Et pourquoi donc? Comment cela?

PIERROT.

Air : *Mirlababibobette.* n.° 125.

N'eussiez-vous sur votre vertu,
Mirlababibobette,
Q'un fétu,
La glace, qui d'abord est nette,
Mirlababi, sarlababo, mirlababibobette,
Mirlababorita,
Se ternira.

NOUR, *hésitant.*

Mais....

ARLEQUIN.

Mais examinez-vous bien. Il ne sera plus temps de s'en dédire après l'épreuve.

AMINE, *à Nour.*

Air : *Bon soir la compagnie.* n.° 338.

Oh! dame! c'est à vous de voir
S'il vous convient, ma mie
De regarder dans ce miroir.

NOUR, *faisant la révérence, et s'en allant.*

Bon soir, la compagnie,
Bon soir;
Bon soir, la compagnie.

Arlequin, Pierrot et Amine se mettent à rire de toutes leurs forces.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, PIERROT, AMINE.

ARLEQUIN, *à Amine.*

Air : *Je ne suis pas assez beau, ho! ho!* n.° 284.

C'est donc là notre ballot?
Ho, ho!

PIERROT.

Elle a peur de son haleine.

AMINE, *s'en allant.*

Mes enfants, jusqu'à tantôt.

PIERROT.

Ho, ho!
Notre quête sera vaine.

ARLEQUIN.

Oui, Pierrot,
Dans cette maudite graine,
Nous aurons bien de la peine
A trouver ce qu'il nous faut.

TOUS DEUX.

Ho, ho, ho!
A trouver ce qu'il nous faut.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, PIERROT, LOULOU.

PIERROT, *à Arlequin.*

Air : *Qu'on apporte bouteille.* n.° 20.

Que veut cette jeunesse?

LOULOU.

Mes amis; dites-moi,
A qui faut-il que je m'adresse
Pour avoir le présent du roi?

PIERROT.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

C'est à nous, ma poulette.

(*A Arlequin.*)

Arlequin, que d'appas!

ARLEQUIN.

Mais elle est trop jeunette ;
Le roi n'en voudra pas.

PIERROT.

Faute d'autres, il sera peut-être bien obligé d'en prendre de cet âge-là.

ARLEQUIN.

Voyons toujours à telle fin que de raison.

PIERROT.

Air : *J'ai passé deux jours sans vous voir.* n.° 339.

Pour obtenir ce beau présent,
Il faut être bien sage.

LOULOU.

Oh ! je le suis bien à présent !
Je m'attache à l'ouvrage :
Je ne fais plus depuis un an
Endéver ma bonne maman.

ARLEQUIN, *à part.*

Quelle innocence !

PIERROT.

Air : *Si l'on menoit à la guerre.* n.° 82.

Il ne s'agit pas, brunette,
De cette sagesse-là.
N'avez-vous point d'amourette ?

LOULOU.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

ARLEQUIN.

Morbleu ! qu'elle est neuve !

PIERROT.

Air : *Allons gai.* n.° 28.

Quand vous voyez un drille
Bien fait et bien gentil,

Le petit cœur, ma fille,
Jamais ne vous dit-il,
Allons, gai,
D'un air gai, etc. ?

LOULOU.

Au contraire. Quand je vois des garçons, je m'enfuis.

PIERROT, *à Arlequin.*

Air : *Ah ! quel dommage, Martin !* n.° 287.

Tu vois qu'elle est sage
Autant qu'il le faut.

ARLEQUIN.

Que n'a-t-elle l'âge !

LOULOU.

J'ai treize ans bientôt.

ARLEQUIN.

Ah ! quel dommage !
Ah ! quel dommage, Pierrot !
Pierrot, quel dommage !

PIERROT.

Pardi ! je veux par curiosité la faire regarder dans le miroir. Prête-le moi, Arlequin.

ARLEQUIN.

Air : *Ah ! c'est un certain je ne sais qu'est-ce !* n.° 340.

Il n'en est pas besoin, je croi.

PIERROT.

Laisse-moi faire, laisse.

ARLEQUIN.

C'est un vain désir qui te presse.

PIERROT.

Donne-le donc.

ARLEQUIN, *lui lâchant le miroir.*

Contente-toi.

PIERROT.

Il fait mirer Loulou, et il paroît sur la glace un petit brouillard.

Ah! j'y vois certain je ne sais qu'est-ce!
Ah! j'y vois certain je ne sais quoi!

ARLEQUIN.

Il n'est pas possible!

PIERROT.

Tiens. Regarde toi-même.

ARLEQUIN.

Oui, ma foi. Il est vrai que la ternissure est légère; mais cela ne laisse pas de signifier quelque chose.

PIERROT, *riant.*

Hé! hé! hé! hé! hé!

ARLEQUIN.

Air: *Il ne faut point faire la sage.* n.° 341.

Ah! petit tendron, pour votre âge,
Vous n'êtes pas mal avancé!

PIERROT.

L'enfant aura pensé
Au mari..... au mariage,
L'enfant aura pensé
A sauter le fossé.

LOULOU.

Oh! dame! oui; je voudrois bien être mariée.

ARLEQUIN.

Voilà donc ce qui a causé le petit brouillard sur la glace.

PIERROT.

Air : *N'y a pas d'mal à ça.* n.° 271.

A l'hymen, ma mie,
Vous songez déjà!

LOULOU.

Quel mal, je vous prie,
Trouvez-vous donc là?

ARLEQUIN.

N'y a pas d'mal à ça,
N'y a pas d'mal à ça.

Mais le roi ne prétend point donner son présent à une fille qui a envie d'être mariée.

PIERROT.

Air : *Ah! je n'm'en souci'guère.* n.° 342.

Pour fille qui veut faire
De même que sa mère,
Il n'a point de ducats.

LOULOU.

Ah! je n'm'en souci'guère!
Qu'il les garde en ce cas,
Ah! je n'm'en souci'pas!

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Pour le coup je perds patience.

PIERROT.

Ayons encor quelque espérance.

ARLEQUIN.

Pierrot, je suis tout ahuri
De la dernière expérience;
Et j'en tire *à fortiori*
Une terrible conséquence.

PIERROT, *sur le ton du dernier vers.*

Vraiment, n'a pas fait qui commence.
Allons visiter la ville et les faubourgs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente le même appartement qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, ARLEQUIN, PIERROT.

LE ROI.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

NON, je ne l'aurois jamais cru.

ARLEQUIN.

Nous en avons éprouvé mille.
Enfin nous avons parcouru
Les coins et recoins de la ville.

PIERROT.

Et par-tout nous n'avons pu voir
Que ternisseuses de miroir.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

PIERROT.

Air : *Le Gourdin.* n.° 343.

Vous nous avez là, par ma foi,
Chargés d'un vilain emploi.
Plus d'une vive créature,
En accusant d'imposture

Du miroir la ternissure,
Lure, lure, lure, lure,
Nous a fait tâter du gourdin;
Guerelin, guin,
Guerelin, guin, guin,
Guerelin guin, guin, guin, guin.

LE ROI.

Air: *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Sortons de Cachemire;
Parcourons mon empire
De l'un à l'autre bout.
Nous trouverons peut-être.....

ARLEQUIN.

Les femelles, mon maître,
Sont femelles par-tout.

PIERROT.

Air: *Qui veut se mettre en ménage.* n.° 334.

Pour cette maudite fille
Vous vous donnez trop de soin;
Et c'est chercher une aiguille
Dans une botte de foin.
Un trésor comme le vôtre
Pour vous est plus que bastant.
Mais, hélas! comme dit l'autre,
L'homme n'est jamais content.

LE ROI.

Air de *Joconde.* n.° 45.

Je veux avoir de Féridon
La septième statue.

ARLEQUIN.

Ce charlatan vous fera don
D'une coquesigrue,
Au-lieu de perdre ainsi mes pas,
Je l'enverrois aux peautres.

LE ROI.

Le roi mon père n'a-t-il pas
Obtenu les six autres?

ARLEQUIN.

Air : *Quand Iris prend plaisir à boire.* n.° 345.

Il n'a pas pour chaque figure
Donné si chaste créature
Qu'on la veut de vous.

LE ROI.

Qu'en sais-tu ?

ARLEQUIN.

Il n'auroit pas à ce prix fait fortune.
Où le bon-homme auroit-il pu
Pêcher sept filles de vertu?
Nous ne saurions (*bis*) en trouver une.

PIERROT.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Si la figure promise
Passe celles qui sont ici,
Féridon doit vouloir aussi
Une plus rare marchandise,
Si la figure promise
Passe celles qui sont ici.

LE ROI.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Pour moi, j'espère que bientôt
J'aurai la beauté qu'il me faut.
Mobarec ici va se rendre
Avec sa fille Rézia.
Que ne devons-nous point attendre
Des leçons de cet homme-là ?

ARLEQUIN.

Air : *Je passe la nuit et le jour.* n.° 106.

Il est vrai que loin de la cour,
Il la retient depuis l'enfance.
La solitude est un séjour
Propre à conserver l'innocence :
Mais la belle a du-moins vingt ans ;
C'est aux désirs que je l'attends,

Que je l'attends,
Que je l'attends,
C'est aux désirs que je l'attends.

PIERROT.

Nous allons voir cela. La voici.

SCÈNE II.

LE ROI, ARLEQUIN, PIERROT, MOBAREC, RÉZIA, AMINE.

MOBAREC.

Air : *Je vous avois cru belle.* n.° 346.

Vous demandiez ma fille,
Vous la voyez, seigneur.
Puisse-t-elle être assez sage et gentille,
Pour faire dès ce jour votre bonheur !

LE ROI.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?* n.° 10.

L'œil humain peut-il voir
Beauté plus ravissante ?

AMINE.

Elle est tout innocente.

PIERROT.

Oh! c'est un à savoir!

ARLEQUIN.

J'en croirai le miroir.

MOBAREC, *à sa fille.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Rézia, votre roi souhaite
Qu'en ce miroir mystérieux
Vous vous regardiez.

Elle regarde dans le miroir, et la glace se conserve pure.

LE ROI.

Ah! grands dieux!
La place est pure et nette!

ARLEQUIN.

Comment, diable!

Air : *La bonne aventure, ô gué......* n.° 37.

Mais je n'y vois en effet
Point de ternissure!

LE ROI.

Le ciel remplit mon souhait.

PIERROT.

Vous trouvez donc votre fait?
La bonne aventure,
O gué....!
La bonne aventure!

PIERROT, ARLEQUIN, AMINE.

La bonne aventure,
O gué....!
La bonne aventure!

LE ROI, *prenant la main de Rézia.*

Air : *Ah! la faute en est faite.* n.° 347.

La voilà donc cette fille parfaite!
Qu'en ce moment mon ame est satisfaite!

ARLEQUIN, *au Roi, le tirant par le bras.*

Gardez-vous bien d'aimer cette poulette.

LE ROI.

Ah! ah! la faute en est faite!

ARLEQUIN, *à part, étonné.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Que dit-il?

MOBAREC, *à part.*

O ciel!

LE ROI, *à Rézia.*

Ma mignonne,
Vous partagerez ma couronne.

RÉZIA.

Je mérite peu cet honneur.

LE ROI, *à Amine.*

Chez la princesse qu'on la mène.

MOBAREC.

Que voulez-vous faire, seigneur?

LE ROI.

Je veux vous donner une reine.

(*Amine emmène Rézia.*)

SCÈNE III.

LE ROI, MOBAREC, ARLEQUIN, PIERROT.

MOBAREC.

Air : *Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre?* n.° 247.

Grand Roi, songez donc, je vous prie,
Que vous la devez céder.

ARLEQUIN.

Il faut la conduire au génie.

LE ROI.

Non, non, je prétends la garder.

MOBAREC.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Quoi! vous voulez vous parjurer!

ARLEQUIN.

Vous voulez perdre la statue!

LE ROI.

Oui.

PIERROT.

Laissez-vous remontrer.....

LE ROI.

C'est une chose résolue.

MOBAREC.

Pensez-vous que vous êtes roi,
Et qu'il faut garder votre foi?

LE ROI.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Hélas ! puis-je me défendre
D'aimer un objet si charmant?
Si je vais contre mon serment,
C'est à l'amour qu'il faut s'en prendre.
Hélas ! puis-je me défendre
D'aimer un objet si charmant?

ARLEQUIN.

Air : *Je n'saurois.* n.° 273.

Mais Féridon est un drille
Qui punit la trahison.

PIERROT.

Ne le fâchez point, morbille!

MOBAREC.

Ecoutez votre raison.

LE ROI.

Je n'saurois.

MOBAREC.

Seigneur, menez-lui ma fille!

LE ROI.

J'en mourrois.

MOBAREC.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Vous êtes tout brillant de gloire;
Songez que le plus grand vainqueur

Est celui qui peut sur son cœur
Remporter la victoire !

LE ROI.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

O père plein de barbarie !
Peux-tu te résoudre à livrer
Ta propre fille à ce génie ?
Peut-être il va la dévorer.

ARLEQUIN.

Elle n'en mourra pas.

MOBAREC.

Air : *Ah ! quel plaisir, lorsqu'après mille alarmes.* n.° 348.

Je ne fais rien que je ne doive faire :
Vos intérêts font ma suprême loi.
L'esclave doit oublier qu'il est père,
Quand il y va de l'honneur de son roi.

LE ROI.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n°. 3.

O dieux ! que je souffre de peine !

PIERROT.

Une autre vous consolera.

ARLEQUIN.

Seigneur, point de foiblesse humaine.

MOBAREC, *à Arlequin et à Pierrot.*

Allez me chercher Rézia.

(*Arlequin et Pierrot sortent.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, MOBAREC.

LE ROI.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Enfin, vizir, votre prudence
Triomphe de ma résistance,
Quoiqu'il m'en coûte, je me rends;
Je vois bien qu'il faut que j'immole
La beauté qui charme mes sens
A l'honneur de tenir parole.

MOBAREC.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Seigneur, que mon ame est ravie
De ce mouvement généreux !

LE ROI.

Plaignez plutôt un malheureux,
Qui doit perdre aujourd'hui la vie.

MOBAREC.

Le ciel saura vous conserver.

LE ROI.

Non, non, rien ne peut me sauver.

Air : *Dans un couvent bien-heureux.* n.° 349.

Lorsque Féridon verra
Que j'ai laissé dans mon ame
Naître une amoureuse flamme,
Sans doute il m'en punira :
S'il excuse ma foiblesse,
Il comblera mon malheur ;
Il m'ôtera ma maîtresse,
Et j'en mourrai de douleur.

MOBAREC.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Voici Rézia qui s'avance.
Contraignez-vous.

LE ROI.

Cruel moment !

MOBAREC.

Seigneur, il est de conséquence
De lui cacher votre tourment.

SCÈNE V.

LE ROI, MOBAREC, RÉZIA, ARLEQUIN, PIERROT.

MOBAREC.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Ma fille, ce n'est point pour lui
Que votre roi vous a choisie ;
Et vous allez dès aujourd'hui
Être l'épouse d'un génie.

RÉZIA, *à son père.*

Seigneur, c'est notre souverain ;
Il peut disposer de ma main.

ARLEQUIN.

Air : *M. Lapalisse est mort.* n.° 44.

De pitié le cœur me fend !
Le docile caractère !

PIERROT.

Hélas ! oui, la pauvre enfant !
La voilà prête à tout faire.

MOBAREC.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Allons, sans tarder davantage,
Partons.

LE ROI.

O regrets superflus!

MOBAREC, *bas au roi.*

Rappelez tout votre courage.

LE ROI.

Marchons. Je ne résiste plus.

Ils se disposent tous à sortir, lorsqu'on entend un grand coup de tonnerre.

ARLEQUIN.

Miséricorde!

PIERROT.

Ah! nous sommes perdus!

SCÈNE VI.

LE ROI, MOBAREC, RÉZIA, ARLEQUIN, PIERROT, FÉRIDON, *sortant du sein de la terre.*

FÉRIDON, *au roi.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Je viens t'épargner le voyage.
Je reçois cette fille sage,
Et l'emmène dans mes états.
Sois sûr de ma reconnoissance.
Dans ton trésor tu trouveras
Le prix de ton obéissance.

Il prend Rézia par la main et fait un mouvement pour l'emmener.

LE ROI, *poussant un grand soupir.*

Ouf!

FÉRIDON, *se retournant.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Quoi! tu soupires, misérable!
T'on cœur s'est donc laissé charmer ?

ARLEQUIN.

Est-ce un si grand mal que d'aimer
Ce que l'on trouve aimable?

LE ROI, *présentant sa tête au génie.*

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Vengez-vous.

FÉRIDON.

Non, j'aurois grand tort
De te punir de ta foiblesse,
Puisque par un louable effort
Tu viens d'expier ta tendresse.
Adieu, Zéyn. Jouis en paix
Des biens que Féridon t'a faits.

(*Il sort avec Rézia.*)

ARLEQUIN.

Le drôle l'emmène toujours à bon compte.

SCÈNE VII.

LE ROI, MOBAREC, ARLEQUIN, PIERROT.

MOBAREC.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Ouvrons le trésor.

LE ROI.

Cœur barbare!
Impitoyable Féridon!

MOBAREC.

Voyons quelle est la pièce rare
Dont il vient de vous faire don.

LE ROI.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Hélas ! ma douleur est extrême !
J'estime peu ce nouveau bien.
Puisque j'ai perdu ce que j'aime,
Je ne suis plus sensible à rien.

ARLEQUIN, *au roi.*

Venez, seigneur.

PIERROT.

Air : *Allons voir.* n.° 350.

Allons voir, allons voir, allons voir
La merveilleuse statue ;
Allons voir, allons voir, allons voir
Quell' mine elle peut avoir.

Mobarec ouvre la porte du trésor. On voit sur le piédestal qui étoit vide, pour statue, la belle Rézia.

SCÈNE VIII.

LE ROI, MOBAREC, ARLEQUIN, PIERROT, RÉZIA, FÉRIDON.

ARLEQUIN.

Oui, morbleu ! c'est elle-même.

PIERROT, *au roi.*

Tenez. Regardez, regardez.

LE ROI.

Air : *La Ceinture.* n.° 110.

Juste ciel ! est-ce Rézia ?
Est-ce elle qui s'offre à ma vue ?

FÉRIDON.

Oui, mon cher enfant, la voilà.
C'est la merveilleuse statue.

PIERROT, *à Féridon.*

Ah! le malicieux!

LE ROI, *courant à Rézia.*

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

On vous rend donc à ma tendresse,
Charmant objet de mes désirs!
Que d'heureux jours, que de plaisirs
Vont succéder à ma tristesse!

(*A Féridon, lui baisant la main.*)

Généreux Féridon, je vois
Maintenant ce que je vous dois.

PIERROT, *au roi.*

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

A-présent il vous lâche
La bride sur le cou.

ARLEQUIN.

Sans craindre qu'il se fâche,
Aimez tout votre sou.

FÉRIDON.

Air: *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Je vous promets mon assistance,
Vivez contents, heureux époux.
D'une parfaite intelligence
Goûtez les plaisirs les plus doux.

(*Il se retire.*)

SCÈNE IX et dernière.

LE ROI, MOBAREC, RÉZIA, ARLEQUIN, PIERROT, AMINE, ZÉLIS, plusieurs Esclaves de l'un et de l'autre sexes.

AMINE.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Allons, que tout célèbre ici
Cette heureuse aventure.

PIERROT.

Et nous, marions-nous aussi
Par la même voiture.

Les esclaves dansent. Après quoi, on chante le branle suivant.

BRANLE.

Air : *Futur époux d'une fillette.* n.° 351.

Premier couplet.

ZÉLIS.

Futur époux d'une filette,
Qui te paroît sage et discrette,
Es-tu curieux de savoir
Si tu fais une bonne emplette ?
Viens emprunter notre miroir.

CHŒUR.

Viens emprunter notre miroir.

Second couplet.

AMINE.

Si les glaces de nos coquettes

Des mœurs étoient les interprètes,
Elles ne voudroient point avoir
De soupirants à leurs toilettes,
Ou se passeroient de miroir.

CHŒUR.

Ou se passeroient de miroir.

Troisième couplet, dérimé.

PIERROT.

Un jour un marchand de Falaise
A Paris voulut prendre femme.
Ma foi, dès la première nuit,
Pour savoir s'il portoit des cornes,
Il n'eut pas besoin du miroir.

CHŒUR.

Il n'eut pas besoin du miroir.

Quatrième couplet.

ARLEQUIN, *aux spectateurs.*

Nous croyons nos pièces nouvelles
Toujours parfaites, toujours belles;
Mais souvent vous nous faites voir
Que nous ne jugeons pas bien d'elles;
Votre goût nous sert de miroir.

CHŒUR.

Votre goût nous sert de miroir.

FIN.

LA FORÊT DE DODÔNE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée par la troupe du sieur Francisque à la foire Saint-Germain en 1721.

PERSONNAGES.

DEUX VIEUX CHÊNES, parlants.

UN JEUNE CHÊNE mâle, parlant et dansant.

UN JEUNE CHÊNE femelle, dansant.

UN GRAND CHÊNE, pour porter Arlequin.

ARLEQUIN, } voleurs.
SCARAMOUCHE, }

M. BOLUS, apothicaire.

Madame BOLUS, sa femme.

Mademoiselle SUZON, maîtresse de M. Bolus.

DAMIS, amant de Céphise.

CÉPHISE.

M. RIGAUDON, maître à danser.

COLIN, } nouveaux mariés.
COLINETTE, }

GROS-JEAN, oncle de Colin.

GUILLOT, cousin de Colinette.

Garçons et Filles de la noce de Colin.

La Scène est dans la forêt de Dodône.

LA FORÊT DE DODÔNE.

Le Théâtre représente une forêt. On voit dans le milieu quatre chênes isolés, creux, et dans lesquels il y a des hommes qui peuvent marcher et remuer leurs branches comme des bras. A chaque arbre est une ouverture en façon de petit châssis, qui s'ouvre et se referme quand on veut; de manière que l'homme qui est dans l'arbre montre sa tête, et la cache quand il lui plaît. Il a un masque vert et des cheveux de mousse.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX VIEUX CHÊNES.

Ils ouvrent leur petite fenêtre, et montrent leur tête.

I.er CHÊNE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

FAMEUSE forêt de Dodône,
Hélas! chacun vous abandonne!

Les hommes venoient autrefois
A genoux consulter vos Chênes ;
La foule à-présent est aux bois
Et de Boulogne et de Vincennes.

II.e CHÊNE.

Je n'en suis point surpris, mon compère.

Air : *Faire l'amour la nuit et le jour.* n.° 35.

D'un amoureux secret
Nous ne pouvons nous taire : (*bis*)
On cherche un bois discret,
Où sans risque on peut faire
L'amour
La nuit et le jour.

SCÈNE II.

LES DEUX VIEUX CHÊNES, UN JEUNE CHÊNE.

LE JEUNE CHÊNE.

(*Il arrive en dansant et en chantant.*)

Air : *Si la jeune Annette.* n.° 205.

Fille de village,
Avec son galand,
Vient sous mon ombrage
Pour y chercher du......
Taleri, tatitatou,
Talera, lire,
Pour y chercher du gland.

(*Au premier chêne.*)

Bon jour et bon an, cousin Chêne.

I.er CHÊNE.

Cousin! apprenez, petit étourdi, qu'il s'en faut plus d'un quarteron de fagots que nous ne soyons de la même branche.

LE JEUNE CHÊNE.

Comment donc?

I.er CHÊNE.

Taisez-vous.

LE JEUNE CHÊNE.

Air : *Petit boudrillon.* n.° 352.

D'où vient cette humeur vaine?

II.e CHÊNE.

Taisez-vous, vous dit-on,
Boudrillon.
Vous tranchez du grand chêne;
Rabaissez votre ton,
Boudrillon,
Petit boudrillon,
Boudrillon, dondaine,
Petit boudrillon,
Boudrillon, dondon.

LE JEUNE CHÊNE.

Oh! si je ne suis pas encore reçu oracle, je suis du bois dont on les fait.

I.er CHÊNE.

Vous raisonnez comme un sapin. Il faut que vous ayez été enté sur quelque maronnier d'Inde.

LE JEUNE CHÊNE.

Oui-dà, je raisonne, et tout aussi-bien qu'un homme.

I.er CHÊNE.

Le bel éloge! Un arbre se piquer de raisonner comme les hommes, qui raisonnent comme des bûches.

II.e CHÊNE.

Ce petit drôle-là s'ingère quelquefois de rendre des oracles, oui.

I.er CHÊNE.

Ce sont des oracles bien fagotés.

LE JEUNE CHÊNE.

Qu'ai-je donc dit de si impertinent?

II.e CHÊNE.

Vous avez conseillé, par exemple, à cette jeune fille d'épouser l'agioteur qui la recherchoit, l'assurant qu'elle feroit une bonne affaire; elle vous a cru, et elle n'a pas de pain à-présent.

LE JEUNE CHÊNE.

Hé! n'aviez-vous pas dit vous-même quelques jours auparavant à cet agioteur, qui vint vous consulter sur son destin:

Il sortira de toi de très-grandes richesses.

I.er CHÊNE.

Mais, petit benêt, ne sentez-vous pas dans cette réponse l'équivoque prophétique?

II.e CHÊNE.

Vous avez encore dit hier tout crûment à ce procureur, qu'il étoit cocu.

LE JEUNE CHÊNE.

Est-ce que cela n'est pas vrai?

I.er CHÊNE.

Pardonnez-moi; mais un oracle qui fait son

métier, doit couvrir par une honnête amphibologie des vérités trop odieuses.

II.e CHÊNE.

Vous mériteriez bien que le maître-clerc vînt vous abattre pour servir de mai à la Bazoche.

LE JEUNE CHÊNE.

Mais....

I.er CHÊNE.

Mais, mais, vous êtes un sot. Il faudroit vous élaguer la langue. Retirez-vous dans ce coin-là, et écoutez pour apprendre.

Le jeune Chêne se retire à côté. Le premier Chêne continue de parler au second.

J'ai le cœur serré, mon compère, de nous voir presqu'entièrement abandonnés. Ah! les hommes d'aujourd'hui ne s'attachent qu'à l'écorce du bonheur! Ils ne prennent plus conseil que d'eux-mêmes.

II.e CHÊNE.

Tant-pis pour eux. En sommes-nous moins heureux, parce que nous n'avons pas la fumée de leur encens, et qu'ils ignorent la meilleure partie des dons que nous avons reçus des dieux?

I.er CHÊNE.

Quoi! ne devroient-ils pas.....

II.e CHÊNE.

Allez, mon compère, ne vous échauffez plus la séve là-dessus; et gardez-vous de la vanité que

nous avons tant de fois reprochée aux hommes. Mais, taisons-nous. Voici quelqu'un qui s'avance.

Ils referment leurs fenêtres. Ce qu'ils font toutes les fois qu'il paroît du monde.

SCÈNE III.

LES CHÊNES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Au diable soit Scaramouche, qui me fait ici croquer le marmot! Il est parti, il y a plus de trois heures, pour aller à deux pas d'ici nous chercher des provisions, et il n'est pas encore revenu. Ouais. Ce fripon-là ne seroit-il pas à voler quelque marchand à mon insu, pour me frustrer de ma part? Non. La bonne-foi n'a jamais manqué parmi nous autres; et Scaramouche m'a toujours rendu bon compte, tant que nous avons travaillé ensemble dans la rue Quincampoix *. Après cela,

---

* Du temps de la régence et du *systême* de Law, c'étoit dans la rue Quincampoix qu'étoit établi le commerce sur les *billets de banque*. Heureux ceux qui y avoient des maisons! Une chambre s'y louoit jusqu'à dix livres par jour; mais la grande multitude n'avoit pas besoin d'asile. Dès la pointe du jour, le passage de cette rue étroite étoit engorgé de joueurs : leur fureur ne faisoit que s'accroître durant la journée. On sonnoit le soir une cloche, et il falloit les expulser de force. On grava dans le temps une estampe en forme de caricature, qui, sous une allégorie grossière, mais juste, peint au naturel les ravages de cette frénésie épidémique. Elle a pour

nous avons vu autrefois bien d'honnêtes gens qui ne le sont plus à-présent. Peut-être aussi que ces gueux d'archers l'auront *pincé*. Mais le voici à-la-fin.

SCÈNE IV.

LES CHÊNES, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, *arrivant tout essouflé.*

ARLEQUIN.

Hé ! d'où diable viens-tu donc à l'heure qu'il est ?

SCARAMOUCHE.

Bona nevelle, mon ami, *bona* nevelle ?

ARLEQUIN.

Comment, bonne nouvelle ! et tu arrives les mains vides.

---

titre : *Véritable portrait du seigneur Quincampoix*. On voit, en effet, au centre le tableau en buste de ce seigneur avec cette devise : *Aut Cæsar aut nihil*. Il est surmonté d'une couronne de plumes de paon, et de chardons, que lui offre la *Sottise* avec cette inscription : *Je suis le jouet du sage et du fou*. Au-dessous du portrait fume une chaudière qu'un diable chauffe avec du papier. Un agioteur jette dans la chaudière à pleines mains son or et son argent, qui se fondent, et ne rendent que des papiers nouveaux. Le *Désespoir*, derrière ce malheureux, semble l'attendre pour s'en emparer après cette opération.

Les *Mémoires de la régence* font mention d'un bossu qui gagna en peu de jours cinquante mille écus pour avoir prêté sa bosse, en forme de pupître, aux agioteurs.

SCARAMOUCHE.

Bona nevelle, te dis-je! Je viens de ce gros village ici proche, où j'ai été à la noce.

ARLEQUIN.

Fort bien, monsieur Scaramouche. C'est-à-dire que vous avez rempli votre ventre, sans vous mettre beaucoup en peine du mien.

SCARAMOUCHE.

Hé non, je ne suis pas entré dans la noce; *mà* j'ai vu la marinée.

ARLEQUIN.

La marinée! Une marinade, veux-tu dire?

SCARAMOUCHE.

Ce n'est pas cela. C'est *una figlia* qui est marinée.

ARLEQUIN.

Mais ce n'est pas à cette sauce-là que.....

SCARAMOUCHE.

Tu ne m'entends pas. C'est *una figlia,* nommée Colinette, qui a apoussé un mitron.

ARLEQUIN.

Qui a poussé un mitron! Elle l'a fait tomber, apparemment?

SCARAMOUCHE.

Non pas. Elle a apoussé ce mitron, elle l'a *pigliato per* son apoux *in matrimonio.*

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce que cela me fait?

SCARAMOUCHE.

Tu vas voir. *Sta* paysanne est *ben* gentile, et....

ARLEQUIN.

Mais cela n'emplit pas la pance.

SCARAMOUCHE.

Laisse-moi donc achever. *Sta* Colinette est fiolle de la dame du village.

ARLEQUIN.

C'est une phiole à cette heure. Est-elle pleine, cette phiole ?

SCARAMOUCHE.

Che diavolo ! Tu n'as point d'entendement. Je te dis que la dame du village est sa merraine.

ARLEQUIN.

Hé bien ?

SCARAMOUCHE.

Hé bien, comme elle a beaucoup de l'amitié *per* sa fiolle, elle lui donne de quoi se mariner. Elle a voulu aussi qu'elle fût *ben* brave ; elle lui a mis autour d'elle tous ses couliers, ses bajoux.

ARLEQUIN.

Des bajoues ! Quoi ! des bajoues de cochon, de......

SCARAMOUCHE.

O che bestia ! Tu ne sais pas ce que c'est que des bajoux, des pierres, des diamants ?

ARLEQUIN.

Des diamants ! Peste ! cela est bon.

SCARAMOUCHE.

Il faudroit tâcher d'escamoter quelqu'un de ces bajoux.

ARLEQUIN.

Oui, ma foi. Mais comment faire pour......

SCARAMOUCHE.

Viens avec moi. Nous parlerons de cela en chemin.

SCÈNE V.

LES CHÊNES.

I.er CHÊNE.

Voilà deux maîtres coquins. On verra cela au premier jour au crochet du grand-prévôt.

II.e CHÊNE.

Oui; mais il faudra, après avoir servi de retraite à ces fripons-là, qu'on vienne abattre quelqu'un de nous pour leur faire des potences.

I.er CHÊNE.

Chut. J'entends du monde.

SCÈNE VI.

LES CHÊNES, M. BOLUS, apothicaire, MADEMOISELLE SUZON.

M. BOLUS, *en entrant.*

Air : *Je suis soûl de ma femme.* n.° 353.

Je suis soûl de ma femme,
L'aurai-je toujours ?

Elle ne nous croit pas ici, assurément.

MADEMOISELLE SUZON.

Oh ! pour cela non.

Air : *Laire la , laire , lanlaire.* n.° 23.

La bonne dupe , sans façon ,
A bien avalé le goujon.
Qu'en dis-tu , mon apothicaire ?

M. BOLUS.

Laire la , laire , lanlaire ,
Laire-la ,
Laire lan-la.

MADEMOISELLE SUZON.

Vous lui avez dit que vos affaires ne vous permettoient pas de la mener à la noce de Colinette. Moi , de peur qu'elle ne soupçonnât que nous étions de concert , je m'offre d'abord à l'y accompagner. Elle en est charmée. Je l'amène ; et pendant qu'elle danse , zeste , je m'esquive sans rien dire , et je viens ici à notre rendez-vous.

M. BOLUS.

Le panneau n'étoit pas mal tendu.

MADEMOISELLE SUZON.

Si elle savoit ce qui se passe......

M. BOLUS.

Diable ! elle feroit un beau carillon. Comme elle est fort vertueuse , elle feroit un bruit.....

MADEMOISELLE SUZON.

Trève de vertu , n'en parlons point , je vous en prie.

M. BOLUS.

Soit. Parlons de nos amours.

Air : *Sais-tu la différence ?* n.° 38.

M'aimez-vous sans partage ?

MADEMOISELLE SUZON.

Oh ! très-fidèlement.

I.er CHÊNE, *en écho.*

Elle ment.

II.e CHÊNE, *en écho plus éloigné.*

Elle ment.

MADEMOISELLE SUZON.

Otons-nous du passage.

I.er CHÊNE, *en écho.*

Pas sage.

II.e CHÊNE, *aussi en écho.*

Pas sage.

M. BOLUS.

J'entends, je crois, l'écho.

I.er CHÊNE, *en écho.*

Crois l'écho.

II.e CHÊNE.

Crois l'écho.

MADEMOISELLE SUZON, *riant.*

Il est plaisant ! Ho, ho !

I.er CHÊNE, *en écho.*

Ho, ho !

II.e CHÊNE.

Ho, ho !

M. BOLUS, *regardant derrière lui.*

Ah ! morbleu ! nous sommes perdus ! Voilà ma femme.

MADEMOISELLE SUZON.

Laissez-moi faire. Je vais encore lui tailler une bourde.

SCÈNE VII.

LES CHÊNES, M. BOLUS, MADEMOISELLE SUZON, MADAME BOLUS.

MADAME BOLUS, *à part.*

On m'a fait un fidèle rapport. Je n'en puis plus douter.

MADEMOISELLE SUZON, *allant au-devant de madame Bolus.*

Que diantre, madame Bolus, vous aviez bien affaire de venir si tôt. Vous rompez toutes nos mesures.

MADAME BOLUS, *froidement.*

Je m'en aperçois.

MADEMOISELLE SUZON.

Nous allions vous jouer le plus joli tour du monde.

MADAME BOLUS.

Je le crois.

MADEMOISELLE SUZON.

Nous avions dessein de vous surprendre, en paroissant tout-à-coup devant vous à la noce.

MADAME BOLUS, *donnant un soufflet à son mari.*

Tiens, traître, prends toujours cela, jusqu'à ce que nous soyons à la maison.

M. BOLUS.

Mais, ma chère femme, nous ne voulions pas....

MADAME BOLUS, *pleurant*.

Tais-toi, perfide. Que ne suis-je moins sage, pour me venger de toi comme tu le mérites !

MADEMOISELLE SUZON.

Je crois, Dieu me pardonne, que c'est tout de bon.

MADAME BOLUS.

Oui, c'est tout de bon, indigne amie. Et cela est bien vilain à vous d'en agir de la sorte.

MADEMOISELLE SUZON.

Vous êtes bien brutale de me parler en ces termes.

MADAME BOLUS.

Vous êtes une plaisante effrontée, vous. Si je vous.....

M. BOLUS, *se mettant entr'elles d'eux*.

Eh ! point de bruit !

MADEMOISELLE SUZON.

Voyez un peu cette folle.

MADAME BOLUS.

Air : *A la façon de barbari*. n.° 22.

Retirez-vous d'ici, guenon.

MADEMOISELLE SUZON.

Vous êtes bien hardie
De m'apostropher sur ce ton,
Moi qui sais votre vie !

MADAME BOLUS.

Je suis femme de bon renom.

MADEMOISELLE SUZON, *d'un ton moqueur.*

La faridondaine, la faridondon.

MADAME BOLUS.

Je suis fidèle à mon mari.

MADEMOISELLE SUZON, *à M. Bolus.*

Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Demandez-lui comment se portoit hier au soir ce jeune médecin, qui vous fait tant d'amitiés depuis un mois.

M. BOLUS.

Quoi donc, ma femme? Seroit-il possible que....

MADAME BOLUS.

Oh! elle en a bien menti!

MADEMOISELLE SUZON.

Vous savez bien le contraire. J'ai preuve en main.

M. BOLUS, *rêvant.*

Hom! Cela me rappelle.....

MADAME BOLUS, *le caressant.*

Hé, non, mon petit chaton, cela ne doit rien vous rappeler. Je voudrois que ces Chênes parlassent, comme on dit qu'ils faisoient autrefois, je les prierois de rendre témoignage de ma conduite.

M. BOLUS, *se grattant l'oreille.*

Air : *Le ciel bénisse la besogne.* n.° 105.

Oh! je le voudrois bien aussi;
Mon soupçon seroit éclairci.

I.er CHÊNE.

Mon ami, ne te plains point d'elle;

M. BOLUS, *à part.*

Quelle joie!

I.er CHÊNE, *achevant l'air.*

Elle est autant que toi fidelle.

M. BOLUS, *à part.*

Ouf!

MADAME BOLUS.

Hé bien, cher mari, êtes-vous content?

M. BOLUS, *froidement.*

Oui.

MADAME BOLUS, *à mademoiselle Suzon.*

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

Pardonnez-moi ma fureur.

MADEMOISELLE SUZON.

De bon cœur.
Je confesse mon erreur.

MADAME BOLUS.

De ceci je suis ravie.

M. BOLUS.

Et moi j'en, et moi j'enrage ma vie.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE VIII.

LES CHÊNES.

I.er CHÊNE, *au jeune.*

Vous voyez bien, petit garçon, de quelle manière doit parler un oracle dans une affaire délicate.

LE JEUNE CHÊNE.

Malepeste! vous l'entendez!

II.e CHÊNE.

Paix! paix! Il nous vient encore de la pratique.

SCÈNE IX.

LES CHÊNES, DAMIS, M. RIGAUDON, maître à danser.

DAMIS.

Je vous apprendrai, monsieur Rigaudon, à venir sur les brisées d'un homme comme moi. Allons, l'épée à la main.

M. RIGAUDON.

Puisque vous le voulez absolument, il faut vous satisfaire.

(Ils se battent.)

SCÈNE X.

LES CHÊNES, DAMIS, M. RIGAUDON, CÉPHISE.

CÉPHISE, *accourant éperdue.*

O ciel! Ah! Damis, que voulez-vous faire?

DAMIS, *la repoussant.*

Retirez-vous, Céphise.

CÉPHISE.

Non. Finissez, ou je me jeterai au travers de vos épées.

DAMIS, *à M. Rigaudon.*

Monsieur, vous voyez qu'il n'y a pas moyen de continuer. Adieu. Nous nous retrouverons.

M. RIGAUDON, *s'en allant.*

Je ne me cache point.

SCÈNE XI.

LES CHÊNES, DAMIS, CÉPHISE.

DAMIS.

Air : *Les rats.* n.° 154.

Cachez-vous, infâme!
Voilà donc comment
Vous payez la flamme
D'un fidèle amant?

CÉPHISE.

Cher Damis, vous n'êtes pas sage;
Cher Damis, vous n'y pensez pas.

Ah! ce sont vos rats
Qui vous font prendre de l'ombrage ;
Oui, ce sont vos rats
Qui causent tout ce beau fracas.

DAMIS.

Oh! n'espérez pas m'en faire accroire. Perfide! la noce de Colinette m'a bien fait connoître votre indigne caractère.

CÉPHISE.

Allez, vous êtes fou. Faut-il pour un rien......

DAMIS.

Un rien! Vous vous enfoncez dans un bosquet avec Rigaudon.

CÉPHISE.

Il m'alloit faire répéter un *cotillon* que j'avois oublié.

DAMIS.

Fort bien. Et quand il vous mettoit la main sous le menton!

CÉPHISE.

C'étoit pour me faire tenir droite.

DAMIS.

La faire tenir droite, oui, la faire tenir droite.

CÉPHISE.

Cessez, cruel, d'outrager ma fidélité.

DAMIS.

Hé bien, nous allons voir si je l'offense. Voici des chênes qui pourront me l'apprendre.

(*Aux chênes.*)

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Arbres qui des rois avec pompe
Autrefois étiez consultés,
Si vos talents vous sont restés,
Parlez.

UN CHÊNE.

Elle te trompe.

DAMIS.

O dieux! Après cela, traîtresse, puis-je encore en douter?

CÉPHISE.

Hé quoi? n'entendez-vous pas ce que cela veut dire?

DAMIS.

Que trop, hélas!

CÉPHISE, *le prenant par la main.*

Venez çà. Tenez, vous me croyez perfide, et je vous suis fidèle : je vous trompe donc. Voilà le sens de l'oracle.

DAMIS, *mollissant.*

Vous pensez que l'intention du chêne...

CÉPHISE.

Sans doute. Faut-il jamais prendre à la lettre les réponses des oracles?

DAMIS, *rêvant.*

Mais, non.

CÉPHISE.

Ne sont-elles pas toujours ambiguës?

DAMIS, *rêvant toujours.*

Il est vrai.

CÉPHISE.

Elles signifient ordinairement le contraire de ce qu'elles semblent dire.

DAMIS.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

J'ai tort, je le confesse.

CÉPHISE.

J'excuse votre amour.

DAMIS.

Allons, chère maîtresse,
Achever ce beau jour.

TOUS DEUX, *s'en allant.*

Allons, gai.
D'un air gai, etc.

SCÈNE XII.

LES CHÊNES.

I.er CHÊNE, *au second.*

Hé bien, compère, le cavalier ne l'a-t-il pas bien pris?

II.e CHÊNE.

Oui, parbleu ! Il faut avouer que les femmes trouvent de grandes ressources dans leur esprit.

I.er CHÊNE.

Taisons-nous, quelqu'un vient encore. Ma foi, notre crédit va repousser.

SCÈNE XIII.

LES CHÊNES, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, COLINETTE, *parée de quantité de diamants.*

SCARAMOUCHE, *riant.*

Ha! ha! ha! ha! Le beau coup de filet!

ARLEQUIN, *à part, considérant Colinette.*

Ah! morbleu! que de charmes! que de richesses! Les beaux yeux! les beaux diamants! Je ne sais par où je dois commencer.

COLINETTE.

Air : *Landeriri.* n.° 55.

Mais, messieurs, où me menez-vous?

ARLEQUIN.

Nous voulons faire à votre époux,
Landerirette,
Perdre l'argent d'un gros pari,
Landeriri.

SCARAMOUCHE.

Il a parié que nous ne pourrions pas vous enlever.

COLINETTE.

Colin m'avoit dit de l'attendre dans ce cabinet de verdure. Vous venez là; vous m'enlevez, et je ne sais seulement pas si vous êtes de la noce.

ARLEQUIN.

Nous en serons, nous en serons.

COLINETTE.

Qui êtes-vous donc, s'il vous plaît?

SCARAMOUCHE.

Nous sommes des étrangers de *sta* pays.

COLINETTE.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Tenez, je suis épouvantée.

SCARAMOUCHE.

N'ayez point de mauvais soupçons;
C'est une affaire concertée
Entre nous et tous les garçons.

COLINETTE.

Hé quoi! ce n'est donc que pour rire?

SCARAMOUCHE.

Non, vraiment.

ARLEQUIN ET SCARAMOUCHE.

Talaleri, talaleri, talalerire.

COLINETTE.

Ah! que cela sera drôle!

ARLEQUIN.

Oui, ma foi.

SCARAMOUCHE, *bas à Arlequin.*

Profitons de l'occasion.

ARLEQUIN, *bas à Scaramouche.*

Oui, allons..... Mais attends... Je pense qu'il faut d'abord songer au plus pressé, boire et manger. Voilà la bouteille et l'andouille que j'ai volées sur le buffet de la noce.

SCARAMOUCHE, *toujours bas.*

Je le veux bien. En attendant, mettons la belle dans la cahute qui est à l'entrée de la forêt.

COLINETTE.

Mais que dites-vous donc là tout bas?

ARLEQUIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Pour un peu souffrez qu'on vous mette
En lieu sûr.

COLINETTE.

Pour quelle raison?

ARLEQUIN.

Il faut cela, pendant qu'on traite
Avec Colin de la rançon.

COLINETTE.

Oui-dà?

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que cela est nécessaire. Allons, ma poulette, allons.

(*Ils l'emmènent.*)

SCÈNE XIV.

LES CHÊNES.

I.er CHÊNE.

Quel dommage que cette pauvre innocente soit la proie de ces brigands !

SCÈNE XV.

LES CHÊNES, COLIN, GROS-JEAN, GUILLOT, GARÇONS et FILLES de la noce.

COLIN.

Ah! pore Colin, ils t'avont enlevé ta femme, et tu n'as seulement pas eu le temps de danser avec elle.

GUILLOT.

Ne te boute pas en peine, cousin, je la retrouvarons.

GROS-JEAN.

Va, va, mon neveu, ste marchandise-là est comme les dés, ça ne se pard jamais.

COLIN.

Eh! de quel côté tournerons-je? Si j'allons par ici, ils seront peut-être allez par ilà.

GUILLOT.

Pargué, cousin, te vlà bian embarrassé. Que ne sarmones-tu ces arbres? Nan dit comme çà qu'ils savont tout ce qui se fait, et qu'ils jasont queuquefois comme des pies dénichées.

COLIN.

Çamon, par ma figuette! Pendant que je lentibornerons à leu demander quoi, et qu'est-ce? Colinette sera.... (*Il pleure.*) Ah! ah! ah! Si je savois encore par où ces coquins-là avont enfilé.

GROS-JEAN.

La commère Simone a dit qu'ils aviont tiré vars ce chemin ici.

GUILLOT.

Tenez, Gros-Jean. Allez-vous-en tout finement droit par là avec sti-ci : je m'en vas avec sti-là par ce petit sentier ; et le cousin prendra par-là avec stelles-là. (*Il s'en vont tous.*)

SCÈNE XVI.

LES CHÊNES.

I.er CHÊNE.

A votre aise, M. Colin, à votre aise ; vous ne voulez pas vous donner la peine de nous consulter, tant-pis pour vous.

SCÈNE XVII.

LES CHÊNES, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Nous avons mis Colinette en sûreté.

ARLEQUIN.

La porte est bien barricadée ?

SCARAMOUCHE.

Oui, parbleu !

ARLEQUIN.

Air : *Lampons, lampons.* n.° 49.

Nous aurons des diamants. (*bis*)

SCARAMOUCHE.

Un tendron des pious charmants. (*bis*)

ARLEQUIN.

Célébrons notre victoire;
Nous avons là de quoi boire :

TOUS DEUX.

Lampons, lampons,
Camarade, lampons.

(*Ils boivent.*)

On entend de loin les voix de trois ou quatre paysans qui crient :

PAYSANS, *qu'on ne voit point.*

Air : *Belle Brune, belle Brune.* *n.*° 139.

Colinette!
Colinette!

ARLEQUIN, *épouvanté.*

Hoïmé !

SCARAMOUCHE, *fuyant.*

Sauve ! sauve ! Voilà les gens de la noce.

SCÈNE XVIII.

LES CHÊNES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ahi ! sono perduto !

Il court éperdu de tous côtés, sans pouvoir se déterminer sur le chemin qu'il prendra.

Où vais-je me fourrer?... Grimpons, et cachons-nous sur cet arbre.

(*Il monte sur un chêne.*)

PAYSANS, *qu'on ne voit point.*

Colinette!
Colinette!

ARLEQUIN, *sur l'arbre, achevant l'air.*

Que me voilà bien ici
Dans ma petite cachette!

PAYSANS, *qu'on ne voit point.*

Colinette!
Colinette!

ARLEQUIN.

Air parodié d'*Amadis*. n.° 353.

Bois épais, redouble ton ombre;
Tu ne saurois être assez sombre;
Tu ne peux trop cacher un malheureux fripon.

Le Chêne sur lequel il est se remue. La peur saisit Arlequin qui dit :

O poveretto me! L'arbre se déracine, et se remue! (*Le Chêne marche.*) Il marche! Eh! monsieur l'arbre, doucement! Où allez-vous donc?... Laissez-moi descendre; je vous incommode peut-être... Hé! arrêtez donc, vous me faites mourir de peur!... (*Le Chêne le secoue.*) Ahi! ahi! ahi! Si vous continuez à me secouer les tripes, il m'arrivera quelque accident, qui pourroit salir vos belles feuilles vertes... Holà donc, holà donc! Vous prenez le mors aux dents..... Ah! c'en est fait, je perds les étriers. (*Il tombe en bas de l'arbre.*) Peste soit de la mariée! me voilà tout éreinté.

SCÈNE XIX.

LES CHÊNES, ARLEQUIN, COLIN, GROS-JEAN, GUILLOT.

COLIN.

Ah ! mon ami Guillot, je sis tout parturbé de ne rian trouver.

ARLEQUIN, *à part.*

Comment diable me tirer d'ici? Faisons le dormeur.

(*Il se met à ronfler.*)

GROS-JEAN.

Il faut aller avartir la marichaussée.

COLIN.

Journée de mal-encontre !

GUILLOT, *à Colin, apercevant Arlequin.*

Aga tian, cousin, j'avise là un homme qui dort. Enquêtons-nous de li s'il n'a rian vu.

(*Il s'avance vers Arlequin et le pousse.*)

Parlez, l'homme?

(*Arlequin continue de ronfler.*)

GUILLOT.

Parlez donc, hé !

GROS-JEAN.

Réveillez-vous, mon ami.

ARLEQUIN, *se relevant, et parlant du ton d'un homme ivre.*

Allons, mon ami, allons. A votre santé.

(*Il chante en bâillant.*)

Tantaleri, tantaleri.

GUILLOT.

N'av'ous pas vu la femme à Colin?

ARLEQUIN.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

La femme à Colin-Tampon...

COLIN.

Laisse là st'homme, Guillot. Vois-tu pas bian qu'il n'y a point de raison à li.

GUILLOT.

Nennin, nennin. Morgué, il me porte bian la meine d'être un des fripons qui avont fait le coup.

ARLEQUIN.

Messieurs, il ne s'agit pas de ça. Je suis honnête-homme, et ça ne se fait point, entendez-vous?

GROS-JEAN, *aux Chênes, ôtant son chapeau.*

Messieurs les arbres, bâillez-nous, s'il vous plaît, votre mot là-dessus.

I.er CHÊNE.

C'est un des ravisseurs de la jeune épousée.

ARLEQUIN, *s'approchant du Chêne.*

Vous en avez menti.

LE CHÊNE, *lui donnant un soufflet d'une de ses branches.*

Tiens, de ton démenti reçois le châtiment.

ARLEQUIN.

Miséricorde! Un arbre qui parle, et qui donne des soufflets!

GUILLOT.

Ha! ha! c'est donc toi!

COLIN.

Çà, te vlà attrapé. Tu nous rendras Colinette tout comme alle étoit quand tu l'as prise, ou bien je t'allons boutre en prison.

ARLEQUIN.

Ah! maudit arbre! Ah! chien d'arbre! fusses-tu disséqué en cotterets.

SCÈNE XX et dernière.

LES CHÊNES, ARLEQUIN, COLIN, GROS-JEAN, GUILLOT, SCARAMOUCHE, COLINETTE, GARÇONS et FILLES de la noce.

UN GARÇON.

Tian, Colin, vlà t'n épousée. J'avons attrapé ce coquin-là qui s'enfuyoit. (*Montrant Scaramouche qui fait la révérence.*) Je l'avons tant bâtonné, qu'il nous a tout dégoisé, et nous a mené là où ils avions enfarmé Colinette.

ARLEQUIN, *à Scaramouche.*

Ah! poltron, tu en auras ta part.

COLIN, *sautant au cou de Colinette.*

Ma pore Colinette! tu me reboutes le cœur au ventre. Ces pendards-là ne t'avont-ils point pris de tes bijoux?

COLINETTE.

Oh! pour cela, non.

ARLEQUIN.

On ne lui a pas ôté un cheveu.

GROS-JEAN.

Enfants, que ferons-nous de ces vaurians-là?

ARLEQUIN.

J'opine qu'on les fasse crever à force de boire et de manger.

SCARAMOUCHE.

Je suis de l'avis de monsieur.

GUILLOT.

Ils mériteriont pourtant bien d'aller faucher le grand-pré.

COLIN.

Non, non. Ils paroissont bons guiables. Je m'en vas parier qu'ils n'aviont fait ça que pour me faire charcher.

ARLEQUIN.

Non vraiment, ce n'étoit que pour rire. Demandez plutôt à Colinette.

COLINETTE.

Cela est vrai; car ils me l'ont dit eux mêmes.

COLIN.

Grand marci, messieux les Chênes.

I.er CHÊNE, *aux paysans.*

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Ne songez plus, mes enfans, à vos peines ;
Chantez, dansez, ayez le cœur joyeux.

(*Aux jeunes Chênes.*)

A leurs plaisirs prenez part, jeunes Chênes.

(*A Arlequin et à Scaramouche.*)

Et vous, fripons, fuyez loin de ces lieux.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que faire de nous le recommander? Nous n'aimons point les arbres babillards.

Aussitôt il sort deux enfants de deux jeunes Chênes, habillés de feuillages, qui se joignent aux paysans pour danser. Après la danse, on chante le branle suivant.

BRANLE.

Air de *M. Aubert.* n.° 355.

Premier couplet.

COLIN.

Ici les bois savent parler ;
Il ne faut pas leur révéler
Ce qu'on ne dit qu'à la matrône :
Bien en prend qu'autour de Paris
On ne greffe pas les taillis
Avec du chêne de Dodône.

CHŒUR.

Bien en prend, etc.

Second couplet.

COLINETTE.

On ne sait pas que dans Auteuil
La veuve Iris, pendant son deuil,

Ne répand que du vin de Beaune :
Bien en prend qu'autour de Paris
On ne greffe pas les taillis
Avec du chêne de Dodône.

CHŒUR.

Bien en prend, etc.

Troisième couplet.

ARLEQUIN, *aux spectateurs.*

Messieurs, serrez vos flageolets,
Qui font de si beaux ricochets,
Quand une pièce n'est pas bonne :
Au jugement qu'ont vos sifflets,
On diroit qu'ils ont été faits
Du bois de chêne de Dodône.

CHŒUR.

Au jugement, etc.

FIN.

LA
FAUSSE FOIRE,
PROLOGUE
DES DEUX PIÈCES SUIVANTES,

Représenté par la troupe du sieur Francisque à la foire Saint-Laurent en 1721.

Le privilège de l'Opéra-comique ayant été accordé à d'autres qu'au sieur Hamoche et à la demoiselle de Lisle (les deux arcs-boutants de ce spectacle, sous les noms de *Pierrot* et d'*Olivette*), ces deux acteurs se joignirent à la troupe du sieur Francisque, et jouèrent ce Prologue avec les deux pièces qui le suivent. Comme les comédiens italiens s'établirent à la foire, le secret dépit qu'en eurent les comédiens françois, fut favorable à la troupe du sieur Francisque. Ils la laissèrent paisiblement représenter des pièces en prose; mais les privilégiés ses voisins lui firent interdire par l'Opéra, non-seulement le chant et la danse, mais jusqu'aux machines et aux changements de décoration. (*Note des Auteurs.*)

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.
LE DOCTEUR.
MEZZETIN.
SCARAMOUCHE.
COLOMBINE.
LA FAUSSE FOIRE, Gille.
Suivants de la fausse Foire.
L'OMBRE DE LA FOIRE, Pierrot.
THALIE, Olivette.
Sauteurs.

La Scène est dans le petit préau de la foire Saint-Laurent.

LA

FAUSSE FOIRE,

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le petit préau de la foire Saint-Laurent, avec un mausolée dans le milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, MEZZETIN, SCARAMOUCHE, COLOMBINE, SAUTEURS.

L'orchestre joue une marche triste, pendant que tous ces acteurs font le tour du mausolée, en répandant des fleurs dessus.

MEZZETIN, *déclamant les vers suivants parodiés d'Amadis.*

Toi qui dans ce tombeau n'est plus qu'un peu de cendre ;
Des spectacles réglés, toi qui fus la terreur,
Foire, reçois le triste honneur
Que nous venons te rendre.

ARLEQUIN.

Auprès de toi, mère des ris,
Les *flon-flon* sont ensevelis.
Hélas ! hélas ! Foire folette,
Qui chantois si bien un couplet,
C'est ton joli *landerirette*
Qui t'a fait couper le sifflet ?

LE DOCTEUR.

Mes enfants, nous avons beau pleurer, nos larmes ne nous la rendront pas.

ARLEQUIN.

C'est bien dit. Imitons les maris qui ont perdu leurs femmes, consolons-nous.

COLOMBINE.

Oui, cessons de nourrir une douleur inutile.

MEZZETIN.

Et ne laissons pas de faire tous nos efforts pour divertir le public.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas facile. Notre bonne mère savoit enjôler les chalants, en leur vendant de petites chansonnettes; il nous est défendu, à nous, de vendre la même marchandise.

COLOMBINE.

Hé bien, nous tâcherons de les enjôler autrement.

LE DOCTEUR, *tirant trois cahiers de sa poche.*

Elle a raison. Voyons si le public sera content de quelques morceaux qu'on vient de me mettre entre les mains.

ARLEQUIN.

Qui en est l'auteur ?

LE DOCTEUR.

Il ne veut point être connu.

ARLEQUIN.

Cet *incognito* devient furieusement à la mode.

COLOMBINE.

Et cette mode-là n'est pas mauvaise pour bien des raisons.

ARLEQUIN.

Montrez-nous donc un peu ces belles productions.

LE DOCTEUR.

Voici d'abord une Comédie dont le titre est tout brillant (*) : *Arlequin et Pierrot cocus sans femmes.*

ARLEQUIN.

Fi ! voilà une pièce qui sent trop le Théâtre Italien.

LE DOCTEUR.

Aimez-vous mieux celle-ci ? *La Boîte de Pandore.*

ARLEQUIN.

J'appréhende fort qu'il ne sorte de là bien du mauvais.

---

* Les comédiens italiens venoient de jouer une pièce intitulée : *Pantalon et Arlequin cocus sans femmes.* (*Note des Auteurs.*)

MEZZETIN, *à Arlequin.*

Comme vous précipitez votre jugement? Attendez que vous l'ayez vue.

LE DOCTEUR.

La troisième a pour titre : *La Tête-Noire.*

ARLEQUIN, *riant.*

Ha! ha! ha! La Tête-Noire! Quel diable de titre est-ce là.

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Hé! donne-toi donc patience!

ARLEQUIN.

Ne voyez-vous pas que c'est quelque garçon marchand qui aura voulu jouer sa boutique et son enseigne?

LE DOCTEUR.

Vous n'êtes pas au fait. C'est cette prétendue *Tête de Mort,* qui a mis tant de badauts en mouvement, et que l'auteur, pour le décorum du théâtre, a changée en *Tête Noire.*

ARLEQUIN.

Oh! diable! C'est un Vaudeville! Je ne dis plus rien.

LE DOCTEUR.

Je suis d'avis que nous commencions par *la Boîte de Pandore;* et que nous finissions par.....

On entend en cet endroit un grand bruit dans les coulisses.

(UN HOMME *qu'on ne voit pas.*)

Je veux entrer, moi.

(UN AUTRE.)

Non, vous n'entrerez pas. Par la morbleu !....

ARLEQUIN.

Quel bruit, quel tintamarre !

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce qu'il y a donc là ?

MEZZETIN.

Quelle contestation ?

COLOMBINE.

Voyons ce que c'est.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LA FAUSSE FOIRE, *habillée en harangère*, SES SUIVANTS.

LA FAUSSE FOIRE, *repoussant un homme qui la poursuit.*

Retire-toi, coquin.

ARLEQUIN, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que cette créature-là ?

LA FAUSSE FOIRE, *à Arlequin, avec un ris moqueur.*

Ha, ha! monsieur Francisque, c'est donc vous ?

ARLEQUIN.

C'est moi-même.

LA FAUSSE FOIRE.

Je vous trouve fort plaisant de venir vous établir ici. Vous croyez donc jouer ?

ARLEQUIN.

Hé ! qui m'en empêchera, s'il vous plaît ?

LA FAUSSE FOIRE.

Moi, mon petit ami, moi.

ARLEQUIN.

Vous ! Et à-propos de quoi ?

LA FAUSSE FOIRE, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! je vois bien que vous ne me connoissez pas.

ARLEQUIN.

Ma foi, non ; et je n'ai nulle envie de vous connoître.

LA FAUSSE FOIRE, *se grattant les fesses.*

Il faut pourtant bien que vous me connoissiez. Je suis la Foire.

LE DOCTEUR.

La Foire !

MEZZETIN.

La Foire !

COLOMBINE.

La Foire !

SCARAMOUCHE.

La Foire !

ARLEQUIN.

Vous, la Foire !

LA FAUSSE FOIRE.

Oui, je suis la Foire. Les v'la bien étonnés tretous !

LE DOCTEUR.

Cela n'est pas possible.

MEZZETIN.

Vous vous moquez.

COLOMBINE.

Quel conte!

ARLEQUIN.

Nous connoissons la Foire.

SCARAMOUCHE.

C'est bien une figure comme la vôtre!

LA FAUSSE FOIRE.

Oh! je vous ferai bien voir qui je suis.

Elle chante sur l'air : Voulez-vous savoir qui des deux? n.° 13.

Allez chercher fortune ailleurs,
Vous n'êtes que des bateleurs.....

ARLEQUIN, *l'interrompant, et lui donnant un coup dans l'estomac.*

Prenez la peine d'aller chanter ailleurs, vous; et ne faites point verbaliser contre nous.

LA FAUSSE FOIRE.

Voyez un peu ce petit brutal.

ARLEQUIN.

Mais, mais, cette Marie salisson.

LA FAUSSE FOIRE, *transportée de colère.*

Ah! le misérable! qui me manque de respect!

(*A ses suivants.*)

Allons, mes enfants, faisons main-basse sur cette canaille-là.

La fausse Foire et ses suivants sont prêts à se jeter sur Arlequin et ses camarades, lors-

qu'on entend un coup de tonnerre qui est suivi d'une symphonie lugubre. L'ombre de la véritable Foire sort du tombeau.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, L'OMBRE DE LA FOIRE.

L'OMBRE DE LA FOIRE, *à la fausse Foire, déclamant les vers suivants, parodiés d'Amadis.*

Va, retire-toi, malheureuse ;
Ne viens point dans ces lieux, détestable chanteuse,
Débiter sous mon nom d'insipides couplets ;
Va, retire-toi, malheureuse,
Et laisse mes enfants en paix.
Je retombe ; le jour me blesse.
Tu me suivras dans peu de temps :
Pour te reprocher ta foiblesse,
C'est dans un mois que je t'attends.

(L'ombre s'abîme.)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, MEZZETIN, SCARAMOUCHE, COLOMBINE, SAUTEURS, LA FAUSSE FOIRE ET SES SUIVANTS.

ARLEQUIN, *à la fausse Foire.*

Vous l'avez bien entendu. Vous voyez que nous n'avions pas tort de vous méconnoître.

LE DOCTEUR.

C'est celle-là qui est la véritable.

MEZZETIN.

C'est la bonne faiseuse.

COLOMBINE.

Vous n'êtes qu'une Foire de nouvelle création, vous.

LA FAUSSE FOIRE.

J'en conviens; mais je vaux mieux que la défunte.

ARLEQUIN.

Turelure!

LA FAUSSE FOIRE.

Ha! ha! je jouons l'opéra comique comme on ne l'a encore jamais joué.

MEZZETIN.

Je le crois.

LA FAUSSE FOIRE.

Je n'employons guère les vieux airs, non; je mettons par-tout de la musique toute fine neuve.

ARLEQUIN.

Malepeste!

LA FAUSSE FOIRE.

N'y a point de vieillerie cheux nous; tout est neuf, jusqu'aux poëtes.

COLOMBINE.

Diantre! cela est bon.

LA FAUSSE FOIRE.

Et les couplets de ces drôles-là ont le tour du bréteur, oui.

SCARAMOUCHE.

C'est de l'or en barre.

LE DOCTEUR.

Puisque tout est si merveilleux chez vous, il me semble que vous ne devriez faire aucune attention à nous autres bateleurs.

LA FAUSSE FOIRE.

Nenni, nenni. Je voulons vous faire mourir de faim. Vous ne chanteraiz pas, dà. V'là le contrat. Ça y est. (*Elle tire de son sein le contrat passé avec l'Opéra.*)

ARLEQUIN.

Hé bien, que nous importe?

LA FAUSSE FOIRE.

C'est que vous croyez peut-être que vous danseraiz.

COLOMBINE.

Sans doute.

LA FAUSSE FOIRE.

Et c'est ce qui vous embrouille. Vous ne parleraiz pas non plus. Ça y est.

ARLEQUIN.

Encore?

LA FAUSSE FOIRE.

Oui, encore. Vous avez beau avoir votre *Hamoche* et votre *Delisle*, ils ne vous serviront de rien.

MEZZETIN.

Que diable allons-nous donc faire?

LA FAUSSE FOIRE.

Vous n'auraiz personne, et je créverons de monde, nous.

ARLEQUIN.

Cela est-il aussi dans le contrat?

LA FAUSSE FOIRE.

Oh! qu'oui, ça y est.

ARLEQUIN.

Comment donc! Mais tout est dans ce contrat-là.

LA FAUSSE FOIRE.

Assurément, tout y est. Vous n'auraiz ni violons, ni décorations, pas même une tapisserie. Ça y est encore, au-moins.

LE DOCTEUR.

Cela ne laisse pas d'être embarassant.

COLOMBINE.

Eh! madame, ne pourroit-on pas s'accommoder avec vous?

LA FAUSSE FOIRE.

Point d'accommodement.

ARLEQUIN.

Vous nous coupez les vivres de tous côtés.

LA FAUSSE FOIRE.

Ça vous apprendra une autre fois, mes petits messieurs, à venir vous colleter avec nous.

SCARAMOUCHE.

Rien n'est plus chagrinant.

ARLEQUIN, *à genoux devant la fausse Foire.*

Laissez-vous fléchir !

LA FAUSSE FOIRE.

Point de miséricorde !

ARLEQUIN, *pleurant.*

Hiaouf!

L'orchestre en cet endroit joue un air gracieux, qui annonce l'arrivée de Thalie.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, THALIE.

LE DOCTEUR.

Quels sons agréables se font entendre ?

ARLEQUIN.

Que vois-je? C'est une divinité qui vient à nous.

THALIE, *déclamant.*

Forains, ouvrez les yeux, et connoissez Thalie.
Elle vient par pitié vous offrir son secours
Contre cette injuste ennemie,
Qui prétend de vos jeux interrompre le cours.
Que son privilége frivole
Cesse de troubler vos esprits;
Les seuls Romains mes favoris
Peuvent vous ôter la parole :
Je vais leur inspirer de la bonté pour vous.
Vous parlerez pendant la Foire.
Bien loin de s'en montrer jaloux,
Ce seroit pour leur cœur un plaisir assez doux,
Si, sur tous vos voisins, vous aviez la victoire.

LE DOCTEUR.

Ah ! divine muse, vous nous rendez la vie !

ARLEQUIN.

Hélas ! sans vous, j'allois acheter une ficelle pour me pendre.

LA FAUSSE FOIRE.

Oh ! pardi ! madame la muse, de quoi vous mêlez-vous ? Je ne voulons pas qu'ils parlent, nous.

THALIE.

Allez, vous n'êtes qu'une folle
De venir ici les troubler.
Et vous qui prétendez leur ôter la parole,
Quel droit avez-vous de parler ?
Ce n'est que pure tolérance
Si l'on vous laisse dire un mot ;
Pourquoi leur ôter la licence
Que l'on prend dans votre tripot ?

ARLEQUIN, *à la fausse Foire.*

Qu'avez-vous à dire à cela ?

LA FAUSSE FOIRE.

Mordi ! c'est que je voudrions bien qu'il n'y eût que nous à la Foire qui fissions bien nos affaires.

THALIE.

Cela ne dépend que de vous.

Voulez-vous avoir tout Paris,
Donnez-lui d'aimables folies,
Des couplets de bon sens pêtris,
Et pleins de brillantes saillies :
Vous plairez par ce moyen-là ;
Les jeux de votre voisinage
Deviendront, s'ils n'ont point cela,
Aussi déserts qu'un hermitage.

(*Thalie s'en va.*)

SCÈNE VI et dernière.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, MEZZETIN, SCARAMOUCHE, COLOMBINE, SAUTEURS, LA FAUSSE FOIRE ET SES SUIVANTS.

ARLEQUIN, *à la fausse Foire.*

Hé bien, nous parlerons, comme vous voyez. Ça y est.

COLOMBINE.

Oui, ça y est.

LA FAUSSE FOIRE.

N'importe. Vous ne gagneraiz pas de l'eau à boire avec votre prose. C'est moi qui vous le dis.

MEZZETIN.

C'est ce que nous verrons.

LA FAUSSE FOIRE, *se retirant, et retroussant sa robe par derrière.*

Il faut entendre nos couplets.

Refrain de l'Air : *Boire à son tire lire lir.* n.° 323.

Boire à son tirelire lir;
Boire à son toureloure lour,
Boire à son tour.

Tous les acteurs sortent, et les sauteurs font leurs exercices qui finissent le Prologue.

FIN.

LA BOÎTE DE PANDORE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée par la troupe du sieur Francisque à la foire Saint-Laurent en 1721.

PERSONNAGES.

PANDORE.

MERCURE, Arlequin.

PIERROT, amant d'Olivette.

OLIVETTE, fille de Mira.

MIRA.

CORONIS, tante d'Olivette.

CHLOÉ, cousine d'Olivette.

SILÈNE, vieillard.

CORIDON, riche laboureur.

Troupe de Paysans armés de la suite de Coridon.

Troupe de Paysans et de Paysannes de la noce de Pierrot.

La Scène est dans la Colchide auprès du Mont-Caucase.

LA BOÎTE DE PANDORE.

*Le Théâtre représente un hameau où l'on voit deux statues sur leurs piédestaux, qui sont l'*Innocence *et la* Bonne-foi.

SCÈNE PREMIÈRE.

PANDORE, PIERROT.

PIERROT.

Quoi ! Pandore, vous avez été statue ?

PANDORE.

Oui vraiment, Pierrot, j'ai été statue.

PIERROT.

Et dites-moi donc, s'il vous plaît, qui vous a donné du mouvement ?

PANDORE.

C'est Jupiter. Vulcain m'avoit fait de marbre, et Jupiter m'a animée.

PIERROT.

Oh ! que cela est plaisant ! Vous avez été de

marbre ! Que je tâte si vous n'êtes point encore dure quelque part.

Il touche légèrement, et sans paroître y prendre plaisir, la gorge de Pandore.

Tenez. Vous avez encore là deux boules de marbre.

PANDORE.

Non, elles ne sont plus de marbre.

PIERROT.

Parlons d'autre chose. A-propos, Pandore, je voudrois bien voir dans cette petite affaire que vous avez... là... dans cette boîte que vous gardez avec tant de soin.

PANDORE.

Oh ! je ne veux pas qu'on regarde dedans !

PIERROT.

Qu'est-ce qu'il y a donc dedans ?

PANDORE.

Je n'en sais rien ; mais cela est fort beau.

PIERROT, *riant.*

Hé ! hé ! hé ! Et vous ne l'avez pas vu.

PANDORE.

Cela n'empêche pas. C'est Jupiter qui me l'a donnée ; les dieux ne sauroient faire de vilains présents.

PIERROT.

Vous avez raison. Cela doit être fort beau.

SCÈNE II.

PANDORE, PIERROT, MERCURE, sous la forme d'Arlequin.

MERCURE, *à part.*

On ne reconnoîtra jamais le dieu Mercure, sous le visage et sous le bizarre habit que je porte.

PANDORE, *bas à Pierrot.*

Qui est cet homme-là, Pierrot?

PIERROT, *bas.*

Je ne sais pas.

MERCURE, *toujours à part.*

Jupiter m'a ordonné de veiller sur Pandore, pour voir ce qu'elle fera de la boîte fatale. Je voudrois, par pitié pour les hommes, qu'elle ne l'ouvrît pas.

PANDORE.

Il vient à nous.

MERCURE.

Bon jour, belle Pandore.

PANDORE.

Je ne vous connois pas.

MERCURE.

Je vous connois bien, moi. Vous êtes l'aimable Pandore : vous avez été faite à coups de marteau : vous avez été de marbre : vous voilà de chair. Je

suis aussi de chair, moi. De chair à chair il n'y a que la main.

Il lui prend le bras, le baise; et voyant qu'elle ne s'en défend pas, il dit à part :

Si elle n'étoit pas tout innocente, qu'elle feroit de façons!

PIERROT.

Et moi, me connoissez-vous aussi?

MERCURE.

Oh! qu'oui. Vous vous appelez Pierrot : vous allez épouser Olivette, fille de Mira et nièce de Coronis; et vous avez le vieux Silène pour rival.

PIERROT.

Comme vous déchiffrez toute notre parenté? Qui êtes-vous, s'il vous plaît?

MERCURE.

Je suis un grand devin de qui doit descendre en ligne collatérale le fameux Michel Nostradamus.

PIERROT.

On voit bien que vous êtes un habile homme.

PANDORE.

Puisque vous devinez si juste, de grace, apprenez-moi ce qui est renfermé dans ma boîte; et pourquoi Jupiter, en me la donnant, m'a conseillé de ne la pas ouvrir.

MERCURE.

Il a raison. Si vous saviez ce qu'elle contient, vous ne seriez pas si curieuse.

PANDORE.

D'où vient donc cela ?

MERCURE.

Je n'oserois vous le dire.

PANDORE.

Dites, dites.

MERCURE.

Votre boîte, qui est si jolie par dehors, renferme tous les maux qui doivent affliger le genre humain.

PANDORE.

Ma boîte renferme des maux !

PIERROT.

La vilaine boîte !

MERCURE.

Elle contient toutes les passions.

PANDORE.

Les passions ! Qu'est-ce que c'est que des passions ?

MERCURE.

L'ambition, l'intérêt, la jalousie, et le reste.

PIERROT.

Quels animaux sont-ce là ?

MERCURE.

Puissiez-vous ne les connoître jamais !

PANDORE.

Je suis pourtant bien curieuse de voir ces passions ; je m'imagine que cela est bien joli.

MERCURE.

Cela est bien remuant, du-moins.

PIERROT, *à Pandore.*

Ouvrez, ouvrez votre boîte.

MERCURE.

Vous n'en aurez pas si tôt fait l'ouverture, que l'Innocence et la Bonne-foi, que vous voyez là, s'envoleront dans les cieux : les vices, les crimes et les infirmités naîtront subitement ; et vous cesserez d'être heureux.

PANDORE.

Bon, bon ! Je n'entends rien à tout ce que vous me contez là. Je gage que ma boîte n'est pleine que de bonnes choses.

PIERROT.

Je le gagerois itout. Est-ce que Jupiter vous l'auroit baillée, si elle n'étoit remplie que de ces vilenies que stilà appelle des passions ?

MERCURE, *à part.*

Pandore a bien envie d'ouvrir sa boîte. Ma foi, laissons-la faire. Hé ! de quoi vais-je m'aviser, moi, d'être charitable ?

PANDORE.

J'ai dans l'esprit que la boîte est pleine de joyaux.

ARLEQUIN.

Tenez, Pandore, c'est ce que je pense aussi.

PANDORE.

Allons, je veux ouvrir ma boîte. Et comme on

va marier aujourd'hui Olivette avec Pierrot, je prétends leur faire des présents de noce.

PIERROT.

C'est bien dit.

PANDORE.

Oui, j'ouvrirai la boîte. Sans adieu, Pierrot. C'est ici qu'Olivette, ma chère amie, et ses parents, doivent s'assembler pour votre mariage; je veux vous régaler tous d'un petit présent. Je vais chercher ma boîte.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE III.

MERCURE, PIERROT.

PIERROT.

Je crois que cela sera fort curieux.

MERCURE.

Vous m'en direz des nouvelles.

PIERROT, *avec émotion.*

Olivette paroît!... Je ne sais pas pourquoi je suis si aise quand je la regarde.

MERCURE, *à part.*

Jouissons, pour la dernière fois, du plaisir de voir l'amour innocent.

SCÈNE IV.

MERCURE, PIERROT, OLIVETTE.

OLIVETTE.

Hé bien, Pierrot, nous allons bientôt être mariés. Ma mère, ma tante et ma cousine Chloé, tout cela sera ici dans un moment.

PIERROT.

Que je vous aime! Olivette, que je vous aime! Et si pourtant je ne suis pas encore votre mari.

OLIVETTE.

Et moi, Pierrot, je n'aime pas plus ma mère que vous.

MERCURE, *à part.*

Quelle innocence!

PIERROT.

Je ne songerai qu'à faire plaisir à Olivette.

OLIVETTE.

Je ferai toujours ce que voudra Pierrot.

MERCURE, *à part.*

Voilà ce qu'on peut appeler des amours en nourrice.

PIERROT.

J'aperçois votre mère et votre tante Coronis. Elles viennent pour faire la noce.

SCÈNE V.

MERCURE, PIERROT, OLIVETTE, MIRA, CORONIS.

MERCURE, *à part.*

Voyons ce qui se passera dans cette assemblée de parents à la veille d'une noce. Si la boîte étoit ouverte, on entendroit ici un beau carillon.

MIRA, *à Pierrot.*

Je suis ravie, mon gendre futur, de vous trouver seul avec ma fille.

MERÇURE, *à part.*

La bonne maman!

CORONIS, *à Olivette.*

Vous faites bien, ma nièce, d'épouser Pierrot, vous vous convenez à merveille. J'avois dessein d'être sa femme, moi; mais j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que ce fût vous.

OLIVETTE, *faisant la révérence.*

Je vous suis bien obligée, ma tante. J'ai fait aussi cette réflexion-là.

PIERROT.

Vous avez bien fait, Coronis, car j'aime mieux Olivette que vous.

CORONIS.

Vous avez raison; elle est plus aimable que moi.

MERCURE, *à part.*

La bonne tante !

MIRA.

Ho çà, mes enfants, ouvrez-moi tous deux votre cœur. Que voulez-vous que je vous donne en vous mariant ?

PIERROT.

Je ne vous demande rien qu'Olivette.

OLIVETTE.

Pourvu qu'on me donne Pierrot, je ne me mets pas en peine du reste.

MERCURE, *à part.*

Voilà des articles de mariage qui ne serviront pas de modèles dans les siècles à venir.

MIRA.

Je donnerai à Olivette, pour sa dot, mon champ rempli de bled, prêt à moissonner.

PIERROT.

Non, non ; gardez votre champ pour vous. N'aurons-nous pas mon jardin et le troupeau d'Olivette ? Cela suffira pour défrayer notre ménage.

OLIVETTE.

Oui, Pierrot est bon jardinier ; il ne laissera pas sa terre en friche.

MIRA, *montrant du doigt Mercure.*

Mais qui est cet homme noir que j'aperçois là ?

PIERROT.

C'est un de nos amis qui nous connoît tous, et que nous ne connoissons pas.

MERCURE.

Je suis un serviteur des deux familles. Je viens ici pour être un garçon de la noce, si vous l'avez pour agréable.

MIRA.

Vous nous ferez plaisir.

PIERROT.

Nous vous en prions.

CORONIS, *à Olivette.*

Voici le vieux Silène avec Chloé, votre cousine.

SCÈNE VI.

MERCURE, MIRA, PIERROT, OLIVETTE, CORONIS, SILÈNE, CHLOÉ.

SILÈNE.

Bon jour, Olivette. Bon jour, Mira. Bon jour, Coronis. Bon jour, Pierrot.

CHLOÉ.

Bon jour, toute la compagnie.

MIRA.

Il ne nous manquoit plus que vous pour nous bien réjouir.

OLIVETTE, *à Chloé.*

Cousine, je vous attendois avec impatience.

CHLOÉ.

Je n'en avois pas moins que vous d'être ici.

PIERROT.

Soyez le bien-venu, Silène. J'avois peur que vous ne fussiez pas des nôtres.

SILÈNE.

Pourquoi cela?

PIERROT.

Parce que j'épouse Olivette que vous vouliez épouser, vous. J'ai cru que vous ne seriez pas bien aise d'être de la noce.

SILÈNE.

Qui? moi! Je ne souhaite que son bonheur. Puisqu'elle sera plus contente avec vous qu'avec moi, je ne suis pas fâché que vous ayez eu la préférence.

MERCURE, *à Silène.*

Vous êtes un rival bien obligeant.

SILÈNE.

J'ai des troupeaux à foison et des granges pleines de grains; tout cela est au service de Pierrot, puisqu'Olivette l'aime.

PIERROT, *l'embrassant.*

Vous êtes un bon ami, père Silène. Embrassez-moi. Je vous promets de rendre tantôt votre baiser à Olivette.

SILÈNE.

Je lui demande seulement en grace de la voir toujours. Sa vue me suffit.

MERCURE, *à part.*

Le bon-homme n'est pas difficile à contenter.

OLIVETTE.

Vous me verrez tant que vous voudrez, Silène.

PIERROT.

Oui, oui. Comme vous ne travaillez plus, à cause que vous êtes vieux, vous tiendrez compagnie à ma femme, pendant que je ne pourrai pas être avec elle.

CHLOÉ.

Je suis charmée, ma cousine, que vous vous mettiez en ménage avec Pierrot. C'est un garçon que j'ai toujours aimé. S'il n'alloit pas devenir votre mari, je souhaiterois qu'il fût le mien.

MIRA.

Laissons là ces discours, et faisons tout-à-l'heure ce mariage.

OLIVETTE.

Oui; mais je voudrois que ma chère amie Pandore fût avec nous.

PIERROT.

Elle ne doit pas être loin d'ici. Cherchons-la.

(*Ils sortent tous, excepté Mercure.*)

SCÈNE VII.

MERCURE, *seul.*

Ma foi, ce sera grand dommage si Pandore s'avise d'ouvrir sa boîte. Quelles noces se prépa-

rent! Une mère qui n'est point intéressée! Une tante qui ne minaude pas pour effacer sa nièce! Deux époux également innocents! Un vieillard qui se fait une raison sur son amour, et qui offre son bien à son rival heureux, sans aucun intérêt de galanterie! Une assemblée de parents qui ne se querellent point! Voilà ce qu'on ne verra plus... Mais j'aperçois Pandore. Elle apporte sa boîte. Elle pétille de l'ouvrir. Elle est innocente, et cependant curieuse. Il faut donc que la curiosité ne soit point un mal, puisqu'elle n'est point renfermée avec les vices.

SCÈNE VIII.

MERCURE, PANDORE.

MERCURE.

A ce que je vois, Pandore, vous vous ennuyez d'avoir votre boîte si long-temps fermée.

PANDORE.

Que voulez-vous? Je croirois peu mériter les faveurs des dieux, si je négligeois d'en connoître le prix.

MERCURE.

Vous y êtes donc déterminée?

PANDORE.

Oui.

MERCURE.

Attendez du-moins que votre amie Olivette soit mariée.

PANDORE.

Oh ! je veux voir auparavant quels sont les présents de Jupiter, pour les partager avec elle et sa famille.

MERCURE.

Votre curiosité est généreuse.

PANDORE.

Toute prête à la satisfaire, je frémis sans savoir pourquoi.

MERCURE.

C'est peut-être un avis secret que quelque favorable divinité vous donne. Profitez-en.

PANDORE.

Vous voulez encore m'effrayer.

MERCURE.

Je n'y réussirai pas.

PANDORE.

Oh ! Pour cela, non.

MERCURE.

Ce sont vos affaires.

Pandore ouvre sa boîte. Il en sort, au travers d'une épaisse fumée, plusieurs petits monstres ailés, qui se répandent çà et là. En même temps on voit les statues de l'Innocence et de la Bonne-foi qui s'envolent. On entend gronder le tonnerre; et l'orchestre y répond par une symphonie de fureur.

PANDORE, *fuyant.*

O dieux ! Qu'ai-je fait ? Malheureuse !

SCÈNE IX.

MERCURE, *seul.*

Vous l'avez voulu, madame Pandore, vous l'avez voulu! Vous avez fait là de bonne besogne! Voilà un beau présent de noces pour son amie Olivette! Tous les hommes étoient honnêtes gens, tous les hommes se portoient bien, et l'on va voir, pour la première fois, des fripons et des maladies. Voici le bénin rival de Pierrot et la raisonnable Coronis. Voyons comment ils se trouvent de l'ouverture de la boîte.

SCÈNE X.

MERCURE, SILÈNE, CORONIS.

CORONIS, *à Silène qui rêve.*

Quoi! monsieur Silène, vous vous repentez d'avoir cédé ma nièce à Pierrot?

MERCURE, *à part.*

Monsieur Silène. Bon. Voilà déjà la naissance de la politesse, fille de la dissimulation.

CORONIS, *à Silène.*

Vous consentiez tantôt si bonnement au mariage de Pierrot.

SILÈNE.

J'étois un sot tantôt; mais depuis un moment

mademoiselle Coronis, je suis bien changé. Non, je ne souffrirai pas que ce manant-là me coupe l'herbe sous le pied.

MERCURE, *à part.*

La jalousie sortie de la boîte de Pandore, vient d'élire son premier domicile dans le cœur de Silène.

CORONIS, *minaudant.*

Mais, monsieur Silène, trouvez-vous donc ma nièce le seul objet aimable qui soit dans nos hameaux? N'en voyez-vous point d'autre qui mérite votre attention?

MERCURE, *à part.*

La coquetterie n'est, ma foi, pas restée au fond de la boîte.

SILÈNE, *tapant du pied.*

J'enrage!

MERCURE.

Mais, monsieur Silène (puisque monsieur y a) tantôt vous embrassiez Pierrot de si bon cœur.

SILÈNE, *en colère, et toussant.*

Oh! bien, à-présent, je l'étoufferois.

MERCURE.

Prenez garde d'étouffer vous-même.

(*A part.*)

Voilà la toux qui mène le branle des maladies échappées de la boîte.

SILÈNE, *transporté.*

Oui, si je le tenois, je le mettrois en pièces!

MERCURE, *à part.*

Origine de la fureur.

CORONIS.

Ne vous emportez pas, monsieur Silène. Je vous conseillerois plutôt, pour vous venger de ma nièce, d'aimer une autre personne qu'elle. C'est une mijaurée qui n'a pas le sens commun.

MERCURE, *à part.*

Modèle de tante pour la postérité.

SILÈNE.

Je vais trouver Mira, et lui représenter la sottise qu'elle fait de me préférer un petit jardinier, qui a cent fois moins de bien que moi.

CORONIS.

Vous ferez sagement. Je veux aller avec vous appuyer vos prétentions, pour tâcher d'avoir Pierrot. Aussi-bien il ne sera pas dit que je resterai fille, et que j'aurai le chagrin de voir marier ma nièce.

(*Ils s'en vont tous deux.*)

SCÈNE XI.

MERCURE, *seul.*

Cela ne va pas mal. La jalousie, la haîne, la fureur, l'envie, la médisance, la coquetterie. Parbleu! la boîte a fait une belle évacuation!... Je vois Pierrot et Olivette. Ils boudent. Ho! ho!

la bouderie va désormais tenir bonne compagnie aux amants.

SCÈNE XII.

MERCURE, PIERROT, OLIVETTE, *plus parée, et ayant des fleurs dans ses cheveux.*

PIERROT, *à part.*

Ne nous pressons pas; remettons le mariage à quelques jours.

OLIVETTE, *à part.*

Pierrot est plus gentil que Silène; mais Silène est plus riche que Pierrot.

MERCURE, *à part.*

L'esprit d'intérêt fait son entrée dans le monde.

PIERROT, *à Olivette, d'un ton brusque.*

Pourquoi donc, mademoiselle Olivette, avez-vous mis dans vos cheveux ces fleurs qui n'y étoient pas tantôt?

MERCURE.

C'est la vanité qui les y a placées, en attendant les poinçons de diamants et les papillons de pierres précieuses.

OLIVETTE, *à Pierrot.*

Mais je vous trouve fort plaisant, monsieur Pierrot.

MERCURE.

Oh! voilà un mot de monsieur dicté par le dépit!

PIERROT, *brusquement.*

Comment donc ?

OLIVETTE.

Oui, je vous trouve fort plaisant de m'interroger d'un ton si brusque.

PIERROT.

Je vous trouve bien plaisante vous-même de me parler ainsi. Savez-vous que votre cousine Chloé ne parleroit pas comme vous faites? Si vous me fâchez, par la jarni... !

OLIVETTE.

Hé bien, si je vous fâche ?

PIERROT.

Je l'épouserai à votre place.

OLIVETTE.

Que m'importe ?

MERCURE.

Fort bien. Apparition de l'inconstance.

PIERROT, *d'un air vain.*

Chloé est aimable, et nous ne lui déplaisons pas.

MERCURE, *frappant sur l'épaule de Pierrot.*

Premier petit-maître.

OLIVETTE.

Je ne sais pas à quoi je pensois de me borner à un simple jardinier.

PIERROT.

Il vaut bien la fille de madame Mira.

OLIVETTE.

Ma cousine vient; je vous laisse avec elle.

PIERROT.

Vous me faites plaisir. Allez trouver le bonhomme Silène.

SCÈNE XIII.

MERCURE, PIERROT, OLIVETTE, CLHOÉ.

CHLOÉ.

Me fuyez-vous, ma cousine?

OLIVETTE.

Non, je ne suis que Pierrot.

CHLOÉ, *étonnée.*

Pierrot!

OLIVETTE.

Lui-même.

CHLOÉ, *à part, avec joie.*

Ils sont brouillés.

PIERROT, *à Chloé.*

Ne la retenez plus; laissez-la aller.

OLIVETTE, *à Chloé.*

Adieu, ma cousine. Gardez Pierrot, je vous en fais présent.

SCÈNE XIV.

MERCURE, PIERROT, CHLOÉ.

PIERROT.

C'est à moi à vous faire présent de Pierrot. Je me donne à vous, ma chère Chloé.

CHLOÉ.

Vous badinez, Pierrot.

PIERROT.

Pardi, non, je ne badine point.

CHLOÉ.

Si j'étois sûre de cela, je vous dirois..... Mais vous ne parlez pas tout de bon.

PIERROT.

Si fait, si fait, je parle tout de bon. (*Montrant Mercure.*) Demandez-lui plutôt.

MERCURE.

Il vous dit vrai. Vous pouvez vous ouvrir à lui.

CHLOÉ.

Ho bien! tenez. Olivette me dit hier au soir qu'elle faisoit semblant de vous aimer.

MERCURE, *à part.*

Hier au soir! La petite fourbe! elle vient d'accoucher du mensonge!

CHLOÉ.

Mais que dans le fond elle ne vous aimoit pas.

PIERROT.

Qui s'en soucie?

CHLOÉ.

Si j'étois de vous, Pierrot, je l'en ferois bien repentir.

MERCURE.

Assurément. J'épouserois Chloé, qui est si bonne parente, qu'elle voudra bien se prêter à tout ce qui pourra faire enrager sa cousine.

CHLOÉ.

Je vous en réponds.

PIERROT.

Oui, morgué! je m'en vengerai.

MERCURE, *à part.*

Voilà la vengeance.

PIERROT.

Allons, Chloé, allons chercher Mira. Je veux devant vous retirer ma parole, et vous épouser à sa barbe.

CHLOÉ.

Hé! mais, Pierrot, ne me ferez-vous point aussi après cela comme à ma cousine?

PIERROT.

Oh! non. J'en jure par Jupiter.

MERCURE, *à part.*

Serment amoureux.

(*Ils s'en vont.*)

SCÈNE XV.

MERCURE, *seul.*

Ah ! curieuse Pandore, qu'avez-vous fait? Bon. Mira s'avance. Je n'ai plus qu'à l'écouter pour avoir le bordereau de tous les vices de la famille.

SCÈNE XVI.

MERCURE, MIRA, OLIVETTE, SILÈNE.

SILÈNE, *toussant.*

Qu'avez-vous donc, Mira? Pourquoi vous appuyer sur un bâton? Vous voilà toute courbée, vous qui tantôt étiez plus droite qu'un jonc.

MIRA.

J'étois plus droite, il est vrai, que vous ne l'avez jamais été; mais il m'est survenu une douleur effroyable dans les épaules et dans la cuisse gauche.

MERCURE, *à part.*

C'est le rhumatisme. Madame Mira n'a pas eu le plus petit lot de la boîte.

MIRA.

Ho! çà, père Silène, vous n'avez donc pas absolument renoncé à Olivette?

SILÈNE, *toussant.*

Je ne renonce à rien.

MERCURE.

Vous avez pourtant une toux qui vous oblige à bien des renonciations.

MIRA.

N'étois-je pas folle de donner ma fille à ce gueux de Pierrot ? Il lui convient mieux d'avoir un riche laboureur.

SILÈNE.

Sans doute.

MIRA.

Vous êtes fort à votre aise, c'est ce qu'il faut à ma fille.

SILÈNE.

Oh! j'espère m'enrichir encore bien davantage! Je me refuserai jusqu'à mon nécessaire, pour amasser de grandes richesses.

MERCURE, *à part.*

Je m'étonnois de ne pas voir l'avarice. Je vais faire un petit tour à la cour Olympienne, et dire à Jupiter que sa boîte a fait des merveilles. Je serai bientôt de retour, pour voir la suite de tout ceci.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

MIRA, OLIVETTE, SILÈNE, PIERROT, CHLOÉ.

PIERROT, *à Mira.*

Nous vous cherchons par-tout, madame Mira.

MIRA.

Que me voulez-vous ?

PIERROT.

Vous dire que je ne veux plus de votre fille.

OLIVETTE, *à Pierrot.*

Ni elle de vous.

MIRA.

Vous me prévenez, monsieur Pierrot. Je donne Olivette à Silène.

PIERROT.

Ah ! je vois bien votre manigance ! Vous la lui baillez à cause de sa toux.

SILÈNE.

Qu'est-ce à dire ma toux, monsieur Pierrot ? Expliquez-vous.

PIERROT.

Pardi ! ça est bien difficile à comprendre ? Ne voyez-vous pas que vous créverez bientôt, et que de la peau du vieux elle en achetera un jeune ?

SILÈNE.

Vous êtes un impertinent.

OLIVETTE.

Taisez-vous, babillard.

PIERROT, *prenant Chloé par-dessous le bras.*

Venez, Chloé, venez. Laissons ces mal-assortis et courons nous marier.

CHLOÉ.

J'y consens. Nous ne ferons pas si bonne chère qu'eux ; mais contentement passe richesse.

PIERROT.

C'est bien dit. Nous ne mangerons que du pain et du fromage ; mais, Dieu merci, tout fait ventre.

(*Ils se retirent.*)

SCÈNE XVIII.

MIRA, OLIVETTE, SILÈNE.

MIRA.

Ma fille vous convient donc, Silène ?

SILÈNE.

Oui, vraiment ; mais consentira-t-elle....

MIRA.

Je n'ai pas besoin de son consentement pour la marier.

On entend en cet endroit un bruit de tambours et de trompettes.

OLIVETTE.

Quel bruit extraordinaire ?

MIRA.

Je n'ai jamais entendu de pareils instruments.

SILÈNE.

Que veut dire cela ?

SCÈNE XIX.

MIRA, OLIVETTE, SILÈNE, CORIDON, TROUPE DE PAYSANS ARMÉS *de la suite de Coridon.*

CORIDON, *à ses gens.*

Voyons si ceux-ci se feront tirer l'oreille.

MIRA.

Ah ! c'est Coridon, le plus riche laboureur de nos cantons !

SILÈNE, *à Coridon.*

Eh ! bon jour, notre ami !

UN PAYSAN, *à Silène, lui faisant voler son chapeau.*

Vous perdez le respect, vieux pénard. Otez votre chapeau, quand vous parlez à votre seigneur et maître.

SILÈNE.

Nous n'avons point de maître.

MIRA.

Nous sommes des laboureurs comme Coridon.

CORIDON.

Je ne m'appelle plus Coridon, je me nomme M. de la Coridonière.

OLIVETTE.

Hé ! pourquoi avoir allongé votre nom ?

CORIDON.

Afin de vous bâiller plus de considération pour ma personne. Je veux devenir seigneur de ce pays-ci.

MIRA.

Cela n'est pas juste.

CORIDON.

Qui vous l'a dit ? Je me sens un courage de lion ; je ne doute pas, moi, que quelque dieu ne soit mon père.

SILÈNE.

Quelle idée chimérique ! Un paysan....

CORIDON.

Taisez-vous, vieux manant. C'est à vous tout le premier à m'obéir.

SILÈNE.

Je n'en ferai rien.

MIRA.

Ni moi non plus.

CORIDON.

Je saurai bien vous y contraindre. J'ai déjà tué trois laboureurs qui n'ont pas voulu se soumettre à moi.

SILÈNE.

J'aime mieux la mort que la dépendance.

CORIDON, *à ses gens.*

Hé bien, soit. Enfants, qu'on m'empoigne ces révoltés-là.

Les paysans de la suite de Coridon se mettent en devoir d'exécuter ses ordres.

MIRA, *se jetant aux pieds de Coridon.*

Eh! monseigneur, calmez votre colère!

OLIVETTE, *faisant la même chose.*

Nous ne vous résistons plus, monsieur de la Coridonière!

CORIDON.

Je savois morgué bian que je vous ferois venir à *jubé.*

SCÈNE XX.

MIRA, OLIVETTE, SILÈNE, CORIDON, PAYSANS ARMÉS, MERCURE.

MERCURE.

Serviteur à monsieur de la Coridonière.

CORIDON.

Ho! ho! Qui est cet homme-là?

MERCURE.

C'est un bon vivant qui vient pour être garçon de la noce d'Olivette.

CORIDON.

Qui épouse-t-elle donc?

MERCURE.

L'aimable Silène que vous voyez.

CORIDON.

Quoi! ce vieux ſou auroit pour femme cette belle enfant-là? C'est ce que je ne souffrirai pas, sur ma parole.

MERCURE.

Effectivement, cela crie vengeance. Olivette seroit bien mieux le fait d'un brave gentilhomme comme vous, du père de la noblesse.

CORIDON.

Jarnigoi! c'est ce que je viens de penser.

SILÈNE.

On m'arrachera plutôt la vie qu'Olivette.

CORIDON.

Comment donc? Il raisonne encore, cet animal-là! Qu'on le boute en lieu de sûreté.

MERCURE.

En attendant qu'on fasse une prison.

Les paysans de la suite de Coridon emmènent Silène, qui se débat en faisant des cris.

SCÈNE XXI.

MIRA, OLIVETTE, CORIDON, MERCURE.

MERCURE, *à part.*

L'ambition a fait ici bien du ravage pendant mon absence. (*Haut.*) Courage, monsieur de la Coridonière! Vous faites bien, morbleu! d'introduire la subordination parmi les hommes.

CORIDON.

Ça m'est venu tout-d'un-coup. J'ai songé qu'il étoit biau de commander aux autres.

MERCURE, *à part.*

Ah ! la boîte! la boîte! ma foi, M. Coridon a eu le gros lot.

CORIDON, *à Olivette.*

Çà, ma poulette, je vous prends pour ma minagère. Vous ne pardrez pas au change.

MIRA.

Ma fille, remerciez monsieur.

OLIVETTE, *faisant la révérence.*

C'est bien de l'honneur pour moi.

CORIDON.

Vous varrez toutes les femmes du pays au-dessus de vous.

OLIVETTE, *transportée de joie.*

Oui dà ? (*A part.*) Quel plaisir !

CORIDON.

Vous serez encore distinguée d'elles par votre braverie.

OLIVETTE.

Ah !

MERCURE.

Et on vous portera la queue.

OLIVETTE.

Oh ! j'y consens de tout mon cœur, si ma mère le veut.

MIRA.

Si je le veux ? Belle demande !

CORIDON.

Dépêchons-nous donc de nous marier.

MERCURE.

C'est par où il faut commencer. Vous ferez bâtir ensuite un superbe château sur une éminence, avec un gros village au bas.

CORIDON.

C'est bian dit.

MERCURE.

Je me charge de ce soin-là, moi.

CORIDON.

Vous me feraiz plaisir.

MERCURE.

Pour vous former une belle terre seigneuriale,

il ſaudroit vous emparer d'une vaste étendue de pays.

CORIDON.

Bon ! Rien n'est si aisé. Qui peut m'en empêcher ? J'ai la ſorce en main.

MERCURE.

Point de violence, quand on peut prendre un moyen plus honnête. Vous n'avez qu'à établir de certains officiers qui vous mettent juridiquement en possession de toutes les terres que vous voudrez souffler à vos voisins.

CORIDON.

Mais où trouverai-je ces officiers ?

MERCURE.

Je vous les ferai venir du Maine et de Normandie, où la chicane est allée s'établir au sortir de la boîte de Pandore.

CORIDON.

Vous me paroissez entendu, l'ami. Je vous bâille la commission d'arranger tout ça.

MERCURE.

Soit : je veux bien être votre intendant; j'ai toutes les qualités qu'il faut pour cela. Je prévois que je vous rendrai bien des services, aussi-bien qu'à madame de la Coridonière.

CORIDON, *lui frappant sur l'épaule.*

Je ne sais pas qui vous êtes; mais, tatigué, vous m'avez l'air d'être un futé manœuvre.

SCÈNE XXII.

MIRA, OLIVETTE, CORIDON, MERCURE, PIERROT, CHLOÉ.

PIERROT, *tenant Chloé par la main, dansant et chantant.*

Tala, lerala, lerala, lerala : tala, lerala, leralire.

MERCURE.

Vous êtes bien gai, monsieur Pierrot.

PIERROT.

Comme un pinson. Je viens d'épouser Chloé. La noce nous suit. J'allons nous divartir comme des pardus.

MERCURE.

C'est fort bien fait à vous.

PIERROT, *apercevant Coridon.*

Ah! votre valet, monsieu Coridon. Qu'est-ce que c'est donc? on dit comme ça que vous vous êtes fait seigneur de toute la contrée?

CORIDON.

On t'a dit vrai; et je vais épouser Olivette.

PIERROT.

Tant mieux : j'allons devenir parents par les femmes. Que je vous saute au cou, mon cousin!

(*Il veut embrasser Coridon.*)

CORIDON, *le repoussant.*

Tout beau, Pierrot!

PIERROT, *étonné.*

Ho! ho! Pourquoi ça?

MERCURE, *à Pierrot.*

Oui, mon ami, tenez-vous dans le respect, si vous voulez être toujours cousins.

CHLOÉ, *à Olivette.*

Je suis ravie, ma cousine, que vous deveniez une grande dame. Que je vous embrasse!

OLIVETTE, *la repoussant.*

Doucement!

MIRA, *à Chloé qui tourne les yeux sur elle.*

Oui, s'il vous plaît.

CHLOÉ, *confuse.*

Comment donc....?

MERCURE, *à Chloé.*

Elle a raison de vous recevoir mal dans le rang qu'elle occupe. Il falloit supprimer le mot trop familier de *cousine*, et dire, en faisant une très-profonde révérence : J'ose espérer que madame voudra bien me permettre d'avoir l'honneur de l'embrasser.

PIERROT.

Oh! mordi! v'là bian des çarimonies! Sur ce pied-là, je ne vous fréquenterons guère.

MIRA.

C'est ce que je demandons.

CORIDON, *à Olivette.*

Retirons-nous, madame; oublions que j'avons ces canailles-là pour parents.

(*Il emmène Olivette et Mira.*)

SCÈNE XXIII.

MERCURE, PIERROT, CHLOÉ.

PIERROT.

Belle débacle!

CHLOÉ.

Avec tous leurs honneurs, ils ne seront peut-être pas si heureux que nous.

MERCURE.

Non, je vous assure : l'ambition est la mère du chagrin.

PIERROT, *à Mercure.*

J'entends venir nos amis. Demeurez avec nous, vous vous réjouiraiz comme un compère.

MERCURE.

Volontiers. J'irai ensuite aux noces de monseigneur de la Coridonière, dont la noblesse naissante a besoin de mes talents pour arriver à son but.

SCÈNE XXIV et dernière.

MERCURE, PIERROT, CHLOÉ, TROUPE DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

*Les paysans et les paysannes viennent pour exprimer par des danses caractérisées, les Vices qui n'ont pas paru dans les scènes. L'agile Antoni *, entr'autres, se dispose à danser l'ivrogne, pour montrer que l'intempérance est aussi sortie de la boîte de Pandore; mais Mercure reprenant le rôle d'Arlequin, les arrête en leur disant :*

MERCURE *en Arlequin, aux danseurs.*

Vous n'y pensez pas, mes amis. Qu'allez-vous faire ? Vous oubliez qu'il nous est défendu de danser. (*Il adresse ensuite la parole aux spectateurs.*) Messieurs, nous vous avions préparé un divertissement complet; mais l'envie qui est sortie de la boîte de Pandore pour aller à l'Opéra, nous oblige à vous donner des comédies toutes nues.

N'épargnez donc pas l'indulgence
A des acteurs infortunés,
Qui sont aujourd'hui condamnés
A supprimer le chant, la danse,
Et, qui pis est, les décorations.
La suppression, ma foi, n'est pas petite :

---

* Excellent sauteur. (*Note de l'Auteur.*)

Antoni mourut en 1732, avec la réputation de premier danseur de corde.

Les danses et les chants font, dit-on, le mérite
De nos voisins les histrions.
Plaire à l'esprit est donc notre unique ressource;
Si nous nous tirons bien d'un si grand embarras,
Ce ne sera, par ma foi, pas
Voler l'argent de votre bourse.

Ainsi, messieurs, cette pièce finira un peu froidement; puisque nous n'avons pas la permission de vous chanter les couplets que nous allons vous réciter.

VAUDEVILLE.

Premier couplet.

CHLOÉ.

Mère qui vit trop librement
Devant sa fille neuve encore,
Ouvre au tendron imprudemment
La boîte de Pandore.

Second couplet.

MERCURE.

Deux amants vivent dans l'erreur :
Tout est charmant quand on s'adore;
Mais l'hymen ouvre par malheur
La boîte de Pandore.

Troisième couplet.

PIERROT.

Cachez si bien vos soins jaloux,
Que votre femme les ignore;
N'ouvrez point, indiscrets époux,
La boîte de Pandore.

Quatrième couplet.

MERCURE *en Arlequin, aux spectateurs.*

Souvent l'un gagne, où l'autre perd:
Si d'un *benè* l'on nous honore,
A profit nous aurons ouvert
La boîte de Pandore.

FIN.

LA

TÊTE NOIRE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée par la troupe du sieur Francisque à la foire Saint-Laurent en 1721.

Cette pièce fut faite à l'occasion d'un faux bruit qui courut à Paris, qu'il y avoit dans certaine communauté une jeune demoiselle, dont le visage ressembloit à une tête de mort. On offroit, disoit-on, une somme considérable au premier garçon qui voudroit l'épouser. Il se présenta effectivement, pour la voir, un grand nombre de jeunes gens, qui étoient assez crédules pour ajouter foi à cette fable, et qui vouloient même entrer par force dans cette communauté. On fut obligé, pour les repousser, de mettre pendant plusieurs jours des gardes à la porte. (*Note de l'Auteur.*)

PERSONNAGES.

M. JÉROME, vieux garçon retiré du commerce.

Madame CANDI, marchande confiseuse, sœur de M. Jérôme.

ARGENTINE, leur nièce.

ARLEQUIN, MARINETTE, } domestiques de M. Jérôme.

CHARLOT, JAVOTTE, } enfants de madame Candi.

CLITANDRE, ancien maître d'Arlequin.

UN CLERC DE PROCUREUR.

UN PEINTRE.

UN MITRON.

UN SUISSE.

UN GASCON.

UN NOTAIRE.

Troupe de Masques.

La Scène est à Paris, dans la maison de M. Jérôme.

LA

TÊTE NOIRE.

Le Théâtre représente une salle.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARINETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

J'ACCOURS à vos ordres, mademoiselle Marinette. Qu'y a-t-il pour votre service ?

MARINETTE.

J'ai appris que tu as quitté le service de Clitandre.

ARLEQUIN.

Cela est vrai. J'ai été obligé de l'abandonner. Je n'étois plus en état de l'entretenir.

MARINETTE.

Qu'appelles-tu l'entretenir ?

ARLEQUIN.

Hé ! parbleu ! le faire vivre. Il ne subsistoit depuis quelque temps que par le crédit que j'avois chez un rôtisseur et un cabaretier.

MARINETTE.

Et ces animaux-là ont apparemment perdu patience?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Mon maître et moi nous nous sommes séparés à l'amiable, pour n'être plus à charge l'un à l'autre.

MARINETTE.

Tu as bien fait. Il ne tiendra qu'à toi d'entrer dans une meilleure condition.

ARLEQUIN.

Où cela?

MARINETTE.

Ici.

ARLEQUIN.

Seroit-il possible?

MARINETTE.

Je t'ai proposé à M. Jérôme mon maître. Il a besoin d'un valet qui ait de l'esprit et de l'adresse; en un mot, d'un homme comme toi.

ARLEQUIN.

Vous êtes toujours flatteuse, ma princesse.

MARINETTE.

M. Jérôme est un vieux garçon qui me laisse tailler et rogner à ma fantaisie.

ARLEQUIN.

La bonne maison!

MARINETTE.

Tu y feras grand'chère.

ARLEQUIN.

Et, de plus, je m'y verrai avec une aimable fille, qui a déjà eu pour moi de petites bontés préliminaires....

MARINETTE.

Taisez-vous, badin. J'aperçois M. Jérôme.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, MARINETTE, M. JÉROME.

ARLEQUIN, *à part.*

La plaisante figure !

M. JÉRÔME, *bas à Marinette.*

Qui est cet homme-là ?

MARINETTE, *bas à M. Jérôme.*

C'est le sujet dont je vous ai parlé.

M. JÉRÔME, *envisageant Arlequin.*

Ah ! ah ! Je crois qu'il me conviendra.

ARLEQUIN, *lui faisant la révérence.*

Monsieur, mademoiselle Marinette connoît mes petits talents.

MARINETTE, *bas à M. Jérôme.*

C'est votre vrai ballot. Je vous laisse avec lui.

SCÈNE III.

M. JÉROME, ARLEQUIN.

M. JÉRÔME.

Oh ! çà, mon ami, je te prends à mon service. Marinette m'a dit toutes tes bonnes qualités.

ARLEQUIN.

Monsieur.....

M. JÉRÔME.

Elle m'a sur-tout vanté ta discrétion.

ARLEQUIN.

Elle peut vous en répondre.

M. JÉRÔME.

C'est une bonne caution, au-moins.

ARLEQUIN.

A qui le dites-vous ?

M. JÉRÔME.

Elle a toute ma confiance.

ARLEQUIN.

J'en suis persuadé.

M. JÉRÔME.

Je suis si content de cette gouvernante, que je ne songe point à me marier.

ARLEQUIN.

Oh ! quand on a une fille comme celle-là dans un ménage, on peut bien se passer de femme.

M. JÉRÔME.

Assurément. Je me repose sur elle de l'arrangement de mes petites affaires.

ARLEQUIN.

Cela vous soulage bien.

M. JÉRÔME.

Je t'en réponds. Aussi, je ne prétends pas payer d'ingratitude tous ses bons services.

ARLEQUIN.

Je le crois.

M. JÉRÔME.

J'ai résolu de faire dès aujourd'hui sa fortune, et la tienne en même-temps.

ARLEQUIN, *riant.*

Je vous vois venir, monsieur Jérôme.

M. JÉRÔME.

Que veux-tu dire par-là?

ARLEQUIN.

Vous rentrez en vous-même, et vous me choisissez pour vous défaire d'elle honnêtement.

M. JÉRÔME.

Tu prends le change, mon enfant. Il ne s'agit point de cela. Écoute la confidence que j'ai à te faire.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à parler.

M. JÉRÔME.

J'avois un frère nommé Médard, établi à Carthagène. Sa femme et lui sont morts, et n'ont

laissé qu'une fille de dix-huit ans, nommée Argentine, qui a pris le parti de s'embarquer pour venir en France avec cent bonnes mille livres en lingots.

ARLEQUIN.

Cent mille livres ! Peste ! cela est bon.

M. JÉRÔME.

J'ai été la recevoir à Brest, et nous n'en sommes de retour que d'hier au soir. Madame Candi ma sœur, veuve d'un confiseur de la rue des Lombards, qui est une marieuse, a déjà un épouseur en main pour Argentine.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Vous en serez plutôt débarrassé.

M. JÉRÔME.

Non, non. Je ne veux point marier ma nièce. Il faudroit en la livrant.... (*Il fait l'action de compter de l'argent*).

ARLEQUIN.

Ah ! je vous entends ! Vous couchez en joue les lingots.

M. JÉRÔME.

Tu l'as dit. Et voici ce que j'ai dessein de faire pour me les approprier.

ARLEQUIN.

Voyons.

M. JÉROME.

Tu vas te déguiser en fille, et je te ferai passer pour Argentine.

ARLEQUIN.

Qui ? moi ! fi donc ! vous n'y pensez pas.

M. JÉRÔME.

Oh ! que si. Ce n'est que pour dégoûter le cavalier dont ma sœur a fait choix pour ma nièce.

ARLEQUIN.

Fort bien.

M. JÉRÔME.

Il me faut un visage très-désagréable.

ARLEQUIN.

Je vous parois donc propre....

M. JÉRÔME.

Admirable. J'avois jeté les yeux sur un certain nègre ; mais j'aime mieux te donner ce personnage à faire.

ARLEQUIN.

Je vous remercie de la préférence.

M. JÉRÔME.

Je ne sais pas même si le cavalier viendra jusqu'ici ; car ma sœur ne t'aura pas si tôt vu, qu'elle sera la première à rompre ce mariage.

ARLEQUIN.

Cela peut être.

M. JÉRÔME.

Tu devines le reste. Madame Gandi me laissera disposer de la pupille dont je suis tuteur.

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

M. JÉRÔME.

Aussitôt je vous la cloître secrettement dans le fond d'une province, où ma sœur ne s'avisera jamais d'aller.

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle un tuteur !

M. JÉRÔME.

Je me rendrai maître de tous les lingots.

ARLEQUIN, *se grattant l'oreille.*

Il y a quelque chose à redire à cet article-là.

M. JÉRÔME.

Oh ! vous en aurez, Marinette et toi, une bonne partie.

ARLEQUIN.

C'est une autre affaire.

M. JÉRÔME.

Tu vois à-présent mon intention.

ARLEQUIN.

Je la trouve fort raisonnable.

M. JÉRÔME.

Après tout, Argentine est belle et d'un caractère vif; elle se perdroit dans le monde.

ARLEQUIN.

Le bon oncle que vous êtes ! Vous n'avez en vue que son bien.

M. JÉRÔME.

Or sus, ne perdons point de temps. Je vais faire

avertir ma sœur de mon arrivée. Prépare-toi à bien jouer ton personnage.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine.

M. JÉRÔME.

Fais tout ce que tu pourras pour lui ôter l'envie de marier sa nièce.

ARLEQUIN.

Vous serez content de moi.

M. JÉRÔME.

Marinette va te donner tout ce qu'il faut pour ton déguisement. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, *seul.*

Me voilà chargé d'un beau rôle ! Je suis obligé de chercher à me rendre désagréable aux hommes. Franchement, je ne sais si je pourrai m'y résoudre, quand j'aurai une fois sur le corps un habit de femme.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, MARINETTE.

MARINETTE, *apportant une toilette et des habits de femme.*

Tiens, voici ma toilette et des habits que je t'apporte.

ARLEQUIN.

Ah ! petite malicieuse, c'est donc pour représenter une laideron, que tu m'as introduit chez M. Jérôme.

MARINETTE, *lui passant la main sous le menton.*

Va, mon ami, cette laideron-là ne laisse pas d'être à mes yeux un joli brunet.

ARLEQUIN.

La friponne! Que j'ai d'impatience de gagner des lingots.

MARINETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que toi.

ARLEQUIN.

Que je te ferai porter d'habits dorés, quand je serai ton mari!

MARINETTE, *s'en allant.*

Ah ! que je t'en ferai porter aussi quand je serai ta femme !

ARLEQUIN.

Oh ! je n'en doute pas.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, *seul.*

Çà, changeons de décoration. Voilà peut-être la première fois qu'on s'est mis à une toilette pour s'étudier à déplaire aux hommes.

Il arrange sa toilette, crache dessus le miroir, l'essuie, etc. Il se met sur un placet, prend un peigne, et dit :

Commençons par nous faire un tignon en cul de barbet [1].

Il fait comme s'il se peignoit le derrière de la tête ; et s'arrêtant tout-à-coup :

Mais, non; je n'y pense pas; je suivrois la mode : ce n'est pas le moyen de déplaire à des yeux françois. Enluminons nos joues.

Il se met du rouge sur une joue et du blanc sur l'autre. Il regarde ensuite les spectateurs, et dit :

Il me semble que cela n'est pas mal. Mettons à-présent notre coiffure.

Il prend une petite coiffure à la mode ; il l'examine et la retourne de tous côtés, en disant :

Quel diable d'escofion ! Quel colifichet !

Il la met sur sa tête, et après s'être regardé dans le miroir :

Morbleu ! que fais-je? Je me coiffe en *oreille de chien* [2] ! S'agit-il donc ici de faire des conquêtes? Voyons s'il n'y a pas là d'autre coiffure.

Il en trouve une autre qui est à l'ancienne mode, fort élevée.

---

[1] C'est ce que les dames appellent aujourd'hui se coiffer en *bichon*.

[2] Ajustements de mode. (*Notes de l'Auteur.*)

Bon. Voici des *tuyaux d'orgues* [1].

Il se la met sur la tête, se lève, et vient sur le devant du théâtre se faire voir.

Quel drôle d'air cela me donne! Je ressemble à une coquesigrue. Ma foi, le tout bien considéré, j'en reviendrai à la première.

Il retourne à sa toilette, et examine tout ce qu'il y a dessus.

Qu'est-ce que c'est que tout ceci? *Une crevée, un solitaire, une folette, des maris, une bagnolette* [2]. Si J'étois sûr qu'il ne vînt point de petits-maîtres me voir, je pourrois me servir de tout cela; mais... Parbleu! tout coup vaille, mettons-nous à la mode.

(*Il se met tous ces ajustements.*)

Allons, ma juppe à-présent. La voici. Diable! c'est une *criarde!* Mais n'est-ce point plutôt un *gaillard?* Non, ma foi, c'est un vrai *panier.*

(*Il met ce panier qui est d'une largeur outrée.*)

Malepeste! quel contour!

(*Et en mettant la juppe.*)

Je suis aussi large, par le bas, que *Georges-d'Amboise* [3].

Il fait plusieurs lazzis, *en achevant de s'ha-*

---

1 Ajustements de mode.

2 *Idem.*

3 Grosse cloche de Rouen. (*Notes de l'Auteur.*)

biller; après quoi, il se regarde dans le miroir, et chante :

Ah! vous avez bon air,
Bon air vous avez!

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, M. JÉROME.

M. JÉRÔME, *riant.*

Ha! ha! ha! ha! ha! Quel minois!

ARLEQUIN, *minaudant comme une coquette.*

Monsieur Jérôme, de grace, ne me flattez point. Comment me trouvez-vous?

M. JÉRÔME.

A merveille. Tu es un vrai remède d'amour.

ARLEQUIN.

C'est ce qu'il me semble. Je ferois présentement la nique à un épouvantail de chenevière.

M. JÉRÔME.

C'est ainsi que je te voulois. Qu'il vienne maintenant des épouseurs.

SCÈNE VIII.

M. JÉROME, ARLEQUIN, MARINETTE.

MARINETTE, *d'un air empressé.*

Chut, chut, madame Candi est à la porte avec ses enfants.

M. JÉRÔME, *à Arlequin.*

Il faut que je la prévienne. Retire-toi pour un moment avec Marinette.

SCÈNE IX.

M. JÉROME, *seul.*

Notre sœur est une commère bien rusée; mais, avec toute sa finesse, elle sera la dupe de mon stratagême.

SCÈNE X.

M. JÉROME, MADAME CANDI, CHARLOT et JAVOTTE, ses enfants.

MADAME CANDI, *courant embrasser M. Jérôme.*

Bon jour, mon frère. Soyez le bien-revenu.

M. JÉRÔME.

Excusez, ma sœur, si je ne vous ai pas prévenue; mais je me suis senti si fatigué de ce misérable coche.....

MADAME CANDI.

Bon! nous devons bien être sur la cérémonie, nous autres.

CHARLOT, *sautant au cou de M. Jérôme.*

Eh! mon oncle, vous voilà!

JAVOTTE, *embrassant aussi son oncle.*

Comment vous portez-vous, mon oncle?

M. JÉRÔME.

Fort bien, mes enfants, fort bien.

MADAME CANDI.

Et ma chère nièce Argentine, où est-elle donc, mon frère? Je suis grosse de l'embrasser.

M. JÉRÔME.

Ah! ma sœur, je suis dans la dernière désolation!

MADAME CANDI, *étonnée.*

Que dites-vous?

M. JÉRÔME.

Que nous sommes malheureux!

MADAME CANDI, *fort émue.*

Qu'y a-t-il donc? Expliquez-vous.

JAVOTTE.

Est-ce qu'elle est malade, mon oncle?

CHARLOT.

Seroit-elle morte?

M. JÉRÔME.

C'est pis que tout cela. Ce n'est pas une fille que j'ai amenée à Paris, c'est un monstre.

MADAME CANDI.

Juste ciel!

M. JÉRÔME.

Elle est d'une laideur, mais d'une laideur...

MADAME CANDI.

Qu'entends-je!

JAVOTTE.

Ah!

CHARLOT.

Est-il possible ?

M. JÉRÔME.

Elle est effroyable. Vous en allez juger. (*Il appelle.*) Holà, Marinette !

SCÈNE XI.

M. JÉROME, MADAME CANDI, CHARLOT, JAVOTTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Me voici.

M. JÉRÔME.

Faites venir Argentine.

MARINETTE.

Argentine ?

M. JÉRÔME.

Oui, Argentine.

MARINETTE.

Pardi ! voilà encore une belle pièce de cabinet ! Le beau régal à donner à madame Candi !

MADAME CANDI.

N'importe, Marinette, allez la chercher.

MARINETTE.

Madame, si vous saviez jusqu'à quel point elle est horrible.....

M. JÉRÔME.

Faites ce qu'on vous dit.

MARINETTE.

Représentez-vous une tête plus noire....

MADAME CANDI, *avec emportement.*

Plus noire, plus noire.... Obéissez, raisonneuse. Il faut bien que je la voye une fois.

M. JÉRÔME.

Satisfaites ma sœur.

MARINETTE.

Oh! tout-à-l'heure.... (*Elle fait deux pas et revient.*) Mais, madame, n'y a-t-il aucun danger à vous la montrer.

MADAME CANDI.

A me la montrer! Vous êtes bien impertinente, ma mie. Il y a un an que je suis veuve.

MARINETTE.

Je vous demande pardon. Je ne compte pas comme vous les jours de votre veuvage.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

M. JÉROME, MADAME CANDI, CHARLOT, JAVOTTE.

MADAME CANDI, *en colère.*

Autre insolence. Mais voyez un peu cette bégueule avec ses air railleurs. Je ne sais qui me tient.....

M. JÉRÔME, *la retenant.*

Ne vous emportez pas, ma sœur. Elle n'a pas cru.....

MADAME CANDI.

Elle n'a pas cru, elle n'a pas cuit.... Vraiment, elle aura toujours raison avec vous.

M. JÉRÔME.

Voici notre Américaine.

SCÈNE XIII.

M. JÉROME, MADAME CANDI, CHARLOT, JAVOTTE, MARINETTE, ARLEQUIN.

MARINETTE.

Place, place à la belle Argentine !

JAVOTTE.

Ah ! qu'elle est laide !

CHARLOT.

La vilaine cousine !

MADAME CANDI.

O dieux !

MARINETTE, *à madame Candi.*

Vous a-t-on surfait ?

M. JÉRÔME, *à sa sœur.*

Je vous l'ai bien dit.

MADAME CANDI, *à part.*

Mon frère Médard peut-il avoir fait une pareille créature ?

ARLEQUIN, *à madame Candi.*

En vérité, ma tante, j'ai honte de paroître devant vous dans l'état où m'a mise une longue navigation. (*l'embrassant*). Permettez-moi de vous accoler.

MADAME CANDI, *s'essuyant le visage.*

Pouas !

ARLEQUIN, *à Javotte.*

Venez, ma chère cousine, que je vous embrasse.

JAVOTTE, *se retirant derrière sa mère.*

Oh ! non. Je ne veux pas vous baiser.

ARLEQUIN, *à Charlot.*

Et vous, mon petit cousin ?

CHARLOT, *fuyant.*

Vous êtes trop laide. Allez, je vous en quitte.

ARLEQUIN, *déclamant sur le ton d'un héros de théâtre, ces vers parodiés de Phèdre et Hippolyte.*

Que vois-je ! Quelle horreur dans ces lieux répandue,
Fait faire à mes parents la grimace à ma vue ?
Je n'ai pour tout accueil que des frémissements !
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements !
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrois être encor dans mon frêle navire.

M. JÉRÔME, *à Arlequin.*

Ma nièce, vous ne devez point trouver cet

accueil étrange ; les traits et la noirceur de votre visage....

ARLEQUIN.

Il est vrai que je suis diablement hâlée.

MADAME CANDI.

Oui ; c'est un hâle que vous avez apporté du ventre de la mère.

ARLEQUIN.

Hé ! ventrebleu ! madame Candi, est-ce ma faute, à moi ? Ma chienne de mère avoit toujours à ses trousses une douzaine de nègres.

MADAME CANDI.

Comme elle parle !

ARLEQUIN.

Telle que vous me voyez pourtant, je n'ai pas laissé de faire du bruit dans le nouveau monde.

MARINETTE, *à part.*

Que va-t-il dire ? Il va s'embarrasser.

ARLEQUIN.

J'ai été enlevée cinq ou six fois ; et mon père à-la-fin fut obligé de me mettre à l'hôpital, pour soustraire mes charmes aux poursuites de mes amants.

M. JÉRÔME, *à madame Candi.*

Quelle éducation on lui a donnée !

ARLEQUIN.

Il falloit voir comme chacun me cajoloit sur

la route. Il y avoit plus de matelots après moi, qu'il n'y a de pages après une jolie bouquetière.

MADAME CANDI, *à part.*

Quelle effrontée !

MARINETTE, *à Arlequin.*

Vous ne serez pas dans ce pays-ci si tourmentée des hommes.

ARLEQUIN, *à Marinette.*

Taisez-vous, guenon. (*à madame Candi*). A propos d'hommes, ma tante, vous ne me parlez point du grivois que vous me destinez. Je ne doute pas que vous ne l'ayez bien choisi; vous me paroissez une connoisseuse.

MADAME CANDI.

Quelle impudence ! Cela ne presse pas, petite garçonnière.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, vraiment. Et si vous ne vous dépêchez de me marier, je veux que cinq cents mille diables m'emportent, si je ne recommence la vie que je menois en Amérique.

MADAME CANDI, *en fureur.*

C'en est trop ! Je ne puis plus la souffrir.

M. JÉRÔME, *à Marinette.*

Qu'on la remène dans son appartement.

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Adieu, ma tante.

SCÈNE XIV.

M. JÉROME, MADAME CANDI, CHARLOT, JAVOTTE.

MADAME CANDI.

Ah ! mon frère, la vilaine bête !

M. JÉRÔME.

C'est l'opprobre de la famille. Il faut enfermer cela au plus tôt dans un cloître, pour le reste de ses jours.

MADAME CANDI.

Non, non. On ne gardera point dans un couvent une fille de ce caractère-là, qui seroit capable de corrompre les autres, et de nous déshonorer par quelque action d'éclat. Et d'ailleurs, nous aurions sur la conscience tout le mal....

M. JÉRÔME.

Hé ! qu'en ferons-nous donc ?

MADAME CANDI.

Marions-la au premier venu ; car il ne faut plus penser au gentilhomme que je voulois lui donner.

M. JÉRÔME.

Mais qui diable en voudra ?

MADAME CANDI.

Je vais envoyer ici tous les hommes que je

rencontrerai. Il y aura bien du malheur, s'il ne s'en trouve pas quelqu'un que cent mille livres puissent tenter.

M. JÉRÔME.

Mais, ma sœur, quel projet....

MADAME CANDI.

Je le veux.

M. JÉRÔME.

Songez-vous au ridicule que....

MADAME CANDI.

Paroles perdues. Vous savez que quand j'ai envie de faire quelque chose, je n'en démords jamais.

(*Elle sort avec ses enfants*).

SCÈNE XV.

M. JÉROME, *seul.*

Quel entêtement! Me voilà dans un embarras que je n'avois point prévu. (*Il appelle*).

Marinette! Arlequin!

SCÈNE XVI.

M. JÉROME, MARINETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Que vous plaît-il, mon oncle?

M. JÉRÔME.

Hé! mon oncle. Maudit babillard! Tu viens de nous tailler de belle besogne.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il?

M. JÉRÔME.

Tu nous mets dans la nécessité d'essuyer les visites de tous les hommes que madame Candi va nous envoyer.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc cela?

M. JÉRÔME.

Tu pouvois bien te passer de témoigner tant d'envie de te marier. Tu as paru trop effrontée à ma sœur, qui se fait un scrupule qu'on te mette au couvent. Elle veut qu'on te livre au premier qui voudra de toi.

MARINETTE.

Tant pis. Il y a à Paris des affamés qui......

ARLEQUIN.

Hé bien, il faudra refuser ceux-là.

M. JÉRÔME.

Oui; mais ils iront se plaindre à ma sœur, qui nous en amènera peut-être un, dont nous aurons bien de la peine à nous débarrasser.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien.

MARINETTE.

On frappe. N'en seroit-ce pas déjà quelqu'un?

(*Elle và ouvrir la porte.*)

ARLEQUIN.

Je vais prendre un voile, pour mieux me jouer des originaux qui vont venir me voir.

(*Il sort.*)

SCENE XVII.

M. JÉROME, *seul.*

Morbleu! j'enrage! Tout ceci va faire un cancan parmi les badauts. Ils assiègeront ma porte, et je serai obligé d'y mettre des gardes.

SCÈNE XVIII.

M. JÉROME, UN CLERC DE PROCUREUR.

LE CLERC, *saluant M. Jérôme.*

Monsieur, n'est-ce pas à vous qu'il faut s'adresser pour voir la Tête Noire?

M. JÉRÔME.

Qu'appelez-vous la Tête Noire?

LE CLERC.

C'est une riche demoiselle qui arrive de l'Amérique. Madame Candi, que je viens de rencontrer, me propose de l'épouser, si elle me convient.

M. JÉRÔME.

Vous n'êtes pas, sans doute, informé de toute sa laideur.

LE CLERC.

Pardonnez-moi. Mais je suis maître clerc de procureur : je n'ai pas de quoi acheter une charge, je suis capable de tout faire pour en avoir une.

M. JÉRÔME.

Ce drôle-là paroît avoir bon appétit. Tâchons de le détourner de son dessein. (*Haut.*) Mon enfant, je ne vous conseille pas.....

LE CLERC.

Trève de conseil là-dessus. La dame sera bien horrible si j'y renonce.

M. JÉRÔME.

Je vois bien qu'il faut vous contenter. Tenez, la voici. Vous pouvez l'entretenir.

(*M. Jérôme se retire.*)

SCÈNE XIX.

LE CLERC, ARLEQUIN, *le visage couvert d'un voile.*

LE CLERC.

Mademoiselle, vous voyez un apprenti procureur, à qui madame votre tante a permis de comparoître devant vous, pour vous proposer de vous conjoindre avec lui par le lien matrimonial.

ARLEQUIN.

Vous me faites trop d'honneur, monsieur. Je voudrois que mes charmes fussent au niveau de mon bien, pour pouvoir vous offrir l'agréable et l'utile.

LE CLERC.

Oh! ma foi, mademoiselle, les procureurs n'ont affaire que du dernier; et ce n'est point une belle femme qui porte chez eux la corne d'abondance.

ARLEQUIN.

Cela suppose que les procureurs négligent bien leurs femmes. Écoutez : je ne m'accommoderois point du tout d'un mari indifférent.

LE CLERC.

Je ne ressemblerai point aux autres.

ARLEQUIN.

Je serois au désespoir d'être obligée de rabattre sur des clercs.

LE CLERC.

Vous n'en viendrez pas là. Allons, ma reine, faites vîte exhibition de ces traits que vous me cachez.

ARLEQUIN.

Non, non. Tenez, mon poulet, je crois que vous feriez mieux de m'épouser sur l'étiquette.

LE CLERC.

Vous n'avez rien à craindre, ma princesse; je suis prévenu que vous n'êtes pas belle.

ARLEQUIN.

Mais j'ai le visage si baroque.

LE CLERC.

N'importe.

ARLEQUIN.

J'ai le teint plus noir que l'ame d'un vieux procureur.

LE CLERC.

Tant mieux ; mon front en sera plus en sûreté. Montrez-vous donc, de grace.

ARLEQUIN.

Je ne puis m'y résoudre.

LE CLERC.

Je vous en prie !

ARLEQUIN, *levant son voile.*

Je cède à vos instances.

LE CLERC, *fuyant épouvanté.*

Ah ! l'horrible monstre ! J'aime encore mieux me passer de charge.

SCÈNE XX.

ARLEQUIN, *seul.*

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! comme il détale. Bon ; en voilà déjà un d'expédié.

(*Il abaisse son voile.*)

SCÈNE XXI.

ARLEQUIN, UN PEINTRE.

LE PEINTRE, *à part.*

Voici, sans doute, la personne en question.

ARLEQUIN, *à part.*

Autre coureur de lingots.

LE PEINTRE, *encore à part.*

Elle n'est, parbleu! pas mal faite.

ARLEQUIN.

A qui en voulez-vous, monsieur?

LE PEINTRE.

A mademoiselle Argentine.

ARLEQUIN.

C'est moi. Qui êtes-vous?

LE PEINTRE.

Je suis un peintre qui a plus d'habileté que de bonheur.

ARLEQUIN.

Cela veut dire, en bon françois, que vous êtes gueux.

LE PEINTRE.

C'est la vérité.

ARLEQUIN.

Je sais un moyen de vous enrichir.

LE PEINTRE.

Quel est-il?

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à me peindre en petit, faire graver et courir mon portrait * dans les rues, tout Paris l'achètera.

LE PEINTRE.

Je ne veux devoir ma fortune qu'à l'original.

ARLEQUIN.

Rien n'est plus poli.

LE PEINTRE.

Oui, mademoiselle, avec quelques couleurs qu'on m'ait peint votre visage, mon cœur, que l'amour sans doute a destiné pour vous, m'a fait regarder comme une fable tout ce qu'on m'en a dit. En un mot je vous crois belle; mon imagination est prévenue en votre faveur.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà un peintre qui est bien fou; il faut que je m'en divertisse.

LE PEINTRE, *lui prenant la main.*

Laissez-moi, je vous en conjure, laissez-moi voir ces traits dont je me suis fait une si charmante idée.

ARLEQUIN, *d'un air attendri.*

Hélas!

LE PEINTRE.

Vous soupirez!

---

* Le portrait de la prétendue Tête de Mort se vendoit dans les rues. (*Note de l'Auteur.*)

ARLEQUIN.

Ah ! petit fripon ! Pourquoi vous ai-je vu?

LE PEINTRE.

Qu'entends-je ! Serois-je assez heureux pour....

ARLEQUIN, *à demi-voix.*

Paix ; taisez-vous. Voyez si quelqu'un ne seroit point aux écoutes.

LE PEINTRE, *après avoir regardé de tous côtés.*

Je ne vois personne. Mon ange, décidez de mon sort.

ARLEQUIN.

Je vous aime, mon mignard : la confidence que je vais vous faire ne vous permettra pas d'en douter. Je suis belle, en effet, et plus belle encore que vous ne vous l'imaginez.

LE PEINTRE, *transporté, lui baisant la main.*

J'en étois persuadé ; cette menotte me le promettoit bien.

ARLEQUIN.

M. Jérôme, mon oncle, qui, par des vues de tuteur, me fait passer dans le monde pour une créature effroyable, me défend d'ôter mon voile, sous peine d'être battue comme plâtre.

LE PEINTRE.

Le méchant homme !

ARLEQUIN.

Mais, quand je devrois recevoir autant de coups

de bâton qu'une bourrique de Montmartre, je veux satisfaire votre curiosité.

LE PEINTRE.

Que d'attraits vont s'offrir à mes yeux!

ARLEQUIN.

Je vais vous montrer un modèle qui vous servira pour peindre Vénus.

(*Il lève son voile.*)

LE PEINTRE, *effrayé et s'enfuyant.*

Miséricorde! c'est plutôt un modèle pour peindre en laid les furies de l'enfer.

(*Arlequin abaisse son voile.*)

SCÈNE XXII.

ARLEQUIN, UN MITRON, *ayant vu sortir le peintre.*

LE MITRON, *à part.*

C'est mon tour à glisser. Sachons si c'est pour nous que le four chauffe.

ARLEQUIN, *chantant.*

Un mitron de Gonesse,
Vient pour cuire à mon four.

LE MITRON.

Çà, mademoiselle, voyons voir si je nous accommoderons l'un de l'autre.

ARLEQUIN.

J'en doute fort, mon ami.

LE MITRON.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Ne vous a-t-on pas dit que j'étois richement laide ?

LE MITRON.

Pour ça, oui. Mais quand on ne me l'auroit pas dit, je l'aurois, morgué, bien deviné.

ARLEQUIN.

A quoi?

LE MITRON.

Est-ce qu'on jeteroit comme ça à la tête une fille qui a tant de *quibus*, si alle n'avoit pas queuque fer qui loche ?

ARLEQUIN.

Tu as raison. Et malgré l'attrait de mes lingots, j'ai bien peur de monter en graine.

LE MITRON.

Oh ! que non ; il n'y a si petit pot qui ne trouve son couvercle. Tenez, mademoiselle, il ne faut point tant de farine pour faire une miche. Touchez là, je suis votre homme, queuque mine que vous portiez dans la phisolomie.

ARLEQUIN.

Tu ne pourras jamais m'envisager, sans jeter tripes et boyaux.

LE MITRON.

L'y a du remède à ça. Je vous mettrai pendant

le jour la tête dans un sac, et la nuit, comme dit l'autre, tous chats sont gris.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas tout, mitron, un mari aura bien à souffrir de mon humeur.

LE MITRON.

Je m'accommode de tout, moi.

ARLEQUIN.

Je suis fantasque, brutale, diablesse.

LE MITRON.

Je sommes donc de la même pâte.

ARLEQUIN.

Je bois comme un tambour.

LE MITRON.

Tant mieux. Je m'enivre ordinairement tout seul; vous me tiendrez compagnie.

ARLEQUIN, *à part.*

Rien ne dégoûte cet homme-là. (*Haut*) Nous voilà d'accord, mon ami. Il ne reste plus qu'une difficulté. Une fille comme moi n'est pas faite pour un mitron.

LE MITRON.

Hé, pargoi! avec votre argent, j'aurai bientôt acheté une savonnette à vilain.

ARLEQUIN, *se dévoilant.*

A-propos de savonnette, trouves-en une pour ce visage-là.

LE MITRON, *saisi d'effroi, et tremblant de tous ses membres.*

Ahi, ahi, ahi, ahi, ahi, ahi, ahi !

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc, mon petit pain mollet ?

LE MITRON, *se retirant à reculons et pas à pas, en regardant Arlequin en homme transi de peur.*

Eh ! c'est un démon !... Oui, c'en est un ! Il n'a point de blanc dans les yeux.

SCÈNE XXIII.

ARLEQUIN, *seul, riant.*

Mitron, serre la botte ! serre la botte * ! Ha ! ha ! ha ! J'ai cru d'abord ce drôle-là plus résolu.

SCÈNE XXIV.

ARLEQUIN, MARINETTE.

MARINETTE.

Courage, Arlequin ! cela ne va pas mal.

ARLEQUIN.

N'est-il pas vrai ?

---

* Lardon fondé sur une mauvaise affaire que se firent autrefois quelques boulangers de Paris. (*Note de l'Auteur.*)

MARINETTE.

Assurément. Tu vas voir tout-à-l'heure un suisse qui est à la porte.

ARLEQUIN.

Tant pis.

MARINETTE.

Il est entre deux vins.

ARLEQUIN.

Un suisse entre deux vins ! Ah ! morbleu ! qu'on ne le laisse pas entrer, ou je ne réponds de rien.

MARINETTE.

Il n'est plus temps. Le voici.

ARLEQUIN, *abattant son voile.*

La mauvaise visite !

SCÈNE XXV.

ARLEQUIN, MARINETTE, UN SUISSE.

LE SUISSE, *à Marinette.*

N'être pas ici, mondame, que l'avre ein demoisel avec ein tête de mort ?

ARLEQUIN, *à part.*

Que vais-je devenir !

MARINETTE, *au Suisse.*

Que lui voulez-vous ?

LE SUISSE.

En vouloir faire mon femme.

MARINETTE.

Mais savez-vous qu'elle est hideuse ? Et que....

LE SUISSE.

Oh ! moi point de dégoûteman. Chel prendrai lui, quand seroit ein diaple.

ARLEQUIN, *à part.*

Le maudit suisse !

LE SUISSE, *montrant Arlequin.*

L'être là ?

MARINETTE.

C'est elle-même.

LE SUISSE.

Mondemoisel, serviteur à vous. Montrer ein peu ton tête.

ARLEQUIN.

Allez-vous-en.

LE SUISSE.

Moi point m'en aller, et épouser toi tout-à-st'hire.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas pressée.

LE SUISSE.

L'être, moi, d'avre ton l'argent, per poire touchours comme ein trou.

ARLEQUIN.

Le vilain sac-à-vin !

LE SUISSE.

Point de refuseman, ou moi coupe ton tête noire. (*Il tire son sabre.*)

ARLEQUIN, *lui retenant le bras, et se dévoilant.*

Attendez donc ! Attendez donc !

LE SUISSE.

Comment ! N'être point si effroyable.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! Je m'en doutois bien !

LE SUISSE.

L'être presque cholie.

ARLEQUIN, *à part.*

Hoïmé ! De quelle façon m'en déferai-je ? (*Bas à Marinette.*) Va-t-en vîte quérir du vin, que je l'achève.

(*Marinette court chercher du vin*).

SCÈNE XXVI.

ARLEQUIN, LE SUISSE.

LE SUISSE.

Si vous l'épousse moi, vous sera le maître dans mon maison; moi demeurer touchours à l'cabaret.

ARLEQUIN.

Vous êtes fort de mon goût, ma grosse futaille. Ho ! çà, il faut ébaucher la connoissance par boire ensemble. Voilà de bon vin qu'on nous apporte.

SCÈNE XXVII.

ARLEQUIN, LE SUISSE, MARINETTE.

LE SUISSE, *sautant au cou d'Arlequin.*

Meiner lieben frau! Chel vous aimerai encore plus que davantage. L'être ein bonne vivante.

ARLEQUIN, *lui présentant un verre, et lui versant du vin.*

Allons, *trinckt, mein her.*

Le Suisse se jette sur la bouteille et la vide; et après plusieurs lazzis *d'ivrogne, qui donnent du jeu à Arlequin, il tombe ivre mort.*

MARINETTE.

Nous en voilà débarrassés.

ARLEQUIN.

Aide-moi, Marinette, à le traîner dans la rue.

Ils le prennent chacun par une jambe et le tirent dehors. Arlequin en rentrant dit:

Nous avons, ma foi, bien fait de le prendre par là; il nous auroit taillé des croupières.

MARINETTE.

J'en avois peur. Quel autre homme vient ici?

(*Arlequin baisse son voile.*)

SCÈNE XXVIII.

ARLEQUIN, MARINETTE, UN GASCON.

LE GASCON.

Serviteur, mesdemoiselles. De grace, qui de vous deux est la Tête noire ?

MARINETTE.

Le compliment est gracieux.

ARLEQUIN.

C'est moi, monsieur de la Garonne, à votre service.

LE GASCON.

Sandis ! voilà déjà une taille qui me met tout en feu.

MARINETTE.

Peste! vous êtes bien combustibles, vous autres gascons !

ARLEQUIN.

Ce n'est rien que ma taille ; quand vous aurez vu mon minois, il faudra vous lier.

LE GASCON.

Ne croyez pas railler. Je m'attends bien à vous trouver de mon goût.

MARINETTE.

Quel conte ! Un joli homme comme vous, qui sans doute est couru des plus aimables dames. . . .

LE GASCON.

Hé, donc? C'est par cette raison. Je suis assiégé par les plus belles femmes; la beauté me pue; j'en ai jusques aux gardes.

ARLEQUIN, *à part.*

Le fat!

MARINETTE.

Oh! nous avons de quoi vous remettre en appétit!

LE GASCON.

C'est ce que je cherche. Je me figure qu'une laide me piquera.

ARLEQUIN.

Ce n'est donc pas mes cent mille livres qui vous amènent?

LA GASCON.

Cela ne gâtera rien. J'ai besoin de cette somme entière pour achever de payer une terre de trente mille écus.

MARINETTE, *riant.*

Quelle avance avez-vous donc faite?

LE GASCON.

J'ai avancé ma parole, ce n'est pas peu. Mais dépêchons-nous, mignonne. Montrez-vous, je vous épouse.

ARLEQUIN.

Me le promettez-vous?

LE GASCON.

Oui, diou me damne.

ARLEQUIN.

Je me rends à ce serment. Vous allez me voir. Mais,

Rodrigue, as-tu du cœur?

LE GASCON.

Si j'ai du cœur, cadédis!

Paroissez, Navarrois, Maures et Castillans.

ARLEQUIN, *se dévoilant.*

Hé bien, tenez. Voici un Maure.

LE GASCON, *effrayé.*

Ah! ventrebleu! quel visage!

MARINETTE.

Voilà ce que vous demandez, n'est-ce pas?

LE GASCON.

Pas tout-à-fait. Cette laideur passe un peu le but.

MARINETTE.

Comment donc, monsieur, vous mollissez!

ARLEQUIN.

Vous saignez du nez! Est-ce ainsi, petit traître, que vous gardez la foi jurée?

LE GASCON.

Attendez. Cette affaire demande quelque réflexion. Je repasserai tantôt.

(*Il sort brusquement.*)

ARLEQUIN, *riant.*

Ha! ha! ha! ha!

MARINETTE.

Attendez-le sous l'orme.

SCÈNE XXIX.

ARLEQUIN, MARINETTE, M. JÉROME.

ARLEQUIN, *rabaissant son voile.*

Voici encore quelque galant. Mais non, c'est M. Jérôme.

M. JÉROME, *d'un air intrigué.*

Arlequin, voici ma sœur qui amène le cavalier qu'elle avoit choisi pour Argentine.

ARLEQUIN.

Laissez-le venir. Je vous en rendrai bon compte.

SCÈNE XXX.

M. JÉROME, ARLEQUIN, MARINETTE, MADAME CANDI, CLITANDRE, UN NOTAIRE.

MADAME CANDI, *à Clitandre.*

Vous ne voulez donc pas me croire ?

CLITANDRE.

Non, madame. Je crois plutôt que vous plaisantez. Argentine ne sauroit être telle que vous me la dépeignez.

ARLEQUIN, *à part.*

Ciel ! c'est Clitandre, mon maître !

MADAME CANDI.

Vous allez être désabusé.

M. JÉRÔME.

Je vous en réponds.

CLITANDRE, *montrant le Notaire qui l'accompagne.*

Hé bien! en ce cas-là, nous n'aurons qu'à déchirer le contrat que monsieur a déjà dressé par votre ordre. (*A Arlequin*) Belle Argentine, c'est pour me surprendre plus agréablement qu'un oncle, qu'une tante me veulent prévenir contre vous. Je n'en suis pas la dupe.

ARLEQUIN.

Oh! pour cela, si. Vous ne vous attendez point à voir le visage que je vais vous montrer.

(*Il se découvre.*)

CLITANDRE, *épouvanté, et reculant.*

O dieux!

ARLEQUIN, *bas à Clitandre.*

C'est moi.

CLITANDRE, *sans reconnoître Arlequin.*

Quel objet horrible!

ARLEQUIN, *toujours bas.*

Je suis Arlequin.

CLITANDRE, *reconnoissant Arlequin.*

Ah!

ARLEQUIN, *bas.*

Dites que vous voulez m'épouser.

(Il tousse.)

MADAME CANDI, *à Clitandre.*

Vous me croyez présentement.

M. JÉRÔME.

Hé bien! monsieur, vous voyez.

MARINETTE.

Voilà de quoi est la triomphe.

CLITANDRE, *à madame Candi.*

Laissez-la moi regarder encore.

MADAME CANDI.

Oh ! tant qu'il vous plaira.

CLITANDRE, *après avoir regardé un moment Arlequin.*

Véritablement, la belle Argentine n'a pas le coup-d'œil favorable; mais à force de la regarder je découvre des graces qui succèdent à ses défauts.

MADAME CANDI.

Vous vous égayez, monsieur.

CLITANDRE.

Non, sur ma foi, madame. Elle a une taille, un port qui m'enchantent.

ARLEQUIN, *faisant la révérence.*

Cela vous plaît à dire, monsieur.

M. JÉRÔME.

Il plaisante. Quel conte!

MARINETTE.

Il se moque de la barbouillée.

CLITANDRE.

Je parle, vous dis-je, très-sérieusement; et je suis prêt à recevoir sa main, pourvu qu'elle consente à mon bonheur.

ARLEQUIN, *faisant la précieuse.*

Monsieur, je dépends d'un oncle et d'une tante. Je n'ai point d'autre volonté que la leur.

M. JÉRÔME, *bas à Arlequin.*

Penses-tu à ce que tu dis, maraud?

ARLEQUIN, *à M. Jérôme.*

Vous avez beau faire, mon oncle; vous me marierez avec monsieur, ou le diable vous emportera.

MARINETTE.

L'étourdi !

M. JÉRÔME, *à Clitandre.*

Vous l'entendez ! Voudriez-vous faire la folie d'épouser une dévergondée comme celle-là ?

CLITANDRE.

Bon ! ce sont des vivacités qui n'effarouchent point un officier.

MADAME CANDI, *à M. Jérôme.*

Hé ! pourquoi, mon frère, voulez-vous détourner monsieur de son dessein? Savez-vous bien qu'il nous fait trop d'honneur ?

ARLEQUIN, *après avoir parlé à l'oreille de Marinette, lui dit à demi-voix.*

Va la chercher.

MADAME CANDI, *au Notaire.*

Donnez-moi que je signe le contrat.

M. JÉRÔME, *à part.*

Je ne sais comment sortir de cet embarras-là.

LE NOTAIRE, *présentant la plume à madame Candi.*

Madame, la voici.

MADAME CANDI *signe et donne ensuite la plume à M. Jérôme.*

A vous, mon frère.

M. JÉRÔME, *après avoir signé, dit à part :*

Il me vient une idée.

Il donne la plume à Clitandre; et, pendant que ce cavalier signe, il dit bas à Arlequin :

Ne signe point, toi, et disparois. Je démêlerai la fusée comme je pourrai.

ARLEQUIN, *voyant arriver Marinette qui conduit Argentine.*

Attendez, monsieur, voici une demoiselle qui va signer pour moi.

M. JÉRÔME, *faisant un grand cri.*

Ah ! je suis trahi !

SCÈNE XXXI.

LES PRÉCÉDENTS, MARINETTE, ARGENTINE.

MARINETTE.

Vous voyez la véritable Argentine.

M. JÉRÔME, *à part.*

La carogne de servante !

MADAME CANDI.

Qu'est-ce que cela veut dire, mon frère? Expliquez-nous, s'il vous plaît, cette énigme.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame. Je suis un honnête garçon, nommé Arlequin, à qui M. Jérôme a proposé quelques lingots pour faire le personnage d'Argentine, et dégoûter tous les amants qui viendroient la demander en mariage.

M. JÉRÔME, *à part.*

Le traître !

MADAME CANDI.

Qu'entends-je !

ARLEQUIN.

Après quoi, il vouloit pieusement la mettre dans un couvent, et raffler....

M. JÉRÔME, *se jetant sur Arlequin.*

Fripon ! il faut que je t'étrangle.

ARLEQUIN.

A l'aide ! au guet ! au guet !

Clitandre et madame Candi l'arrachent des mains de M. Jérôme.

MADAME CANDI, *à son frère.*

C'est vous plutôt qui êtes le fripon. Allez vous cacher, misérable.

M. JÉRÔME.

Vous êtes une vieille extravagante.

MADAME CANDI, *voulant se jeter sur M. Jérôme.*

Une vieille ! Ah ! scélérat !

CLITANDRE, *la retenant.*

Eh ! madame....

MADAME CANDI.

Laissez-moi, je vous prie, mettre en pièces ce membre pourri de la famille.... Une vieille !

(*M. Jérôme s'enfuit*).

SCÈNE XXXII.

MADAME CANDI, CLITANDRE, ARGENTINE, ARLEQUIN, MARINETTE.

ARGENTINE, *courant embrasser madame Candi.*

Ma chère tante ! qu'allois-je devenir, si le ciel, par votre moyen, n'eût fait échouer le projet d'un oncle barbare ?

MADAME CANDI.

Ah ! ma nièce, bannissons-le de notre mémoire. Livrons-nous à la joie de nous voir.

ARGENTINE.

Je vais retrouver en vous la mère que j'ai perdue.

MADAME CANDI.

Et vous, ma fille, vous trouverez, je crois, dans ce cavalier, un mari digne de votre tendresse.

CLITANDRE.

Aimable Argentine, ne vous révoltez-vous pas contre le dessein d'une tante trop prévenue en ma faveur?

ARGENTINE.

Monsieur, je suis prête à lui obéir.

MADAME CANDI.

Que toute la famille s'assemble et se réjouisse de l'heureuse arrivée d'Argentine.

CLITANDRE, *embrassant Arlequin.*

Ah! mon cher Arlequin, que je t'ai d'obligation! Je me souviendrai toute ma vie de ce que tu as fait pour moi.

ARLEQUIN, *d'un air froid.*

Je dirai cela à mon boulanger.

CLITANDRE.

Je t'entends. Va, mon ami, il y a pour toi mille pistoles.

ARLEQUIN, *montrant Marinette.*

Je les partage aussitôt avec cette belle nymphe potagère, qui trouvera en moi de quoi réparer la perte qu'elle fait en M. Jérôme.

SCÈNE XXXIII et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, TROUPE DE MASQUES.

Les masques font une marche. Après quoi, les acteurs récitent les couplets suivants :

VAUDEVILLE.

Premier couplet.

MADAME CANDI.

Garçons, qui craignez que l'histoire
Ne vous mette au rang des coucous,
Logez-vous à la Tête noire,
Il ira peu d'amants chez vous.

CHŒUR.

Logez-vous, etc.

Second couplet.

CLITANDRE.

Financiers, chasseurs de pucelles,
Vous n'avez qu'à sonner du cor;
On fait venir les plus cruelles,
Quand on loge à la Tête d'or.

CHŒUR.

On fait venir, etc.

Troisième couplet.

MARINETTE.

Il faut qu'au vin l'on se retranche,
Dès qu'on sent venir les vieux jours;

Amants, jamais la Tête blanche
Ne fut l'enseigne des amours.

CHŒUR.

Amants, jamais, etc.

Quatrième couplet.

ARLEQUIN, *aux spectateurs.*

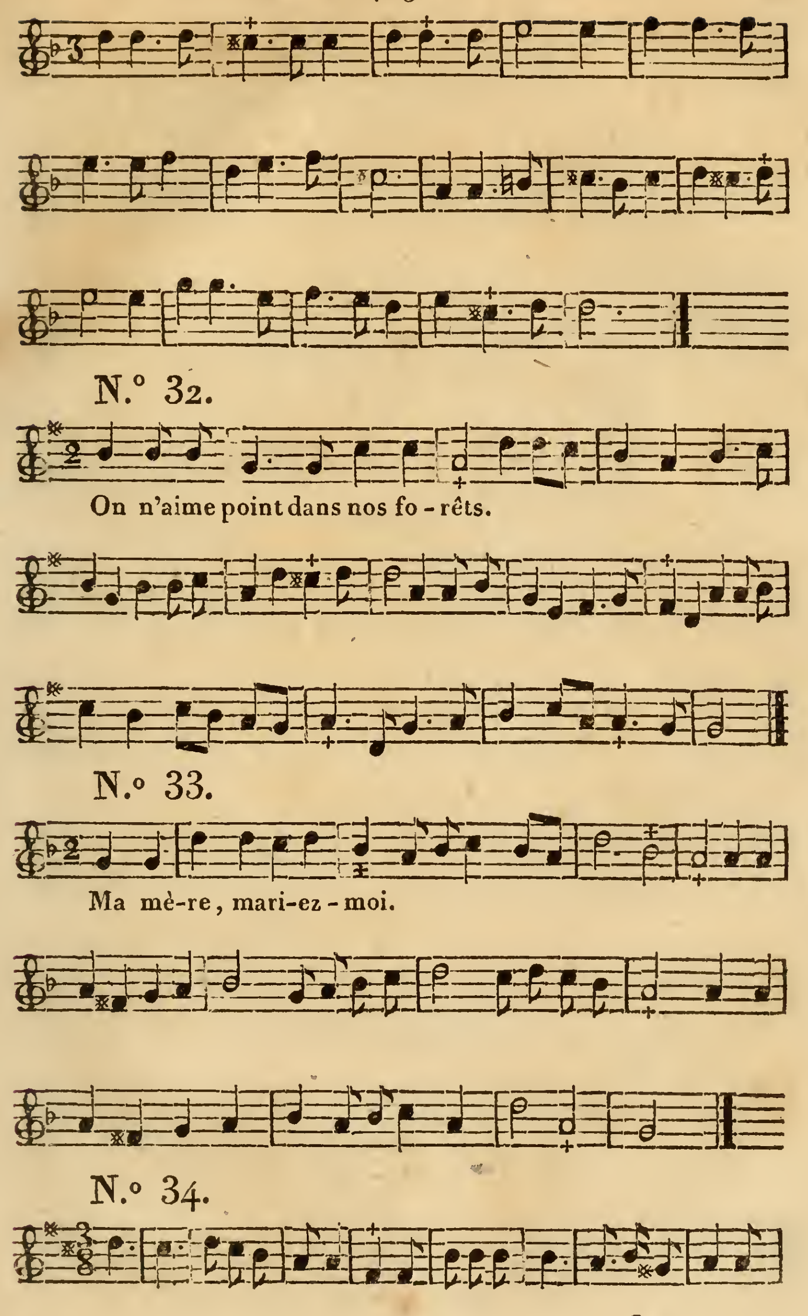
Messieurs, donnez-nous la victoire;
Que votre esprit soit indulgent;
Faites-nous, pendant cette foire,
Loger à la Tête d'Argent.

CHŒUR.

Faites-nous, pendant cette foire,
Loger à la Tête d'argent.

FIN.
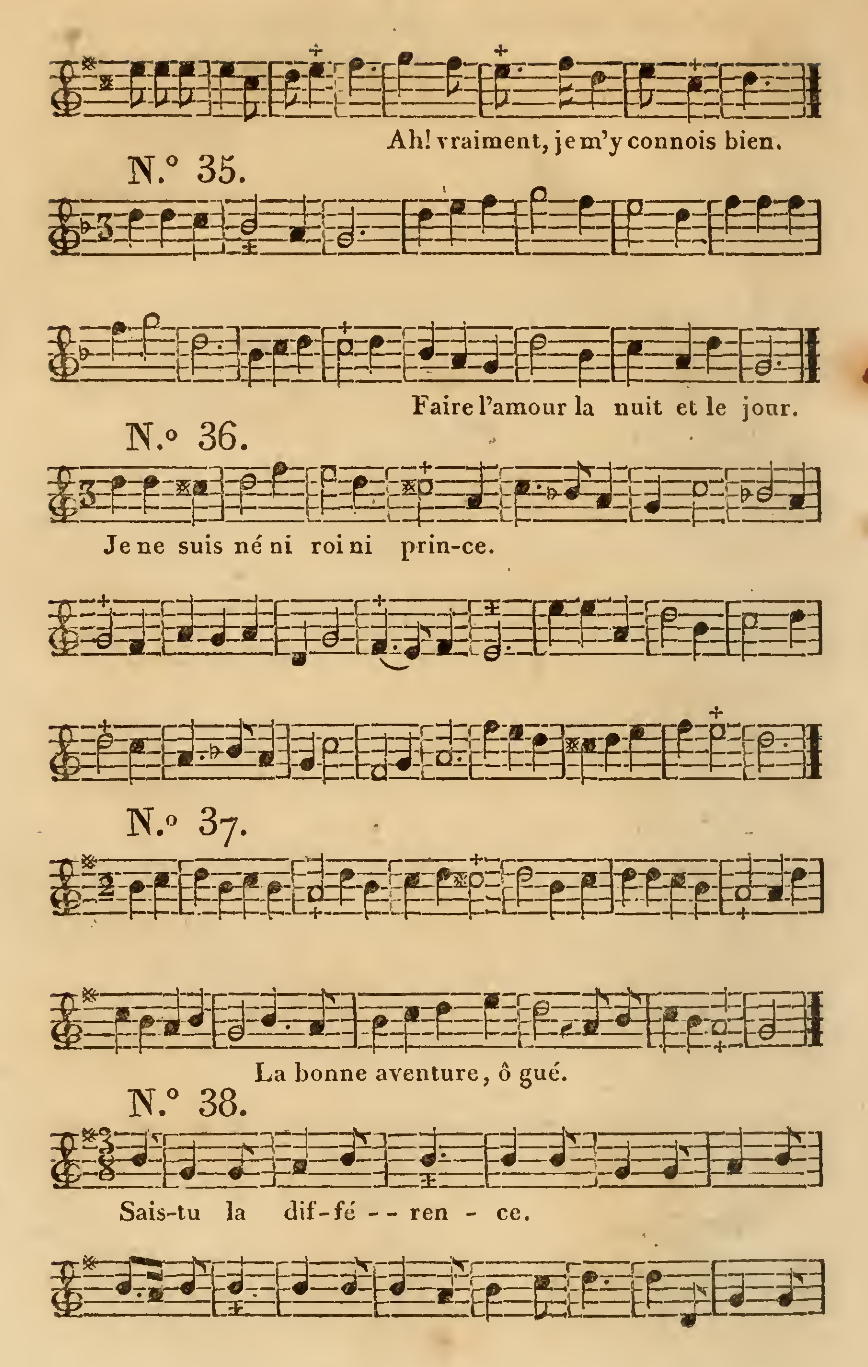
N.° 31. *Folies d'Espagne.*

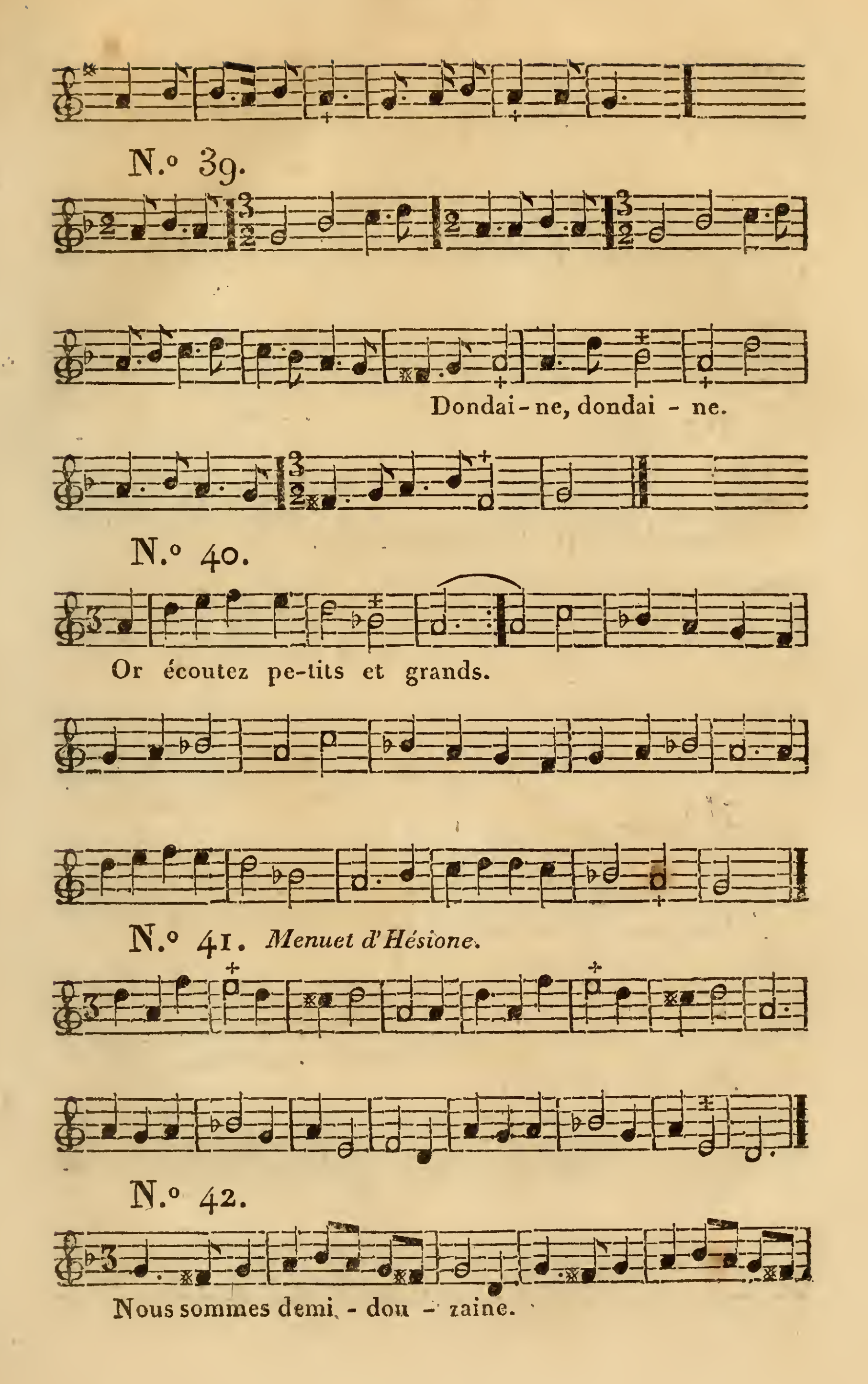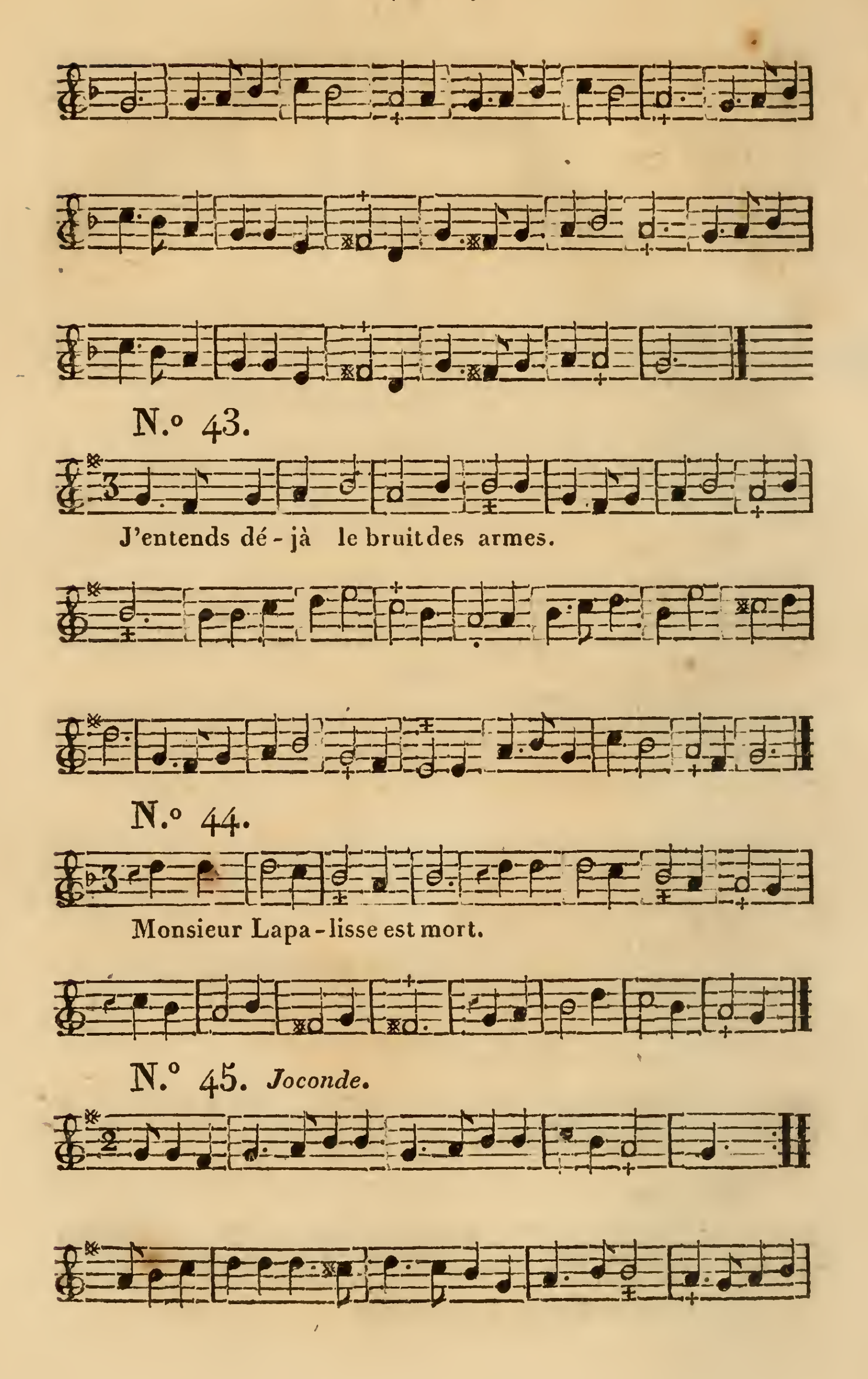


N.° 32.

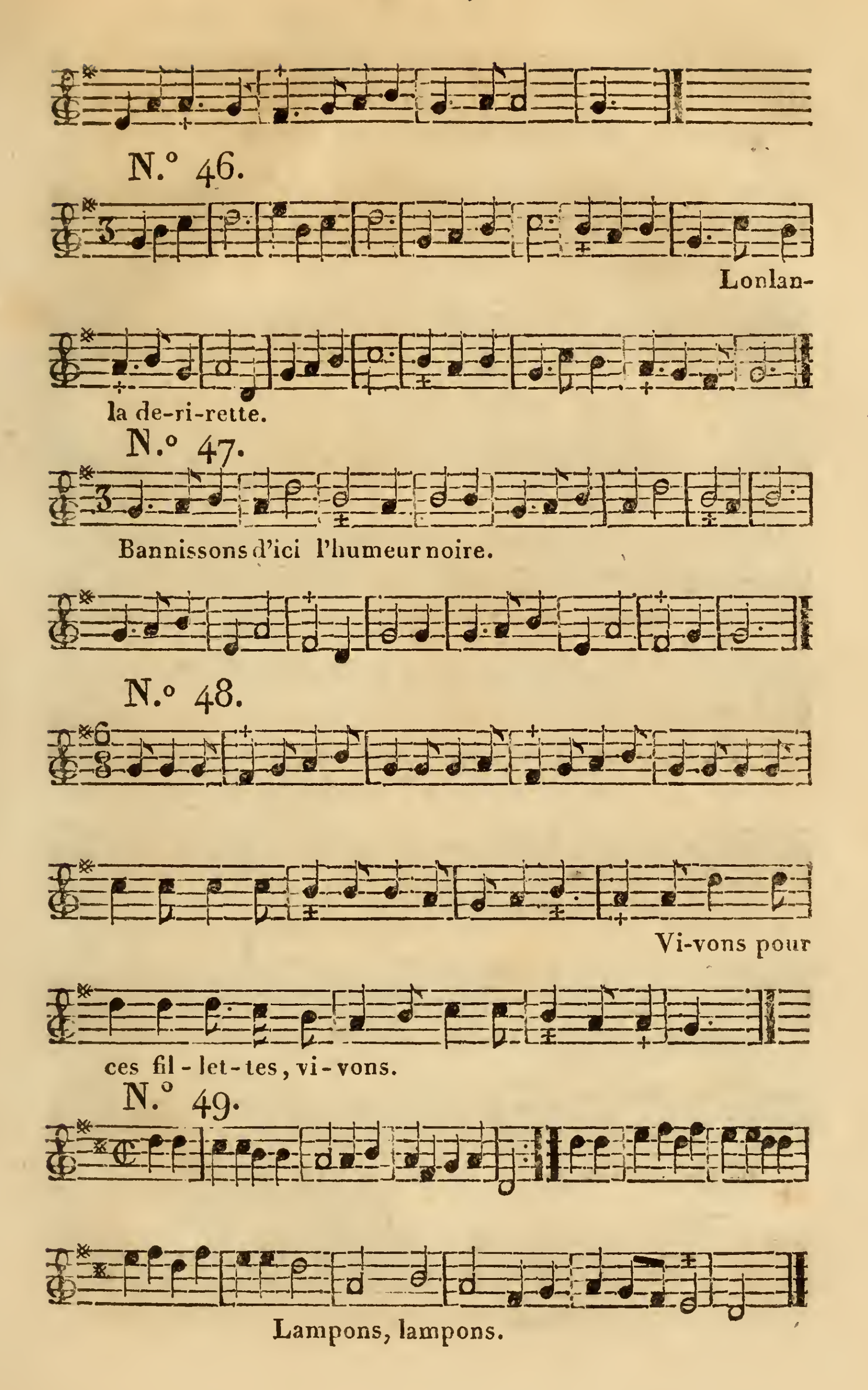
N.° 33.

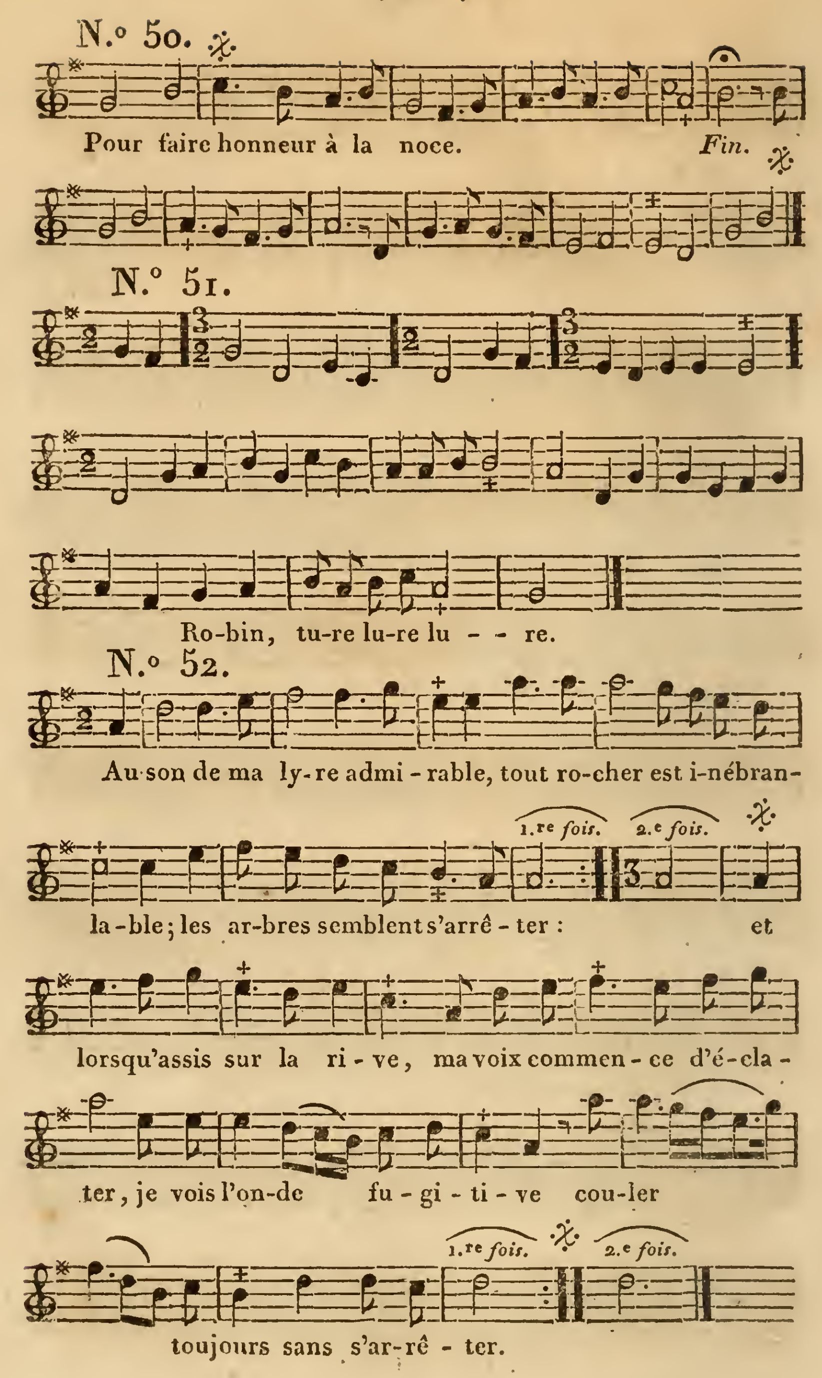
N.° 34.


Ah! vraiment, je m'y connois bien.
N.° 35.
Faire l'amour la nuit et le jour.
N.° 36.
Je ne suis né ni roi ni prin-ce.
N.° 37.
La bonne aventure, ô gué.
N.° 38.
Sais-tu la dif-fé - - ren - ce.

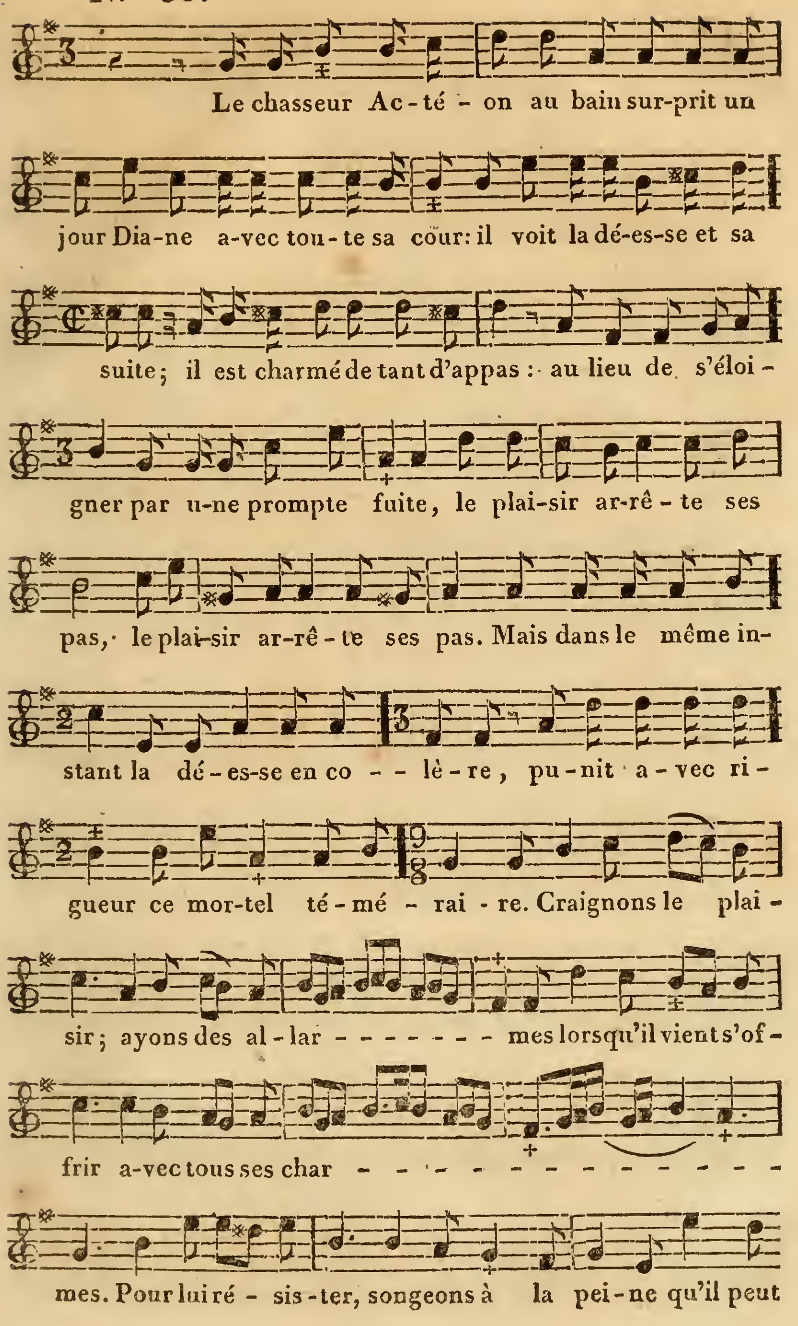

N.° 39.
Dondai - ne, dondai - ne.
N.° 40.
Or écoutez pe-tits et grands.
N.° 41. Menuet d'Hésione.
N.° 42.
Nous sommes demi - dou - zaine.

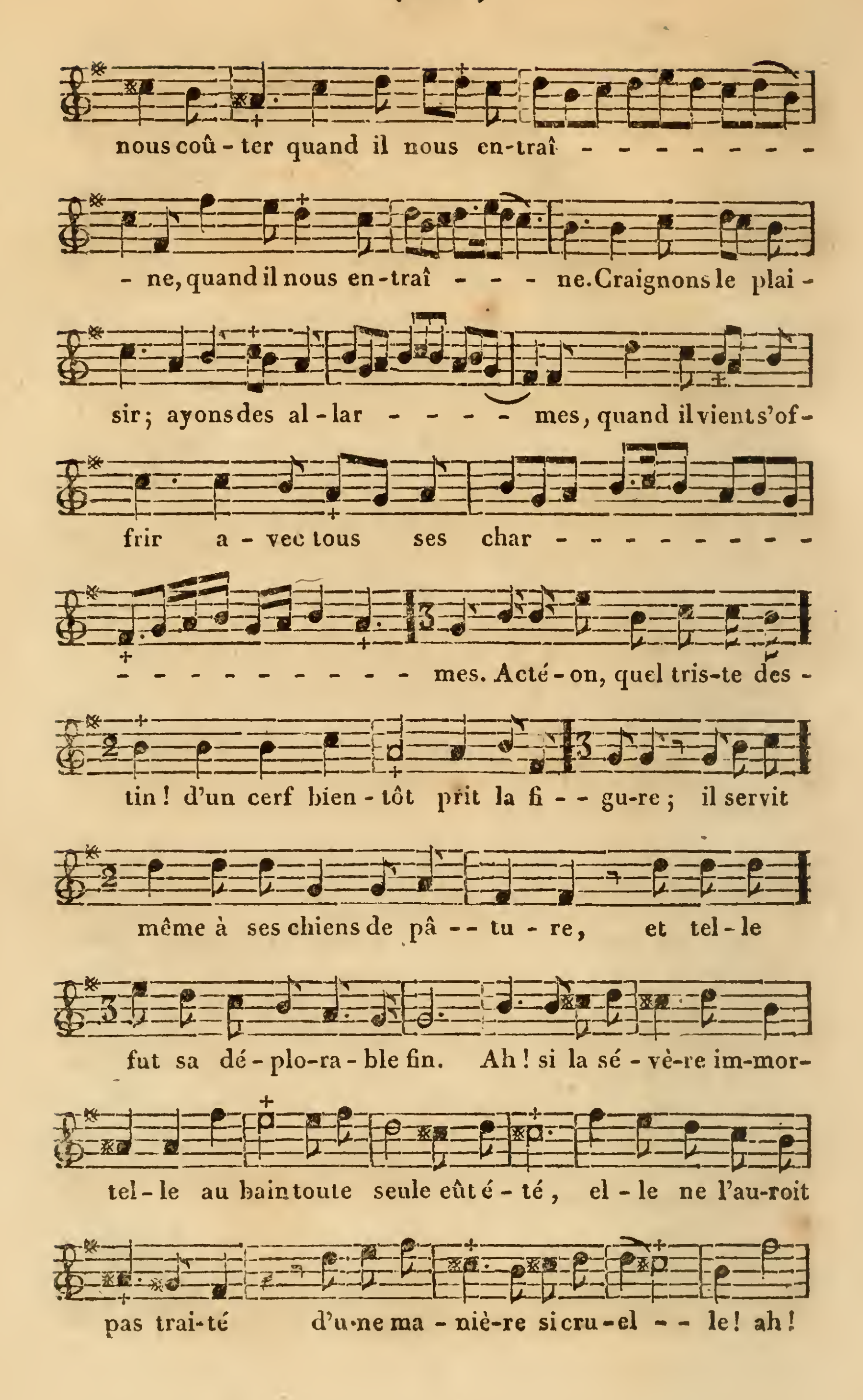

N.° 43.
J'entends dé - jà le bruit des armes.
N.° 44.
Monsieur Lapa - lisse est mort.
N.° 45. *Joconde.*

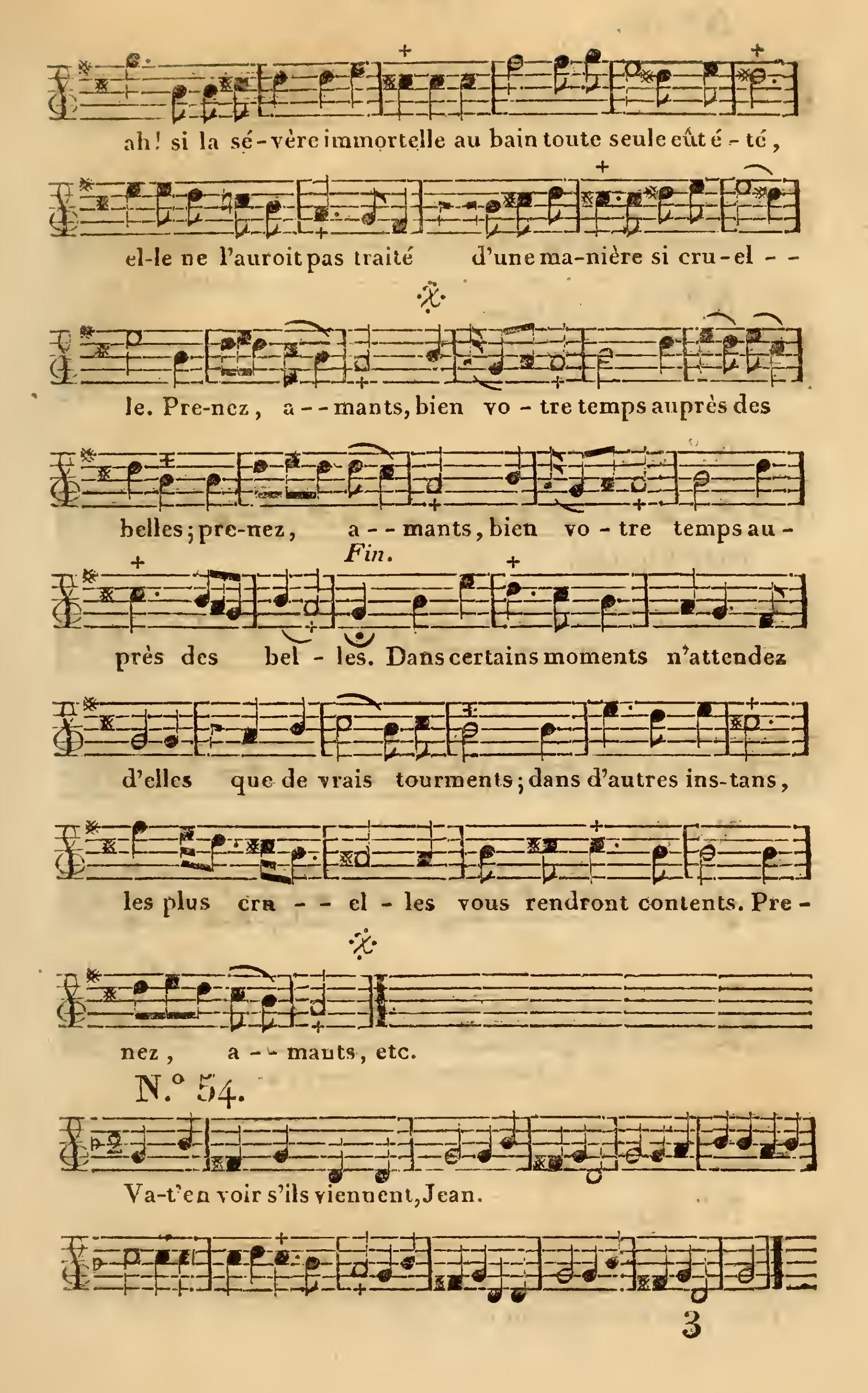

N.° 46.
Lonlan-
la de-ri-rette.
N.° 47.
Bannissons d'ici l'humeur noire.
N.° 48.
Vi-vons pour
ces fil - let - tes, vi - vons.
N.° 49.
Lampons, lampons.

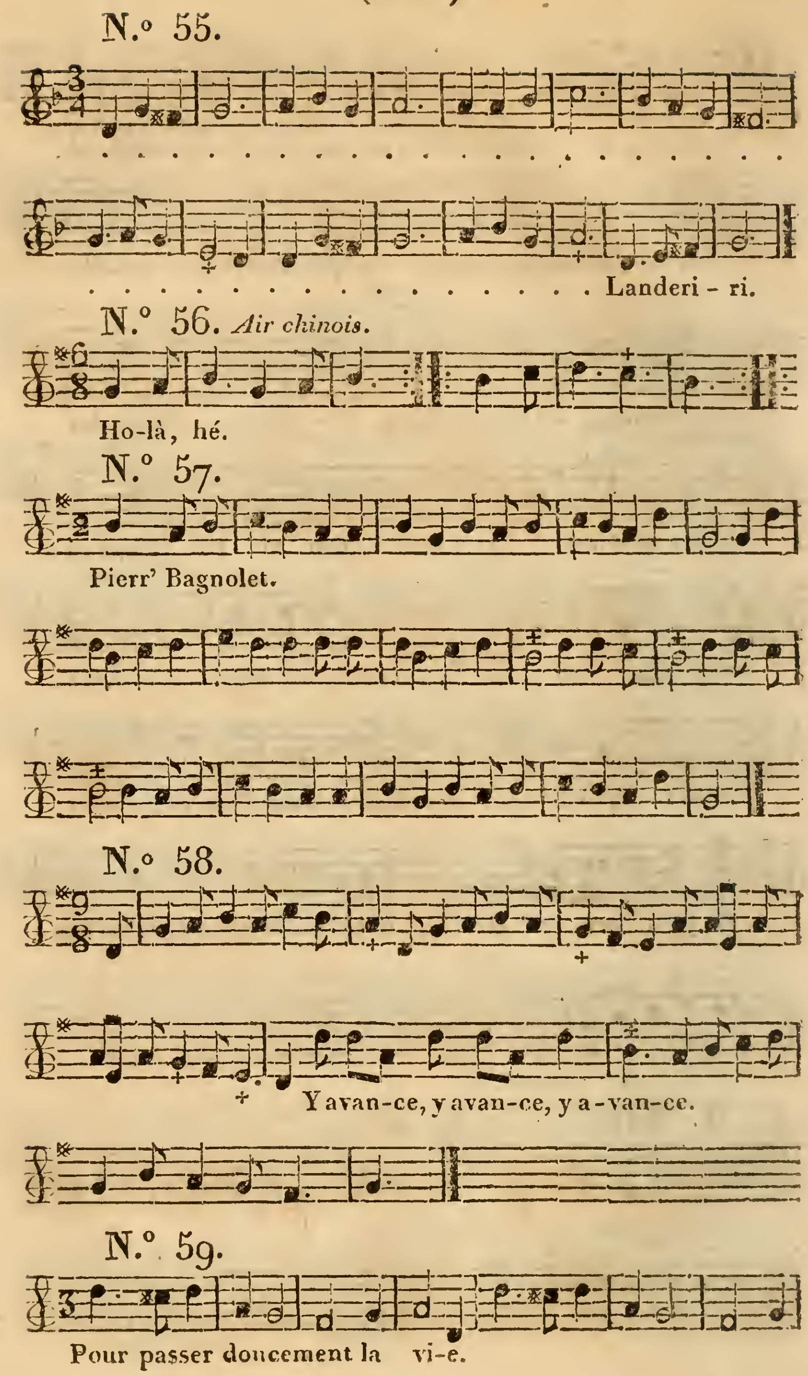

N.° 50.
Pour faire honneur à la noce.
Fin.
N.° 51.
Ro-bin, tu-re lu-re lu - - re.
N.° 52.
Au son de ma ly-re admi - rable, tout ro-cher est i-nébran-
1.re fois.
2.e fois.
la-ble; les ar-bres semblent s'arrê - ter :
et
lorsqu'assis sur la ri - ve, ma voix commen - ce d'é-cla -
ter, je vois l'on-de fu - gi - ti - ve cou-ler
1.re fois.
2.e fois.
toujours sans s'ar-rê - ter.

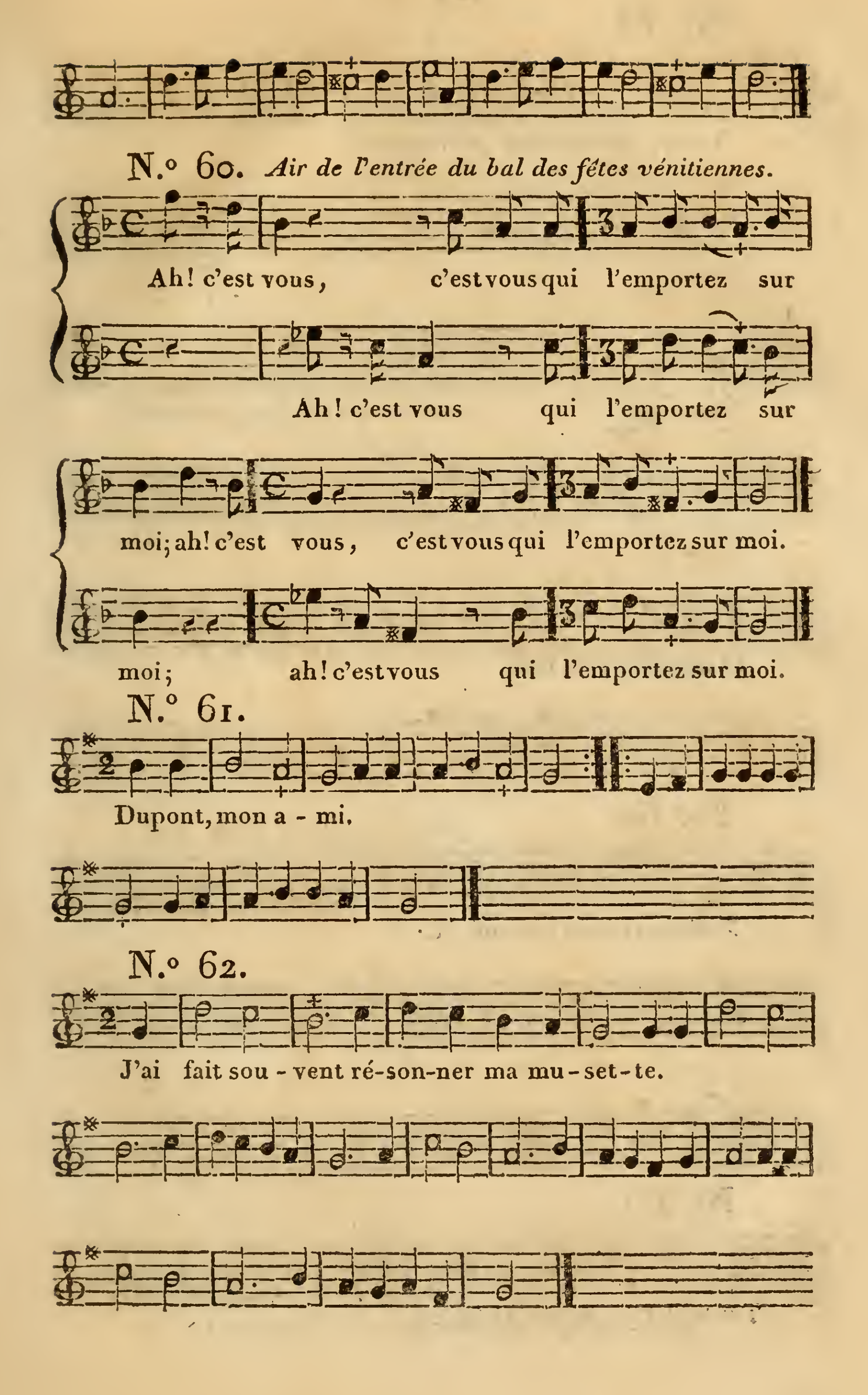
N.o 53. *Cantate.*



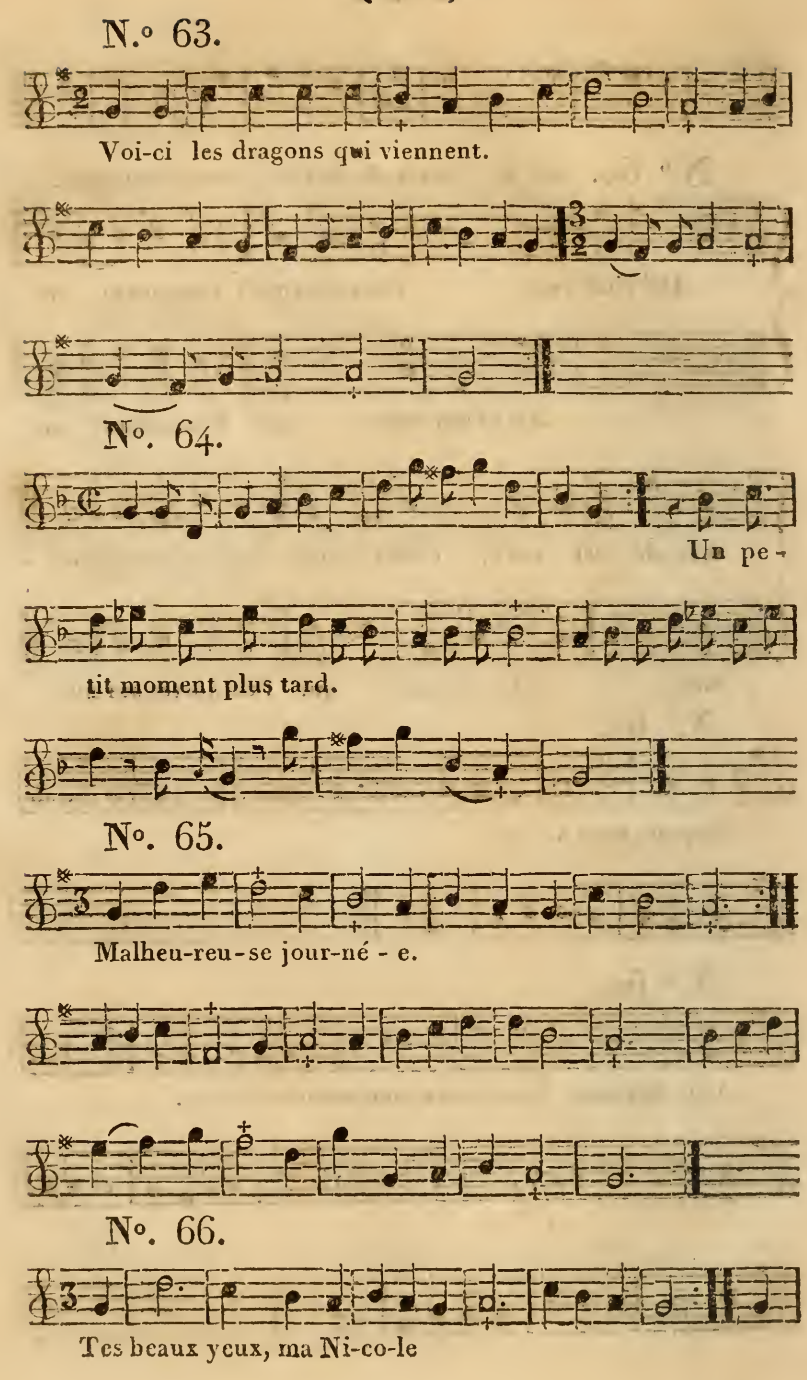

nous coû - ter quand il nous en-traî - - - - - - - -
- ne, quand il nous en-traî - - - ne. Craignons le plai -
sir; ayons des al - lar - - - - - mes, quand il vient s'of-
frir a - vec tous ses char - - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - mes. Acté - on, quel tris-te des -
tin ! d'un cerf bien - tôt prit la fi - - gu-re ; il servit
même à ses chiens de pâ - - tu - re, et tel - le
fut sa dé - plo-ra - ble fin. Ah ! si la sé - vè-re im-mor-
tel - le au bain toute seule eût é - té, el - le ne l'au-roit
pas trai-té d'u-ne ma - niè-re si cru - el - - le ! ah !

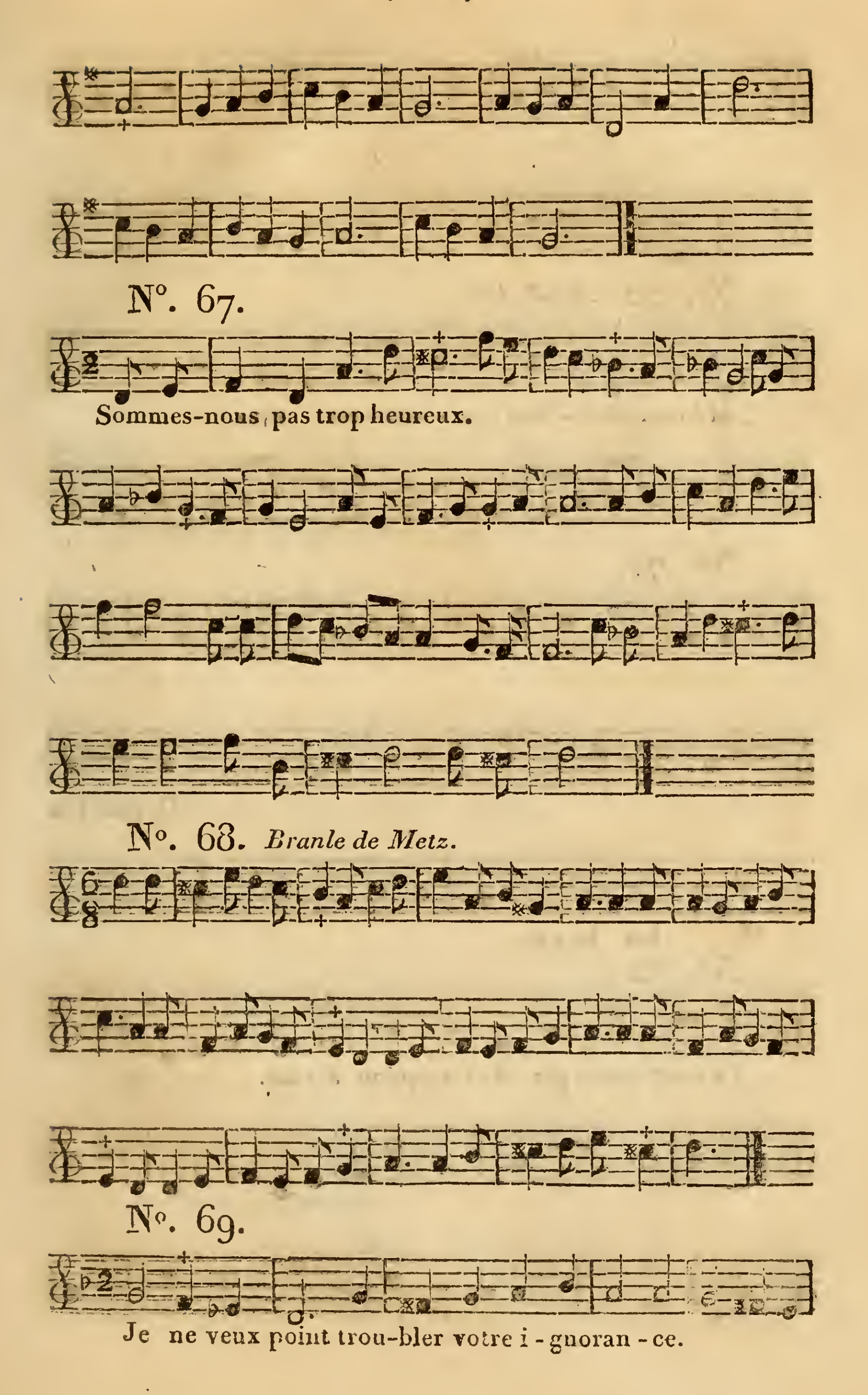

ah! si la sé-vère immortelle au bain toute seule eût é - té,
el-le ne l'auroit pas traité d'une ma-nière si cru-el - -
le. Pre-nez, a - - mants, bien vo - tre temps auprès des
belles; pre-nez, a - - mants, bien vo - tre temps au -
Fin.
près des bel - les. Dans certains moments n'attendez
d'elles que de vrais tourments; dans d'autres ins-tans,
les plus cru - - el - les vous rendront contents. Pre -
nez, a - - mants, etc.
N.° 54.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

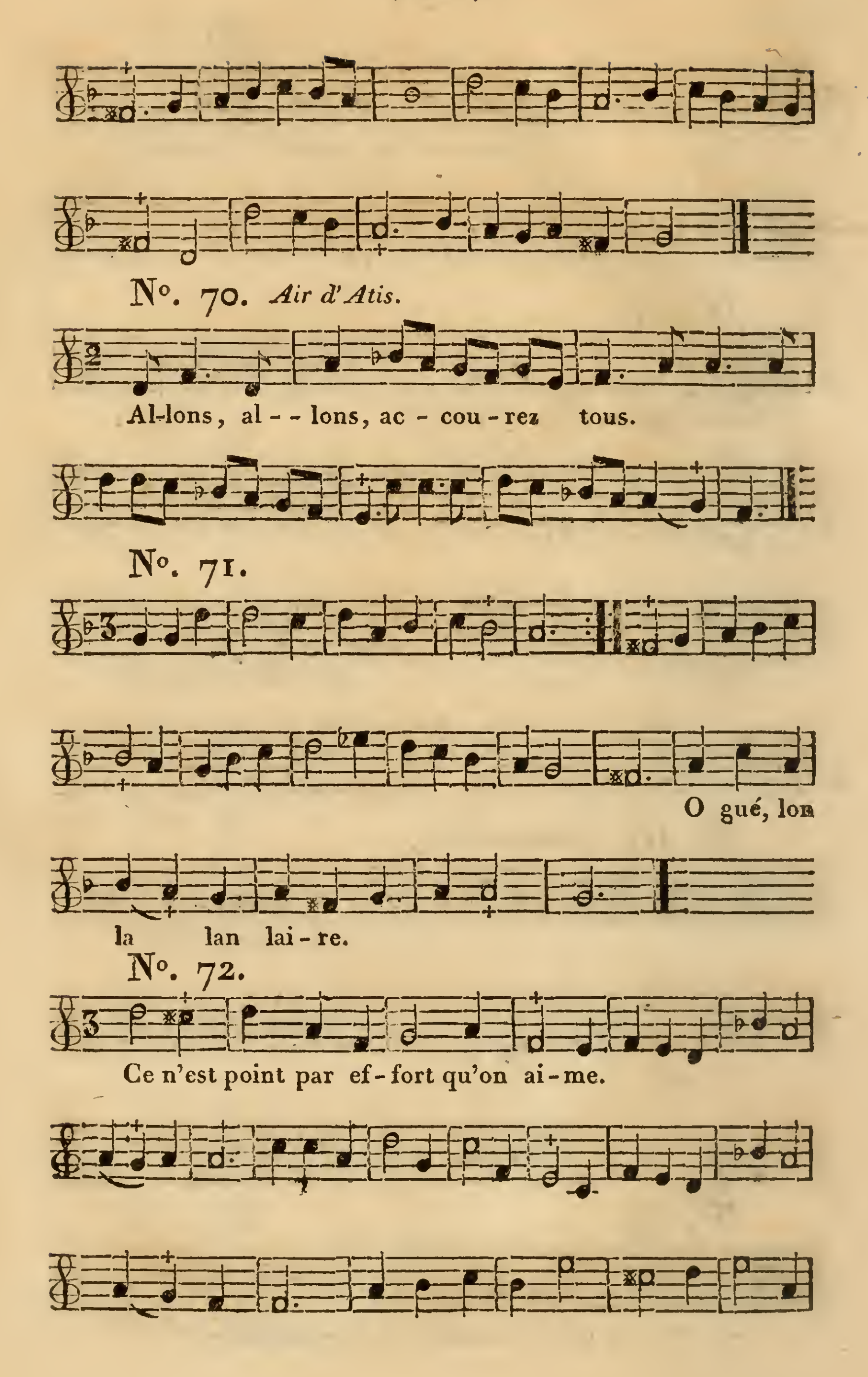

N.° 55.
Landeri - ri.
N.° 56. Air chinois.
Ho-là, hé.
N.° 57.
Pierr' Bagnolet.
N.° 58.
Y avan-ce, y avan-ce, y a-van-ce.
N.° 59.
Pour passer doucement la vi-e.

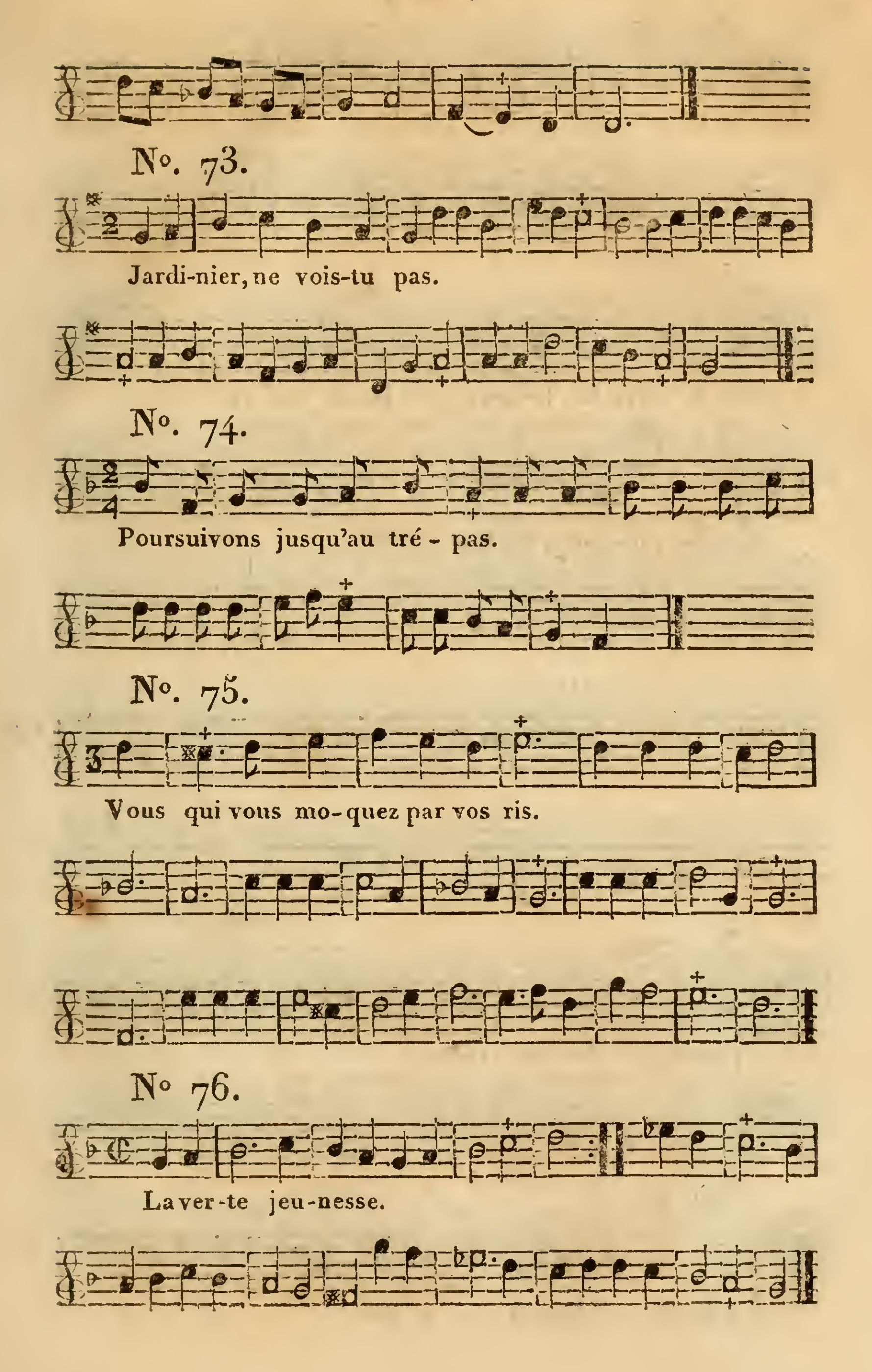

N.° 60. Air de l'entrée du bal des fêtes vénitiennes.
Ah! c'est vous, c'est vous qui l'emportez sur
Ah! c'est vous qui l'emportez sur
moi; ah! c'est vous, c'est vous qui l'emportez sur moi.
moi; ah! c'est vous qui l'emportez sur moi.
N.° 61.
Dupont, mon a - mi.
N.° 62.
J'ai fait sou - vent ré-son-ner ma mu-set-te.

N.° 63.

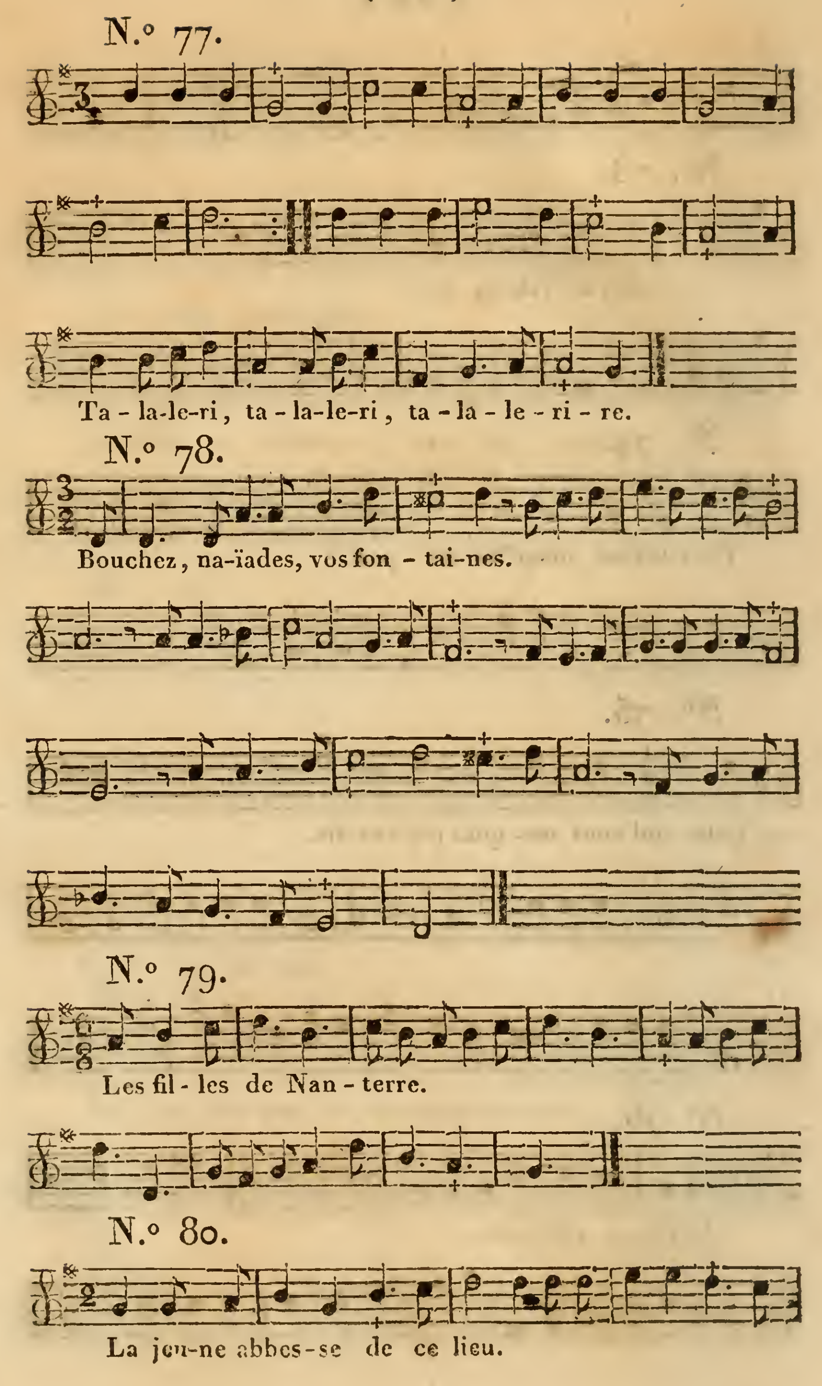

Voi-ci les dragons qui viennent.
N°. 64.
Un pe-
tit moment plus tard.
N°. 65.
Malheu-reu-se jour-né - e.
N°. 66.
Tes beaux yeux, ma Ni-co-le


N°. 67.
Sommes-nous pas trop heureux.
N°. 68. Branle de Metz.
N°. 69.
Je ne veux point trou-bler votre i - gnoran - ce.

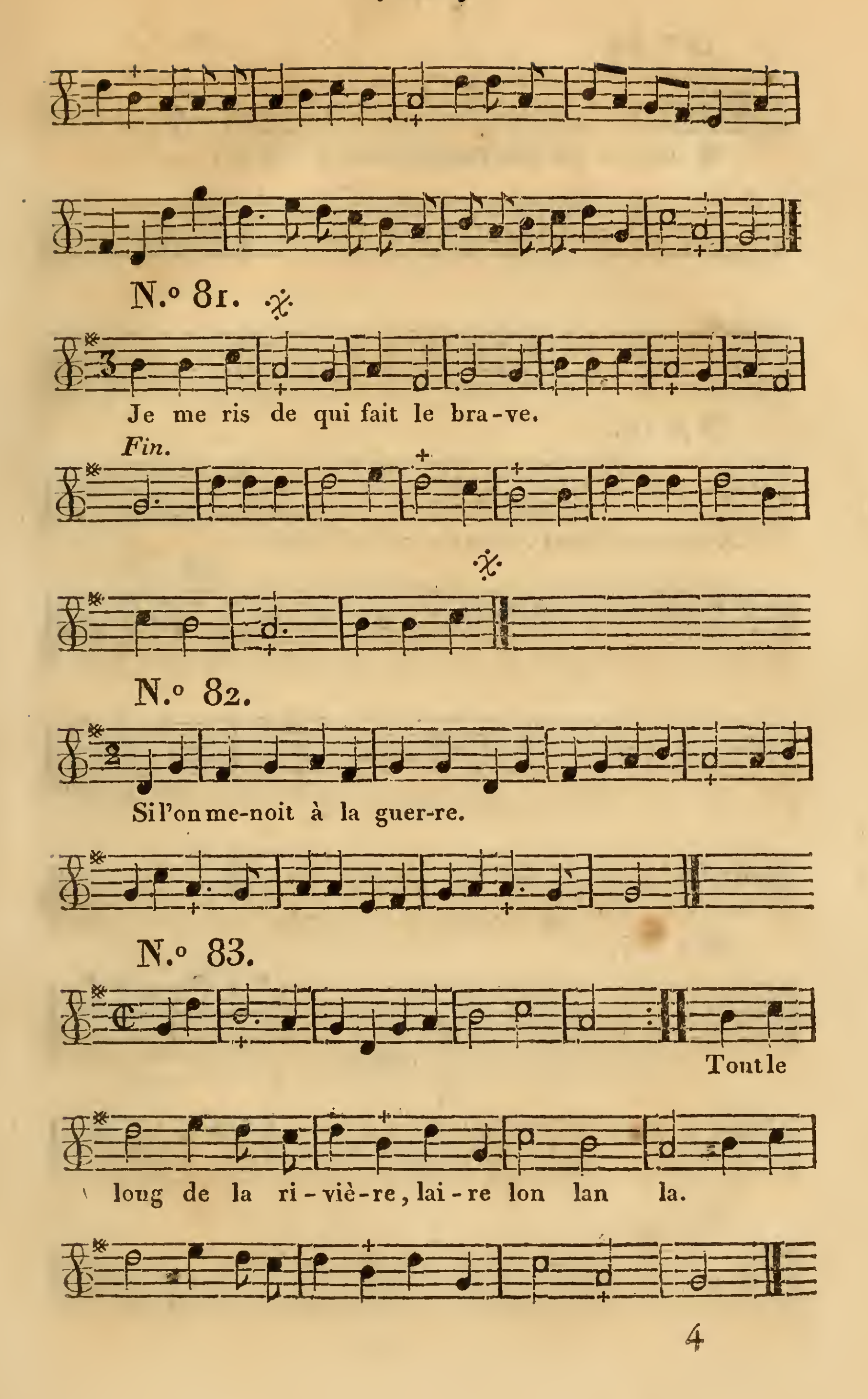

N°. 70. Air d'Atis.
Al-lons, al - - lons, ac - cou - rez tous.
N°. 71.
O gué, lon
la lan lai - re.
N°. 72.
Ce n'est point par ef - fort qu'on ai - me.


N°. 73.
Jardi-nier, ne vois-tu pas.
N°. 74.
Poursuivons jusqu'au tré - pas.
N°. 75.
Vous qui vous mo-quez par vos ris.
N° 76.
La ver-te jeu-nesse.

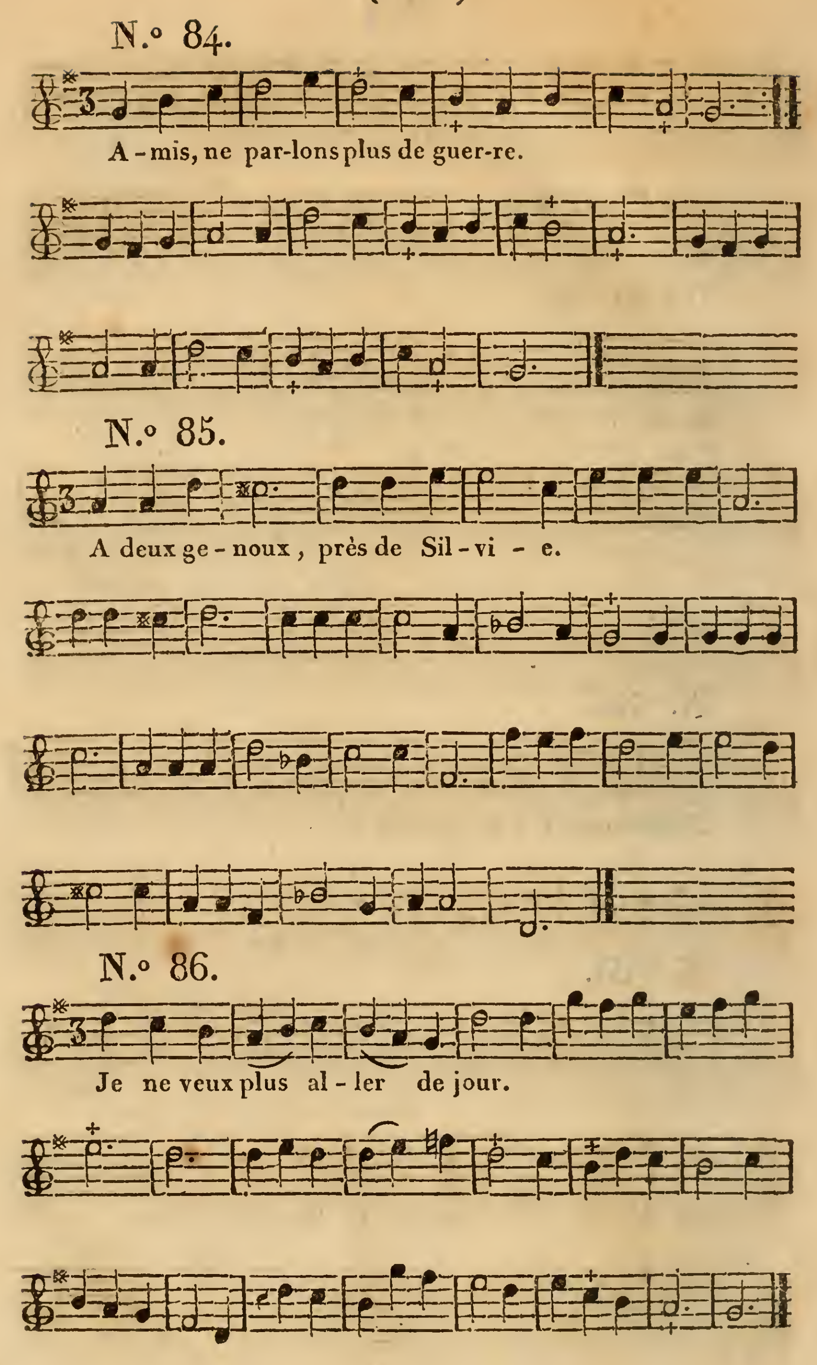
N.° 77.

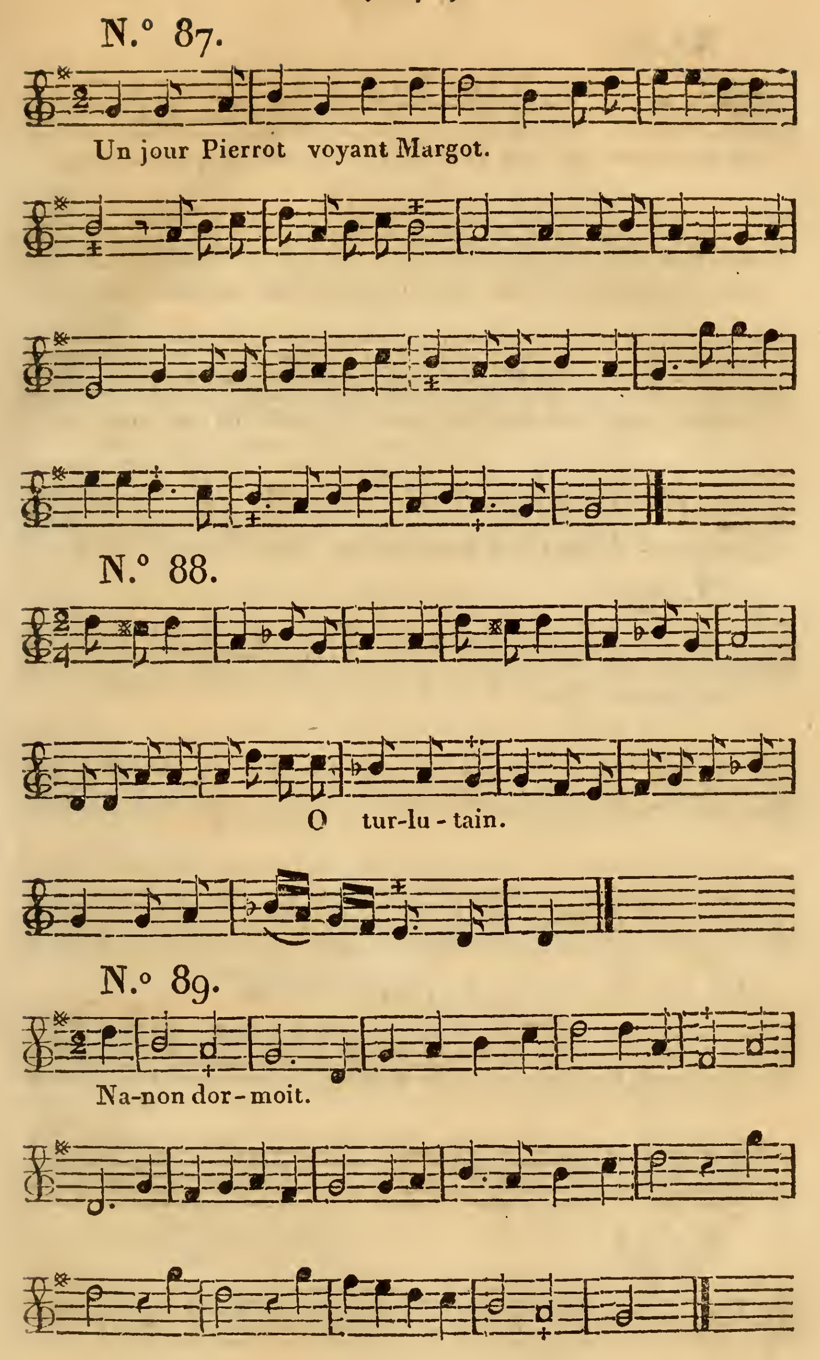


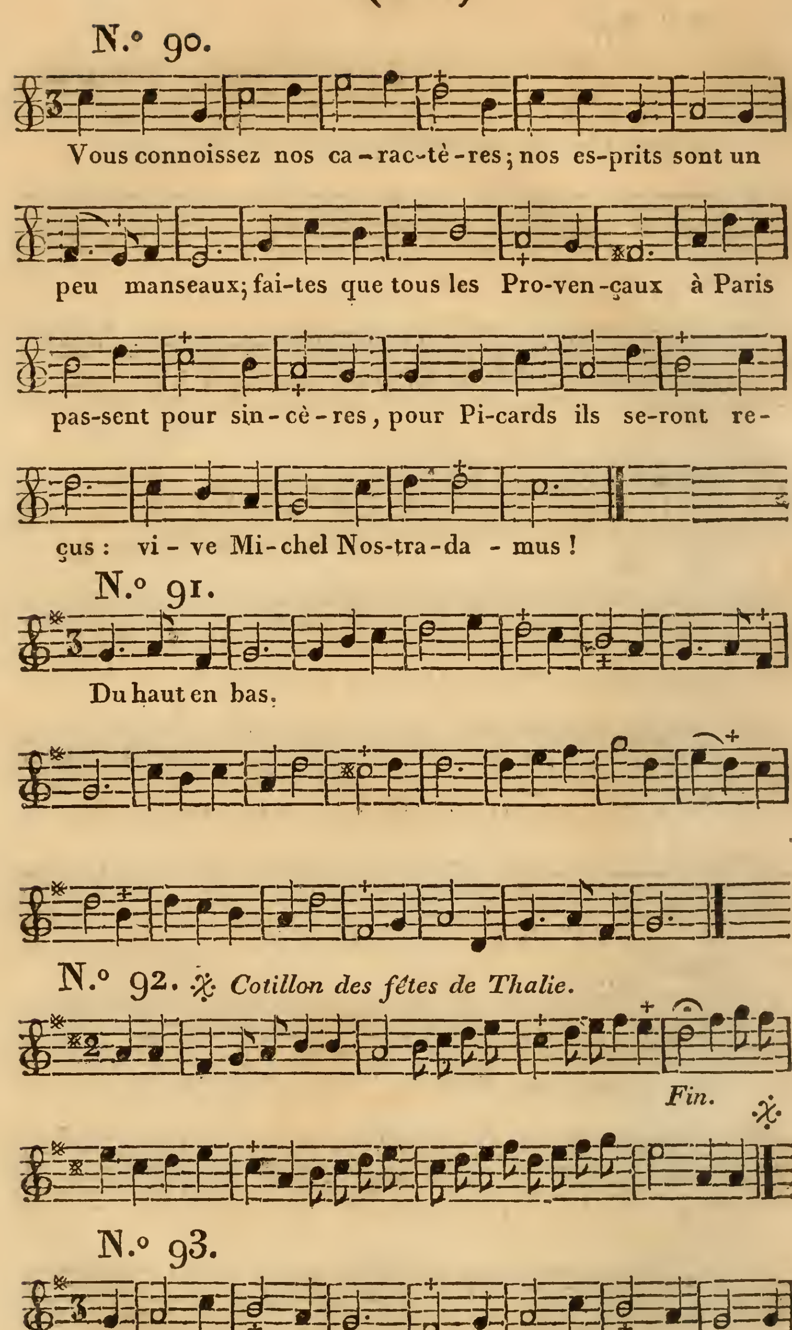
La jeu-ne abbes-se de ce lieu.

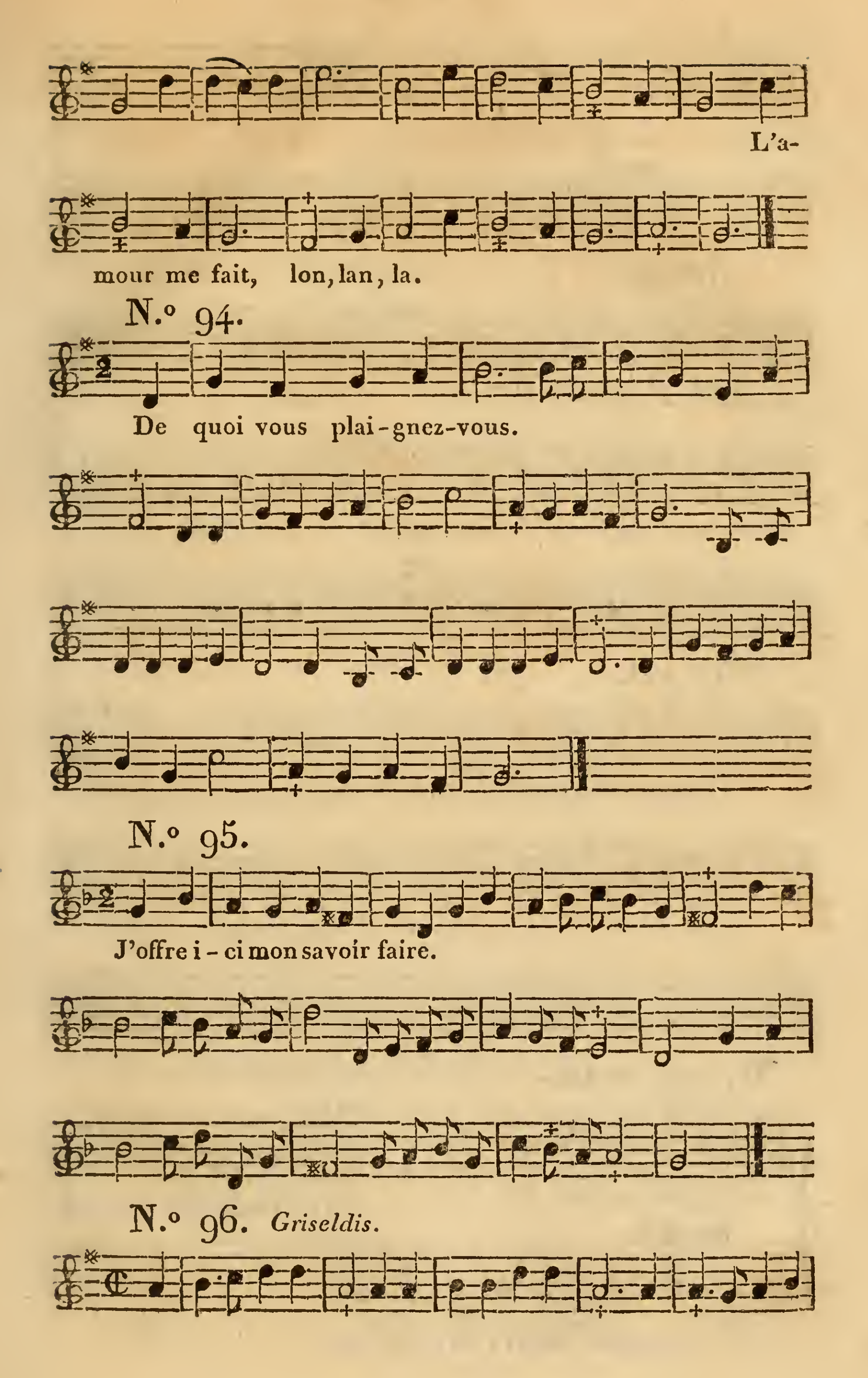

N.o 81.
Je me ris de qui fait le bra-ve.
Fin.
N.o 82.
Si l'on me-noit à la guer-re.
N.o 83.
Tout le
long de la ri-viè-re, lai-re lon lan la.

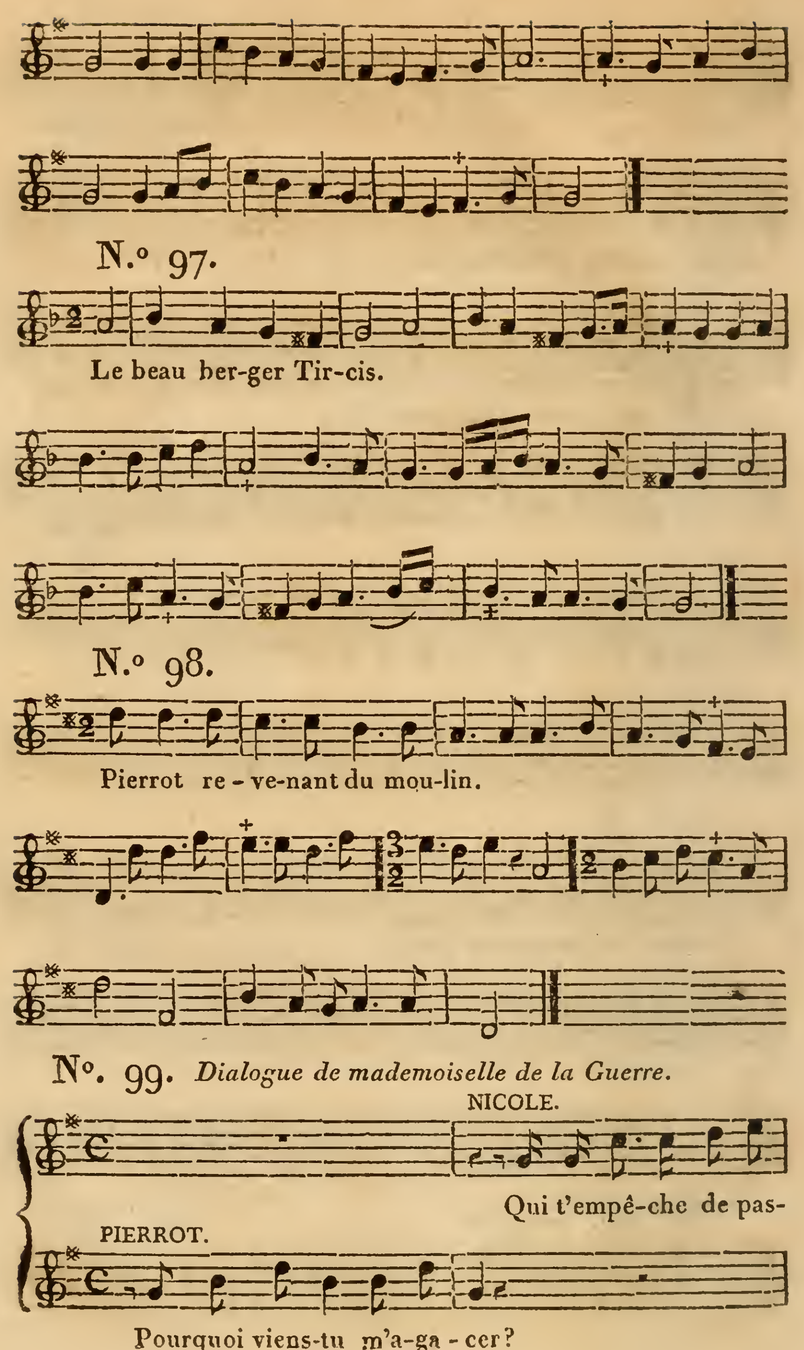
N.o 84.

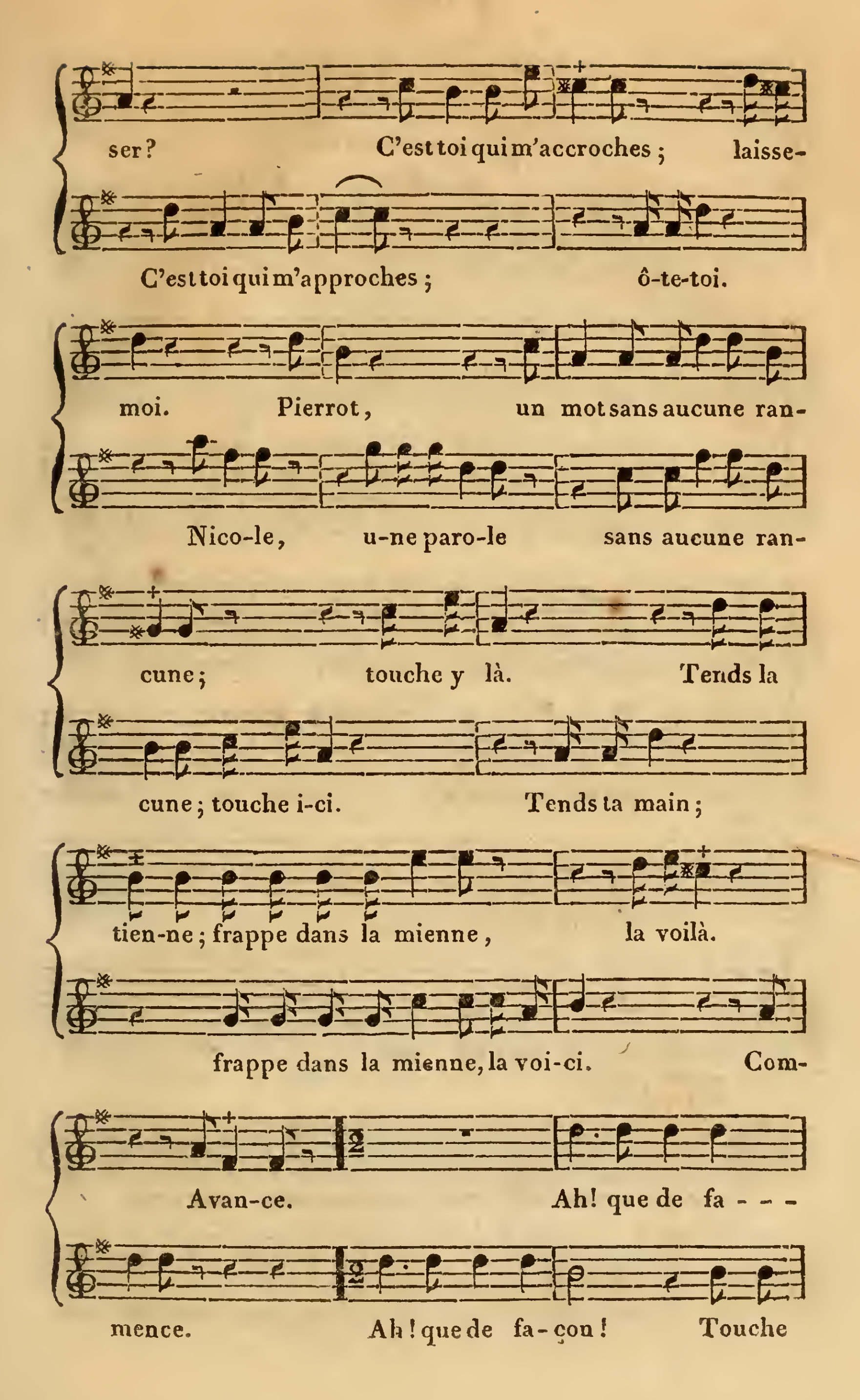

A-mis, ne par-lons plus de guer-re.
N.o 85.
A deux ge-noux, près de Sil-vi-e.
N.o 86.
Je ne veux plus al-ler de jour.
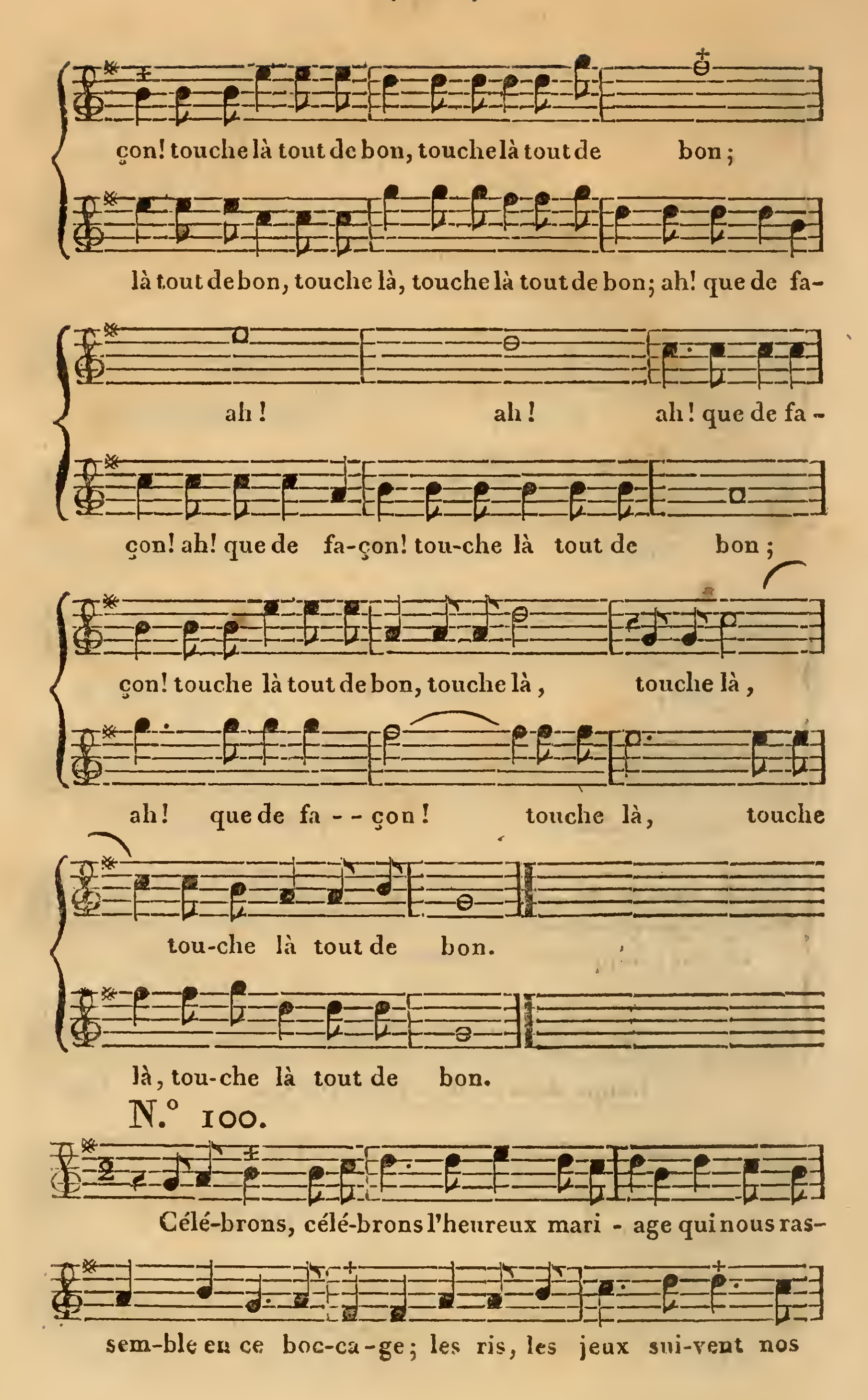

N.° 87.
Un jour Pierrot voyant Margot.
N.° 88.
O tur-lu-tain.
N.° 89.
Na-non dor-moit.

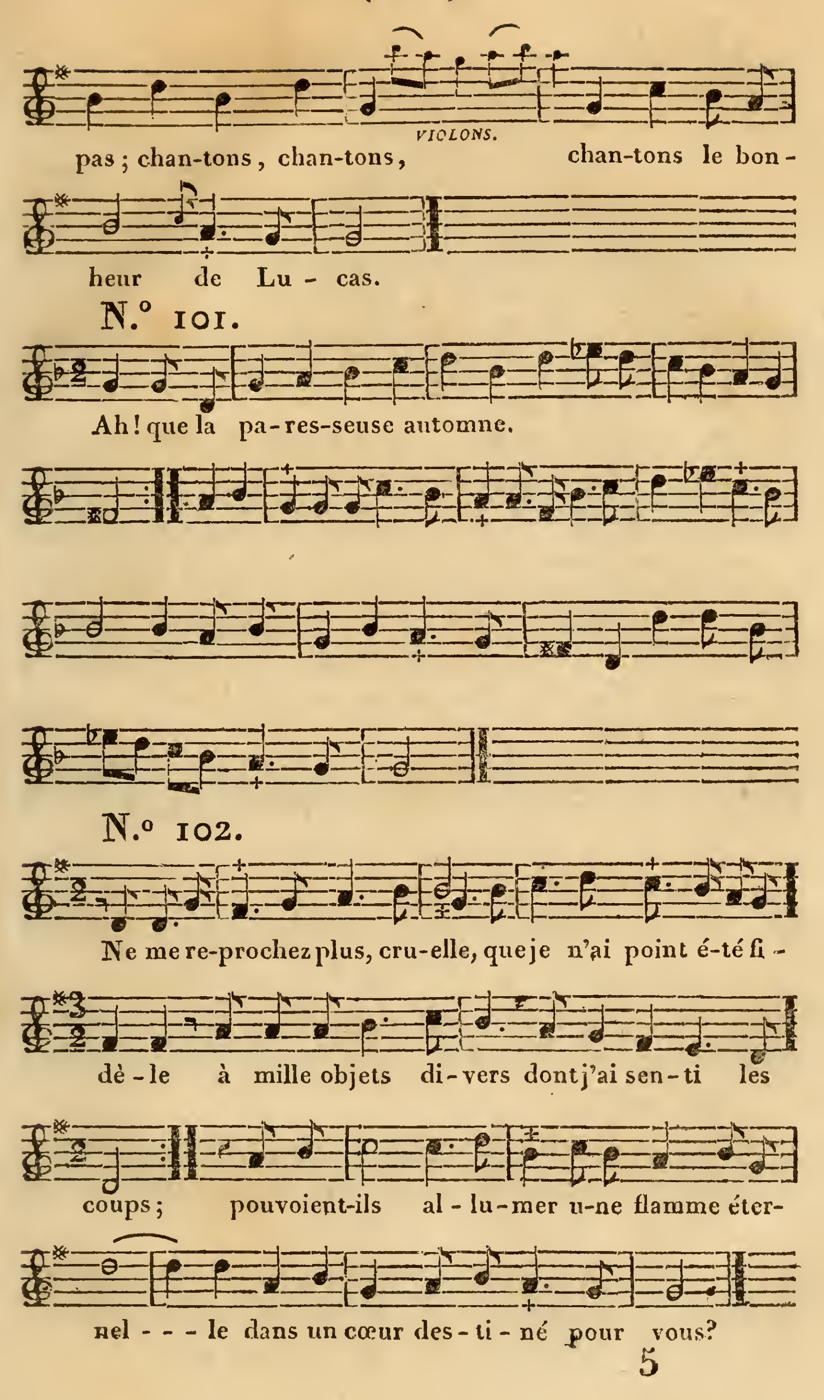

N.° 90.
Vous connoissez nos ca-rac-tè-res ; nos es-prits sont un
peu manseaux ; fai-tes que tous les Pro-ven-çaux à Paris
pas-sent pour sin-cè-res, pour Pi-cards ils se-ront re-
çus : vi-ve Mi-chel Nos-tra-da-mus !
N.° 91.
Du haut en bas.
N.° 92. Cotillon des fêtes de Thalie.
Fin.
N.° 93.


L'a-
mour me fait, lon, lan, la.
N.o 94.
De quoi vous plai-gnez-vous.
N.o 95.
J'offre i-ci mon savoir faire.
N.o 96. Griseldis.


N.° 97.
Le beau ber-ger Tir-cis.
N.° 98.
Pierrot re - ve-nant du mou-lin.
N°. 99. Dialogue de mademoiselle de la Guerre.
NICOLE.
Qui t'empê-che de pas-
PIERROT.
Pourquoi viens-tu m'a-ga - cer?


ser? C'est toi qui m'accroches ; laisse-
C'est toi qui m'approches ; ô-te-toi.
moi. Pierrot, un mot sans aucune ran-
Nico-le, u-ne paro-le sans aucune ran-
cune ; touche y là. Tends la
cune ; touche i-ci. Tends ta main ;
tien-ne ; frappe dans la mienne, la voilà.
frappe dans la mienne, la voi-ci. Com-
Avan-ce. Ah! que de fa - - -
mence. Ah! que de fa-çon! Touche


çon! touche là tout de bon, touche là tout de bon;
là tout de bon, touche là, touche là tout de bon; ah! que de fa-
ah! ah! ah! que de fa-
çon! ah! que de fa-çon! tou-che là tout de bon;
çon! touche là tout de bon, touche là, touche là,
ah! que de fa - - çon! touche là, touche
tou-che là tout de bon.
là, tou-che là tout de bon.
N.° 100.
Célé-brons, célé-brons l'heureux mari - age qui nous ras-
sem-ble en ce boc-ca-ge; les ris, les jeux sui-vent nos


VIOLONS.
pas ; chan-tons , chan-tons , chan-tons le bon -
heur de Lu - cas.
N.° 101.
Ah ! que la pa - res - seuse automne.
N.° 102.
Ne me re-prochez plus, cru-elle, que je n'ai point é-té fi -
dè - le à mille objets di - vers dont j'ai sen - ti les
coups ; pouvoient-ils al - lu - mer u-ne flamme éter-
nel - - - le dans un cœur des - ti - né pour vous?



N.° 103.

Ne me re-pro-chez plus, cruel-le, que je n'ai

point é-té fi-dè-le à mil-le objets di-vers dont

j'ai senti les coups; pou-voient-ils al-lumer, al-lu-

mer u-ne flamme éter-nel - - - - - - le dans un

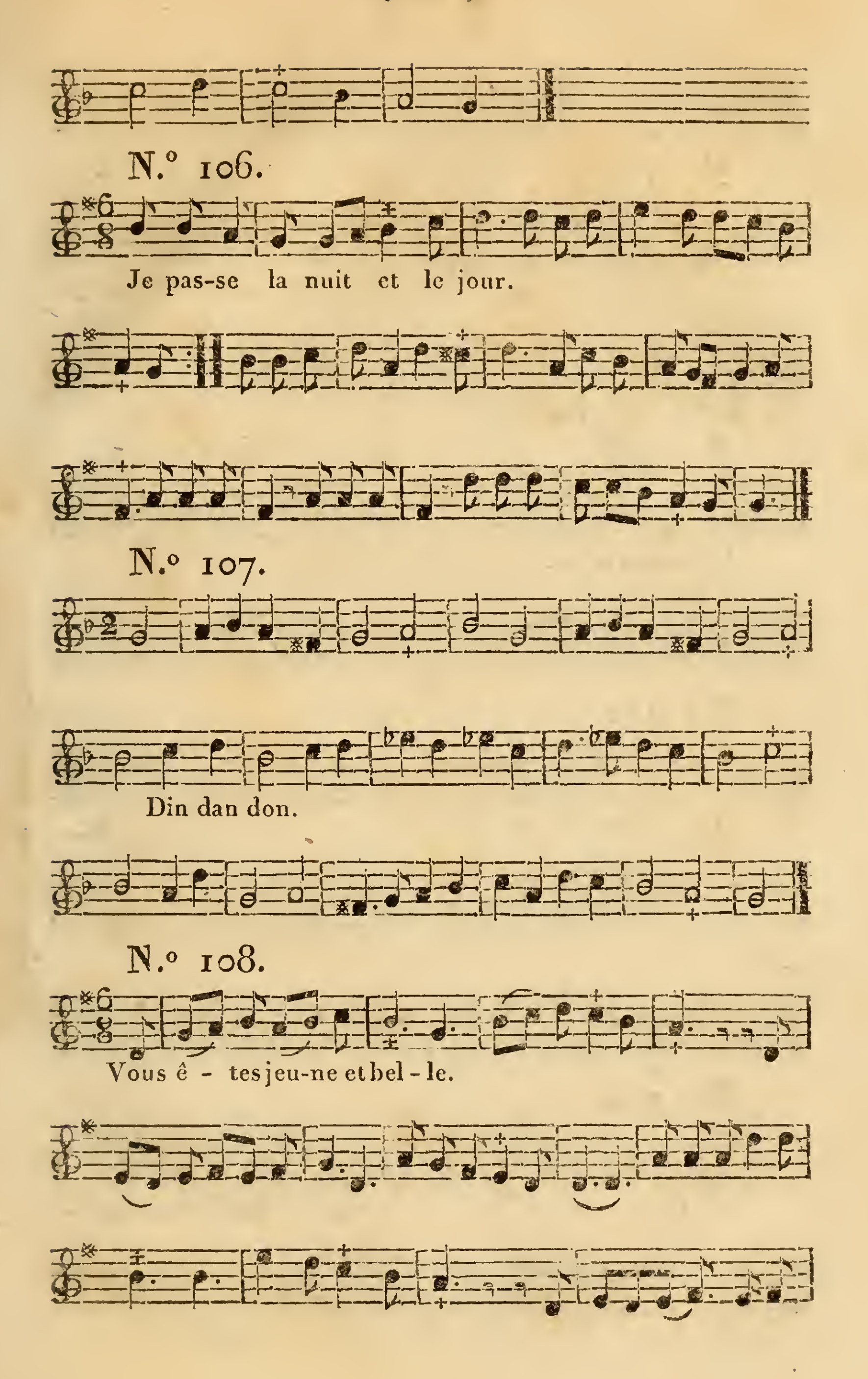
cœur, un cœur, un cœur des-ti-né pour vous.

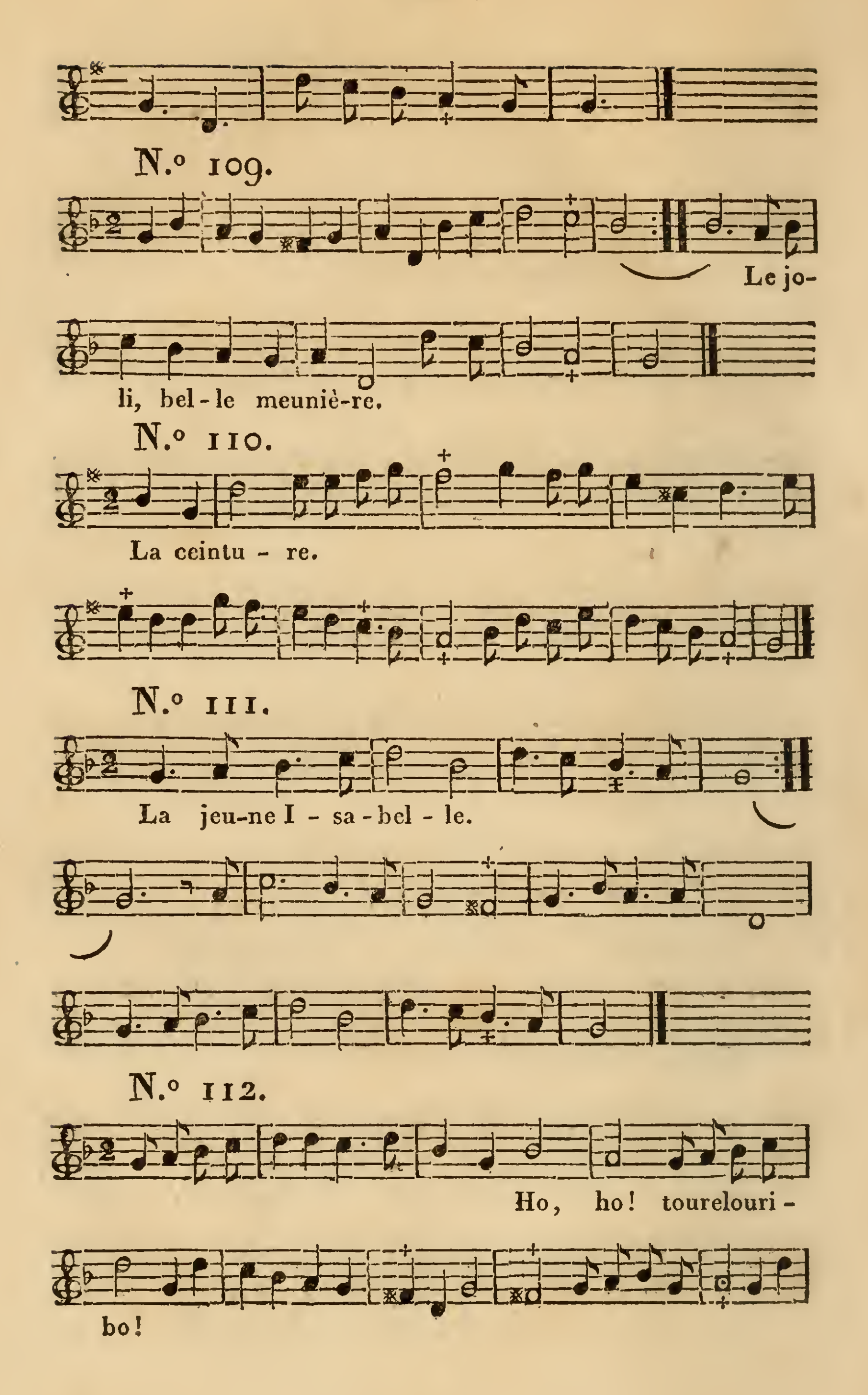
N.° 104.

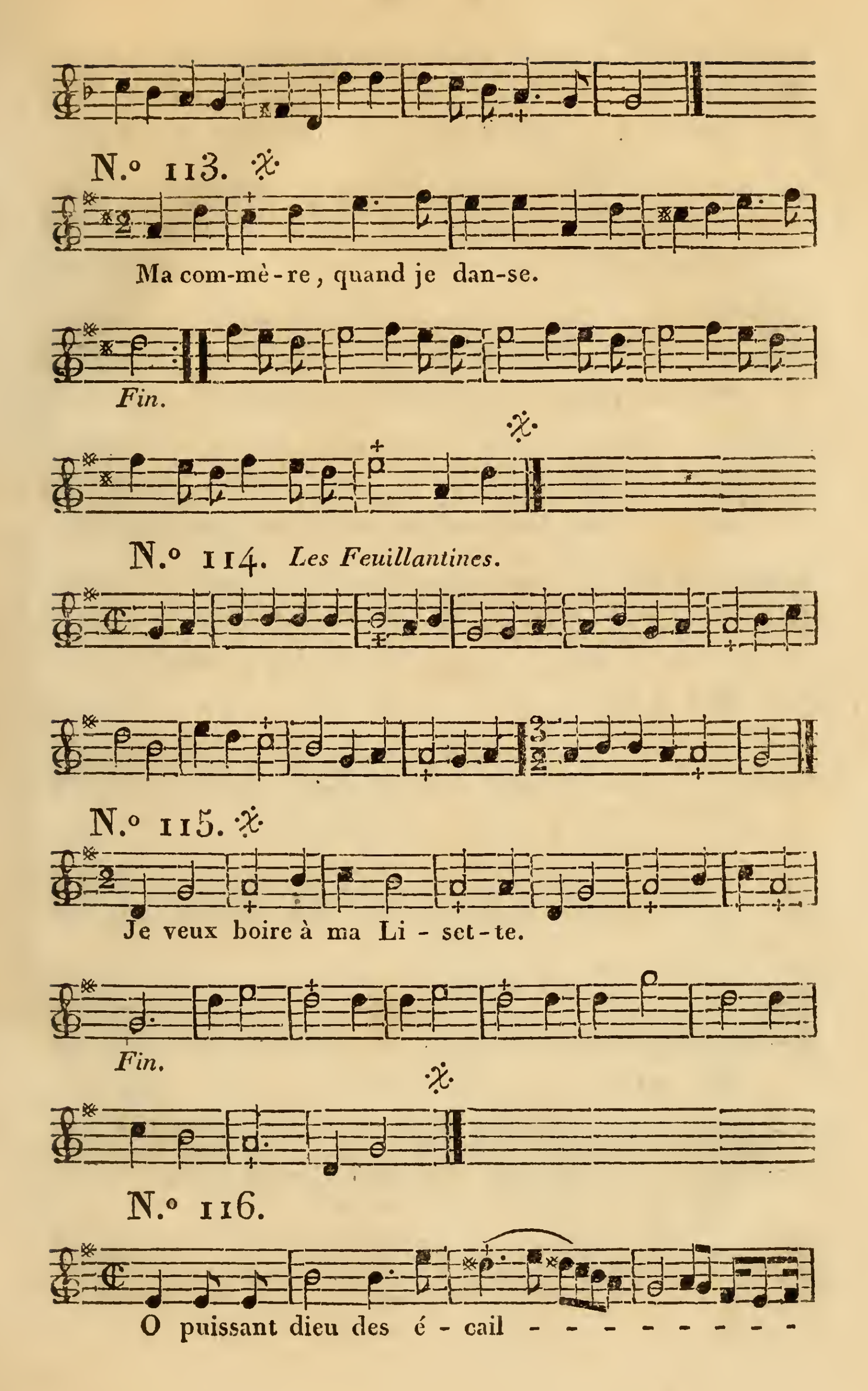
Ra-mo-nez ci, ra-mo-nez là.

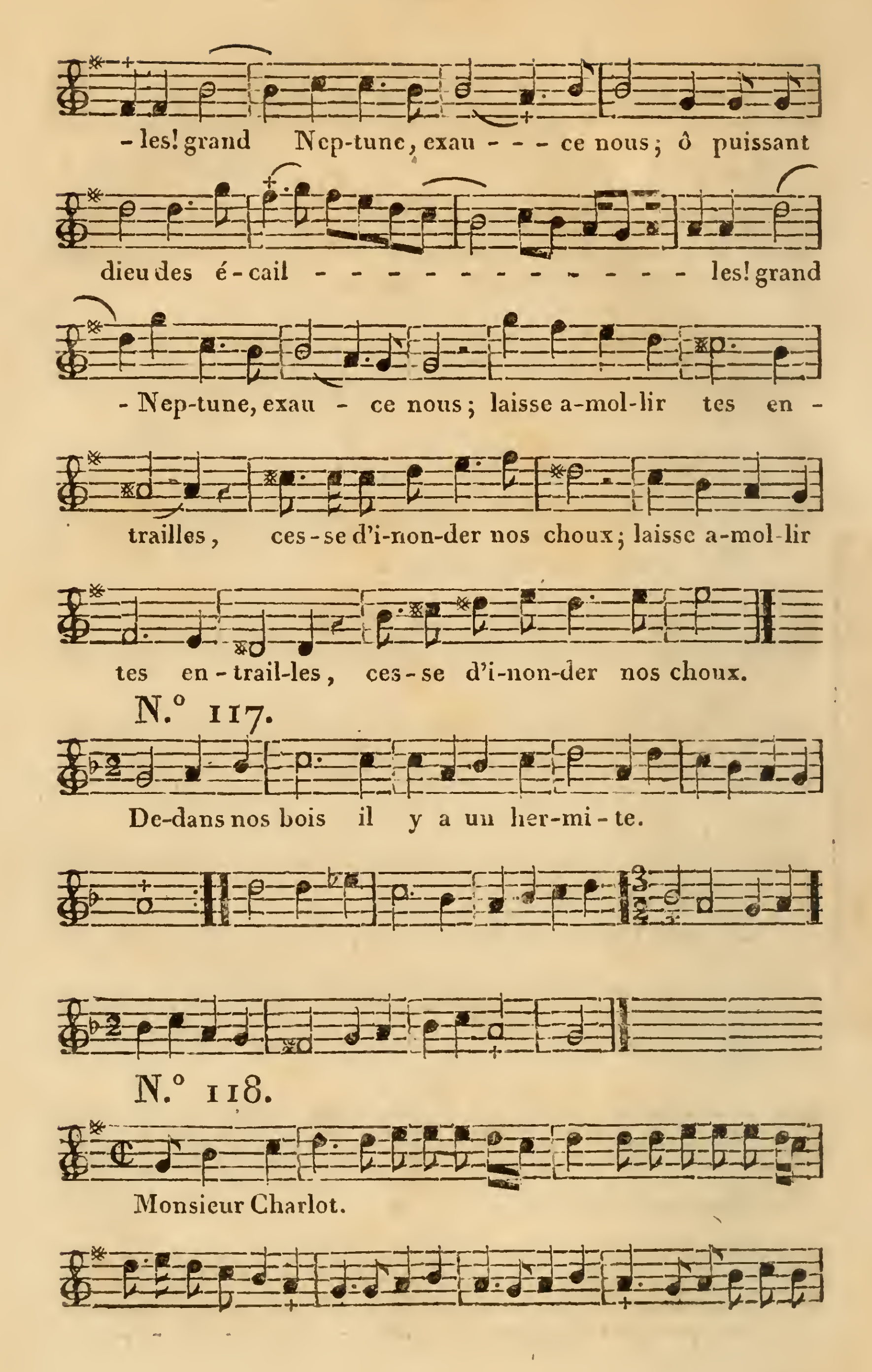
N°. 105.

Le ciel bé-nis-se la be-so-gne.

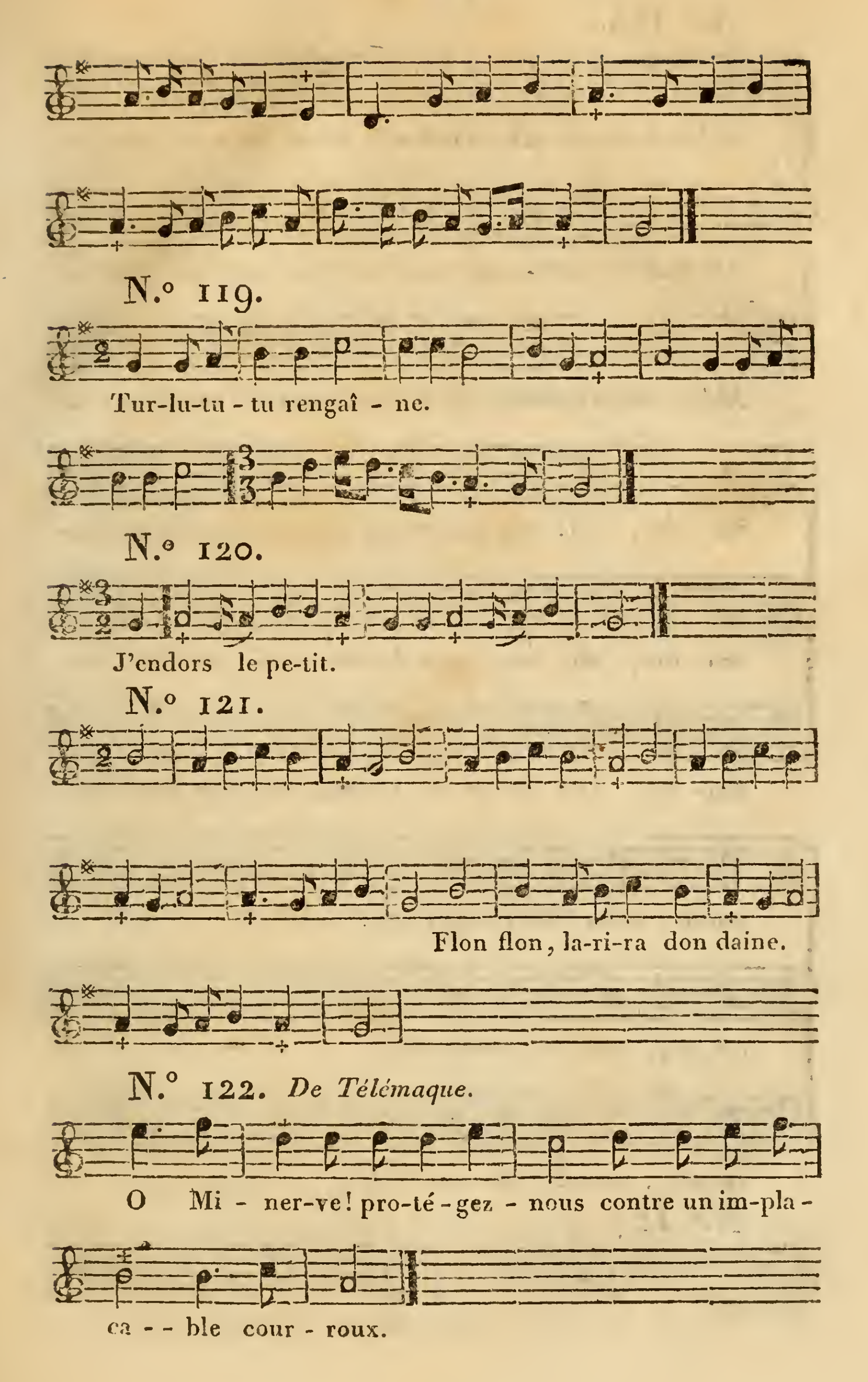

N.° 106.
Je pas-se la nuit et le jour.
N.° 107.
Din dan don.
N.° 108.
Vous ê - tes jeu-ne et bel - le.


N.o 109.
Le jo-
li, bel-le meuniè-re.
N.o 110.
La ceintu - re.
N.o 111.
La jeu-ne I - sa-bel - le.
N.o 112.
Ho, ho! tourelouri -
bo!


N.° 113.
Ma com-mè-re, quand je dan-se.
Fin.
N.° 114. Les Feuillantines.
N.° 115.
Je veux boire à ma Li - set-te.
Fin.
N.° 116.
O puissant dieu des é - cail - - - - - - - - -



- les! grand Nep-tune, exau - - - ce nous; ô puissant
dieu des é-cail - - - - - - - - - - - - - les! grand
- Nep-tune, exau - ce nous; laisse a-mol-lir tes en -
trailles, ces-se d'i-non-der nos choux; laisse a-mol-lir
tes en-trail-les, ces-se d'i-non-der nos choux.
N.° 117.
De-dans nos bois il y a un her-mi-te.
N.° 118.
Monsieur Charlot.


N.° 119.
Tur-lu-tu - tu rengaî - ne.
N.° 120.
J'endors le pe-tit.
N.° 121.
Flon flon, la-ri-ra don daine.
N.° 122. De Télémaque.
O Mi - ner-ve! pro-té - gez - nous contre un im-pla -
ca - - ble cour - roux.



N.° 123.

Ah! madame Anroux, nous deviendrons fous, venez nous dé-

Ah! madame Anroux, nous deviendrons fous, venez nous dé-

Ah! madame Anroux, nous deviendrons fous, venez nous dé-

fen - dre; ah! ma-da-me Anroux, dai - gnez donc des-

fen - dre; ah! ma-da-me Anroux, dai - gnez donc des-

fen - dre; ah! ma-da-me Anroux, dai - gnez donc des-

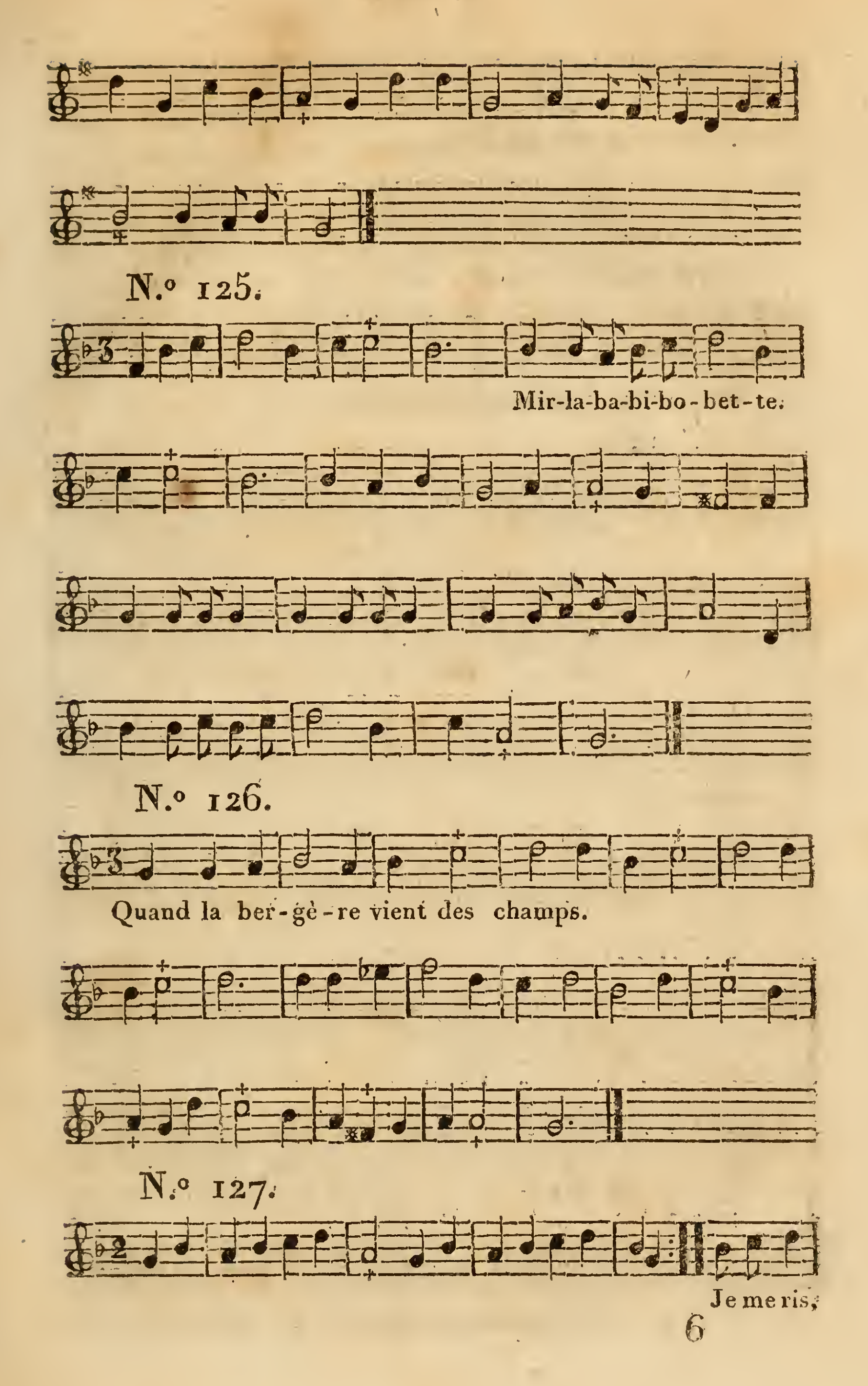
cen-dre, nous de - ve-nons fous.

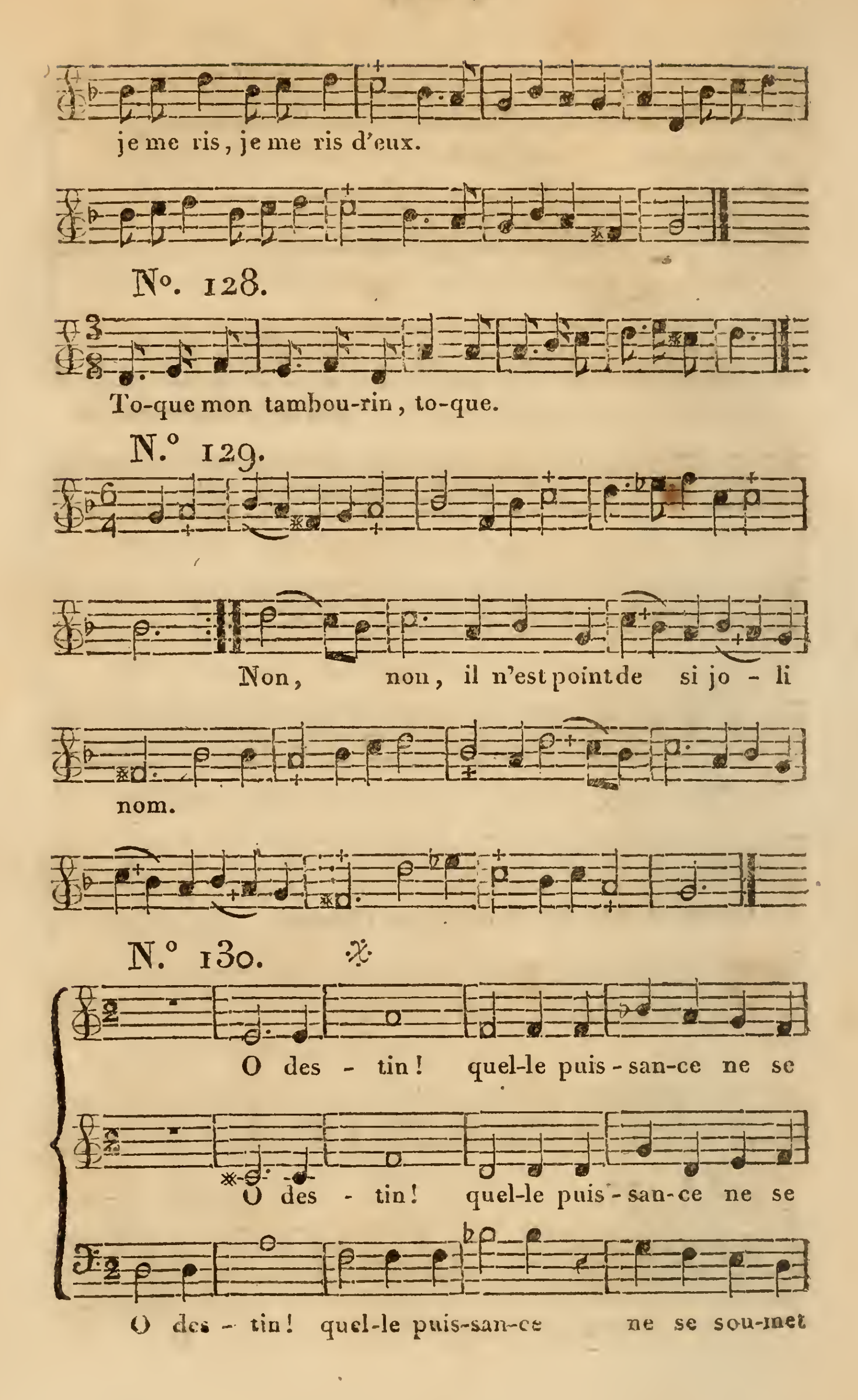
cen-dre, nous de - ve-nons fous.

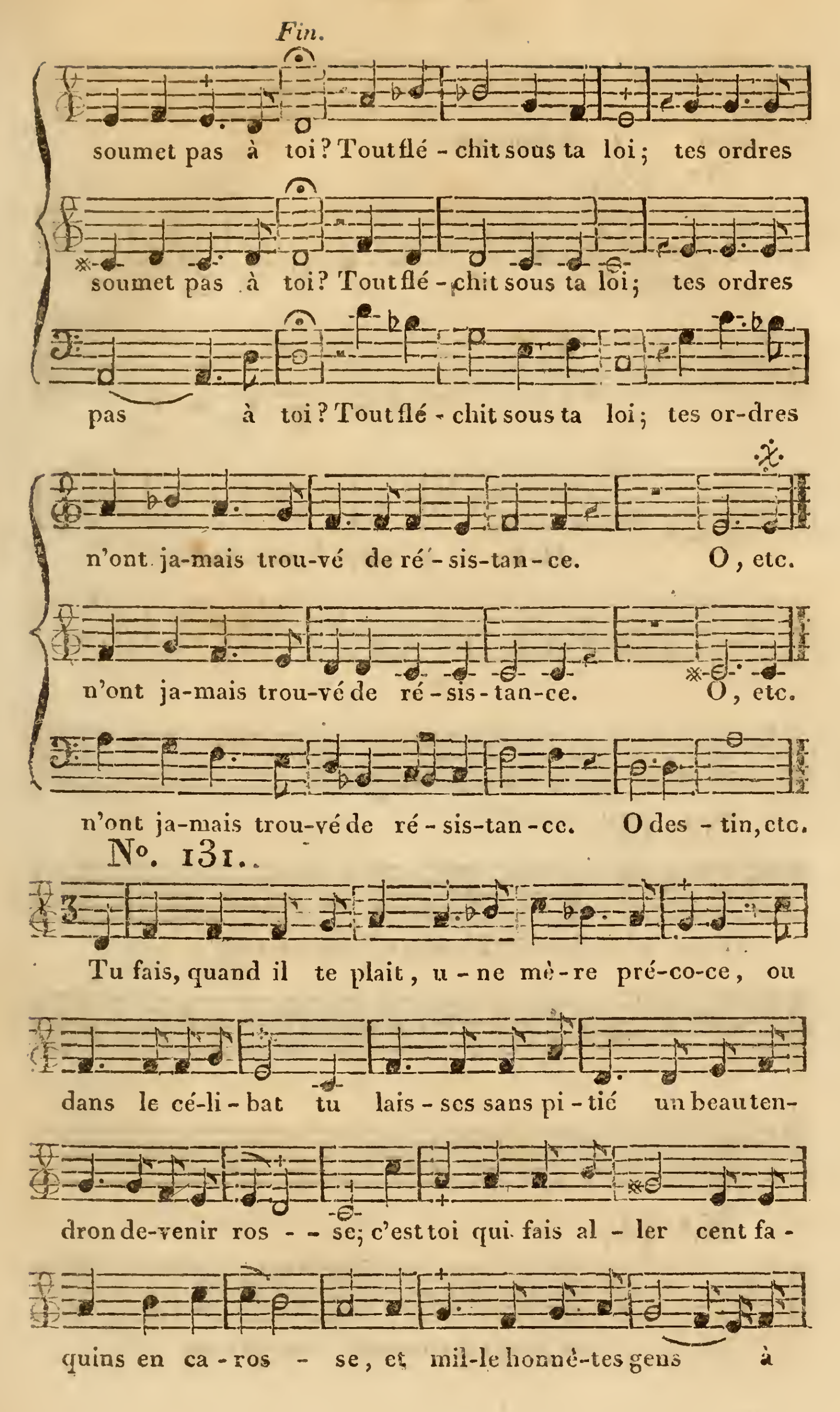
cen-dre, nous de - ve-nons fous.

N.° 124.

Oui dà, ma commère, oui.


N.° 125.
Mir-la-ba-bi-bo-bet-te.
N.° 126.
Quand la ber-gè-re vient des champs.
N.° 127.
Je me ris,


je me ris, je me ris d'eux.
N°. 128.
To-que mon tambou-rin, to-que.
N.° 129.
Non, non, il n'est point de si jo - li
nom.
N.° 130.
O des - tin! quel-le puis - san-ce ne se
O des - tin! quel-le puis - san-ce ne se
O des - tin! quel-le puis-san-ce ne se sou-met


Fin.
soumet pas à toi? Tout flé - chit sous ta loi; tes ordres
soumet pas à toi? Tout flé - chit sous ta loi; tes ordres
pas à toi? Tout flé - chit sous ta loi; tes or-dres
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis-tan - ce. O, etc.
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis - tan-ce. O, etc.
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis-tan - ce. O des - tin, etc.
No. 131..
Tu fais, quand il te plait, u - ne mè - re pré-co-ce, ou
dans le cé-li - bat tu lais - ses sans pi - tié un beau ten-
dron de-venir ros - - se; c'est toi qui fais al - ler cent fa -
quins en ca - ros - se, et mil-le honné-tes gens à



pied. O destin, etc.

N°. 132.

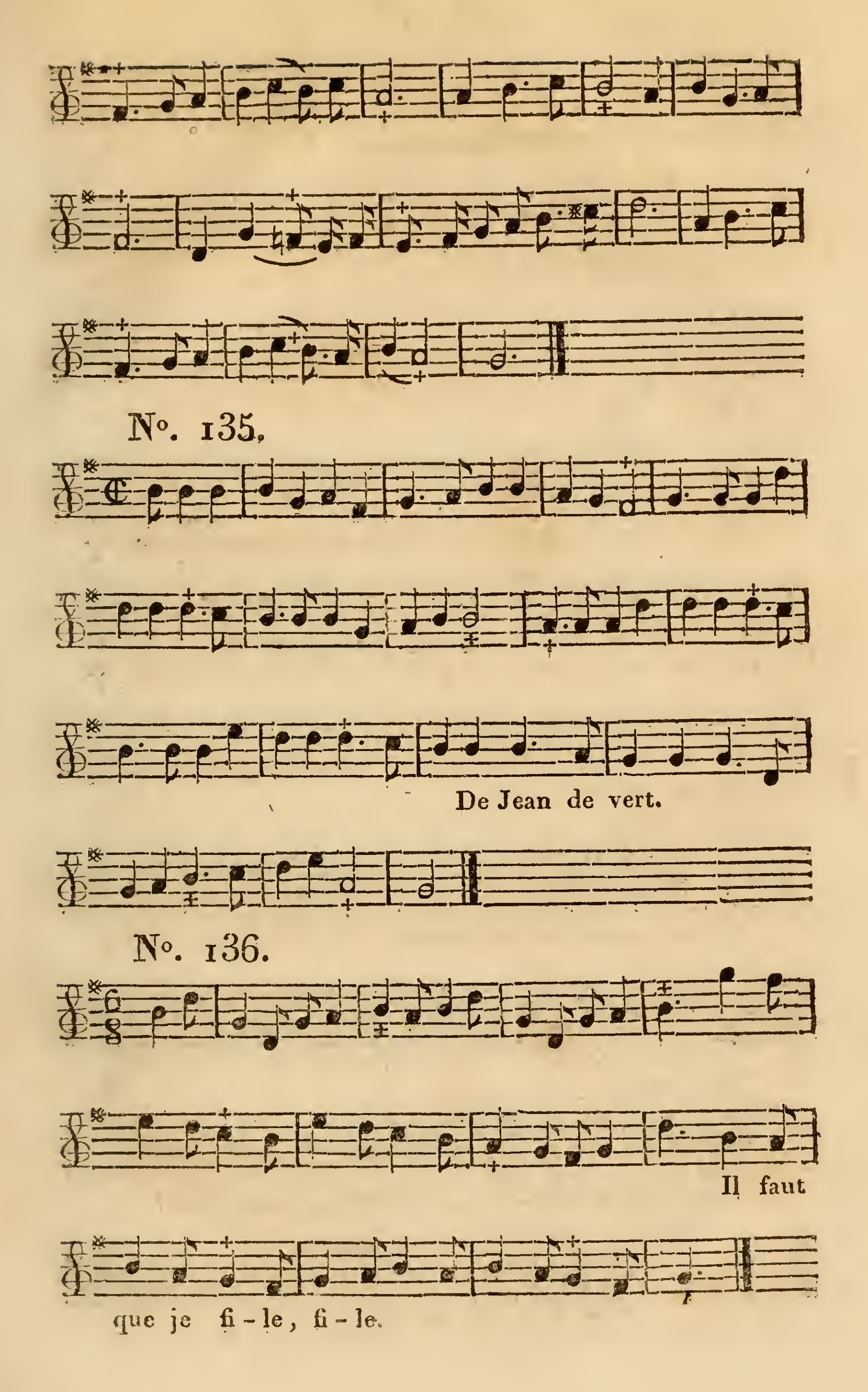
Al-lez à vê-pres, non-net-tes.

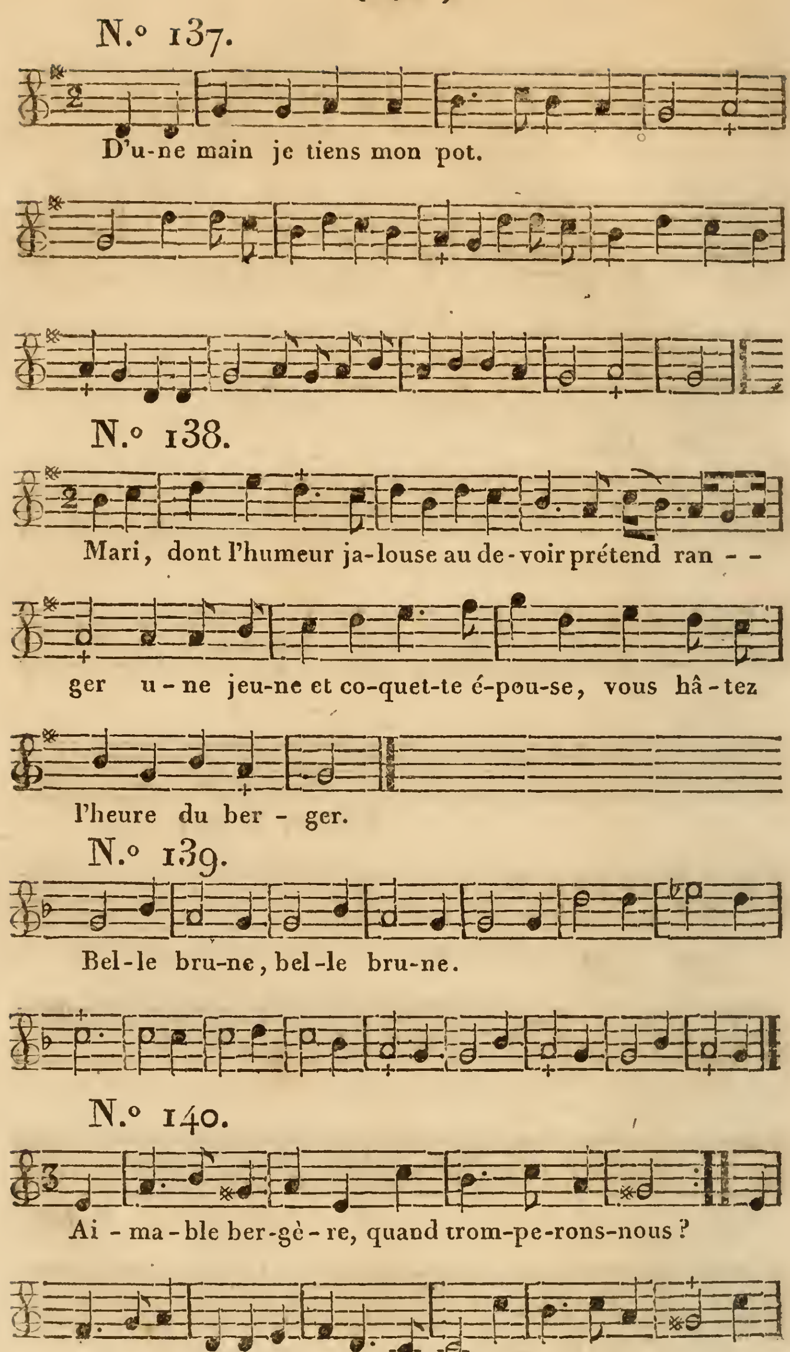
N.° 133.

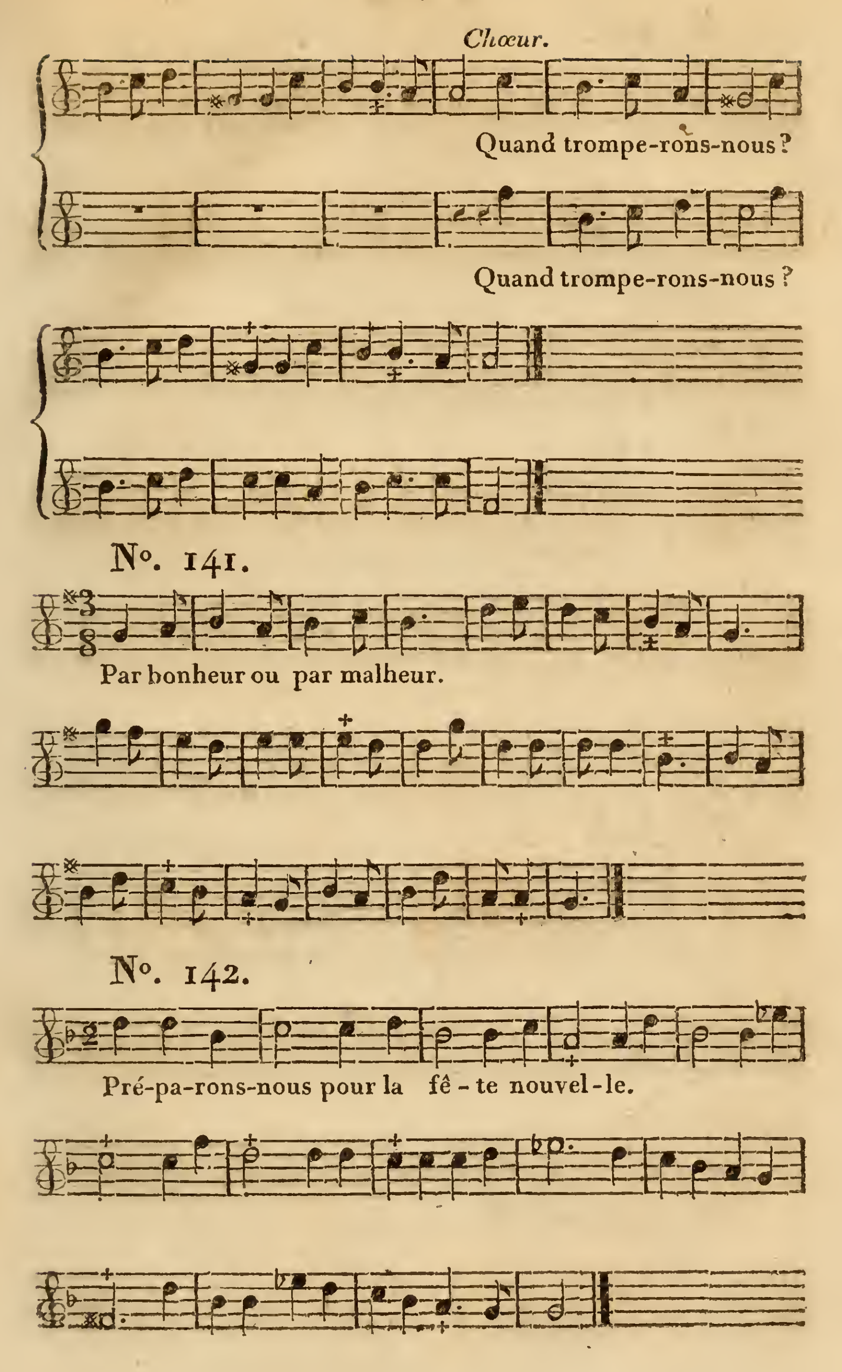
Trop de plai-sir, cher Tir-cis, m'inqui-è-te.

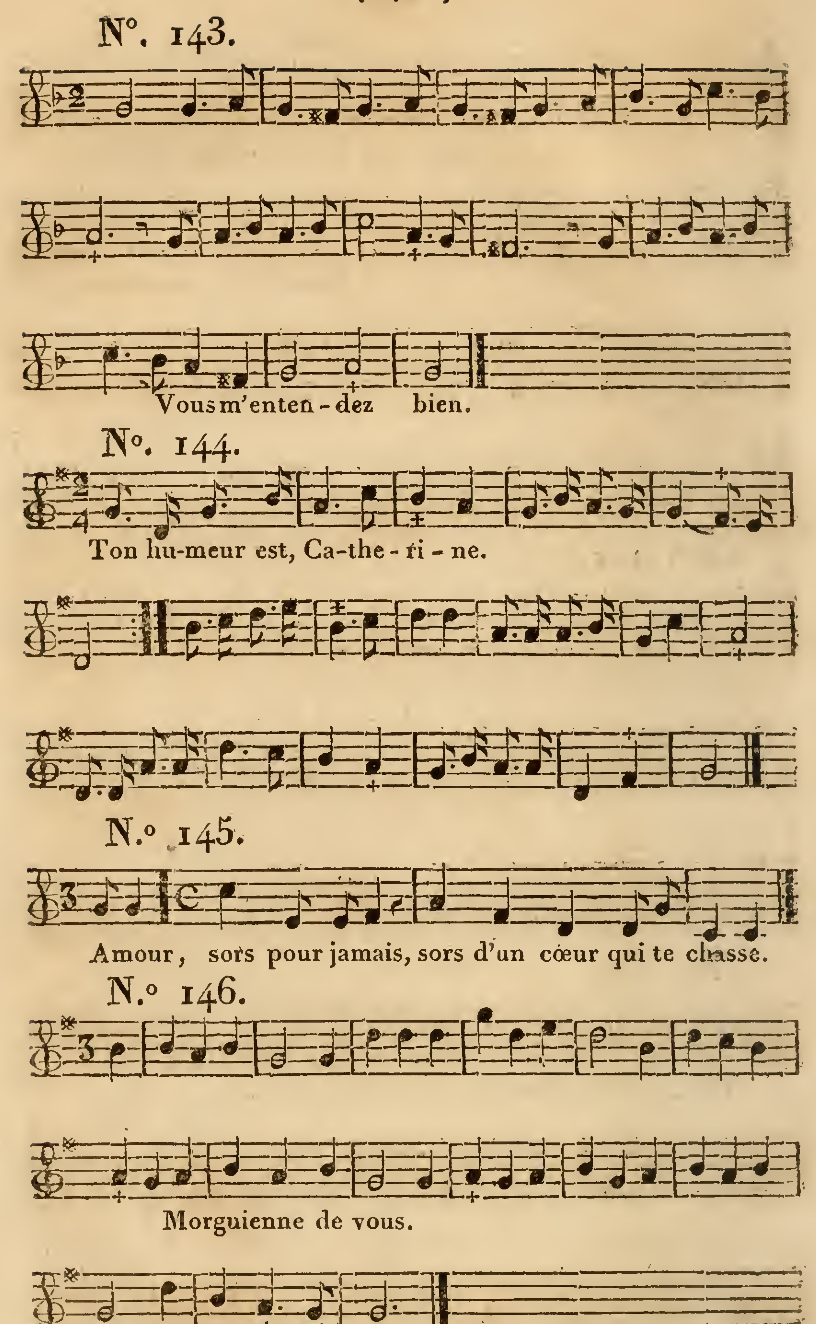
N.° 134.

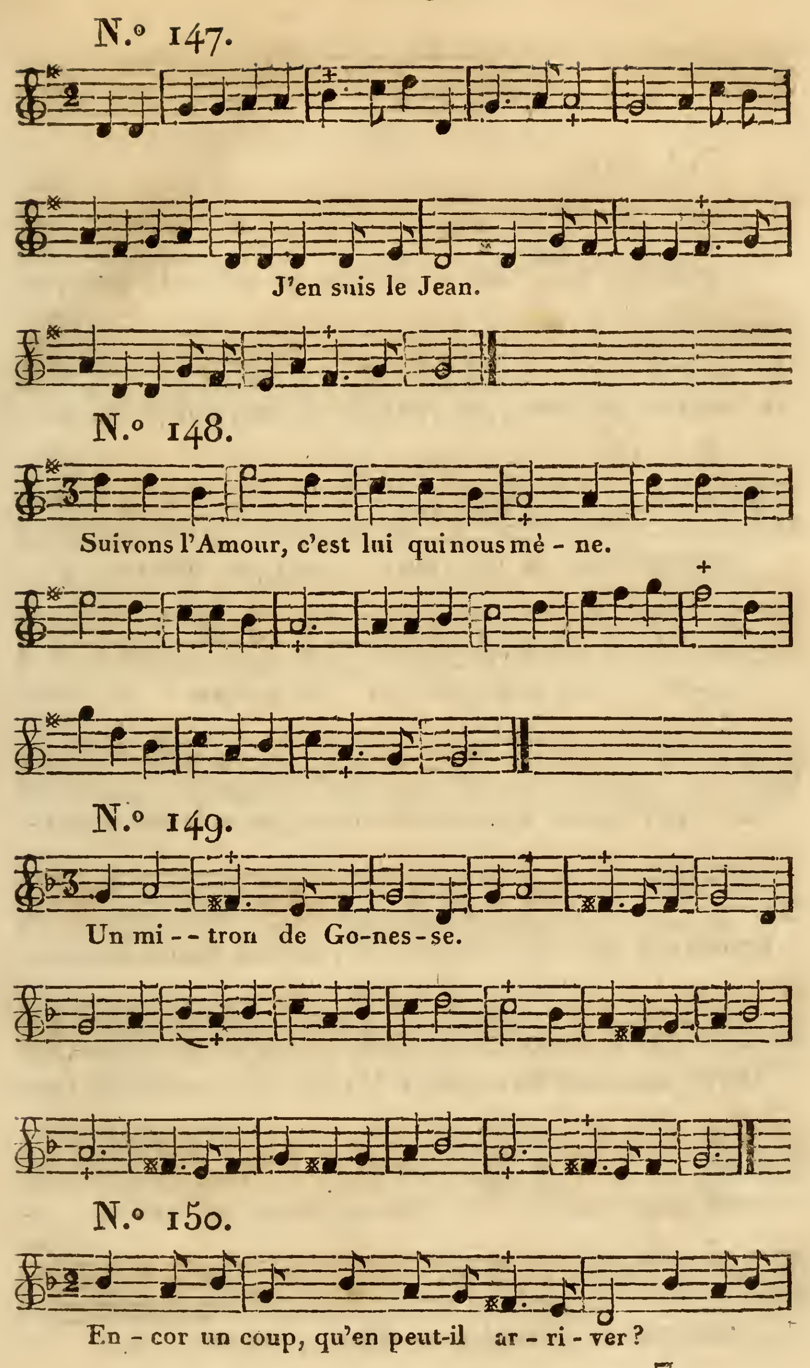
Un in-con-nu pour vos charmes sou-pi-re.

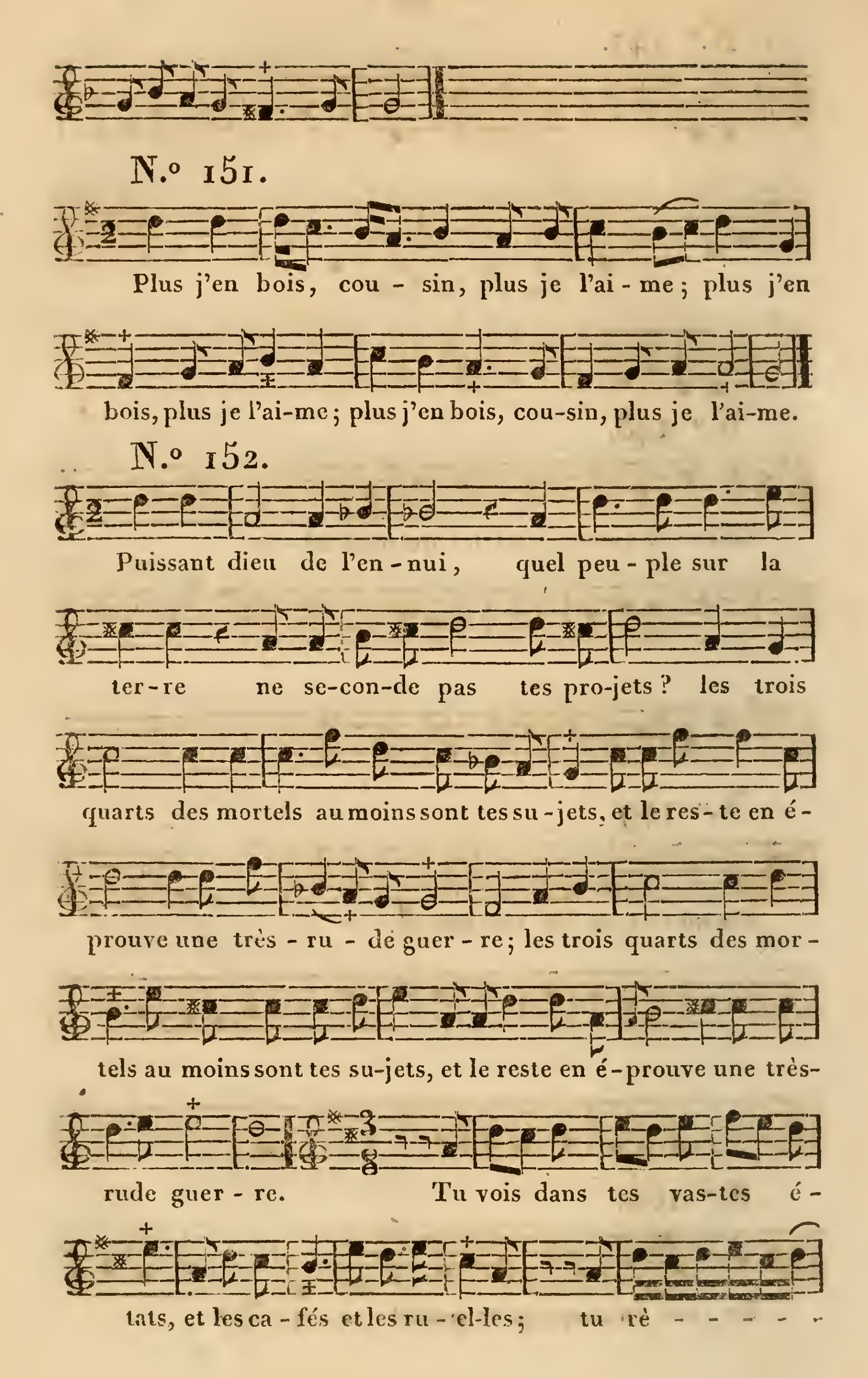

N°. 135.
De Jean de vert.
N°. 136.
Il faut
que je fi - le, fi - le.
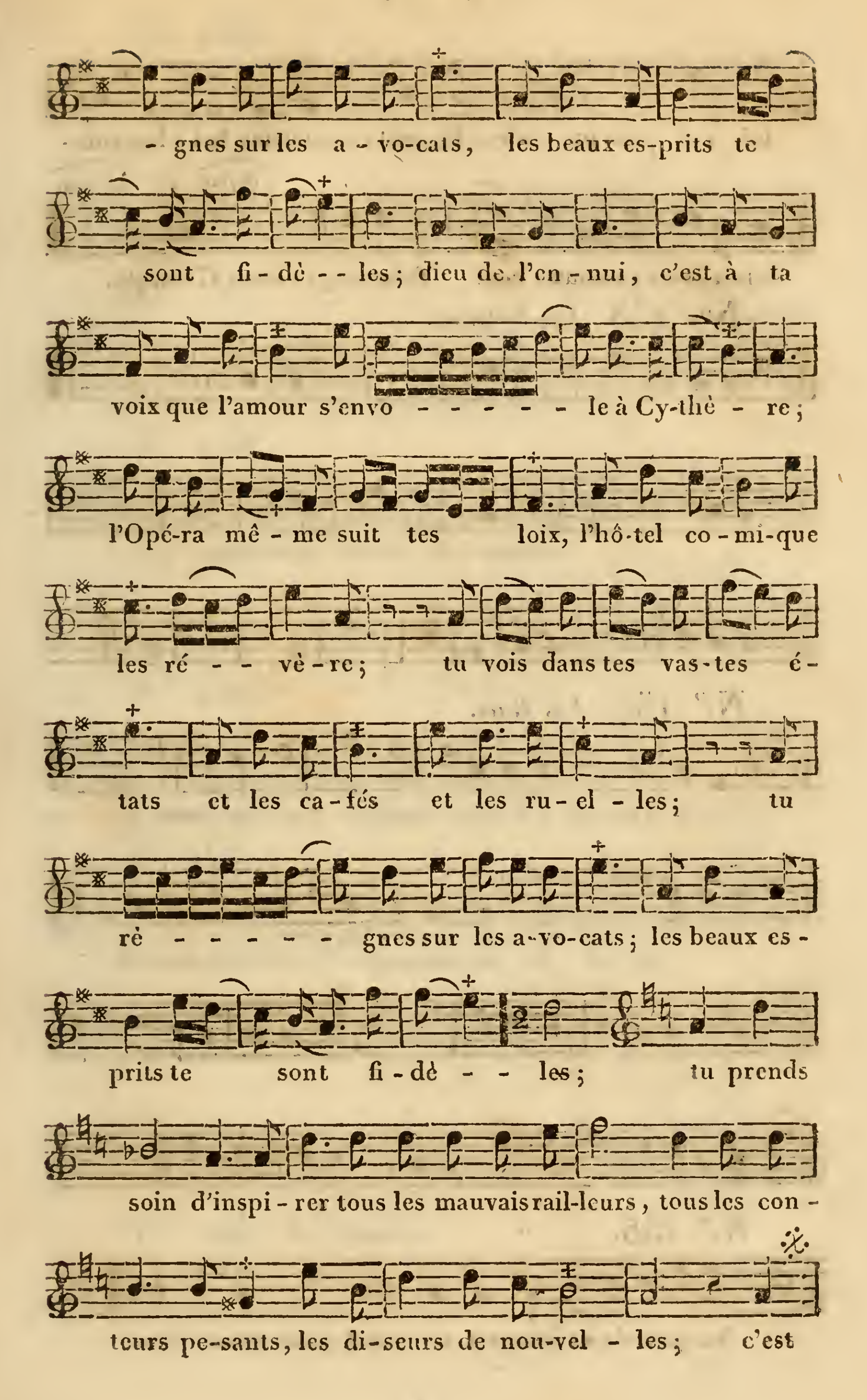

N.o 137.
D'u-ne main je tiens mon pot.
N.o 138.
Mari, dont l'humeur ja-louse au de-voir prétend ran - -
ger u - ne jeu-ne et co-quet-te é-pou-se, vous hâ - tez
l'heure du ber - ger.
N.o 139.
Bel-le bru-ne, bel-le bru-ne.
N.o 140.
Ai - ma - ble ber-gè - re, quand trom-pe-rons-nous ?
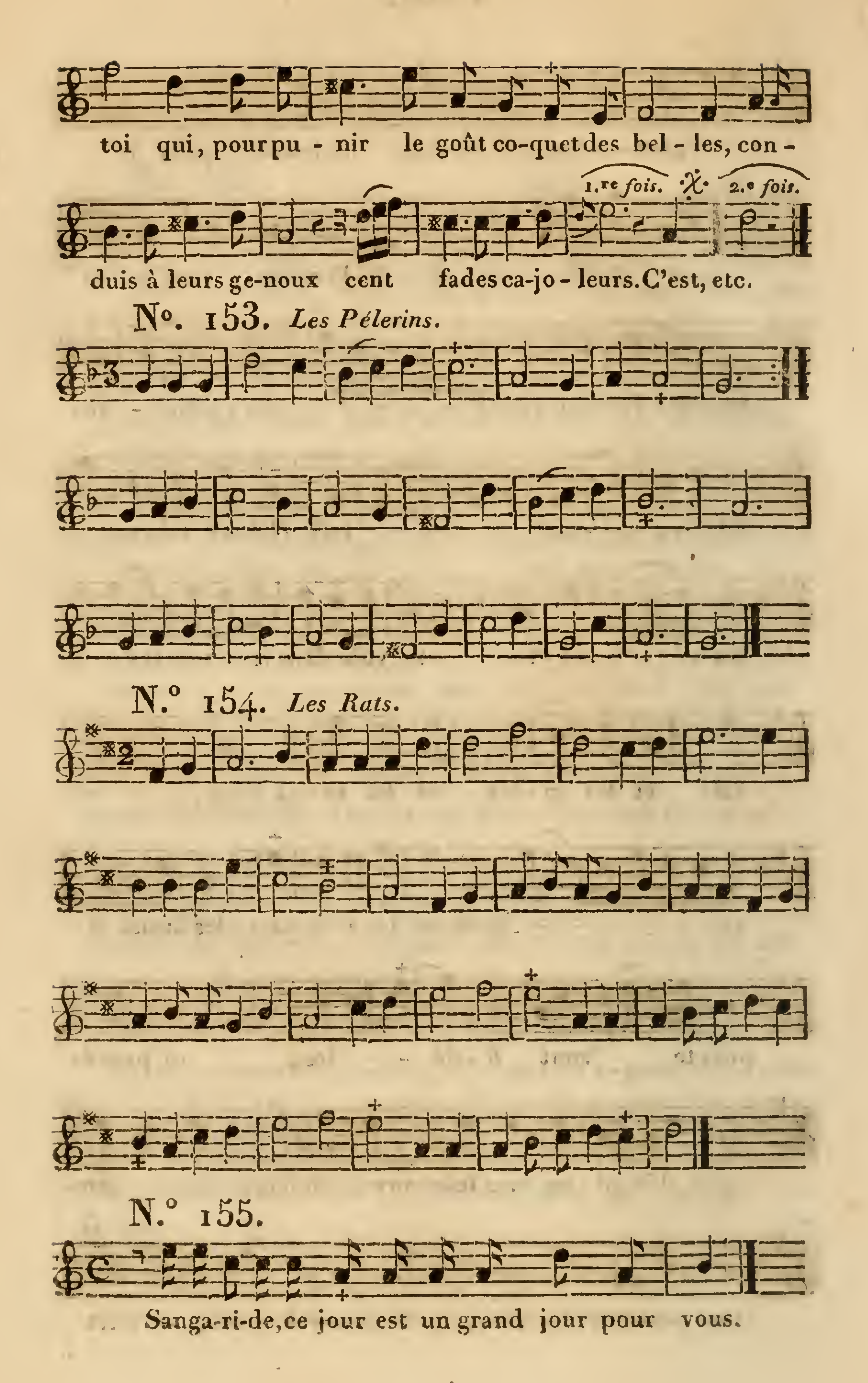

Chœur.
Quand trompe-rons-nous ?
Quand trompe-rons-nous ?
N°. 141.
Par bonheur ou par malheur.
N°. 142.
Pré-pa-rons-nous pour la fê - te nouvel-le.

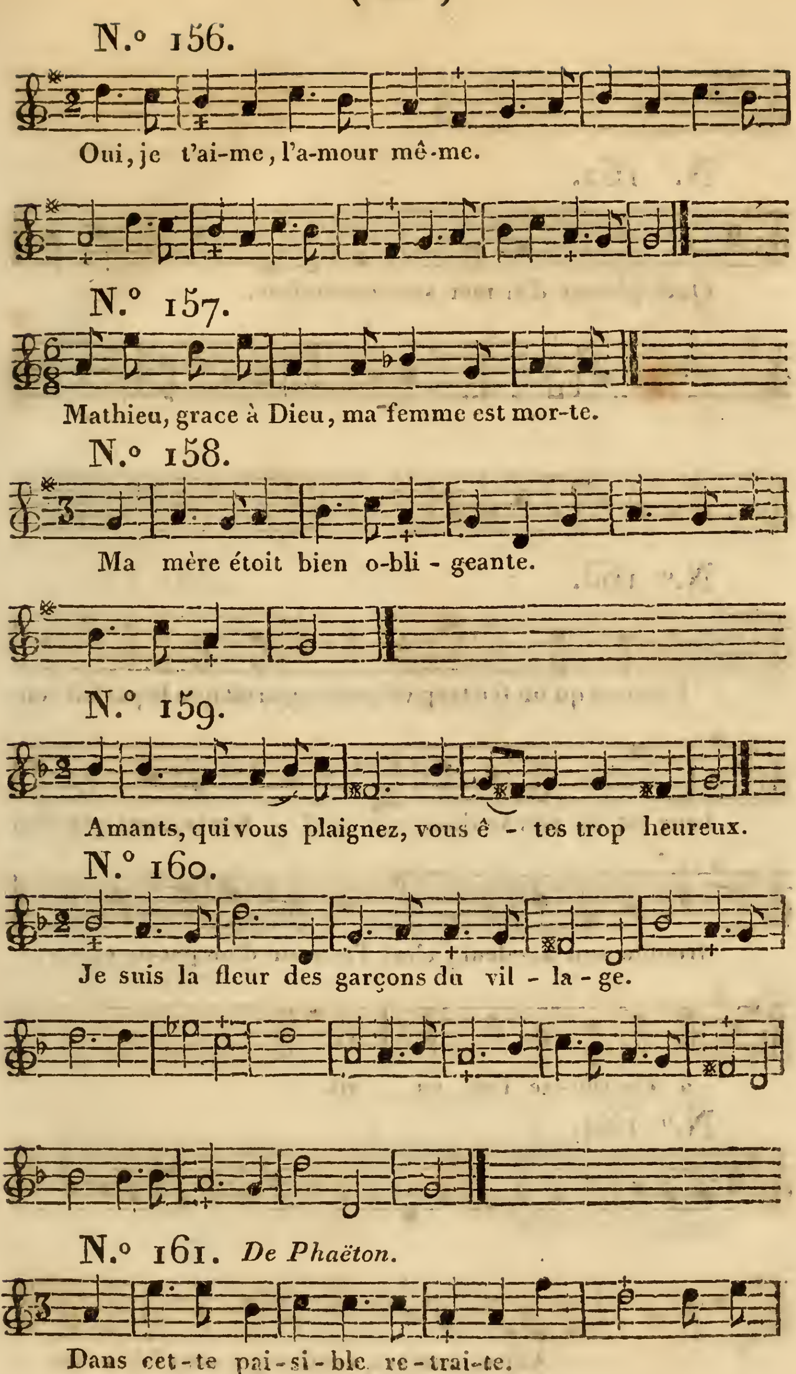

N°. 143.
Vous m'enten - dez bien.
N°. 144.
Ton hu-meur est, Ca-the - ri - ne.
N.° 145.
Amour, sors pour jamais, sors d'un cœur qui te chasse.
N.° 146.
Morguienne de vous.

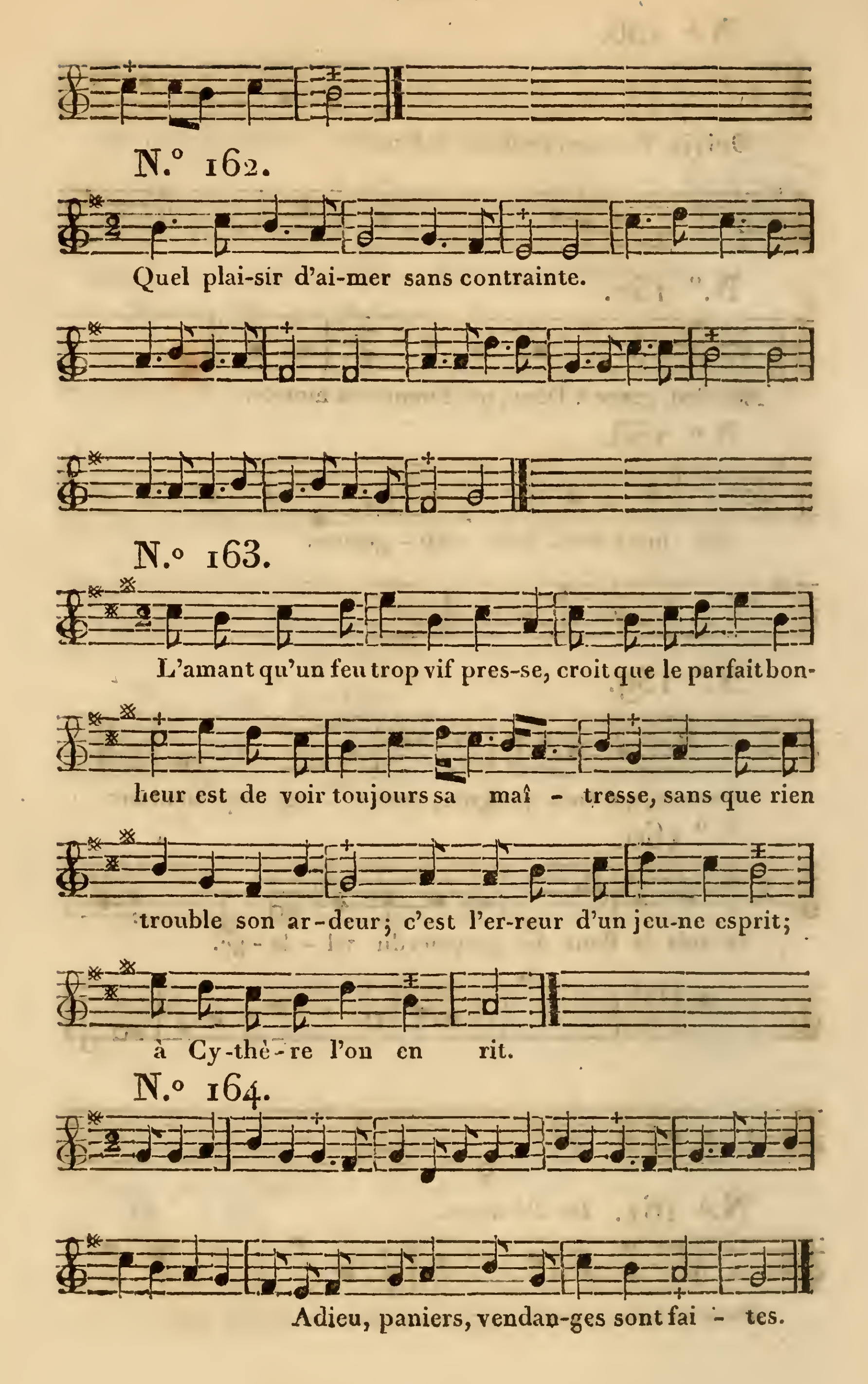

N.° 147.
J'en suis le Jean.
N.° 148.
Suivons l'Amour, c'est lui qui nous mè - ne.
N.° 149.
Un mi - - tron de Go-nes - se.
N.° 150.
En - cor un coup, qu'en peut-il ar - ri - ver ?

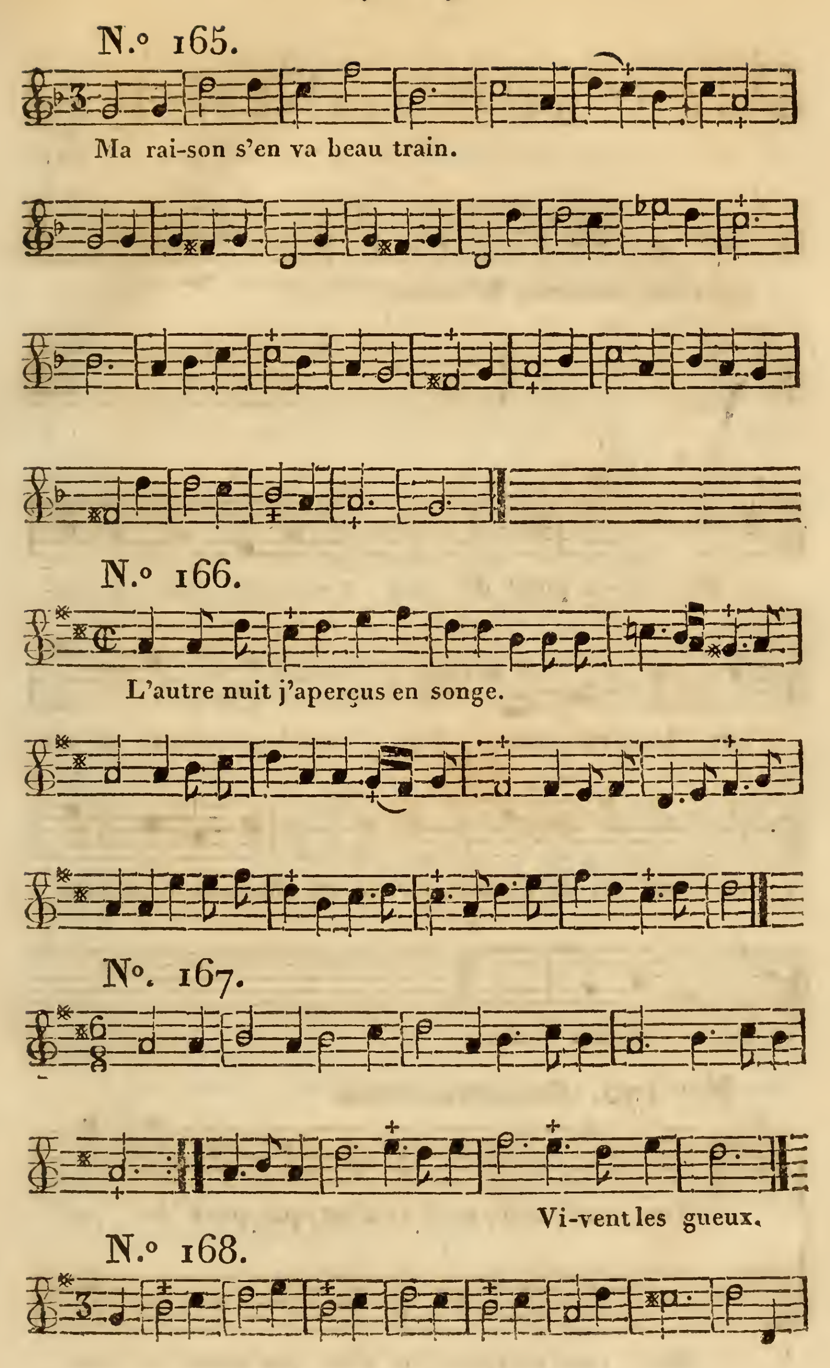

N.o 151.
Plus j'en bois, cou - sin, plus je l'ai - me ; plus j'en
bois, plus je l'ai-me ; plus j'en bois, cou-sin, plus je l'ai-me.
N.o 152.
Puissant dieu de l'en - nui, quel peu - ple sur la
ter - re ne se-con-de pas tes pro-jets ? les trois
quarts des mortels au moins sont tes su - jets, et le res - te en é -
prouve une très - ru - de guer - re ; les trois quarts des mor -
tels au moins sont tes su-jets, et le reste en é-prouve une très-
rude guer - re. Tu vois dans tes vas-tes é -
tats, et les ca - fés et les ru - el-les ; tu rè - - - - -

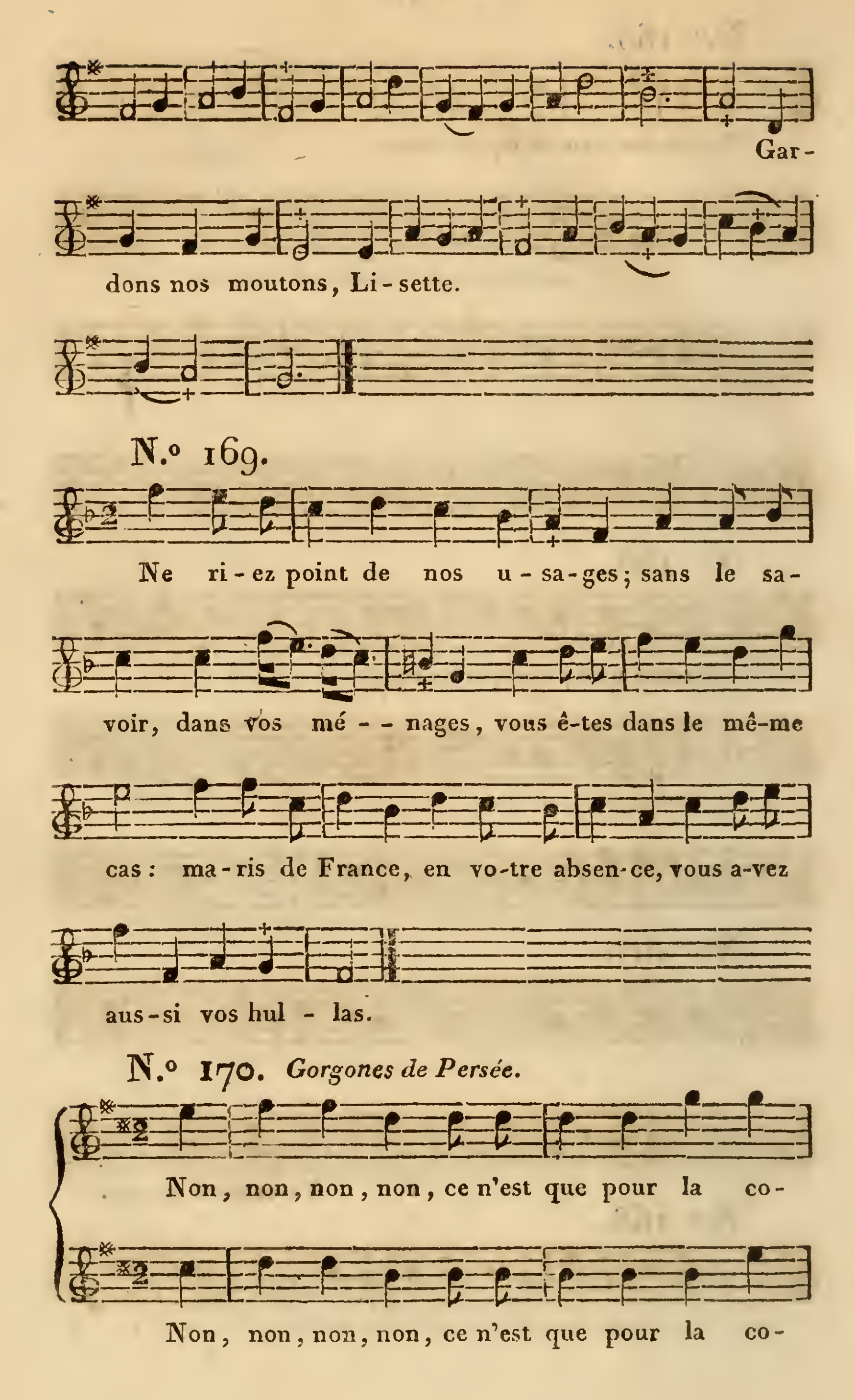

- gnes sur les a - vo-cats, les beaux es-prits te
sont fi - dè - - les ; dieu de l'en - nui, c'est à ta
voix que l'amour s'envo - - - - - - le à Cy-thè - re ;
l'Opé-ra mê - me suit tes loix, l'hô-tel co - mi-que
les ré - - vè - re ; tu vois dans tes vas-tes é -
tats et les ca - fés et les ru - el - les ; tu
ré - - - - - - gnes sur les a-vo-cats ; les beaux es -
prits te sont fi - dè - - les ; tu prends
soin d'inspi - rer tous les mauvais rail-leurs, tous les con -
teurs pe-sants, les di-seurs de nou-vel - les ; c'est

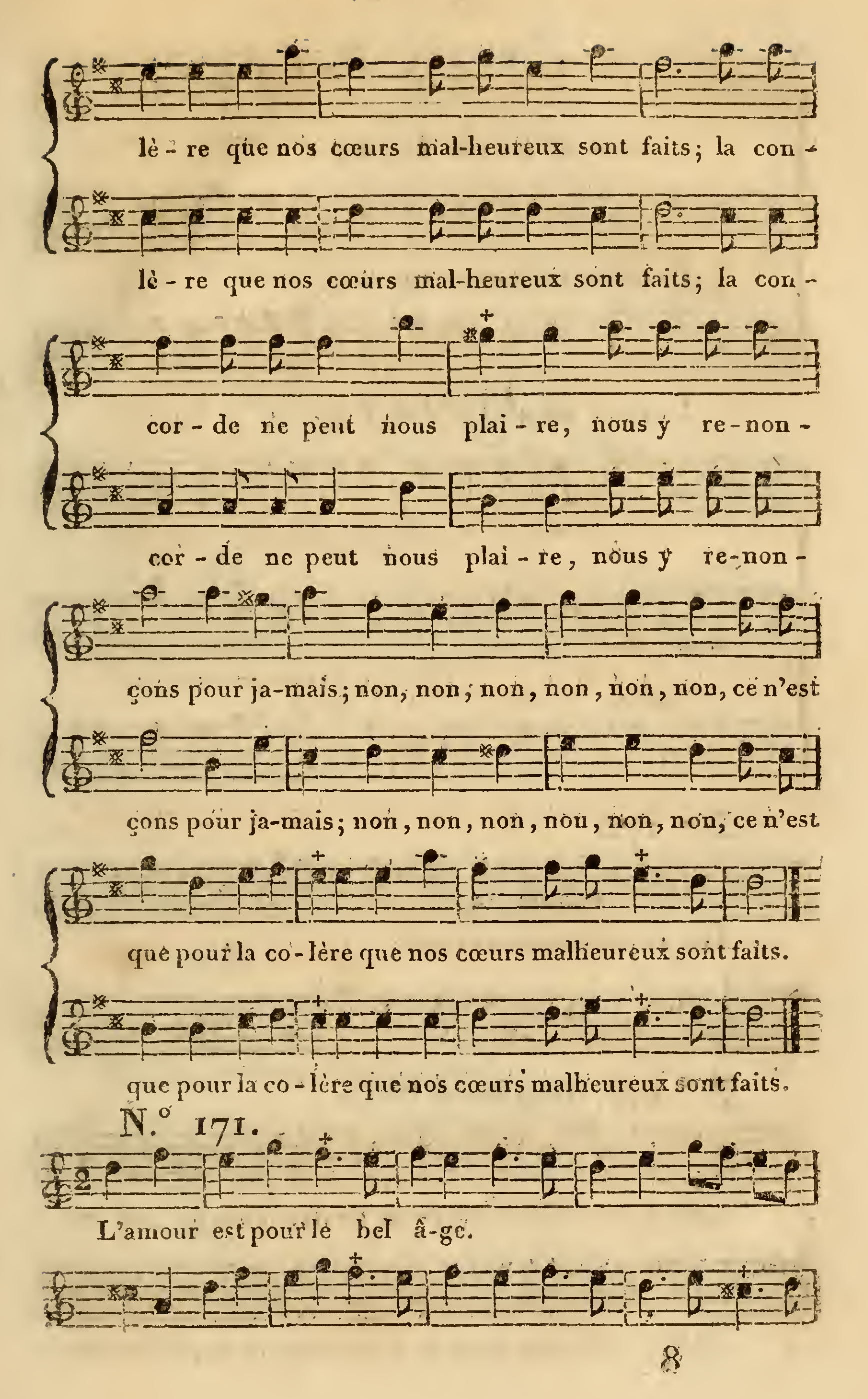

toi qui, pour pu - nir le goût co-quet des bel - les, con -
1.re fois.
2.e fois.
duis à leurs ge-noux cent fades ca-jo - leurs. C'est, etc.
N°. 153. Les Pélerins.
N.° 154. Les Rats.
N.° 155.
Sanga-ri-de, ce jour est un grand jour pour vous.
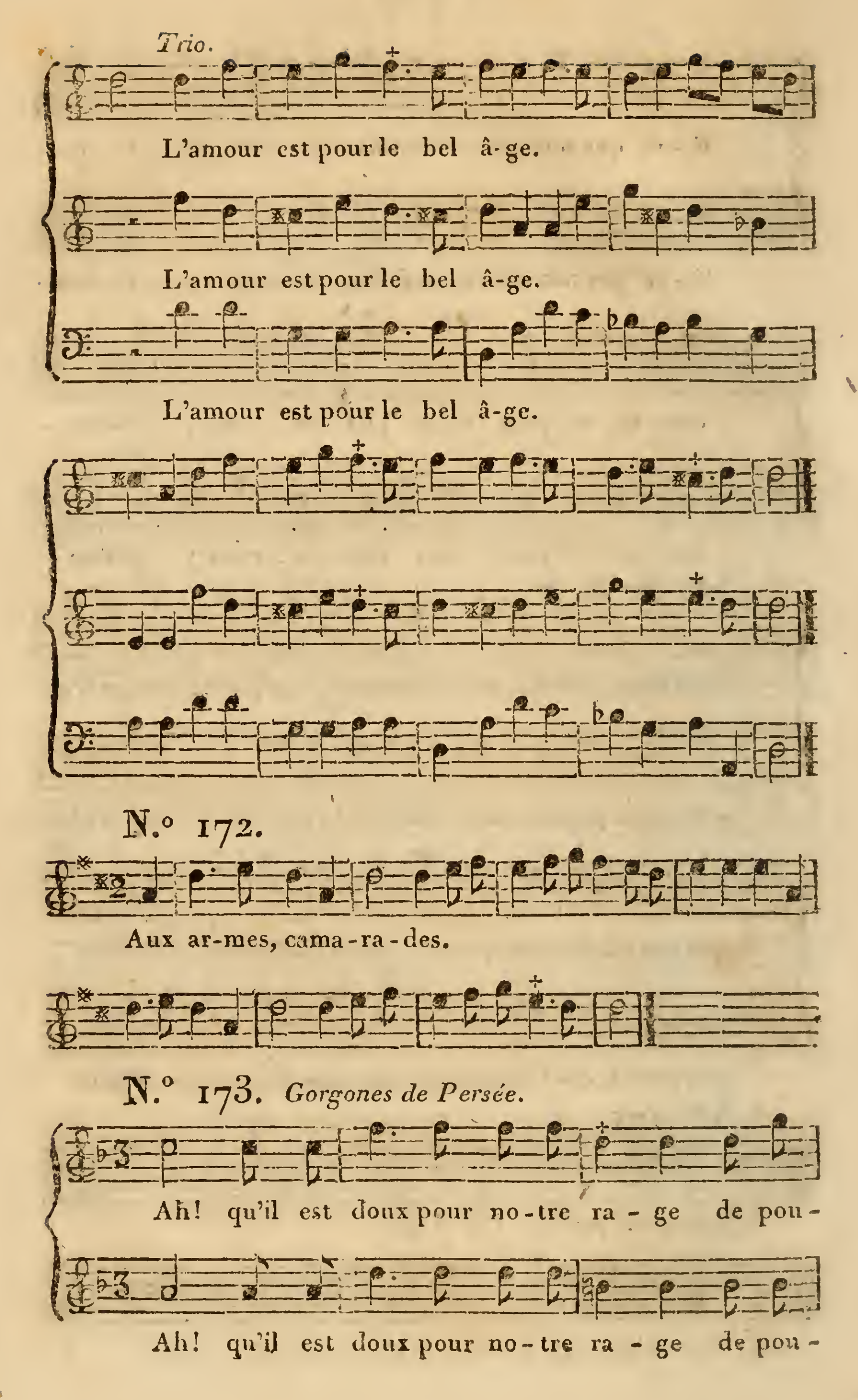

N.° 156.
Oui, je t'ai-me, l'a-mour mê-me.
N.° 157.
Mathieu, grace à Dieu, ma femme est mor-te.
N.° 158.
Ma mère étoit bien o-bli - geante.
N.° 159.
Amants, qui vous plaignez, vous ê - tes trop heureux.
N.° 160.
Je suis la fleur des garçons du vil - la - ge.
N.° 161. De Phaëton.
Dans cet-te pai-si-ble re-trai-te.

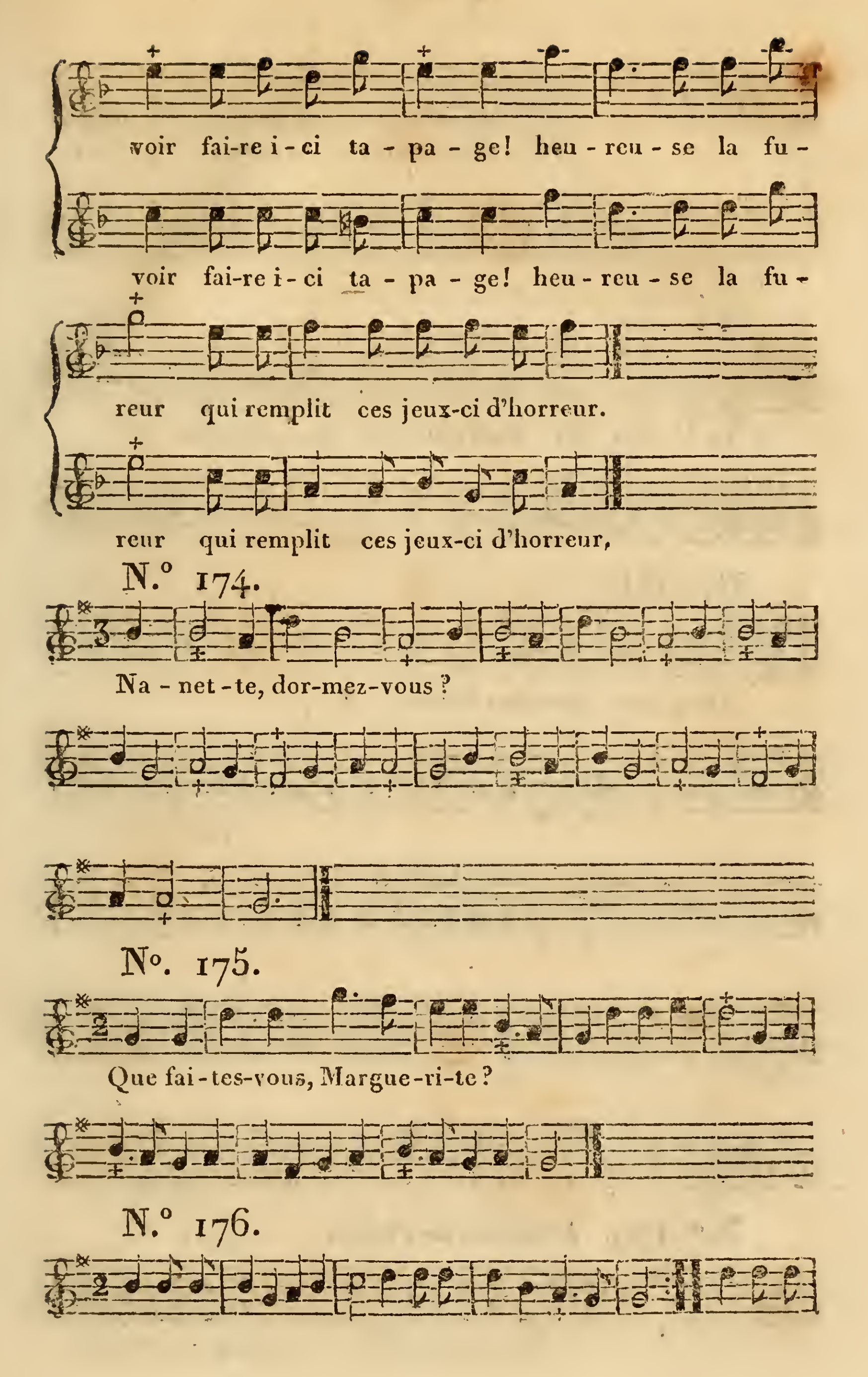

N.° 162.
Quel plai-sir d'ai-mer sans contrainte.
N.° 163.
L'amant qu'un feu trop vif pres-se, croit que le parfait bon-
heur est de voir toujours sa maî - tresse, sans que rien
trouble son ar-deur; c'est l'er-reur d'un jeu-ne esprit;
à Cy-thè-re l'on en rit.
N.° 164.
Adieu, paniers, vendan-ges sont fai - tes.

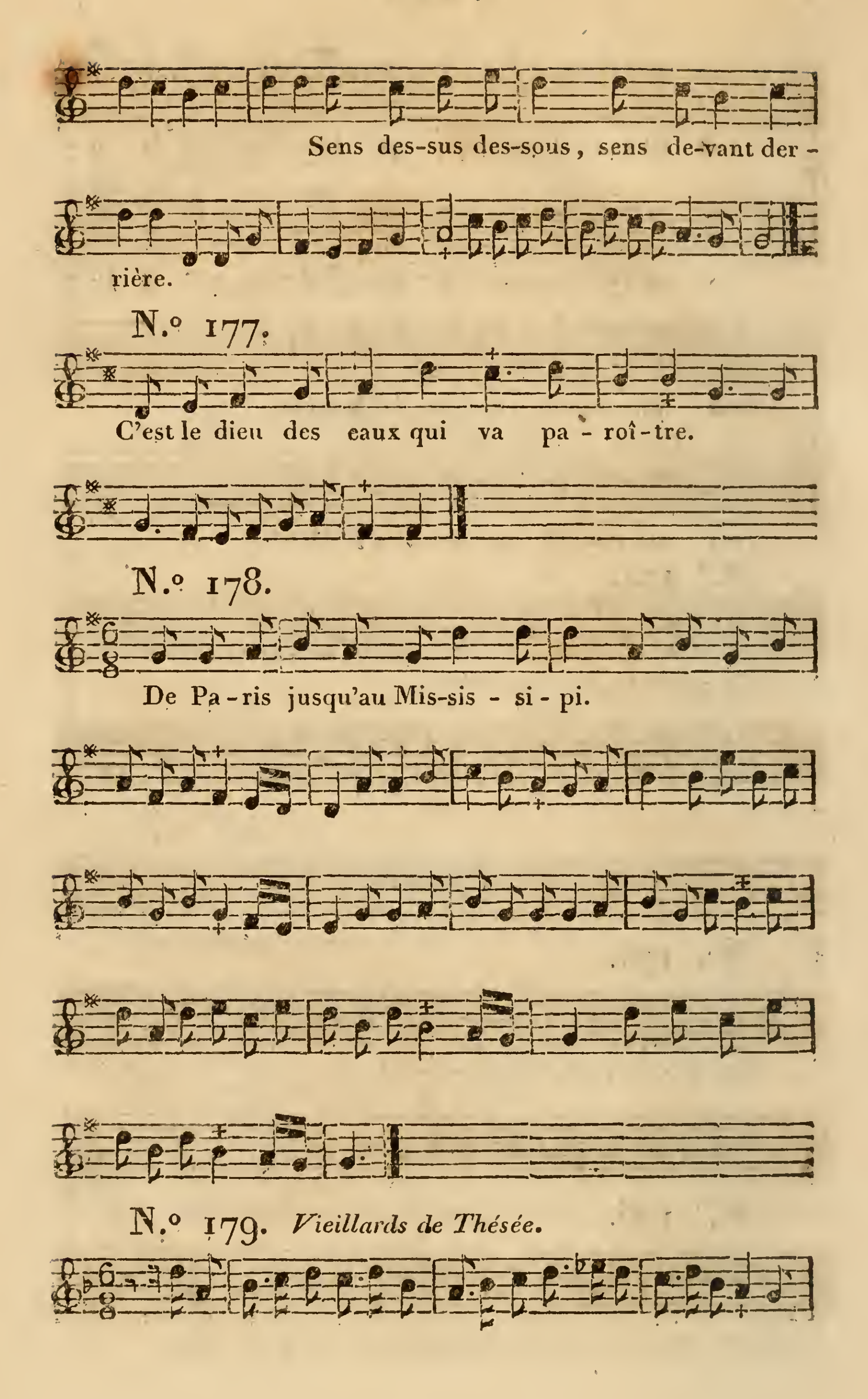

N.° 165.
Ma rai-son s'en va beau train.
N.° 166.
L'autre nuit j'aperçus en songe.
N°. 167.
Vi-vent les gueux.
N.° 168.

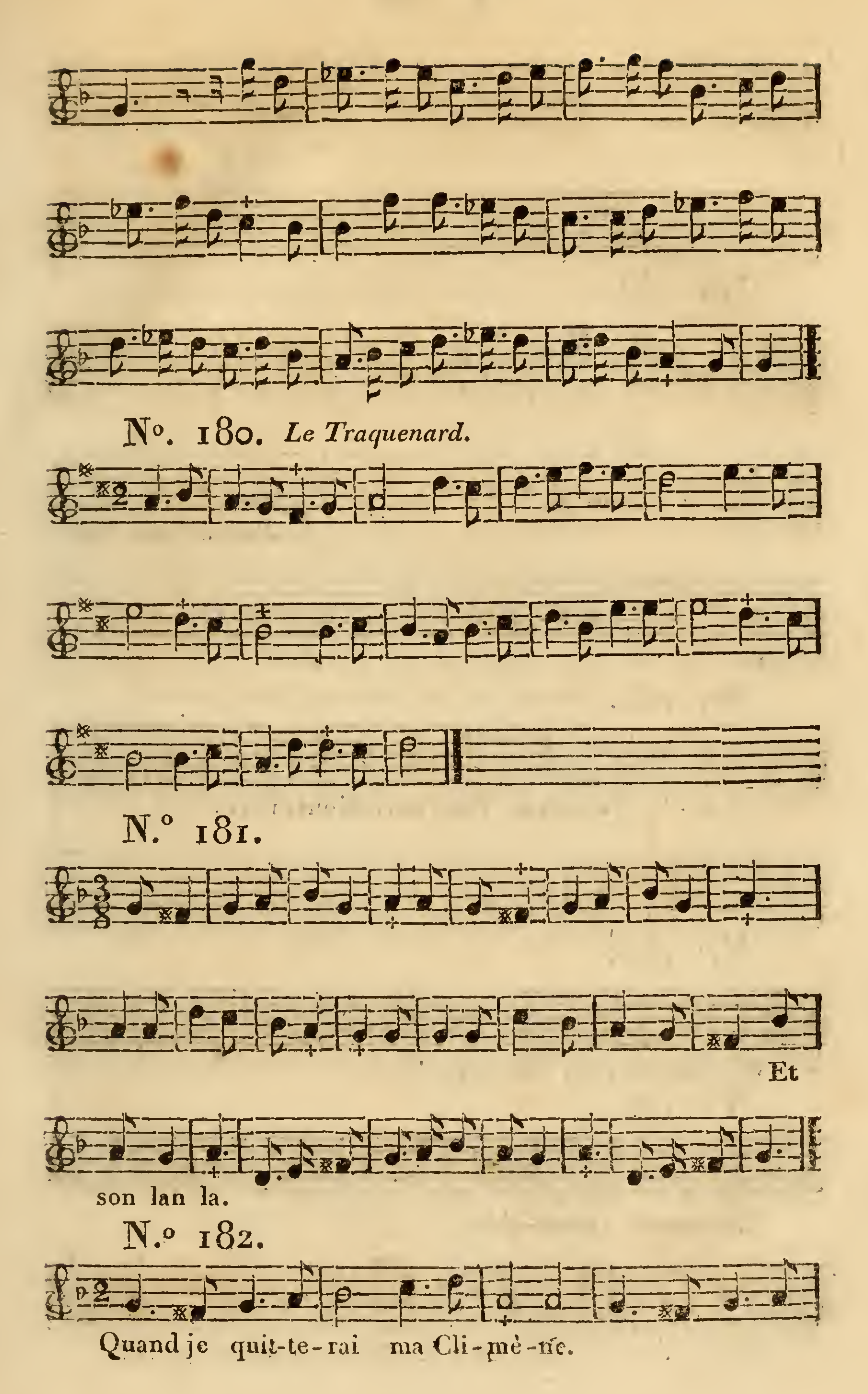

Gar-
dons nos moutons, Li-sette.
N.° 169.
Ne ri-ez point de nos u-sa-ges; sans le sa-
voir, dans vos mé - - nages, vous ê-tes dans le même
cas : ma-ris de France, en vo-tre absen-ce, vous a-vez
aus-si vos hul - las.
N.° 170. Gorgones de Persée.
Non, non, non, non, ce n'est que pour la co-
Non, non, non, non, ce n'est que pour la co-

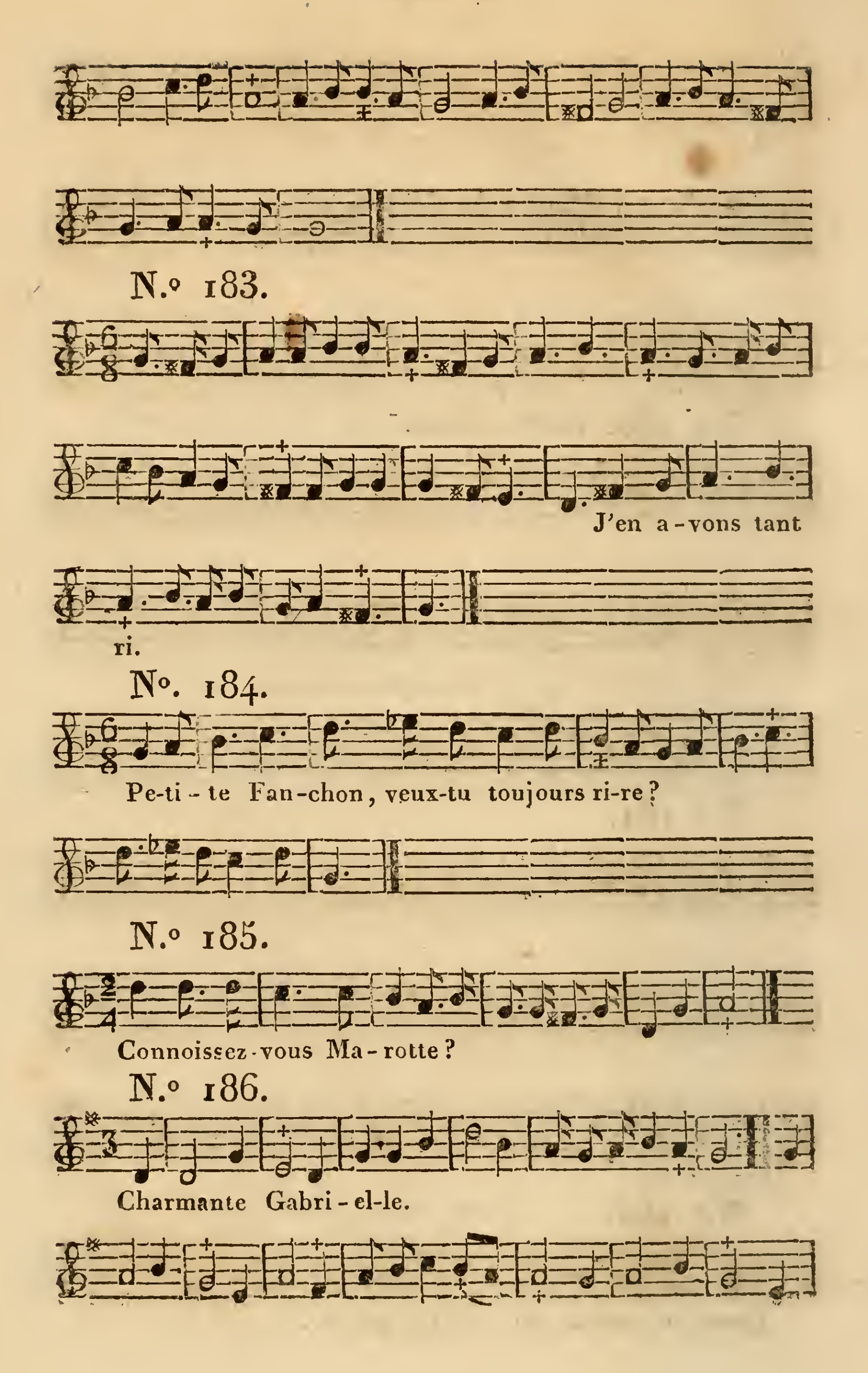

lè - re que nos cœurs mal-heureux sont faits; la con -
lè - re que nos cœurs mal-heureux sont faits; la con -
cor - de ne peut nous plai - re, nous y re - non -
cor - de ne peut nous plai - re, nous y re - non -
çons pour ja-mais; non, non, non, non, non, non, ce n'est
çons pour ja-mais; non, non, non, non, non, non, ce n'est
que pour la co - lère que nos cœurs malheureux sont faits.
que pour la co - lère que nos cœurs malheureux sont faits.
N.° 171.
L'amour est pour le bel â-ge.

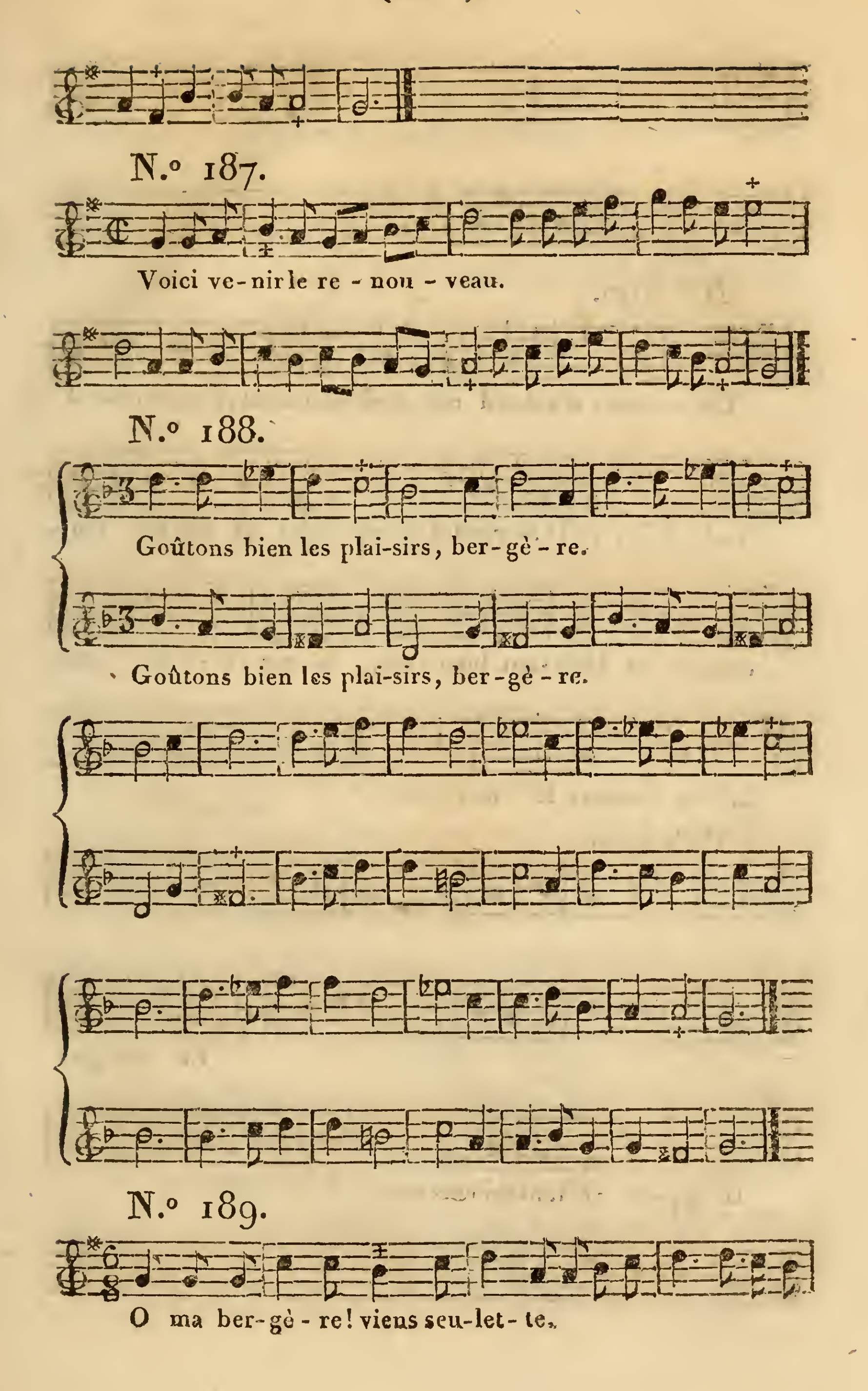

Trio.
L'amour est pour le bel â-ge.
L'amour est pour le bel â-ge.
L'amour est pour le bel â-ge.
N.° 172.
Aux ar-mes, cama-ra-des.
N.° 173. Gorgones de Persée.
Ah! qu'il est doux pour no-tre ra - ge de pou -
Ah! qu'il est doux pour no-tre ra - ge de pou -

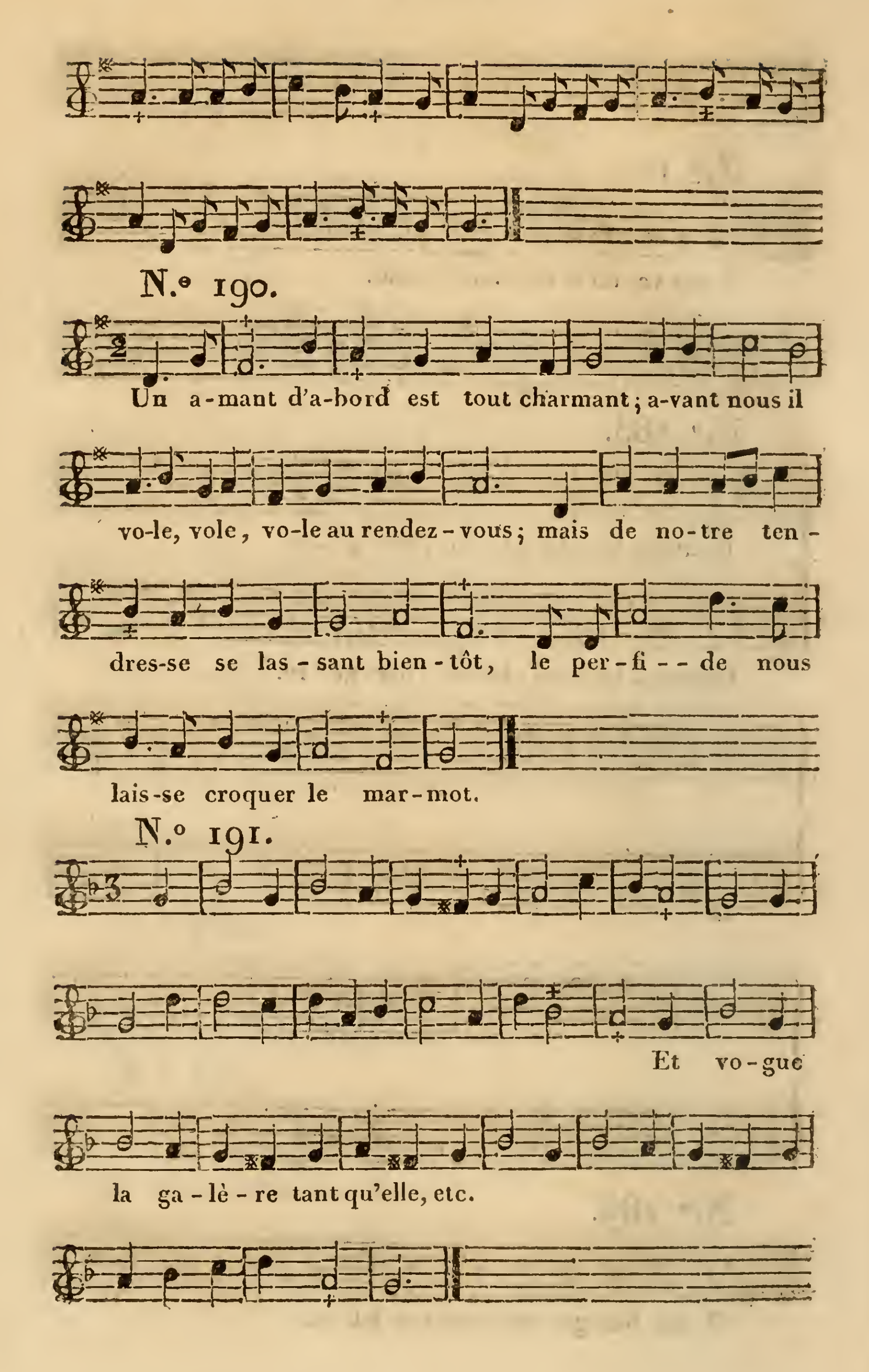

voir fai-re i-ci ta-pa-ge! heu-reu-se la fu-
voir fai-re i-ci ta-pa-ge! heu-reu-se la fu-
reur qui remplit ces jeux-ci d'horreur.
reur qui remplit ces jeux-ci d'horreur,
N.° 174.
Na-net-te, dor-mez-vous ?
N°. 175.
Que fai-tes-vous, Margue-ri-te ?
N.° 176.

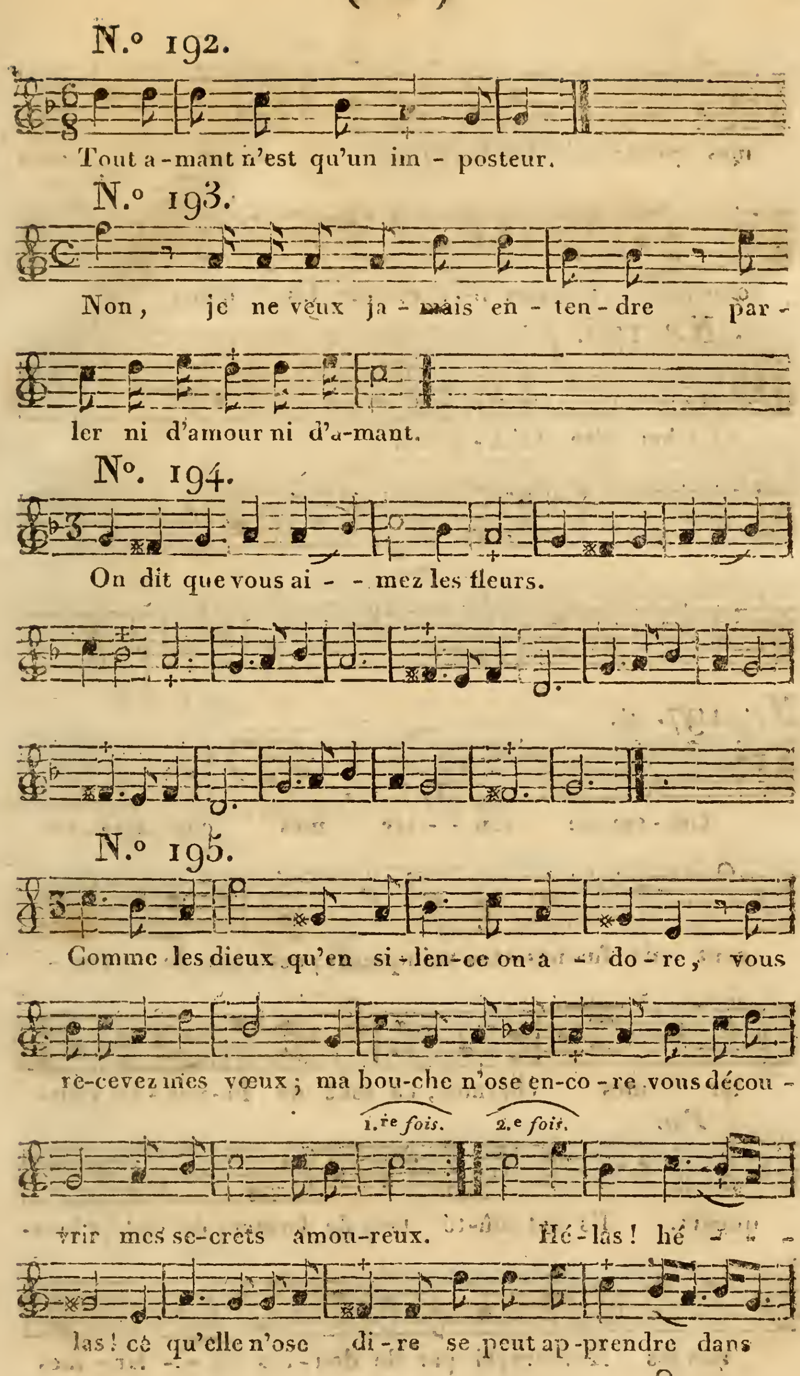

Sens des-sus des-sous, sens de-vant der - rière.
N.° 177.
C'est le dieu des eaux qui va pa - roî-tre.
N.° 178.
De Pa-ris jusqu'au Mis-sis - si - pi.
N.° 179. Vieillards de Thésée.

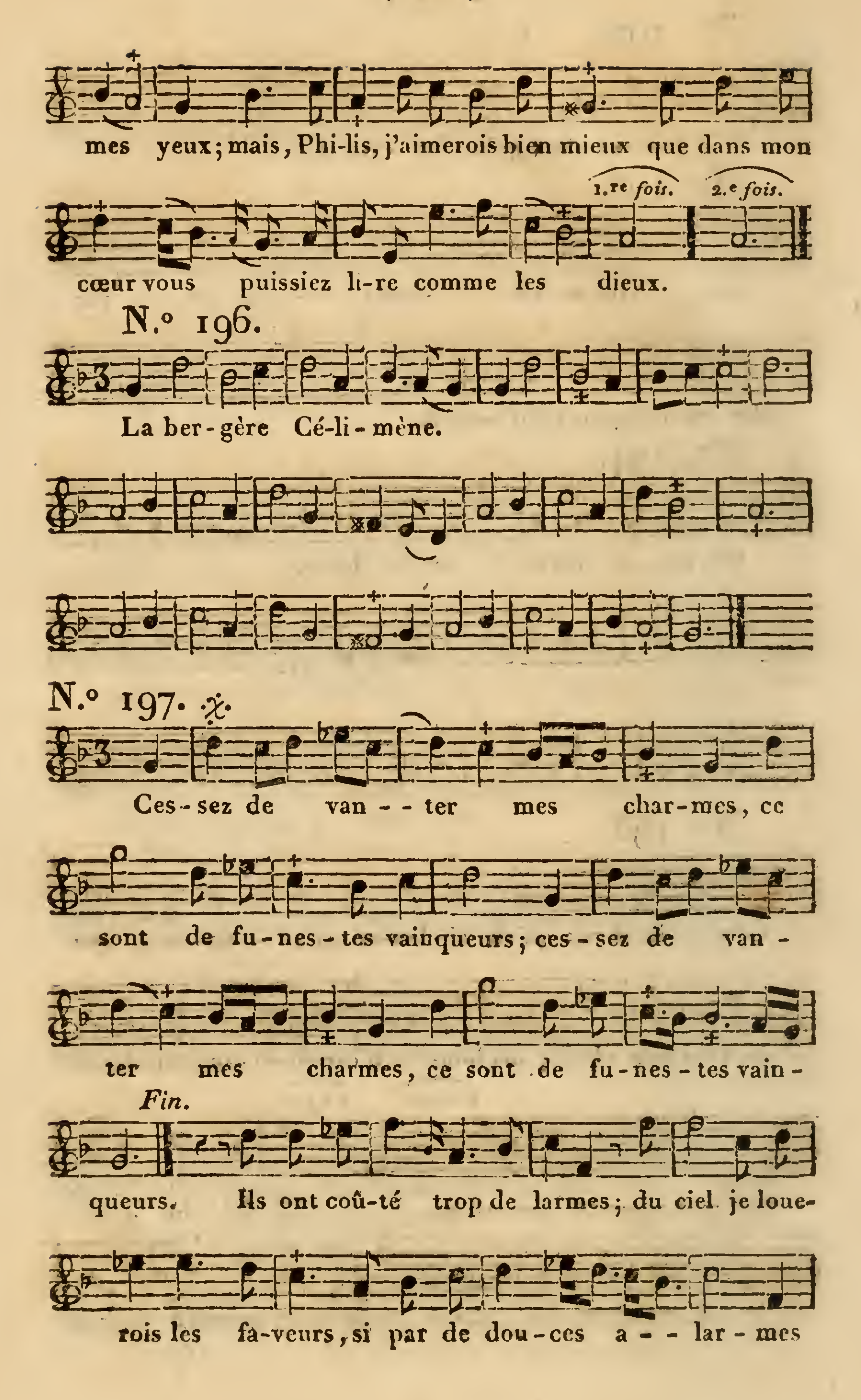

N°. 180. Le Traquenard.
N.° 181.
Et
son lan la.
N.° 182.
Quand je quit-te-rai ma Cli-mè-ne.

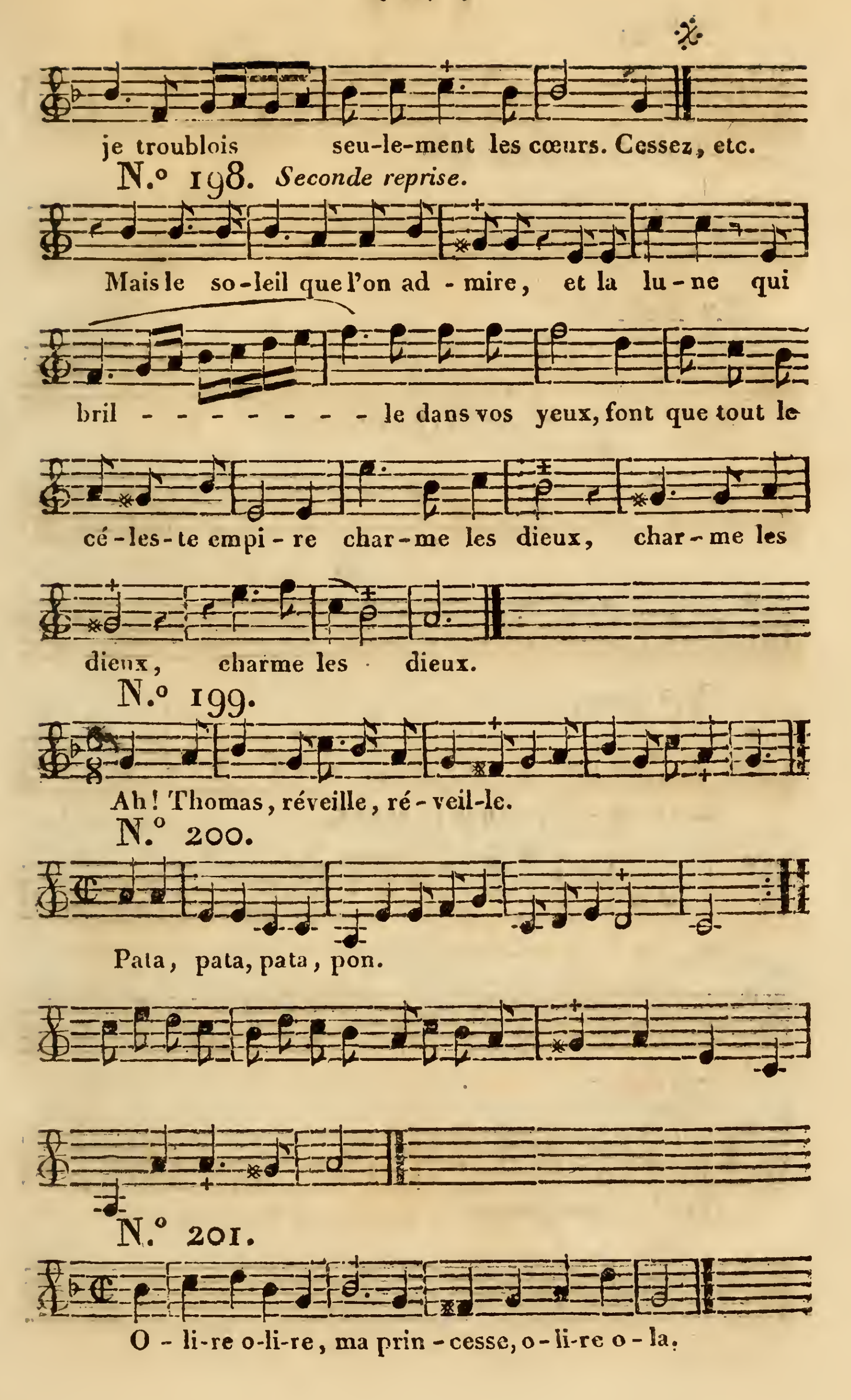

J'en a-vons tant
ri.
No. 183.
No. 184.
Pe-ti-te Fan-chon, veux-tu toujours ri-re?
No. 185.
Connoissez-vous Ma-rotte?
No. 186.
Charmante Gabri-el-le.


N.o 187.
Voici ve-nir le re - nou - veau.
N.o 188.
Goûtons bien les plai-sirs, ber-gè - re.
Goûtons bien les plai-sirs, ber-gè - re.
N.o 189.
O ma ber-gè - re! viens seu-let- te.


N.° 190.
Un a-mant d'a-bord est tout charmant; a-vant nous il
vo-le, vole, vo-le au rendez-vous; mais de no-tre ten-
dres-se se las-sant bien-tôt, le per-fi--de nous
lais-se croquer le mar-mot.
N.° 191.
Et vo-gue
la ga-lè-re tant qu'elle, etc.


N.° 192.
Tout a-mant n'est qu'un im - posteur.
N.° 193.
Non, je ne veux ja - mais en - ten - dre par -
ler ni d'amour ni d'a-mant.
N°. 194.
On dit que vous ai - - mez les fleurs.
N.° 195.
Comme les dieux qu'en si - lèn-ce on a - do - re, vous
re-cevez mes vœux ; ma bou-che n'ose en-co - re vous décou -
1.re fois.
2.e fois.
vrir mes se-crets amou-reux.
Hé - las ! hé -
las ! ce qu'elle n'ose di - re se peut ap-prendre dans


mes yeux; mais, Phi-lis, j'aimerois bien mieux que dans mon
1.re fois.
2.e fois.
cœur vous puissiez li-re comme les dieux.
N.° 196.
La ber-gère Cé-li-mène.
N.° 197.
Ces-sez de van - - ter mes char-mes, ce
sont de fu-nes-tes vainqueurs; ces-sez de van -
ter mes charmes, ce sont de fu-nes-tes vain-
Fin.
queurs. Ils ont coû-té trop de larmes; du ciel je loue-
rois les fa-veurs, si par de dou-ces a - - lar-mes


je troublois seu-le-ment les cœurs. Cessez, etc.
N.o 198. Seconde reprise.
Mais le so-leil que l'on ad - mire, et la lu-ne qui
bril - - - - - - - - le dans vos yeux, font que tout le
cé-les-te empi-re char-me les dieux, char-me les
dieux, charme les dieux.
N.o 199.
Ah! Thomas, réveille, ré-veil-le.
N.o 200.
Pata, pata, pata, pon.
N.o 201.
O - li-re o-li-re, ma prin-cesse, o-li-re o-la.

N.° 202.

On dit que vos pa-rents.

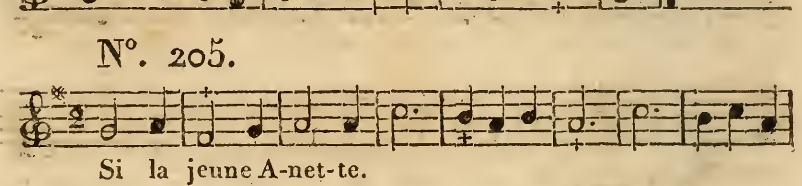
N.° 203.

Ah! Phi-lis, je vous vis, je vous ai-me.

Fin.

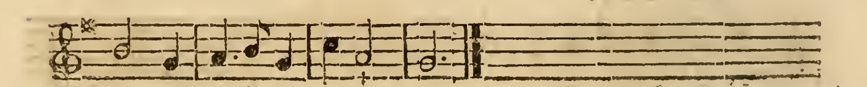
N.° 204.
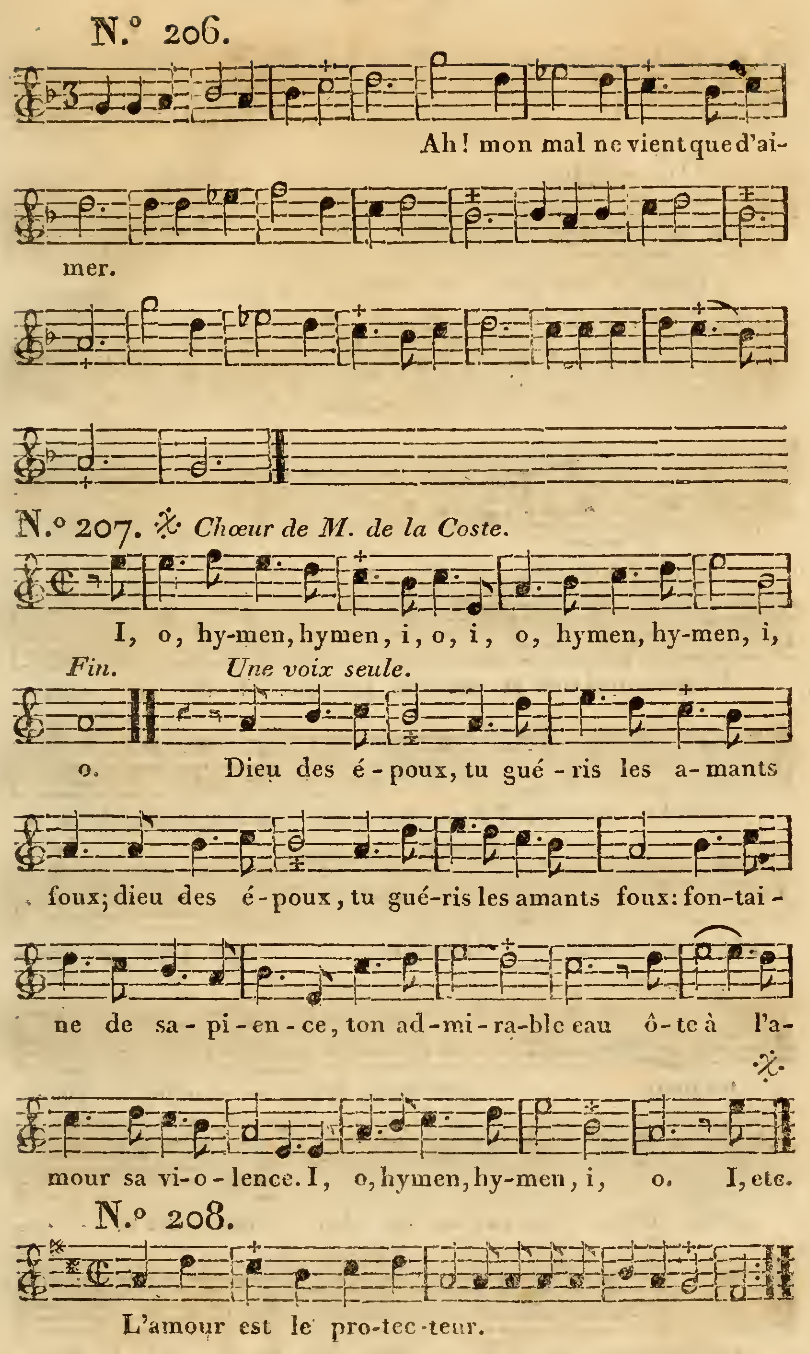
Les fa-na - ti-ques que je crains.

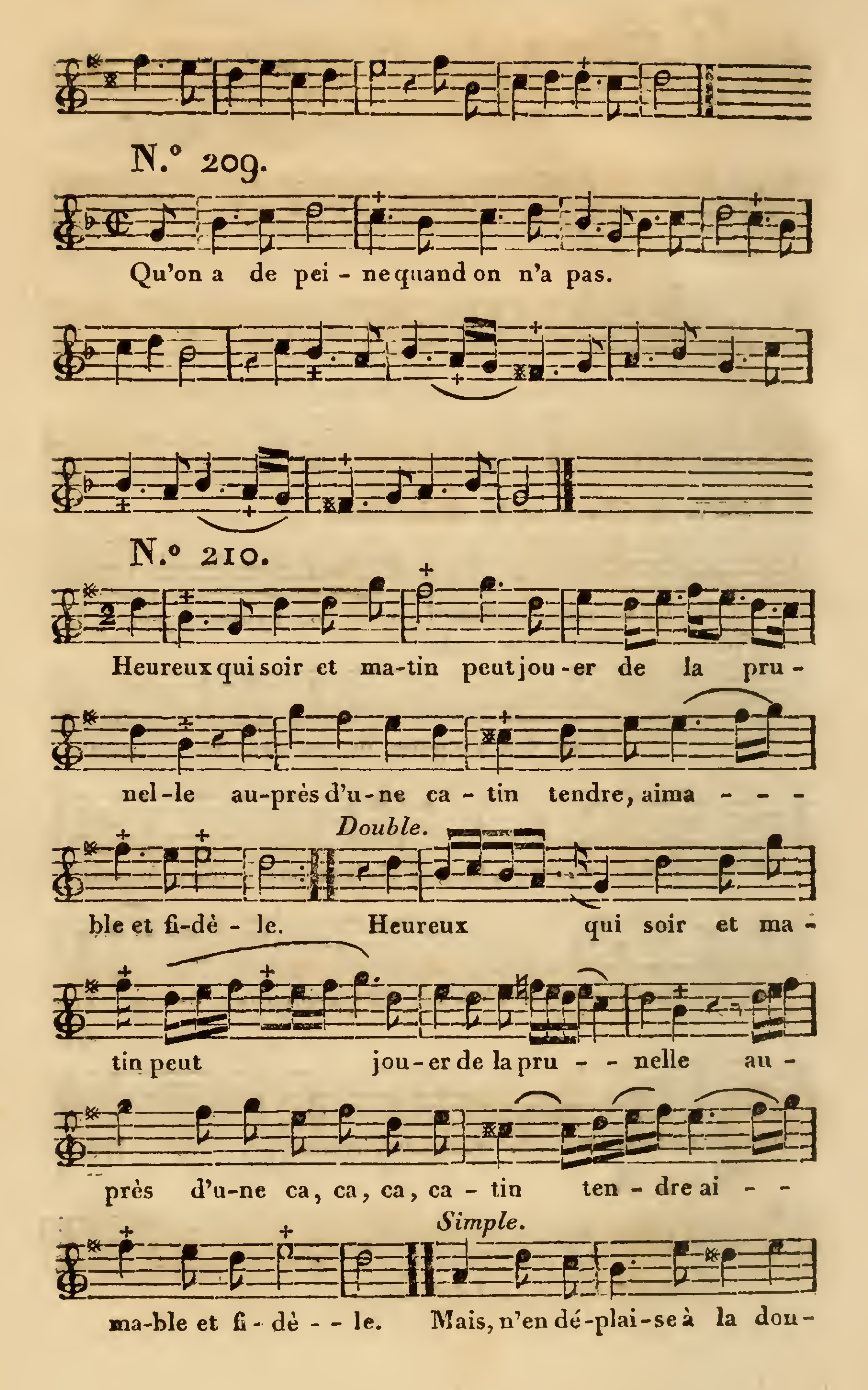


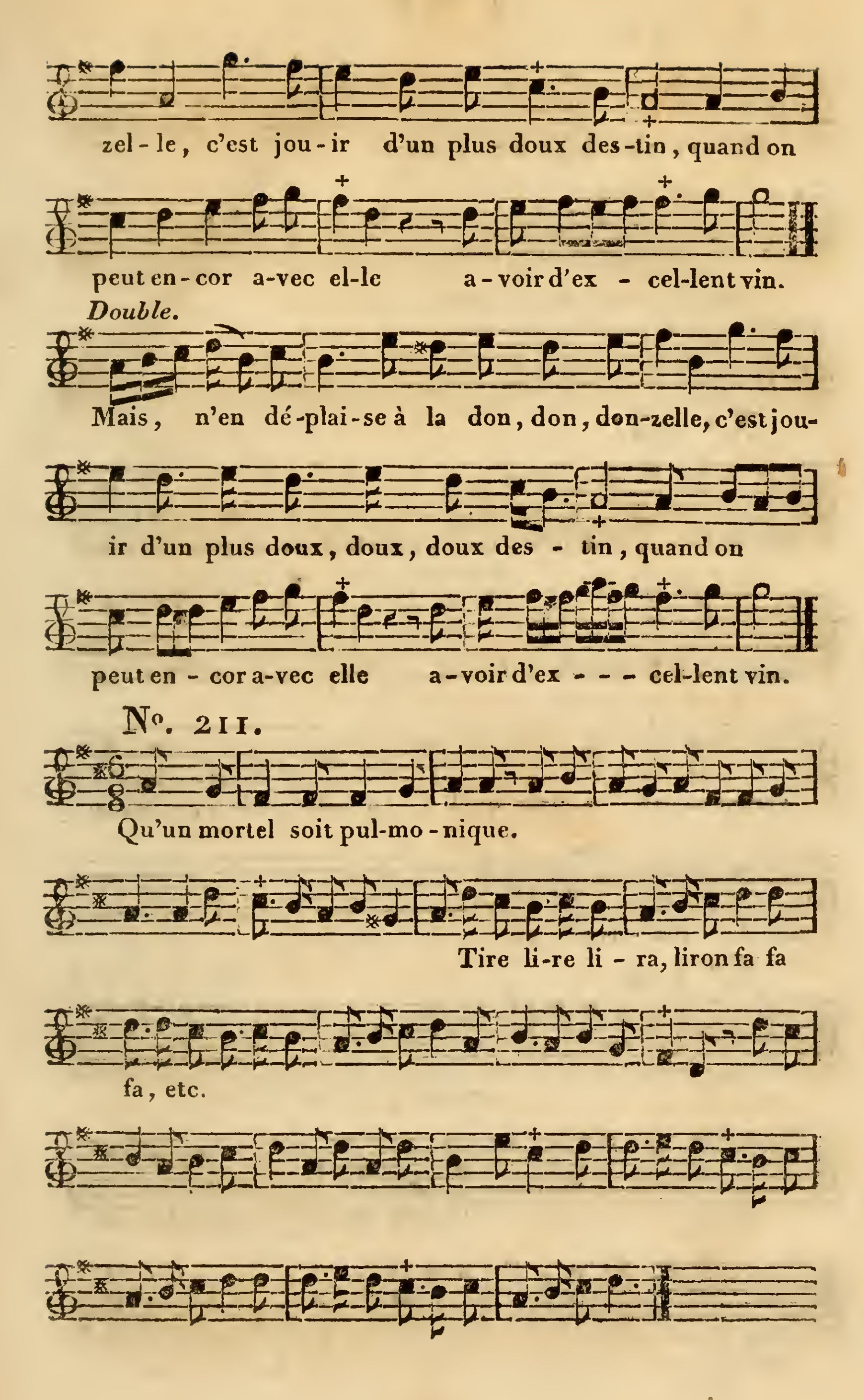
N°. 205.

Si la jeune A-net-te.




N.° 206.
Ah! mon mal ne vient que d'ai-
mer.
N.° 207. ※ Chœur de M. de la Coste.
I, o, hy-men, hymen, i, o, i, o, hymen, hy-men, i,
Fin.
Une voix seule.
o.
Dieu des é-poux, tu gué-ris les a-mants
foux; dieu des é-poux, tu gué-ris les amants foux: fon-tai-
ne de sa-pi-en-ce, ton ad-mi-ra-ble eau ô-te à l'a-
※
mour sa vi-o-lence. I, o, hymen, hy-men, i, o. I, etc.
N.° 208.
L'amour est le pro-tec-teur.


N.° 209.
Qu'on a de pei - ne quand on n'a pas.
N.° 210.
Heureux qui soir et ma-tin peut jou-er de la pru -
nel-le au-près d'u-ne ca - tin tendre, aima - - -
Double.
ble et fi-dè - le. Heureux qui soir et ma -
tin peut jou-er de la pru - - nelle au -
près d'u-ne ca, ca, ca, ca - tin ten - dre ai - -
Simple.
ma-ble et fi - dè - - le. Mais, n'en dé-plai-se à la dou-


zel - le, c'est jou - ir d'un plus doux des - tin, quand on
peut en - cor a-vec el-le a - voir d'ex - cel-lent vin.
Double.
Mais, n'en dé-plai-se à la don, don, don-zelle, c'est jou-
ir d'un plus doux, doux, doux des - tin, quand on
peut en - cor a-vec elle a - voir d'ex - - - cel-lent vin.
No. 211.
Qu'un mortel soit pul-mo - nique.
Tire li-re li - ra, liron fa fa
fa, etc.



N.° 212.

Philis en cherchant son a-mant.

N.° 213.

Qu'un pe-tit maître a - mou - reux fasse tout pour être heu-

reux, c'est le monde à l'or-di-nai - re; mais qu'il fas-se

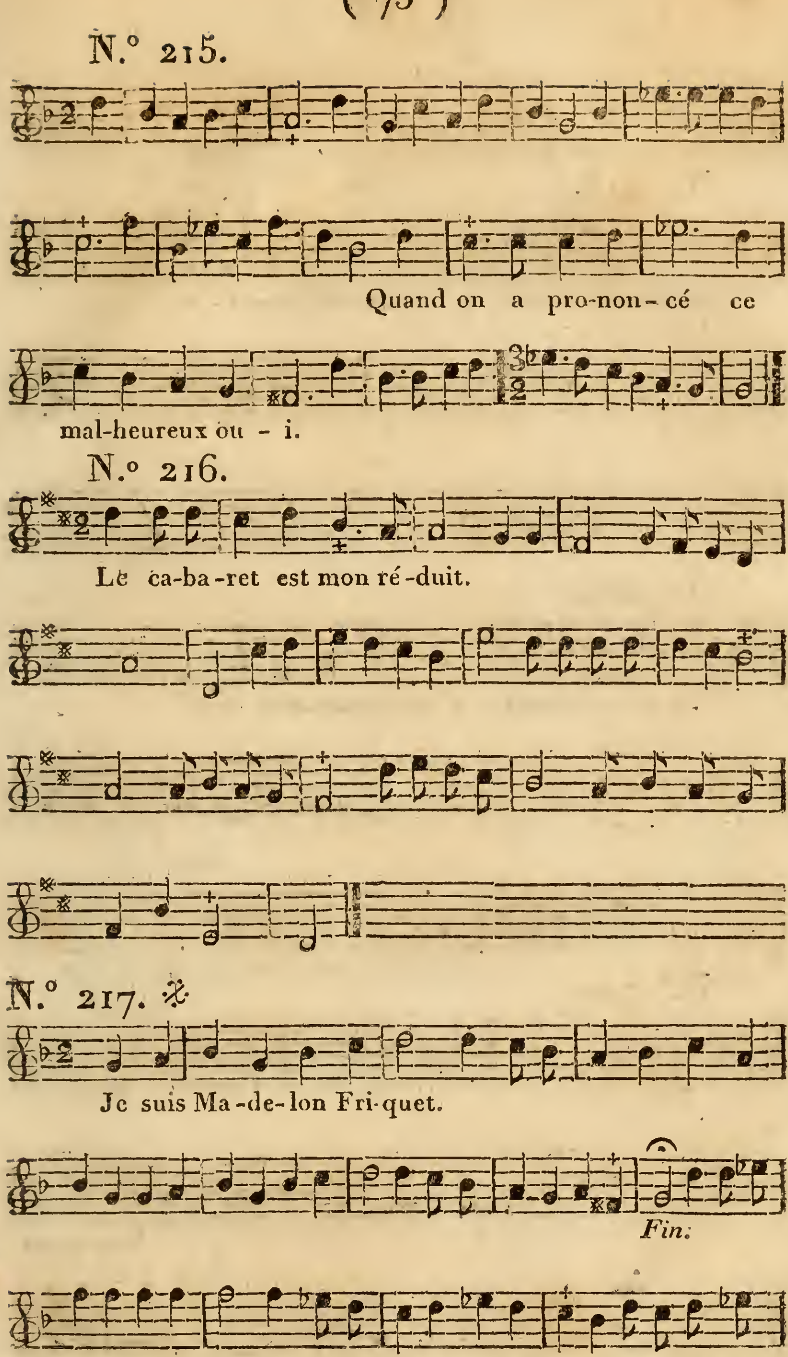
l'empres - sé a-près qu'il a su nous plai-re, c'est le

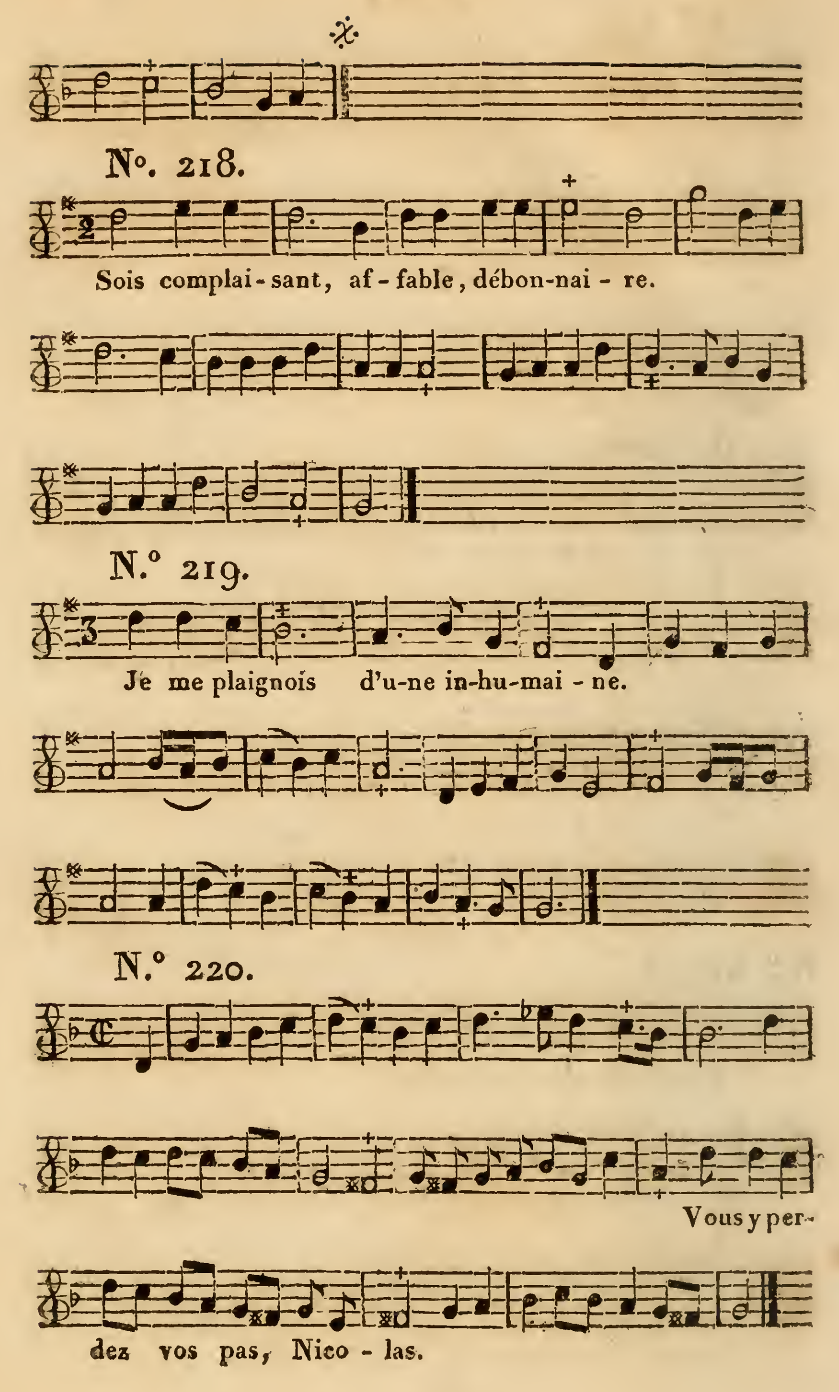
monde ren - ver - sé.

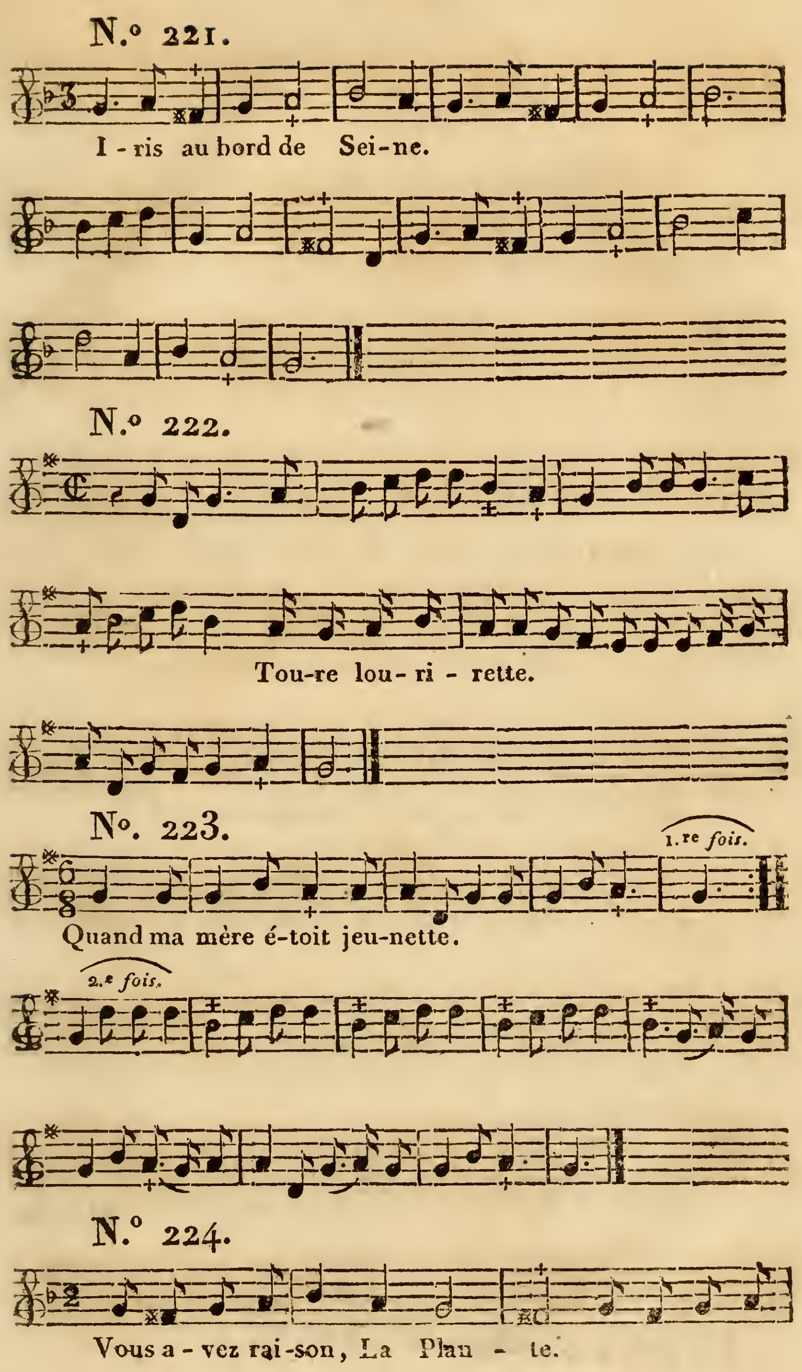
N.° 214.

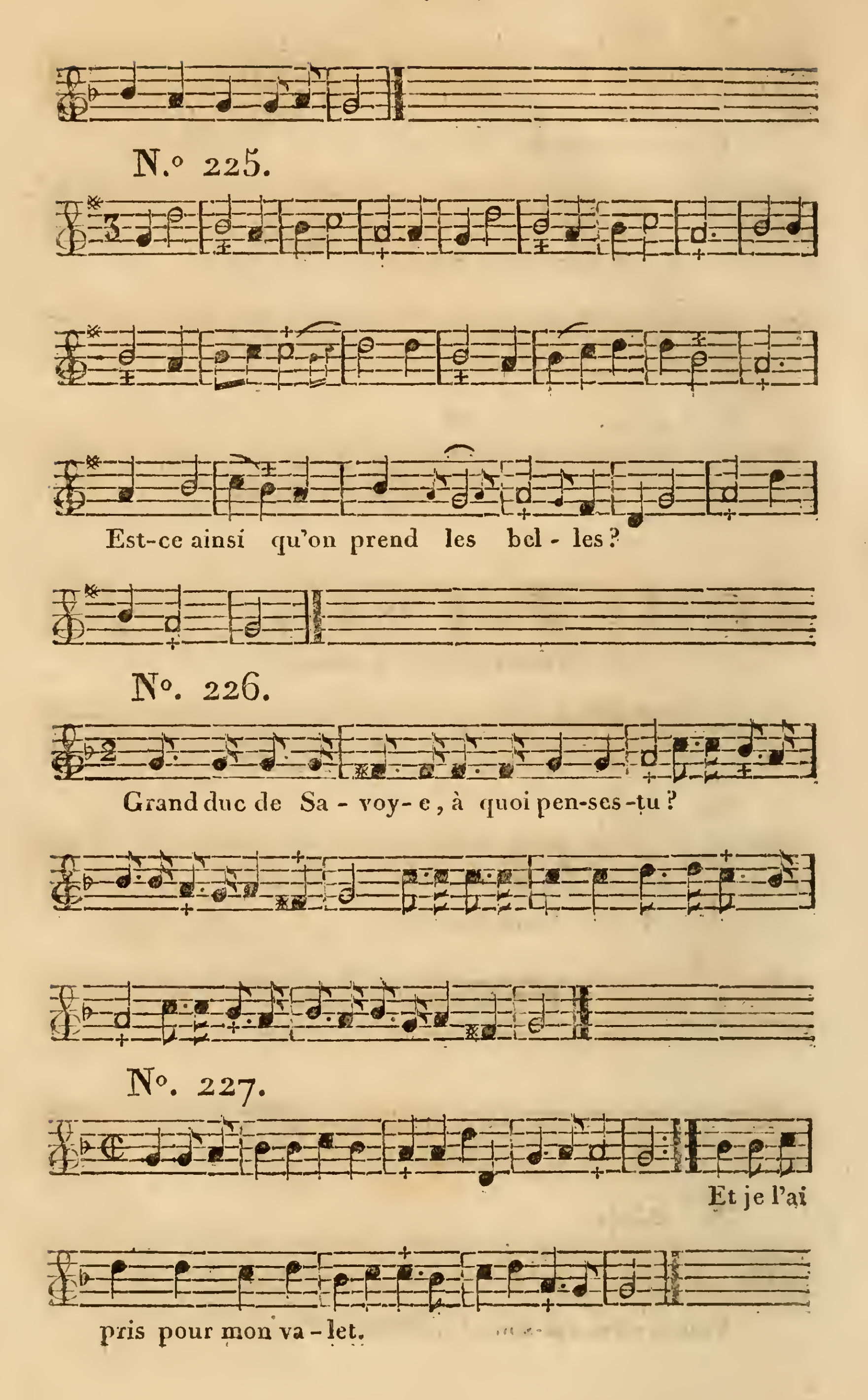
Ti-que ti-que taque, et lon lan

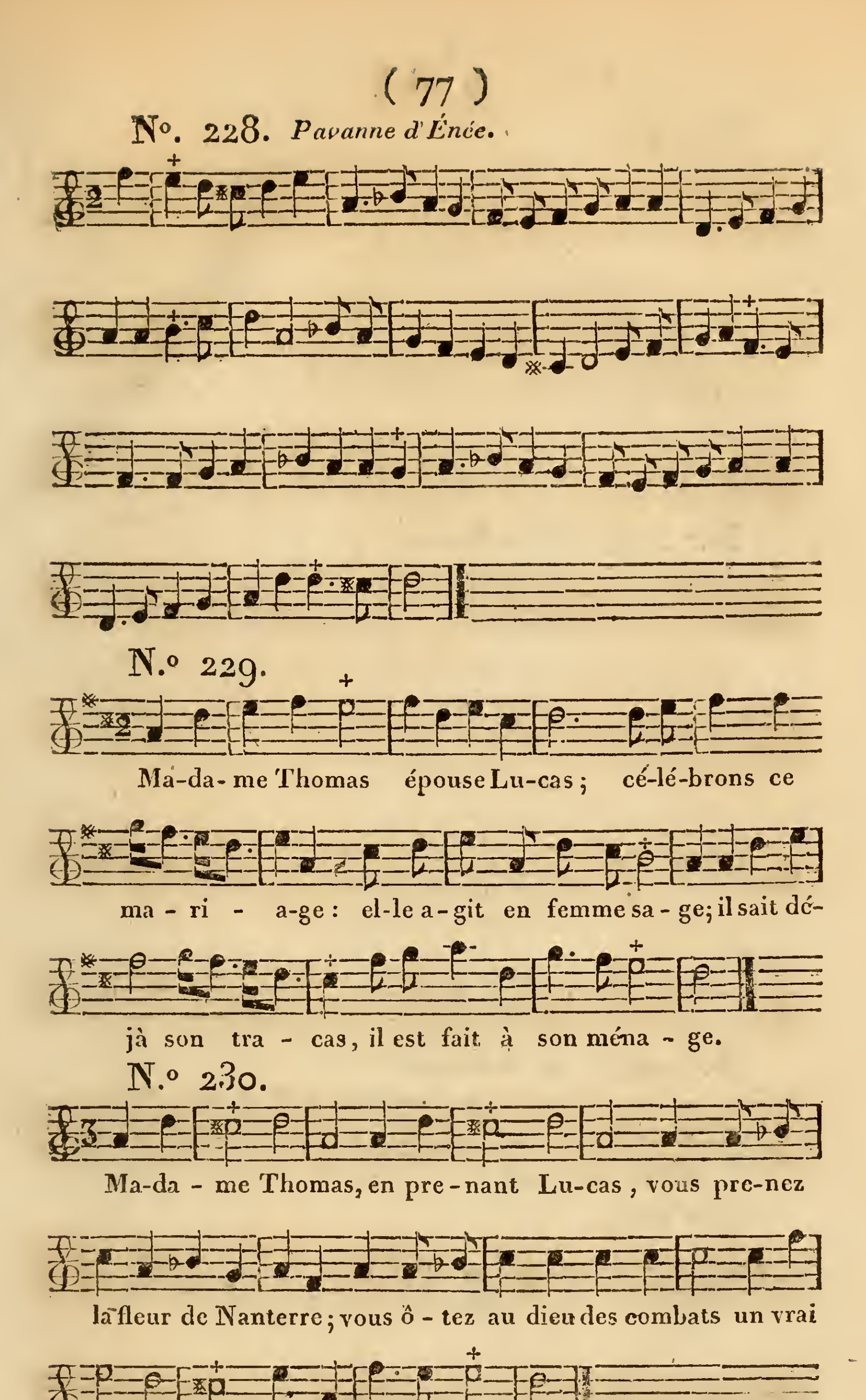
la.

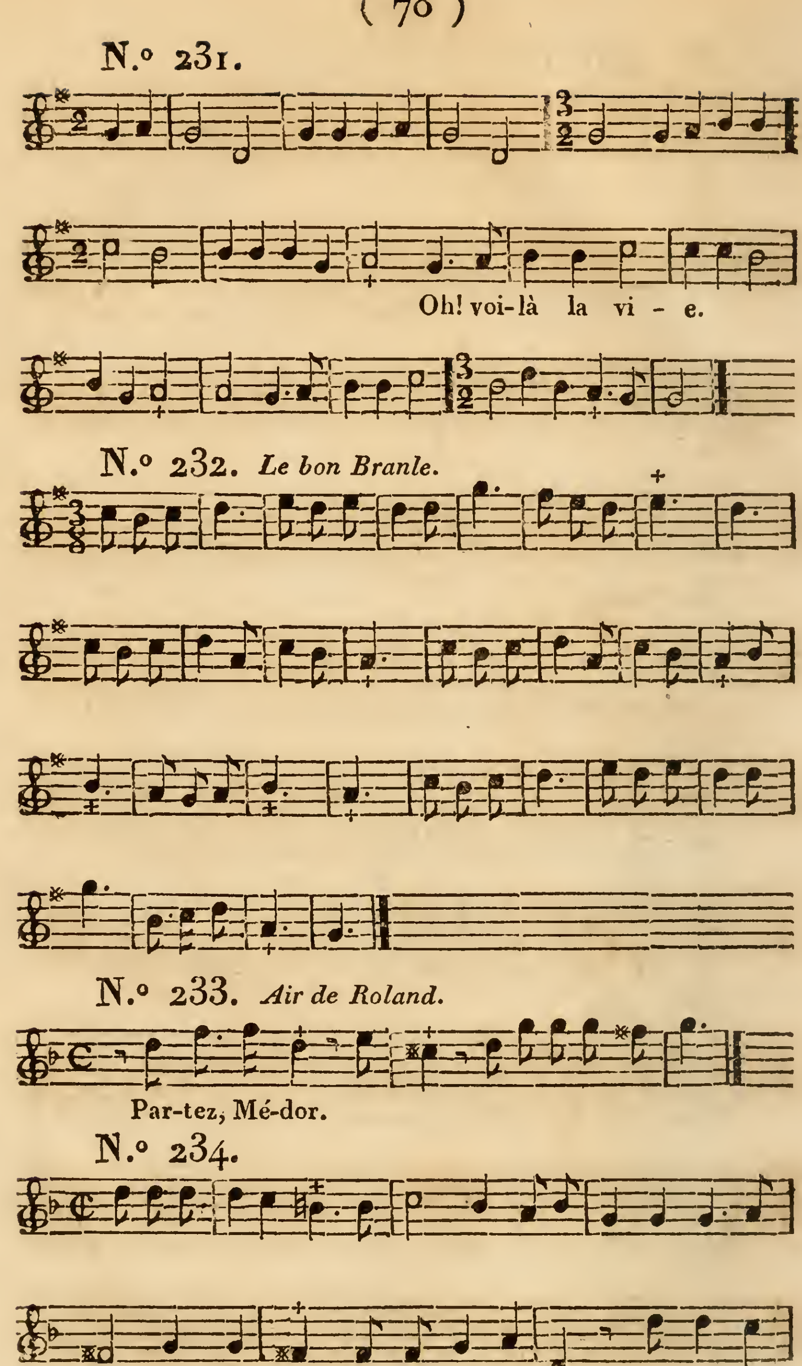

N.° 215.
Quand on a pro-non-cé ce
mal-heureux ou - i.
N.° 216.
Le ca-ba-ret est mon ré-duit.
N.° 217.
Je suis Ma-de-lon Fri-quet.
Fin.
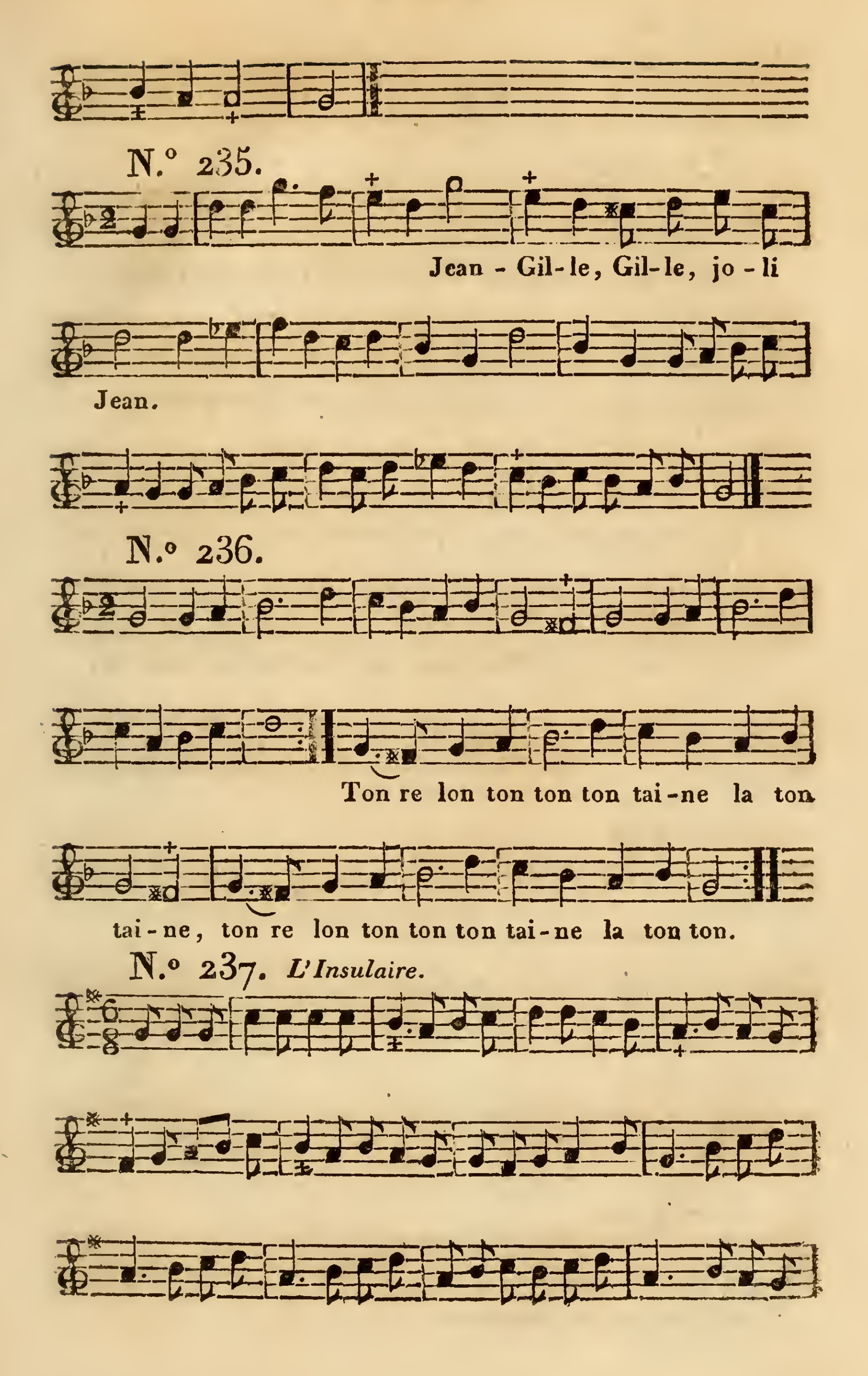

N°. 218.
Sois complai-sant, af-fable, débon-nai-re.
N.° 219.
Je me plaignois d'u-ne in-hu-mai-ne.
N.° 220.
Vous y per-
dez vos pas, Nico-las.

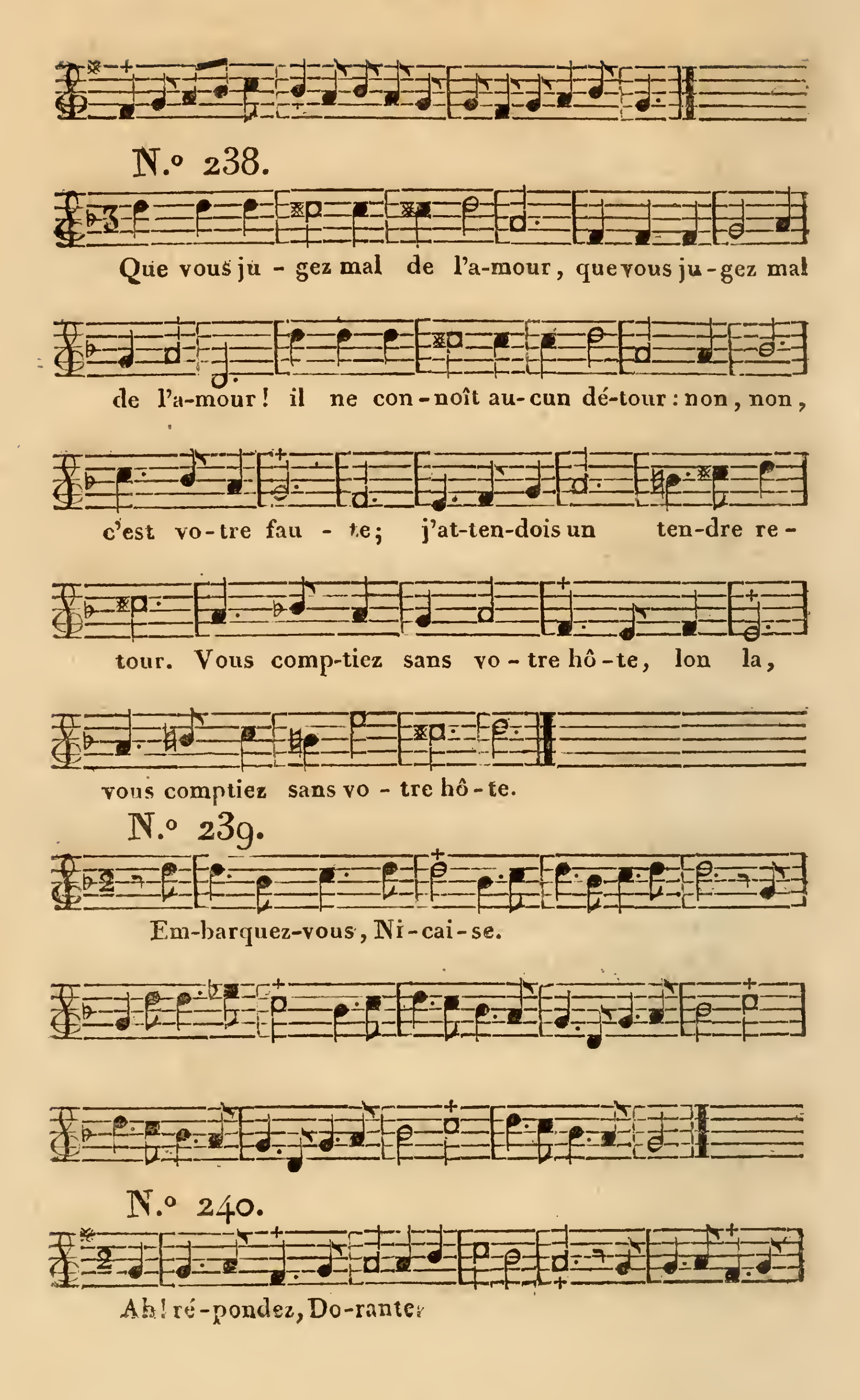

N.° 221.
I - ris au bord de Sei-ne.
N.° 222.
Tou-re lou-ri - rette.
N°. 223.
1.re fois.
Quand ma mère é-toit jeu-nette.
2.e fois.
N.° 224.
Vous a - vez rai-son, La Plan - te.

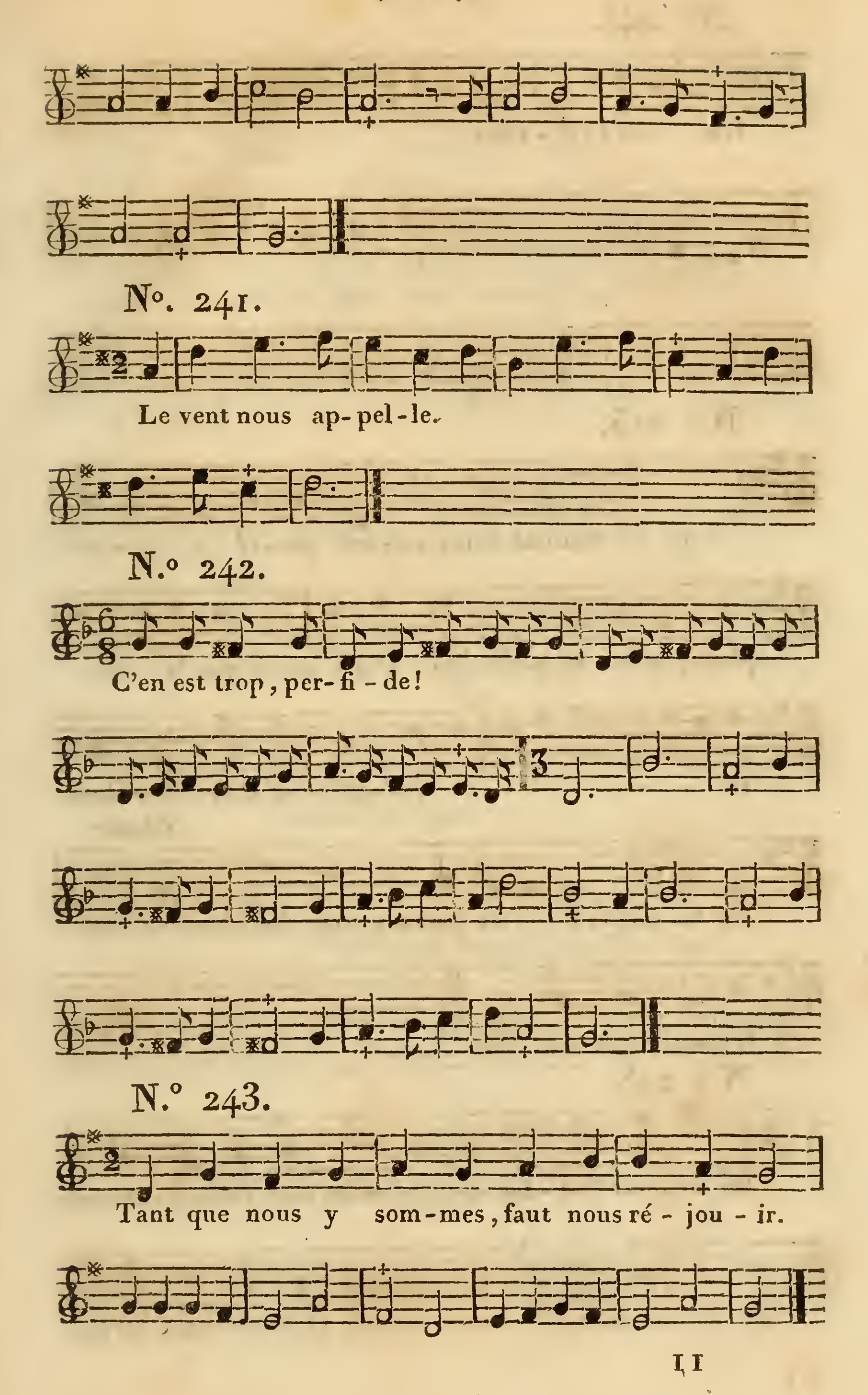

N.° 225.
Est-ce ainsi qu'on prend les bel - les ?
N°. 226.
Grand duc de Sa - voy - e, à quoi pen-ses-tu ?
N°. 227.
Et je l'ai
pris pour mon va - let.

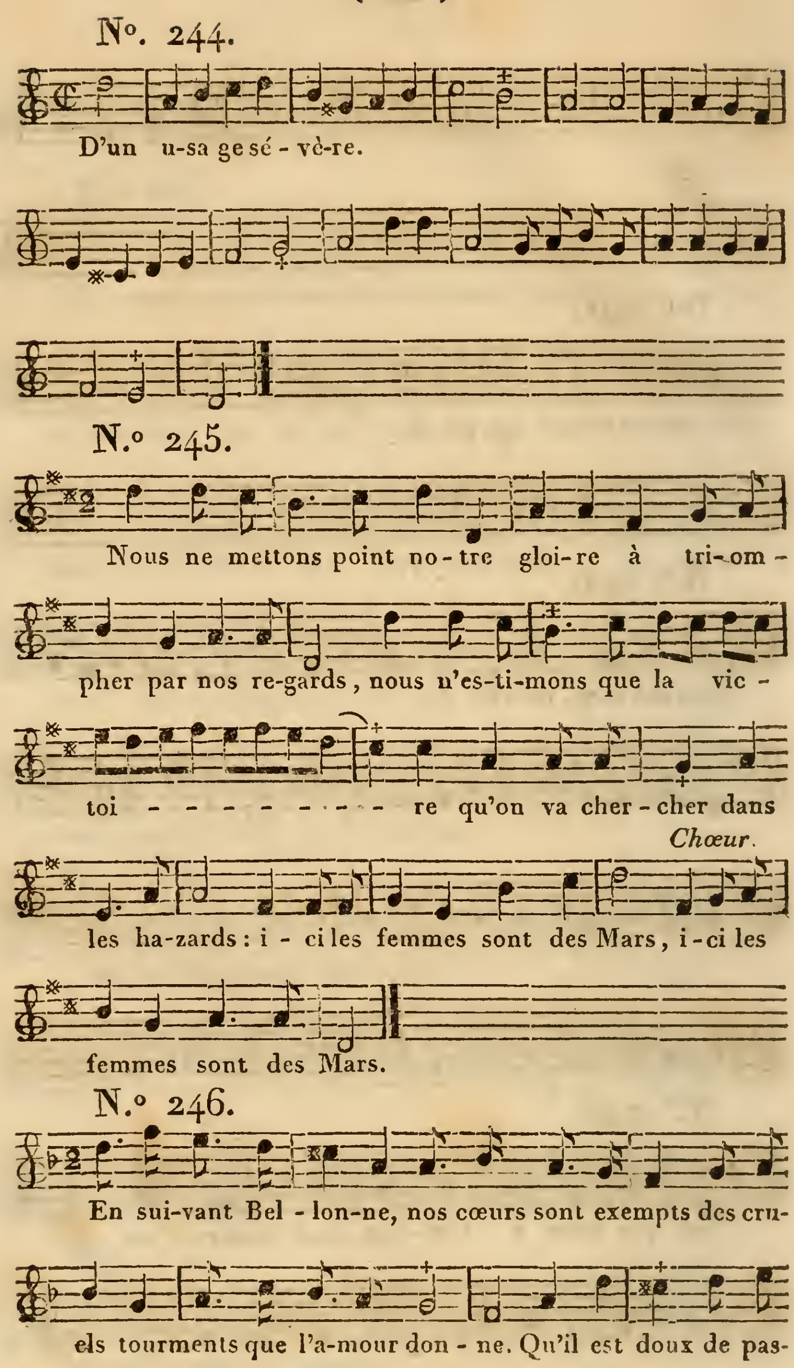

N°. 228. Pavanne d'Énée.
N.° 229.
Ma-da- me Thomas épouse Lu-cas ; cé-lé-brons ce
ma - ri - a-ge : el-le a-git en femme sa - ge; il sait dé-
jà son tra - cas, il est fait à son ména - ge.
N.° 230.
Ma-da - me Thomas, en pre - nant Lu-cas , vous pre-nez
la fleur de Nanterre ; vous ô - tez au dieu des combats un vrai
Fier-à - bras, un fou-dre de guer - re.

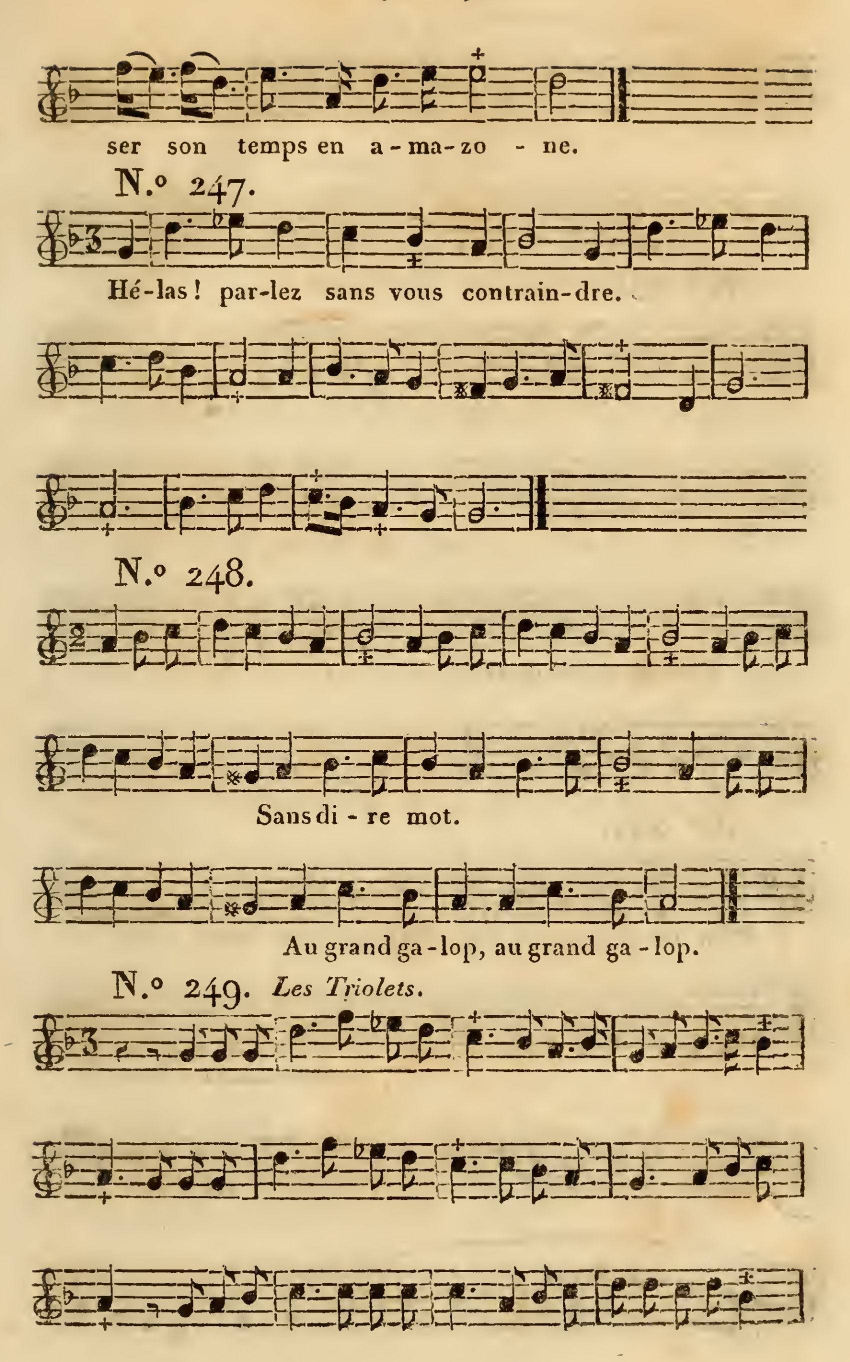

N.° 231.
Oh! voi-là la vi - e.
N.° 232. Le bon Branle.
N.° 233. Air de Roland.
Par-tez, Mé-dor.
N.° 234.
Bon, bon, bon, que le vin est bon.

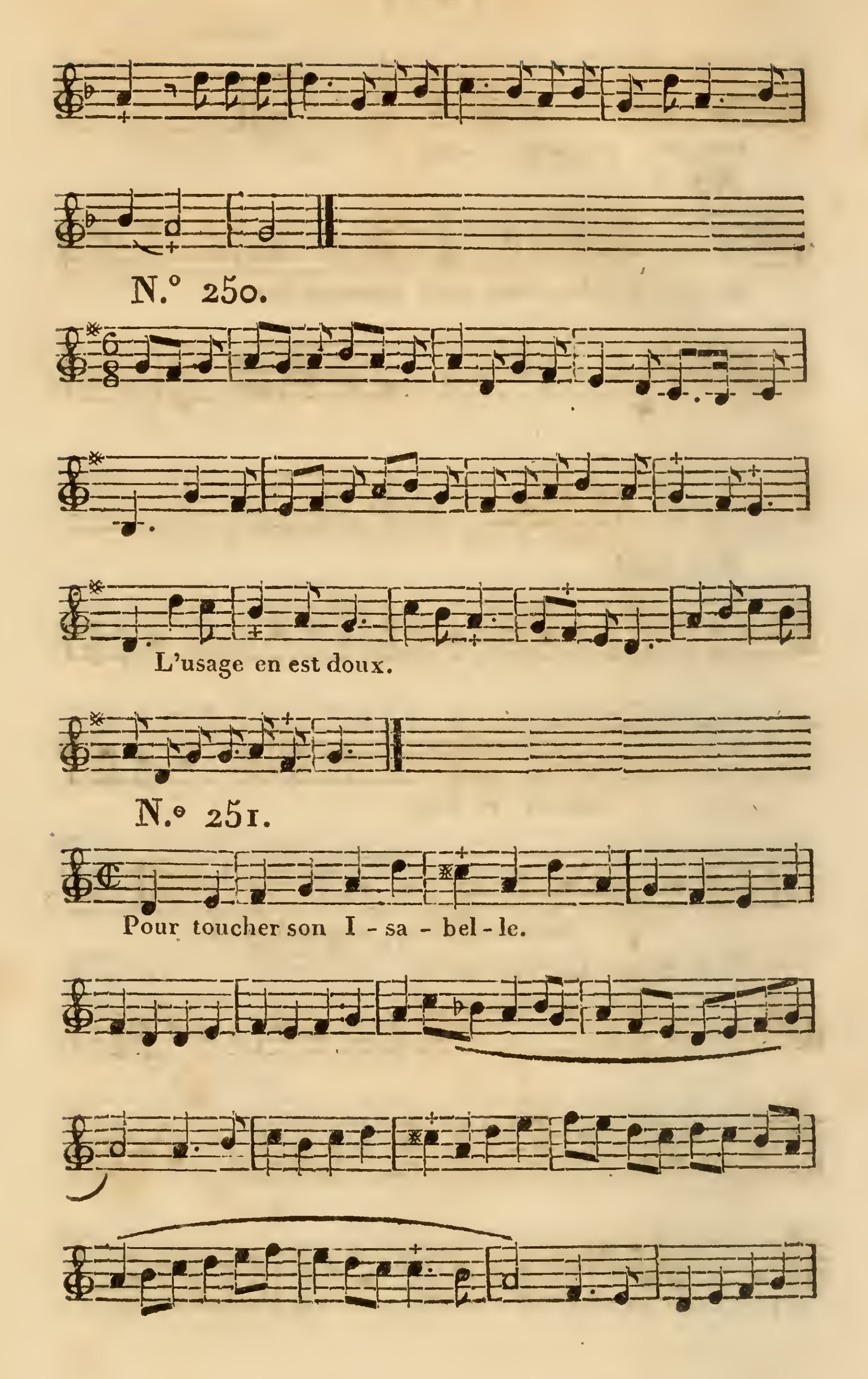

N.° 235.
Jean - Gil-le, Gil-le, jo - li
Jean.
N.° 236.
Ton re lon ton ton ton tai-ne la ton
tai-ne, ton re lon ton ton ton tai-ne la ton ton.
N.° 237. L'Insulaire.

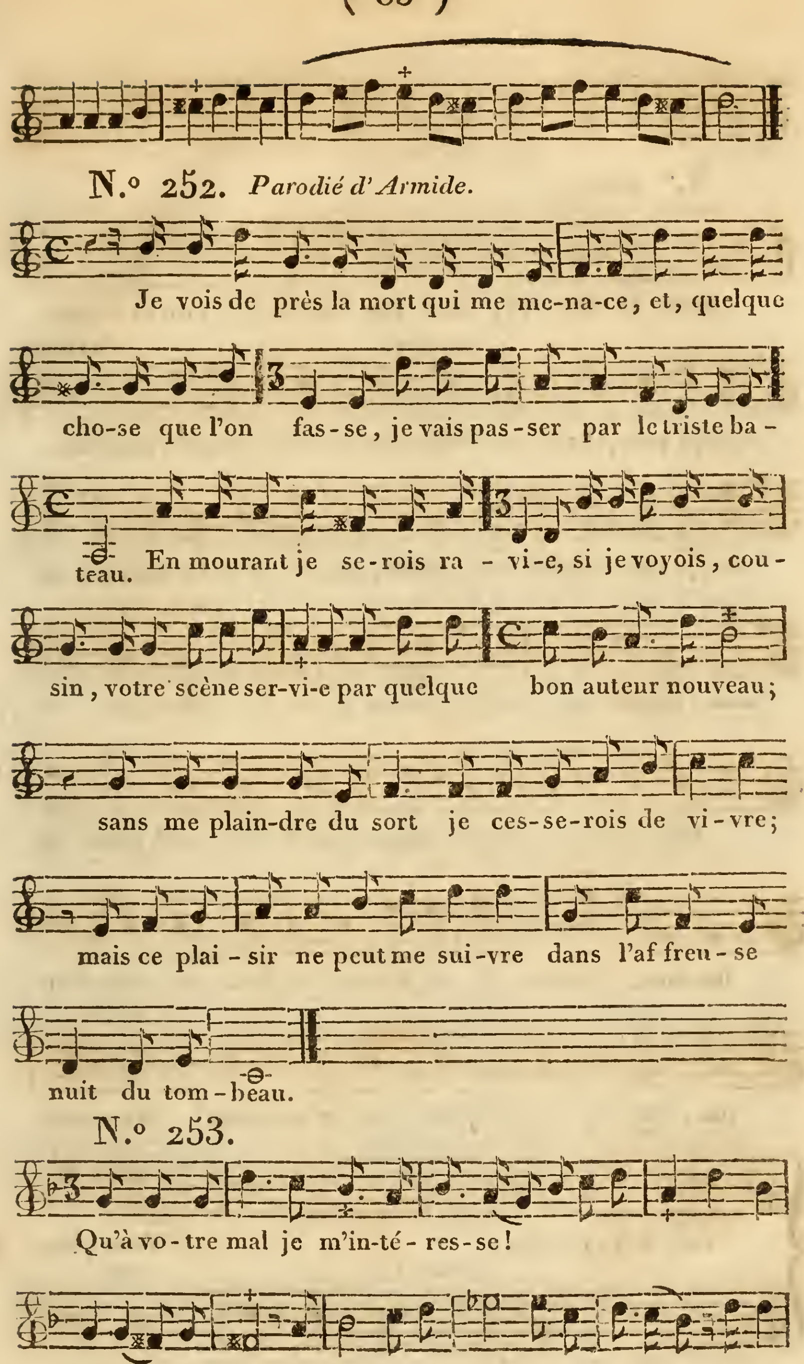

N.o 238.
Que vous ju - gez mal de l'a-mour, que vous ju-gez mal
de l'a-mour! il ne con-noît au-cun dé-tour: non, non,
c'est vo-tre fau - te; j'at-ten-dois un ten-dre re-
tour. Vous comp-tiez sans vo-tre hô-te, lon la,
vous comptiez sans vo - tre hô-te.
N.o 239.
Em-barquez-vous, Ni-cai-se.
N.o 240.
Ah! ré-pondez, Do-rante.

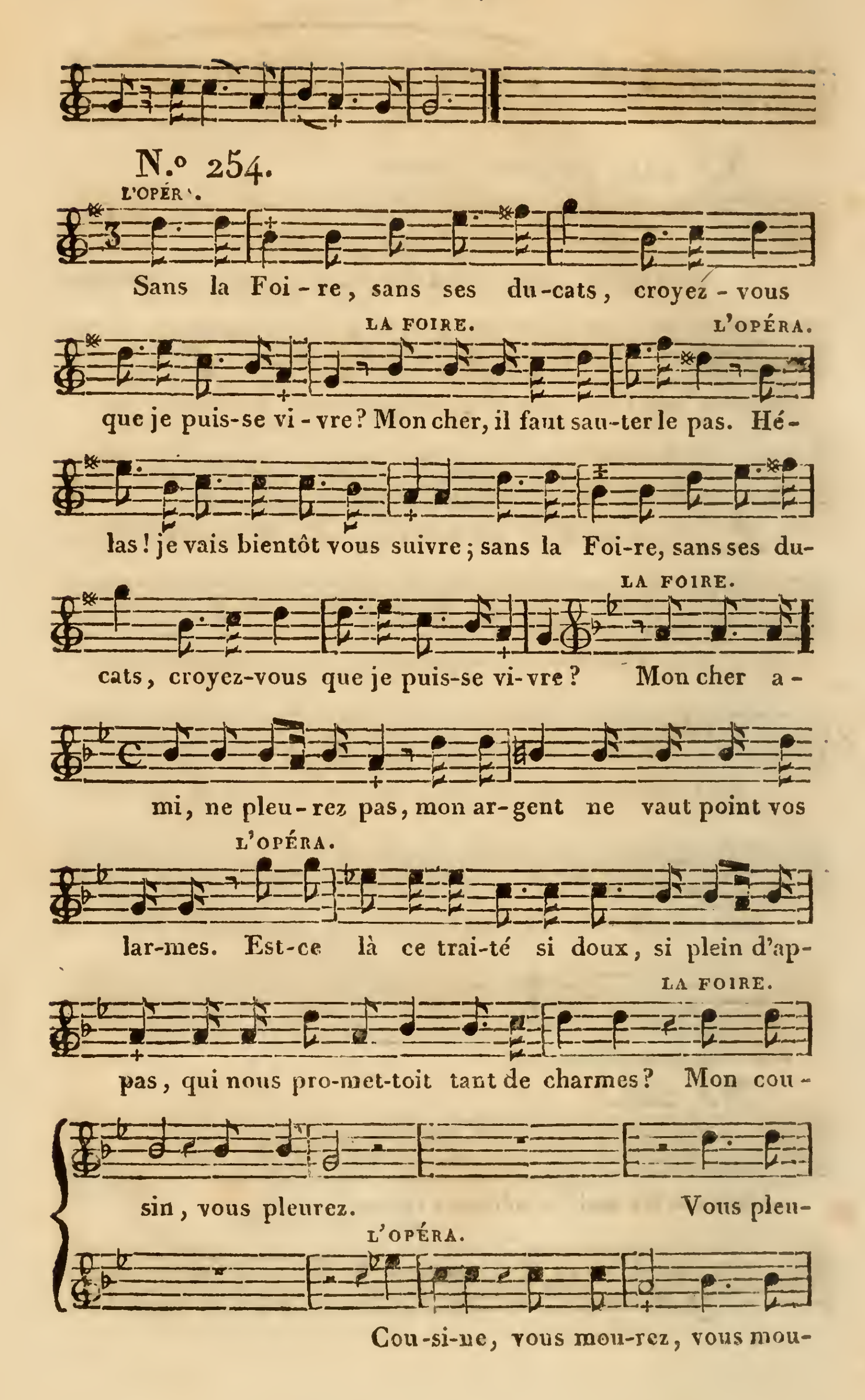

N°. 241.
Le vent nous ap- pel - le.
N.° 242.
C'en est trop, per- fi - de!
N.° 243.
Tant que nous y som-mes, faut nous ré - jou - ir.

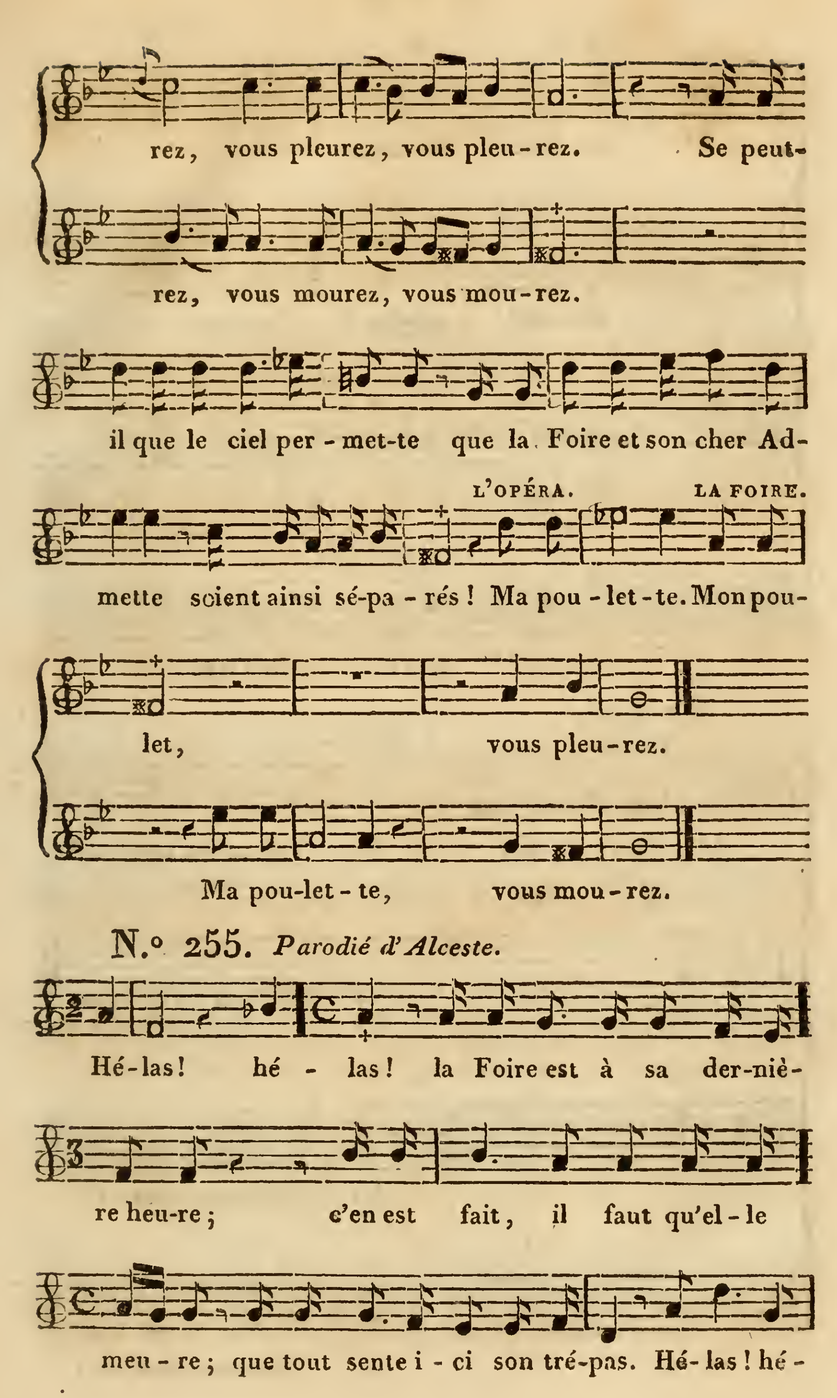

N°. 244.
D'un u-sa ge sé - vè-re.
N.° 245.
Nous ne mettons point no - tre gloi - re à tri-om -
pher par nos re-gards, nous n'es-ti-mons que la vic -
toi - - - - - - - - - re qu'on va cher - cher dans
Chœur.
les ha-zards : i - ci les femmes sont des Mars, i - ci les
femmes sont des Mars.
N.° 246.
En sui-vant Bel - lon-ne, nos cœurs sont exempts des cru-
els tourments que l'a-mour don - ne. Qu'il est doux de pas-


ser son temps en a-ma-zo - ne.
N.o 247.
Hé-las! par-lez sans vous contrain-dre.
N.o 248.
Sans di - re mot.
Au grand ga - lop, au grand ga - lop.
N.o 249. Les Triolets.
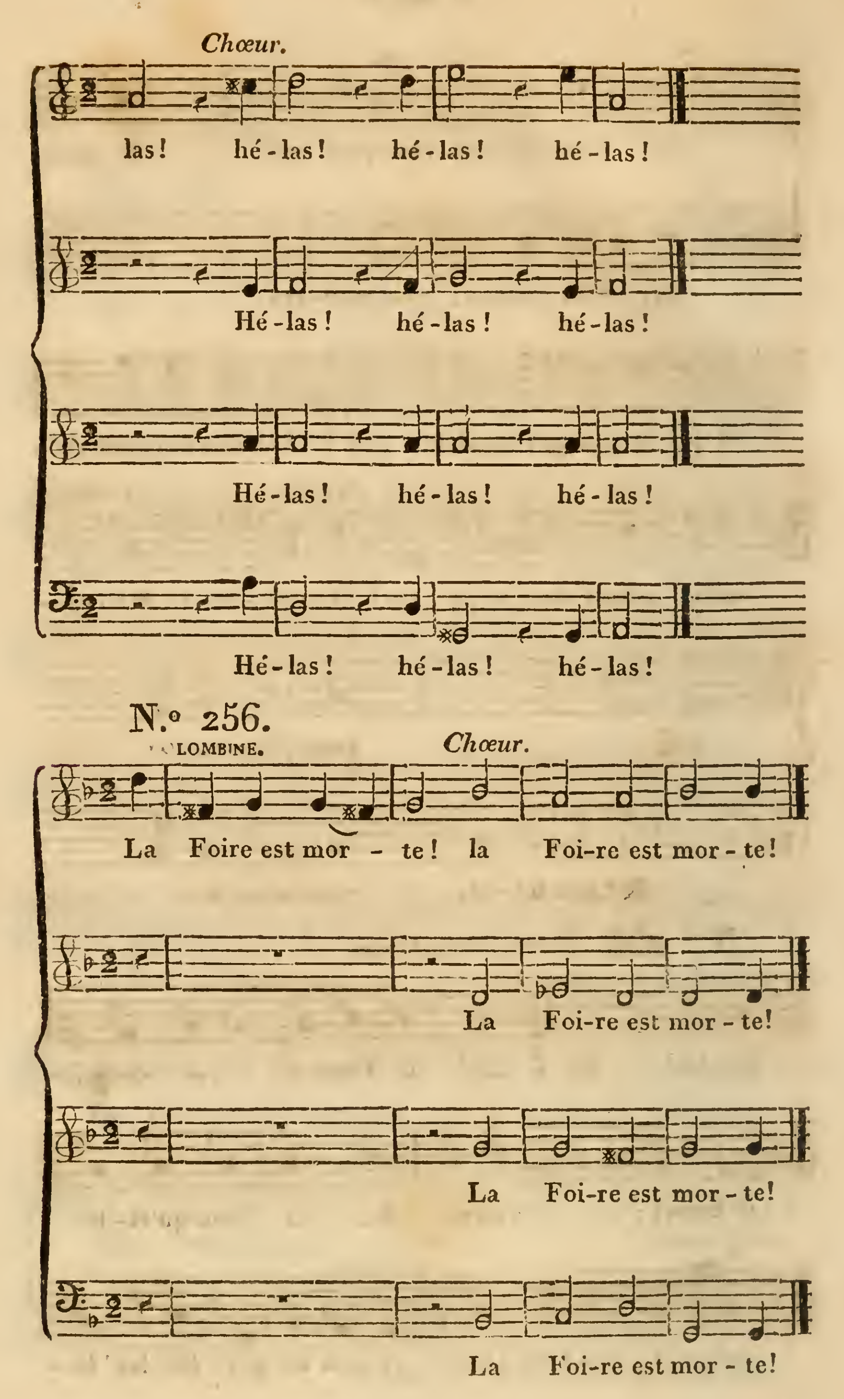

N.° 250.
L'usage en est doux.
N.° 251.
Pour toucher son I - sa - bel - le.


N.º 252. Parodié d'Armide.
Je vois de près la mort qui me me-na-ce, et, quelque
cho-se que l'on fas-se, je vais pas-ser par le triste ba-teau.
En mourant je se-rois ra - vi-e, si je voyois, cou-
sin, votre scène ser-vi-e par quelque bon auteur nouveau;
sans me plain-dre du sort je ces-se-rois de vi-vre;
mais ce plai - sir ne peut me sui-vre dans l'af freu-se
nuit du tom-beau.
N.º 253.
Qu'à vo-tre mal je m'in-té - res-se!
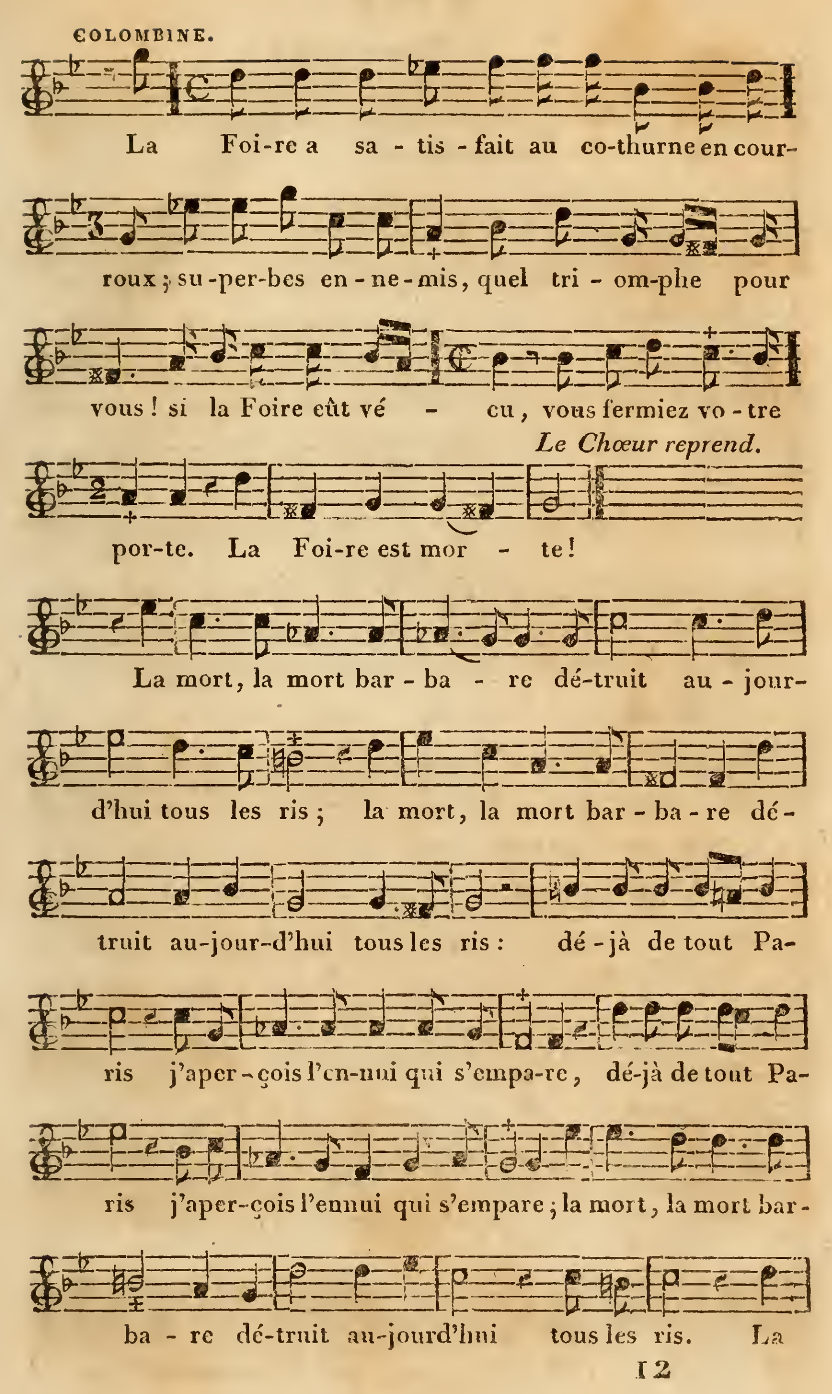

N.o 254.
L'OPÉRA.
Sans la Foi - re, sans ses du-cats, croyez - vous
LA FOIRE.
L'OPÉRA.
que je puis-se vi - vre? Mon cher, il faut sau-ter le pas. Hé-
las! je vais bientôt vous suivre; sans la Foi-re, sans ses du-
LA FOIRE.
cats, croyez-vous que je puis-se vi-vre? Mon cher a-
mi, ne pleu-rez pas, mon ar-gent ne vaut point vos
L'OPÉRA.
lar-mes. Est-ce là ce trai-té si doux, si plein d'ap-
LA FOIRE.
pas, qui nous pro-met-toit tant de charmes? Mon cou-
sin, vous pleurez. Vous pleu-
L'OPÉRA.
Cou-si-ne, vous mou-rez, vous mou-

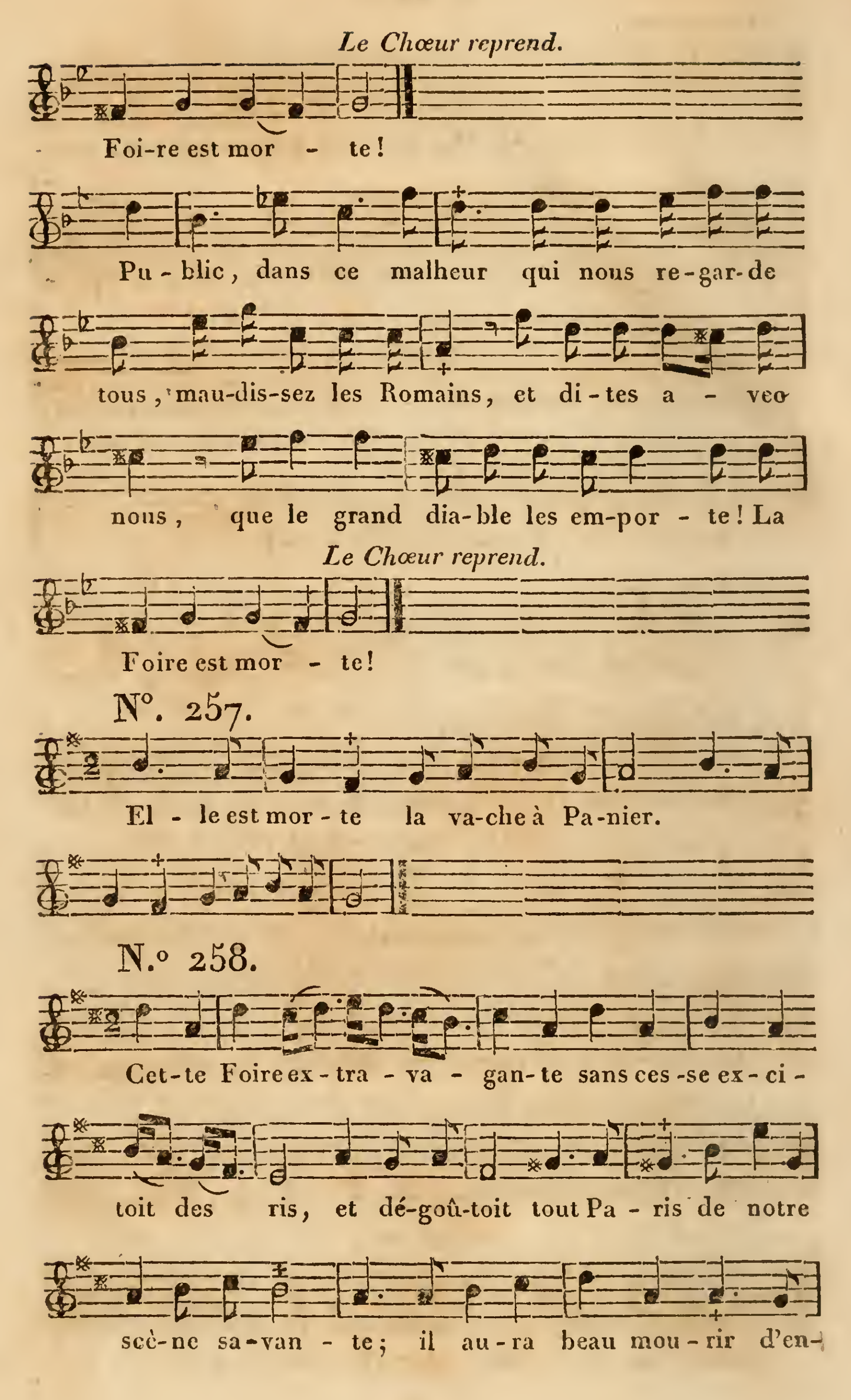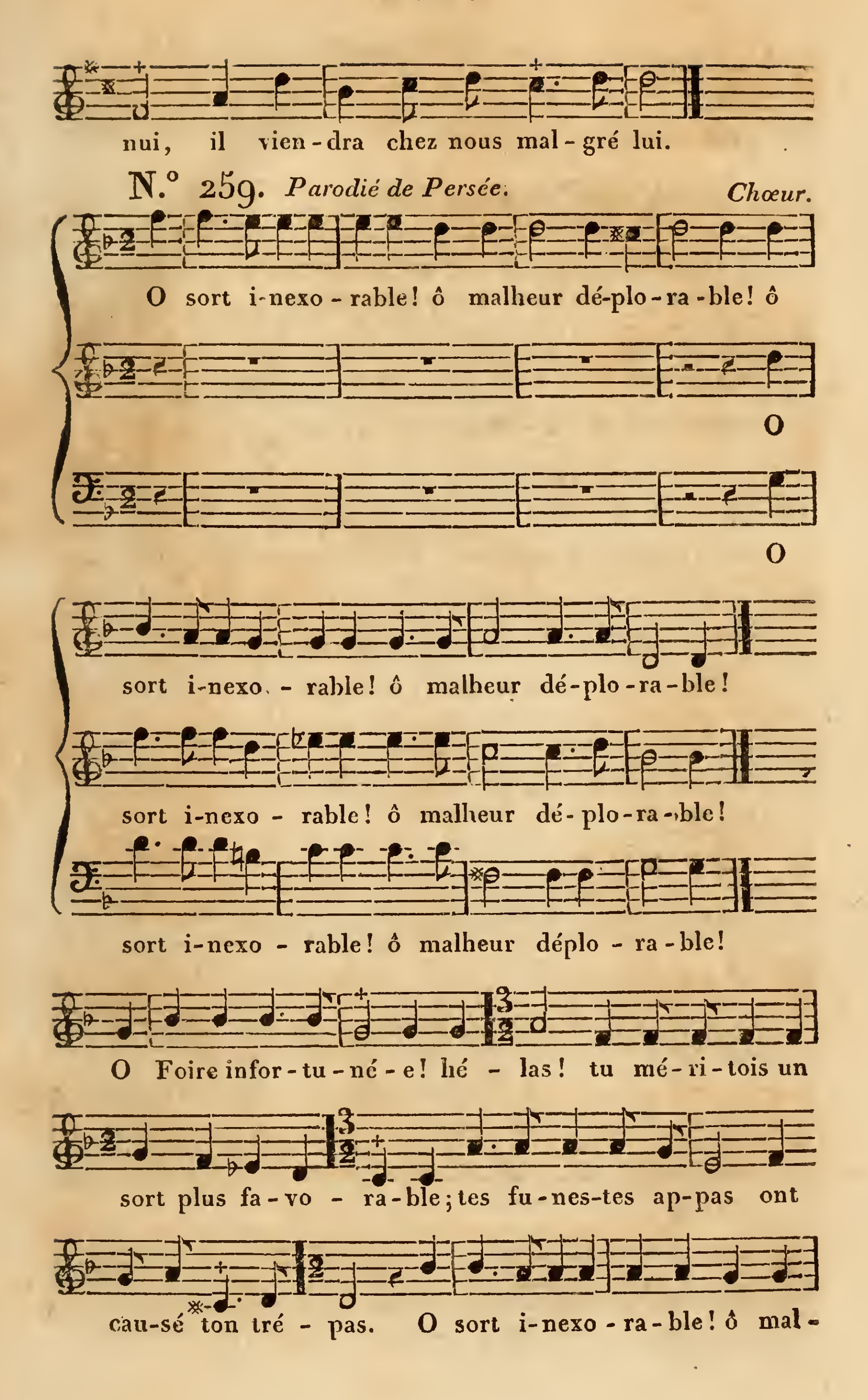


N.° 255. *Parodié d'Alceste.*

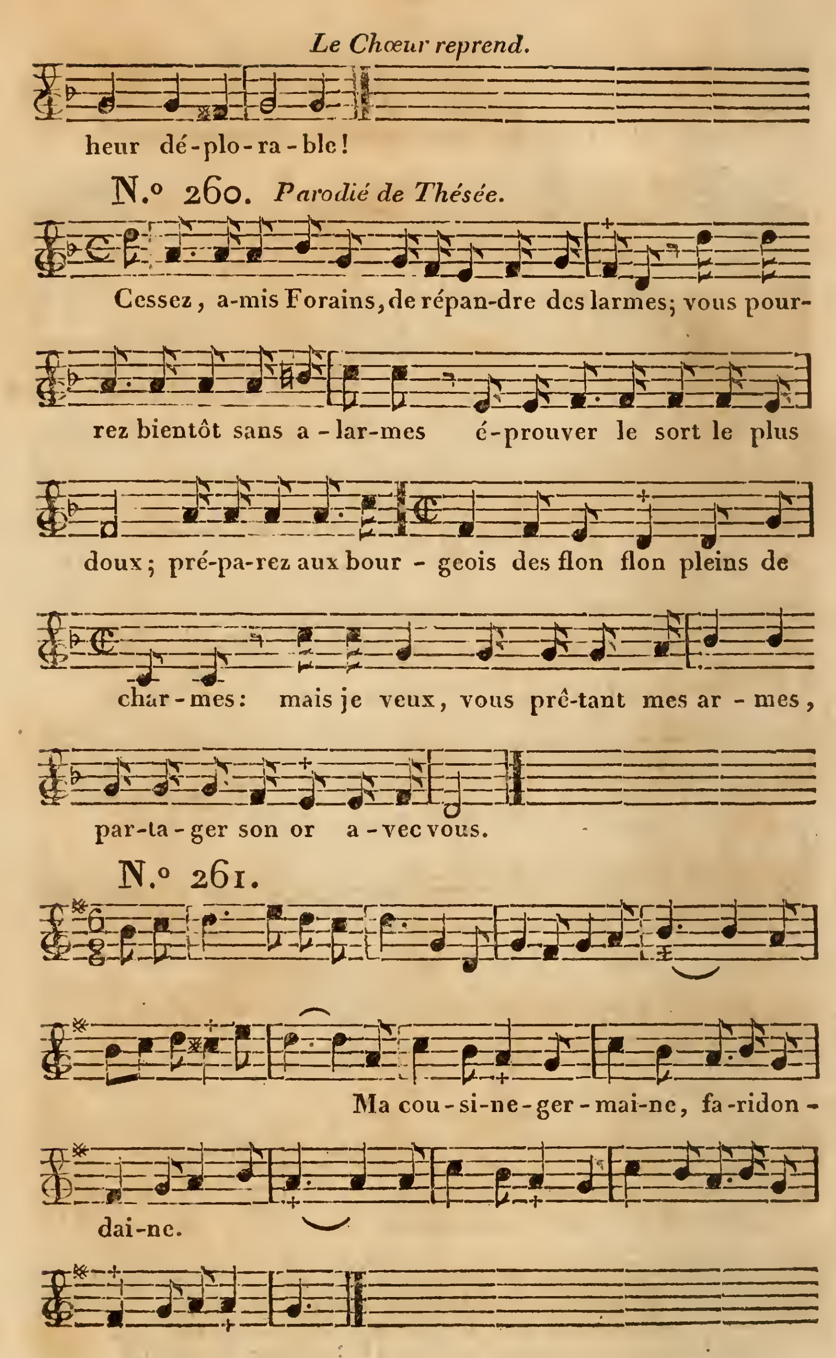

Chœur.
las! hé-las! hé-las! hé-las!
Hé-las! hé-las! hé-las!
Hé-las! hé-las! hé-las!
Hé-las! hé-las! hé-las!
N.o 256.
LOMBINE.
Chœur.
La Foire est mor - te! la Foi-re est mor-te!
La Foi-re est mor-te!
La Foi-re est mor-te!
La Foi-re est mor-te!

COLOMBINE.


La Foi-re a sa - tis - fait au co-thurne en cour-
roux ; su-per-bes en - ne - mis, quel tri - om-phe pour
vous ! si la Foire eût vé - cu, vous fermiez vo - tre
Le Chœur reprend.
por-te. La Foi-re est mor - te !
La mort, la mort bar - ba - re dé-truit au - jour-
d'hui tous les ris ; la mort, la mort bar - ba - re dé-
truit au-jour-d'hui tous les ris : dé - jà de tout Pa-
ris j'aper - çois l'en-nui qui s'empa-re, dé-jà de tout Pa-
ris j'aper-çois l'ennui qui s'empare ; la mort, la mort bar-
ba - re dé-truit au-jourd'hui tous les ris. La


Le Chœur reprend.
Foi-re est mor - te!
Pu - blic, dans ce malheur qui nous re-gar-de
tous, mau-dis-sez les Romains, et di-tes a - vec
nous, que le grand dia-ble les em-por - te! La
Le Chœur reprend.
Foire est mor - te!
N°. 257.
El - le est mor - te la va-che à Pa-nier.
N.° 258.
Cet-te Foire ex-tra - va - gan-te sans ces-se ex-ci -
toit des ris, et dé-goû-toit tout Pa - ris de notre
scè-ne sa-van - te; il au-ra beau mou-rir d'en-


nui, il vien-dra chez nous mal-gré lui.
N.° 259. Parodié de Persée.
Chœur.
O sort i-nexo-rable! ô malheur dé-plo-ra-ble! ô
O
O
sort i-nexo - rable! ô malheur dé-plo-ra-ble!
sort i-nexo - rable! ô malheur dé-plo-ra-ble!
sort i-nexo - rable! ô malheur déplo - ra-ble!
O Foire infor-tu-né-e! hé - las! tu mé-ri-tois un
sort plus fa-vo - ra-ble; tes fu-nes-tes ap-pas ont
cau-sé ton tré - pas. O sort i-nexo-ra-ble! ô mal-

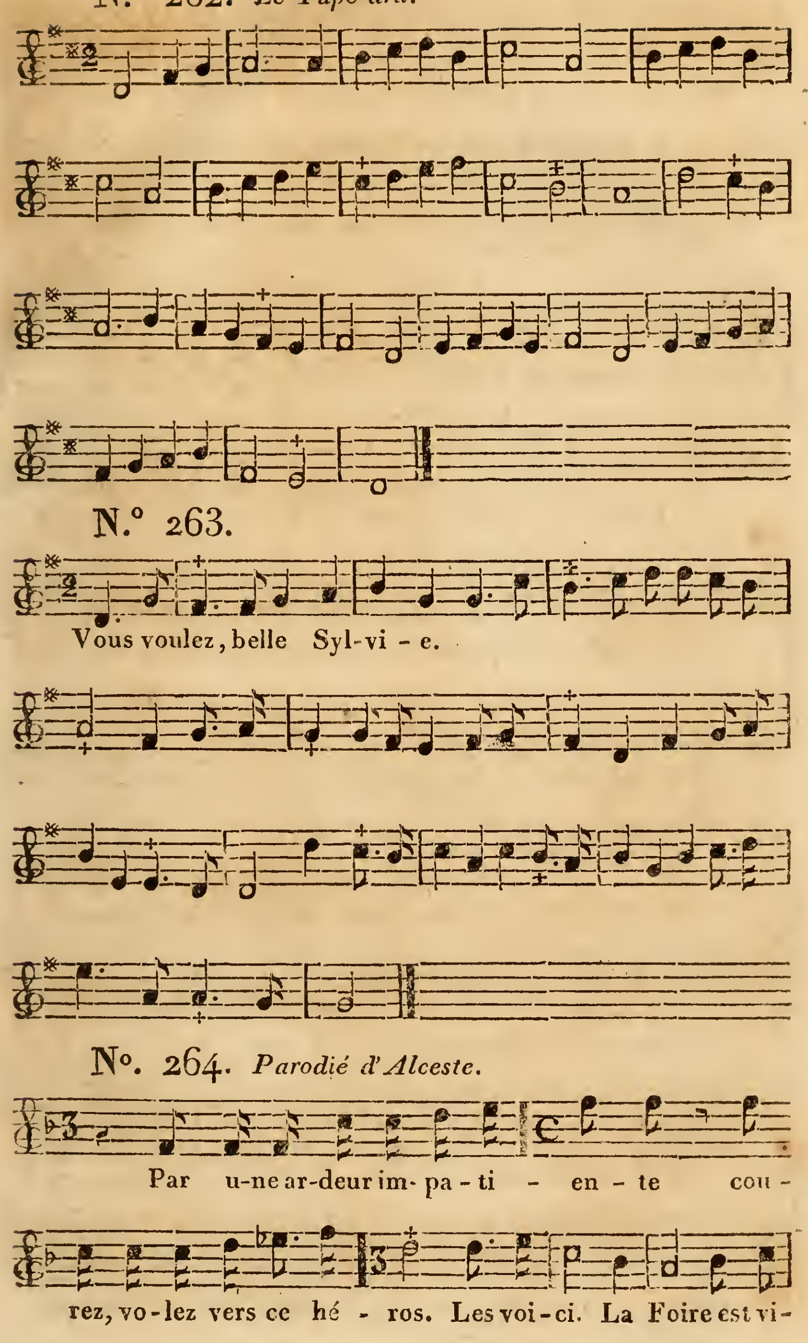


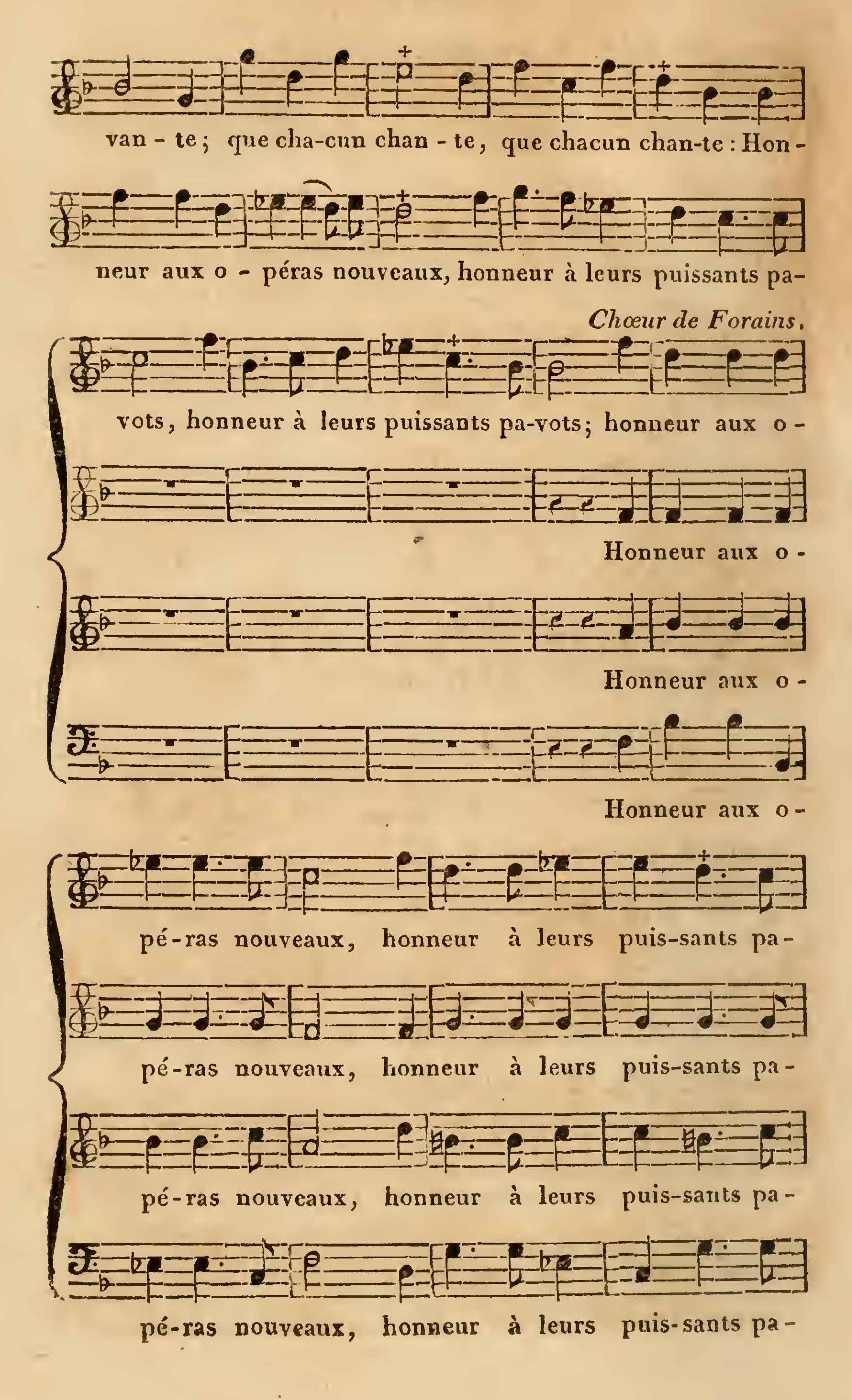
Le Chœur reprend.
heur dé-plo-ra-ble!
N.º 260. *Parodié de Thésée.*
Cessez, a-mis Forains, de répan-dre des larmes; vous pour-
rez bientôt sans a-lar-mes é-prouver le sort le plus
doux; pré-pa-rez aux bour - geois des flon flon pleins de
char-mes: mais je veux, vous prê-tant mes ar - mes,
par-ta-ger son or a-vec vous.
N.º 261.
Ma cou-si-ne-ger-mai-ne, fa-ridon-
dai-ne.

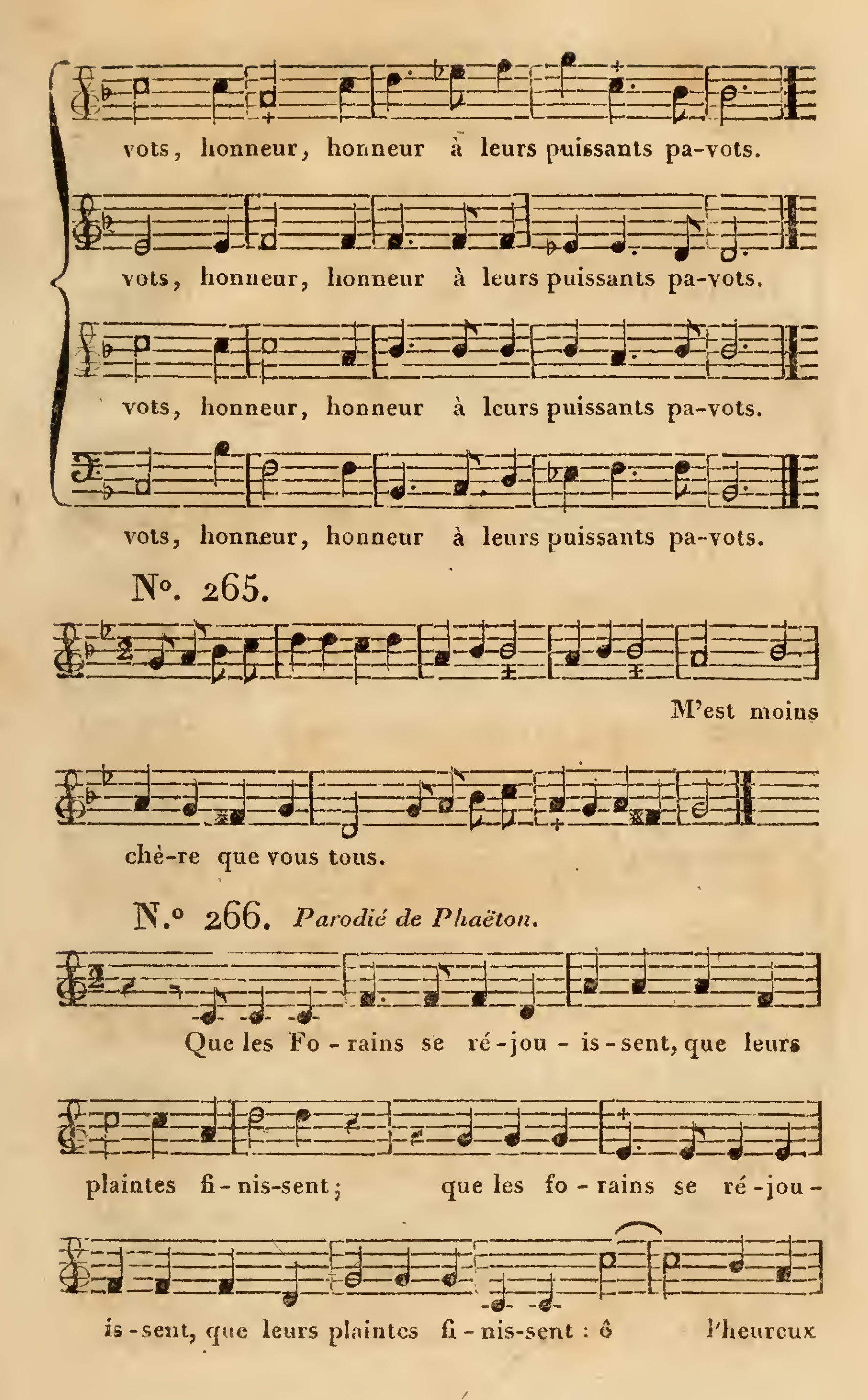
N.° 262. *Le Tape-dru.*

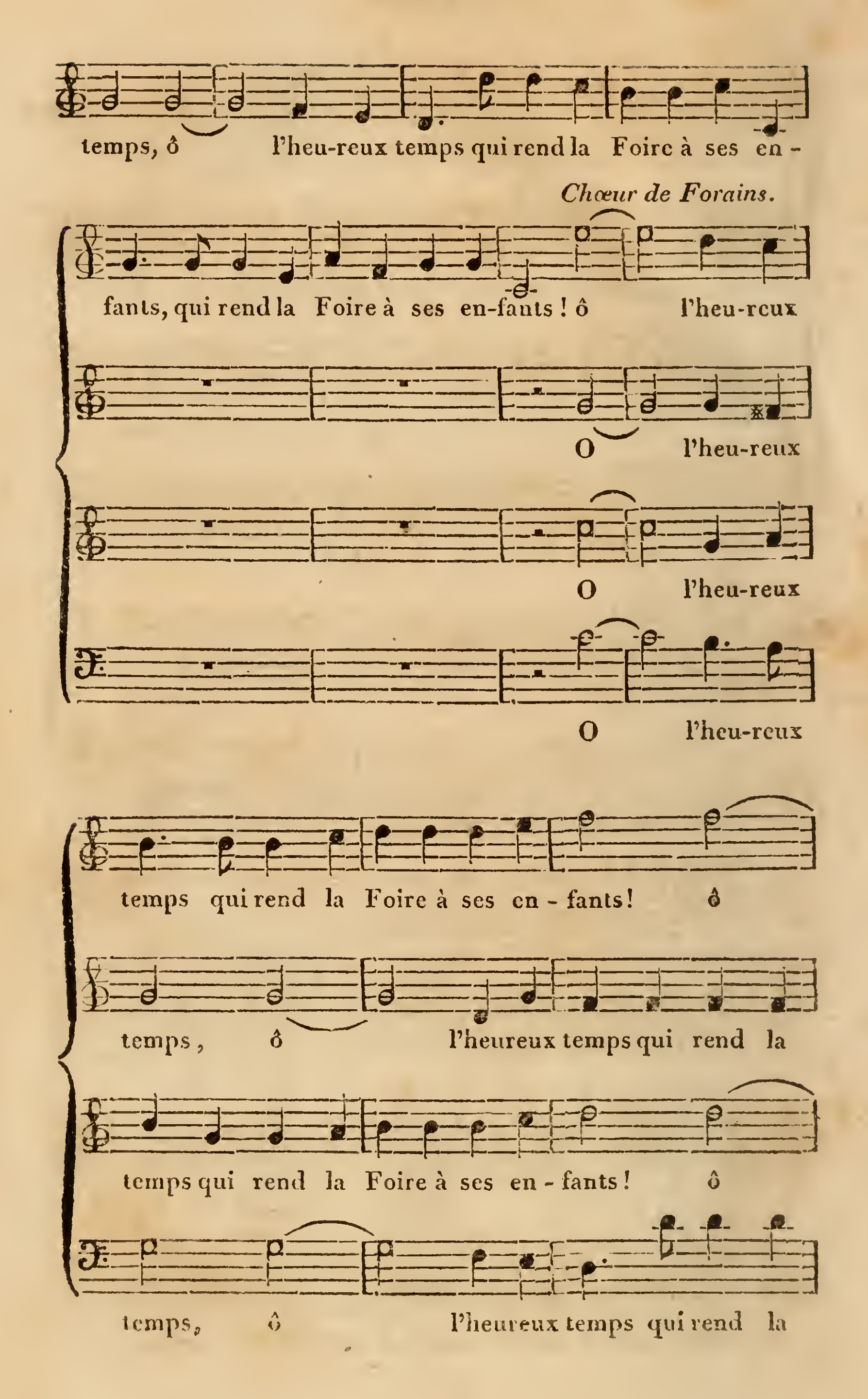
N.° 263.

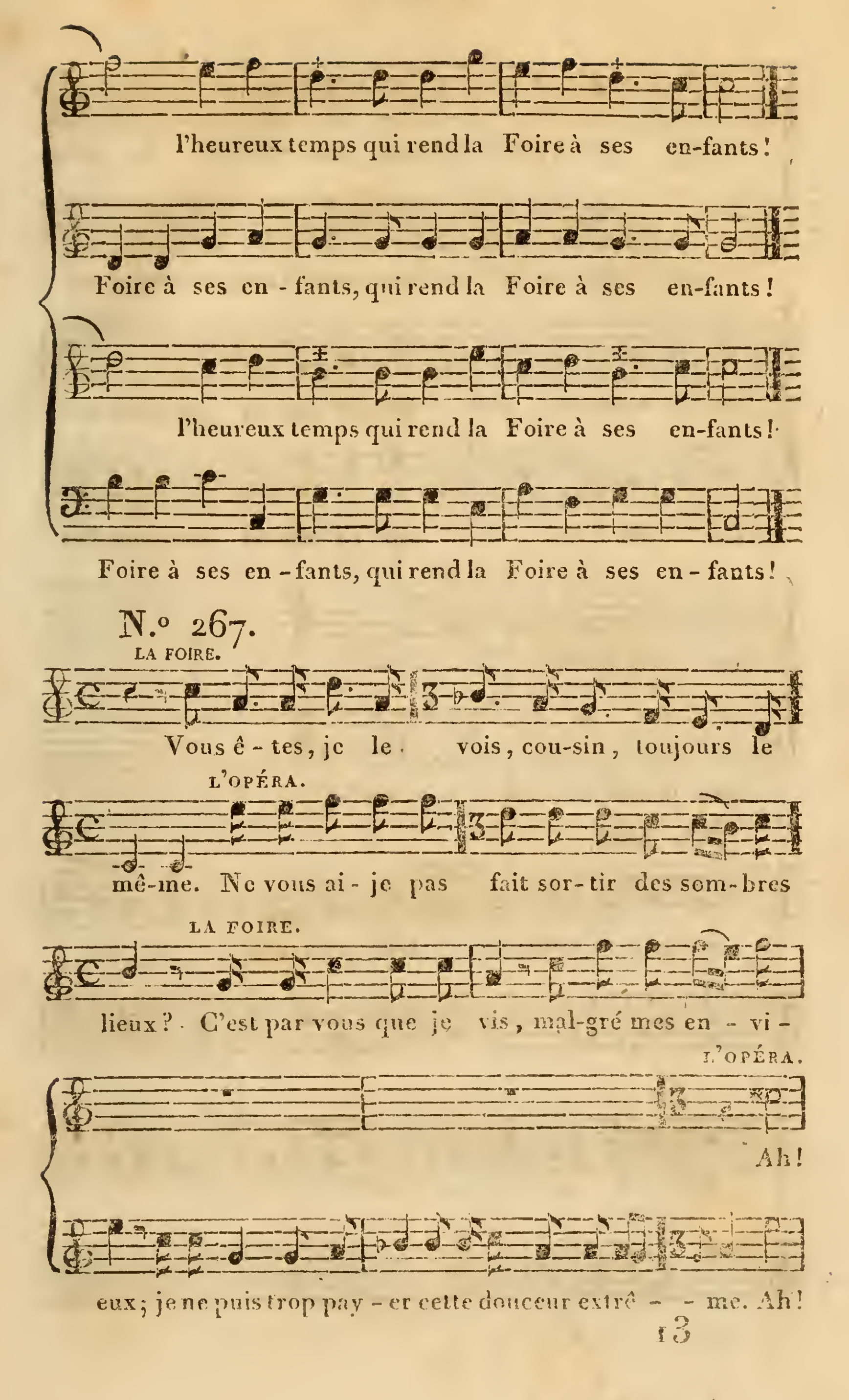
N°. 264. *Parodié d'Alceste.*
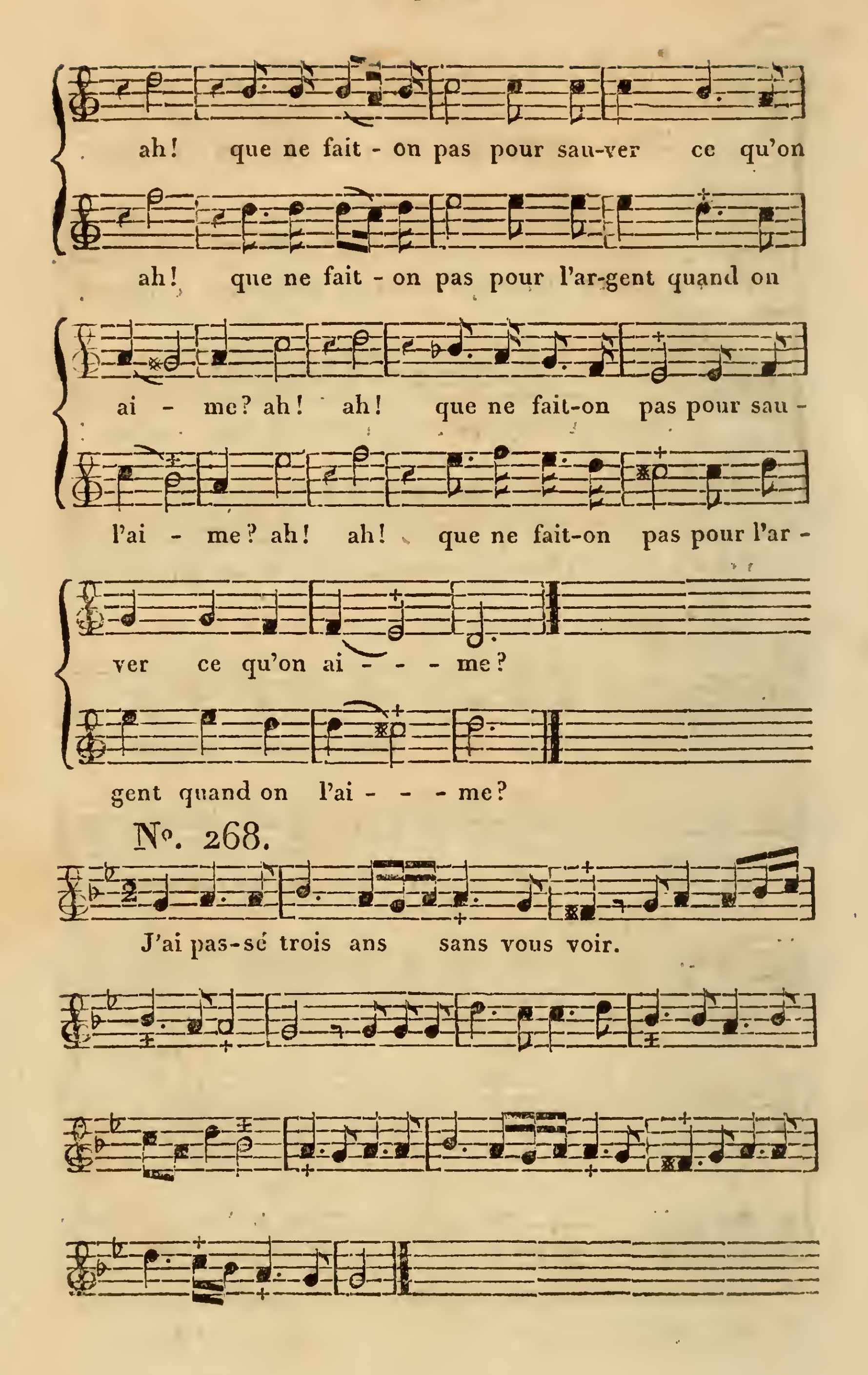


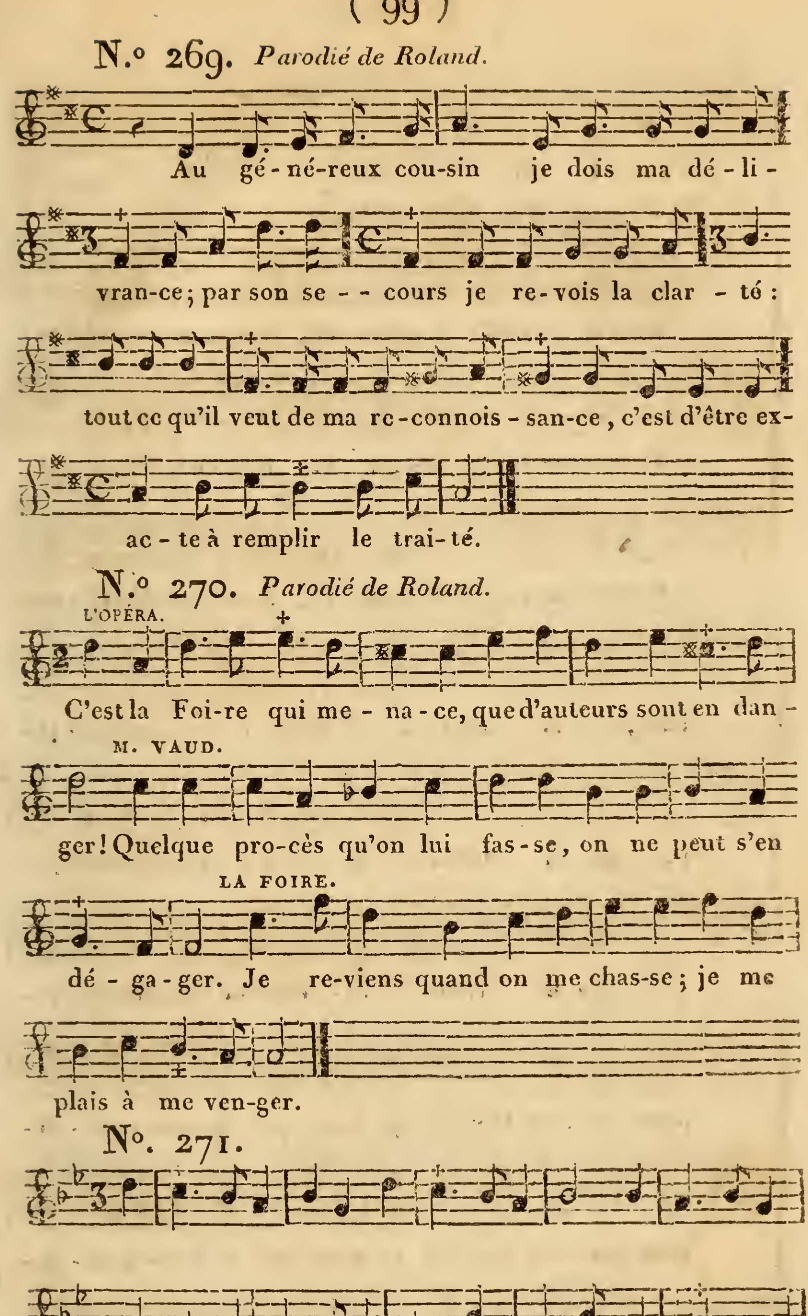

van - te ; que cha-cun chan - te , que chacun chan-te : Hon -
neur aux o - péras nouveaux, honneur à leurs puissants pa-
Chœur de Forains.
vots, honneur à leurs puissants pa-vots; honneur aux o -
Honneur aux o -
Honneur aux o -
Honneur aux o -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -


vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
N°. 265.
M'est moins
chè-re que vous tous.
N.° 266. Parodié de Phaëton.
Que les Fo - rains se ré-jou - is-sent, que leurs
plaintes fi-nis-sent; que les fo - rains se ré-jou -
is-sent, que leurs plaintes fi-nis-sent : ô l'heureux

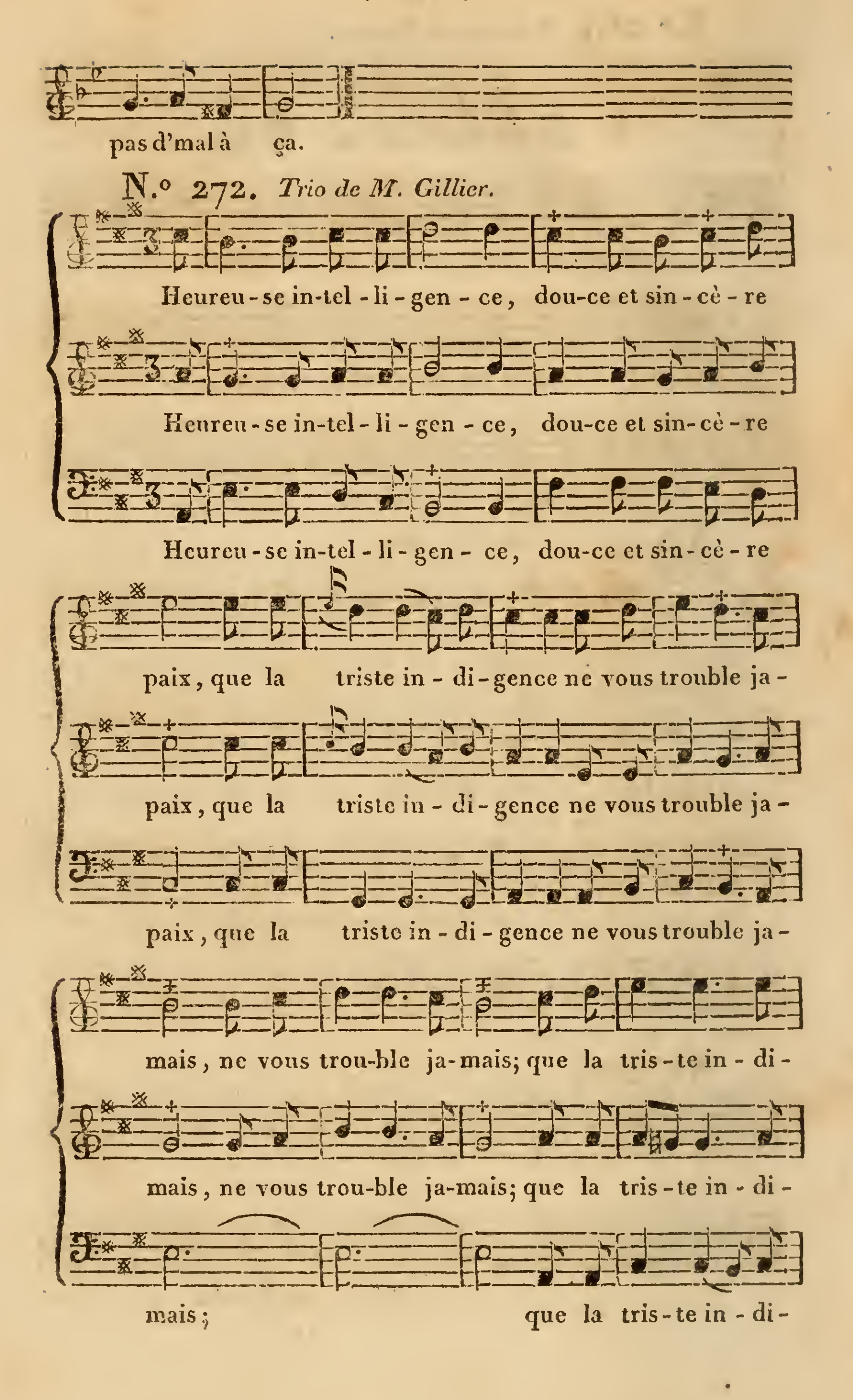

temps, ô l'heu-reux temps qui rend la Foire à ses en -
Chœur de Forains.
fants, qui rend la Foire à ses en-fants ! ô l'heu-reux
O l'heu-reux
O l'heu-reux
O l'heu-reux
temps qui rend la Foire à ses en - fants! ô
temps, ô l'heureux temps qui rend la
temps qui rend la Foire à ses en - fants ! ô
temps, ô l'heureux temps qui rend la

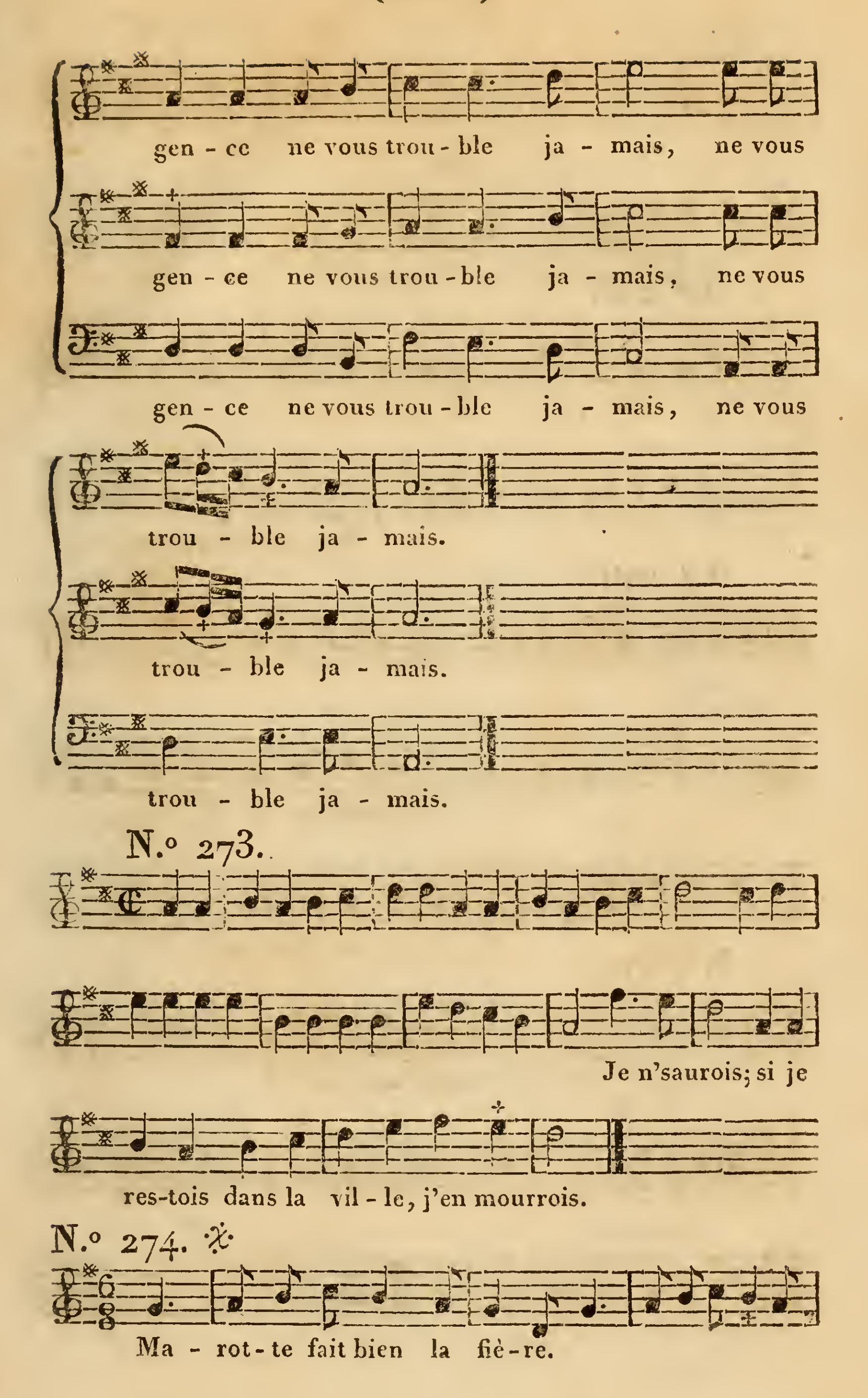

l'heureux temps qui rend la Foire à ses en-fants !
Foire à ses en - fants, qui rend la Foire à ses en-fants !
l'heureux temps qui rend la Foire à ses en-fants !
Foire à ses en - fants, qui rend la Foire à ses en - fants !
N.° 267.
LA FOIRE.
Vous ê - tes, je le vois, cou-sin, toujours le
L'OPÉRA.
mê-me. Ne vous ai - je pas fait sor- tir des som-bres
LA FOIRE.
lieux ? C'est par vous que je vis, mal-gré mes en - vi -
L'OPÉRA.
Ah !
eux ; je ne puis trop pay - er cette douceur extrê - - me. Ah !

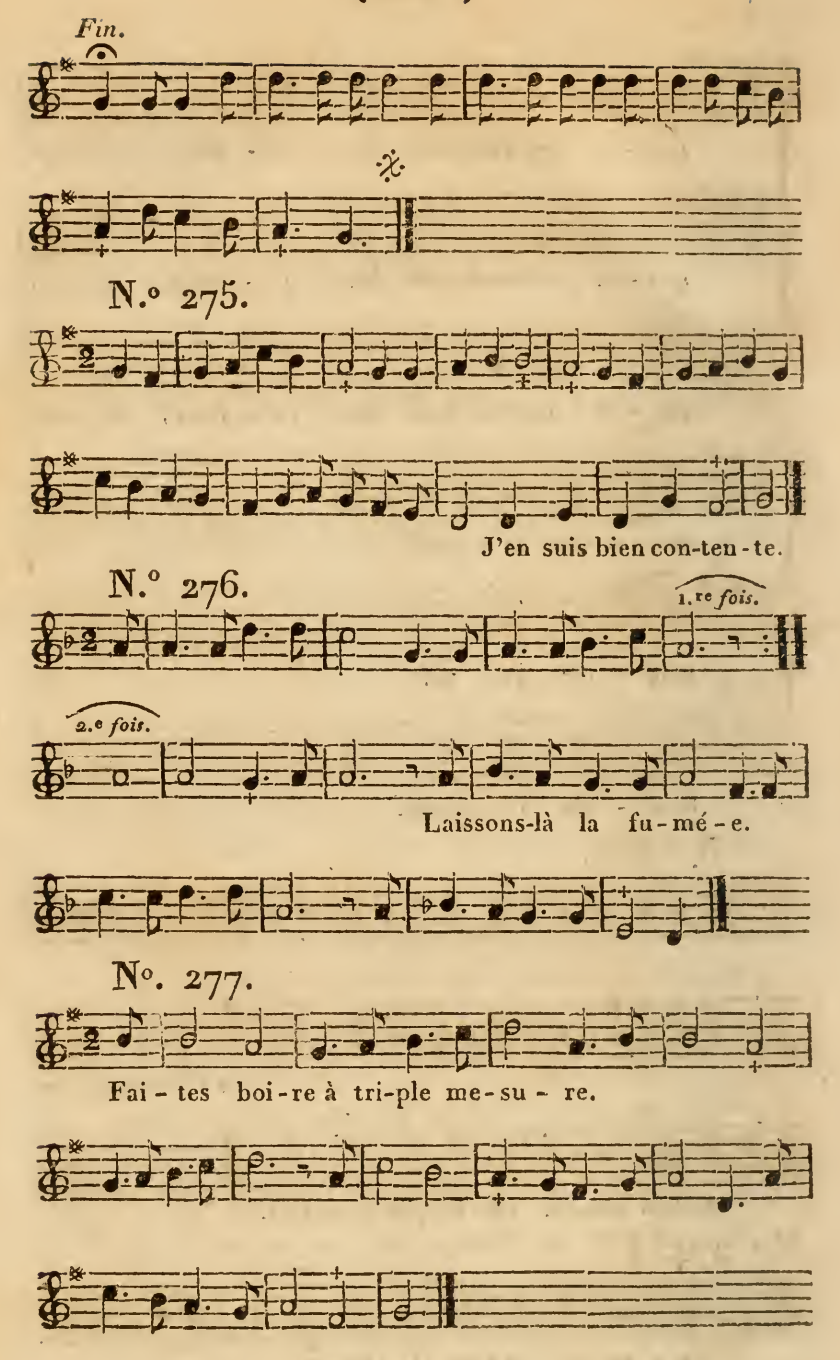

ah! que ne fait - on pas pour sau-ver ce qu'on
ah! que ne fait - on pas pour l'ar-gent quand on
ai - me? ah! ah! que ne fait-on pas pour sau -
l'ai - me? ah! ah! que ne fait-on pas pour l'ar -
ver ce qu'on ai - - - me?
gent quand on l'ai - - - me?
N°. 268.
J'ai pas-sé trois ans sans vous voir.

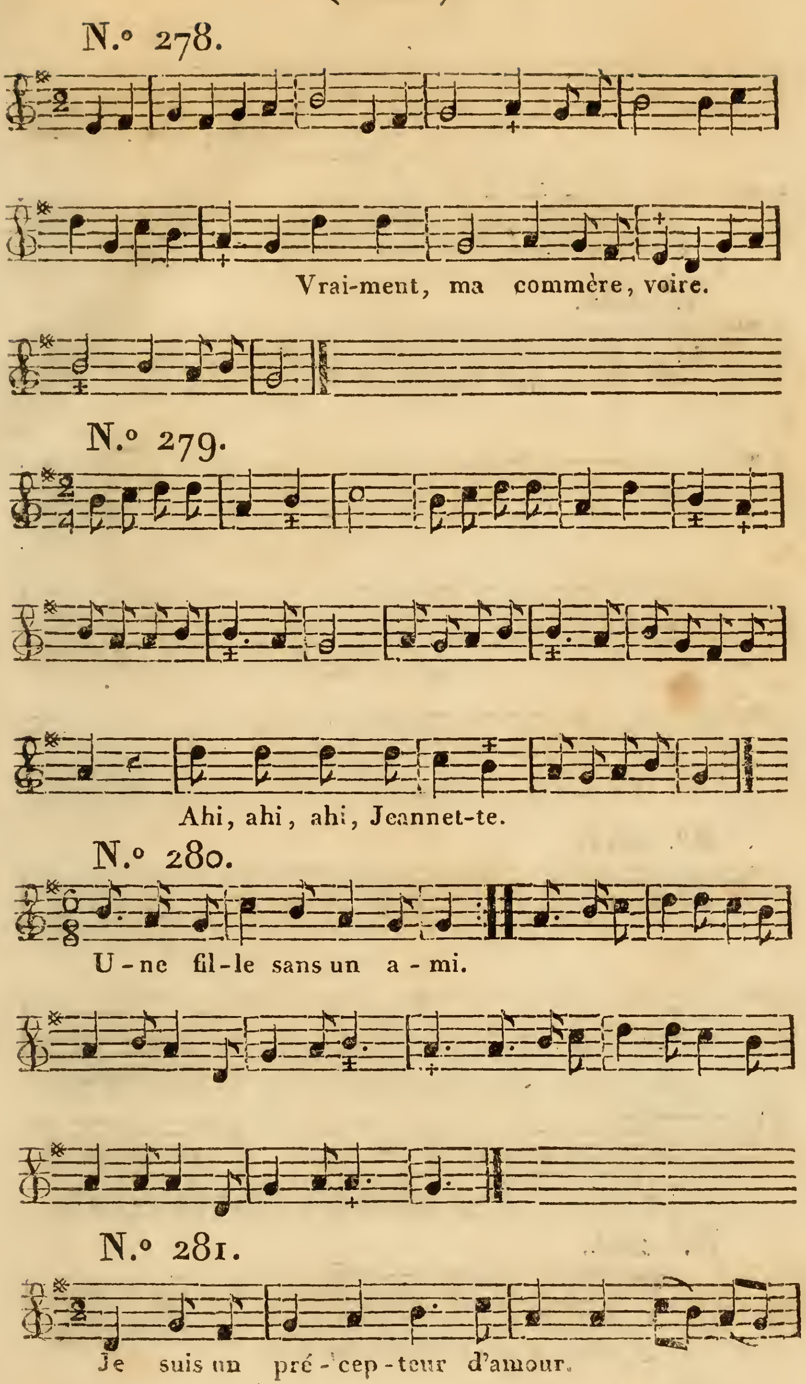


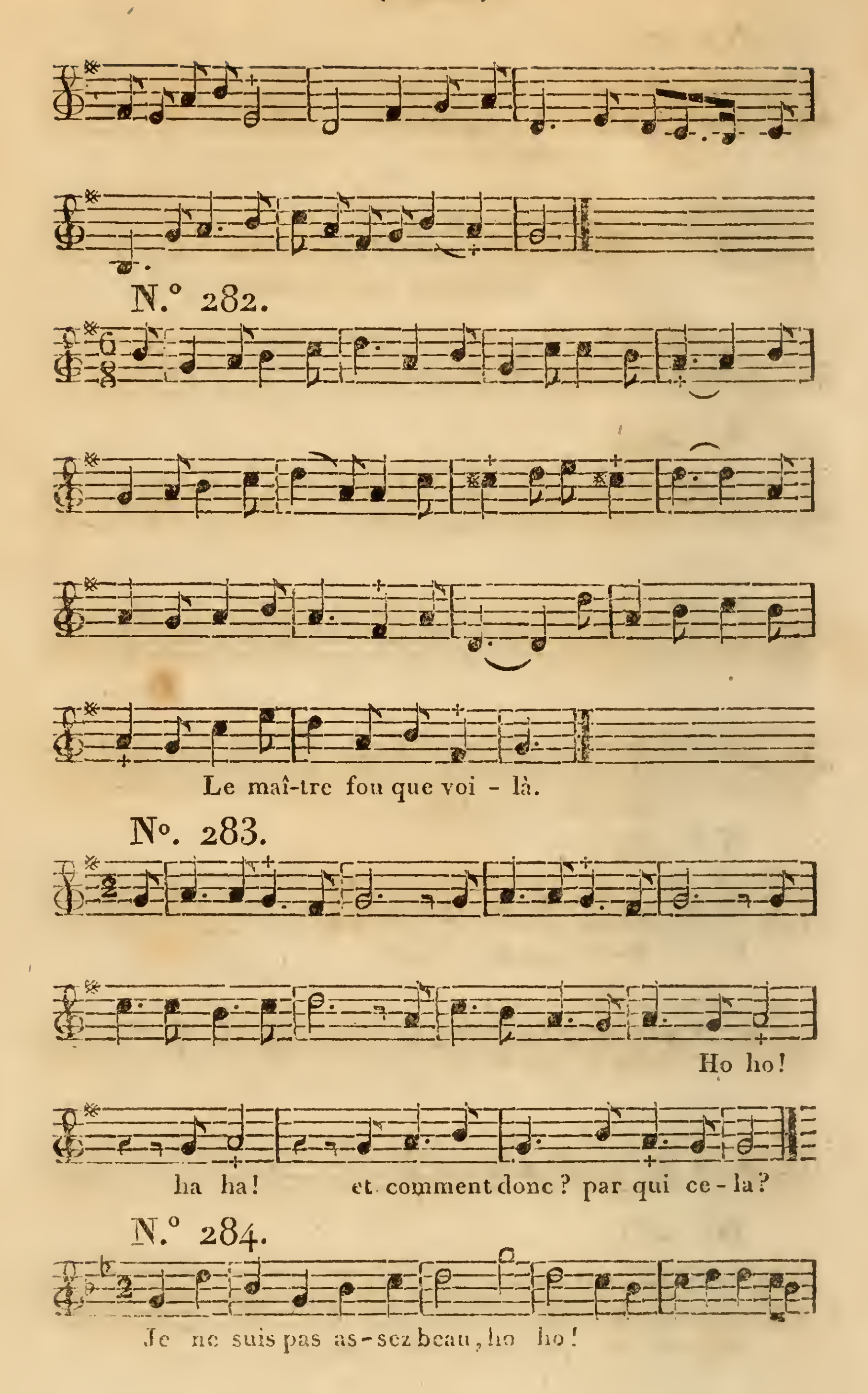
N'y a pas d'malà ça, n'y a

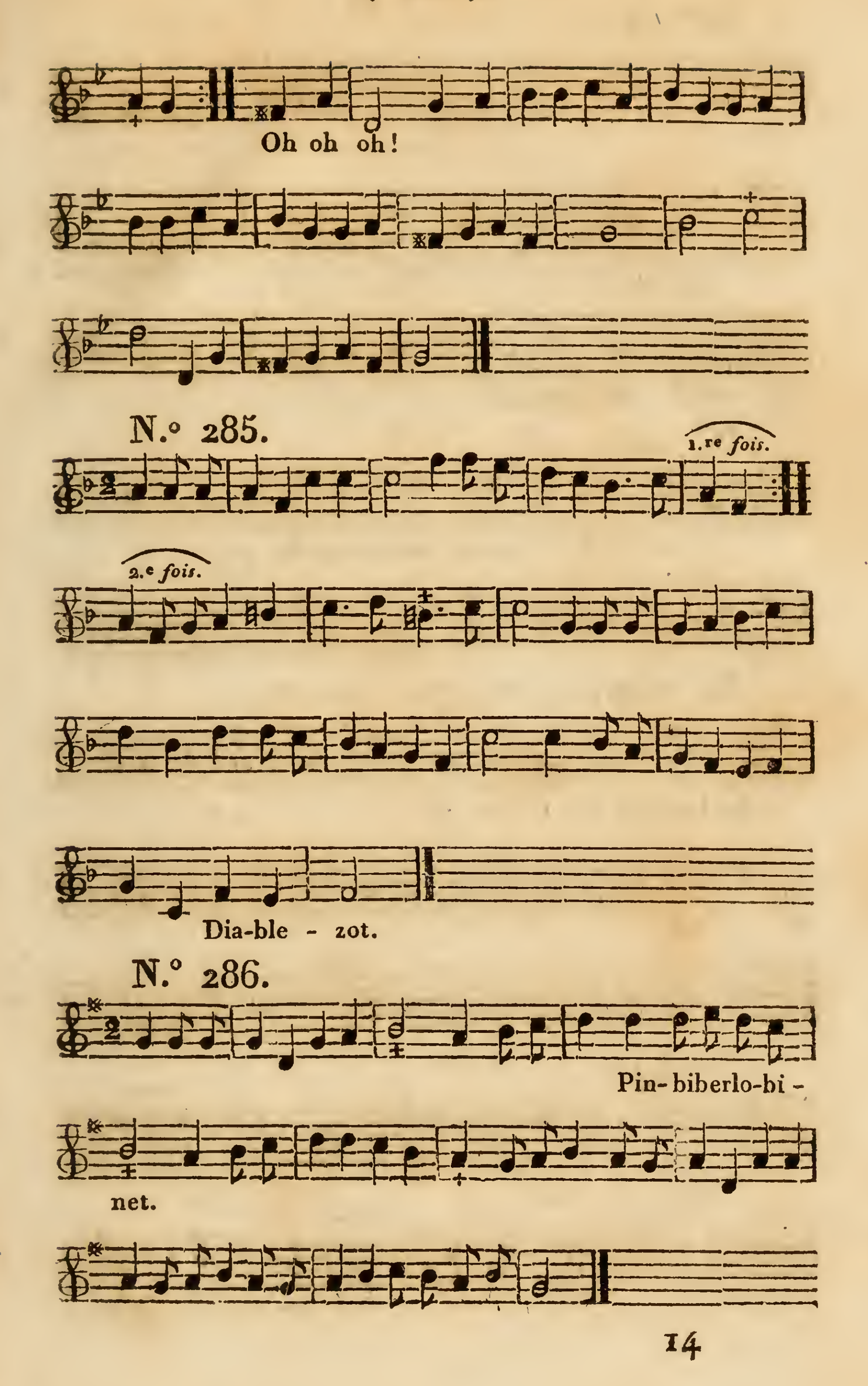

pas d'mal à ça.
N.o 272. Trio de M. Gillier.
Heureu - se in-tel - li - gen - ce, dou-ce et sin - cè - re
Heureu - se in-tel - li - gen - ce, dou-ce et sin - cè - re
Heureu - se in-tel - li - gen - ce, dou-ce et sin - cè - re
paix, que la triste in - di - gence ne vous trouble ja -
paix, que la triste in - di - gence ne vous trouble ja -
paix, que la triste in - di - gence ne vous trouble ja -
mais, ne vous trou-ble ja-mais; que la tris - te in - di -
mais, ne vous trou-ble ja-mais; que la tris - te in - di -
mais; que la tris - te in - di -

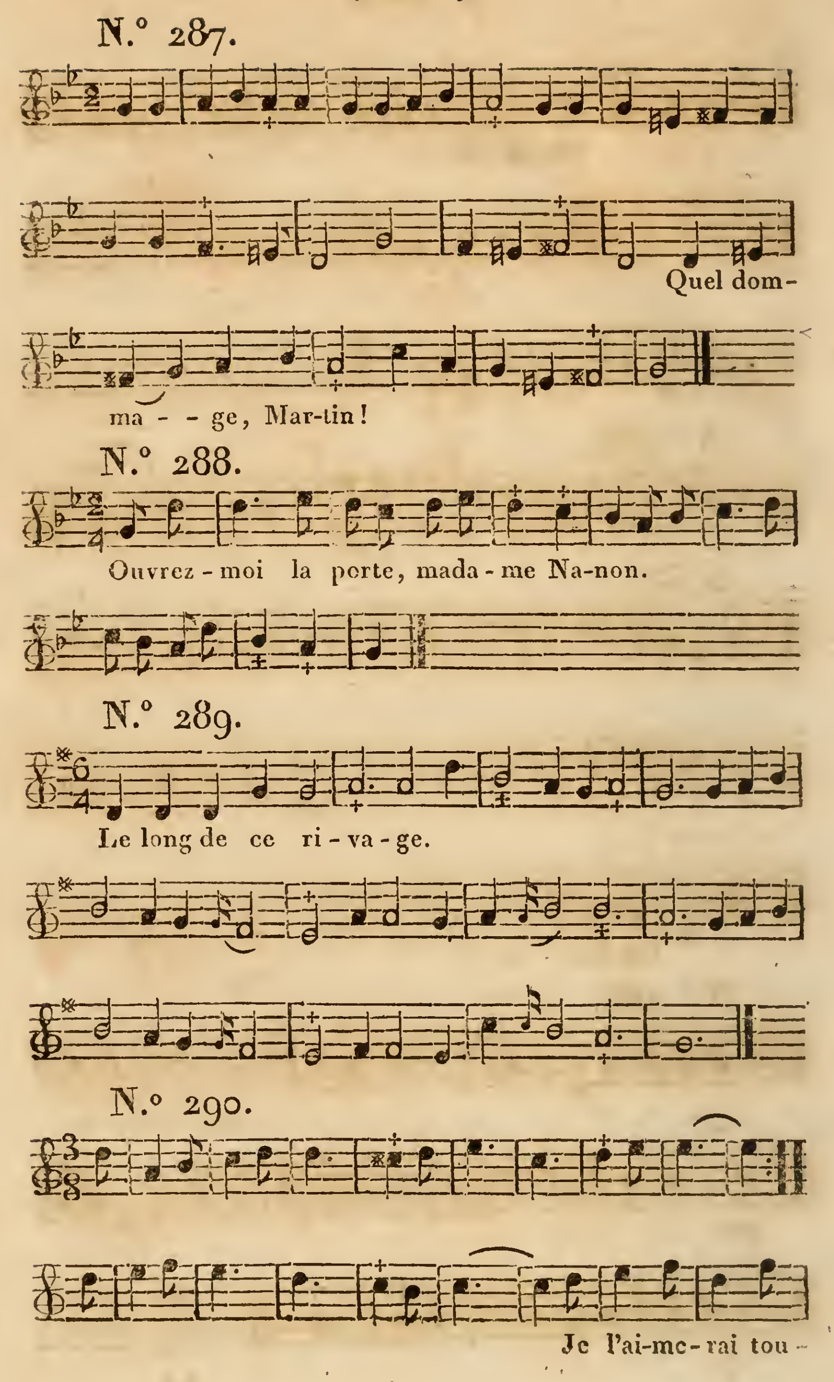

gen - ce ne vous trou - ble ja - mais, ne vous
gen - ce ne vous trou - ble ja - mais, ne vous
gen - ce ne vous trou - ble ja - mais, ne vous
trou - ble ja - mais.
trou - ble ja - mais.
trou - ble ja - mais.
N.o 273.
Je n'saurois; si je
res-tois dans la vil - le, j'en mourrois.
N.o 274.
Ma - rot - te fait bien la fiè - re.

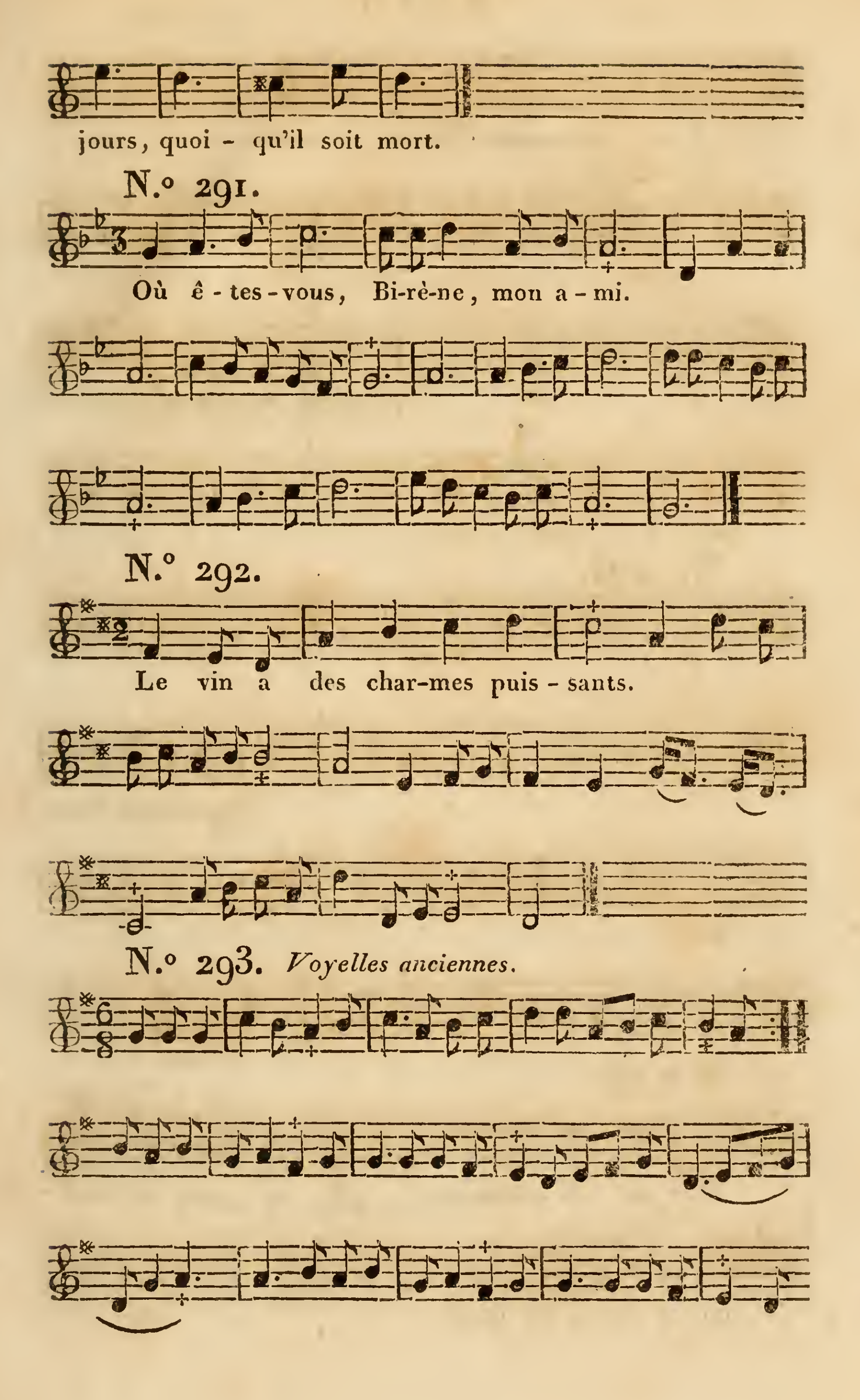

Fin.
N.° 275.
J'en suis bien con-ten-te.
N.° 276.
1.re fois.
2.e fois.
Laissons-là la fu-mé-e.
N°. 277.
Fai-tes boi-re à tri-ple me-su-re.

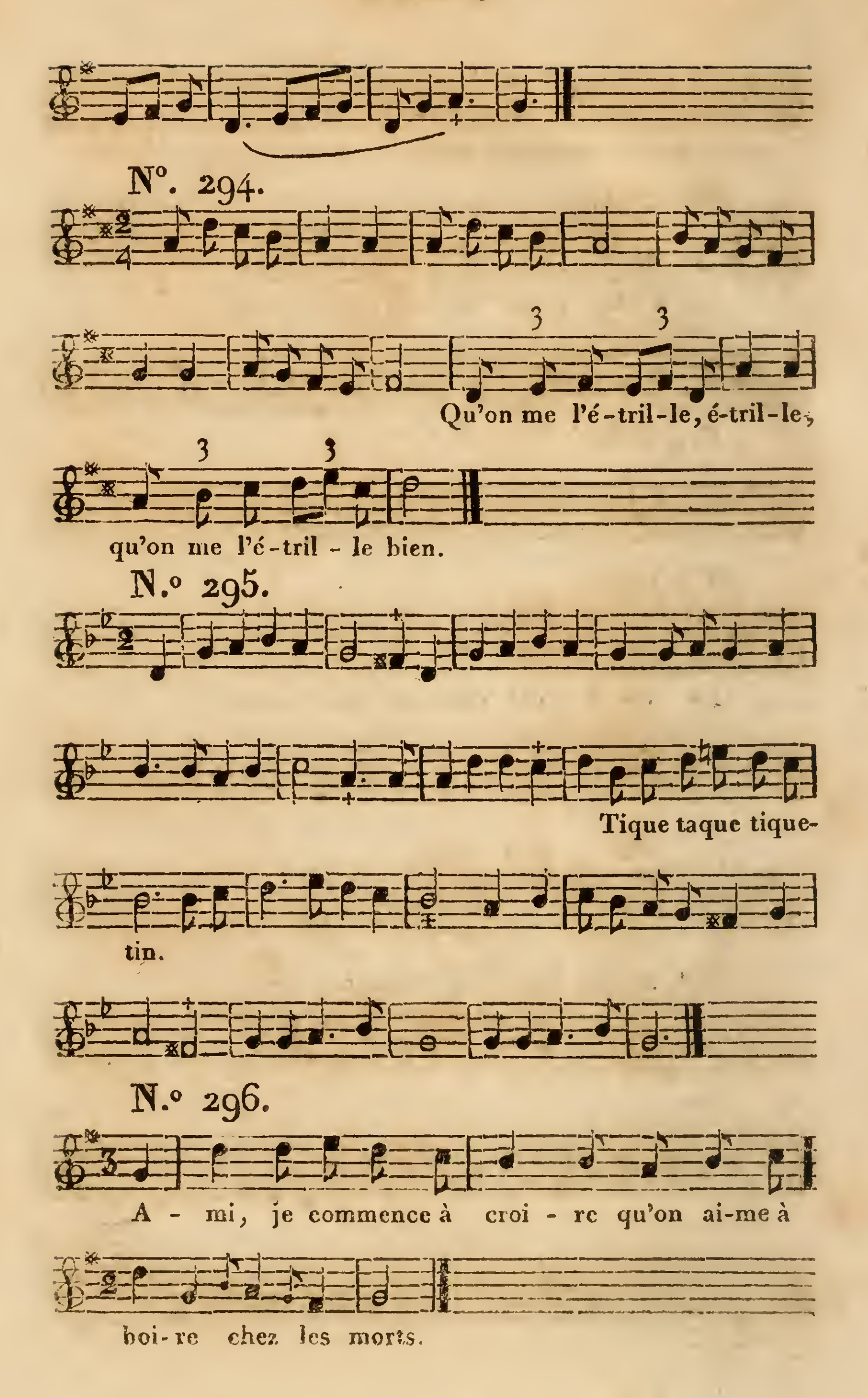

N.° 278.
Vrai-ment, ma commère, voire.
N.° 279.
Ahi, ahi, ahi, Jeannet-te.
N.° 280.
U-ne fil-le sans un a-mi.
N.° 281.
Je suis un pré-cep-teur d'amour.

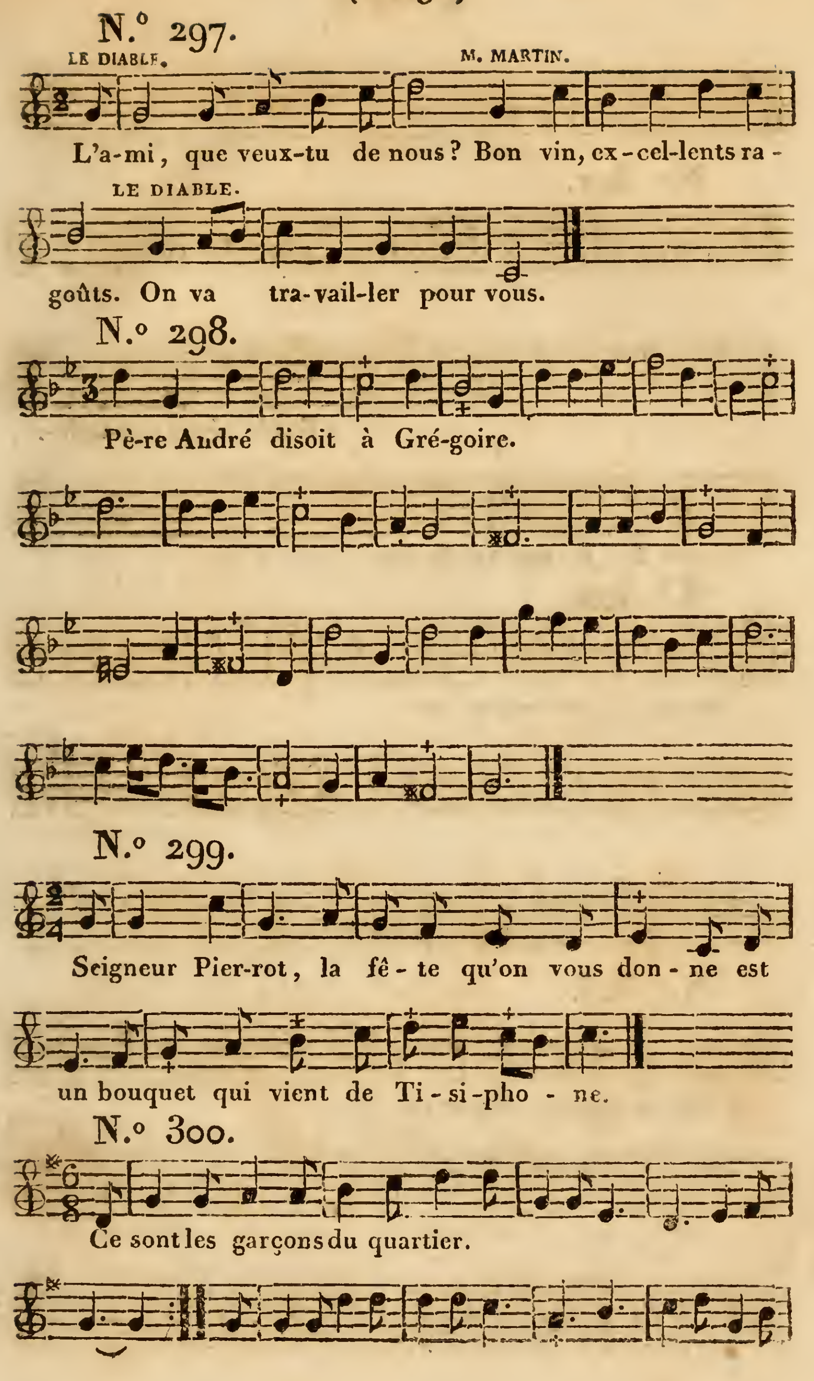

N.° 282.
Le maî-tre fou que voi - là.
N°. 283.
Ho ho!
ha ha! et comment donc ? par qui ce - la?
N.° 284.
Je ne suis pas as-sez beau, ho ho!

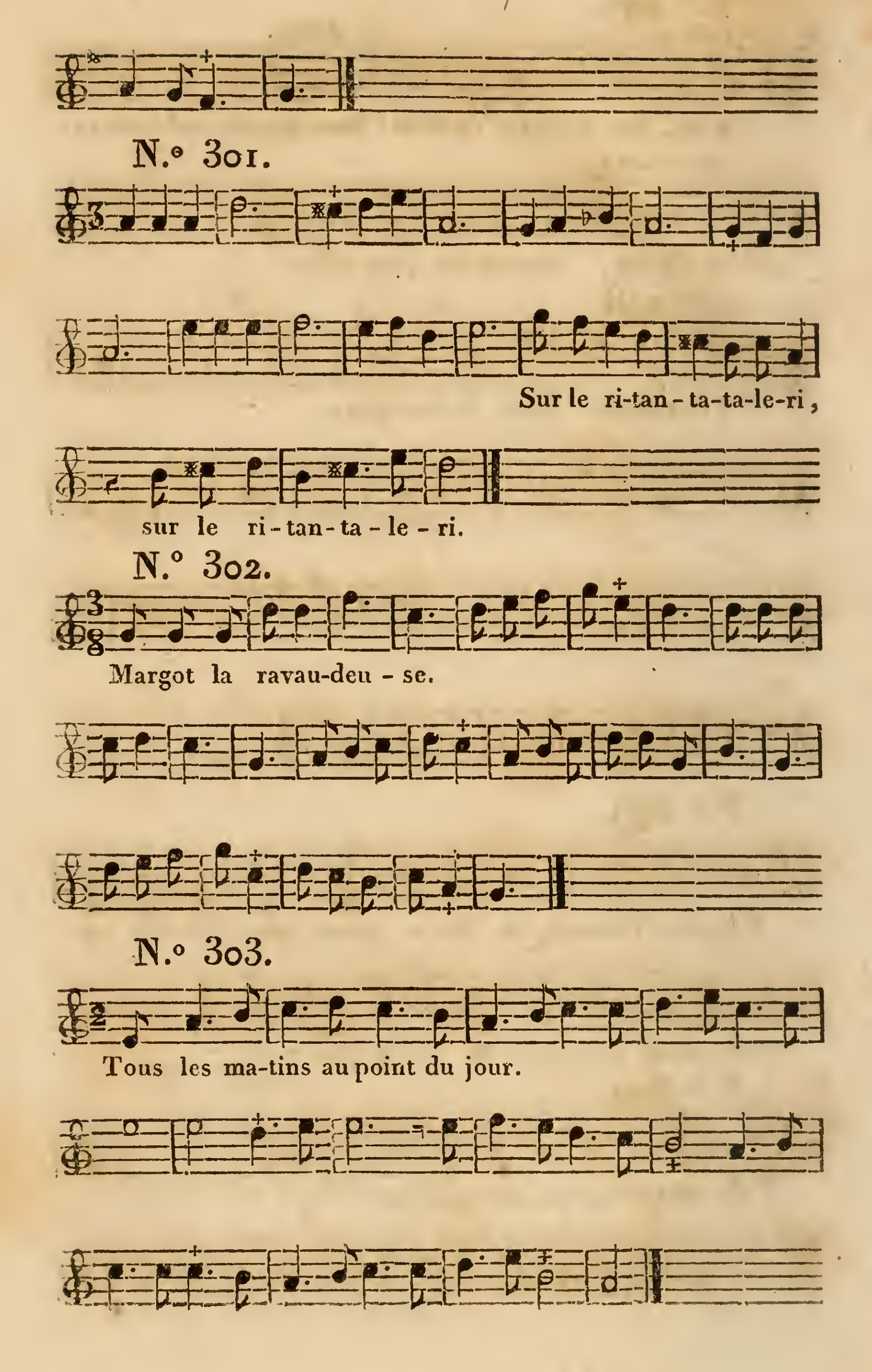

Oh oh oh!
N.° 285.
1.re fois.
2.e fois.
Dia-ble - zot.
N.° 286.
Pin- biberlo-bi -
net.

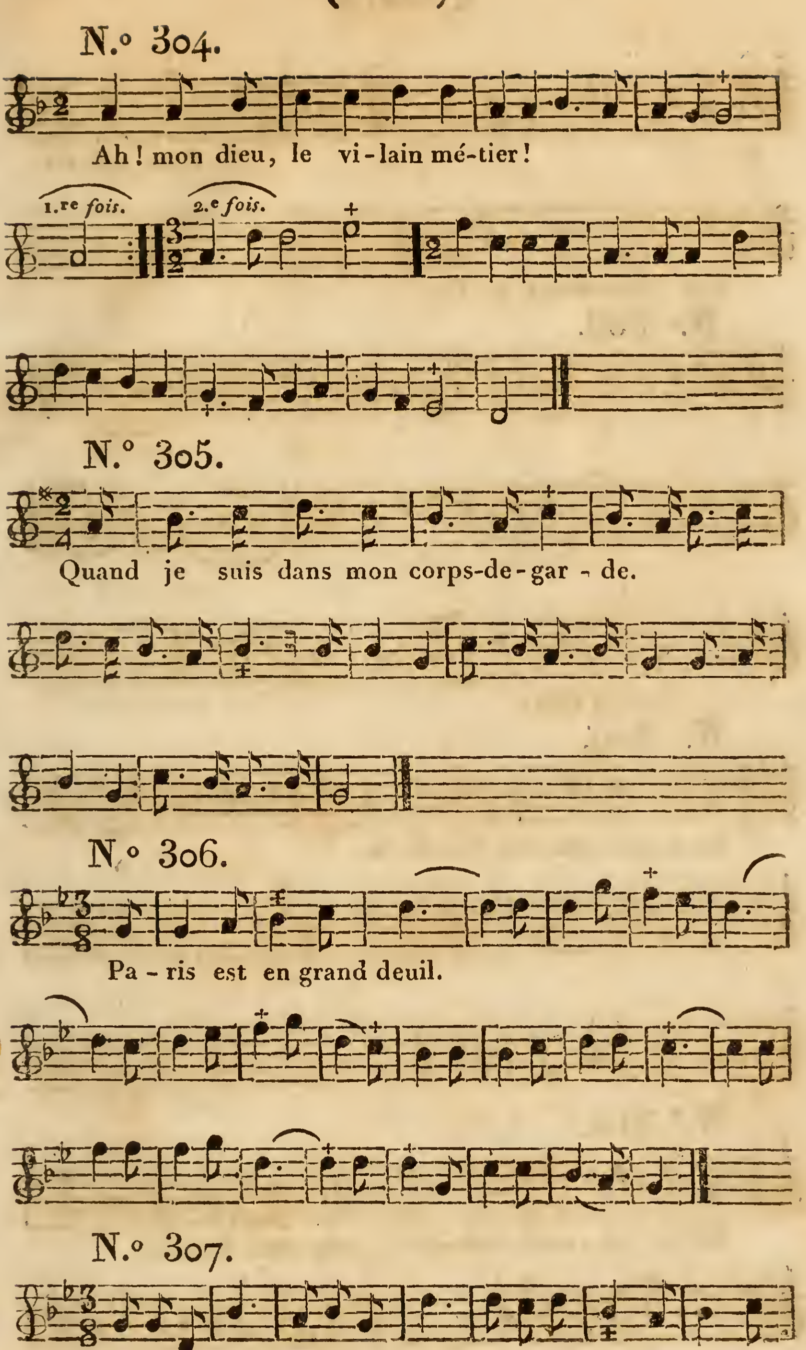

N.° 287.
Quel dom-
ma - - ge, Mar-tin!
N.° 288.
Ouvrez - moi la porte, mada - me Na-non.
N.° 289.
Le long de ce ri - va - ge.
N.° 290.
Je l'ai-me - rai tou -

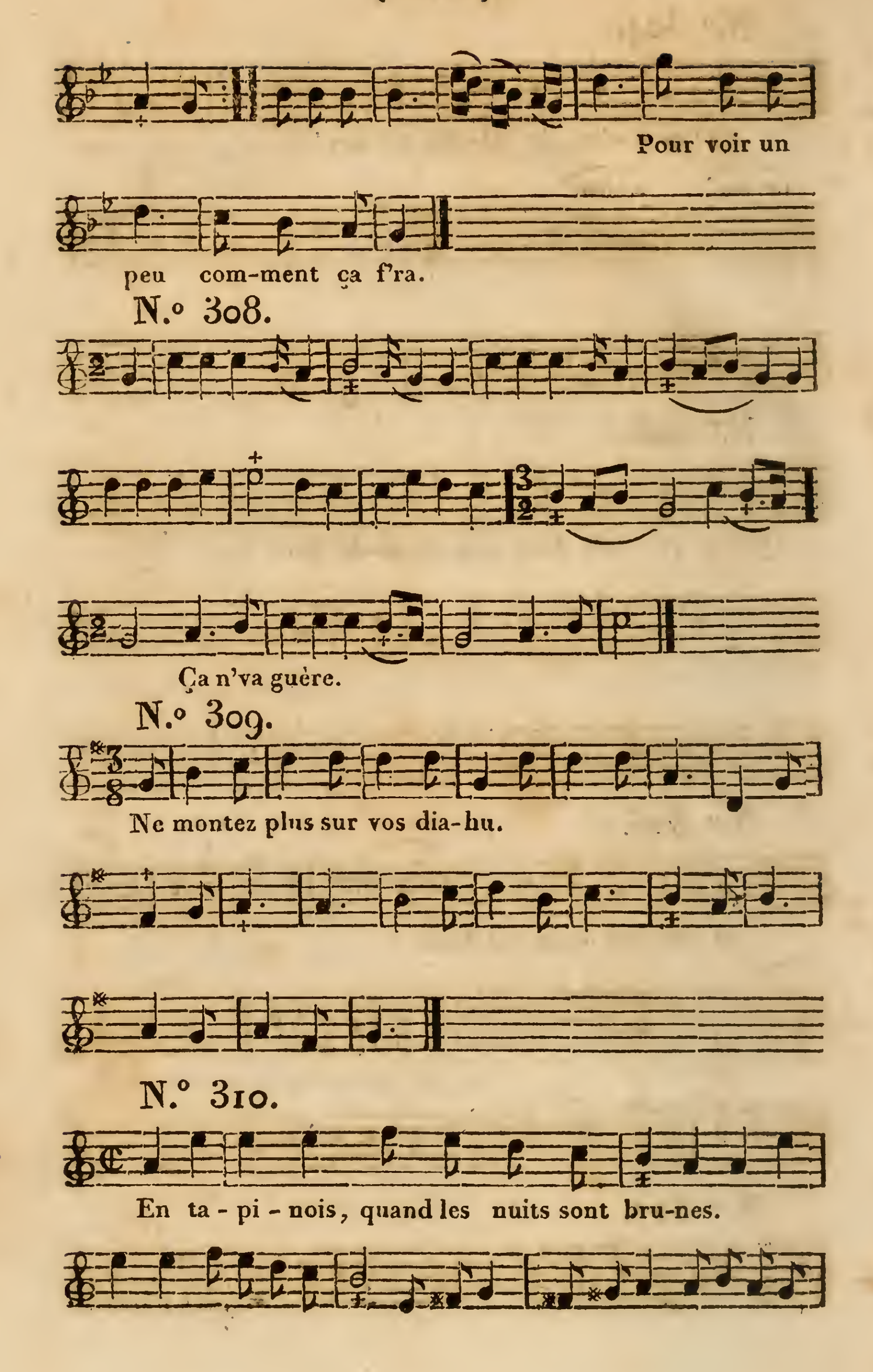

jours, quoi - qu'il soit mort.
N.° 291.
Où ê - tes - vous, Bi-rè-ne, mon a - mi.
N.° 292.
Le vin a des char-mes puis - sants.
N.° 293. Voyelles anciennes.

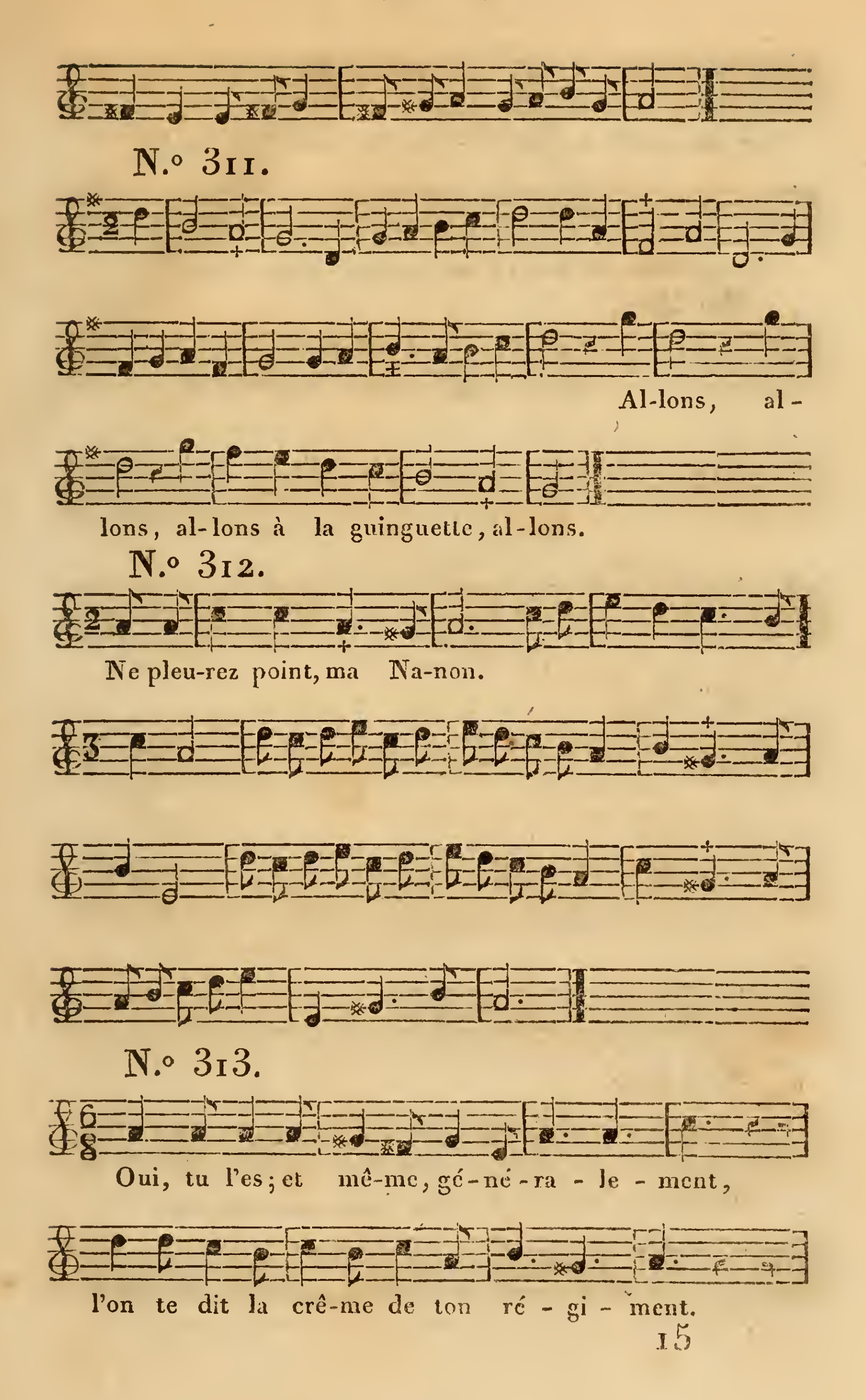

N°. 294.
Qu'on me l'é-tril-le, é-tril-le,
qu'on me l'é-tril - le bien.
N.° 295.
Tique taque tique-
tin.
N.° 296.
A - mi, je commence à croi - re qu'on ai-me à
boi-re chez les morts.

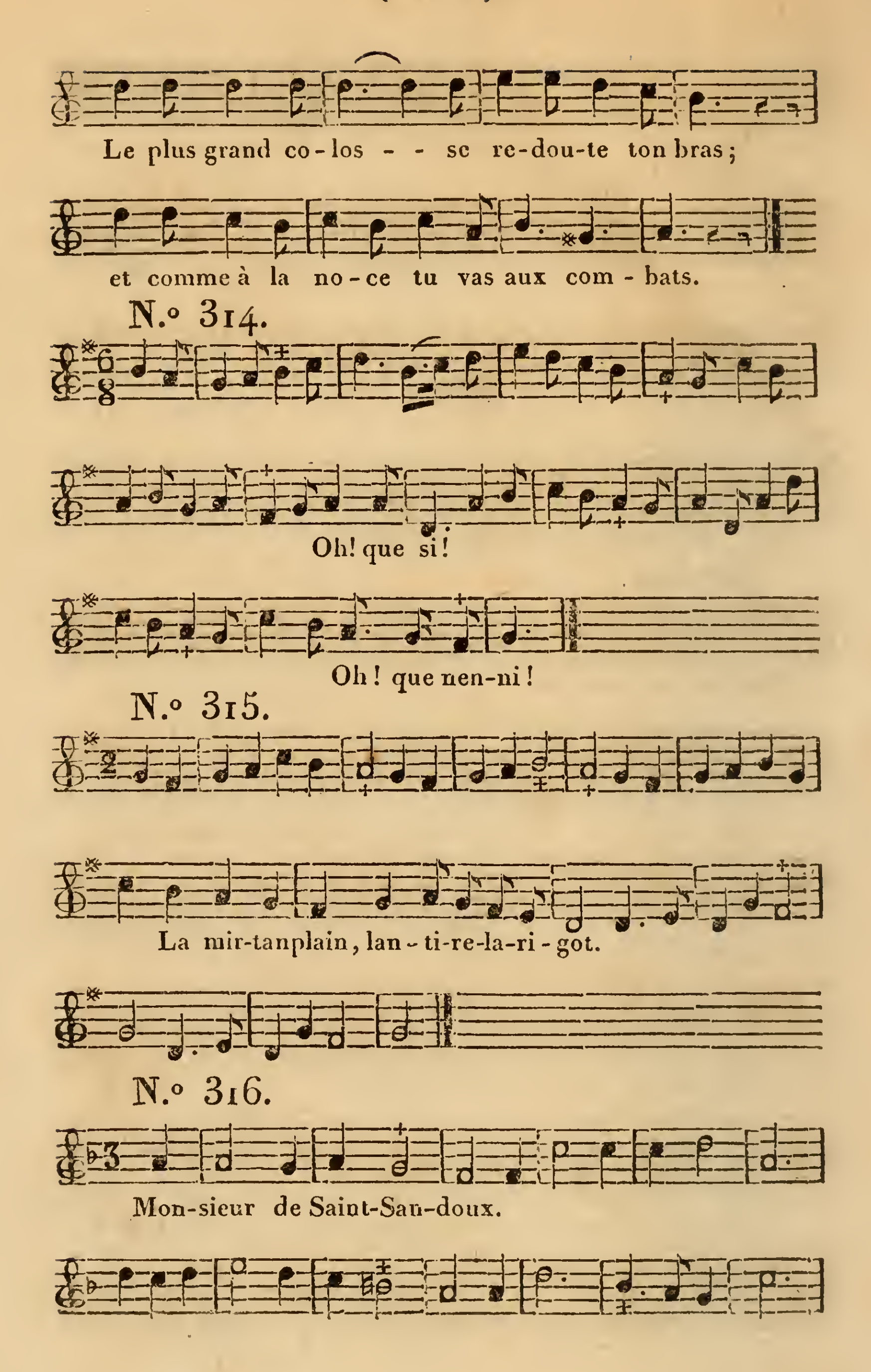

N.° 297.
LE DIABLE.
M. MARTIN.
L'a-mi, que veux-tu de nous? Bon vin, ex-cel-lents ra-
LE DIABLE.
goûts. On va tra-vail-ler pour vous.
N.° 298.
Pè-re André disoit à Gré-goire.
N.° 299.
Seigneur Pier-rot, la fê-te qu'on vous don-ne est
un bouquet qui vient de Ti-si-pho-ne.
N.° 300.
Ce sont les garçons du quartier.

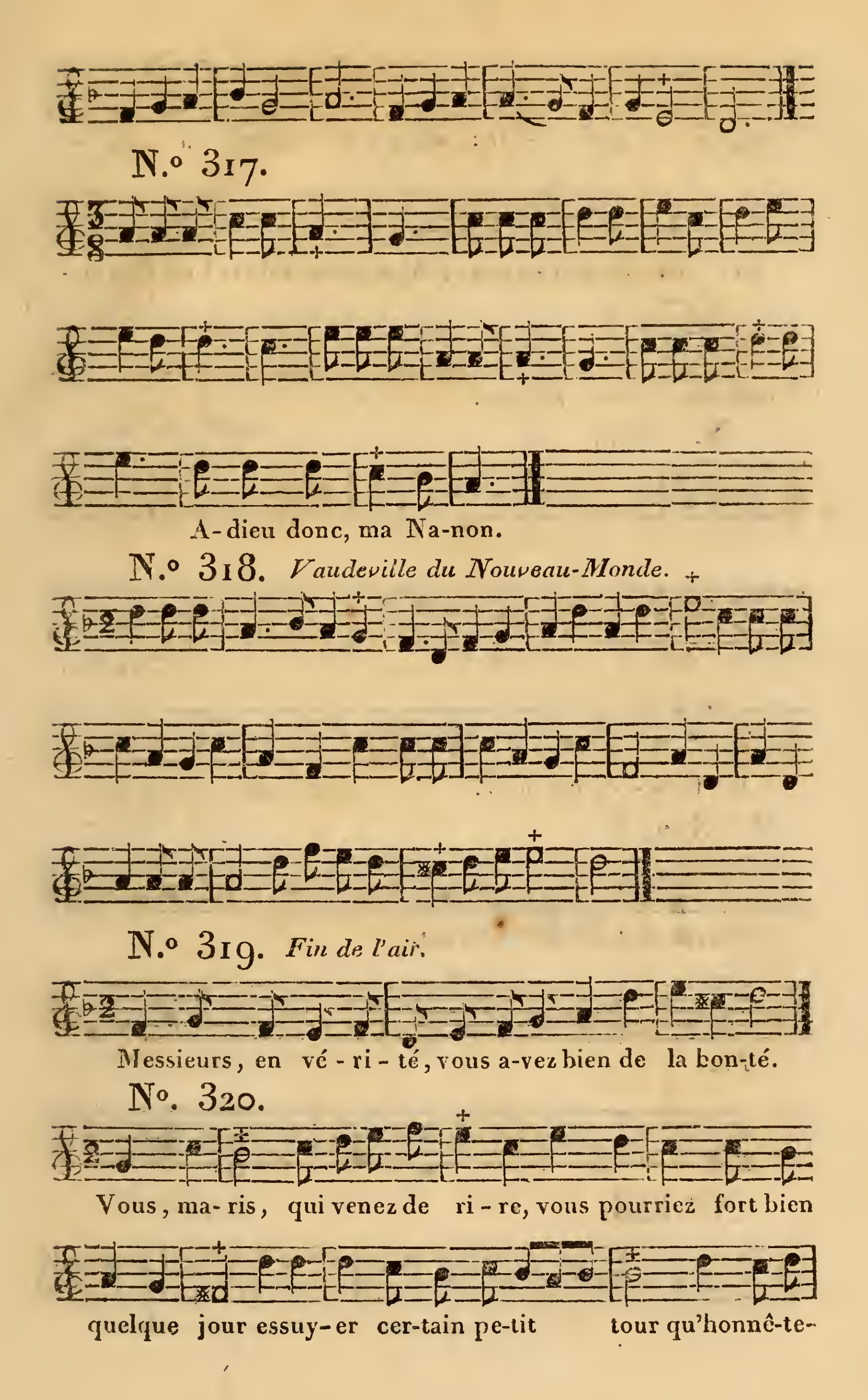

N.° 301.
Sur le ri-tan-ta-ta-le-ri,
sur le ri-tan-ta-le-ri.
N.° 302.
Margot la ravau-deu-se.
N.° 303.
Tous les ma-tins au point du jour.

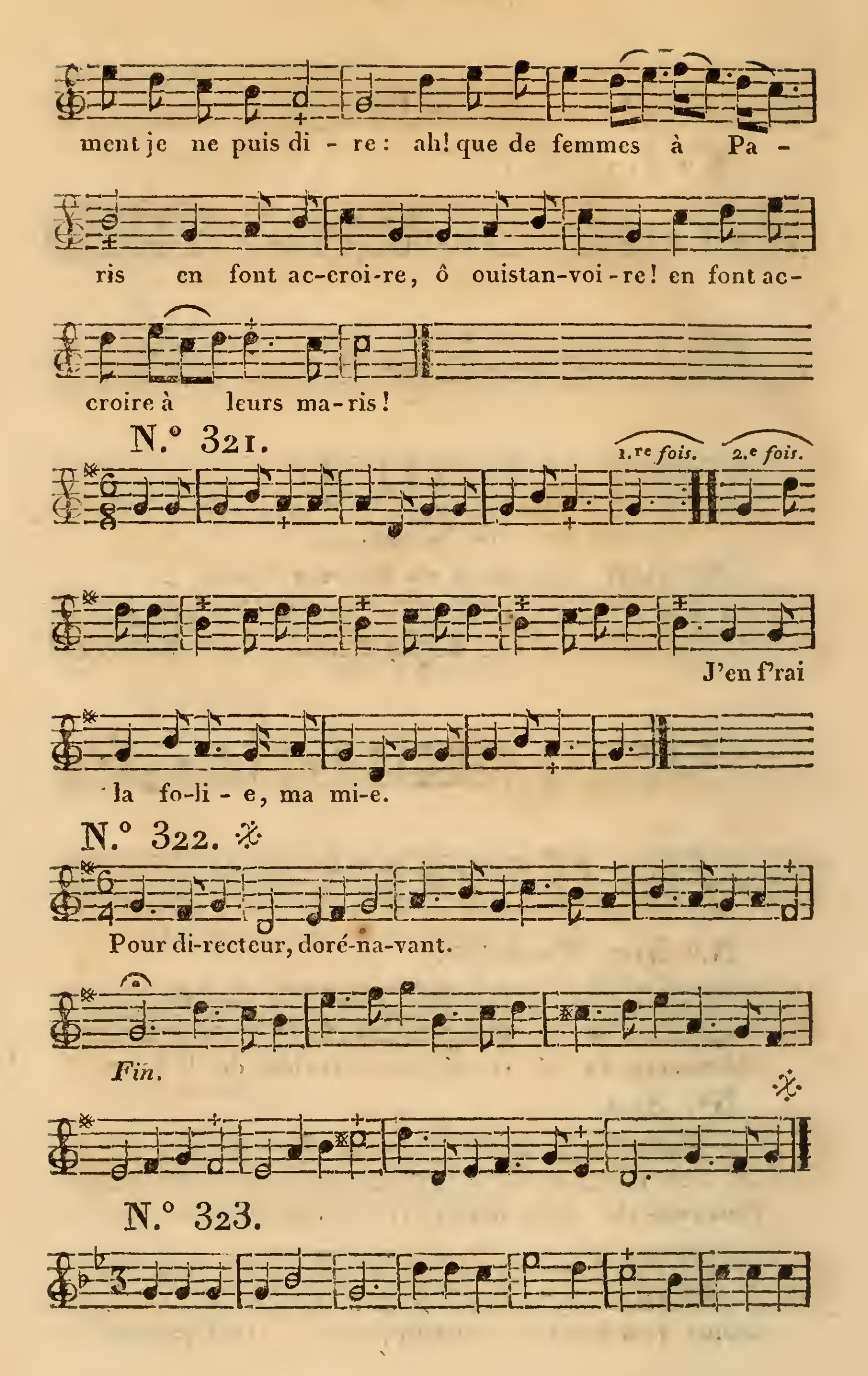

N.° 304.
Ah ! mon dieu, le vi-lain mé-tier !
1.re fois.
2.e fois.
N.° 305.
Quand je suis dans mon corps-de-gar - de.
N.° 306.
Pa - ris est en grand deuil.
N.° 307.

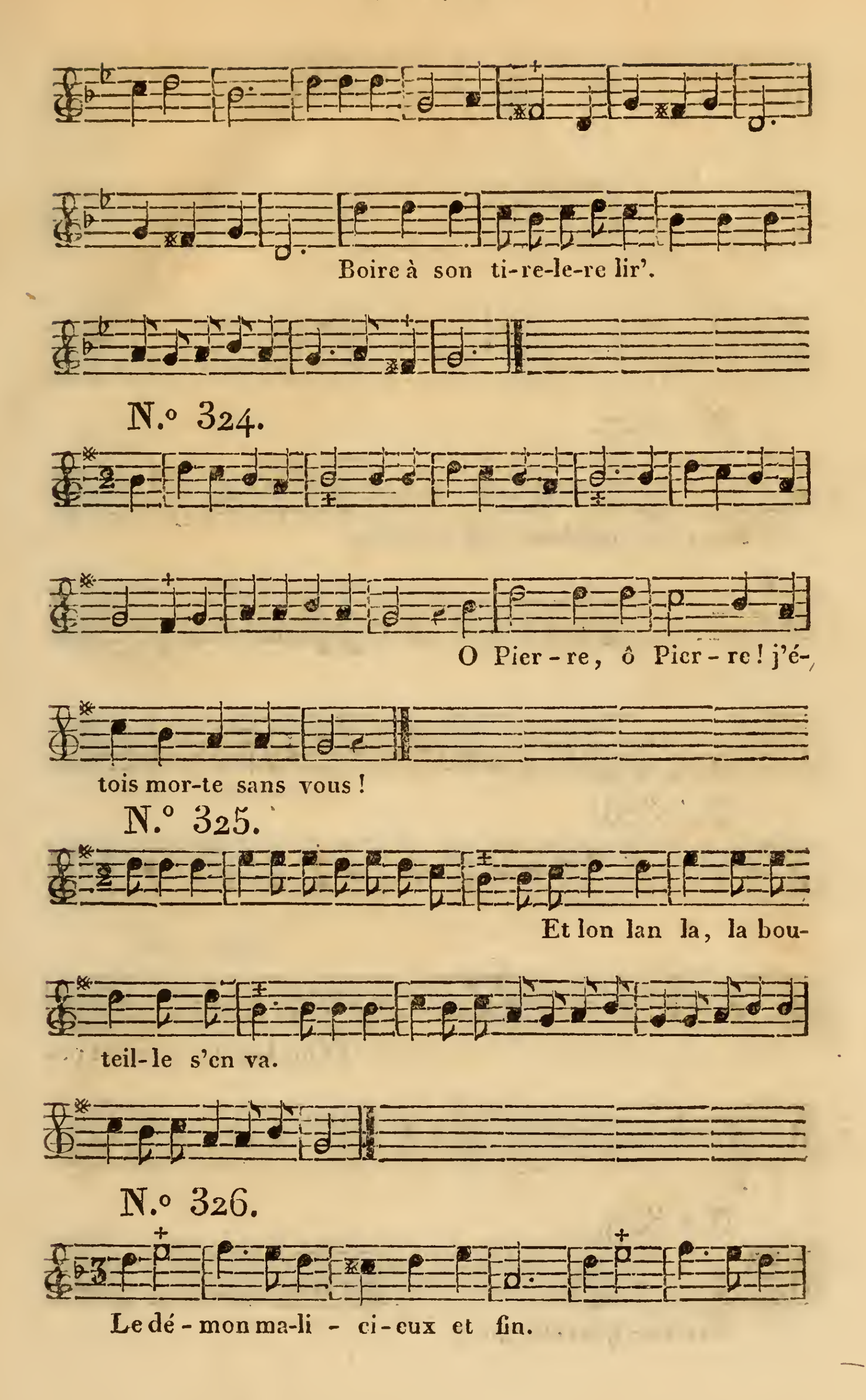

Pour voir un
peu com-ment ça f'ra.
N.° 308.
Ça n'va guère.
N.° 309.
Ne montez plus sur vos dia-hu.
N.° 310.
En ta-pi-nois, quand les nuits sont bru-nes.

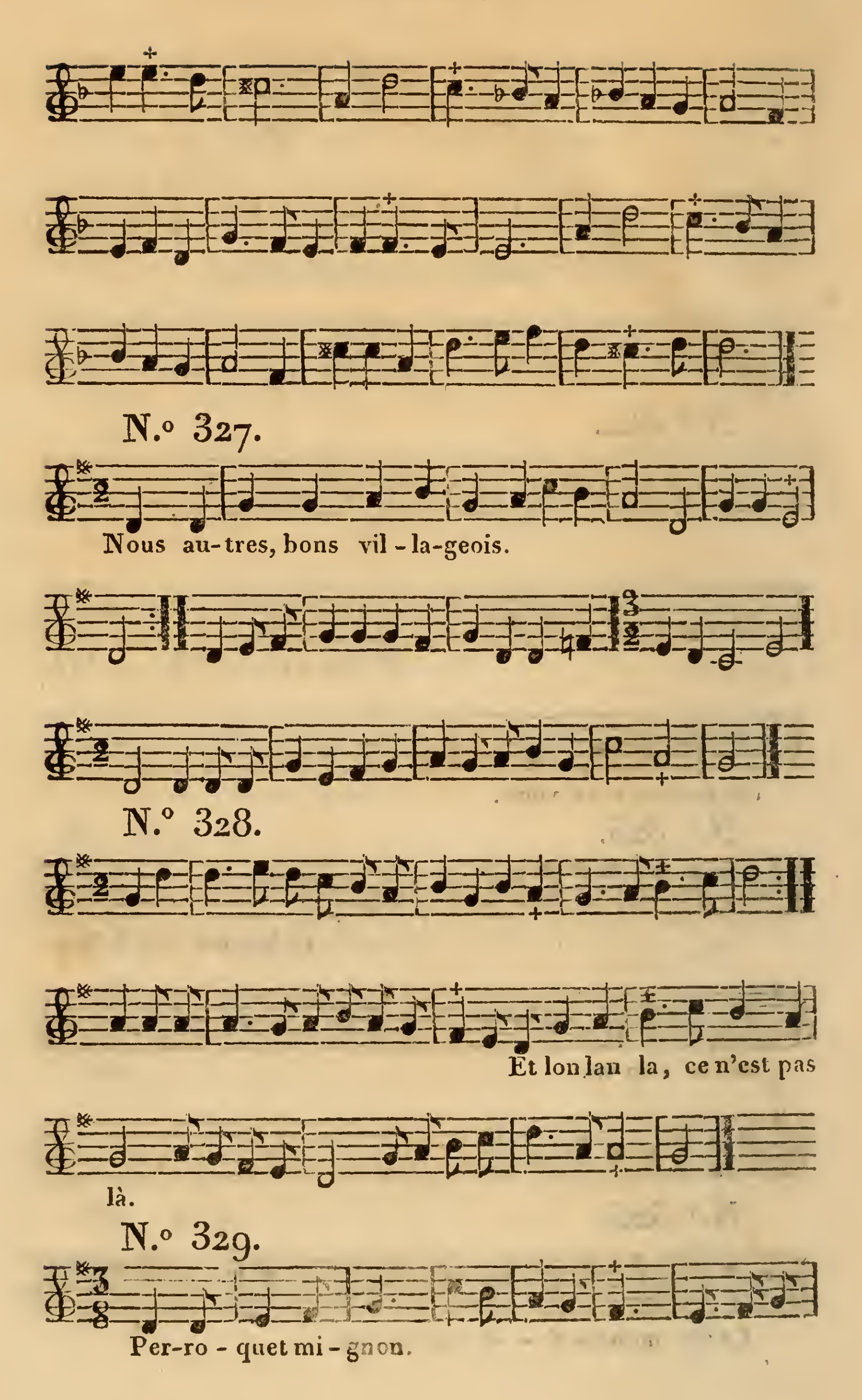

N.° 311.
Al-lons, al-
lons, al-lons à la guinguette, al-lons.
N.° 312.
Ne pleu-rez point, ma Na-non.
N.° 313.
Oui, tu l'es; et mê-me, gé-né-ra-le-ment,
l'on te dit la crê-me de ton ré-gi-ment.

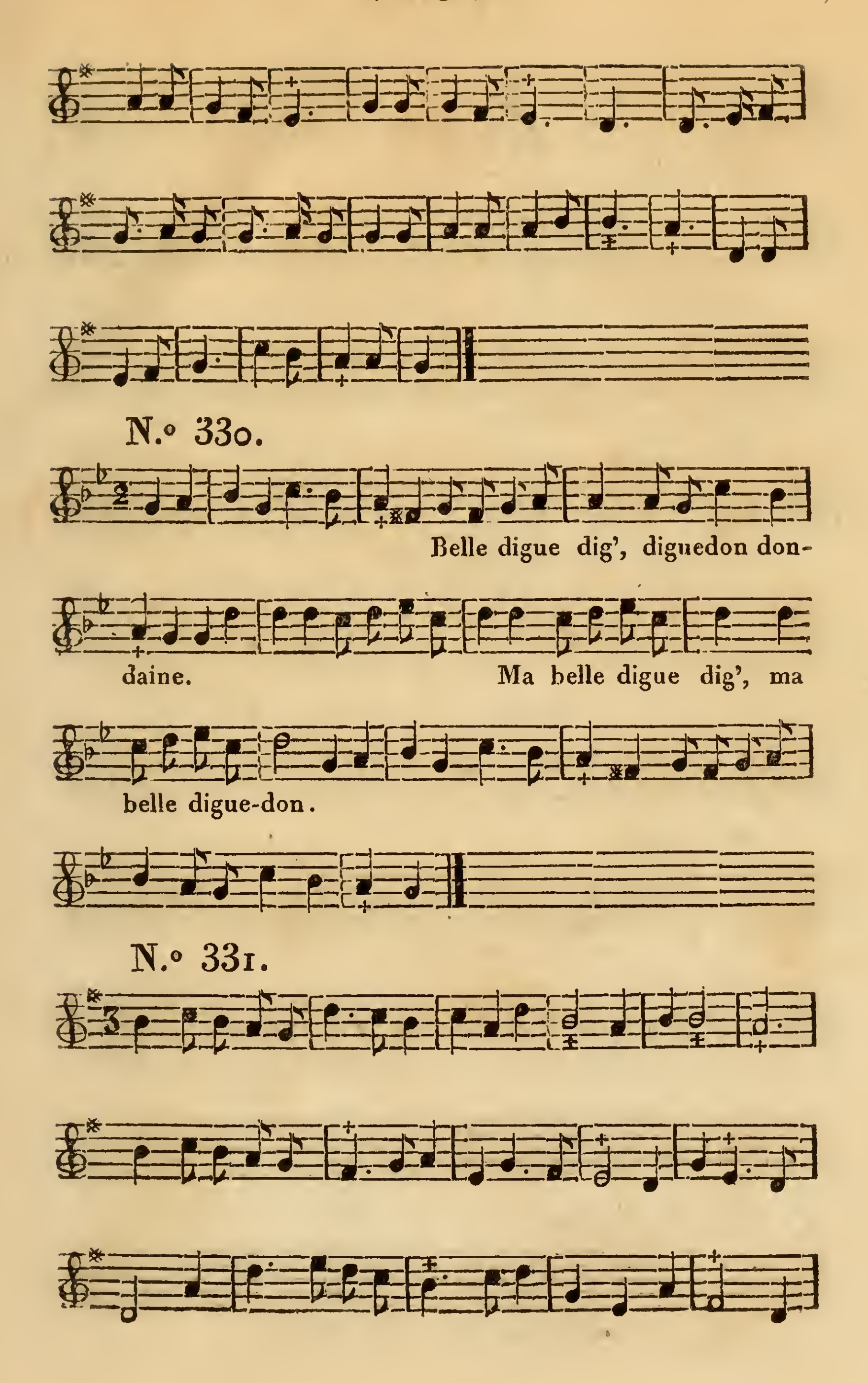

Le plus grand co-los - - se re-dou-te ton bras ;
et comme à la no-ce tu vas aux com - bats.
N.º 314.
Oh! que si!
Oh ! que nen-ni !
N.º 315.
La mir-tanplain, lan - ti-re-la-ri - got.
N.º 316.
Mon-sieur de Saint-San-doux.

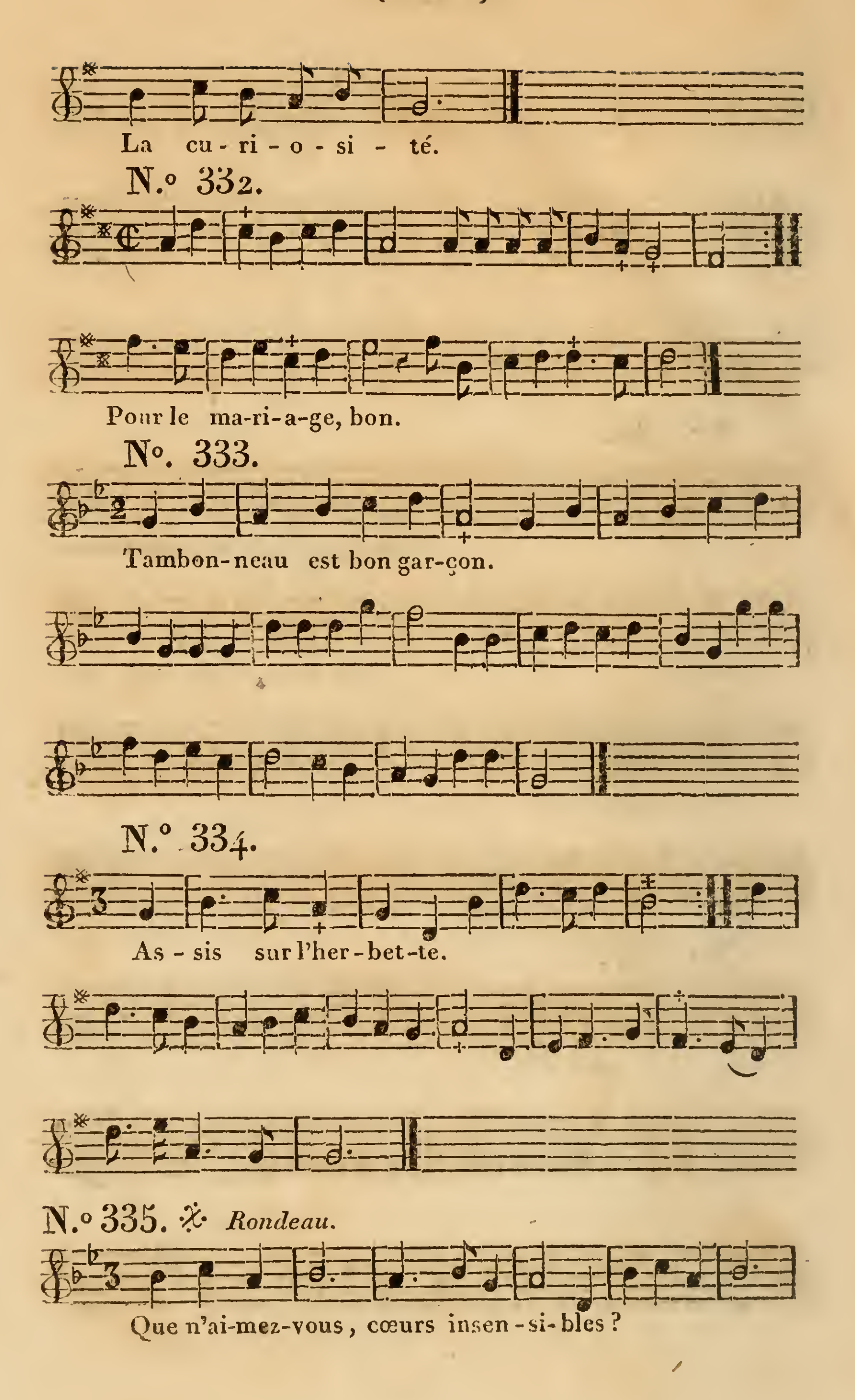

N.° 317.
A-dieu donc, ma Na-non.
N.° 318. Vaudeville du Nouveau-Monde.
N.° 319. Fin de l'air.
Messieurs, en vé - ri - té, vous a-vez bien de la bon-té.
N°. 320.
Vous, ma-ris, qui venez de ri - re, vous pourriez fort bien
quelque jour essuy-er cer-tain pe-tit tour qu'honnê-te-
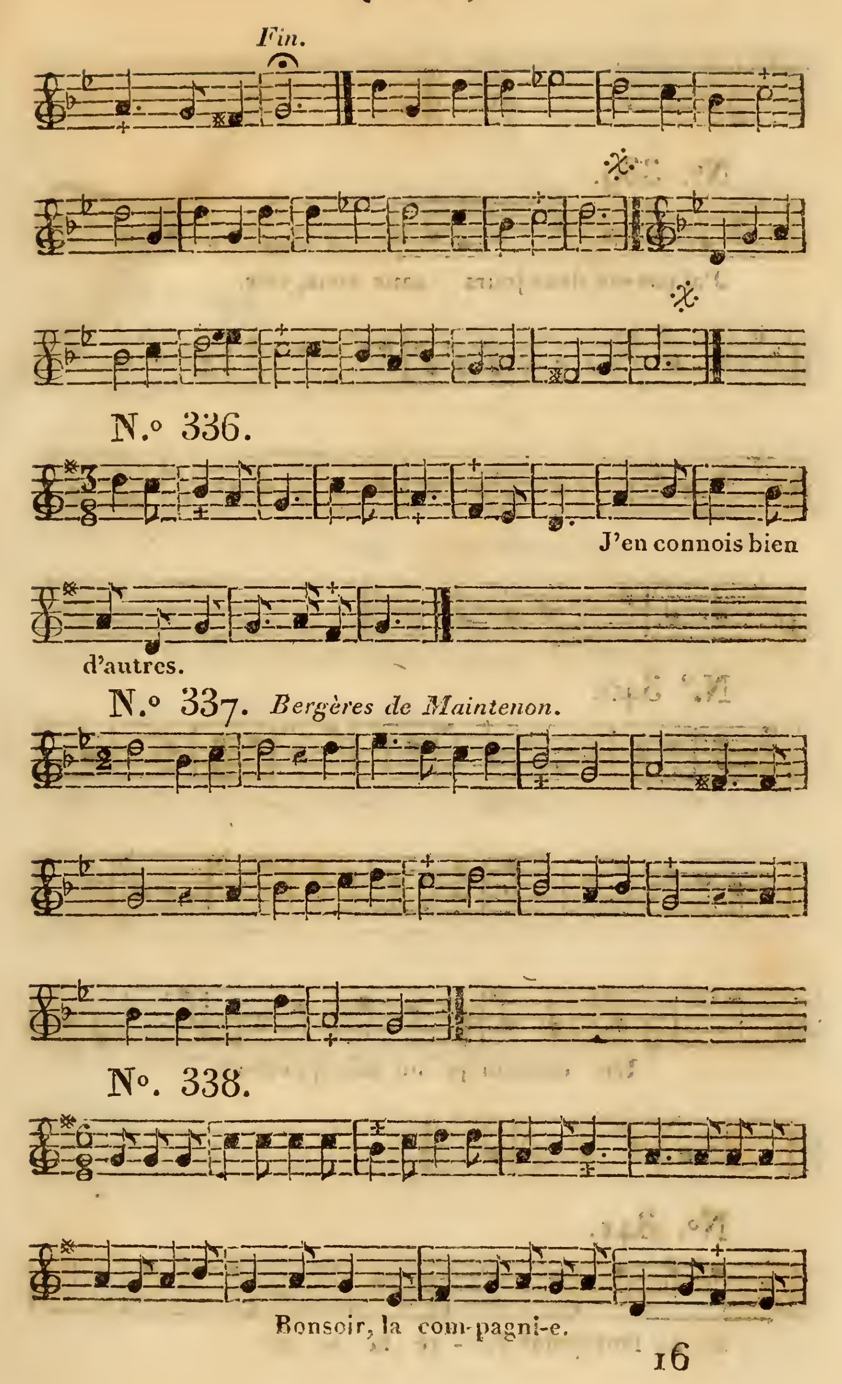

ment je ne puis di - re : ah! que de femmes à Pa -
ris en font ac-croi-re, ô ouistan-voi-re! en font ac-
croire à leurs ma-ris!
N.° 321.
1.re fois.
2.e fois.
J'en f'rai
la fo-li - e, ma mi-e.
N.° 322.
Pour di-recteur, doré-na-vant.
Fin.
N.° 323.


Boire à son ti-re-le-re lir'.
N.° 324.
O Pier-re, ô Pier-re ! j'é-
tois mor-te sans vous !
N.° 325.
Et lon lan la, la bou-
teil-le s'en va.
N.° 326.
Le dé-mon ma-li - ci-eux et fin.

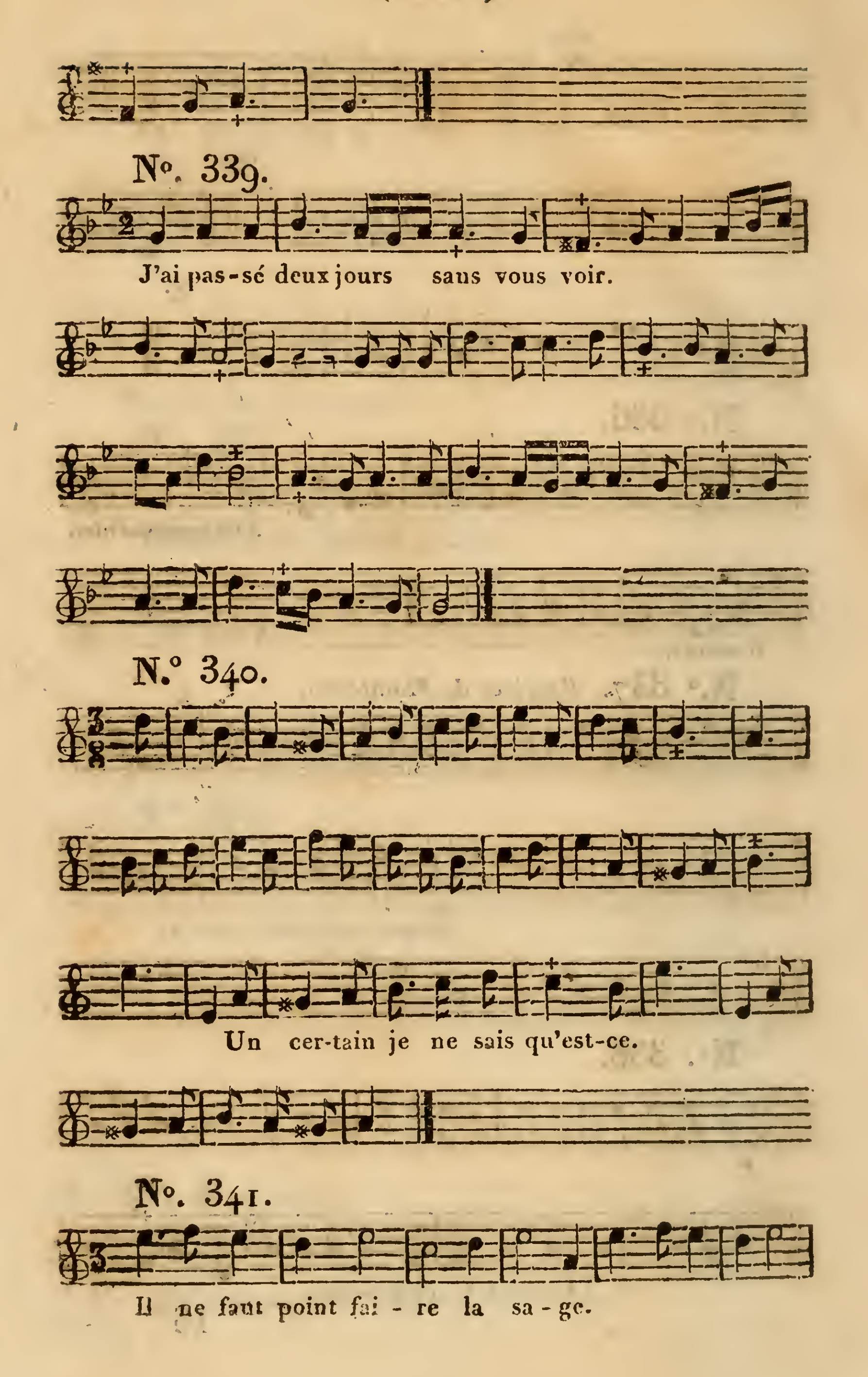

N.° 327.
Nous au-tres, bons vil-la-geois.
N.° 328.
Et lon lan la, ce n'est pas
là.
N.° 329.
Per-ro-quet mi-gnon.

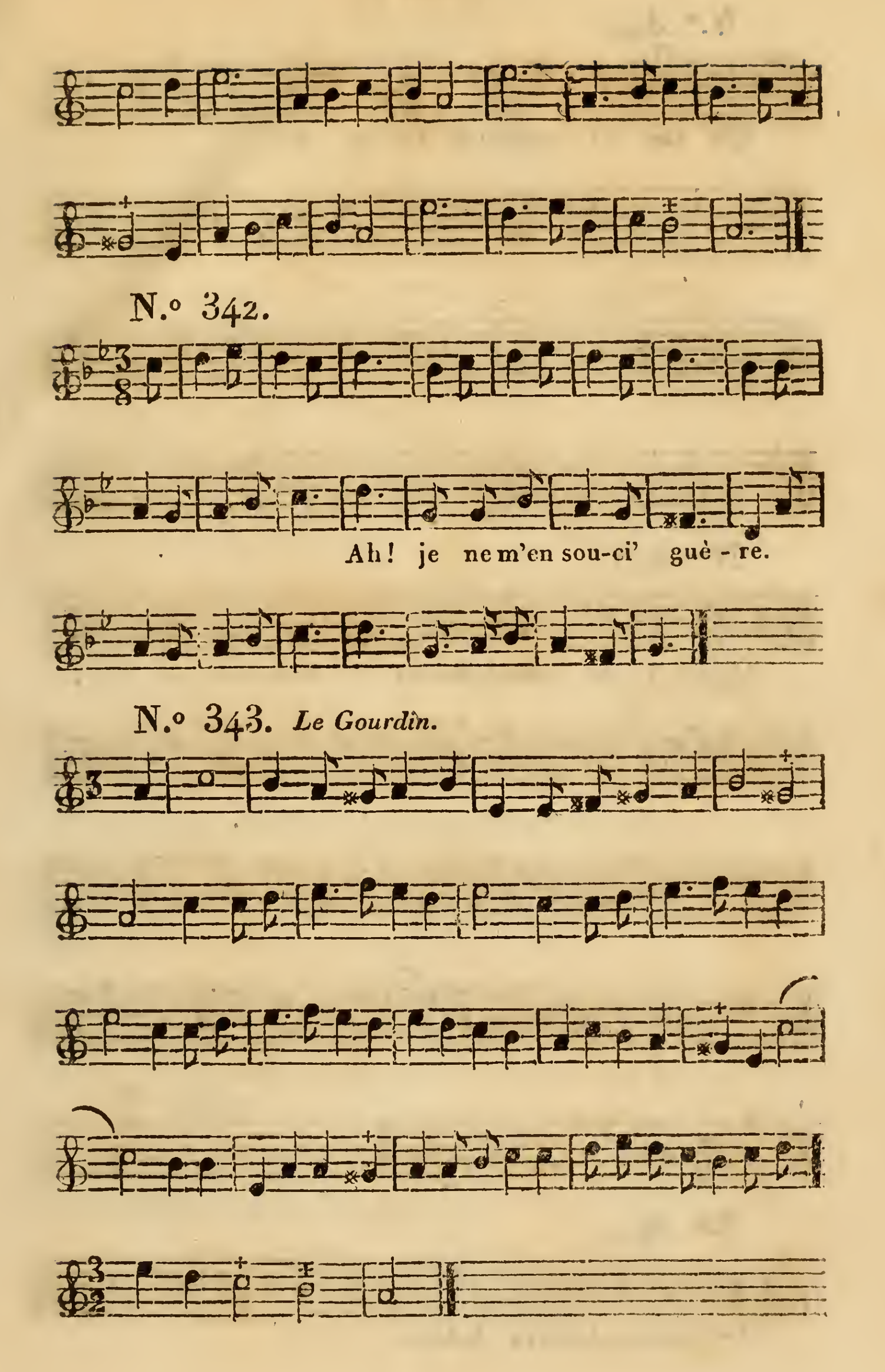

N.o 330.
Belle digue dig', diguedon don-
daine.
Ma belle digue dig', ma
belle digue-don.
N.o 331.
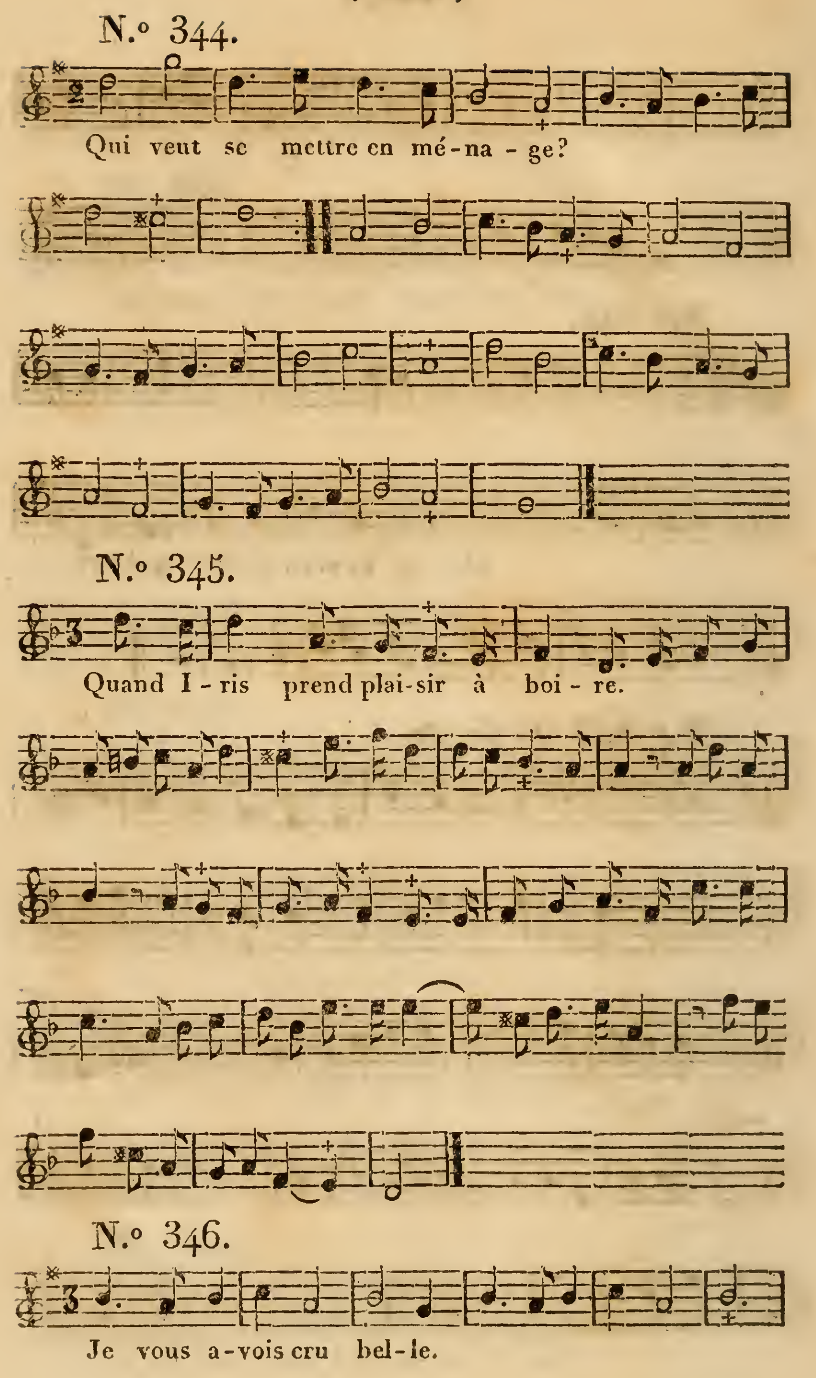

La cu - ri - o - si - té.
N.o 332.
Pour le ma-ri-a-ge, bon.
N°. 333.
Tambon-neau est bon gar-çon.
N.° 334.
As - sis sur l'her - bet - te.
N.° 335. Rondeau.
Que n'ai-mez-vous, cœurs insen - si - bles ?



Fin.
N.° 336.
J'en connois bien
d'autres.
N.° 337. Bergères de Maintenon.
N°. 338.
Bonsoir, la com-pagni-e.


N°. 339.
J'ai pas-sé deux jours sans vous voir.
N.° 340.
Un cer-tain je ne sais qu'est-ce.
N°. 341.
Il ne faut point fai - re la sa - ge.


N.o 342.
Ah! je ne m'en sou-ci' guè - re.
N.o 343. Le Gourdin.


N.° 344.
Qui veut se mettre en mé-na - ge?
N.° 345.
Quand I - ris prend plai-sir à boi - re.
N.° 346.
Je vous a-vois cru bel-le.

N.° 347.

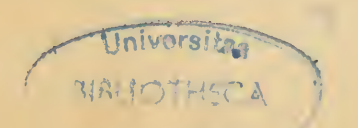
Ah! ah! la faute en est fai-te.

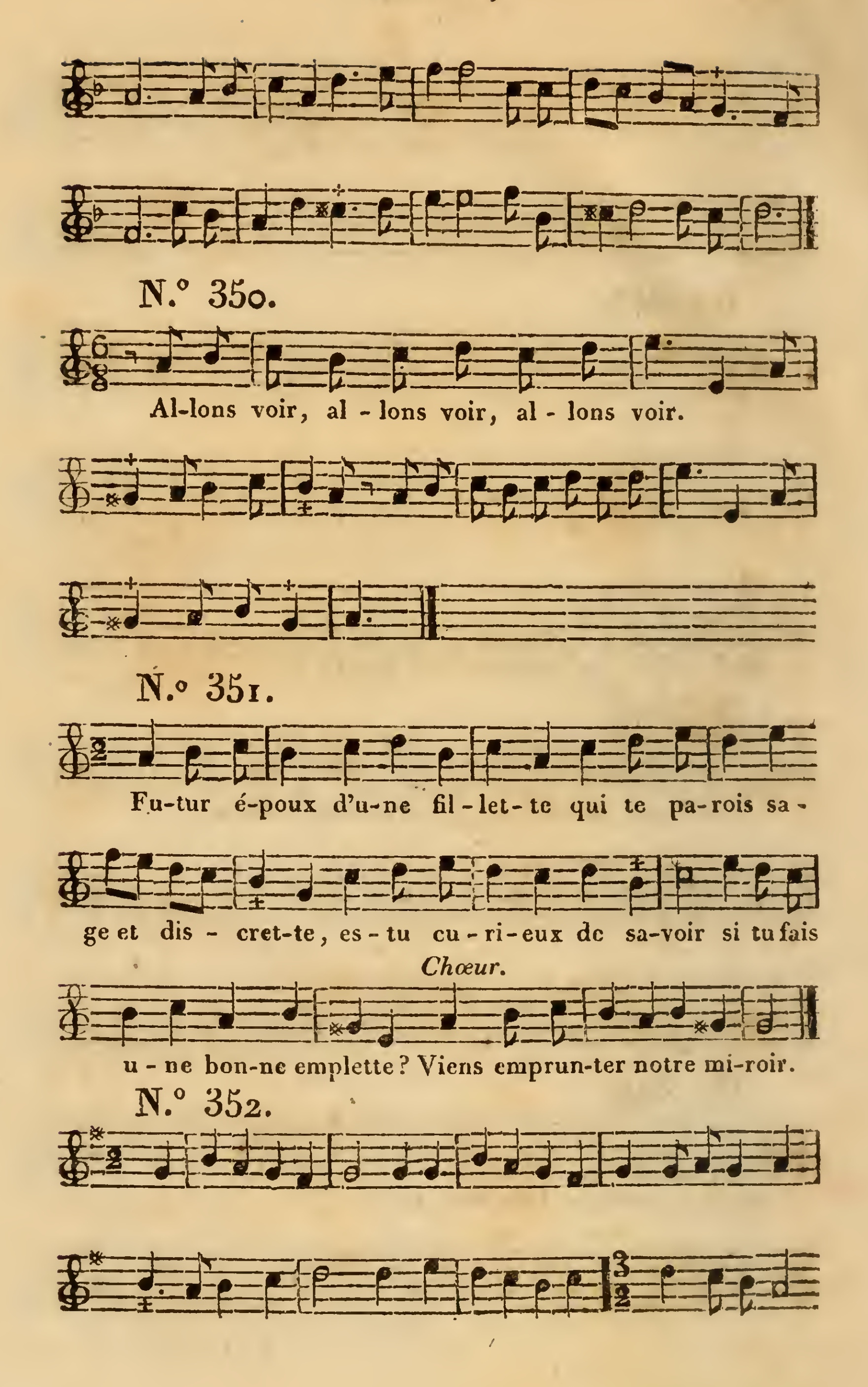
N.° 348.

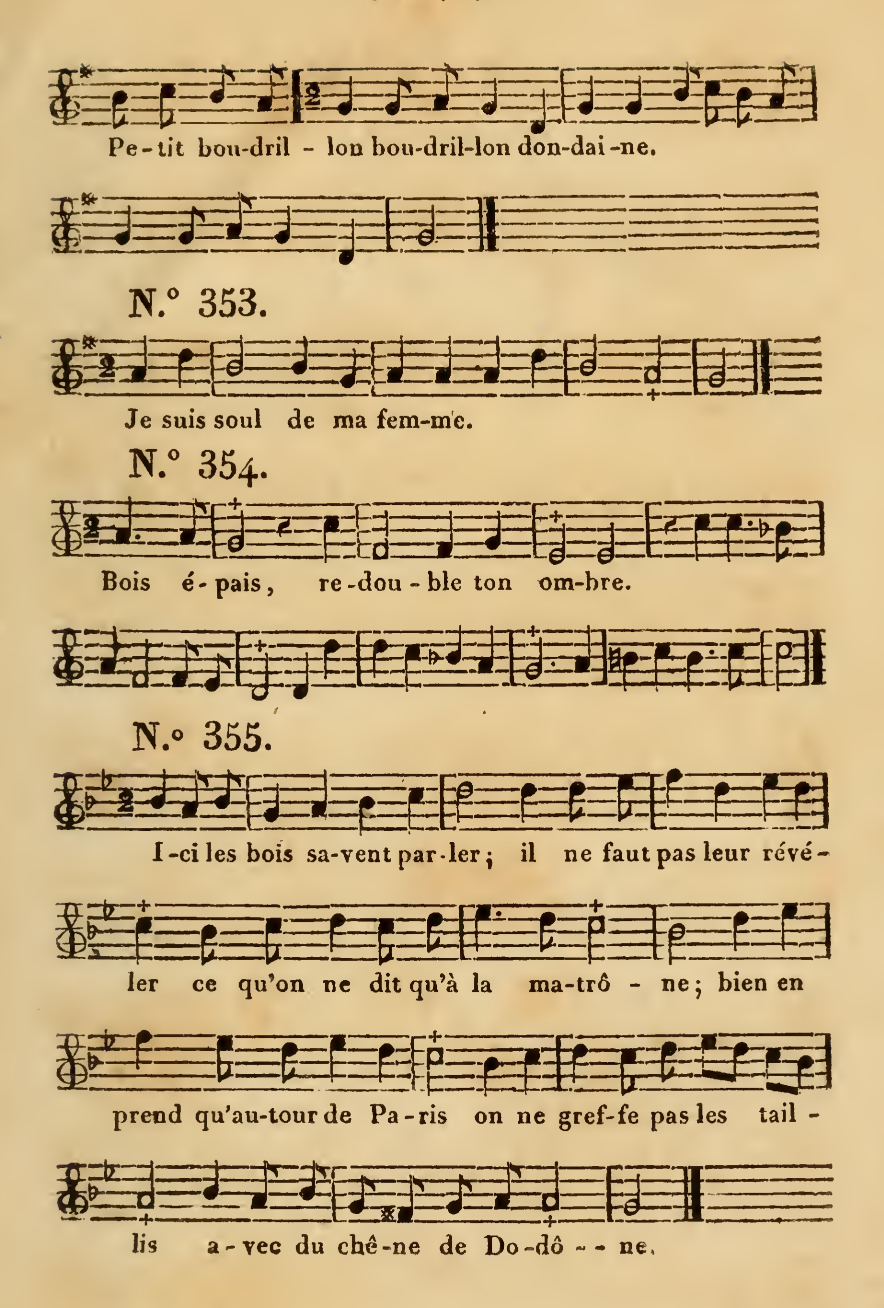
Ah! quel plai-sir! lorsqu'après mille al-lar-mes.

N.° 349.

Dans un couvent bien heu-reux.




N.° 350.
Al-lons voir, al - lons voir, al - lons voir.
N.° 351.
Fu-tur é-poux d'u-ne fil-let-te qui te pa-rois sa -
ge et dis - cret-te, es - tu cu - ri - eux de sa-voir si tu fais
Chœur.
u - ne bon-ne emplette? Viens emprun-ter notre mi-roir.
N.° 352.


Pe-tit bou-dril - lon bou-dril-lon don-dai-ne.
N.° 353.
Je suis soul de ma fem-me.
N.° 354.
Bois é-pais, re-dou-ble ton om-bre.
N.° 355.
I-ci les bois sa-vent par-ler; il ne faut pas leur révé-
ler ce qu'on ne dit qu'à la ma-trô - ne; bien en
prend qu'au-tour de Pa-ris on ne gref-fe pas les tail -
lis a-vec du chê-ne de Do-dô - - ne.

